

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

+ CLASSIQUES GARNIER +

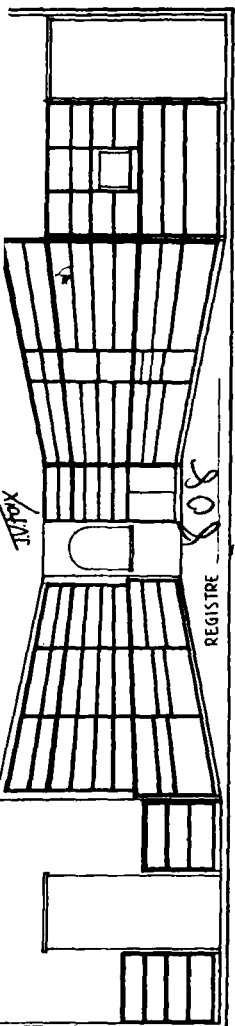
LUCIEN

Œuvres Complètes

I



Librairie GARNIER FRÈRES
6, Rue des Saints-Pères, 6
— PARIS —



ŒUVRES COMPLÈTES
DE LUCIEN
DE SAMOSATE

CHEF-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LUCIEN

DE SAMOSATE

TRADUCTION DE BELIN DE BALLU

REVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE
AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN INDEX

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au Lycée Condorcet

TOME PREMIER

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES. 6



R-611.367

Foix



INTRODUCTION ⁽¹⁾

Lucien, le plus spirituel, le plus original et l'un des plus féconds des écrivains grecs, naquit, vers l'an 125 après Jésus-Christ, à Samosate, aujourd'hui Samisat, ville de la Comagène, province de Syrie. Il nous apprend lui-même que ses parents n'avaient qu'une fortune médiocre ; aussi lorsqu'il eut atteint sa quinzième année et qu'il eut appris dans les écoles de sa ville natale le peu qu'on pouvait lui enseigner, songea-t-on à lui faire prendre quelque métier convenant à un homme libre et qui fût à la fois peu dispendieux et lucratif : il fallait que le jeune homme contribuât le plus tôt possible aux dépenses de la maison, et arrivât, en peu de temps, à se suffire à lui-même. Il y eut une sorte de conseil de famille. La carrière des lettres vers laquelle Lucien semblait pencher, bien qu'il n'eût encore aucune connaissance de la langue et de la littérature des Grecs, exigeait trop de travail, de temps et de dépense : on dut y renoncer. Lucien parut s'en consoler quand on lui proposa d'entrer en apprentissage chez un oncle maternel qui était statuaire. Il croyait avoir quelque disposition pour la sculpture : tout jeune, il râclait la cire qui couvrait ses tablettes et s'en servait, pendant les heures d'étude, pour former des bœufs, des chevaux et même des hommes. C'était, semble-t-il, chez les écoliers d'alors, la manière de montrer leur aptitude aux beaux-arts, de même que les nôtres se croient déjà des artistes parce qu'ils couvrent de bonshommes leurs livres et leurs cahiers. Les maîtres d'autrefois n'étaient du reste pus plus encourageants

1 PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS. — *Biographie universelle* de Michaud, article de Boissonnade sur Lucien. — Maurice CROISSET, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*. — TALBOT, *Introduction à la traduction des œuvres de Lucien*. — EGGER, *Mémoires de littérature ancienne*. — MARTHA, *Moralistes sous l'empire romain*. — CHASSANG, *Histoire du roman dans l'antiquité*. — E. BERTRAND, *Philostrate et son école*. — NAGEOTTE, *Histoire de la littérature grecque*. — PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*.

que ceux d'aujourd'hui et Lucien avait reçu, à ce sujet, force punitions. Il fut charmé à l'idée de passer son temps à faire ce qui jusque-là lui avait été défendu ; il crut aussi qu'il lui suffirait d'être entré dans l'atelier d'un maître pour sculpter tout de suite quelque statuette d'homme ou d'animal dont il ferait présent à un parent ou à un ami. Dès le jour même il voulut se mettre à l'œuvre ; mais son oncle, lui plaçant un ciseau entre les mains, commença par le charger de tailler légèrement une tablette de marbre. Dans son zèle le jeune apprenti frappa trop fort : la tablette fut brisée. L'oncle furieux saisit une courroie et donna au pauvre enfant « une de ces leçons qui ne sont ni douces, ni encourageantes. » Lucien s'enfuit à la maison paternelle, les yeux baignés de larmes et en poussant de gros soupirs. Naturellement sa mère pleura ; en voyant pleurer l'enfant et la mère, le père se laissa toucher et on en revint à l'étude des belles-lettres.

Lucien quitta donc Samosate où il ne pouvait plus trouver de maître, et s'en alla pour apprendre le grec et la rhétorique en Ionie où plusieurs écoles étaient célèbres. On ne sait rien de précis sur les études qu'il fit, mais on peut conjecturer qu'il y expliqua, médita et apprit par cœur quelques-uns des poètes de l'antiquité grecque, Homère surtout qu'il cite constamment dans ses œuvres, puis Hésiode, Théognis, Euripide ; plus tard il étudia les philosophes et les historiens, Platon, Aristote, Hérodote, Xénophon, Thucydide ; il semble aussi avoir eu pour Démosthène une grande admiration. Après plusieurs années d'un travail acharné, il fut capable de parler en public et de plaider devant les tribunaux d'Antioche, la ville la plus peuplée de la Syrie ; les succès qu'il y obtint l'engagèrent à en chercher d'autres dans la capitale même du monde grec et il partit pour Athènes. Il pouvait avoir alors vingt-cinq ans.

Dans le premier séjour que Lucien fit en Grèce, il se perfectionna sans doute dans l'étude de la langue et de la littérature grecque, s'y créa quelques relations avec les rhéteurs et les philosophes, et se prit pour Athènes d'une passion qui semble avoir duré toute sa vie. Bientôt cependant il dut aller à Rome consulter un médecin oculiste qui le guérit d'un mal dont il souffrait cruellement. Il retrouva dans la capitale de l'Italie un philosophe platonicien qu'il avait déjà rencontré en Grèce et qui se nommait Nigrinus. C'était un homme distingué, sincère, désintéressé, ne ressemblant guère à la plupart des philosophes grecs si nombreux à Rome, et qui savait tempérer l'austérité de ses principes par une urbanité exquise, une éloquence séduisante et un caractère plein d'enjouement. Lucien ne songeait qu'à lui faire une simple visite de politesse, mais Nigrinus lui

parla avec tant de charme, faisant couler de ses lèvres « une douce ambroisie qui surpassait le chant des sirènes et des rossignols », que le jeune rhéteur, ravi, enthousiasmé, fut sur le point de se convertir à la philosophie. Il n'avait plus que du mépris pour tout ce que le vulgaire appelle des biens, la richesse, la gloire, la puissance, les honneurs : ils se réjouissait d'échapper aux ténèbres de sa vie antérieure pour élever ses regards vers le ciel et la pleine lumière. C'était, pour me servir d'une expression moderne, un état d'âme tout nouveau, qui lui semblait délicieux. Mais bientôt il quitta Rome, dont le séjour lui paraissait fatigant ; l'influence que Nigrinus avait exercée sur son esprit diminua peu à peu et nous n'en aurions rien si sans doute si Lucien n'avait tenu à en conserver le souvenir dans son dialogue intitulé : *Nigrinus ou les Mœurs d'un philosophe*, sorte de confession qui n'est ni le moins personnel ni le moins curieux de ses opuscules.

De Rome, retourna-t-il en Grèce ? Je serais porté à croire qu'avant de le faire il parcourut une partie de l'Italie, portant de ville en ville sa parole chaude et éloquente, son esprit enjoué et déjà satirique. Les rhéteurs ou sophistes de ce temps-là s'en allaient ainsi à travers le monde civilisé récitant des espèces de déclamations qui roulaient sur des sujets réels ou imaginaires et se faisaient remarquer surtout par l'ingéniosité des pensées et l'habile arrangement des périodes. C'était un genre de littérature dans lequel, avant Lucien, on avait déjà vu briller Libanius, Dion Chrysostome et Isocrate, dont l'*Eloge d'Hélène* était resté comme un modèle souvent cité. Boissonnade compare Lucien à un musicien voyageur donnant un concert ; je le comparerais plus volontiers aux grands écrivains de tous les pays, poètes ou romanciers, qui depuis quelques années vont faire des conférences en Amérique et parlent devant un public souvent peu compétent mais généreux et enthousiaste. Lucien avait plusieurs sujets qu'il traitait tour à tour, et il n'avait pas à craindre d'être accusé de se répéter trop souvent puisque la presse n'existait pas pour reproduire ses discours et qu'il se gardait bien sans doute d'en laisser des copies à ses auditeurs. Si l'on veut avoir quelque idée de ces déclamations, on n'a qu'à lire *les deux Phalaris*, *l'Eloge de la Mouche*, *Harmonide*, *Zeuxis* ou *Antiochus*, *le Scythe* ou *le Proxène*, *Toxaris* ou *de l'Amitié*, *le Médecin déshérité*, sujet autrefois traité déjà par Sénèque le rhéteur, *Hérodote* ou *Aétion*, *Bacchus*, *Hésiode*, *le Tyranicide*, *les Dipsades*, *l'Ambre*, *le Cygne*, *Hercule*, *l'Eloge de la patrie*. Parfois Lucien faisait précéder sa conférence d'une sorte de préface ou prologue adressé plus particulièrement à des auditeurs de marque ; c'est ainsi qu'aujourd'hui certain discours de mariage, avant les avis généraux adressés sous une

forme qui ne varie guère à tous ceux qui viennent demander à un prêtre la bénédiction nuptiale, sont précédés de compliments sur les familles des conjoints, sur les témoins qui les assistent, comme aussi d'une longue énumération des mérites du futur ou des qualités de la jeune fille. C'est du moins ce qu'il me semble remarquer dans quelques opuscules très courts, notamment dans *Hercule* et dans *Bacchus*.

Tout en parlant ainsi en public, Lucien, après avoir remonté le cours du Pô et visité les principales villes de la Cisalpine, parvint dans le midi de la Gaule ; il y fut choisi par une de ces municipalités lettrées qui tenaient à honneur d'attirer par de larges émoluments les sophistes en renom, pour enseigner la rhétorique et peut-être l'éloquence judiciaire aux jeunes gens de la province qui se destinaient au barreau. On ne sait s'il s'agit de Marseille, d'Arles, de Lyon, ou de quelque autre des villes qui florissaient alors dans notre pays, mais Lucien nous apprend qu'il y gagna des richesses considérables. Le seul souvenir qui subsiste dans ses écrits de son voyage en Gaule c'est celui du dieu Ogmios qu'il a décrit dans son prologue d'*Hercule*, et que nous ne connaîtrions pas sans lui ; on le représentait comme un vieillard presque chauve, tenant d'une main une massue, et de l'autre un arc, et ayant dans la bouche une multitude de petites chaînes d'or et d'ambre, à l'autre extrémité desquelles étaient attachés par les oreilles de nombreux captifs, ce qui voulait dire que c'était par la force de l'éloquence que ce dieu avait accompli ses exploits.

Lucien revint en Italie et fit un nouveau séjour à Rome, mais il ne resta pas longtemps dans cette ville, où il ne trouvait ni le calme, ni la tranquillité nécessaires à ses études, et où les mœurs et les habitudes ne ressemblaient guère à celles dont il avait goûté le charme à Athènes. Il ne pouvait souffrir la vie de tracas et de dissipation que menaient les Romains, leur servilité auprès des gens en place, la vanité des riches qui se faisaient adorer comme des dieux par la foule de leurs clients, l'état misérable des parasites sans cesse à la recherche de quelque festin où ils ne craignaient pas d'essuyer, avec les outrages des maîtres, les bourrades des valets. Il signale, en passant les embarras de la ville, si bien décrits par Juvénal, les pratiques coûteuses des funérailles, les couronnes de fleurs dont on chargeait les urnes funéraires, le luxe des festins, la mode d'avoir des roses partout, surtout lorsqu'elles étaient rares et hors de saison, la passion des courses de chevaux qui faisaient l'objet des conversations de tous les carrefours. Peut-être aussi souffrait-il, bien que le grec fût parlé à Rome par tous les gens instruits, de n'avoir pas appris la langue latine. Il ne songea donc pas à se mettre, comme le faisaient beaucoup de

rhéteurs grecs, à la solde de quelque riche Romain dont il aurait charmé les loisirs et instruit les enfants, mais il partit pour la Grèce et de là pour sa patrie où il rentra non plus avec la pauvre robe syrienne qu'il portait quand il en était parti, mais « couvert de vêtements magnifiques et comme environné de gloire. »

Cependant il aimait trop les succès d'éloquence pour rester longtemps dans sa ville natale si étrangère aux Muses. Emmenant avec lui son vieux père et quelques membres de sa famille, il se mit à répéter ses conférences dans les principales villes de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Il y jouissait d'une grande considération, car nous voyons que le gouverneur de la province lui avait donné, pour l'accompagner, deux soldats, dont l'un était armé d'une lance et l'autre d'un pieu. Ce fut ainsi qu'il fit son entrée dans la ville d'Abon ou Abonotichos, où il rencontra l'un de ces charlatans que l'Orient produisait chaque jour et qui rêvaient les succès d'un Apollonius de Tyane, sans avoir le droit d'y prétendre par leur intelligence ou leur autorité, sans s'appuyer sur autre chose que sur la crédulité de la multitude toujours prête à se livrer à un imposteur ; c'était le faux prophète Alexandre qui avait construit un temple à Esculape, avait fondé un oracle et se faisait passer pour un dieu fils de dieux. Lucien s'était d'abord proposé de le démasquer et, la première fois qu'il le vit, pour le convaincre qu'il n'était qu'un homme, il lui mordit cruellement la main, en le saluant. Mais Alexandre le prit à part, lui fit comprendre qu'il était tout puissant dans la ville, lui proposa une sorte d'alliance offensive et défensive, et devint en apparence si bien son ami, que quand Lucien dut partir, il offrit de lui prêter une barque et des rameurs. L'autre qui ne se souvenait plus de la main mordue accepta sans défiance, mais il faillit y perdre la vie. Les matelots s'étaient engagés à précipiter leur passager dans la mer, dès qu'ils auraient quitté la côte. Lucien ne dut son salut qu'aux remords tardifs du pilote qui lui révéla le complot ; il se laissa débarquer à Egiale, dut laisser les matelots retourner tranquillement chez eux et grâce à la complaisance de quelques habitants du Bosphore, envoyés en Bithynie pour payer un tribut annuel au roi Eupator, il put arriver jusqu'à la ville d'Amastris sur le Pont-Euxin. Il resta quelque temps en Bithynie, pour dénoncer Alexandre au gouverneur de la province et chercher à tirer de cet imposteur une juste vengeance : mais Alexandre était puissant et le gouverneur ne voulait pas s'attirer ce que nous appellerions *une affaire*. Lucien dut renoncer à son projet et finit par s'embarquer en Troade sur le même vaisseau, curieuse rencontre, que Pérégrinus : ce philosophe cynique devait quelques années plus tard s'illustrer par

INTRODUCTION

une mort non moins avérée et non moins célèbre que celle du brachmane qui s'était jadis brûlé devant Alexandre le Grand. On pourra voir dans le traité qui porte son nom, comment après avoir fait annoncer dans toute la Grèce qu'il se brûlerait vif publiquement à Olympie, il fit préparer un bûcher par ses amis et, après quelques retards, se mit en marche pour y monter. Il espérait sans doute qu'on l'arrêterait en chemin, mais les foules venues pour un spectacle, fût-ce celui de la mort d'un homme, ont leurs exigences et Pérégrinus fut forcé de se jeter dans le bûcher. A peine était-il mort que les cyniques le considéraient comme un dieu ; on prétendit même plus tard que ses cendres faisaient des miracles et on lui éleva des statues qui prédisaient l'avenir.

Ce fut en 165 qu'il se brûla ainsi et Lucien fut l'un des témoins de sa mort ; il s'était depuis quelques années fixé à Athènes où il avait plaisir à demeurer. C'était là en effet qu'il faisait le meilleur vivre pour un fin lettré et un homme de mœurs tranquilles. Il avait renoncé à son métier de sophiste pour demander à des études plus solides la consécration de sa gloire. Alors commence son rôle de philosophe ou plutôt de satirique, je dirais de pamphlétaire si le mot, plus encore que la chose, ne me semblait trop moderne. Toutes les œuvres qu'il compose dans cette seconde moitié de sa vie développent et mettent en relief les brillantes qualités de son esprit : gaieté intarissable, ironie fine et mordante, rare esprit d'observation, connaissance profonde du cœur humain, de ses vertus et de ses faiblesses. La forme qu'il donne alors le plus souvent à ses œuvres est celle du Dialogue ; cette forme il l'a faite vraiment sienne. Ce n'est ni celle de Platon, ni celle des poètes comiques. Pour bien la caractériser je ne saurais mieux faire que de citer ce que l'auteur en dit lui-même dans une sorte de profession de foi littéraire qui a pour titre : *la Double accusation* : « Autrefois le dialogue servait, dans un style plein de gravité, à traiter les plus hautes questions sur les dieux, la nature, l'univers. Cela lui donnait une physionomie vénérable, mais peu gracieuse et tout à fait désagréable au public. J'ai commencé à lui apprendre à ne plus se perdre dans les nues et à marcher par terre à la façon des hommes. J'ai lavé la crasse dont il était couvert et, en le forçant à sourire, je l'ai rendu plus agréable aux yeux des spectateurs. Mais surtout je l'ai associé à la comédie et, par cette alliance, je lui ai concilié la bienveillance des auditeurs qui, jusque-là, craignaient les épines dont il était armé et n'osaient pas plus y toucher qu'à un hérissin. »

Le procédé dont se sert Lucien, et qui a été très savamment analysé par M. Maurice Croiset dans l'ouvrage qu'il a consacré à cet auteur, consiste essentiellement dans l'invention de situa-

tions plus ou moins plaisantes, qui permettent de mettre en relief certains ridicules, ou qui forment comme un cadre approprié au développement de ses idées. On croit que les *Dialogues des courtisanes* furent les premiers qu'il composa ; il les fit suivre des *Dialogues des dieux*, des *Dialogues marins*, des *Dialogues des morts*, de la *Nécromancie*, de l'*Icaroménippe*, des *Aveux de Jupiter*. Puis c'est toute une série d'ouvrages dans lesquels on remarque comme un nouvel essor d'imagination : le *Tyran*, le *Coq*, le *Timon*, l'*Assemblée des dieux*, les *Doléances de Jupiter*, les *Sectes à l'encan*, le *Pêcheur*, les *Fugitifs*, l'*Histoire vraie*, les *Souhais*.

Sur la fin de sa vie, Lucien semble avoir repris ses voyages et ses conférences. Peut-être avait-il besoin de gagner de l'argent. On remarque, dans ses œuvres, quelques prologues qui semblent avoir été écrits pour précéder des conférences anciennement composées. Ce qui est certain, c'est qu'il resta plusieurs années en Égypte. L'empereur Marc Aurèle l'y avait revêtu d'une charge importante. Lucien, qui en parle, ne dit pas quel en était le titre, mais il laisse entendre qu'il exerçait une portion de l'autorité suprême et administrait de concert avec le souverain ; il instruisait les procès, établissait l'ordre dans lequel ils devaient être appelés, tenait des registres exacts de tout ce qui se disait et de tout ce qui se faisait, contenait les orateurs dans les bornes de la convenance, faisait observer les décrets de l'empereur dans toute leur intégrité et veillait à leur publicité ainsi qu'à la durée de leur exécution. Il recevait pour cela, dit-il, des appointements considérables. Conserva-t-il cette charge jusqu'à la fin de ses jours, obtint-il la préfecture de toute la province comme il l'espérait, ainsi qu'il le fait entendre dans une lettre où il se justifie facilement auprès d'un de ses amis d'avoir paru forfaire à ses principes en rentrant dans la classe de ces littérateurs à la solde des grands qu'il avait déjà stigmatisés ? Peut-être quelque inscription découverte par M. de Morgan nous l'apprendra-t-elle un jour. On croit cependant que par suite des changements survenus dans l'administration à la mort de Marc Aurèle, Lucien rentra dans la vie privée. Suidas prétend qu'il mourut déchiré par les chiens, ce qui est faux : il est probable qu'il fut emporté par un accès de goutte. Nous savons en effet qu'il était sujet à cette maladie. Il s'est plu à la célébrer dans un curieux petit poème où il décrit, très exactement les souffrances qu'elle cause, et l'inutilité des remèdes, non moins étranges que variés, indiqués déjà par les médecins et les empiriques pour la guérir. C'était sous le règne de Commode ; il avait plus de quatre-vingts ans et son nom pourrait figurer sur la liste des *Hommes qui ont vécu longtemps*, adressée par lui à son ami Quintillus.

Les œuvres de Lucien qui sont les plus connues parce qu'elles figurent depuis longtemps aux programmes de l'enseignement classique, sont les *Dialogues des morts*, le *Songe* ou le *Coq* et le petit traité *Sur la manière d'écrire l'histoire*.

Il ne faudrait pas juger des *Dialogues des morts* de Lucien par ceux qui n'en sont, dans notre littérature, qu'une imitation pâle et imparfaite. Si le froid et compassé Fontenelle n'offre à ses lecteurs que de banales vérités, « bonbonnières en main, absolument comme on offrirait des dragées ou des pastilles » (Sainte-Beuve), Fénelon, écrivant pour l'éducation du duc de Bourgogne, se propose uniquement d'apprendre ou de rappeler à son élève, avec la fable et l'histoire, les caractères et les mœurs des grands hommes de l'antiquité et des temps plus proches de nous. Tout autre est l'œuvre de Lucien plus vivante, plus originale, plus spirituelle. Chacun de ses dialogues est un petit drame plaisant et satirique qui fait passer tour à tour devant nous les monarques dépouillés de leur puissance et de leurs trésors, les faux philosophes dont l'ignorance et la laideur morale sont mises à nu, les flatteurs et les parasites qui vivent à la table des riches et qu'un diner trop copieux fait descendre chez Pluton, les captateurs de testaments dont les caprices du sort déjouent les calculs et qui meurent avant ceux-là mêmes dont ils convoitaient l'héritage. Puissance, fortune, beauté, jeunesse, gloire, science même, tout s'engloutit, tout disparaît dans l'enfer où règne une égalité parfaite, où rien ne fait distinguer le crâne du riche de celui du pauvre, où Cratès et Diogène sont les seuls à garder ce qu'ils possédaient sur la terre, à savoir la modération, la vérité, la franchise et la liberté.

Le *Songe* ou le *Coq*¹ est un dialogue entre le savetier Micylle et son coq.

Micylle faisait un rêve d'or. Il lui semblait que le riche Euciate, chez lequel il avait soupé le soir même, l'avait institué en mourant son légataire universel : déjà il donnait une fête brillante, quand tout à coup son coq, perché dans un coin de l'échoppe, pousse un cri perçant qui le réveille. Il se fâche. Le vigilant animal excuse sa conduite dans un langage excellent. Son maître crie au prodige. L'oiseau parleur lui fait alors d'étranges révélations : il n'en est pas à sa première existence ; il a plus d'une fois appartenu à l'espèce humaine. Son âme, descendue d'Apollon, a passé dans le corps d'Euphorbe et il a vu le siège de Troie. Il a, quelques siècles plus tard, animé

¹ Le *Songe* ou le *Coq*, édition classique publiée par M. FEUILLATRE. — Les *Dialogues des Morts* ont été annotés à la même librairie par le regretté M. GUSSE.

Pythagore, puis il a été Aspasia, Cratès le cynique, satrape, roi cheval, geai, grenouille, plusieurs fois coq et mille autres choses encore. Cependant Micylle ne fait que geindre de sa misère. Notre Pythagore emplumé entreprend alors de lui démontrer que les pauvres sont plus heureux que les riches, et il lui trace un tableau de la vie des uns et des autres. Le savetier n'est qu'à demi convaincu ; mais il le sera bientôt tout à fait. Sous les auspices de son coq, qui est sorcier, il pénètre invisible chez son ancien confrère Simon, qu'un héritage a mis dans l'opulence : il le voit dévoré par les soucis, pâle, maigre, en proie à d'extravagantes hallucinations ; — chez l'usurier Gniphon : il est témoin d'un spectacle non moins lamentable ; — chez son amphitryon de la veille : il se trouve encore plus à plaindre que les deux autres. C'en est fait : Micylle ne songe plus qu'à reprendre son honnête pauvreté : « Que je meure plutôt de faim et de misère, s'écrie-t-il, que de vivre comme eux ! Adieu, l'or et les festins ; je serai plus riche avec mes quatre oboles par jour, que ces gens-là avec toutes leurs richesses et tous leurs vices. »

Si le *Coq* est une charmante fantaisie, le petit opusculé : *De la manière d'écrire l'histoire* est d'une portée plus haute, bien que ce soit plus encore une boutade pleine d'esprit qu'un savant traité. Lucien était irrité du grand nombre d'historiens improvisés qui, en Grèce, comme en Asie, s'étaient mis à raconter la guerre que les Romains faisaient aux Parthes, guerre qui fut achevée avec succès en quatre ans par Avidius Cossius, Martius Vérus et Stadius Priscus. Alors qu'il s'agissait de faits dont les témoins étaient répandus partout, ces prétendus historiens donnaient libre cours à leur imagination, et, entraînés par leur amour des fables et du merveilleux, racontaient les choses les plus invraisemblables. Lucien les rappelle à la vérité et à la raison et, après avoir passé en revue leurs défauts, il leur adresse les plus sages préceptes sur les qualités que l'on a le droit d'exiger de l'historien, et sur la façon dont il doit s'acquitter des graves fonctions qu'il s'impose.

Quelle que soit la valeur des trois ouvrages que je viens d'analyser, ils ne suffisent pas pour faire connaître Lucien. Il en est d'autres, d'une allure plus libre, et qui ne sauraient, pas plus que les œuvres complètes d'Aristophane ou de Rabelais, être mis entre les mains de la jeunesse : je citerai notamment les *Dialogues des Courtisanes*, *Lucius* et *l'Histoire véritable*.

Les *Dialogues des Courtisanes* sont de petites scènes de comédie pleines de naturel et de vérité ; je dirais qu'elles sont vécues, si j'osais me servir de ce néologisme. On y trouve déjà les types bien connus qui nous sont offerts par la caricature, le roman ou le théâtre contemporain. Changez les noms et vous aurez les lorettes que le crayon de Gavarni a représentées

avec tant d'élégance, d'esprit, de grâce et de vérité; vous retrouverez les petites Cardinal et leur mère, et bien d'autres encore que le lecteur reconnaîtra sans peine; je préfère lui laisser le plaisir de faire des comparaisons et des rapprochements que je ne peux ici qu'indiquer rapidement.

Le sujet de *Lucius* ou *l'Ane* est le même que celui qui avait déjà été traité par Lucius de Patras; plus tard Apulée en a étendu, en dix livres, le canevas primitif. Il s'agit surtout des aventures surprenantes arrivées à un jeune homme trop curieux qui se trouve subitement métamorphosé en âne, et qui ne pourra reprendre sa forme primitive que lorsqu'il aura mangé des feuilles de roses ¹.

Quant à *l'Histoire véritable*, ainsi nommée par antiphrase, c'est le plus ancien des voyages imaginaires, et c'est encore un modèle du genre. Assurément on n'y trouve pas la haute portée morale de Robinson, ni la signification politique ou sociale de Gulliver, mais ce n'est pas non plus un ouvrage comme le *Voyage dans la lune* de Cyrano de Bergerac, encore moins une thèse scientifique comme certains voyages de M. Jules Verne. C'est une satire littéraire et comme une revanche que prend la critique sur les mensonges de l'histoire. Lucien lui-même prévient ses lecteurs que, parmi tous ses récits, il n'en est pas un qui indirectement, ne fasse allusion à des fictions publiées sur un ton sérieux par des poètes, des philosophes ou des historiens, et il cite les contes qu'Ulysse fait chez Alcinoüs, ceux d'Iambule sur l'Océan, enfin ceux de Ctésias sur l'Inde. Et alors, avec une rapidité surprenante, il transporte le lecteur sur des mers pleines de merveilles, à travers l'espace, dans la lune, au soleil, dans le ventre d'une baleine, aux Champs-Élysées, où les voyageurs s'entretiennent avec les morts célèbres, notamment avec Homère, et où Ulysse, qui ne peut se consoler d'être séparé de Calypso, leur remet, à l'usage de Pénélope, une lettre pour la déesse d'Ogygie. Tout cela est écrit avec une verve, une facilité, un entrain prodigieux. On n'a qu'un regret, c'est que l'ouvrage se trouve brusquement interrompu, soit que la dernière partie en ait été perdue, soit que Lucien ne l'ait jamais écrite.

N'auraient-elles aucune valeur littéraire, et il s'en faut beaucoup qu'il en soit ainsi, que ces œuvres de fantaisie mériteraient encore d'être lues, à cause des curieux détails qu'elles nous donnent incidemment sur l'antiquité païenne et sur l'état

¹ Il y a dans *Lucius*, de même que dans *les Amours*, où l'auteur (qui peut-être n'est pas Lucien) établit une comparaison entre les deux amours que connaissaient les Grecs, des détails si licencieux, qu'à l'exemple de Bellin de Ballu et de M. Talbot, j'ai dû n'en donner ici qu'une traduction latine.

des esprits à Rome et à Athènes, au deuxième siècle après Jésus-Christ. Peu d'auteurs nous font pénétrer autant que Lucien dans la vie intime des Romains et des Grecs. Quoi de plus curieux, par exemple, que ces querelles entre philosophes que nous trouvons dans *le Banquet*, et qui nous font connaître ce qu'étaient ces prétendus maîtres de morale? Ce n'est pas là seulement que Lucien les attaque; dans nombre de ses ouvrages il les poursuit de ses sarcasmes. Il nous les montre, à Rome, s'enrôlant volontairement dans la domesticité des riches, et là, humiliés de mille manières, la risée des enfants et des valets, devenant chaque jour plus ridicules et plus misérables jusqu'au moment où, ayant usé leurs forces, discrédité leur talent, perdu leur réputation, ils sont honteusement jetés à la porte par les épaules, sans ressources, privés de tout, n'emportant que l'aimable goutte avec la vieillesse, et un estomac sans cesse affamé qui s'irrite de n'avoir plus la portion à laquelle il était habitué. En Grèce, en Asie-Mineure, ils ne sont pas moins méprisables, qu'ils se disent les disciples de Platon, d'Aristote, de Zénon ou d'Antisthène. Mais c'est surtout contre les cyniques, ses contemporains (je dis ses contemporains, car il semble avoir eu une réelle sympathie pour leurs anciens maîtres Diogène, Antisthène et Ménippe), qu'il ne cesse de diriger ses traits les plus acérés; il ne peut souffrir ces gens de mauvaise mine, barbus, déguenillés, armés de bâtons, malpropres et grossiers, qui s'en vont par les rues et les carrefours, attroupant le peuple pour lui débiter des inepties, et injuriant les passants bien mis ou bien élevés. D'où sortent-ils? Que savent-ils? Quelles études ont-ils faites? Ce sont des artisans paresseux, des esclaves affranchis, incapables d'aucun travail, qui ayant remarqué que les vrais philosophes étaient écoutés, choyés, consultés pour l'éducation des enfants riches, appelés à donner leur avis dans les questions politiques, jouissant dans la ville de la plus haute considération, se sont dits aussi philosophes et ont voulu faire croire qu'ils l'étaient en portant de longues barbes, des manteaux troués, des besaces percées et des bâtons d'olivier, et en appelant à leur aide l'audace, l'ignorance, l'effronterie, l'insulte et les outrages. Ils sont devenus philosophes, comme l'âne de Cumès s'était transformé en lion. Mais ils se gardent bien de se laisser interroger; à la moindre question, ils se mettent à crier de toutes leurs forces, et se renferment dans les injures, leur citadelle ordinaire: ils vous accablent d'invectives et tiennent le bâton levé. Si vous leur demandez quelles sont leurs actions, ils vous renvoient à leur doctrine, et, si vous examinez leur doctrine, ils vous parlent de leurs actions. La ville entière est pleine de ces imposteurs qui se rangent sous les enseignes du chien. Mais loin

d'imiter les qualités excellentes que cet animal a reçues de la nature, telles que la vigilance, la garde assidue de la maison, la fidélité, l'attachement et la reconnaissance; ils n'en ont que l'aboiement, la gourmandise, la rapacité, le tempérament lascif, l'obséquiosité, enfin l'habitude de flatter qui leur donne à manger, et de rôder toujours autour des tables.

Si Lucien n'a que mépris pour les cyniques, y a-t-il d'autres philosophes qui aient trouvé grâce devant lui ? J'ai dit plus haut, la sympathie qu'il avait eue pour le platonicien Nigrinus ; il a fait aussi l'éloge du Démonax, qui était son ami, et à la mémoire duquel il avait tenu à rendre un pieux hommage. Il voulait, disait-il, perpétuer le souvenir de ses vertus et montrer aux jeunes gens d'un heureux naturel qui auraient voulu s'appliquer à la philosophie, qu'ils n'étaient plus réduits à ne trouver des modèles que dans la seule antiquité. Mais Démonax, sans se renfermer dans un seul genre de philosophie, les réunissait presque tous, et jamais il n'a fait connaître à quelle secte il donnait la préférence. Lucien fait plus, il attaque tous les systèmes, ne fait grâce à aucune secte. Rien de plus probant à ce sujet que l'*Hermotime* où il présente, avec une logique des plus serrées, le tableau des contradictions et des disputes misérables des sectes grecques. Il montre qu'il est impossible d'arriver par la philosophie à une vérité certaine. Le pauvre Hermotime qui avait espéré y parvenir, cruellement désabusé, verse des larmes abondantes, d'autant plus que son interlocuteur qui lui a enlevé toutes ses illusions ne saurait mettre aucune croyance à leur place. Lucien arrive ainsi au scepticisme, et, comme il n'est sûr de rien, qu'il ne veut être dupe de qui que ce soit, il prend le parti de rire de tout, des sceptiques d'ailleurs comme des autres ¹. La seule règle de vérité qu'il paraisse admettre, c'est une sorte de bon sens, et le bon sens, tel qu'il l'entend, ce n'est autre chose, d'après M. Maurice Croiset, que « la raison renonçant aux recherches, aux raisonnements, à tous les procédés excursifs et discursifs, pour s'en tenir aux vues prochaines. »

Lucien n'est pas moins sceptique en religion qu'en philosophie. Cultes anciens, cultes nouveaux sont indistinctement en proie à ses sarcasmes ; il n'épargne pas plus les dieux que les hommes, et poursuit de ses moqueries toutes ces légendes mythologiques que Cicéron traitait déjà de contes de bonnes femmes. On l'a souvent comparé à Voltaire ; c'est je crois l'avoir mal compris. Tandis que Voltaire se proposait de détruire la religion catholique, ou tout au moins de la refouler assez pour que la liberté de pensée eût le moyen de s'affirmer dans le

¹ Voir aussi *les Sectes à l'encau*.

monde sans contestation, Lucien ne songeait nullement à renverser cette religion moitié grecque, moitié romaine, qui était alors la religion de l'Etat, et dont les empereurs savaient encore se servir pour se faire respecter. Mais il ne croyait pas, il ne pouvait pas croire toutes les fables relatives aux dieux, inventées par les poètes, les historiens ou les prêtres et acceptées sans réflexion par la majorité des Grecs ou des Romains. Ce sont ces légendes qu'il attaque en s'en moquant, et là encore sa verve est intarissable. Il nous montre les dieux tels qu'ils sont, après qu'ils ont été dépouillés de tous les ornements dont les entourait l'esprit des poètes ou l'imagination de la multitude, ou plutôt il les représente comme parlant entre eux dans l'intimité, simplement, bonnement, bourgeoisement, si je puis dire ainsi, et alors, ce qui paraissait grand et mystérieux devient puéril et parfois grossièrement immoral. Dans les *Dialogues des dieux*, Jupiter, Junon, Vénus, Apollon, Mercure, Bacchus, Mars, tous les dieux et demi-dieux de l'Olympe s'entretiennent tour à tour de ce qui leur est arrivé, et rien n'est plus piquant que leurs réflexions puérides, leurs récits invraisemblables, ou les reproches mérités qu'ils s'adressent. Ici, c'est Jupiter qui se plaint à l'Amour d'être forcé de se changer en satyre, en taureau, en cygne, de quitter son égide et sa foudre, quand il veut aimer une mortelle; là, c'est Junon qui fait à son époux une véritable scène de jalousie, parce qu'il s'en va partout courir les aventures galantes, et vient d'enlever Ganymède, sous le fallacieux prétexte d'en faire l'échanson des dieux. Ailleurs, c'est Vulcain qui, sur l'ordre du maître des dieux lui a fendu la tête d'un coup de hache, et, du cerveau de Jupiter est sortie une grande jeune fille armée de pied en cap, qui danse la pyrrhique, agite son bouclier, brandit sa lance et se trouve tout de suite bonne à marier. Puis c'est le jugement des déesses, et tout ce que Vénus promet à Pâris pour obtenir de lui la pomme ardemment souhaitée. Partout les dieux se rendent eux-mêmes ridicules et détruisent le respect que l'on pouvait avoir pour eux. Le procédé est le même dans les *Dialogues des dieux marins*, plus habile peut-être, parce que la dérision y est plus fine encore et plus habilement dissimulée. ¹

Dans l'*Assemblée des dieux*, Lucien imagine que les dieux anciens se plaignent à Jupiter que de nouveaux dieux, non contents d'être admis dans l'Olympe, quoiqu'ils soient à moitié mortels, et de partager les banquets ont amené à leur suite une foule de valets et danseurs qu'ils ont fait inscrire frauduleusement au nombre des dieux. C'est Momus qui prend la parole

¹ La Vie et les Œuvres de Lucien. Ch. III. *L'Esprit critique chez Lucien.*

au nom des autres et il signale à Jupiter, Bacchus, qui a introduit avec lui tous ses compagnons, les Pans, les Satyres, les Silènes, puis ses deux amantes, Ariane et Erigone, puis le petit chien de cette dernière. Voici également tous les dieux de l'Orient, ceux des Scythes, ceux des Egyptiens, les ibis, les singes, les animaux de toute sorte. Ce n'est pas assez : les philosophes n'ont-ils pas divinisé la Vertu, la Nature, la Fatalité, la Fortune ? Où s'arrêtera cette invasion ? Momus obtient qu'une commission d'enquête sera nommée qui examinera les titres de tous les dieux, les déclarera immortels ou les renverra dans leurs tombeaux sur la terre. De plus, chaque divinité ne se mêlera que de son emploi, et Apollon, qui *cumule*, devra choisir entre la divination, la musique et la médecine.

Jupiter y consent et le calme se rétablit ; mais le maître de l'Olympe a parfois des assauts plus terribles à soutenir. Ainsi, dans *Jupiter confondu*, le Cynique ou Cyniscos lui demande très perlidement s'il est vrai que les hommes ne peuvent éviter le sort fixé par les Parques et le Destin, et, comme Jupiter lui répond que cela est très vrai, le Cynique s'étonne que l'on adresse encore des prières, ou que l'on offre des sacrifices aux dieux, puisque ceux-ci ne peuvent rien changer aux ordres du Destin. Les dieux ne sont donc en réalité que les instruments de la Destinée, « comme le rabot est l'instrument du menuisier. » Ils n'ont pas de quoi être bien fiers. Leur providence ne peut agir sur les affaires humaines ; d'autre part, en se conduisant mal, les hommes ne méritent aucune punition, puisqu'ils sont soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, et qu'ils ne peuvent pas ne pas commettre les fautes ou les crimes qu'ils commettent. Jupiter traite son interlocuteur de sophiste, et s'en va en le laissant à ses réflexions. L'autre se déclare pourtant satisfait du peu qui lui a été répondu, en disant que cela lui suffit pour éclaircir la question de la Providence et du Destin, qui, sans doute, n'a pas voulu qu'il en sût davantage. Ailleurs, dans *Jupiter le tragique*, Lucien imagine que Timoclès le Stoïcien, et l'épicurien Damis ont longuement disputé devant des gens distingués, sur la Providence ; Damis a prétendu qu'il n'y avait point de dieux, qu'ils ne surveillaient et ne dirigeaient en aucune façon les actions des humains ; la dispute va continuer, Timoclès répondra ; pour qu'il triomphe, il faut que les dieux viennent à son secours. C'est pour cela que Jupiter les a convoqués et leur demande leur assistance ; mais aucun d'eux ne parvient à donner un avis salutaire. Ils ne peuvent qu'assister du haut du ciel à la continuation de la dispute. Timoclès est battu. Damis a convaincu l'auditoire qu'il n'y a pas de dieux. « Qu'allons-nous devenir après cela ? » s'écrie Jupiter. Mais Mercure le console. « Est-ce donc un grand

malheur, lui dit-il, que quelques hommes adoptent l'opinion de Damis ; il y en aura toujours assez d'autres qui penseront le contraire, la plus grande partie des Grecs, la multitude ignorante, la populace et tous les Barbares. »

Ainsi Lucien ne se faisait pas illusion. Si ses moqueries pouvaient amuser quelques lettrés, elles n'ont contribué en rien à la destruction du polythéisme, et on ne saurait l'accuser avec justice d'avoir travaillé à la ruine de la religion de son pays et de son siècle. On peut voir en lui le précurseur d'Erasme, de Rabelais ou de Montaigne ; on ne saurait, je le répète, le comparer à Voltaire.

Il resterait beaucoup à dire sur les œuvres si diverses que contiennent ces deux volumes ; je préfère renvoyer le lecteur au savant ouvrage de M. Maurice Croiset, dont j'ai déjà parlé. Je dirai cependant encore quelques mots du talent de Lucien considéré comme critique d'art. Bien qu'il ne se donne que pour un simple amateur, on voit qu'il est davantage ; c'est un maître qui connaît les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, et dont le savoir s'atteste d'une manière éclatante dans les descriptions qu'il nous a laissées de plusieurs tableaux ou statues. Rien de plus net, de plus lumineux ; c'est qu'il voit bien et qu'il sait faire bien voir. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire la description qu'il fait des *Noces de Roxane et d'Alexandre*, d'Aétion, celle de la *Calomnie*, d'Apelle, celle de la *Centauresse allaitant ses petits*, de Zeuxis. Lucien a d'ailleurs un esprit facilement impressionnable et qui ressent promptement et vivement l'harmonie des formes et des couleurs, une sensibilité vive et délicate, un vrai tempérament d'artiste. Je signalerai encore à ce propos sa *Description d'un appartement*, celle du paon que l'on pourra comparer à la description faite par Buffon, et enfin son dialogue des *Portraits*.

Tel est Lucien. Il ne nous a laissé aucun ouvrage de longue haleine, et on ne saurait le mettre au nombre des grands écrivains classiques, de ceux que l'on admire parce qu'ils ont atteint à la suprême perfection ; mais, par la variété et le grand nombre de ses écrits, par son goût et par son bon sens, par son esprit ingénieux, vif et caustique, par son ironie fine et mordante, par les détails qu'il nous donne sur la société de son temps et sur l'état des esprits à la fin du II^e siècle de notre ère, il est l'un des auteurs grecs les plus agréables à lire dans le texte, et l'un de ceux dont la traduction peut, aujourd'hui encore, intéresser un public bien différent de celui pour lequel il écrivait.

C'est ce qui a engagé MM. Garnier à le mettre dans leur collection des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. La traduction que l'on trouvera ici est celle de Belin de Ballu parue à

la fin du siècle dernier. Je l'ai revue, modifiée, complétée, notamment en y ajoutant les *Epigrammes*, le *Lexiphane* et le *Pseudosophe*, pour l'interprétation desquels je me suis aidé des lumières de mon camarade, collègue et ami, M. Roques. J'ai résumé ou abrégé les notes trop longues, supprimé celles qui n'avaient rapport qu'à des termes grecs ou à des variantes de texte ; j'en ai aussi ajouté quelques autres. Enfin, j'ai fait un index nouveau qui renvoie non pas à chacun des dialogues ou traités de Lucien, comme l'index de la traduction latine de la collection Didot, ou la table analytique des matières de la traduction Talbot, mais aux pages mêmes de chaque volume. J'espère avoir ainsi facilité les recherches des lettrés qui consulteront cette édition.

L. H.

LE SONGE

OU

LA VIE DE LUCIEN ¹

J'avais cessé depuis peu de fréquenter les écoles, parce que je touchais à mon adolescence, et mon père délibérait avec ses amis sur la profession qu'il me ferait embrasser : celle des lettres parut, à la plupart, exiger beaucoup de travail, de temps, de dépense, et demander une fortune considérable ; la nôtre était médiocre, et nos besoins étaient pressants. On pensa donc que, si j'apprenais quelque métier qui pût, dès les commencements, me fournir le nécessaire, ma famille ne serait plus obligée de nourrir un jeune homme de mon âge ; que je pourrais même, en peu de temps, rendre service à mon père, en lui rapportant le fruit de mon travail.

L'objet d'une seconde délibération fut de choisir un art distingué, facile à apprendre, convenable à un homme libre, tout à la fois peu dispendieux et lucratif. Lorsque chacun, suivant son goût et ses connaissances, eut fait l'éloge de celui qu'il estimait le plus, mon père s'adressant à mon oncle maternel, qui était un excellent sculpteur, et un graveur en pierres des plus célèbres : « Il n'est pas juste, lui dit-il, qu'en ta présence nous préférions quelque art au tien : sers-lui de maître, ajouta-t-il en me regardant, et apprends-lui à devenir un bon statuaire ; il ne manque pas de dispositions,

¹ Lucien prononça ce discours à Samosate, lorsqu'il y revint de ses voyages en Grèce, en Italie et en Gaule.

et tu sais qu'il est naturellement fort adroit. » Ce qui le lui faisait croire, c'est qu'étant enfant je m'amusais à former des figures de cire ; lorsque j'étais de retour des écoles, je ramassais partout de la cire, j'en formais des bœufs, des chevaux, et même des hommes qui n'étaient pas mal faits, du moins au jugement de mon père. Ce talent m'avait attiré bien des punitions de la part de mes maîtres ; il me méritait en ce moment des éloges, comme étant la preuve de mes belles dispositions. On conçut de moi les plus grandes espérances, et mes ouvrages de cire firent croire que je ferais des progrès rapides dans la sculpture. Ce jour même parut propre à commencer mon apprentissage, et, à mon grand contentement, je fus remis entre les mains de mon oncle. Je croyais en effet avoir un divertissement fort agréable, qui me donnerait de la considération parmi mes camarades, surtout lorsqu'ils m'auraient vu sculpter des dieux, ou fabriquer pour moi-même et pour mes bons amis, quelques petits ornements. Mais il m'arriva ce qui arrive ordinairement à tous les commençants ; mon oncle m'ayant donné un ciseau, m'ordonna de tailler légèrement une pièce de marbre qui était au milieu de son atelier, ajoutant ce proverbe : *un bon commencement est la moitié du tout* ¹. Mon inexpérience fut cause que j'appuyai trop fort, le marbre se rompit ; mon oncle entre aussitôt en colère, prend une courroie qui était près de lui, m'en frappe et m'initie ainsi à son métier d'une manière peu agréable et peu propre à m'encourager. Mon apprentissage commença donc par des larmes ; je m'échappai de chez mon oncle, et j'arrivai à la maison paternelle les yeux baignés de pleurs et poussant de gros soupirs ; je racontai l'histoire de la courroie, et montrant mes cicatrices, j'accusai mon oncle d'une cruauté extrême, ajoutant qu'il ne m'avait traité ainsi que par envie, dans la crainte que je ne le surpassasse un jour dans son art. Ma mère courroucée fit des reproches à son frère ; la nuit survint ; je me couchai les yeux encore humides, et l'esprit agité par mes réflexions.

Jusqu'ici, tout ce que j'ai dit n'est pas fort sérieux, ce ne sont là que des enfantillages. Mais ce que vous allez entendre n'est point à mépriser, et mérite toute votre attention ; car, pour parler comme Homère ² :

J'eus cette même nuit un songe merveilleux,

¹ Les Latins disaient de même, *dimidium facti qui cepit habet*. Horace

² *Iliade*, livre II, v. 56.

d'ailleurs si frappant et si clair, qu'il ne le cède en rien à la vérité même ; après un si long espace de temps, la forme des objets qui m'apparurent est encore présente à mes yeux, et le son des paroles que j'entendis, retentit encore à mes oreilles, effet de l'extrême netteté de ma vision.

Deux femmes ¹, me prenant par les mains, me tiraient chacune de leur côté avec tant de violence, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne me missent en pièces par leurs efforts contraires. Tantôt l'une paraissait remporter la victoire, et me possédait presque entièrement, tantôt je passais au pouvoir de l'autre. Elles se disaient mutuellement des injures ; l'une voulait m'avoir, sous prétexte que je lui appartenais déjà : l'autre me revendiquait comme ayant été soustrait à son pouvoir. La première avait l'air grossier d'un artisan ; elle était robuste ; ses cheveux en désordre, ses mains calleuses, sa robe retroussée jusqu'à la ceinture, et couverte de poussière, la faisaient ressembler à mon oncle lorsqu'il taillait ses pierres. La seconde d'une physionomie très agréable, avait un maintien noble et décent ; sa robe flottait avec grâce. Enfin, elles me laissèrent décider à laquelle des deux je voulais appartenir. La première, cette femme aux traits grossiers, me dit :

« Mon enfant, je suis la Sculpture dont tu reçus hier la première leçon : je suis attachée depuis longtemps à ta famille, et par moi ton aïeul (elle prononça le nom du père de ma mère) et tes deux oncles se sont illustrés. Si tu veux renoncer aux niaiseries et au vain babillage de celle-ci (elle montrait sa rivale), me suivre et t'attacher à moi, je te donnerai d'abord une éducation mâle, tu deviendras robuste, tu ne seras point exposé à l'envie, ni obligé d'abandonner ta patrie et tes amis pour parcourir des pays étrangers. Les louanges que te donneront les hommes, n'auront pas pour fondement de vains discours. Que la grossièreté de ma taille, ou la malpropreté de mon habit ne te rebute point, c'est celui que portait Phidias lorsqu'il formait son Jupiter ; tel était Polyclète quand Junon sortit de ses mains savantes ; c'est avec cet habit que Myron et Praxitèle ont mérité les louanges et l'admiration de toute la Grèce. On les adore encore aujourd'hui avec

¹ Cette fiction de Lucien est une imitation de la scène de la justice et de l'injustice dans les *Nuées* d'Aristophane, ou de la dernière scène de l'*Assemblée des femmes*, où deux vieilles femmes se disputent plaisamment la possession d'un jeune homme. On peut voir aussi le rêve d'Atossa dans la tragédie des *Perses* d'Eschyle et l'épisode de Prodicus dans Xénophon, *Mémoires*, II, 1.

les dieux qu'a produits leur ciseau. Ah ! si tu deviens semblable à l'un d'eux, quelle sera ta célébrité parmi les hommes ! On portera envie au bonheur de ton père, et tu illustreras ta patrie ».

Tel fut à peu près son discours ; elle en dit même encore bien davantage ; elle faisait à chaque mot des fautes et des barbarismes, parlait avec vivacité, et employait tous ses efforts à me persuader ; mais je ne me souviens plus de tout ce qu'elle me dit ; la plus grande partie de ses discours est sortie de ma mémoire. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, l'autre commença à peu près en ces termes :

« Mon fils, tu vois en moi la Science ; je suis déjà ton amie, et tu dois me connaître, quoique tu n'aies fait encore avec moi qu'un léger apprentissage. Ma rivale te vante tous les avantages dont tu jouiras en te livrant à la sculpture ; cependant tu ne serais jamais qu'un ouvrier soumis à un travail pénible, duquel dépendrait tout l'espoir de ta nourriture ; ton gain serait même modique et peu honorable ; tu vivrais dans l'obscurité, et ton esprit, flétri par la fatigue, ne pourrait s'élever à la fortune ; tu ne saurais pas au besoin parler en public pour la défense de tes amis, ni te rendre formidable à tes ennemis. Nul citoyen n'enviera ton bonheur ; tu ne seras qu'un artisan, un homme ordinaire confondu dans la foule ; tu trembleras devant ceux qui l'emporteront sur toi par les richesses ou la force de l'éloquence, et tu seras réduit à leur faire ta cour. Tu mèneras la vie inquiète d'un lièvre et tu deviendras la proie d'un plus fort. Quand tu serais un Phidias ou un Polyclète, quand tu ferais les ouvrages les plus admirables, c'est à ton art seul que toutes les louanges seront adressées, et de tous ceux qui regarderont tes chefs-d'œuvre, il n'y aura personne, pour peu qu'il ait de sens, qui veuille te ressembler. Tu ne passeras que pour un artisan, un vil ouvrier, un homme qui vit du travail de ses mains. Si au contraire tu veux suivre mes conseils, je te ferai connaître les beaux ouvrages et les actions admirables des anciens ; je te donnerai des connaissances presque universelles. J'ornerai ton âme, cette noble partie de toi-même, des vertus les plus estimables. La sagesse, la justice, la piété, la douceur, la modestie, la prudence, la patience, l'amour des choses honnêtes et le goût des études sérieuses présideront à ta conduite. Ce sont là véritablement les ornements incorruptibles de l'âme. Rien de ce qui se fit autrefois, ni de ce qu'il faut faire à présent, ne t'échappera ; bien plus, avec moi tu prévoiras ce qu'il est à propos ou

non de faire; en un mot, je t'instruirai bientôt de tout ce que l'on doit aux dieux et aux hommes. Celui qui à présent est pauvre, le fils d'un homme inconnu, qui délibère s'il embrassera un état ignoble, sera dans peu l'objet de l'envie et de la jalousie universelle. On te comblera d'honneurs et de louanges; tu seras revêtu de cet habit (elle me montra le sien qui était magnifique); tu te feras estimer par tes rares qualités, et tu t'attireras la considération de ceux mêmes qui l'emportent sur toi par les richesses et la naissance; on te jugera digne des plus grands emplois, et l'on te déférera partout la première place. Si tu voyages, tu ne seras nulle part étranger ni inconnu; je t'imprimerai une marque si reconnaissable, que chacun de ceux qui te verront, dira à son voisin en le poussant, et te montrant du doigt, *le voilà* ¹. S'il se trouve quelque occasion importante où il faille prendre les intérêts de la république, ou la défense de tes amis, chacun fixera les yeux sur toi. Lorsque tu parleras, la multitude t'écouterà bouche bée; on t'estimera heureux de pouvoir parler si éloquemment, et l'on bénira le sort de ton père. Je te mettrai au nombre de ces hommes que l'on appelle immortels, et lors même que tu seras sorti de la vie, tu ne cesseras jamais d'être avec les savants, et de t'entretenir avec les beaux esprits. Jette les yeux sur Démosthène, fils d'un père inconnu; à quel point de gloire ne l'ai-je pas élevé? Eschine, fils d'une joueuse d'instruments, s'est vu flatté par Philippe; et Socrate, élevé d'abord par la Sculpture, l'a abandonnée pour se jeter dans mes bras, dès qu'il a compris ce qui lui pouvait être plus avantageux. Entends-tu comme il est célébré par tout le monde? Quitte donc à présent tous ces grands hommes, renonce à imiter leurs belles actions, à entendre leurs discours, renonce à ce maintien noble et décent, aux honneurs, à la gloire, aux louanges, aux distinctions, à la puissance, aux grands emplois, ne cherche plus à te faire estimer heureux par la beauté de ton génie et la force de tes discours. Revêts-toi d'une robe poudreuse, prends l'accoutrement d'un esclave, et désormais un levier, un ciseau, ou un marteau dans les mains, penché sur ton ouvrage, borne tes pensées à la terre. Ton esprit abaissé de toute manière ne pourra jamais s'élever ni s'appliquer à rien de noble et de mâle: cependant tu mettras tous tes soins à donner à tes

¹ Démosthène passait un jour par le marché d'Athènes, une marchande d'herbe l'aperçut, et poussant du coude sa voisine, lui montra l'orateur, en s'écriant, *le voilà*. C'est à ce trait que Lucien fait allusion.

ouvrages une belle proportion, et tu ne songeras pas à régler ton âme; tu l'estimeras moins que des pierres ».

Elle parlait encore lorsque je me levai; et, sans attendre la fin de son discours, je prononçai. J'abandonnai la laide ouvrière et passai du côté de l'Eloquence, avec d'autant plus de joie, que je me rappelais les coups que, pour mon apprentissage, l'autre m'avait fait donner la veille. Outrée de ce que je l'abandonnais, la Sculpture frappa dans ses mains, grinça des dents, et bientôt après, devint immobile et se pétrifia comme une autre Niobé.

Cela vous paraît incroyable; cependant vous ne ferez pas difficulté de le croire, quand vous réfléchirez à toutes les merveilles qu'enfantent les songes.

La Science me regardant alors, me dit : « Comment pourrai-je reconnaître le jugement que tu viens de rendre en ma faveur? comment te prouver que tu as raison de juger ainsi? Viens, monte avec moi sur ce char (elle me fit voir un char trainé par des chevaux ailés, semblables à Pégase); tu verras, me dit-elle, tout ce que tu aurais perdu, si tu eusses dédaigné de me suivre. » Je montai donc dans le char, elle le fit partir, et lâcha la bride aux chevaux. Je fus emporté dans les airs; je visitai tous les peuples, toutes les nations, toutes les villes qui sont depuis l'orient, jusqu'à l'occident. Comme un nouveau Triptolème, je semais quelque chose sur la terre; mais je ne me souviens plus de ce que je semais. Cependant je me rappelle bien que les hommes levaient les yeux au ciel, et me comblaient de louanges, que tous les peuples chez lesquels j'arrivais en volant, m'accompagnaient en me donnant mille bénédictions. Après que la Science m'eut fait voir toutes ces différentes choses, et qu'elle m'eut montré moi-même à ceux qui me donnaient des éloges, elle me ramena dans mon pays. Je n'étais plus vêtu de l'habit que j'avais en partant, je revenais couvert, à ce qu'il me semblait, d'une robe magnifique. Elle rencontra mon père qui était debout et m'attendait. Elle lui montra mon habit, ma personne, la gloire qui m'accompagnait, et le fit souvenir de combien il s'en était peu fallu que, par de mauvais conseils, on ne m'eût privé de tant d'avantages.

Je me rappelle ces détails, parce que je n'étais plus enfant, et il me semble que, troublé par la crainte des coups... Mais pendant que je vous raconte ceci, quelqu'un dira peut-être : certes, voilà un songe bien long et qui sent furieusement le barreau. Apparemment, ajoutera un autre, que c'est un songe

d'hiver, les nuits sont très longues dans cette saison, et peut-être est-il, comme Hercule, l'ouvrage d'une triple nuit. Pourquoi vient-il nous raconter de pareilles fadaïses, et nous entretenir des rêves qu'il fit dans son enfance ? Son discours est un mauvais plat réchauffé : ne nous prendrait-il point pour des interprètes de songes ? Non, mon ami ; mais Xénophon n'a-t-il pas aussi raconté avec d'autres détails le songe par lequel il lui semblait voir sa maison paternelle ? Ne savez-vous pas que sa vision était une fiction adroite, et qu'il n'en fit pas le récit dans le dessein de dire des bagatelles ? C'était au milieu de la guerre, lorsque les ennemis l'entouraient de toutes parts, que son salut semblait désespéré : sa narration produisit cependant un excellent effet. A son exemple, je vous ai raconté mon songe, afin que les jeunes gens s'adonnent aux choses qui peuvent leur être le plus avantageuses, qu'ils s'attachent à l'éloquence ; et surtout, pour que ceux à qui la pauvreté pourrait faire prendre quelque lâche résolution, et qu'elle porterait à embrasser une profession humiliante, ne laissent point corrompre de nobles sentiments. Tel qui aura entendu mon songe, sentira, j'en suis sur, le courage renaître dans son âme ; il me prendra pour exemple, il réfléchira à ce que j'étais, lorsque j'entrai dans la carrière et me livrai à l'étude, sans rien redouter de la pauvreté qui me pressait alors, et il voudra m'imiter, en voyant dans quel état je suis revenu vers vous, non moins illustre que n'importe quel sculpteur, pour ne rien dire de plus.

A UN HOMME

QUI LUI AVAIT DIT :

Tu es un Prométhée dans tes discours

Tu dis donc que je suis un Prométhée; si c'est parce que mes ouvrages sont d'argile, je reconnais l'allusion, et j'avoue qu'en cela je ressemble à ce dieu. Je ne refuse pas de passer pour un ouvrier en terre, quand même on dirait que celle dont je me sers est plus vile que la boue des carrefours, et qu'elle diffère peu de la fange. Mais si, par une louange excessive, trouvant mes discours bien composés, tu les attribues au plus habile des Titans, prends garde qu'on ne trouve dans cet éloge une plaisanterie cachée, une ironie piquante et d'une délicatesse attique. En effet, qu'ai-je composé de si ingénieux? quelle est cette sagesse profonde, cet art merveilleux, que tu trouves dans mes ouvrages? Ah! il me suffit qu'ils ne te paraissent point trop terrestres, ni absolument dignes du Caucase. Mais avec combien plus de justice ne pourrait-on pas vous comparer à Prométhée, vous qui brillez dans le barreau, et combattez sans cesse avec la vérité? Vos ouvrages sont véritablement pleins de vie; ils semblent animés par un feu tout à fait brûlant. C'est ainsi que travaillait Prométhée; la seule différence est que vos ouvrages ne sont point d'argile, ils sont d'or : pour nous, qui n'avons en vue que la multitude, nous ne lui présentons nos ouvrages, que comme on lui montre des statues; tout est d'argile, comme je viens de le dire, et notre art ressemble à celui des sculpteurs. Du reste, on n'y trouve ni des mouvements semblables aux vôtres, ni ces figures qui remuent l'âme; ils offrent d'ailleurs quelques plaisirs et un amusement agréable.

J'imagine encore que tu pourrais fort bien me donner le nom de Prométhée, dans le sens où tu sais que le poète comique le donnait à Cléon. *Cléon, dit-il, est un Prométhée*¹ ; mais *c'est après les événements.*

Les Athéniens appelaient autrefois des Prométhées, ceux qui font des marmites, des fourneaux, et en général tous ceux qui travaillent en argile ; ils plaisaient, je pense, sur la matière qu'emploient ces ouvriers, et sur la cuisson que l'on donne à ces vases. Si c'est dans ce sens que tu m'appelles un Prométhée, le trait est lancé avec adresse, et la plaisanterie d'une finesse vraiment attique ; car mes ouvrages sont aussi fragiles que les vases des potiers ; un petit coup de pierre peut les mettre en pièces. Cependant, pour me consoler, quelqu'un dira peut-être : ce n'est pas pour cela qu'on te compare à Prométhée. Notre intention est de louer la nouveauté d'invention dont brille ton ouvrage, qui n'est fait à l'imitation d'aucun modèle. C'est ainsi que Prométhée, ne prenant pour guide que son génie, donna l'existence aux hommes qui n'étaient pas encore, donna aux animaux une forme agréable, des organes agiles et flexibles ; enfin il fut le premier fabricant ; Minerve, en soufflant sur le limon qu'il avait pétri, en animant ses ouvrages, ne fit que l'aider.

Voilà ce qu'on peut dire pour présenter la raillerie du côté le plus favorable ; je veux que ce soit là ta pensée : mais il ne me suffit pas d'avoir le mérite de la nouveauté, et que personne ne puisse citer un ouvrage plus ancien, dont le mien ne serait qu'une imitation. Sache que je rougirais de l'avoir fait s'il manquait de beautés, et qu'après l'avoir foulé aux pieds, je le détruirais entièrement : sa nouveauté ne lui serait auprès de moi d'aucun avantage ; elle ne m'empêcherait pas de le mettre en pièces s'il était dépourvu de grâces ; et si je ne pensais pas ainsi, je me croirais digne d'être déchiré par seize vautours, pour ne pas sentir qu'un ouvrage qui n'a d'autre mérite que la nouveauté, n'en est que plus mauvais.

Ptolémée, fils de Lagus, fit venir en Égypte deux nouveautés singulières, un chameau de Bactriane parfaitement noir, et un homme *bicolore*, dont la moitié du corps était très noire, et l'autre d'une blancheur éclatante ; le partage était égal. Ayant rassemblé les Égyptiens au théâtre, Ptolémée leur donna plusieurs spectacles, et finit par faire voir le chameau noir, et l'homme noir et blanc. Il croyait exciter par là la plus grande

¹ Le nom de Prométhée signifie *prévoyant*.

surprise ; mais à la vue du chameau, les spectateurs furent tellement effrayés, que peu s'en fallut qu'ils ne s'élançassent de leurs places, et ne prissent la fuite. On l'avait cependant paré d'un riche harnais brodé d'or, et d'une housse de pourpre. Son frein couvert de diamants avait appartenu à quelque Darius, à Cambyse, ou même à Cyrus. Quand l'homme aux deux couleurs vint à paraître, une partie des spectateurs éclata de rire ; l'autre le regardait avec horreur, comme un monstre. Ptolémée voyant qu'il n'augmentait pas par là sa considération, et que la nouveauté n'excitait pas l'admiration des Égyptiens qui lui préféraient les belles formes et les proportions régulières, cessa d'offrir ses monstres en spectacle, et ne fit plus de l'homme aux deux couleurs autant de cas qu'auparavant. Le chameau négligé mourut faute de soins, et l'homme *bicolore* fut la récompense d'un joueur de flûte nommé Thespis, qui avait signalé ses talents dans un festin.

J'ai bien peur que mon livre ne ressemble au chameau de Ptolémée, dont on n'admirait que la parure et la pourpre, puis-que la réunion de deux choses fort agréables, le dialogue et la comédie, ne suffit pas pour embellir un ouvrage ; il faut encore que ce mélange soit fait avec de justes proportions, et qu'il en résulte une harmonie parfaite. Rien n'est plus ordinaire que de faire une œuvre ridicule en réunissant deux choses excellentes et le monstre vulgairement connu sous le nom de Centaure en est la preuve. On ne pourra certainement pas dire que ce soit un animal aimable ; c'est au contraire un monstre féroce s'il faut en croire les peintres, qui le représentent toujours livré aux excès de la table et aux fureurs des combats. Mais, quoi ! ne résulterait-il jamais rien de beau du mélange de deux belles choses, et le vin mêlé avec le miel ne forme-t-il pas le breuvage le plus doux ? Il est vrai, mais je n'oserais soutenir qu'il en soit ainsi de mes écrits ; je crains au contraire que le mélange n'ait détruit la beauté des moyens que j'emploie.

Autrefois le Dialogue et la Comédie n'étaient point amis ; jamais on ne les réunissait ensemble. L'un relégué dans les écoles, ou dans les promenades, était employé par un petit nombre de personnes : tandis que l'autre, livrée à Bacchus, conversait en plein théâtre, faisait rire les spectateurs par ses bouffonneries et ses railleries ; elle dansait au son de la flûte, et quelquefois, par de longues tirades d'anapestes, elle riait aux dépens des amis du Dialogue, les appelait penseurs extravagants, sublimes déraisonneurs ; elle semblait n'avoir d'autre but que de les tourner en ridicule, et de répandre sur eux toutes

les saillies de la liberté bachique ; elle les représentait, tantôt marchant dans les airs et habitant les nuées ; tantôt mesurant scrupuleusement le saut d'une puce ¹, ou dissertant avec subtilité sur les phénomènes du ciel. Le Dialogue, au contraire, ne tenait que de graves entretiens, philosophait sur la nature et sur la vertu, conformément à cet axiôme des musiciens, *l'harmonie est le double diapason frappé de l'aigu au grave* ².

J'ai cependant osé allier des choses si différentes par leur nature, et réunir ce qui ne paraissait susceptible d'aucune association : voilà pourquoi je crains qu'on ne m'accuse d'avoir travaillé comme Prométhée, qui confondit les sexes ³, ou plutôt d'avoir trompé mes lecteurs et leur avoir servi des os couverts de graisse ⁴, en leur cachant mes plaisanteries sous la gravité philosophique. Quant au larcin, dont Prométhée est aussi le dieu, écarter-en tout soupçon ; on n'en saurait trouver dans mes ouvrages. Où aurais-je pu dérober ? à moins qu'à mon insu, quelqu'un n'ait avant moi inventé les Hippocampes et les Hircocerfs ⁵. En ce cas, quel parti faudrait-il que je prisse ? celui de persister dans mon entreprise ; car le changement ne convient point à Prométhée, mais à Épiméthée ⁶.

¹ Allusion à deux passages des *Nuées* d'Aristophane.

² Cela veut dire que le dialogue philosophait d'une manière obscure et énigmatique. Cet axiôme des musiciens est inintelligible pour quiconque ne connaît pas la musique, comme il est très clair pour ceux qui entendent l'harmonie, et qui savent que tous les accords d'une gamme sont compris implicitement dans cette gamme : s'il est parlé ici d'un double diapason ou d'une double gamme, c'est parce qu'effectivement on ne peut pas trouver tous les accords dans une seule gamme. Les accords de neuvième, de onzième, sont différents des accords de seconde et de quarte, principe que le vulgaire des musiciens ne connaît presque point, et que les Grecs avaient senti ; car les Grecs connaissaient l'harmonie et tous les accords qu'elle peut produire. (Note de Belin de Ballu.)

³ Platon, dans son *Banquet*, parle de cette confusion de sexes. C'est dans le discours d'Aristophane. « Il faut d'abord vous faire connaître quelle était autrefois la nature humaine, et tous les différents changements qu'elle a subis : elle n'était pas, dans l'origine, telle qu'on la voit aujourd'hui ; elle était bien différente, car il y avait dans le commencement trois espèces d'hommes, et non pas deux, comme à présent, le mâle et la femelle. La troisième réunissait en elle les deux autres : cette espèce a disparu, son nom seul est resté ; on l'appelait *androgyné*, à cause de la réunion de l'homme et de la femme : elle n'existe plus, et son nom n'est plus aujourd'hui qu'une injure ; la forme de l'homme était alors toute ronde, son dos et ses flancs s'arrondissaient en cercle ; il avait quatre mains, autant de jambes et deux visages, posés sur un col circulaire ; la tête cependant était unique, et les deux visages se regardaient ».

⁴ Voyez Hésiode, *Theogonie*. v. 233.

⁵ Animaux fabuleux.

⁶ Frère de Prométhée : ce fut lui qui, dit-on, forma les gens stupides. Son nom signifie qui réfléchit après coup.

NIGRINUS ¹

OU

LES MOEURS D'UN PHILOSOPHE

LETTRE ADRESSÉE A NIGRINUS

LUCIEN à NIGRINUS, prospérité.

Porter des chouettes à Athènes, dit un de nos proverbes : c'est en effet une chose ridicule que de porter de ces oiseaux dans une ville où il y en a beaucoup ; et l'on pourrait bien m'appliquer cette plaisanterie, si, dans le dessein de faire parade de mon éloquence, je composais quelque ouvrage, et l'envoyais à Nigrinus. Mais comme je n'ai d'autre intention que de te faire connaître mes sentiments à ton égard, et combien je suis sensible à tes discours, j'éviterai vraisemblablement l'application de ce mot de Thucydide ², *l'ignorance rend hardi, et la réflexion circonspect* ; et l'on connaîtra bientôt que ma témérité a moins l'ignorance pour cause, que l'amour que j'ai pour ta conversation. Porte-toi bien.

LUCIEN *et un de ses amis.*

L'AMI. — Quel air grave ! quel maintien relevé tu as rapporté de ton voyage ! Tu daignes à peine nous regarder, et partager notre société et notre conversation. Ce changement est bien subit, et tu me parais bien fier. Te plairait-il de m'apprendre la cause de cette bizarre humeur ?

LUCIEN. — Et quelle autre pourrait-ce être qu'une félicité..

¹ Cet opuscule semble avoir été écrit par Lucien peu de temps après son arrivée à Rome. Il était encore très jeune.

² THUCYD., livre II, chap. XL.

L'AMI. — Comment ?

LUCIEN. — Oui, mon ami ; au moment où j'y pensais le moins, je suis devenu heureux, fortuné, trois fois heureux, pour me servir d'une expression théâtrale.

L'AMI. — Par Hercule ! en si peu de temps ?

LUCIEN. — Oui.

L'AMI. — Et quel est donc ce grand bonheur dont tu parais si fier ? Parle. Je ne veux pas apprendre sommairement une aussi agréable nouvelle ; fais-m'en un récit détaillé, que j'en sache toutes les circonstances.

LUCIEN. — N'est-ce pas, à ton avis, une chose admirable, que je sois devenu tout à coup libre, au lieu d'esclave ; riche, au lieu de pauvre ; sage, au lieu d'extravagant et d'insensé que j'étais ?

L'AMI. — Très admirable, sans doute. Cependant je ne comprends pas bien encore ce que tu veux me dire.

LUCIEN. — J'étais allé en diligence à Rome, dans le dessein d'y consulter un médecin pour mes yeux : mon œil était alors plus incommodé que jamais.

L'AMI. — Je savais cela, et j'ai souvent souhaité que tu tombasses entre les mains d'un homme habile.

LUCIEN. — J'avais aussi résolu d'aller saluer Nigrinus, philosophe platonicien, que je n'avais pas vu depuis très longtemps. Je me levai donc un jour de grand matin pour aller chez lui. En arrivant, je frappe à sa porte ; un valet m'annonce, et je suis introduit. J'entre, et je trouve Nigrinus tenant un livre dans ses mains, et entouré des portraits des Sages de l'antiquité. Au milieu de sa chambre était une petite table, sur laquelle on voyait tracées des figures de géométrie, et qui soutenait une sphère faite de feuilles de roseau ¹, et, à ce qu'il me parut, représentant tout l'univers. Nigrinus, après m'avoir embrassé avec beaucoup d'amitié, me demanda ce que je faisais. Je le lui appris ; et l'interrogeant à mon tour, je lui demandai quelles étaient ses occupations, et s'il était dans le dessein de retourner en Grèce. Mais, mon ami, à peine eut-il commencé à parler et m'ouvrir sa pensée, que la douce ambrosie de ses discours surpassait le chant des sirènes et des rossignols ; il

C'est à dire, faite de feuilles de roseau, comme les nôtres le sont avec du

réalisait (tant ses discours étaient divins) l'antique fable du *Lotos* ¹. Bientôt il fit l'éloge de la philosophie ; et vantant la liberté qu'elle procure, il se moqua de toutes les choses que la multitude met au rang des biens ; telles que les richesses, la gloire, les honneurs, la royauté, la pourpre, qui paraissent, à la plupart des hommes, si dignes de leur admiration, et que, jusqu'à ce jour, j'avais aussi moi-même regardées du même œil. Attentive à ses discours, mon âme les recevait avec avidité. Tout à coup j'éprouvai une situation que je ne pouvais définir, et me sentis entraîné par une foule de sentiments opposés. Tantôt je l'entendais, avec douleur, mettre au rang des vanités la richesse et la gloire, que j'avais tant chéries : peu s'en fallait que je ne versasse des larmes de regret en les voyant ainsi déprisées. Tantôt elles me paraissaient viles et méprisables, et je me réjouissais d'être passé d'un ciel ténébreux, où j'avais vécu jusqu'alors, à une lumière pure et brillante : en sorte que (chose étonnante !) j'oubliais totalement mon œil et son infirmité ; mon esprit acquit insensiblement une vue plus perçante ; enfin je parvins à cette disposition dont tout à l'heure tu me faisais un crime. Je l'avoue, les discours du philosophe m'ont inspiré une fierté, une élévation qui ne me permettent plus d'abaisser mes pensées à rien de petit, et je crois que la philosophie a fait sur moi un effet semblable à celui que produit le vin sur les habitants de l'Inde la première fois qu'ils en boivent. Ces peuples sont d'un tempérament très ardent, et lorsqu'ils prennent de cette boisson échauffante, ils ne tardent pas à tomber dans le délire, et dans une ivresse plus forte du double que celle des autres hommes ; de même tu me vois aujourd'hui dans l'enthousiasme et l'ivresse que m'ont inspirés les discours de Nigrinus.

L'AMI. — Ce n'est point là de l'ivresse, c'est sagesse et sobriété. Mais je voudrais bien, s'il est possible, entendre aussi ces discours ; et l'on ne doit pas rejeter avec mépris la prière d'un ami qui désire, avec empressement, entendre les mêmes choses que son ami.

LUCIEN. — Ne crains rien, mon cher ; tu provoques, comme le dit Homère, un homme qui se hâte de te satisfaire ; et si tu ne m'eusses prévenu, j'allais te prier de vouloir bien en écouter le récit : car je veux que tu me serves de témoin devant la plupart des hommes, pour leur prouver que mon enthousiasme

1. HOMÈRE, *Odyss* liv. IX.

n'est pas déraisonnable. D'ailleurs, j'aurais bien du plaisir à me rappeler ces discours, dont la méditation fait actuellement toute mon étude ; et quand je ne trouve personne avec qui je puisse en parler, je les repasse en moi-même deux ou trois fois le jour. Semblable à ces amants qui, pendant l'absence de l'objet de leur tendresse, charment leurs soucis par le souvenir de ses actions et de ses paroles, s'entretiennent avec lui comme s'il était présent, s'imaginent lui parler, et sont enchantés de ses réponses, comme s'ils venaient de les entendre : l'âme entièrement occupée d'un souvenir agréable, ils n'ont pas le temps de se livrer à leurs ennuis actuels : de même en l'absence de mon philosophe, je recueille les discours qu'il m'a fait entendre, je les repasse dans mon esprit, et j'en tire une puissante consolation : enfin, c'est un fanal sur lequel mes yeux sont sans cesse attachés ; il me sert de guide au milieu des ténèbres et de la mer orageuse où je suis exposé. J'imagine que ce grand homme est témoin de toutes mes actions, que je l'entends encore me tenir les mêmes discours : quelquefois, surtout lorsque mon esprit est dans une application profonde, sa personne se montre à mes yeux, et le son de sa voix retentit à mes oreilles ; car, ainsi que le dit un poète comique ¹, il laisse un épingle d'aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

L'AMI. — Arrête, homme admirable ; recule sur tes pas, et reprends ton discours où Nigrinus a commencé le sien : tes détours continuels me font trop souffrir.

LUCIEN. — Tu as raison : c'est ce que je devais faire. Mais, mon ami, as-tu vu quelquefois de ces mauvais acteurs tragiques ou comiques, toujours sifflés du public, qui gâtent les meilleures pièces, et qu'on finit par expulser du théâtre ², quoique souvent les drames qu'ils représentent soient des chefs-d'œuvre qui ont remporté le prix ?

L'AMI. — Je ne connais que trop ces gens-là.

LUCIEN. — Je crains bien de paraître à tes yeux un acteur aussi ridicule, soit en m'exprimant sans ordre, soit en corrompant quelquefois, par mon peu de capacité, le sens de mon

¹ Ce poète est Eupolis, et voici le passage auquel Lucien fait allusion. « Périclès, tel que Jupiter, tonne, fait briller les éclairs de son éloquence, émeut toute la Grèce. La persuasion réside sur ses lèvres ; c'est ainsi qu'il sait charmer, et c'est le seul orateur qui laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent ».

² Il faut suppléer, *avant la fin de la pièce*.

auteur. Insensiblement tu en viendrais au point de condamner la pièce même. Si je n'avais égard qu'à mon propre talent, je ne serais pas très affligé de mon peu de succès ; mais si la pièce venait à tomber, je ressentirais un violent chagrin de l'avoir déshonorée par ma maladresse. Souviens-toi du moins, tandis que je parlerai, que le poète n'est pas responsable des fautes de l'acteur ; que souvent il est placé dans un endroit éloigné de la scène, et qu'il ne peut veiller à ce qui se passe sur le théâtre. Je vais te faire connaître quel comédien je suis, du moins par la mémoire : car du reste, mon rôle sera peu différent de celui du messager dans une tragédie.

L'AMI. — A merveille : je te jure, par le dieu de l'éloquence, que tu viens de faire un exorde conforme à toutes les règles de la rhétorique. Il me semble que, pour abrégé, tu devais encore ajouter ceci : que tu vas parler sans t'y être auparavant préparé ; qu'il vaudrait mieux entendre le Philosophe prononcer lui-même son discours ; que tu ne peux en rapporter ici que peu de choses, et qu'autant que ta mémoire en a pu retenir ¹. Ne devais-tu pas dire tout cela ? Va, tu n'as pas besoin d'user avec moi de cette ressource. Imagine que tu as dit tout ce qu'il fallait comme exorde, et que je suis prêt à t'applaudir par mes acclamations ; mais si tu diffères davantage, je prendrai de l'humeur contre la pièce, et sifflerai de tout mon pouvoir.

LUCIEN. — Je voudrais avoir parlé de tout ce que tu viens de dire : j'ajouterai du moins que mon discours sera sans suite, peu semblable à celui du Philosophe, et que je ne dirai qu'un mot sur chacun des objets qu'il a traités : il m'est impossible de faire autrement. Je ne veux pas non plus lui attribuer mes expressions, de peur de ressembler à ces comédiens qui, souvent, prennent le masque d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, sont couverts d'habits brodés d'or, lancent des regards terribles, ouvrent une bouche énorme, et ne font entendre qu'une voix grêle et féminine, plus faible que celle d'Hécube ou de Polyxène. Mais pour ne point m'exposer au reproche de mettre un masque plus grand que ma tête, et de déshonorer mon costume, je veux converser avec toi à visage découvert, de peur qu'en tombant je n'entraîne dans ma chute le héros dont je jouerais le rôle.

1 Imitation du *Phèdre* de Platon, vers le commencement. Phèdre s'excuse à peu près dans les mêmes termes auprès de Socrate, pour ne point lui réciter le discours sur la beauté qu'il vient d'entendre lire à Lysias.

L'AMI. — Cet homme ne cessera de la journée de me tenir un langage théâtral et tragique.

LUCIEN. — Si, mon ami ; je reviens dès ce moment à mon sujet. Nigrinus commença par faire l'éloge de la Grèce et des habitants d'Athènes, qui, élevés dans la philosophie et la pauvreté, ne voient jamais d'un œil satisfait un citoyen ou un étranger s'efforcer d'introduire le luxe chez eux. Au contraire, s'il vient dans leur ville quelqu'un qui soit corrompu par la mollesse, ils le corrigent avec douceur, l'instruisent avec adresse, et le font passer d'une vie déréglée à des mœurs pures et vertueuses. Il me raconta qu'un homme très riche vint à Athènes dans un grand appareil, suivi d'une foule incommode de valets, et vêtu d'un habit relevé d'or et de broderie. Il s'imaginait sans doute exciter l'admiration des Athéniens, qui le regarderaient comme un homme heureux ; au contraire, ce ridicule personnage ne leur inspira que de la pitié. Ils entreprirent de le former, mais sans amertume, sans le blâmer trop ouvertement ; car il était dans une ville libre, où chacun peut vivre à sa fantaisie. Cependant, lorsqu'il allait aux bains ou aux gymnases, et qu'il s'y rendait incommode par la foule de ses esclaves, qui pressaient et gênaient les passants, quelqu'un disait, à voix basse, feignant de ne pas vouloir être remarqué, et de ne pas lui adresser la raillerie : « Il a peur qu'on ne le tue pendant qu'il se baigne ; la paix la plus profonde règne cependant ici, et l'on n'a pas besoin d'une armée ». L'autre, qui entendait cette plaisanterie, la mettait à profit. On lui fit quitter ses habits brodés, cette pourpre magnifique, en raillant avec délicatesse les fleurs peintes dont elle était ornée. « Nous voilà déjà au printemps, disait-on, d'où vient ce paon ? cet habit est sans doute celui de sa mère ». On ajoutait encore mille autres traits de cette nature. On raillait aussi le reste de son ajustement, le grand nombre de ses bagues, la recherche de sa coiffure, et le dérèglement de sa conduite ; en sorte que bientôt il devint modeste, et retourna chez lui plus vertueux qu'il n'était venu, grâce à l'instruction publique qu'il avait reçue.

Pour me prouver que les Athéniens ne rougissent point de faire l'aveu de leur pauvreté, Nigrinus me cita un mot qu'il avait entendu dire aux jeux des Panathénées par tous les spectateurs ensemble. Un citoyen venait d'être arrêté et conduit devant le président des jeux, parce qu'il assistait au spectacle avec un habit de pourpre. Tout le monde, en le voyant, en eut pitié ; on intercêda pour lui. Le héraut ayant annoncé qu'il l'avait arrêté pour être contrevenu à la loi, qui défendait d'as-

sister au spectacle avec un tel vêtement, tous les spectateurs, comme s'ils se fussent donné le mot, s'écrièrent à la fois : « On doit lui pardonner de porter un pareil habit, car il n'en a pas d'autre. » Mon philosophe louait une pareille conduite ; il vantait en outre la liberté qui règne dans Athènes, l'abondance, la tranquillité, et le doux loisir dont jouissent pleinement ses citoyens. Il me faisait voir que la vie qu'ils mènent est conforme à la philosophie, capable de conserver la pureté des mœurs, convenable à un homme qui sait mépriser la fortune, et qui s'est fait le plan de vivre honnêtement, suivant les règles de la nature.

Mais celui qui aime les richesses, qui est ébloui par l'or, qui mesure le bonheur à la pourpre et à la puissance, qui n'a jamais goûté la douceur de la liberté, qui ne connaît point la franchise et n'a jamais vu la vérité, qui a toujours été nourri dans la flatterie et la servitude ; ou quiconque ne respire que la volupté, la reconnaît pour son unique déesse, aime les tables somptueuses, se plonge dans l'ivresse et dans les plaisirs de Vénus, ou dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges, qui prend plaisir au son des instruments et aux chansons libertines : celui-là peut demeurer à Rome ; la vie que l'on y mène convient à des hommes aussi corrompus. Ici, toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines des objets chéris de leurs passions ; la volupté s'introduit par tous les sens. Ceci est fait pour le plaisir des yeux ; cela, pour flatter les oreilles ou l'odorat ; un autre objet, pour satisfaire le goût, ou irriter les désirs amoureux. Ce fleuve de voluptés, qui roule sans cesse ses eaux bourbeuses, élargit les différents canaux dans lesquels il s'épand, entraîne dans sa course l'adultère et l'avarice, le parjure et tous les autres crimes alliés aux voluptés. L'âme submergée par ce débordement, perd la pudeur, la justice, la vertu ; et sur le sol aride qu'elles ont abandonné, les désirs grossiers croissent en foule. Telles étaient les couleuvres dont il peignait Rome et les vertus qu'elle enseignait. Pour moi, me dit-il, la première fois qu'à mon retour de Grèce j'approchai de ces lieux, je m'arrêtai ; et me demandant à moi-même pour quelle raison je revenais ici, je répétais ce vers d'Homère :

Infortuné, pourquoi quittes-tu la lumière ?¹

Pourquoi abandonner la Grèce, le bonheur et la liberté ? viens-

¹ *Odyss.*, liv. II, v. 92.

tu dans cette ville pour voir le tumulte qui y règne, pour connaître des calomniateurs, recevoir des salutations pleines de flerté, assister à des festins de débauche, être témoin de flatteries, de meurtres, d'amitiés feintes dans l'espoir d'un riche testament ? Qu'as-tu donc résolu de faire ? Tu ne peux ni retourner sur tes pas, ni te conformer aux mœurs établies dans ces lieux. Après avoir ainsi délibéré en moi-même, je me suis retiré, comme Hector ¹ le fit par l'aide de Jupiter, hors de la portée du trait, loin du carnage, du sang et du tumulte, et j'ai pris le parti de passer le reste de mes jours dans la solitude. Je chéris cette vie que bien des gens regardent comme efféminée et pusillanime. Je m'entretiens avec la philosophie, Platon et la vérité. Placé ici comme sur une espèce de théâtre garni d'une foule de spectateurs, je contemple d'un lieu élevé les actions des hommes. Les unes me divertissent et me font rire ; d'autres me font connaître jusqu'à quel point l'homme est inconstant. En effet, s'il est permis de faire l'éloge des vices, ne pense pas qu'il soit pour la vertu un exercice plus puissant, ni pour l'âme une épreuve plus certaine, que cette ville et la manière dont on y vit. Ce n'est pas par de médiocres efforts qu'on peut résister à tant de voluptés, dont les charmes attrayants séduisent les yeux et les oreilles. Il faut absolument, à l'exemple d'Ulysse, passer outre sans se faire attacher par les mains, ni se boucher les oreilles avec de la cire, ce serait une lâcheté ; mais entendre les Sirènes avec un esprit libre et élevé à des objets plus sublimes. Pour admirer la philosophie, il ne faut que considérer jusqu'où va la folie des hommes ; et pour mépriser les dons de la fortune, il suffit de contempler ses événements. Ainsi que dans une pièce de théâtre représentée par un grand nombre d'acteurs, un valet devient maître, un riche tombe dans la pauvreté, un pauvre s'élève au rang de satrape, ou même jusqu'à la royauté, tel homme est l'ami de celui-ci, un autre est son ennemi, un troisième est en fuite. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en vain la Fortune atteste elle-même qu'elle se fait un jeu des affaires humaines ; en vain elle avoue que rien de ce que possèdent les hommes n'est exempt de vicissitudes : malgré cela, ils ont tous les jours les yeux fixés sur elle ; ils désirent les richesses et la puissance, et se bercent tous d'espérances qui ne doivent jamais se réaliser. A l'égard des actions dont j'ai dit qu'il fallait se moquer et se divertir, comment pourrait-on ne pas rire de ces riches qui

¹ *Iliade*, liv. II, v. 168.

affectent de montrer leur robe de pourpre, allongent leurs doigts chargés de bagues, et décèlent par là leur sottise vanité ? Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui, pour saluer les personnes qui s'offrent à leur rencontre, emploient la voix d'un autre homme ¹, et veulent qu'on se contente d'avoir obtenu d'eux un simple regard. D'autres, encore plus fiers, veulent qu'on les adore; non pas de loin, ainsi qu'il est d'usage chez les Perses; mais il faut s'approcher d'eux en s'inclinant, l'esprit profondément humilié, et le corps dans une attitude qui annonce la disposition de l'âme, leur baiser la poitrine ou la main droite; et cet honneur paraît à ceux qui l'obtiennent le comble de la gloire et de la félicité. Le patron cependant est debout, et se prête assez longtemps à leurs trompeuses caresses. Je loue du moins en eux l'impolitesse de ne point nous admettre à leur baiser la bouche ². Mais ces clients qui vont faire leur cour, sont encore bien plus ridicules que les autres. Ils se lèvent au milieu de la nuit, parcourent tous les quartiers de la ville, endurent patiemment que des esclaves leur ferment la porte au nez, et les appellent chiens et flatteurs. Le prix qu'ils attendent de ces courses désagréables, est un festin plus désagréable encore, et qui est pour eux la source de mille maux ³. Après avoir mangé et bu outre mesure ⁴, après avoir tenu des discours qui n'auraient jamais dû sortir de leur bouche, ils finissent par sortir fâchés et de mauvaise humeur, maudissant le festin, et reprochant au patron ses outrages et son avarice. Aussitôt ils remplissent les carrefours de leurs vomissements, et les lieux de débauches de leurs querelles. La plupart vont se mettre au lit quand le jour commence à paraître, et fournissent aux médecins des occasions de se promener par la ville. Quelques-uns cependant n'ont pas le loisir d'être malades.

¹ Le nomenclateur, esclave dont la fonction était d'apprendre au patron le nom de ses clients qu'il rencontrait, et qu'il salue en les nommant. Dans l'origine les candidats seuls avaient des nomenclateurs; il paraît que le luxe et l'orgueil d'avoir un nombre considérable de clients, étendit cet usage à tous les patrons riches.

² Parce qu'elle ne sent pas bon, dit Belin de Ballu.

³ Les grands de Rome régalaient à certains jours leurs clients et leurs parasites, et s'amusaient quelquefois à leur faire souffrir les insultes les plus humiliantes: on en voit un détail effrayant dans la cinquième satire de Juvénal.

⁴ On peut aussi traduire: *des choses auxquelles ils ne s'attendaient pas*. En effet, les patrons, pour se divertir, faisaient quelquefois servir aux parasites des mets fort extraordinaires. Un jour l'empereur Héliogabale, fit servir aux

Pour moi, je pense que les flatteurs sont encore plus condamnables que ceux qu'ils adulent, parce qu'ils autorisent leur indolence. En effet, lorsqu'ils admirent l'opulence de leur patron, qu'ils vantent ses richesses, qu'ils remplissent ses vestibules dès la pointe du jour, qu'ils ne l'abordent qu'en l'appelant *leur maître*, quels doivent être alors les sentiments de celui-ci ? Mais si, d'un commun accord, les autres voulaient renoncer, pour quelque temps, à cette servitude volontaire, crois-tu que les riches ne viendraient pas eux-mêmes à la porte des pauvres, les prier de ne pas laisser leur fortune et leur bonheur sans spectateurs et sans témoins ; de ne pas rendre inutile la somptuosité de leur table, et la magnificence de leurs palais ? Ils ne sont pas assez amoureux des richesses pour être heureux par leur seule possession ; et ordinairement une belle maison n'est point agréable à celui qui l'habite, si personne n'admire l'or et l'ivoire qui la décorent. C'est donc par le mépris qu'on doit détruire et rabaisser la puissance des riches ; c'est le rempart qu'il faut opposer à leur opulence. Mais aujourd'hui, les adorations qu'ils reçoivent leur font perdre le sens.

S'il n'y avait que des gens vils, et qui avouent publiquement leur ignorance, qui agissent ainsi, peut-être leur conduite paraîtrait-elle moins répréhensible, mais que des hommes qui se donnent pour philosophes fassent des bassesses encore plus ridicules que celles des autres, c'est ce qui me révolte. En quelle situation penses-tu que soit mon âme, lorsque je vois quelqu'un de ces vieillards se mêler à la troupe des flatteurs, faire la fonction de satellite auprès des gens en place, lier société avec les valets qui invitent aux repas, malgré la gravité de son habillement, qui le distingue et l'élève au-dessus de la multitude : et c'est surtout ce qui excite mon indignation, qu'il ne change pas de costume, quand d'ailleurs il joue sans réserve le rôle de flatteur. En effet, à quoi pourrions-nous comparer la manière dont ces prétendus philosophes se conduisent dans les festins ? ne se livrent-ils pas à leur gourmandise avec encore plus de grossièreté que les autres ? ne s'enivrent-ils pas plus ouvertement ? ne se lèvent-ils pas les derniers de table ? ne veulent-ils pas emporter plus de morceaux ? Les plus honnêtes en viennent souvent au point de chanter.

Voilà les actions qui paraissaient risibles à Nigrinus. Il me

siens la représentation d'un repas en or, et les renvoya à jeun et couverts de ridicule.

parla ensuite, avec beaucoup de force, de ceux qui exigent un salaire pour enseigner la philosophie, et qui exposent en vente la vertu comme une marchandise. Il appelait leurs écoles des boutiques et des tavernes; il voulait que celui qui enseigne le mépris des richesses, se montrât supérieur à toute espèce de gain : c'est aussi ce qu'il a toujours fait lui-même. Non seulement il conférait avec tous ceux qui l'en priaient sans en rien exiger, mais il fournissait même aux besoins de ceux qui étaient dans l'indigence, et méprisait toute espèce de fortune. Bien éloigné de désirer quelque chose de contraire au devoir, il ne prenait aucun soin de son propre bien, qu'il laissait dépérir. Il possédait assez près de Rome une maison de campagne, mais il n'avait jamais voulu y aller; il n'osait même affirmer qu'il en fût encore le maître : sans doute parce qu'il pensait que, suivant la nature, nous ne possédons véritablement rien; que si nous recevons de la loi, ou par quelque succession, une jouissance indéfinie des biens, nous n'en sommes que les usufruitiers; et quand le terme est expiré, un autre les reçoit de nos mains, et en jouit aux mêmes conditions et au même titre. Ce philosophe offre un bel exemple à ceux qui voudront l'imiter, soit dans la frugalité de ses repas, soit dans la modération de ses exercices : la modestie qui règne sur son visage, et la simplicité de ses habits, la douceur de ses mœurs et la tournure de son esprit, répondent parfaitement à cet extérieur.

Il exhorte ceux avec lesquels il converse à ne pas attendre, pour pratiquer la vertu, l'époque d'une certaine fête ou d'une solennité, comme si, à compter de ce jour, ils devaient commencer à ne plus mentir et à remplir leurs devoirs. Il voulait que l'on se portât à la vertu sans aucun retardement, et il condamnait ouvertement ces philosophes qui s'imaginent que, pour former la jeunesse à la vertu, il est nécessaire de l'exercer par des travaux et des supplices. La plupart veulent qu'on s'enchaîne; d'autres, qu'on reçoive des coups de fouet; d'autres, qu'on se rase le visage. Nigrinus pensait qu'il fallait bien plutôt procurer à l'âme cette force et cette insensibilité, et qu'un sage instituteur doit avoir égard à l'âme, au corps, à l'âge, à la première éducation, de peur qu'on ne le blâme de commander des choses impossibles. Il ajoutait que plusieurs jeunes gens, auxquels on avait ordonné des pratiques aussi déraisonnables, en étaient morts; et moi-même j'en ai connu un qui, après avoir goûté à la doctrine amère de ces gens-là, n'eut pas plus tôt connu la vérité, qu'il s'enfuit de leurs écoles.

pour n'y retourner jamais ; il vint trouver Nigrinus, qui le rétablit facilement.

Mais bientôt il quitta ces objets, et parla d'autres personnes, s'étendit sur le tumulte qui régnait dans la ville, sur les embarras que cause l'affluence du peuple, sur les spectacles et l'hippodrome, sur les statues élevées aux cochers, sur les noms que l'on donne aux chevaux, et sur les conversations que l'on tient sur ces objets dans les carrefours. La manie des chevaux est effectivement générale à Rome ; c'est une maladie qui s'est emparée de la plupart des gens de distinction. Ensuite il passa de là, comme au second acte de la pièce, à la critique de ce qui se pratique aux funérailles, puis à celle des manœuvres qu'on emploie pour se faire inscrire au rang des héritiers. Il ajoutait que les Romains, pendant toute leur vie, ne disaient la vérité qu'une fois, encore était-ce dans leurs testaments, de peur que leur franchise ne leur fût préjudiciable. Pendant qu'il disait cela, je me suis mis à rire, en songeant qu'ils veulent qu'on enterre avec eux jusqu'aux preuves de leur ignorance, et laissent dans un écrit l'aveu de leur insensibilité aux affronts. Les uns ordonnent qu'on brûle leurs corps avec leurs vêtements ; les autres, ce qu'ils possédaient de plus précieux pendant leur vie ; ceux-ci veulent que des esclaves restent continuellement auprès de leurs tombeaux ; quelques-uns, que les colonnes de leurs sépulcres soient couronnées de guirlandes de fleurs ; tous donnent en mourant des preuves de leur folie.

Nigrinus voulait qu'on jugeât de la conduite qu'ils avaient tenue pendant leur vie, par les ordres ridicules qu'ils donnaient sur ce que l'on devait faire après leur mort. Ce sont ces gens-là, disait-il, qui achètent des mets d'un prix excessif, qui, dans les repas, mêlent au vin le safran et les parfums, qui se couvrent de roses pendant l'hiver ; ils ne les aiment que lorsqu'elles sont rares et précoces. Quand elles viennent naturellement et dans leur saison, ils les dédaignent, parce qu'elles sont trop communes. Ce sont eux qui boivent des vins parfumés. Mais ce qu'il blâmait principalement en eux, c'est qu'ils ne savent pas faire usage de leurs passions, qu'ils en abusent, les confondent, et qu'en laissant accabler leur âme sous le poids de la mollesse, ils font ce que l'on dit aux tragédies et aux comédies : *ils s'efforcent de passer à côté de la porte*, et il appelait ce genre de volupté, un *solécisme*.

Par la même raison, et pour imiter Momus, qui reprochait au dieu qui avait formé le taureau, de n'avoir pas placé l'œil

au-dessus des cornes, Nigrinus reprochait aussi à ceux qui se couronnaient de fleurs, de ne pas connaître l'endroit où il faut les poser. En effet, disait-il, s'ils sont flattés de l'odeur des violettes et des roses, ils devraient placer les guirlandes sous le nez, et le plus près possible, afin d'en tirer plus de voluptés en les respirant.

Il se moquait aussi de ceux qui mettent un soin extrême à composer leurs repas, qui emploient les sauces les plus variées, les mets les plus recherchés. Il disait qu'ils se donnaient de grandes peines pour un plaisir léger et de peu de durée; qu'ils prenaient bien de la fatigue pour un espace de quatre doigts qui forme l'ouverture la plus large du gosier de l'homme. Car, avant de manger, ils ne jouissent pas de ce qu'ils ont acheté si cher; et quand ils l'ont dévoré, leur estomac n'en est pas plus agréablement rempli, pour l'être de mets somptueux. Il est donc bien inutile d'acheter à grands frais un plaisir qui n'existe que dans le moment où l'on avale: mais ils en sont punis, disait-il, comme ils le méritent; et leur ignorance les empêche de connaître les véritables voluptés que l'on puise dans la philosophie, quand on aime l'étude.

Il s'étendait encore beaucoup sur ce qui se passait dans les bains; il blâmait la multitude des valets, et les airs insolents de ceux qui s'appuient sur leurs esclaves, au point d'en être presque portés. Mais ce qu'il me parut désapprouver plus que tout le reste, et qui arrive très fréquemment dans la ville et dans les bains, c'est qu'il faille que des esclaves précèdent leurs maîtres, les avertissent de regarder à leurs pieds quand ils doivent monter ou descendre et les fassent ressouvenir qu'ils marchent. Il regardait comme une chose étrange que ces hommes n'eussent pas besoin, pour marcher, de la bouche ni des mains d'autrui, ni d'oreilles étrangères pour entendre, et qu'ayant les yeux sains, ils employassent ceux des autres pour regarder devant eux, et entendissent de sang-froid des avis qui ne conviennent qu'à de malheureux aveugles. Les magistrats aux soins desquels la ville est confiée, en usent de même dans les places publiques vers le milieu du jour.

Après avoir tenu ce discours, et d'autres semblables, Nigrinus cessa de parler. En l'entendant, j'étais frappé d'admiration, et je craignais à tout moment qu'il se tût; quand il eut fini, j'éprouvai le sentiment des Phéaciens ¹. Je le regardai

¹ Qui gardaient un profond silence, et restaient immobiles, charmés du récit que venait de leur faire Ulysse de sa descente aux enfers. *Odyss.*, liv. II, v. 332.

quelque temps, enchanté, ravi de plaisir ; ensuite un trouble, une espèce de vertige me saisit ; je sentis la sueur découler de mon corps. Je voulus parler, et la voix me manqua ; ma langue ne put rien prononcer : enfin, des larmes suppléèrent aux paroles. En effet, le discours du Philosophe ne m'avait pas fait une impression légère ou superficielle ; la plaie était profonde, elle était mortelle. Ses paroles, comme autant de traits, avaient pénétré jusqu'au fond de mon âme ; car s'il m'est permis de parler de philosophie, voici quelle est ma pensée.

L'âme d'un homme bien né me paraît ressembler à un but qui offre peu de résistance ; bien des gens y dirigent leurs traits ; ils ont un carquois rempli de différentes flèches, mais tous ne tirent pas avec une égale justesse. Les uns bandent fortement la corde de l'arc et décochent avec trop d'impétuosité : ils frappent bien au but, mais le trait n'y reste pas ; il le traverse avec vitesse, il fuit, et laisse dans l'âme une blessure qui l'ouvre de part en part. D'autres, au contraire, tirent d'une main faible et mal assurée ; ils n'atteignent pas le but ; le trait lancé sans vigueur tombe au milieu du chemin, ou si, par hasard, il le touche, il ne fait que l'effleurer et ne fait point une blessure profonde, car il n'a pas été lancé avec force. Mais celui qui sait bien se servir de l'arc, tel que mon Philosophe, commence par examiner attentivement le but, pour savoir s'il ne cédera pas avec trop de facilité, ou n'offrira pas trop de résistance (car il est des buts qu'on ne saurait percer) ; après cet examen, il frottera sa flèche, non de poison, comme les Scythes, ni du jus de pavot, comme les Curètes, mais d'une liqueur médicinale, douce, dont l'action est insensible ; ensuite il décochera son trait, qui, envoyé avec une force convenable, pénétrera assez avant pour rester dans le but : elle lui communiquera une bonne partie de la liqueur, qui, venant à s'étendre, enveloppera bientôt l'âme entière : sujet de joie et de larmes délicieuses pour ceux qui se sentiront frappés. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé pendant que la liqueur s'épanchait insensiblement dans mon âme ; alors je me suis rappelé ce vers d'Homère :

Frappe toujours ainsi pour éclairer les hommes ¹.

Mais comme il ne suffit pas toujours, pour entrer en fureur, d'entendre le son de la flûte phrygienne ; que l'enthous-

1. *Iliade*, liv. VII, v. 282.

siasme ne s'éveille que dans l'âme de ceux qui sont possédés de l'esprit de Rhéa, de même aussi ceux qui entendent des philosophes ne s'en retournent pas tous enthousiastes et blessés, mais ceux-là seulement dont l'âme a quelque affinité avec la philosophie.

L'AMI. — Tout ce que tu viens de dire est noble, admirable, divin ; sans t'en apercevoir, tu m'as rassasié d'ambroisie et de lotos. Tandis que tu parlais, mon âme éprouvait une émotion singulière. Ton discours fini, je sens à présent une certaine douleur ; et pour me servir de ton langage, je suis blessé. Que cela ne te surprenne point ; tu sais bien que ceux qui sont mordus par des chiens enragés, ne sont pas les seuls qui soient pris de la rage ; tous ceux qu'ils mordent éprouvent aussi cette fureur, et perdent la raison ; car la morsure fait passer dans le sang le levain de ce poison, la maladie se propage et se communique rapidement.

LUCIEN. — Eh quoi ! m'avouerais-tu que tu es amoureux¹ ?

L'AMI. — On ne peut davantage, et je te prie de chercher un remède qui nous guérisse tous les deux.

LUCIEN. — Il faut employer celui dont usa Télèphe².

L'AMI. — Quel est-il ?

LUCIEN. — Aller trouver celui qui nous a blessés, et le prier de nous guérir.

¹ Ici le sens est interrompu.

² Allusion à la légende de Télèphe qui après avoir été blessé par la lance d'Achille fut guéri par elle.

LE JUGEMENT DES VOYELLES ¹

Sous l'archonte Aristarque de Phaiere ², le premier jour du mois Pyanepsion commençant, le Sigma a assigné le Tau, à comparoir devant les sept voyelles, pour cause de vol et de violence, disant qu'il lui a enlevé tous les mots qui se prononcent avec un double Tau.

Voyelles, juges de cette cause, tant que ce Tau ici présent ne m'a fait éprouver que de légères injustices, soit en s'emparant, par un abus intolérable, des mots qui m'appartiennent, soit en s'immisçant dans ceux où il n'aurait jamais dû paraître, j'ai patiemment supporté ses outrages. Je feignais de ne pas entendre les murmures qu'excitaient ses entreprises ; la modestie, la douceur dont vous savez que j'ai toujours usé, soit envers vous-mêmes, soit envers les autres syllabes, me faisaient garder le silence, mais puisque mon adversaire en est venu à un tel point d'ambition et de folie, que, non content des usurpations dont j'ai bien voulu ne pas me plaindre, il me fait à chaque instant de nouvelles violences, je me vois forcé de le citer aujour-

1. Pour mieux comprendre ce traité, il est bon de savoir que les Attiques avaient coutume de prononcer et d'écrire avec deux *tau*, les mots qui, dans la langue commune, s'écrivent avec deux *sigma*, comme *θάλασσα* la mer ; *τέσσαρες* quatre ; *κρείσσων*, meilleur. Les attiques disaient *θάλαττα*, *τέτταρες*, *κρείττων*, etc.

2. Aristarque n'était point de Phalère, mais citoyen d'Alexandrie, quoique né en Samothrace. Comme c'était un savant critique, et un fameux grammairien et qu'il s'agit dans ce petit ouvrage de règles grammaticales, Lucien, par plaisanterie, en fait un Archonte, sous la magistrature duquel il place l'époque de ce comique procès. Ceci est l'acte d'accusation que les Grecs appelaient *γραφῇ τῆς δίκης* ; il était lu par le greffier.

d'hui à votre tribunal où nous sommes tous deux assez connus. Les pertes que j'ai déjà éprouvées me donnent tout lieu de craindre que cet ennemi, ajoutant toujours à ses entreprises, ne parvienne bientôt à me chasser de toutes les places qui m'appartiennent ; peu s'en faut même que mon silence ne m'ait fait retrancher du nombre des lettres, et que je ne sois réduit à n'être plus qu'un vain son.

N'est-il pas de votre devoir, vous à qui la décision de cette cause est confiée, n'est-ce pas celui de toutes les autres lettres, d'être toujours en garde contre de pareilles tentatives ? S'il était permis à qui le voudrait de quitter son rang pour venir s'emparer avec violence de celui d'autrui, si vous le souffriez, vous sans qui l'on ne peut rien écrire, je ne vois pas comment pourraient subsister les règles suivant lesquelles, depuis notre origine, nous sommes gouvernées. Mais vous n'en viendrez jamais, je l'espère, à ce point de négligence, de laisser violer toute équité, et quand vous vous récuseriez pour juges de cette cause, je n'en devrais pas moins tenter tous les moyens de venger mon injure.

Plût au ciel que l'on eût réprimé l'audace des autres lettres aussitôt qu'elles ont commencé à enfreindre nos lois. On n'aurait point vu le Rho et le Lambda, par une guerre qui dure encore aujourd'hui, se disputer *κίσσηρις*¹, *pierrre-ponce*, et *κεφαλαγίη*, *mal de tête*. Le Gamma n'aurait point attaqué le Kappa, il n'en serait pas venu, pour ainsi dire, aux mains avec lui dans *κναφείω*² *le laboratoire d'un foulon*, à l'occasion de *γναφάλων*, *duvet du drap que l'on foule*. Il eût cessé ses querelles avec le Lambda, et ne lui eût point enlevé, ou plutôt dérobé *μόγις*, *à peine*. Enfin les autres lettres, gardant une honnête tranquillité, n'eussent point introduit une confusion contraire à nos lois. Il convient que chacun reste dans la place où l'a rangé le sort ; mais franchir les bornes que l'on doit respecter, c'est le propre d'un ambitieux qui veut détruire toute équité.

Celui qui, le premier a formé les lois qui nous gouvernent, soit Cadmus l'insulaire³, soit Palamède, fils de Nauplius, ou Simonide (car on lui attribue aussi cette sage institution) ; celui-là, dis-je, n'a pas seulement fixé l'ordre suivant lequel nous devons être placées en assignant le premier rang à l'une,

¹ Les Attiques disent *κίσσηρις* et *κεφαλαγίη*.

² *Γναφείω*, selon les Attiques.

³ Les Grecs appelaient Tyr en Phénicie, une île.

le second à l'autre ; il a encore songé à déterminer nos effets et notre puissance. C'est à vous, illustres juges, que sont attribués les plus grands honneurs. Votre propre valeur vous suffit pour être prononcées. Le second rang appartient aux demi-voyelles qui, pour être entendues, ont besoin que vous leur soyez ajoutées ¹, et le législateur a rangé dans la dernière classe toutes les autres lettres qui ne peuvent former de son par elles-mêmes. C'est donc aux voyelles qu'il appartient de faire observer ces lois.

A l'égard de ce Tau (je ne puis lui donner un nom ² plus funeste que celui même qu'il porte ; il ne pourrait pas même se faire entendre, si deux honnêtes lettres, l'Alpha et l'Upsilon, qui siègent parmi vous, et dont l'extérieur annonce la décence, ne se joignaient à lui). Ce Tau, dis-je, par l'injustice et la violence de sa conduite à mon égard, a surpassé tout ce qu'il a jamais osé entreprendre contre les autres ; il m'a chassé des mots qui formaient mon héritage paternel ; il m'a contraint, par son ambition intolérable, d'abandonner conjonctions et prépositions. Mais quelle a été l'occasion et le commencement de ses injustices, il est temps de vous l'apprendre.

Je voyageais un jour à Cybèle ³, petite ville assez agréable que l'on dit être une colonie athénienne. J'avais amené avec moi le brave Rho, mon honnête voisin, et je logeais chez un poète nommé Lysimaque ⁴, qui, Béotien de naissance, comme il était aisé de s'en apercevoir, voulait cependant se faire passer pour citoyen de l'Attique. Ce fut chez cet hôte que je découvris l'ambition du Tau. Jusque-là, il n'avait que rarement osé dire τετράραχοντα, *quarante*, et me priver des lettres dont l'origine est commune avec la mienne, et qui, élevées avec moi, n'en devaient jamais être séparées. Bientôt m'enlevant τήμερον, *aujourd'hui*, et quelques autres mots semblables, il prétendit qu'ils étaient de son domaine. Je l'entendis avec patience tenir un pareil langage, et je ne m'en trouvais pas beaucoup offensé.

Mais lorsque encouragé par ces premiers succès, il eut la

¹ η et ω, composés de deux εε et de deux οο. car c'est ainsi qu'originellement on écrivait ces diphtongues.

² Parce qu'il ressemble à une croix

³ Ville de Phrygie, croit-on.

⁴ Lucien est le seul qui ait parlé de ce Lysimaque, que l'on soupçonne être un poète de l'ancienne comédie. Il paraît que c'est un de ceux qui a le plus contribué à introduire le double tau chez les Attiques.

hardiesse de prononcer καττίτερον, étain¹, καττομα, coulu., πίτταν, poix, que dépouillant toute pudeur il dit βασίλιτταν, reine, alors une violente indignation me saisit, la colère m'enflamma, je craignais qu'avec le temps, au lieu de σῦχα, des figues, on ne vint à dire τῦχα²; au nom de Jupiter, pardonnez ce juste courroux à un malheureux réduit au désespoir et privé de tout secours. La perte dont je suis menacé ne frappe pas sur des objets de peu de conséquence, puisqu'il s'agit de m'enlever mes amis, et de séparer des compagnons chéris de mes amusements. Mon adversaire arrache, pour ainsi dire, de mon sein κίσσαν, la pie, cet oiseau habillard, et le nomme κίτταν. Il m'enlève φάσσαν, la colombe³, avec νήσσαις, ses petits, et κοσσύφοις, les merles, malgré la défense expresse d'Aristarque. Combien de μελισσῶν, d'abeilles ne m'a-t-il pas fait perdre? Il a pénétré jusque dans l'Attique, et m'a ravi l'Hymette⁴ au milieu même du pays, à votre vue, et sous les yeux des autres syllabes.

Mais qu'ai-je besoin de parler de toutes ces violences, lorsqu'il me chasse de toute la Thessalie et la veut faire nommer Thettalie, il m'interdit θάλασσα, la mer, il n'épargne pas même σεῦτλα, les bettes qui croissent dans les jardins. Il ne me laisse pas seulement πάσσαλος, un pieu, comme on dit communément. Cependant on sait combien je suis patient; j'en prends à témoin le Zêta, auquel je n'ai jamais reproché de m'avoir dérobé σμαράγδον, une émeraude, et enlevé Smyrne tout entière. Je ne me suis jamais plaint du χι qui a violé nos συνθήκας, conventions, à l'aide de l'historien Thucydide, qu'il a pris pour complice. Je pardonne au Rho. mon voisin, d'avoir, étant infirme, transplanté chez lui les myrtes⁵, et de m'avoir frappé sur la joue⁶ dans un accès de mauvaise humeur. Voilà ce que j'ai eu à souffrir.

¹ Au lieu de κασσίτερον, κάσσυμα, πίσσαν, βασίλισσαν.

² Ses craintes étaient bien fondées, c'est ainsi que les Thébains prononçaient.

³ Les Attiques disaient φάτταν, νήτταις, κοττύφοις, μελιττῶν.

⁴ On dit, en langue commune, Ὑμησσος.

⁵ Attiquement on prononçait θάλαττα, τεῦτλα, πάτταλος.

⁶ On disait Ζμαράγδον, et Zmyrne.

⁷ En attique, συνθήκας. L'historien Thucydide est un des écrivains attiques qui ont le plus constamment suivi cette forme.

⁸ Au lieu de Μυρσίνη, les Attiques disaient Μυρρίνη.

⁹ Κόρση la joue se prononçait κόρρη.

Voyons à présent à quoi le caractère violent de ce Tau le porte envers les autres lettres, et nous verrons qu'il n'en est aucune dont il ait respecté les droits. Le Delta, le Thêta, le Zêta, toutes en un mot, ont éprouvé ses injustices. Appelez ici les lettres offensées, [ici le greffier lit la liste de ces lettres]. Vous entendez. Voyelles : le Delta se plaint de ce qu'il lui a enlevé ἐνδελέχειαν, *continuité*, qu'il veut, contre toutes les lois, faire prononcer ἐντελέχειαν. Le Thêta murmure et s'arrache les cheveux ¹ de se voir privé de la *coloquinthe* ². Le Zêta l'est de συρίζειν, ³ *jouer du chalumeau*, et de σαλπίζειν, *sonner de la trompette*, et bientôt il ne lui sera plus permis de murmurer ⁴. Qui pourrait souffrir une telle conduite ? quelle punition pourrait égaler les forfaits de ce Tau.

Mais ce n'est pas seulement sur les lettres, qu'il exerce sa tyrannie, il l'étend jusque sur les hommes mêmes, et voici de quelle manière : il ne leur permet pas de porter la langue en avant ⁵. Mais puisqu'à l'occasion des hommes j'ai parlé de la langue, je dois dire qu'il m'a encore chassé de cette partie qu'il fait prononcer γλῶτταν au lieu de γλῶσσαν. O ! véritable peste de la langue ! Mais revenons aux hommes dont je prends la défense, et que je veux venger des maux qu'il leur cause. Il s'efforce d'enchaîner la parole et de mettre des entraves à la prononciation. Si quelqu'un aperçoit une belle chose et veut dire καλόν, *cela est beau*, il l'oblige à dire τάλόν ⁶, cherchant à s'arroger partout la première place. Qu'un autre veuille parler du *pampre*, qui se dit κλήμα, celui-ci fait dire τλήμα ; et ce ne sont pas seulement les hommes du vulgaire qu'il blesse par ces injustices, il a l'audace de s'attaquer au grand roi, devant qui la terre et la mer tremblent, dit-on, et changeant de nature ; il ose lui dresser des embûches, et d'un Cyrus, il fait un fromage ⁷.

¹ Τρίχας, parce qu'au nominatif on dit, θρίξ, et aux autres cas, τριχός, τριχί, etc. Ce n'est pas la faute du *tau* ; mais celle du *γ*, qui survient dans ces cas obliques, et qui, en qualité d'aspirée, n'en peut pas souffrir d'autre dans deux syllabes consécutives, à moins qu'elle ne soit à côté d'elle. B. de B.

² Au lieu de Κολοκύνθη, que disent les autres Grecs, les Attiques disent Κολοκύντη.

³ On prononce attiquement, συρίττειν, σαλπίττειν.

⁴ Il y a dans le grec γρύζειν, que le sigma craint qu'on ne prononce γρόττειν.

⁵ Pour prononcer le *tau*, il faut courber la langue.

⁶ Ceci regarde les hommes qui bégaient.

⁷ Il fait prononcer τῦρον, au lieu de Κῦρον

C'est ainsi qu'il insulte aux humains dans les mots ; mais dans le fait, comment agit-il envers eux ? Les hommes gémissent et se plaignent de leur malheureux sort ; ils font mille imprécations contre Cadmus de ce qu'il a introduit parmi les lettres ce Tau, dont les tyrans ont emprunté la figure pour inventer des instruments de bois, sur lesquels ils les font crucifier. Car c'est de lui, c'est de sa forme sinistre qu'on a donné le nom à ces instruments infâmes. De combien de morts le croyez-vous digne à présent pour tant de forfaits ? Moi, je ne sais qu'un supplice qui puisse égaler ses crimes : qu'il subisse la peine d'être attaché à sa propre figure, puisque c'est sur son modèle que les hommes ont fabriqué la croix et que c'est de lui qu'ils l'ont nommée ¹.

1. Une croix s'appelle *σταυρός* et *ταυρός*, *tauros*.

TIMON OU LE MISANTHROPE ¹

TIMON. — O Jupiter ! protecteur de l'amitié et de l'hospitalité, toi qui présides au foyer et aux festins, fais briller les éclairs et entends nos serments ; conducteur des nuages et du bruyant tonnerre ; grande divinité, à qui les poètes, dans leur enthousiasme, donnent tant d'épithètes, surtout lorsqu'ils sont embarrassés pour remplir la mesure (car alors tu prends à leur gré toutes sortes de noms, et tu soutiens à merveille la chute harmonieuse de leurs vers) ; que sont devenues éclairs foudroyants, ce tonnerre qui faisait tant de bruit, et dont la flamme était si brillante ? qu'as-tu fait de ces carreaux qui nous glaçaient de frayeur ? Ah ! ce n'est, depuis longtemps, qu'une fumée poétique dont il n'existe plus qu'un vain bruit de mots.

¹ Timon était Athénien du bourg de Colytte. Quoique son humeur sauvage et sa philosophie atrabilaire l'éloignassent de la société des hommes, il vivait cependant dans sa solitude avec un homme nommé *Apemantus*, qui avait embrassé le même genre de vie. Un jour, dit Plutarque, qu'ils célébraient ensemble la fête des libations funèbres, *Apemantus*, après un long silence, dit à *Timon* : « Il faut avouer, Timon, que notre repas est fort agréable. — Il le serait, répondit Timon, si tu n'y étais pas ». Une autre fois il se présenta dans l'Assemblée des Athéniens, et monta dans la tribune : l'étonnement que produisit cette action surprenante de la part de Timon, fit faire un grand silence, à la faveur duquel le misanthrope harangua en ces termes : « Citoyens, je possède un petit champ, dans lequel est un figuier qui a déjà servi à un grand nombre d'Athéniens à se pendre ; comme je suis dans la résolution de bâtir dans ce champ, je viens vous prévenir de mon dessein, afin que ceux qui auraient envie de se pendre à mon figuier, se dépêchent de le faire avant qu'il soit abattu. » Timon mourut des suites d'une chute : n'ayant pas voulu recevoir les soins des médecins, il fut emporté par la gangrène. On prétend qu'il fit lui-même l'épithaphe qu'on lisait sur son tombeau, construit sur le bord de la mer, dans le chemin qui va du Pirée à Sunium, et qu'une inondation rendit inaccessible, la voici : *Après avoir rompu les liens d'une malheureuse vie, je gis sous ce tombeau : ne vous informez point de mon nom, mais perissez misérablement.*

Cette foudre si célèbre, qui atteignait de si loin, et dont tes mains étaient toujours armées, s'est éteinte tout à coup, je ne sais comment ; elle est devenue si froide, qu'elle ne conserve pas, pour punir les méchants, la moindre étincelle de colère : le parjure craindrait plutôt la mèche d'une lampe mal éteinte, que la flamme de cette foudre qui dompte l'univers. Il semble que tu ne lances qu'un vieux tison, dont on ne redoute ni le feu, ni la fumée ; on risque tout au plus de se voir couvrir de sa suie.

Est-il étonnant, après cela, que Salmonée ait osé imiter ton tonnerre ? Non, sans doute, puisqu'un homme courageux et hardi peut tout entreprendre contre un dieu si froid et si lent dans sa vengeance. Et comment cela ne serait-il pas ? Tu dors aussi profondément que si tu étais assoupi par une mandragore. Tu n'entends plus les hommes qui se parjurent, et tu fermes les yeux sur leurs crimes continuels. La vieillesse t'a rendu aveugle et sourd. Mais il n'en était pas ainsi lorsque tu étais jeune ; bouillant et prompt dans ta colère, tu faisais merveille contre les méchants et les scélérats ; tu ne leur accordais pas un moment de relâche ; tu agitais sans cesse ta redoutable égide ; ton tonnerre, toujours en mouvement, faisait un bruit épouvantable, et de fréquents éclairs étaient le prélude de ta vengeance. La terre éprouvait des tremblements aussi violents que ceux d'un crible dans la main d'un vanneur ; la neige tombait par monceaux ; la grêle ressemblait à des pierres : et pour te parler avec emphase, les torrents de pluie tombaient avec violence, chaque goutte était un fleuve ; en sorte qu'en un instant il survint une si prodigieuse inondation que tout fut couvert d'eau : à peine le seul Deucalion put-il se sauver dans une petite arche, qui, abordant au mont Lycoris ¹, conserva le foyer d'une race humaine plus méchante que la première.

Aussi tu reçois des hommes le prix de ta paresse ; on ne t'offre plus de sacrifices ; on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois, par hasard, à Olympie : encore celui qui le fait s'en acquitte-t-il comme d'une chose qui n'est pas fort nécessaire, et seulement pour payer le tribut à une vieille coutume. Bientôt, enfin, ils te traiteront en Saturne, après t'avoir dépouillé de tes honneurs. Je ne dis pas encore combien de fois les voleurs ont pillé tes temples ; ils ont osé, dans Olym-

1. Le même que le Parnasse au pied duquel était construite la ville de Lycorea.

pie, porter sur toi-même leurs mains sacrilèges, et toi, qui fais là-haut tant de tapage, tu gardais un lâche silence, plutôt que d'éveiller les chiens, ou d'appeler les voisins, qui seraient venus à ton secours avant que tes voleurs eussent pu prendre la fuite. O valeureux fils de Saturne ! exterminateur des Géants et vainqueur des Titans ! tu tenais dans ta main un foudre de dix coudées, et tu t'es laissé tondre par des brigands. Quand cesseras-tu de regarder avec autant de négligence ce qui se passe sur la terre ? Quand puniras-tu l'extrême scélératesse de ses habitants ? Combien il faudrait de Phaétons et de Deucalions, pour tarir la source inépuisable des crimes de la race humaine !

Mais c'est assez parler de choses publiques et connues ; passons à ce qui me regarde. Après avoir enrichi une foule d'Athéniens que j'ai tirés de la misère ; après avoir secouru les indigents, et répandu avec profusion mes richesses sur mes amis, ces ingrats me méconnaissent aujourd'hui, parce que je suis devenu pauvre. Des gens que naguère j'ai vus soumis et tremblants à mon aspect, qui m'adoraient et attendaient en suspens le moindre signe de ma volonté, ne veulent plus me regarder. Si le hasard me les fait rencontrer sur le chemin, avec la même horreur que s'ils voyaient la colonne renversée du tombeau d'un vieux mort, ils passent sans en lire l'inscription. S'ils m'aperçoivent de loin, ils se détournent et prennent une autre route : ils ne veulent pas voir un spectacle désagréable et d'un mauvais augure. Ils fuient à présent celui qu'ils appelaient hier leur sauveur et leur bienfaiteur. L'excès de mon infortune m'a confiné dans ce désert ; revêtu d'un habit de cuir, je suis obligé de travailler à la terre pour gagner quatre oboles par jour, et je me vois réduit à philosopher dans cette solitude avec mon hoyau. J'ai du moins l'avantage de ne plus voir la foule des méchants jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas : leur rencontre est en effet ce qu'il y a de plus funeste.

Allons, généreux fils de Saturne et de Rhée, dissipe ce sommeil agréable et profond qui t'accable. Tu as déjà dormi plus longtemps qu'Epiménide ; réveille ta foudre, rallume-la au feu du mont *Ætna* ; cause encore quelque grand incendie, et montre enfin une colère digne d'un Jupiter jeune et vigoureux, pour donner un démenti aux Crétois et à l'histoire qu'ils racontent sur toi et sur ton tombeau.

JUPITER. — Quel est donc, Mercure, cet homme que j'entends crier si haut en Aitique, auprès du mont Hymette,

dans le fond de la vallée ? Comme il est sec et crasseux ! Je crois qu'il travaille à la terre : cela ne l'empêche pas d'être bien raisonneur et bien hardi. Il faut que ce soit quelque philosophe ; car nul autre n'oserait tenir contre nous des discours si impies.

MERCURE. — Que dis-tu, mon père ? Ne reconnais-tu pas Timon, du bourg de Colytte, le fils d'Échécratide, cet homme riche qui nous régalaît si souvent d'hécatombes entières, et chez lequel nous avions coutume de célébrer tes fêtes avec tant de magnificence¹ ?

JUPITER. — Comme il est changé ! Quoi ! c'est là cet homme opulent et libéral que l'on voyait entouré de tant d'amis ? Quel malheur lui est-il donc arrivé ? Comme il a l'air sec et misérable ! Qui a pu le réduire à fouiller la terre pour gagner sa vie ? car il me semble qu'il frappe le sol avec un hoyau.

MERCURE. — On croirait d'abord qu'il a été la victime de sa bonté, et que sa philanthropie, sa compassion pour les malheureux l'ont perdu ; mais il ne doit attribuer son infortune qu'au mauvais choix qu'il a fait de ses amis, qu'à son peu de discernement, qui l'empêchait de voir qu'il rendait service à des loups et à des corbeaux. Ces vautours le rongeaient jusqu'au foie, et il les croyait ses amis les plus sincères ; il s'imaginait qu'ils étaient pleins de bienveillance à son égard, tandis qu'ils n'étaient attirés que par l'odeur des festins. Aussi, après l'avoir dépouillé jusqu'aux os, l'avoir rongé et sucé jusqu'à la moelle, ils l'ont laissé sec comme un arbre coupé dans sa racine. A présent, loin de le secourir et d'être, à leur tour, ses bienfaiteurs, ils le méconnaissent, et ne veulent seulement pas le regarder. Voilà pourquoi tu le vois maintenant couvert de haillons et armé d'un hoyau. Il a quitté une ville qu'il ne pouvait plus habiter sans honte, et il est réduit à gagner sa vie en travaillant à la terre. Ses malheurs aigrissent sa bile, surtout lorsqu'il voit ceux qu'il a enrichis, passer fièrement auprès de lui, sans même s'informer de son nom.

1. Voici ce que dit Thucydide au sujet de ces fêtes de Jupiter : *Les Athéniens ont aussi les Diasia, nom de la grande fête qu'ils célèbrent hors l'enceinte de la ville, en l'honneur de Jupiter Milichius, et pendant laquelle ils lui sacrifient publiquement, non des victimes ordinaires, mais de celles que fournit le pays, ce que le Scholiaste interprète par des figures de pâte faites avec de la farine et de l'huile, productions ordinaires de l'Attique, auxquelles on donnait la forme de bœufs.*

JUPITER. — Ce n'est pas sans raison qu'il se plaint de son malheur, et je devais faire plus d'attention à lui. Ce serait imiter ses détestables flatteurs, que d'abandonner aussi un homme qui a tant de fois fait fumer nos autels des plus grasses victimes : j'en ai encore la fumée dans les narines. Mais mes grandes occupations, le tumulte qu'excitent les scélérats et les parjures, la crainte des sacrilèges, qui se multiplient tous les jours, et dont il est difficile de se garantir, ne me donnent pas le temps de fermer les yeux. D'ailleurs, il y a déjà longtemps que je n'ai jeté mes regards sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les disputes de mots sont devenues à la mode. Les philosophes, en se querellant, font tant de bruit, qu'ils m'empêchent d'entendre ceux qui m'adressent leurs prières, et il faut absolument que je me bouché les oreilles, si je ne veux pas être étourdi de leurs termes de *vertu*, de *spiritualité* et de toutes les inepties qu'ils profèrent tous ensemble et à haute voix. Ils sont cause que ce galant homme est sorti de ma mémoire. Mais, Mercure, prends avec toi Plutus, et vas au plus tôt trouver Timon : que Plutus ait soin d'y mener le dieu Trésor ; qu'ils fixent leur demeure chez lui, et qu'ils n'en sortent pas, quand il voudrait les chasser. A l'égard de ses indignes amis, j'examinerai une autre fois leur ingratitude, et je les en punirai, lorsque j'aurai fait raccommo-der mon foudre, dont j'ai rompu et émoussé deux grands rayons en le lançant avec trop de vivacité contre le philosophe Anaxagore. Cet impie voulait persuader à ses disciples que les dieux n'existaient point. Je voulus le punir, mais je le manquai, parce que Périclès le couvrit de sa main ; et mon foudre s'égarant, alla frapper le temple de Castor et Pollux, et se brisa presque entièrement contre les pierres. Néanmoins ce sera déjà une assez grande punition pour les flatteurs de Timon, de le voir devenir plus riche qu'il n'était auparavant.

MERCURE. — Comme il est important de crier bien fort, et de se montrer à propos importun et hardi ! en vérité, cela est fort utile, non seulement quand on plaide, mais quand on a quelque chose à demander aux dieux. Voilà Timon qui va passer de l'extrême pauvreté au comble de la richesse, et cela pour avoir osé parler bien haut, bien hardiment, en faisant sa prière ; c'est par là qu'il s'est attiré l'attention de Jupiter. S'il eût fouillé la terre en silence, on n'aurait pas pris garde à lui.

PLUTUS. — Pour moi, Jupiter, je ne veux point aller chez Timon.

JUPITER. — Et pourquoi donc, seigneur Plutus, refuses-tu d'obéir à mes ordres ?

PLUTUS. — C'est qu'il m'a fait trop d'outrages, qu'il m'a renvoyé de chez lui, m'a distribué indifféremment à tout le monde ; et quoique je fusse un ami paternel, peu s'en faut qu'il ne m'ait chassé de sa maison à coups de fourche. Il m'a rejeté avec la vivacité de ceux qui secouent leurs mains de peur de se brûler. Moi ! je retournerais auprès de Timon, pour devenir la proie des parasites, des flatteurs ou des courtisanes ! O Jupiter ! envoie-moi plutôt à des hommes, qui sentent la valeur d'un tel présent, et qui me garderont avec soin, comme une chose précieuse et désirable. Mais que ces oiseaux dévorants restent toujours dans la pauvreté, puisqu'ils me la préfèrent ; qu'ils ne soient vêtus que de haillons ; qu'armés d'un lourd hoyau, ils se contentent de gagner quatre oboles par jour, eux qui prodiguent avec indifférence des trésors de dix talents.

JUPITER. — Timon en usera mieux désormais avec toi. Il aurait les reins bien insensibles, s'il oubliait la leçon que lui a donnée son hoyau ; il lui a fait sentir de combien il doit te préférer à la pauvreté. Mais tu me parais aujourd'hui de bien mauvaise humeur. Comment, tu te plains de ce qu'au lieu de te renfermer et de se montrer jaloux de toi, Timon te laissait errer en liberté ! Cependant autrefois tu te trouvais malheureux de ce que les avares te mettaient à la gêne sous des barres de fer, des cadenas et des serrures, sans qu'il te fût permis de faire le moindre mouvement de côté, pour voir la lumière. Tu te plaignais à moi de ce qu'on t'étouffait dans l'obscurité. C'était là, disais-tu, ce qui te donnait l'air pâle et chagrin, et t'avait rendu les doigts crochus comme ceux des financiers. Tu menaçais de t'échapper de chez eux à la première occasion ; tu trouvais insupportable de te voir renfermé dans une chambre de fer, comme une autre Danaé, élevé par des pédagogues durs et sévères, le Calcul et l'Usure. Ne disais-tu pas que leur conduite était ridicule, qu'ils étaient fous de t'aimer à l'excès, et de ne pas oser jouir de l'objet de leur amour, quand ils en sont possesseurs, et que cette jouissance leur est permise ; de se priver du sommeil, d'avoir toujours les yeux ouverts et fixés sur les serrures qui gardent leurs trésors, et de faire consister moins leur jouissance à en user eux-mêmes, qu'à n'en partager la possession avec personne, semblables en cela au chien dans l'écurie, qui, ne mangeant point d'orge, empêche le cheval d'en

manger ¹. Tu te moquais encore de ces avares sordides, qui, sottement jaloux d'eux-mêmes, passent la nuit à supputer l'intérêt de leurs usures à la lueur sombre d'une lampe, dont l'ouverture est étroite et la mèche altérée, sans songer qu'un détestable esclave, ou un vil pédagogue, maudissant en secret l'avarice d'un maître si odieux, se glisse en cachette auprès de leur femme ou de leur fils, pour lui faire un outrage. Comment accordes-tu donc tes discours, et si tu te plainais autrefois de toutes ces choses, comment peux-tu maintenant faire un crime à Timon de pratiquer le contraire ?

PLUTUS. — Si tu examines bien la vérité, tu verras que je ne me contredis point. Ceux qui, comme Timon, me traitent avec indifférence et mépris, ne sont pas plus raisonnables que ceux qui, m'enfermant dans l'obscurité, passent les nuits à me garder, et se tourmentent sans cesse pour me rendre gras, épais et rebondi. Ils n'osent me toucher ni me produire au grand jour, de peur que je ne fixe la vue de quelque rival ; et ces insensés qui me laissent pourrir dans les fers, ne font pas réflexion qu'ils mourront bientôt, et me laisseront à quelque autre dont ma possession fera le bonheur.

Tu vois bien que je n'ai à me louer ni de ceux-ci ni des autres, qui sont toujours prêts à me dépenser ; mais j'approuve ceux qui, observant un juste milieu, évitent également l'avarice sordide, et la folle prodigalité.

Toi-même, Jupiter, que penserais-tu d'un homme qui, ayant épousé une femme jeune et belle, loin de veiller à sa conduite et de s'en montrer honnêtement jaloux, la laisserait courir le jour et la nuit partout où elle voudrait, souffrirait qu'elle s'abandonnât à tout le monde ; et devenant lui-même le ministre des adultères de son épouse, la prostituerait à tous les passants ? Certes ! un tel homme ne passerait pas pour aimer beaucoup sa femme ; j'en appelle à toi, qui as quelquefois aimé. Au contraire, si quelqu'un, dans le dessein d'avoir des enfants, épousait une fille aimable et dans la fleur de son âge ; que cependant, sans y toucher, ni permettre qu'un autre la regardât en face, il l'enfermât et la laissât languir dans la stérilité, croirait-on qu'il en fût amoureux, quoiqu'un teint pâle, une peau flétrie et des yeux enfoncés annonçassent en lui une passion extrême ? on le regarderait plutôt comme un fou, de ne point travailler à se faire des enfants, et de ne point user des privilèges de l'hymen : on le blâmerait de laisser flétrir les charmes d'une fille aimable,

¹ C'est un proverbe.

et de la renfermer, comme s'il la destinait pour toute la vie au culte de Cérès ¹.

Tu vois, à présent, si j'ai tort d'être en colère contre ces gens qui me chassent à coups de pieds, m'épuisent et me dispersent, et contre ceux qui me mettent dans les fers comme un esclave fugitif, qui porte les marques de sa désertion ².

JUPITER. — Pourquoi te mettre en colère ? tous ont porté la juste peine de leurs fautes : les uns, comme Tantale, ont ouvert la bouche, sans pouvoir goûter à rien : ils ont passé leur vie à bâiller après leur or. Les autres ressemblent à Phinée ³, de la bouche duquel les Harpies venaient arracher la nourriture : mais il est temps que tu ailles trouver Timon, tu verras qu'il est à présent beaucoup plus sage.

PLUTUS. — Quand cessera-t-il de ressembler à un panier percé, de m'épuiser avec promptitude avant que j'aie répandu sur lui toutes mes richesses ? Il veut en prévenir le débordement et craint sans doute d'en être inondé : ah ! je crois que tu m'en-voies porter de l'eau dans le tonneau des Danaïdes : en vain voudrait-on le remplir, le fonds n'en est point fermé, et l'eau s'en écoule avant qu'elle y soit totalement versée, tant l'ouverture du tonneau est large et présente une issue facile.

JUPITER. — Et bien, s'il n'a soin de boucher l'ouverture du tonneau, et les fentes qui pourraient s'y trouver ; s'il te répand avec trop de profusion, il trouvera aisément, dans la lie, ses haillons et sa bêche. Va donc le trouver, comble-le de richesses ; et toi, Mercure, souviens-toi de m'amener, à ton retour, quel-

¹ A la mettre : comme s'il élevait, pour toute la vie, une prêtresse l'hesmophore. Cérès était surnommée *Iesmophore*, c'est-à-dire, qui donne des lois, parce que l'agriculture est l'origine de toute législation. Ces fêtes revenaient tous les ans et duraient cinq jours. Les femmes qui les célébraient, devaient, trois jours auparavant, s'y préparer, et vivre dans le jeûne et la continence, la plus parfaite. Pour garder plus facilement cette continence, elles parsemaient leurs lits de feuilles d'un arbrisseau nommé *agnus castus*. B. de B.

² Ces marques étaient deux ΦΦ appliqués sur le front.

³ Apollonius de Rhodes, dans son poème des *Argonautes*, liv. II, v. 179, dit que Phinée, fils d'Agénor, avait reçu de Jupiter le don de prophétie ; mais il en abusa, en donnant aux mortels des oracles trop clairs ; ce dieu, pour le punir, le priva de la vue, et lui donna pour convives des monstres ailés, nommés Harpies, qui venaient dévorer, ou souiller d'une odeur infecte tout ce qu'on lui servait à manger. Phinée fut délivré de ces affreux oiseaux par Zéthus et Calaïs, enfants de Borée, lesquels étaient du nombre des *Argonautes* et poursuivirent les Harpies jusqu'aux îles Strophades. Virgile a imité plusieurs traits de cet épisode, dans son troisième livre de l'*Énéide*.

que Cyclope du mont *Ætna*, pour raccommoder mon foudre. J'aurai bientôt besoin de le trouver aiguisé.

MERCURE. — Avançons, Plutus. Eh ! qu'est-ce ceci ? tu boîtes ? j'ignorais que tu fusses tout à la fois aveugle et boiteux.

PLUTUS. — Oh ! je ne le suis pas toujours, Mercure ; cela ne m'arrive que lorsque Jupiter m'envoie vers quelqu'un : alors je suis pesant, et je cloche des deux jambes ; c'est ce qui fait que lorsque j'arrive, celui qui m'attendait est déjà devenu vieux. Mais quand il faut m'en retourner, tu croirais que j'ai des ailes ; je vole plus rapidement qu'un oiseau. Si je disputais le prix de la course aux jeux olympiques, à peine la corde ¹ serait-elle tombée, que je serais proclamé vainqueur, et j'aurais franchi le stade avant que les spectateurs eussent pu m'apercevoir.

MERCURE. — Tu ne dis pas vrai ; je pourrais te montrer des gens qui n'avaient pas hier de quoi acheter une corde pour se pendre, et que l'on voit aujourd'hui nager dans les richesses. Ils ne possédaient pas un âne, et maintenant ils se font traîner dans un char par un superbe attelage de chevaux blancs. On les voit se promener en habits magnifiques, leurs mains étincellent de pierreries, et leur bonheur est si grand, qu'ils ont peine à se persuader que ce ne soit point un songe.

PLUTUS. — Cela est différent, Mercure, je ne me sers point alors de mes pieds, et ce n'est pas Jupiter, mais Pluton, qui m'envoie chez ces gens-là ; tu sais que Pluton est aussi *le dieu des richesses et le dispensateur libéral des trésors* ; son nom le prouve assez.

En effet, lorsqu'il faut que par son ordre je change de demeure ou de maître, on m'enferme dans un testament soigneusement cacheté, et l'on m'emporte comme un paquet. Cependant le défunt est gisant dans quelque coin obscur de la maison, où, couvert jusqu'aux genoux d'une vieille guenille, il est l'objet de la dispute des chats ; ceux qui croient avoir intérêt au testament, se rendent dans la place publique. Là ils bâillent après la succession, comme des petits d'hirondelle, qui demandent, en criant, de la nourriture à leur mère lorsqu'elle vole auprès d'eux.

¹ J'ajoute, pour plus de clarté, ces mots : *si je disputais le prix aux jeux olympiques*. La corde, dont il est ici question, était tendue devant les coureurs, pour les empêcher de partir avant le signal ; en même temps qu'on le donnait, elle tombait, et les athlètes s'élançaient dans la carrière. B. de B.

Mais lorsqu'on a rompu le cachet, coupé les rubans, et ouvert le testament, on proclame pour mon nouveau maître quelque parent inconnu, le plus souvent un flatteur, ou quelque infâme esclave, que ses complaisances rendaient cher à son maître ; et dont les joues nouvellement rasées, prouvent qu'il reçoit par là le prix immense des voluptés sans nombre et de toute espèce dont il l'a rassasié, quoique lui-même ne fût plus adolescent. Le drôle se jette aussitôt sur moi et sur le testament, et nous emporte chez lui. Bientôt il change de nom ; ce n'est plus *Pyrrias*, *Dromon* ou *Tibias* ; c'est *Mégabyse*, *Mégaclys* ou *Protarque*. Les autres cependant se regardent avec étonnement, et sont plongés dans un véritable deuil, en voyant échapper de leurs filets un poisson qu'ils guettaient depuis longtemps, et qui avait avalé plus d'une amorce ¹.

Mon nouveau possesseur, personnage épais et grossier, tombe brutalement sur moi, et cet homme qui tremble encore à la vue des fers de l'esclavage, qui dresse les oreilles quand il entend claquer un fouet, auquel un moulin inspire un profond respect ; cet homme, dis-je, se rend bientôt insupportable à tout le monde, maltraite les citoyens, fait fouetter ceux qui naguère étaient les compagnons de son esclavage ; le tout pour essayer s'il a véritablement acquis le droit d'en user de la sorte. Enfin, épris de quelque vile courtisane, ou s'abandonnant au luxe des chevaux, ou aux flatteurs, qui lui jurent qu'il est plus beau que *Nirée*, plus noble que *Cécrops*, plus prudent qu'*Ulysse*, et plus riche que seize *Crésus* ensemble, le malheureux dissipe en un moment le fruit pénible et lent de tant de parjures, de brigandages et de scélératesse.

MERCURE. — Ce que tu me dis là, ressemble assez à ce que l'on voit arriver tous les jours. Mais lorsque tu marches sur tes propres pieds, comment peux-tu connaître le chemin, puisque tu es aveugle, et comment distingues-tu ceux auxquels Jupiter t'envoie, et qu'il a jugé dignes de tes bienfaits ?

PLUTUS. — Crois-tu que je me donne la peine de les chercher ?

MERCURE. — Non, certes, car tu n'aurais pas oublié *Aristide*, pour aller t'offrir à un *Callias*, à un *Hipponicus* ² et à tant

¹ Pour capter la bienveillance des vieillards sans enfants, les flatteurs se ruinaient souvent, dans l'espérance de devenir leurs héritiers.

² *Hipponicus*, père de *Callias* était estimé le plus riche et le plus fripon des Grecs. Il vivait du temps de *Solon* : avant appris que ce législateur allait

d'autres Athéniens qui ne méritent pas de posséder une obole : mais enfin, que fais-tu lorsque Jupiter t'envoie vers quelqu'un ?

PLUTUS. — Je me promène à droite, à gauche, sans savoir où je vais, jusqu'à ce que le hasard me fasse rencontrer quelqu'un qui me saisit, et va te remercier de sa bonne fortune.

MERCURE. — Mais Jupiter est donc bien trompé, s'il croit que tu vas visiter ceux qu'il t'ordonne de combler de richesses ?

PLUTUS. — Il l'est, et avec justice. Puisqu'il sait que je suis aveugle, pourquoi m'envoie-t-il à la recherche d'une chose si rare et si difficile à trouver ? Lyncée lui-même aurait bien de la peine à l'apercevoir. En effet, les honnêtes gens sont en bien petit nombre ; au lieu que les méchants fourmillent de tous côtés. Dans les villes ils occupent tous les postes ; il n'est donc pas étonnant, qu'errant à l'aventure, je tombe aisément dans leurs filets.

MERCURE. — Et comment peux-tu fuir si promptement lorsque tu les abandonnes, puisque tu ne sais pas le chemin ?

PLUTUS. — Oh ! alors j'ai la vue perçante ; et quand il s'agit de m'échapper, je cours à merveille.

MERCURE. — Je te prie de me répondre encore à cette question. Puisque tu es aveugle (car il faut en convenir), et qui plus est, boiteux, pâle et rempli de difformités, comment se peut-il que tu aies tant d'amoureux ? tous les hommes ont les yeux fixés sur toi. S'ils obtiennent tes faveurs, ils s'estiment heureux ; ceux au contraire qui ne peuvent te posséder, veulent renoncer à la vie : et j'en sais beaucoup que cette malheureuse tendresse a portés à se précipiter dans la profonde mer, du haut de quelque roche élevée ¹, parce qu'ils pensaient que tu les méprisais, et que tu n'as jamais arrêté sur eux tes regards. Néanmoins, je crois que tu conviendras avec moi, pour peu que tu te connaisses, que ceux qui font éclater pour toi un si violent amour, sont plus extravagants que des Corybantes.

publier une loi sur l'abolition des dettes, il emprunta de toutes parts des sommes considérables. La loi parut, et Hipponicus, par sa fraude, se vit possesseur de biens immenses. PLUTARQUE, *Vie de Solon*.

¹ Allusion à deux vers de Théognis, où il dit de la pauvreté :

Il faudrait, pour la fuir, la tête la première
S'aller précipiter au fond de la rivière.

PLUTUS. — Crois-tu que ces gens-là s'aperçoivent de tous mes défauts, et qu'ils voient que je suis boiteux et aveugle ?

MERCURE. — Que dis-tu ? Ils sont donc aveugles eux-mêmes ?

PLUTUS. — Non, mon cher, ils ne sont point aveugles ; mais l'erreur et l'ignorance qui gouvernent aujourd'hui tout l'univers, leur mettent sur les yeux un voile impénétrable : d'ailleurs, pour ne pas leur paraître si difforme, je me couvre d'un masque charmant, orné d'or et de pierreries. Je me revêts d'une robe magnifique, et je m'offre à leurs regards. Alors ils s'imaginent voir en cette beauté factice celle de mon propre visage, et ils deviennent amoureux de moi, jusqu'à perdre la vie s'ils n'obtiennent mes faveurs. Cependant si l'on me dépouillait devant eux, et qu'on me montrât tel que je suis, ils rougiraient les premiers d'avoir eu les yeux fascinés au point de donner leur tendresse à celui de tous les êtres que sa laideur en rendait le plus indigne.

MERCURE. — Quoi donc ! est-ce qu'en devenant riches ils se mettent aussi ce masque sur le visage, pour rester dans l'erreur ? si quelqu'un voulait le leur ôter, se laisseraient-ils plutôt arracher la tête que le masque ? Il n'est pas naturel que, voyant ton intérieur, ils ignorent plus longtemps que ta beauté n'est que factice.

PLUTUS. — Oh ! Mercure, il y a trop de choses qui combattent en ma faveur.

MERCURE. — Quelles sont-elles ?

PLUTUS. — Lorsqu'un homme, me rencontrant pour la première fois, ouvre sa porte afin de m'introduire chez lui, aussitôt l'orgueil, la folie, la fierté, la mollesse, l'insolence et l'erreur se glissent avec moi dans la maison, sans qu'il s'en aperçoive ; bientôt, maîtrisé par tous ces vices, mon nouveau possesseur admire ce qui ne mérite que son mépris, désire ce qu'il devrait éviter ; et moi, l'auteur de tous ces maux, il m'adore avec tous mes satellites, et souffrirait plutôt mille tourments que de me laisser échapper.

MERCURE. — Tu es en effet si lisse, si glissant, si difficile à retenir : tu ne donnes point de prise, et tu t'échappes, je ne sais comment, à travers les doigts, tel qu'une anguille ou un serpent : la pauvreté, au contraire, est enduite de glu ; elle

s'attache promptement : son corps est hérissé d'une infinité d'hameçons, dont elle accroche à l'instant ceux qui s'approchent d'elle : on a bien de la peine à s'en débarrasser. Mais pendant que nous nous amusons à causer, nous avons oublié le principal.

PLUTUS. — Quoi ?

MERCURE. — Le Trésor, que nous n'avons point amené avec nous, et dont nous allons avoir besoin.

PLUTUS. — N'en sois point en peine. Lorsque je retourne dans votre demeure, j'ai soin de le laisser sous terre, en lui recommandant de se tenir bien renfermé, et de n'ouvrir la porte à personne, qu'il ne m'ait entendu l'appeler.

MERCURE. — Entrons à présent en Attique ; suis-moi, et tiens-moi par l'habit, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la solitude de Timon.

PLUTUS. — Tu feras mieux, Mercure, de me prendre par la main ; car si je venais à te quitter, je pourrais fort bien m'égarer, et rencontrer un Hyperbolus, ou un Cléon. Mais d'où vient le bruit que j'entends ? Il ressemble à celui du fer qui frappe contre des pierres.

MERCURE. — C'est ce pauvre Timon qui laboure ici près un petit terrain pierreux. Que vois-je ! le Travail et la Pauvreté sont auprès de lui. J'aperçois la Sagesse, le Courage et toutes les vertus qui marchent ordinairement sous les drapeaux de l'indigence. Mon ami, de pareils satellites valent un peu mieux que les tiens.

PLUTUS. — Retirons-nous promptement, Mercure ; nous ne ferons rien auprès d'un homme entouré d'une pareille armée.

MERCURE. — Jupiter en ordonne autrement, et il ne faut pas ici nous comporter en lâches.

LA PAUVRETÉ. — Où mènes-tu cet aveugle, meurtrier d'Argus ?

MERCURE. — Jupiter nous envoie vers Timon.

LA PAUVRETÉ. — Plutus revient trouver Timon ! et moi qui l'ai reçu énervé par la mollesse, il me quitterait quand je l'ai rendu vertueux en le confiant à la sagesse et au travail ! la Pauvreté vous paraît donc bien méprisable ! il vous semble

qu'on peut l'outrager impunément, puisque vous venez m'enlever le seul bien que je possède, un homme que j'avais pris tant de peine à former à la vertu. Plutus va le reprendre, il va de nouveau le livrer à l'orgueil et à l'insolence, qui le rendront, comme autrefois, efféminé, lâche et insensé. Bientôt on me le renverra couvert de lambeaux déchirés.

MERCURE. — Jupiter le veut.

LA PAUVRETÉ. — Je me retire : et vous, qu'on voit toujours sur mes pas, Travail, Sagesse, Vigilance, suivez-moi. Timon saura bientôt ce qu'il perd, en quittant la compagne fidèle de ses travaux, celle qui lui donna les leçons de la vertu, qui fortifia son corps, affermit son esprit, et le rendit vraiment homme; celle enfin qui, le forçant à réfléchir sur lui-même, lui apprit à connaître et à mépriser les superfluités.

MERCURE. — Elles s'en vont; approchons-nous.

TIMON. — Qui êtes-vous, scélérats ? que voulez-vous ? pourquoi venez-vous interrompre mon travail ? Coquins, je vous en ferai repentir : vous êtes des misérables, et je vais à l'instant vous écraser à coups de pierres.

MERCURE. — Nullement, Timon; ne nous frappe point. Sache que ce n'est pas sur des hommes que tomberaient tes coups : je suis Mercure, et celui-ci est Plutus, que t'envoie Jupiter, qui a très bien entendu la prière. Reçois donc de bonne grâce le bien qui t'arrive, et renonce à un travail qui n'est pas fait pour toi.

TIMON. — Que m'importe ? fussiez-vous des dieux, comme vous vous en vantez, vous allez avoir sujet de verser des larmes. Apprenez que je bais également les hommes et les dieux. Et cet aveugle, quel qu'il soit, il me prend envie de lui casser la tête avec mon hoyau...

PLUTUS. — Mercure, retournons vers Jupiter. Cet homme me paraît trop en colère; je ne veux pas attendre qu'il m'ait donné quelque mauvais coup.

MERCURE. — Ne va pas faire ici quelque sottise, Timon; défais-toi plutôt de cette humeur dure et sauvage, et reçois à bras ouverts la bonne fortune qui vient te visiter : permets à Plutus de t'enrichir une seconde fois; sois le plus puissant des Athéniens, et punis tes ingrats, en ne partageant ton bonheur avec personne.

TIMON. — Je n'ai pas besoin de vous ; ne m'importunez pas davantage. Mon hoyau est actuellement mon *Plutus*, et je suis le plus fortuné des hommes..... pourvu que personne ne m'approche.

MERCURE. — Que tu agis brutalement, mon cher ! Rapporterais-je à Jupiter ce discours injurieux¹ ? Que tu haïsses les hommes, à la bonne heure ; tu as éprouvé de leur part assez de mauvais traitements : mais étendre la haine jusque sur les dieux, qui prennent soin de rétablir la fortune !...

TIMON. — Je vous en sais tout le gré possible, à toi et à Jupiter ; mais je ne puis reprendre *Plutus*.

MERCURE. — Pourquoi cela ?

TIMON. — C'est qu'il est la cause de tous mes maux ; qu'il m'a livré aux flatteurs, m'a exposé à leurs embûches, a excité la haine et l'envie contre moi ; et le perfide, après m'avoir corrompu par les délices, après m'avoir rendu l'objet de la jalousie universelle, m'a tout à coup abandonné par une trahison inouïe. La Pauvreté au contraire, maîtresse bienfaisante, m'a exercé aux travaux les plus mâles ; elle m'a parlé le langage de la vérité et de la franchise ; elle a pourvu par le travail à mes besoins les plus pressants ; elle m'a appris à mépriser le luxe et la mollesse. En faisant dépendre de moi seul l'espoir de ma subsistance, elle m'a fait connaître combien est précieux ce trésor, qui n'excite point les caresses trompeuses de la flatterie, qui ne craint point la calomnie, et que ne sauraient m'enlever ni la fureur du peuple, ni le suffrage d'un juge corrompu ni les artifices d'un tyran. Fortifié par le travail, je cultive ce champ avec ardeur ; le spectacle des vices qui règnent dans Athènes ne blesse plus mes yeux, et mon hoyau suffit à tous mes besoins. Crois-moi, Mercure, retourne dans les cieux, et reconduis *Plutus* à Jupiter. Je n'ai qu'une grâce à lui demander, c'est de rendre tout le genre humain misérable.

MERCURE. — Les hommes, mon ami, n'ont pas tous envie de pleurer. Mais laisse là ta mauvaise humeur et tes propos d'enfant ; reçois *Plutus*. Les dons de Jupiter ne sont point à mépriser².

PLUTUS. — Veux-tu permettre, Timon, que je me justifie auprès de toi ? M'entendras-tu sans humeur ?

¹ Parodie du 15^e livre de l'*Illiade*, v. 202.

² Parodie du v. 65 du 3^e livre de l'*Illiade*.

TIMON. — Parle, mais surtout en peu de mots et sans exorde : n'imité pas nos détestables orateurs. Si tu es court, je consens à t'écouter, en faveur de Mercure.

PLUTUS. — J'aurais cependant besoin de parler longtemps pour répondre à tes nombreuses imputations. Mais examine seulement si je suis aussi coupable envers toi que tu m'en accuses. C'est moi qui t'ai procuré tous les plaisirs et tous les honneurs, qui t'ai fait déférer les premières places et les couronnes¹ ; je t'attirais alors la considération universelle, les poètes te célébraient, tout le monde s'empressait à te plaire. Si tu as eu à souffrir de l'ingratitude de tes flatteurs, je n'en suis point la cause. Je pourrais, avec bien plus de raison, te reprocher de m'avoir indignement livré à des hommes détestables, qui te prodiguaient des éloges fourbes et menteurs, et me dressaient de continuelles embûches. Tu prétends enfin que je t'ai trahi par ma retraite : je pourrais t'accuser, au contraire, d'avoir épuisé tous les moyens pour me chasser de ta maison, et de m'avoir jeté à la porte la tête la première. Voilà pourquoi la Pauvreté, dont tu fais aujourd'hui tant de cas, t'a couvert de haillons, au lieu de cette robe magnifique dont je t'avais revêtu. Mercure m'est témoin que je suppliais tout à l'heure Jupiter de ne point m'envoyer vers toi, puisque tu ne pouvais plus me souffrir.

MERCURE. — Tu vois à présent, Plutus, comme il est radouci ; cesse donc d'avoir peur, et demeure avec lui. Timon, continue à fouiller la terre de tout ton pouvoir : et toi, fais venir le Trésor sous son hoya, il sera docile à ta voix.

TIMON. — Il faut donc obéir, Mercure, et devenir riche une seconde fois. Que faire, en effet, lorsque les dieux commandent ? Mais au moins, considère dans quels nouveaux embarras tu vas me replonger ; j'ai vécu, jusqu'ici, le plus heureux des hommes : et me voilà condamné, sans avoir fait aucun mal, à reprendre, avec de nouvelles richesses, tous les soucis cuisants qui les accompagnent.

MERCURE. — Si cela te fait quelque peine, supporte-la, je te prie, pour l'amour de moi ; quand ce ne serait que pour faire

¹ Les couronnes dont il est ici question, sont celles qui se distribuèrent au commencement des festins. On avait encore coutume d'être un roi du festin ; ordinairement on le tirait au sort ; mais lorsqu'il se trouvait quelque personne d'une qualité éminente, on lui décernait la couronne et la royauté.

crever tes flatteurs de dépit. Moi, je revole au ciel en passant par dessus l'Ætna.

PLUTUS. — Il est parti, je pense; le bruit de ses ailes me le fait croire. Reste ici, Timon, je vais t'envoyer le trésor. Fouille avec courage. « Trésor d'or, je te commande d'obéir à Timon, et de te laisser prendre par lui. » Creuse plus avant, plus avant, mon ami. Je vous laisse ensemble, et je me retire.

TIMON. — Courage, mon hoyau : prends une force nouvelle ; ne te lasses point de la profondeur ; songe que tu es employé pour découvrir un trésor... O Jupiter, auteur des merveilles ! O mes chers Corybantes ¹ ! ô Mercure, qui présides aux gains inopinés ! d'où peut venir tant d'or ? N'est-ce point un songe ? Ah ! je crains bien à mon réveil de ne trouver que des charbons ². Mais en vérité c'est de l'or ; de l'or monnayé, un peu rouge, pesant, et très agréable à la vue. *O métal précieux !*

Le plus beau des présents qu'on puisse faire aux hommes ³ ;

ton éclat est semblable à celui d'un feu qui brille au milieu des ténèbres, et à la clarté du jour ⁴. Viens, ô cher et aimable objet de ma tendresse ! Ah ! je crois aisément que Jupiter s'est métamorphosé en or. Eh ! quelle fille n'ouvrirait son sein pour recevoir un amant si aimable, qui coule à travers le toit ! O Midas ! ô Crésus ! riches offrandes suspendues dans le temple de Delphes, vous n'êtes rien en comparaison de Timon et de son trésor : à peine le grand roi peut-il m'égalier. Je vais consacrer à l'an mon hoyau et mes haillons. J'achète tout ce désert ; j'y veux bâtir une tour ⁵, où je me renfermerai seul avec mes richesses. Si je viens à mourir, elle me servira de tombeau. Je me fais désormais une loi de renoncer à tout commerce avec les hommes, de les fuir, et de les mépriser. L'amitié, les devoirs de l'hospitalité, et l'autel de la Compassion, ne seront pour moi que des fadaises ; la bienfaisance et la pitié, que l'abus des lois et le renversement des mœurs. Je veux

¹ Il est bien difficile d'expliquer pourquoi Timon invoque ici les Corybantes : c'est, dit un commentateur, parce qu'ils entraient dans un enthousiasme extravagant, semblable à celui de Timon. Selon un autre, c'est parce que les Corybantes présidaient aux métaux. Un troisième enfin dit qu'on les invoquait dans les grandes surprises et les frayeurs subites.

² Ce proverbe était aussi en usage chez les Latins. *Carbones pro thesauro invenimus*, dit Phèdre, liv. V. t. vi.

³ Vers d'Euripide, dans *Bellerophon*, tragédie perdue.

⁴ Pindare, ode première des olympiques.

⁵ Cette tour subsistait encore du temps de Pausanias.

vivre dans une solitude aussi profonde que celles des loups. Timon n'aura désormais d'autre ami que lui-même; tous les autres hommes seront à ses yeux des ennemis et des insidiateurs, avec lesquels on ne peut converser sans se rendre infâme. S'il m'arrive seulement d'en apercevoir quelqu'un, ce jour sera pour moi un jour malheureux. Que les hommes soient à mon égard semblables à des statues de pierre ou d'airain. Ne recevons aucun héraut de leur part, ne faisons jamais aucun pacte avec eux. Que ce désert soit la borne qui nous sépare. Les noms de citoyen, de patrie et de tribu, sont des noms ridicules et vides de sens; il n'y a que les sots qui aiment à les proférer. Que Timon ne soit riche que pour lui seul; qu'il méprise tout l'univers; qu'il ne vive dans les plaisirs que pour lui: surtout il aura soin d'éloigner la flatterie et les louanges outrées. S'il sacrifie aux dieux, lui seul sera prié du festin, parce qu'il n'aura pas d'autre voisin que lui-même ¹, qu'il écartera de lui tout le monde; et lorsqu'il faudra mourir, lui seul se prendra la main, et se posera la couronne sur la tête ². Le nom le plus agréable pour moi, sera celui de *Misanthrope*; on me reconnaîtra partout à ma méchanceté, à ma mauvaise humeur, à ma grossièreté, à mon inhumanité. Si je vois quelqu'un près d'être consumé par le feu, et qu'il me prie d'éteindre l'incendie, je l'éteindrai avec de la poix et de l'huile: si, pendant l'hiver, un homme emporté par la rapidité d'un fleuve me tend les mains en me priant de le retirer, je l'y replongerai la tête la première, afin qu'il ne puisse pas revenir sur l'eau. C'est ainsi que les ingrats recevront une juste récompense. Timon, fils d'Echécratide, du bourg de Colyte, a proposé cette loi, et Timon lui-même l'a fait approuver par l'assemblée ³. Que cela soit; telle est notre volonté, dans laquelle nous persévérons fermement.

Je voudrais néanmoins, et pour beaucoup, que cette conduite fit connaître à tout le monde que je suis devenu prodigieusement riche; car mes flatteurs s'en pendraient de dépit... Mais qu'est ceci? quelle foule de gens! quelle vitesse! Comme ils

¹ Lorsqu'on offrait un sacrifice, il était d'usage qu'on invitât ses voisins et ses amis au repas que l'on faisait en ce jour, avec la partie de la victime qui n'avait point été brulée en l'honneur des dieux. Celui qui offrait un sacrifice portait pendant tout le jour une couronne sur la tête.

² Lorsqu'un homme était près d'expirer, on faisait entrer ses parents, ses amis et ses enfants, qui lui prenaient la main comme pour lui dire le dernier adieu. Au moment où le malade expirait, on lui posait une couronne sur la tête.

³ Formule par laquelle on terminait les décrets.

font voler la poussière, et courent à perdre haleine ! Comment ont-ils pu flairer mon or ? Quel parti prendre ? Monterai-je sur cette butte, et profiterai-je de l'élévation pour les chasser à coups de pierres ? ou violerai-je, du moins en ceci, la loi que je viens de me faire, et leur parlerai-je pour cette fois seulement, afin de les chagriner davantage, en leur faisant voir le mépris que j'ai pour eux ? C'est, je crois, le meilleur parti. Arrêtons-nous donc, et attendons-les ici de pied ferme. Quel est celui qui s'avance le premier ? C'est Gnathon le parasite. Je lui demandais dernièrement quelque secours d'argent, et le traître me présenta une corde, tandis que chez moi il a souvent vomé des tonneaux entiers. Au surplus, il a bien fait de venir le premier, ses larmes seront les prémices de celles des autres.

GNATHON. — N'avais-je pas bien raison de dire que les dieux ne mettraient point en oubli un aussi galant homme que Timon ? Salut au beau, à l'agréable Timon, le plus aimable des convives.

TIMON. — Salut aussi à Gnathon, le plus vorace de tous les rautours, et le plus détestable des hommes.

GNATHON. — Tu as toujours le petit mot pour rire. Mais où est la salle du festin ? Je t'apporte une chanson nouvelle ; c'est un dithyrambe ¹, que je viens d'apprendre tout à l'heure.

TIMON. — Certes, je vais te faire chanter, mais ce sera une élogie : mon hoyau va t'inspirer du pathétique.

GNATHON. — Qu'est-ce ceci ? Tu me frappes, Timon ! Je prends des témoins. Par Hercule... Aïh, aïh... Je te cite devant l'Aréopage pour blessure.

TIMON. — Retire-toi. Si tu tardes un instant, je pourrai devenir coupable d'un meurtre.

GNATHON. — Non : guéris plutôt ma blessure, en y versant un peu d'or : c'est un spécifique merveilleux pour arrêter le sang.

TIMON. — Comment ! tu es encore là !

GNATHON. — Je me retire : mais tu te repentiras d'être devenu si brutal, au lieu de doux et honnête que tu étais.

¹ Les verres dithyrambiques étaient consacrés à chanter les louanges de Bacchus : ce dieu était surnommé διθύραμβος, c'est-à-dire, à deux portes, parce qu'il était né deux fois ; l'une de Sémélé, avant terme ; l'autre de la cuisse de Jupiter.

TIMON. — Quel est cet homme chauve qui s'avance ? C'est Philiade, le plus impudent de tous mes flatteurs. Ce coquin a reçu de moi un champ entier, et deux talents pour servir de dot à sa fille, prix des louanges excessives qu'il me donna dans un festin. Je venais de chanter ; tous les convives, après m'avoir entendu, gardaient le silence, lui seul eut l'effronterie de me donner les éloges les plus outrés, et de jurer que ma voix était plus mélodieuse que celles des cygnes. Dernièrement j'étais malade, je l'abordai en lui demandant quelque secours, et ce galant homme me répondit à coups de poing.

PHILIADÉ, (*en parlant de Gnathon*). — O l'impudence ! ... Connaissiez-vous à présent quel homme est Timon ? Gnathon est-il son ami et son convive ? Ce n'est qu'un ingrat, qui a reçu le traitement qu'il méritait. Eh quoi donc ! moi qui suis depuis longtemps l'ami intime de Timon, qu'une même tribu a vu naître et sortir ensemble de l'enfance, j'en use cependant à son égard avec plus de circonspection, pour ne point avoir l'air de l'assaillir.

Bonjour, mon maître. Dresse-toi bien de ces infâmes parasites, qui ne s'attachent qu'à ta table, et d'ailleurs ne diffèrent en rien des corbeaux. Les hommes d'à présent ne méritent plus que l'on ait la moindre confiance en eux ; ce sont des monstres d'ingratitude et de scélératesse. Pour moi, je t'apportais un talent, afin que tu puisses pourvoir à tes besoins les plus pressants ; mais j'ai appris en chemin que tu étais devenu prodigieusement riche ; je viens en conséquence te donner un conseil : mais tu es si sage, que tu n'as pas besoin de mes avis ; tu pourrais, en un besoin, en donner à Nestor.

TIMON. — Tu as raison, Philiade. Mais approche un peu, que je te caresse avec mon hoyau.

PHILIADÉ. — Oh, Ciel ! cet ingrat m'a rompu la tête, parce que je lui donne d'utiles conseils. (*Il s'en va.*)

TIMON. — Voyons le troisième. Celui-ci est l'orateur Déméas ; il tient un décret à la main, et je l'entends qui se dit hautement mon parent. Ce brave homme a reçu de moi, dans un seul jour, seize talents, dont il a payé à la république l'amende à laquelle il avait été condamné ; car, faute de la payer, on le retenait en prison. Moi, par pitié, je l'ai délivré ; et cependant, comme il était chargé dernièrement de faire à la tribu Erechtride la distribution de l'argent du spectacle, et que je m'avançais pour recevoir ma portion, il me dit qu'il ne me connaissait pas pour citoven.

DÉMÉAS. — Bonjour, Timon, l'honneur de ta famille, le soutien des Athéniens, et le boulevard de la Grèce; le peuple et les deux sénats ¹ assemblés, t'attendent depuis longtemps pour confirmer ce décret que j'ai proposé en ta faveur, et dont auparavant je te prie d'entendre la lecture :

« Attendu que Timon, fils d'Echécratide, du bourg de Colytte, est le citoyen, non seulement le plus honnête, mais encore le plus sage et le plus vertueux de la Grèce; qu'il ne cesse de rendre à la république des services importants, et qu'aux jeux olympiques il a remporté en un seul jour le prix du pugilat, de la lutte, de la course à pied, de celle des chars attelés de quatre chevaux, et de celle des mules... »

TIMON. — Mais je n'ai jamais assisté aux jeux olympiques.

DÉMÉAS. — Qu'importe ? tu y assisteras par la suite : d'ailleurs, il est bon d'ajouter dans un décret plusieurs choses de cette nature, « Attendu qu'il s'est distingué l'an passé, en combattant pour la république chez les Acharniens ², et qu'il a taillé en pièces deux bataillons de Péloponésiens »...

TIMON. — Comment cela ? je ne me suis jamais inscrit sur le catalogue, pour me dispenser de porter les armes ³.

DÉMÉAS. — Tu es trop modeste, et nous serions des ingrats si nous laissions tes services en oubli. « Et encore, parce qu'il est de la plus grande utilité à la république, tant par les décrets qu'il propose, et les conseils qu'il donne, que par ses talents militaires; il a semblé bon, au sénat, au peuple et aux Héliastes assemblés par tribus ⁴, aux bourgades en particu-

¹ Celui de l'aréopage et celui des cinq cents, qui par la suite fut porté à six cents.

² L'Acharnie était une bourgade de l'Attique, qui fut assiégée la première année de la guerre du Péloponèse.

³ On inscrivait dans un tableau les noms de tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Ce tableau était exposé en public au pied des statues des héros qui avaient donné leur nom aux bourgades de l'Attique. Aucun de ceux dont les noms étaient inscrits, ne pouvait se dispenser d'aller à la guerre; mais il paraît que les riches se dispensaient, moyennant de l'argent, de se faire inscrire sur ce catalogue; c'est ce que donne à penser ce passage de Lucien.

⁴ Le tribunal des Héliastes, était le plus grand et le plus nombreux d'Athènes. Mille citoyens (et même quinze cents selon quelques auteurs) choisis dans chaque tribu, parmi ceux qui avaient déjà exercé quelque magistrature, composaient ce sénat. C'était là que se jugeaient les affaires qui intéressaient le public. Ces magistrats étaient encore chargés de veiller à l'interprétation des lois, et à leur observation. Quand il fallait que les Héliastes s'assemblas-

lier, et à tous les citoyens en général, d'élever dans la citadelle, près de la statue de Minerve, un Timon d'or tenant un foudre dans la main droite, et portant des rayons sur la tête ; que Timon lui-même soit couronné de sept couronnes d'or, lesquelles seront proclamées aujourd'hui sur le théâtre, aux nouvelles tragédies des fêtes de Bacchus ; car il faut célébrer aujourd'hui ces fêtes en faveur de Timon. Tel est l'avis de l'orateur Déméas, son proche parent et son disciple. Timon est aussi un excellent orateur, et d'ailleurs il réussit dans tout ce qu'il veut entreprendre ». Voilà le décret que j'ai composé pour toi ; je voulais t'amener mon fils auquel j'ai donné ton nom.

TIMON. — Comment cela ? Déméas, tu n'es pas marié, que je sache.

DÉMÉAS. — Il est vrai, mais je me marierai, s'il plaît à Dieu, au commencement de la nouvelle année, et j'aurai un enfant auquel je donnerai le nom de *Timon*, car sûrement ce sera un garçon.

TIMON. — Je ne sais pas si tu te marieras, mon ami, après les coups de bâton que je vais te donner.

DÉMÉAS. — Aïh ! qu'est-ce donc ? comment ! Timon, tu affectes la tyrannie, tu frappes un homme libre, toi qui n'es ni libre ni citoyen ; mais tu seras bientôt puni de toutes tes violences, et d'avoir brûlé la citadelle.

TIMON. — La citadelle n'est point brûlée, homme détestable ; ta calomnie est manifeste.

DÉMÉAS. — Du moins tu t'es enrichi, en enfonçant l'Opisthodomé¹.

TIMON. — On ne l'a point enfoncé, et ton accusation est invraisemblable.

sent, les Thesmothètes (six magistrats conservateurs des lois) leur envoyaient à chacun une baguette marquée de la lettre de la tribu dont ils étaient ; ils entraient dans l'assemblée chacun par la porte affectée à sa tribu ; en entrant ils montraient leur baguette à un héraut. L'assemblée se tenait dans un lieu découvert, et durait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; ce qui fit donner à ce tribunal le nom d'*ἡλιαία*, c'est-à-dire, *exposée au soleil*. Le scholiaste d'Aristophane nous apprend que chaque Héliaste recevait trois oboles après le jugement et qu'elles leur étaient payées par le Démagogue.

¹ L'Opisthodomé était un bâtiment situé derrière le temple de Minerve Poliade, ce temple faisait partie de la citadelle d'Athènes, le trésor public y était déposé.

DÉMÉAS. — Et bien, on l'enfoncera par la suite, et en attendant, tu t'es approprié ce qu'il contenait.

TIMON. — Tiens, reçois encore cela.

DÉMÉAS. — Aïh ! mon dos !

TIMON. — Tais-toi, sinon je vais recommencer ; il serait bien plaisant que, sans aller à la guerre, j'eusse taillé en pièces deux bataillons de Lacédémoniens, et que je ne pusse rosser un misérable coquin ; vainement aurais-je été vainqueur à la lutte et au pugilat dans les jeux olympiques. Mais quel est celui-ci ? n'est-ce pas là le philosophe Thrasyclès ? c'est lui-même ; je le reconnais à sa large barbe étalée sur sa poitrine, à ses sourcils froncés : il s'avance en murmurant quelque chose d'un air orgueilleux ; son œil hagard, sa chevelure en désordre, qui retombe sur son front, lui donnent l'air du Borée ou du Triton de Zeuxis : il affecte une démarche modeste, une grande simplicité dans son habillement. Le matin il débite mille belles sentences sur la vertu, blâme hautement ceux qui se livrent aux plaisirs, fait l'éloge le plus pompeux de la frugalité : mais le soir, lorsqu'au sortir du bain il va se mettre à table, un valet lui présente une large coupe de vin pur (car ce philosophe l'aime beaucoup) ; et à peine l'a-t-il avalée, qu'il semble avoir bu de l'eau du Lethé ; il oublie à l'instant ses beaux discours du matin, il en tient de tout opposés : il fond, comme un vautour, sur les plats et les enlève, il coudoie son voisin, et courbé sur son assiette, comme s'il y devait trouver la vertu, il se remplit de viandes avec la voracité d'un chien, répand de la sauce sur sa barbe, et nettoie exactement les plats avec son doigt, de peur d'y laisser un peu de jus. Toujours il se plaint de sa portion ; il voudrait qu'on lui servît à lui seul un gâteau, ou un cochon entier ; et lorsque, par un effet de sa gourmandise et de son insatiabilité, il est ivre, il ne se borne pas seulement à chanter et à danser, souvent sa bile échauffée se répand en invectives. La coupe à la main, il harangue les convives, ne parle que de sagesse, de modestie, de tempérance jusqu'à ce qu'accablé par le vin, il ne fasse plus que de balbutier d'une manière tout à fait risible ; puis il vomit pour terminer son discours. Si les valets veulent l'emporter hors de la salle du festin, il se cramponne avec les mains à quelque joueuse de flûte. Du reste, lorsqu'il est à jeun, il ne le cède à personne en mensonge, en orgueil et en avarice : c'est le flatteur le plus insigne ; il se parjure avec une facilité prodigieuse : la duplicité lui sert de

guide, et l'impudence est sa compagne ordinaire. Je ne connais point de fourbe plus rusé, plus accompli, plus consommé dans les différentes ressources de la flatterie; aussi dans un instant, ce parfait honnête homme va répandre des larmes.

Que vois-je ? oh dieux ! c'est toi que je revois, Thrasiclès, après un si long temps !

THRASICLÈS. — Je ne viens point à toi, Timon, comme la plupart de ces flatteurs, qui frappés d'admiration à la vue de tes richesses, ou guidés par l'espoir de partager de splendides festins, s'empressent sur tes pas, et par des louanges excessives cherchent à surprendre un homme simple et libéral. Tu n'ignores pas qu'un peu de pain suffit à mes meilleurs repas : le cresson et le thym sont mes mets les plus exquis, j'y joins, tout au plus, un peu de sel, quand je veux me régaler : ma boisson la plus délicieuse est l'eau de l'Ennéacroune ¹. Je préfère ce manteau à toute espèce de pourpre ; et je ne fais pas plus de cas de l'or, que des cailloux qui bordent le rivage de la mer. C'est pour toi-même que je suis venu ici ; c'est pour empêcher que tu ne te laisses corrompre par la possession dangereuse des richesses, cause trop ordinaire de mille maux incurables. Si donc tu veux m'en croire, tu jetteras tout ton argent dans la mer : un homme vertueux, comme toi, n'en a pas besoin, pouvant contempler à son gré toutes les richesses de la philosophie : il n'est pas cependant nécessaire de le jeter dans un endroit profond, il suffit que ce soit à peu de distance du rivage ; n'avance dans l'eau que jusqu'à la ceinture et que j'en sois seul le témoin. Si toutefois tu ne goûtes pas ce conseil, tu peux promptement te défaire de ton or d'une meilleure manière, et sans en laisser une obole, le distribuer à tous ceux qui en ont besoin ; donner à l'un cinq drachmes, à l'autre une mine, à celui-ci un demi-talent, et si c'est un philosophe, il est juste qu'il ait double et même triple part. Quant à moi, je ne demande rien pour moi-même ; mais afin de pouvoir soulager quelques amis qui sont dans l'indigence, il me suffira que tu veuilles remplir cette besace, qui ne tient que deux médimnes, mesure d'Egine : quand on est philoso-

¹ Cette fontaine était, à en croire Pausanias, la seule qui existât dans Athènes ; mais elle fournissait de l'eau à toute la ville par neuf tuyaux, ce qui la fit nommer *ἐννεάκρουνος* ; elle devait ses embellissements à Pisistrate le tyran. Auparavant elle s'appelait *Callirhoë*. On se servait de l'eau de cette fontaine pour les mariages et dans toutes les cérémonies de religion, ainsi que le témoigne Thucydide.

phe, il faut être modeste, se contenter de peu, et les désirs ne doivent point passer la besace.

TIMON. — Je loue ton désintéressement, Thrasyclès ; mais avant de remplir ta besace, il faut que je décharge sur ta tête quelques coups de poing, et par dessus le marché quelques coups de hoyau.

THRASYCLÈS. — O lois ! ô république ! un homme abominable frappe les citoyens d'une ville libre !

TIMON. — De quoi te plains-tu, mon cher Thrasyclès ? t'ai-je fait mauvaise mesure ? tiens, je vais te donner quatre chéniques par dessus.

Mais, qu'est-ce ceci ? ils accourent en foule ; Blepsias, Lachès, Gniphon, et une légion de coquins qui vont bientôt pleurer. Qui m'empêche de monter sur cette roche ? laissons reposer mon hoyau déjà fatigué, amassons des pierres : j'en vais faire pleuvoir une grêle sur eux.

BLEPSIAS. — Arrête, Timon, nous nous en allons.

TIMON. — Ce ne sera pas, du moins, sans répandre du sang ou recevoir quelque blessure¹.

¹ On peut comparer à ce dialogue la tragédie d'Aristophane intitulée *Plutus*.

L'ALCYON ¹

OU

DE LA MÉTAMORPHOSE

CHÉRÉPHON ET SOCRATE

CHÉRÉPHON. — Quelle voix a frappé mon oreille, Socrate ? Elle semble venir de ces rivages lointains et de ce promontoire. Comme elle est agréable ! Quel animal rend de pareils sons ? Les habitants des eaux sont muets, il me semble.

SOCRATE. — C'est un oiseau de mer, que l'on appelle alcyon ², dont le chant est plaintif et douloureux. Les hom-

¹ Quelques commentateurs attribuent ce traité à Léon, philosophe académicien.

² On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description que le Scholaste fait de cet oiseau. L'Alcyon, dit-il, est un oiseau de la grandeur d'un petit moineau-franc, d'un plumage nuancé de différentes couleurs. Il est tout à la fois, vert, bleu et un peu rouge ; son bec est petit, allongé et de couleur verdâtre ; cet oiseau vit le long des rivages de la mer de Sicile, il ne pond que cinq œufs, et construit son nid avec des épines et des arêtes de poisson entrelacées, comme les fils d'une toile, et il n'y a que les hommes qui puissent le détruire ; aucun autre animal ne le peut. Ce nid par sa forme, ressemble à un récipient de chimiste ; le fond en est la partie la plus large ; l'entrée est fort étroite, et si cachée, qu'il n'y a que l'Alcyon qui puisse s'y glisser et la reconnaître ; la femelle s'accouple en tout temps avec le mâle de son espèce : mais c'est au milieu de l'hiver qu'elle devient mère ; elle emploie sept jours à construire son nid, et sept autres à pondre et à élever ses petits : le temps de sa ponte passe pour un temps sacré ; ce temps est ordinairement celui du coucher des pléiades (fin de novembre.) Cet oiseau se pose sur les pierres et chante assez agréablement ; alors la mer devient absolument calme, et n'est plus agitée par le vent. Des deux sortes d'Alcyons la plus grosse n'a point de voix, c'est la plus petite qui chante : leurs plumes, comme les cheveux des hommes, changent avec l'âge, et l'on reconnaît les vieux Alcyons à leur plumage. On dit que les femelles ne survivent guère aux mâles, et qu'après la mort de ceux-ci, elles restent sans boire ni manger. Ces femelles s'appellent *Ceices*, et l'on prétend que quand quelqu'un les entend chanter, c'est un signe très certain qu'il mourra bientôt. On peut consulter aussi Aristote, *des animaux*, liv. IX, chap. xiv. Plutarque, au traité de la tendresse qu'on a pour ses enfants, décrit le nid de l'Alcyon d'une manière très intéressante.

mes débitent à son sujet une ancienne fable. Femme autrefois, dit-on, et fille d'Éole, fils d'Hélénus, elle regretta par ses pleurs un tendre époux, mort à la fleur de son âge : c'était Célyx, roi de Trachine, fils de Lucifer, et d'une beauté égale à celle de son père. Les dieux ont bien voulu lui donner des ailes, et maintenant elle vole sous la forme d'un oiseau, le long des rivages de la mer, cherchant son époux, qu'elle n'a pu trouver sur la terre, dont elle a parcouru toutes les contrées.

CHÉRÉPHON. — C'est l'alcyon, dis-tu ? Jamais auparavant je n'avais entendu sa voix ; elle m'a frappé sans que je la connusse. Cet oiseau rend un son véritablement lugubre. Comment est-il fait, Socrate ?

SOCRATE. — Il n'est pas grand, mais il a reçu des dieux une grande récompense de son amour conjugal ; car, durant le temps auquel il fait ses petits, l'univers coule des jours nommés alcyoniens, remarquables par le calme qui règne au milieu de l'hiver ; c'est aujourd'hui l'un de ces plus beaux jours. Vois comme le temps est serein ! comme la mer est calme, tranquille, et pour ainsi dire unie comme un miroir !

CHÉRÉPHON. — Tu as raison ; on voit bien que c'est aujourd'hui un jour alcyonien : hier en était encore un. Mais, de grâce, apprends-moi, Socrate, ce que nous devons croire de ces traditions anciennes, que des oiseaux ont été changés en femmes, et des femmes transformées en oiseaux. Toutes ces métamorphoses paraissent d'une impossibilité absolue.

SOCRATE. — O mon Chéréphon ! nous sommes bien peu clairvoyants pour juger des choses possibles ou impossibles. Nous les examinons sur la raison humaine, toujours ignorante, toujours infidèle, et bornée dans ses connaissances ; voilà pourquoi ce qui est facile nous paraît souvent d'une difficulté extrême, et que nous croyons ne pouvoir atteindre à ce qui est sous notre main. Cette erreur est fréquente ; notre inexpérience et la faiblesse de notre esprit en sont la cause. En effet, tout homme, quel que soit son âge, n'est véritablement qu'un enfant, puisque le temps de notre vie, comparé avec tous les siècles, n'est qu'un court espace semblable au temps de l'enfance. Comment pourrions-nous donc affirmer que les choses de cette nature sont possibles ou impossibles, si nous ne connaissons pas la puissance des dieux et des génies ? Tu as vu, Chéréphon, quelle tempête il faisait il y a trois jours.

Rappelle-toi la frayeur que nous causaient les éclairs, le bruit du tonnerre, et l'impétuosité extrême des vents ; on aurait cru que la terre entière allait s'écrouler : bientôt après le calme s'est établi d'une manière admirable ; il dure jusqu'à ce jour. Lequel des deux crois-tu le plus difficile, ou de faire succéder un calme profond à la plus effroyable tempête, et de ramener la tranquillité dans l'univers, ou de changer la forme d'une femme pour lui donner celle d'un oiseau ? Eh, ne voyons-nous pas chez nous les enfants faire à peu près la même chose, pétrir avec adresse l'argile ou la cire, et donner successivement à la même masse plusieurs figures différentes ? Il est donc bien aisé au Génie souverain, dont la puissance extrême ne peut se comparer à la nôtre, de changer à son gré tous les êtres. Pourrais-tu dire de combien tout le ciel te semble plus grand que toi ?

CHÉRÉPHON. — Quel homme, Socrate, peut comprendre de pareilles choses ? qui pourrait en parler ? Il n'est pas possible de les exprimer.

SOCRATE. — Comparons les hommes entre eux, nous remarquerons dans les individus une différence extrême de force et de faiblesse. Entre l'homme parvenu à la fleur de son âge, et les enfants nouveau-nés ou ceux qui ne comptent que cinq ou dix jours, quelle disproportion ! Elle se fait sentir dans presque toutes les actions de la vie, dans les arts industriels qu'exercent les hommes, dans tout ce qu'ils font, soit par le moyen du corps, soit par celui de l'âme. Les mêmes choses ne seraient pas même venues dans l'esprit des enfants.

La force d'un homme parvenu à l'âge viril, l'emporte sans mesure sur celle des enfants, et à tel point, qu'un seul homme viendrait facilement à bout de plusieurs milliers d'enfants ; leur âge, privé de tout secours, dénué de tous moyens, est, par la loi de la nature, celui de l'homme au moment de sa naissance. Si donc l'homme nous paraît différer aussi considérablement de lui-même, quelle idée aurons-nous de la différence qui existe entre nous et l'immensité du ciel, aux yeux de ceux qui peuvent considérer de pareils objets ? Sans doute on croira aisément qu'autant l'univers l'emporte, par la grandeur, sur Socrate et Chéréphon, autant sa puissance, sa sagesse et son intelligence, doivent, par analogie, surpasser nos facultés.

D'ailleurs une infinité de choses sont faciles à bien des gens et me seraient impossibles, et à toi et à beaucoup d'autres qui nous ressemblent. Jouer de la flûte, ou lire, est, pour ceux qui

n'ont aucune connaissance des lettres, ou qui ignorent la musique, une chose plus difficile que de faire un oiseau d'une femme, ou une femme d'un oiseau. Mais la nature jette dans le rayon d'une ruche un animal sans pieds et sans ailes, lui donne des ailes et des pieds, le fait briller des couleurs les plus belles et les plus variées, et forme l'industrielle abeille, qui compose un miel délicieux. La nature tire des œufs qui n'ont ni voix, ni vie, une foule d'oiseaux, d'animaux terrestres ou aquatiques, en employant, comme on le dit, l'opération mystérieuse de l'air, le grand agent de la nature.

La puissance des immortels est si vaste, l'homme, sujet à la mort, est si faible, si peu capable de connaître, par la contemplation, les grandes opérations de la nature, et encore moins, les petites ; nous sommes si peu instruits, même des choses qui se passent tous les jours sous nos yeux, que nous ne pouvons rien prononcer de certain, ni sur les alcyons, ni sur les rossignols. Du moins je transmettrai à mes enfants les fables que nos pères nous ont transmises à ton sujet, ô plaintif et mélodieux oiseau ! je célébrerai ta piété et ta tendresse envers ton époux ; je dirai à mes deux femmes, Xantippe et Myrto, ton histoire, et la récompense que tes vertus ont obtenue des dieux. Et toi, Chéréphon, n'en feras-tu pas autant ?

CHÉRÉPHON. — Oui, Socrate, on ne peut mieux faire ; et ce que tu viens de dire offre une double exhortation sur l'union des époux.

SOCRATE. — Disons à présent adieu à l'alcyon ; il est temps de retourner du port de Phalère à la ville.

CHÉRÉPHON. — Volontiers, faisons ce que tu

PROMÉTHÉE OU LE CAUCASE

MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE

MERCURE. — C'est ici le Caucase ¹, sur lequel nous devons crucifier ce malheureux Titan. Cherchons une roche escarpée, propre à notre dessein ; voyons s'il est quelque endroit que la neige n'ait pas entièrement couvert, et où l'on puisse attacher fermement les chaînes qui doivent le suspendre et le tenir exposé à la vue de tout le monde.

VULCAIN. — Examinons, Mercure ; car il ne faut pas le crucifier dans un endroit bas et voisin de la terre, de peur que les hommes qu'il a formés ne viennent le délivrer. Il ne faut pas non plus le placer sur le sommet de la montagne ; on ne le verrait pas ². Mais si tu m'en crois, nous l'attacherons à une hauteur médiocre : ici, au-dessus de ce précipice ; nous étendrons ses mains, l'une sur ce rocher, l'autre sur celui qui est en face.

MERCURE. — Tu as raison. Ces rochers sont escarpés, inaccessibles et pendant de tous côtés ; ce précipice n'a qu'un sentier étroit, sur lequel on peut à peine se tenir sur la pointe du pied : voilà la croix la plus convenable que nous puissions trouver. Allons, Prométhée ; plus de retardements. Monte ici, et laisse-toi clouer, sans résistance, à cette montagne.

PROMÉTHÉE. — De grâce, Mercure, Vulcain, prenez pitié d'un dieu qui n'a pas mérité son malheur.

MERCURE. — Tu nous engages à avoir pitié de toi, sans

¹ Ce commencement est imité de celui du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Voir la traduction d'Eschyle que nous avons publiée à la même librairie.

² Eschyle dit, au contraire, que du rocher où il sera attaché, il ne verra aucun mortel et n'attendra pas leur voix.

doute, afin que nous soyons crucifiés à ta place, pour avoir désobéi aux ordres que nous avons reçus. Est-ce que le Caucase ne te paraît pas assez grand pour pouvoir contenir encore deux autres malheureux cloués à ces roches ? Allons, étends la main droite. Toi, Vulcain, enchaîne-la, et affermis-la avec un clou ; frappe vigoureusement de ton marteau. Et toi, donne l'autre main, qu'on l'enchaîne aussi fermement : voilà qui est fait. Bientôt l'aigle qui te rongera le foie, va descendre, et tu seras récompensé de tes belles inventions.

PROMÉTHÉE. — O Saturne ! ô Japet ! ô Terre qui m'as donné le jour ! quels maux on fait souffrir à un infortuné qui n'a fait aucun mal !

MERCURE. — Tu n'as fait aucun mal, Prométhée ! toi qui, chargé de faire la distribution des viandes, as poussé l'injustice et la fourberie au point de te réserver les meilleurs morceaux et de ne servir à Jupiter que des os couverts d'une graisse blanche ? Je me rappelle fort bien les vers où Hésiode a dit cela ¹. Et n'as-tu pas formé les hommes, ces méchants animaux et qui pis est les femmes ? En outre, tu as dérobé le feu, la possession la plus précieuse des immortels ; tu l'as donné aux humains ; et après avoir commis tous ces crimes, tu dis que tu es enchaîné sans avoir fait aucun mal !

PROMÉTHÉE. — Tu as bien l'air, Mercure, de chercher, comme le dit Homère ², à inculper un innocent. Tu me reproches des choses pour lesquelles, si l'on me rendait justice, je serais jugé digne d'être nourri dans le Prytanée. Ah ! si tu avais le temps de m'entendre, je me justifierais assez bien à tes yeux de tous les crimes qu'on m'impute, pour démontrer l'injustice dont Jupiter use envers moi. Mais toi, qui es un peu babilard et versé dans les chicanes du barreau, plaide sa cause et cherche à prouver qu'il a porté un jugement équitable, en me faisant crucifier sur le Caucase, près des portes de Caspès ³, pour être un spectacle de pitié aux yeux de tous les Scythes.

MERCURE. — C'est vouloir bien tard plaider sur ton appel,

¹ Hésiode, *Théogonie*, v. 540. Eschyle ne parle point de ce crime ridicule ; c'est pour avoir dérobé le feu que son Prométhée est puni.

² *Iliade*, liv. XIII, v. 775.

³ Les portes de Caspès sont des montagnes, ou plutôt des rochers escarpés et creusés en forme de porte. Ce nom leur a été donné, ou par des habitants de Caspès, ou à cause de la mer Caspienne qu'elles avoisinent. Denis Périège les appelle *les clefs de l'Asie*.

cela n'est plus nécessaire : tu peux parler cependant, aussi bien faut-il que je reste ici, jusqu'à ce que l'aigle qui doit te caresser le foie soit descendu ; et je veux bien abuser du loisir qui me reste jusqu'à ce moment, pour entendre un sophiste aussi artificieux que toi dans ses discours.

PROMÉTHÉE. — Parle donc le premier, Mercure ; donne à ton accusation le plus de force que tu pourras , et n'oublie aucun des moyens capables de justifier ton père. Toi, Vulcain, je te prends pour mon juge.

VULCAIN. — Par Jupiter ! sache qu'au lieu de ton juge je serai ton accusateur. Tu m'as volé mon feu et as laissé refroidir ma forge.

PROMÉTHÉE. — Eh bien, partagez l'accusation ! l'un m'accusera de larcin ; et Mercure, d'avoir formé les hommes, et fait la distribution des viandes. Vous êtes tous deux fort habiles, et vous me paraissez posséder à un grand point le talent de la parole.

VULCAIN. — Mercure parlera pour moi, je ne suis point fait au langage des tribunaux. J'ai cependant bien des choses à dire sur ma forge : mais Mercure est bon orateur, et il s'est soigneusement exercé sur des causes semblables.

PROMÉTHÉE. — Je n'aurais jamais cru que Mercure se fût chargé d'accuser quelqu'un de larcin, ni qu'il voulût me faire là-dessus des reproches ; nous sommes du même métier. Quoi qu'il en soit, fils de Maïa, si tu entreprends cette affaire, il est temps de commencer ton accusation.

MERCURE. — Elle exigerait de longs discours, Prométhée ; il faudrait que je me fusse préparé par un sévère examen de toutes tes actions ; car il ne suffit pas ici de faire une exposition sommaire de tes crimes, ni de dire, que la distribution des viandes t'ayant été confiée, tu as gardé pour toi les meilleurs morceaux, que tu as trompé ton souverain, que tu as formé les hommes, que tu nous as dérobé le feu pour leur en faire présent. Il me semble mon cher, qu'après tant de crimes, tu ne sens pas la clémence excessive dont Jupiter use envers toi. Si tu nies ces actions il faudra pour t'en convaincre, parler longtemps et faire de grands efforts afin de mettre la vérité dans tout son jour ; mais si tu avoues avoir fait la distribution des viandes, telle qu'on te la reproche, formé l'espèce humaine par une invention nouvelle, et dérobé le feu, mon accusation est finie.

Quand je parlerais plus longtemps, je ne dirais que des bagatelles.

PROMÉTHÉE. — Tout ce que tu viens de dire, n'est aussi que bagatelle ; nous le verrons bientôt ; et puisqu'une si courte accusation te paraît suffisante, je vais essayer à présent de détruire les crimes que tu m'imputes. Ecoute d'abord ma justification sur la distribution des viandes. Cependant, j'en atteste le ciel, je suis honteux pour Jupiter, qu'il soit assez peu généreux, assez jaloux de sa portion pour envoyer au supplice un dieu aussi ancien que moi, parce qu'il a trouvé un petit os dans la part qu'il a choisie, sans se rappeler les secours que je lui ai donnés ¹, sans réfléchir sur le principal motif de sa colère. C'est agir en enfant que de se fâcher et d'entrer en courroux, parce qu'on n'a pas reçu le plus gros morceau. Du moins, je ne crois pas, Mercure, que l'on doive garder la mémoire des petites supercheries de cette nature, qui se font dans un festin. Au contraire, si pendant le repas il se commet une faute, on la regarde comme une vétille, qui s'oublie en quittant la table : mais conserver sa haine jusqu'au lendemain, nourrir son ressentiment, et garder longtemps la mémoire d'une offense ; si ! cela est indigne et d'un dieu et d'un roi. Eh, quoi ! si l'on bannit des festins les plaisanteries, les bons mots, les tromperies innocentes, les ris et les coups-d'œil malins, il ne restera plus que l'ivresse, le silence et la satiété, compagnes bien maussades et bien tristes des repas auxquels elles ne conviennent nullement. Pour moi, je ne pensais pas que Jupiter se ressouviendrait le lendemain du tour que je lui avais joué, j'étais bien éloigné d'imaginer qu'il se fâcherait et se croirait gravement insulté de ce qu'en faisant le partage des viandes, on s'est amusé à éprouver si, en choisissant, il distinguerait le meilleur morceau. Mais supposons, Mercure, ce qui est plus grave, qu'au lieu de donner à Jupiter la plus petite part, je la lui eusse entièrement ôtée : eh, quoi ! fallait-il pour cela confondre, comme on dit, le ciel et la terre ; inventer des supplices, songer à des chaînes, à des croix, au Caucase, faire descendre des aigles pour me ronger le foie ? Prends garde que cette conduite ne décèle le peu de générosité, la bassesse des sentiments, le penchant à la colère de celui

¹ Dans *Eschyle*, Prométhée enchaîné détaille les services qu'il a rendus à Jupiter, lorsque la division partageait tous les dieux, et que les uns voulaient chasser Saturne de son trône, et les autres empêcher que Jupiter ne régnaît. Voyez *Eschyle, Prométhée enchaîné*.

qui s'irrite pour un si léger motif. Qu'eût-il donc fait s'il eût perdu un bœuf, lui qui, pour un peu de viande, entre dans un si grand courroux ? Que les hommes, en pareil cas, se conduisent, avec bien plus d'équité ! ils devraient cependant être plus faciles à irriter que les dieux. Néanmoins il n'en est aucun qui condamnat son cuisinier à la potence, pour avoir, en faisant cuire des viandes, trempé le doigt dans la sauce, et l'avoir porté à sa bouche, ou parce qu'il aurait arraché d'un rôti quelques lardons et les aurait avalés. Le coupable aurait son pardon, ou, s'il avait affaire à un maître bien en colère, il en serait quitte pour un coup de poing, ou un soufflet ; mais personne, chez les hommes, ne serait crucifié pour une pareille peccadille. En voilà assez sur le partage des viandes ; j'ai honte de m'en justifier, et il est bien plus honteux à Jupiter de me le reprocher.

Il est temps à présent de parler de la formation des hommes, c'est le sujet d'une double accusation ; je ne sais lequel des deux vous me reprochez davantage, ou d'avoir formé les hommes, quoique je ne dusse en rien faire, (parce qu'il vaudrait mieux, selon vous, qu'ils dormissent encore dans le sein de la terre, et que celle-ci n'eût jamais été pétrie), ou de ne pas leur avoir donné en les formant une figure différente de celle qu'ils ont reçue. Je vais néanmoins me justifier sur ces deux chefs : je tâcherai d'abord de prouver que l'existence des hommes ne cause aucun détriment aux dieux : ensuite, qu'elle leur est avantageuse, et même plus utile, que si la terre toujours déserte, n'eût point été habitée par des hommes.

Dans l'origine (car il faut y remonter pour prouver plus facilement qu'en formant le genre humain je n'ai point fait une innovation criminelle) ; dans l'origine, dis-je, l'espèce divine et céleste était la seule qui existât. La terre, agreste et sans beauté, voyait sa surface hérissée de forêts impénétrables au jour. Les dieux n'avaient ni temple, ni autel : comment aurait-on érigé des statues, des simulacres et d'autres monuments de religion semblables à ceux qui s'élèvent aujourd'hui de toutes parts, et que l'on honore avec tant de soin. Moi, toujours prévoyant, toujours attentif à l'intérêt commun, je cherche les moyens d'augmenter la gloire des dieux, d'ajouter des ornements et des beautés à l'univers ; j'imagine ne pouvoir rien faire de mieux que de prendre un peu de limon, d'en composer certains animaux, et de leur donner une forme semblable à la nôtre. Je croyais, en effet, qu'il manquerait toujours quelque chose à la divinité, tant qu'il n'existerait pas d'être

qu'on pût lui comparer, et dont le parallèle servit à rehausser sa gloire et ses heureux avantages. Je voulus néanmoins que cet être fût mortel, quoique d'ailleurs plein de sens, de discernement, de connaissance du bien et du mal : en conséquence je mêlai, ainsi que le disent les poètes, de l'eau et de la terre ; je pétris ce limon ; j'en formai les hommes, et j'appelai Minerve pour m'aider dans mon ouvrage. Voilà le grand crime que j'ai commis envers les dieux. Tu vois quel tort peut leur causer un peu de limon, dont j'ai formé des animaux, qui jusque-là étaient immobiles, et auxquels j'ai communiqué le mouvement. On croirait que depuis ce temps les dieux ont perdu quelque chose de leur divinité, parce que des animaux mortels existent sur la terre. Jupiter en est irrité comme si la naissance des hommes eût avili la condition des dieux. Apparemment qu'il craint qu'un jour ces animaux ne prennent le parti de se révolter et de déclarer la guerre aux dieux, à l'exemple des géants. Mais il est aisé de voir, Mercure, que vous n'avez jamais reçu aucun dommage, ni de moi, ni de ceux que j'ai formés : si vous en avez reçu le moindre, montrez-le, et je me tais ; j'avouerai même que c'est avec justice que vous me traitez ainsi.

Jette à présent un coup-d'œil sur la terre, et tu connaîtras bientôt si les êtres sortis de mes mains sont pour les dieux de quelque utilité. Ce n'est plus, comme autrefois, cette terre déserte, aride et sans beauté ; les villes, les campagnes, les plantes cultivées l'embellissent de toutes parts. La mer est couverte de vaisseaux ; les îles sont habitées ; partout s'élèvent des temples et des autels ; on célèbre partout des sacrifices et des solennités ; toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si j'avais formé les hommes pour être leur unique maître, on pourrait m'accuser d'une ambitieuse avarice ; mais c'est pour vos intérêts communs que j'ai travaillé. Bien plus, on voit en tous lieux des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, à toi-même, Mercure ; et Prométhée n'en a point. Tu peux juger par là si je n'ai eu que moi seul en vue, si j'ai trahi nos communs intérêts, et dégradé la condition des dieux.

Convien's encore de ceci, Mercure, et examine s'il est possible de concevoir un bonheur sans témoin, une possession, un ouvrage qui ne doit être vu de personne, que personne ne doit louer, et qui soit cependant agréable, qui puisse charmer son possesseur. Mais en disant ceci, quel est mon but ? C'est de faire comprendre que si les hommes fussent restés dans le

néant, la beauté de l'univers n'eût point eu de témoins ; que les richesses dont nous jouissons, ne devant être admirées de personne, n'auraient plus eu le même prix à nos yeux, puisqu'il n'eût point existé de condition inférieure, à laquelle nous eussions pu comparer la nôtre ; nous n'aurions jamais compris à quel point nous sommes heureux, si nous n'eussions point vu d'être privé de notre félicité. C'est ainsi qu'on ne prouve la grandeur qu'en la comparant à la petitesse. Et vous, lorsque vous deviez me combler d'honneurs pour cette admirable invention, vous m'avez attaché en croix : c'est toute la récompense dont vous payez mes utiles desseins.

Vous alléguez qu'il y a des scélérats parmi les hommes, qu'ils commettent des adultères, se font la guerre, épousent leurs sœurs, dressent des embûches à ceux qui leur ont donné le jour ; mais tous ces désordres ne sont-ils pas communs chez nous ? Doit-on pour cela faire un crime au Ciel et à la Terre¹ de nous avoir donné l'existence ? Tu me diras, peut-être, qu'occupés des besoins des hommes, nous allons être nécessairement plongés dans une infinité d'affaires. Hé, quoi ! autant vaudrait qu'un pasteur se plaignît d'avoir un troupeau, parce qu'il exigerait tous ses soins. S'il lui donne de la peine, il lui procure aussi des plaisirs et une occupation qui n'est point dépourvue d'agréments. Que ferions-nous si notre prévoyance n'avait à s'exercer sur aucun objet ? Plongés dans l'oisiveté, nous boirions le nectar, nous nous remplirions d'ambroisie sans rien faire de plus.

Mais ce qui me cause le plus de dépit, c'est que, blâmant la fabrication des hommes, et principalement celle des femmes, vous en êtes cependant amoureux, au point de ne vous donner aucun repos que vous ne soyez descendus sur la terre, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous celle d'un satyre ou d'un cygne, et vous ne dédaignez pas de faire des dieux avec les mortelles. Mais il fallait, diras-tu, donner aux hommes une autre forme, et ne pas les faire à notre ressemblance. Hé ! quel autre modèle plus parfait pouvais-je me proposer dans mon ouvrage, que celui dont je connaissais la beauté suprême ? Fallait-il faire de l'homme un animal irraisonnable, une brute sauvage et féroce ? Comment aurait-il offert des sacrifices aux dieux ? Comment leur aurait-il rendu d'autres hommages, s'il n'eût été formé tel qu'il est ? Toutefois, quand les mortels vous

¹ Voyez le commencement de la *Théogonie* d'Hésiode, dans les *Poètes moralistes* de la Grèce, même librairie.

offrent des hécatombes, vous ne tardez guère à aller les recevoir, fallût il se rendre à l'extrémité de l'Océan, *chez les irréprochables Éthiopiens*¹. Et vous envoyez à la croix celui qui vous procure ces hommages et ces sacrifices quel'on vous adresse ! Mais c'est assez me justifier sur la formation des hommes.

Je passe, si tu le juges à propos, au larcin du feu, ce larcin que vous me reprochez comme un crime. Je te supplie par les dieux, Mercure, de répondre sans balancer à cette question. Avez-vous perdu quelque chose de ce feu, depuis que les hommes en jouissent ? Tu ne me répondras pas ; car cette possession est de nature à ne pouvoir être altérée par le partage. Le feu ne s'éteint point en allumant un autre feu : c'est donc pure jalousie de votre part de ne pas permettre qu'on le communique à ceux qui ne vous ont fait aucun mal. N'êtes-vous pas des dieux, par conséquent des êtres bons, généreux, éloignés de toute envie ? Mais, quand j'aurais dérobé la totalité du feu pour le porter sur la terre ; quand je ne vous en aurais pas laissé la moindre étincelle, je ne vous aurais fait aucun tort ; il ne vous est d'aucune utilité. Vous n'éprouvez point de froid ; vous ne faites point cuire l'ambrosie, et vous n'avez pas besoin de lumière artificielle.

Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer du feu ; il leur est nécessaire pour bien des choses, mais surtout pour parfumer les rues de l'odeur des victimes, et brûler l'encens pour rôtir sur les autels les cuisses des hosties. Je vois même que vous vous plaisez fort à en respirer la vapeur, et que vous regardez comme un régal délicieux l'odeur des victimes, qui s'élève jusqu'au ciel sur un tourbillon de fumée². Vos reproches tombent donc en contradiction avec vos goûts. Je m'étonne aussi que vous ne défendiez pas au soleil de luire sur les hommes ; son feu est bien plus divin, bien plus ardent que celui dont vous m'accusez de vous avoir ravi la possession. J'ai fini mon apologie. Vous, Mercure et Vulcain, si vous ne la trouvez pas satisfaisante, répondez-y, et convainquez-moi ; je tâcherai de me justifier de nouveau.

MERCURE. — Il n'est pas aisé, Prométhée, de lutter contre un sophiste aussi rusé que tu l'es. Cependant félicite-toi de ce que Jupiter n'a pas entendu ton discours. Je suis sûr qu'il eût attaché sur toi seize vautours pour te déchirer les entrailles.

¹ Allusion au v. 423 du premier livre de l'*Illiade*

² HOMÈRE *Illiade*, liv. I, v. 318.

Tu penses te justifier, et tu lui intentes une accusation grave. Mais je suis fort étonné qu'étant devin, tu n'aies pas prévu la punition que tu devais essayer.

PROMÉTHÉE. — Je l'ai prévue, Mercure, et je sais en outre que je dois être délivré ; que sous peu de temps un Thébain ton ami, doit venir ici pour tuer l'aigle que tu m'as dit être sur le point de descendre.

MERCURE. — Puissent toutes ces choses arriver ! puissé-je te voir délivré de tes chaînes, assis à table avec nous ! pourvu toutefois que tu ne fasses pas le partage des viandes.

PROMÉTHÉE. — Sois tranquille, Mercure ; je partagerai bientôt vos festins. Jupiter me délivrera, pour me récompenser d'un bonheur assez grand.....

MERCURE. — Lequel ? Ne tarde pas à me l'apprendre.

PROMÉTHÉE. — Connais-tu Thétis ?... Mais il vaut mieux ne point parler, et garder mon secret, afin qu'il soit le prix de ma délivrance ¹.

MERCURE. — Hé bien, garde-le, Titan, si tu le juges à propos. Pour nous, Vulcain, allons-nous-en ; déjà l'aigle s'approche. Bon courage, Prométhée ; je voudrais que déjà l'archer Thébain dont tu viens de parler, vint à paraître, et mit fin aux tourments que cet oiseau va te faire souffrir en te déchirant.

¹ La même pensée est dans *Eschyle*.

DIALOGUES DES DIEUX

DIALOGUE PREMIER

PROMÉTHÉE ET JUPITER

PROMÉTHÉE. — Délivre-moi, Jupiter, car j'ai déjà souffert des maux affreux.

JUPITER. — Que je te délivre, dis-tu, toi qui devrais porter des chaînes encore plus pesantes, avoir la tête accablée du **Caucase entier**, et dont **seize vautours devraient non seulement déchirer le foie, mais arracher les yeux**, pour te punir d'avoir formé ces animaux appelés *hommes*, dérobé le feu du ciel, et surtout fabriqué les femmes. Qu'est-il besoin de parler de ta supercherie dans la distribution des viandes où tu m'as servi des os couverts de graisse, pour te réserver la meilleure part ?

PROMÉTHÉE. — Eh ! n'en suis-je pas assez puni, depuis un si long temps que je suis cloué au Caucase, et que je nourris de mon foie un aigle, le plus impitoyable des oiseaux ?

JUPITER. — Ce n'est pas encore la plus petite partie de tout ce que tu dois souffrir.

PROMÉTHÉE. — Cependant, si tu me délivrais, ce ne serait pas sans en recevoir une récompense, et je t'avertirais d'une chose qui t'intéresse infiniment.

JUPITER. — Tu me tends encore quelque piège, Prométhée.

PROMÉTHÉE. — Et qu'y gagnerais-je ? si je suis convaincu de te dresser des embûches, tu sauras bien retrouver le Caucase¹, et tu ne manqueras pas de chaînes.

¹ A la lettre : tu n'ignoreras pas où est le Caucase.

JUPITER. — Dis-moi donc, auparavant, quelle est cette récompense intéressante que j'en dois recevoir.

PROMÉTHÉE. — Si je te dis le motif pour lequel tu t'es mis en chemin, te paraîtraï-je pour le reste un prophète digne de foi ?

JUPITER. — Pourquoi non ?

PROMÉTHÉE. — Tu vas trouver Thétis, pour coucher avec elle.

JUPITER. — Tu l'as deviné ; mais que s'ensuivra-t-il ? car il me semble que tu diras la vérité.

PROMÉTHÉE. — Garde-toi bien, Jupiter, d'avoir aucun commerce avec la fille de Nérée ; si elle devient grosse de toi, l'enfant qu'elle mettra au jour te traitera comme tu as traité Saturne.

JUPITER. — Tu veux dire par là, qu'il me chasserait de mon trône.

PROMÉTHÉE. — Ma prédiction puisse-t-elle être sans effet ! mais tel est le sort dont tes amours sont menacés.

JUPITER. — Cela étant, je souhaite bien du plaisir à Thétis. Que Vulcain te délivre en récompense de cet avis.

DIALOGUE II

L'AMOUR ET JUPITER

L'AMOUR. — Si j'ai commis quelque faute, pardonne-moi, Jupiter, je suis encore un enfant, et n'ai point de raison.

JUPITER. — Toi, un enfant, Amour ! toi, qui est bien plus vieux que Japet ! Est-ce parce que tu n'as pas encore de barbe ni de cheveux gris, que tu veux passer pour un enfant, tandis que tu es vieux et rusé ?

L'AMOUR. — Et quel mal t'a donc fait ce vieillard, puisque tu prétends que je le suis, pour former le dessein de l'enchaîner ?

JUPITER. — Examine, petit scélérat, si c'est peu de chose que les outrages que tu me fais ; car il n'est rien en quoi tu ne m'aies transformé, satyre, taureau, or, cygne, aigle. Tu n'as

rendu aucune femme amoureuse de moi-même ; et je ne sache point, que par ton moyen, j'aie jamais pu plaire à quelqu'une. au contraire, je suis obligé d'user de prestiges avec elles, et de cacher ma personne ; il est vrai qu'elles ne haïssent pas le taureau, ni le cygne ; mais si elles me voyaient, elles mourraient de frayeur.

L'AMOUR. — Cela est tout naturel, Jupiter, et comme elles sont mortelles, elles ne sauraient supporter ta vue.

JUPITER. — Et comment se fait-il que Branchus et Hyacinthe soient amoureux d'Apollon ?

L'AMOUR. — Il est vrai ; cependant Daphné l'a fui, quoiqu'il soit paré d'une belle chevelure et n'ait point de barbe. Si tu veux devenir aimable, Jupiter, cesse d'agiter ton égide et de porter la foudre : pour te rendre plus agréable, ceins tes cheveux d'une bandelette, et laisse-les flotter sur l'une et l'autre épaule ; prends un vêtement de pourpre, une chaussure dorée, marche en cadence au son de la flûte et des tambours, et bientôt tu te verras suivi d'une troupe de Ménades, plus nombreuse que celle de Bacchus.

JUPITER. — Fi donc ! je ne puis consentir à prendre un pareil déguisement pour paraître aimable.

L'AMOUR. — Et bien, cesse donc de vouloir aimer ; cela est plus facile.

JUPITER. — Point du tout, je veux aimer, mais je veux jouir plus commodément de mes amours, et ce n'est qu'à cette condition que je te rends la liberté.

DIALOGUE III

JUPITER ET MERCURE

JUPITER. — Tu connais, Mercure, la fille d'Inachus, cette belle enfant.

MERCURE. — Oui.

JUPITER. — Et bien, ce n'est plus une fille, elle est à présent génisse.

MERCURE. — Voilà qui est prodigieux. Comment s'est faite la métamorphose ?

JUPITER. — C'est l'ouvrage de la jalouse Junon. Bien plus, elle a imaginé un supplice nouveau contre cette infortunée, et lui a donné pour pasteur un certain Argus, dont le corps est couvert d'yeux : c'est ce monstre invincible au sommeil qui la conduit au pâturage.

MERCURE. — Que faut-il que je fasse ?

JUPITER. — Descends à Némée (c'est là qu'Argus fait paître sa génisse), tue-le ; tu conduiras ensuite *Io* en Égypte, à travers la mer, et tu en feras *Isis*. Elle y sera désormais honorée par les habitants du pays, comme une déesse qui préside aux débordements du Nil, qui envoie les vents et qui sauve les navigateurs.

DIALOGUE IV

JUPITER ET GANIMÈDE

JUPITER. — Ça, mon petit Ganimède, puisque nous sommes arrivés où je voulais te conduire, viens me baiser, afin que tu saches que je n'ai plus ni bec crochu, ni ailes, ni serres aiguës, enfin que je ne suis plus oiseau, comme je te le paraissais.

GANIMÈDE. — Eh quoi ! tu es homme ! n'étais-tu pas tout à l'heure l'aigle qui, s'abattant sur moi, m'a enlevé du milieu de mon troupeau ? Comment tes ailes se sont-elles fondues ? Comment as-tu pris tout à coup une autre figure ?

JUPITER. — Je ne suis pas homme, tel que tu me vois, encore moins aigle ; mais le souverain maître des dieux, et je change de forme selon ma commodité.

GANIMÈDE. — Que dis-tu, tu es donc notre Pan ? pourquoi ne tiens-tu pas une flûte, et n'as-tu pas des cornes et des jambes velues ?

JUPITER. — Tu crois qu'il n'y a que ce dieu-là ?

GANIMÈDE. — Sans doute ¹, et nous lui sacrifions un bouc mâle, qu'on amène à la caverne où est dressée sa statue. Pour toi, tu m'as l'air d'un homme qui enlève des enfants afin de les vendre comme esclaves.

¹ Comme berger, Ganimède ne connaît d'autre dieu que Pan, puisque c'est lui qu'honorent les bergers.

JUPITER. — Dis-moi un peu, n'as-tu jamais entendu prononcer le nom de Jupiter ? n'as-tu pas vu dans le Gargare ¹ l'autel de ce dieu, qui envoie la pluie, le tonnerre et les éclairs ?

GANIMÈDE. — C'est donc toi, qui dernièrement as fait tomber tant de grêle ; qu'on dit habiter au haut des cieux ; qui fais tant de tapage, et auquel mon père a coutume de sacrifier un bœlier ? Quel mal t'ai-je fait pour être enlevé ainsi, ô roi des dieux ? peut-être que les loups tombant sur mes brebis abandonnées, vont les mettre en pièces.

JUPITER. — Tu songes encore à ton troupeau, lorsque tu deviens immortel, et que tu es destiné à vivre avec moi.

GANIMÈDE. — Que dis-tu ? tu ne me ramèneras donc point aujourd'hui sur le mont Ida ?

JUPITER. — Non certes, car autrement j'aurais en vain changé ma divinité en aigle.

GANIMÈDE. — Mais mon père me cherchera, et s'il me trouve, il se mettra en colère contre moi, je serai battu pour avoir quitté mon troupeau.

JUPITER. — Et où pourra-t-il te voir ?

GANIMÈDE. — Non, je veux m'en aller, et retourner chez mon père. Si tu consens à me reconduire, je te promets que pour prix de ma rançon, il te sacrifiera un autre bœlier. Nous en avons un qui a trois ans, qui est fort, et conduit le troupeau au pâturage.

JUPITER. — Que ce jeune garçon est simple ! qu'il est naïf ! on peut bien dire de lui, *c'est encore un enfant*. Va, mon Ganimède, dis adieu à toutes ces choses, oublie et ton troupeau, et le mont Ida : et puisque déjà tu es un habitant du ciel, tu pourras d'ici répandre tes bienfaits sur ton père et sur ta patrie. Au lieu de fromage et de lait, tu te nourriras d'ambrosie, et tu boiras du nectar ; tu le verseras et le présenteras aux dieux ; mais un plus précieux avantage, c'est que tu cesseras d'être homme, pour devenir immortel ; je ferai briller ton astre du plus bel éclat, enfin tu seras parfaitement heureux.

GANIMÈDE. — Mais quand je voudrai jouer, qu'est-ce qui

¹ Le Gargare était l'un des trois sommets du mont Ida ; Jupiter y avait un temple, comme le dit Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 48.

jouera avec moi ? sur le mont Ida j'avais beaucoup de jeunes garçons de mon âge.

JUPITER. — Ici, tu auras l'Amour pour compagnon de tes divertissements, et des osselets en grande quantité ; tranquillise-toi seulement, sois gai, et ne regrette plus aucune des choses de la terre.

GANIMÈDE. — A quoi donc pourrai-je vous être utile ? me faudra-t-il ici conduire quelque troupeau ?

JUPITER. — Non, tu nous serviras d'échanson, tu auras l'intendance du nectar, et seras chargé du soin de faire les honneurs du banquet.

GANIMÈDE. — Cela n'est pas bien difficile. Je sais comment il faut verser le lait et présenter la coupe de lierre.

JUPITER. — Ne voilà-t-il pas qu'il songe encore à son lait ; il s' imagine qu'il aura des hommes à servir. Ce que tu vois est le ciel, et comme je te l'ai déjà dit, nous nous abreuvons de nectar.

GANIMÈDE. — Est-il plus agréable que le lait ?

JUPITER. — Tu le sauras dans peu, et quand tu en auras goûté, tu ne regretteras pas le lait.

GANIMÈDE. — Mais où dormirai-je, la nuit ? sera-ce avec mon camarade Amour ?

JUPITER. — Non, c'est pour que nous dormions tous deux ensemble que je t'ai enlevé.

GANIMÈDE. — Ne pourrais-tu donc dormir seul ? et trouves-tu plus de plaisir à dormir avec moi ?

JUPITER. — Sans doute, surtout avec un aussi beau garçon que tu l'es, Ganimède.

GANIMÈDE. — Et de quelle utilité ma beauté sera-t-elle à ton sommeil ?

JUPITER. — La beauté répand sur le sommeil un charme agréable et une douce volupté.

GANIMÈDE. — Cependant, mon père se fâchait contre moi quand je couchais avec lui, et le matin il me disait qu'à force de me tourner, de donner des coups de pieds, et de parler en dormant, je lui enlevais le sommeil ; en sorte que souvent il m'envoyait coucher auprès de ma mère. Si c'est pour cela, comme tu le dis, que tu m'as enlevé, tu peux me remettre sur

la terre, autrement tu auras fort à faire avec moi à passer les nuits sans dormir, et je t'incommoderai bien en me retournant sans cesse.

JUPITER. — C'est ce que tu peux me faire de plus agréable, que de m'obliger à veiller avec toi ; car alors je ne cesserai de te baiser, de te serrer dans mes bras.

GANIMÈDE. — Tout comme il te plaira ; mais moi, je dormirai tandis que tu me baiseras.

JUPITER. — Nous saurons ce qu'il faudra faire alors. A présent, Mercure, emmène-le, et fais lui boire l'immortalité ; tu nous l'amèneras ensuite pour qu'il nous serve d'échanson : mais apprends-lui auparavant à présenter la coupe comme il le faut

DIALOGUE V

JUNON ET JUPITER

JUNON. — Depuis que tu as amené ici ce jeune Phrygien, que tu as enlevé du mont Ida, tu fais bien moins d'attention à moi.

JUPITER. — Et quoi, en es-tu déjà jalouse ? il est si simple, si doux ! je croyais qu'il n'y avait que les femmes avec lesquelles j'avais quelque commerce, qui fussent en but à ta mauvaise humeur.

JUNON. — Tu n'agis pas mieux en ceci, et cette conduite n'est nullement du souverain des dieux. M'abandonner ainsi, moi ta légitime épouse, et descendre sur la terre pour commettre, sous la forme d'une pluie d'or, d'un satyre ou d'un taureau, d'infâmes adultères ! Toutefois tes maîtresses restent là-bas, au lieu que tu as fait monter ici ce jeune Idéen que tu as enlevé : il demeure avec nous, et sous le prétexte de nous verser à boire, il est toujours sur notre tête. Ne dirait-on pas que tu manques d'échansons, et qu'Hébé et Vulcain sont fatigués de nous servir ? Tu ne prendrais jamais la coupe de la main de ce beau garçon, qu'après l'avoir baisé lui-même à la vue de tout le monde ; ce baiser te semble plus doux que le nectar. C'est pour cela, sans doute, que souvent sans avoir soif tu demandes à boire : quelquefois même, content de goûter à la coupe, tu la lui rends aussitôt ; mais tandis qu'il

boit, tu la reprends pour savourer ce qu'il y a laissé ; et tu choisis toujours le côté par lequel il buvait, et où ses lèvres ont porté, afin de boire et de baiser tout à la fois. Dernièrement, ô souverain et père de tous les dieux ! ayant mis bas ton égide et déposé ta foudre, tu jouais aux osselets avec cet enfant, malgré cette longue barbe qui te pend au menton. Oui, j'ai les yeux ouverts sur toute ta conduite ; ne pense pas à m'échapper en rien.

JUPITER. — Et quel mal y a-t-il, Junon, à baiser, en buvant, un jeune garçon d'une beauté si parfaite, à trouver du plaisir et dans son baiser, et dans le nectar ? Ah ! si je lui permettais de t'en donner un seul, tu ne me blâmerais plus de les trouver préférables à la boisson des dieux.

JUNON. — Voilà les discours de nos amateurs de garçons : mais pourrait-on me croire assez insensée pour consentir à approcher mes lèvres de celles de ce petit Phrygien efféminé ?

JUPITER. — Cesse, ma très noble épouse, de dire des injures à l'objet de mes amours, et sache que cet efféminé, ce barbare, m'est plus agréable, plus cher que... : je ne veux pas achever, pour ne pas t'irriter davantage.

JUNON. — Je voudrais bien aussi que, pour me punir, tu en eusses fait ta femme. Souviens-toi des outrages que tu me fais à cause de ton échanson.

JUPITER. — Non : il faudrait peut-être que ton fils Vulcain, au sortir de sa forge, tout couvert d'étincelles, quittant à peine ses tenailles, vint encore, en boitant, nous verser à boire ! Il faudrait que nous prissions la coupe de ses doigts crasseux, le tirer même à nous, et baiser tendrement ce beau mignon, dont toi-même, qui es sa mère, ne pourrais, sans répugnance, embrasser le visage tout barbouillé de suie. Oh ! cela serait très agréable ; voilà un échanson tout à fait digne du banquet des dieux. Vraiment il faut renvoyer au plus tôt Ganimède ; car il est propre ; ses doigts délicats ont la couleur des roses ; et ce qui te chagrine le plus, il donne des baisers plus suaves que le nectar.

JUNON. — A présent, Jupiter, Vulcain te paraît boîteux, ses doigts sont indignes de ta coupe, son visage est plein de suie, sa vue seule te cause des nausées ; mais c'est depuis que l'Ida a vu naître ce jeune berger à blonde chevelure. Auparavant, tu ne voyais pas les défauts de mon fils ; et ni la cendre. ni la

fumée de sa forge, ne t'empêchaient de recevoir à boire de sa main.

JUPITER. — Tu te fais de la peine à toi-même, Junon, et sans rien y gagner davantage. Ta jalousie ne fait qu'accroître mon amour. Si cependant tu éprouves quelque déplaisir à recevoir la coupe de la main de ce bel enfant, que ton fils soit ton échanton. Pour toi, mon Ganimède, tu ne présenteras la coupe qu'à moi seul, et chaque fois tu me donneras deux baisers, lorsque tu me la présenteras pleine, et lorsque tu la reprendras de moi. Quoi ! tu pleures ? Ne crains rien ; si quelqu'un te cause le moindre chagrin, il versera des larmes.

DIALOGUE VI

JUNON ET JUPITER

JUNON. — Tu vois cet Ixion, Jupiter ; quelle idée as-tu de ses mœurs ?

JUPITER. — Mais, je le crois un galant homme, un bon convive : autrement, il ne vivrait pas avec nous s'il était indigne de partager notre banquet.

JUNON. — Hé bien, il en est indigne, et c'est un insolent : qu'il ne soit donc plus de notre société.

JUPITER. — Eh, quelle injure t'a-t-il faite ? Il faut, je pense, que j'en sois instruit.

JUNON. — Qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? La pudeur m'empêche de m'expliquer, et sa hardiesse est d'une nature.....

JUPITER. — C'est justement pour cela qu'il faut parler ; et plus son crime est honteux, plus il faut me le déclarer. Aurait-il fait à quelque déesse quelque proposition malhonnête ? Car voilà le crime honteux que j'entends, et que tu n'oserais dire.

JUNON. — A moi-même, Jupiter, et non à d'autre : il y a même déjà quelque temps. D'abord, je ne m'étais aperçue de rien, et j'ignorais pourquoi il avait toujours les regards fixés sur moi. Bientôt il poussa des soupirs, versa secrètement des larmes. Si quelquefois, après avoir bu, je rendais la coupe à Ganimède, il la lui demandait aussitôt, pour boire à l'endroit

même où mes lèvres avaient porté, et l'ayant prise, il la baisait en buvant, il l'approchait de ses yeux, et me regardait ensuite. Je compris alors que tous ces gestes me marquaient de l'amour. Longtemps j'eus honte de t'en parler, et je pensais que cet homme réprimerait sa folie; mais enfin, comme il osait me tenir des discours galants, je me suis bouché les oreilles pour ne rien entendre de ses prières injurieuses; je l'ai laissé pleurer et se rouler de désespoir, et suis venue pour t'instruire de son audace.

JUPITER. — Fort bien. Le scélérat! s'attaquer à moi-même! porter ses vœux jusqu'au lit de Junon! Se serait-il à tel point enivré de nectar? Mais aussi c'est notre faute, et l'extrême amitié que nous témoignons aux mortels en les faisant nos convives, en est la cause. Il faut donc leur pardonner si, abreuvés de la même boisson que nous, voyant des beautés célestes et telles qu'il n'en est point sur la terre, ils en désirent la jouissance, et sont vaincus par l'amour. L'amour est, en effet, quelque chose de bien violent. Les hommes ne sont pas seuls soumis à son empire; nous fléchissons nous-mêmes sous ses lois.

JUNON. — Il est vrai qu'il se montre bien ton maître; il te mène à son gré, et, comme on dit, *par le bout du nez*; tu le suis partout où il lui plaît de te conduire, il te transforme facilement en tout ce qu'il veut, et tu es absolument son jouet et son esclave. Mais je sais bien pourquoi tu pardonnes aujourd'hui à Ixion; c'est qu'autrefois tu as corrompu sa femme, qui t'a fait père de Pirithoüs.

JUPITER. — Tu te souviens encore de cela, et des amusements que j'ai pris sur la terre? Cependant sais-tu ce que je pense d'Ixion? Il ne faut point le punir, ni le chasser de nos banquets, puisqu'il est amoureux, comme tu le dis, qu'il pleure et ressent une passion extrême.

JUNON. — Pourquoi cela? Jupiter, je crains bien que tu n'aïlles toi-même me dire quelque chose d'outrageant.

JUPITER. — Point du tout. Nous formerons d'une nuée un fantôme semblable à toi; et lorsque le festin sera fini, comme vraisemblablement l'amour le tient éveillé, nous irons coucher ce fantôme auprès de lui; par ce moyen il calmera ses peines en croyant jouir de l'objet de ses vœux.

JUNON. — Fi donc! Qu'il lui arrive malheur, puisqu'il a des désirs trop au-dessus de sa condition.

JUPITER. — Un peu de patience, Junon. Quel mal te fera ce fantôme ? Ce n'est qu'une nuée qu'Ixion caressera.

JUNON. — Mais à ses yeux la nuée sera moi-même, et cette ressemblance me couvrira de honte.

JUPITER. — Ce que tu dis là ne signifie rien ; jamais une nuée ne pourra être Junon, ni Junon une nuée : Ixion seul sera dans l'erreur.

JUNON. — Oui ; mais comme les hommes sont sans pudeur, il se vantera peut-être, quand il sera descendu sur la terre, d'avoir obtenu les faveurs de Junon, et de partager la couche de Jupiter. Peut-être aussi dira-t-il que je l'aime ; et les hommes le croiront, parce qu'ils ne sauront pas que ce n'est qu'à une nuée qu'il aura eu affaire.

JUPITER. — Oh, s'il tient de semblables discours, précipité dans les enfers, le malheureux y sera attaché sur une roue qui l'emportera sans cesse par un mouvement rapide ; et puni d'un supplice continu, il portera la peine, non de son amour (cela serait trop cruel ; il ne le faut pas) ; mais de ses discours insolents.

DIALOGUE VII

APOLLON ET VULCAIN

VULCAIN. — Apollon, as-tu vu l'enfant dont Maïa est nouvellement accouchée ? Qu'il est joli ! comme il sourit agréablement à tout le monde ! il annonce déjà qu'on doit bien espérer de lui.

APOLLON. — Comment puis-je l'appeler un enfant, Vulcain, ou en espérer quelque chose de bon ? Il est, pour la malice, déjà plus vieux que Japet.

VULCAIN. — Eh ! quel mal peut avoir fait un enfant qui ne fait que de naître ?

APOLLON. — Demande à Neptune, dont il a escamoté le trident ; ou à Mars, dont il a secrètement tiré l'épée hors du fourreau, sans parler de moi-même, qu'il a désarmé en me dérobant mon arc et mes flèches.

VULCAIN. — Quoi ! ce sont là les faits de ce nouveau-né, qui se remuait avec peine dans ses langes ?

APOLLON. — Tu le sauras, Vulcain, pour peu qu'il t'approche.

VULCAIN. — Il m'a déjà approché.

APOLLON. — Hé bien, as-tu tous tes instruments, et n'en as-tu point perdu ?

VULCAIN. — Je les ai tous, Apollon.

APOLLON. — Examine avec attention.

VULCAIN. — Par Jupiter ! je ne vois pas mes tenailles.

APOLLON. — Va, tu les trouveras quelque part dans les langes de cet enfant.

VULCAIN. — Comme il a la main preste ! On dirait qu'il s'est exercé à dérober dès le ventre de sa mère.

APOLLON. — Tu n'as donc point entendu son petit jargon vi. et plaisant. Il veut déjà nous servir. Hier, ayant défilé l'Amour à la lutte, il le renversa sur le champ, en lui donnant, je ne sais comment, un croc-en-jambe ; et pendant qu'on lui adressait des éloges, il détacha la ceinture de Vénus, qui l'embrassait pour le féliciter de sa victoire : il vola le sceptre de Jupiter, qui riait de tout son cœur ; et si la foudre de ce dieu n'eût pas été trop lourde et trop brûlante, il l'aurait emportée.

VULCAIN. — Voilà un enfant bien alerte !

APOLLON. — Ce n'est pas tout, il est encore musicien.

VULCAIN. — Eh, sur quoi peux-tu le juger.

APOLLON. — Il a trouvé quelque part une tortue morte, dont il a fabriqué un instrument de musique, en y ajoutant des branches, un joug, et des chevilles, une table sur laquelle il a tendu sept cordes. Il tire de cet instrument des sons agréables et harmonieux, au point de me rendre jaloux, moi qui suis exercé depuis longtemps à jouer de la cithare. Mais m'a dit de plus, que, pendant la nuit, il ne restait pas dans le ciel, mais qu'entraîné par sa curiosité, il descendait aux enfers, sans doute pour y faire quelque larcin. Il a de petites ailes, et il s'est fait une verge d'une vertu merveilleuse, avec laquelle il conduit les âmes et fait descendre les morts chez Pluton.

VULCAIN. — C'est moi qui la lui ai donnée pour lui servir de jouet.

APOLLON. — Et pour t'en remercier, il t'a dérobé tes tenailles.

VULCAIN. — Tu m'en fais souvenir à propos, et je vais tout à l'heure les reprendre, si je les trouve dans ses langes.

DIALOGUE VIII

VULCAIN ET JUPITER

VULCAIN. — Que faut-il que je fasse, Jupiter ? Je viens, comme tu me l'as commandé, armé d'une hache bien affilée, et qui pourrait, au besoin, couper une pierre d'un seul coup.

JUPITER. — Fort bien, Vulcain. Allons, fends-moi la tête en deux avec ta hache.

VULCAIN. — Tu veux apparemment m'éprouver, et voir si je suis fou. Ordonne-moi ce que tu désires véritablement qu'on fasse pour toi.

JUPITER. — Qu'on me fende le cerveau. Si tu ne m'obéis sur le champ, tu éprouveras une seconde fois¹ toute ma colère : mais songe à frapper de toute ta force. Allons, plus de retard, je suis accablé par les douleurs de l'enfantement, qui me déchirent le cerveau.

VULCAIN. — Prends garde, Jupiter, que je n'aille faire un mauvais coup : la hache est aiguë, et ne t'accouchera pas sans te faire répandre du sang, ni à la manière de Lucine.

JUPITER. — Frappe toujours et ne crains rien ; je sais tout l'avantage qui m'en doit revenir.

VULCAIN. — C'est malgré moi ; mais je vais frapper. Que faire lorsque tu commandes ?... Qu'est-ce ceci ! une jeune fille armée de toutes pièces ! O Jupiter ! tu avais-là un grand mal de tête ! Il n'est pas étonnant que tu fusses prompt à entrer en colère, puisque tu engendrais dans ton cerveau une fille de cette taille, et tout armée. Je ne savais pas encore que tu eusses un camp au lieu de cervelle. Mais voilà ta fille qui déjà saute et danse la pyrrique ; elle agite son bouclier, branle sa lance, entre dans l'enthousiasme. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'en un instant elle est devenue d'une beauté ravissante, et la voilà déjà en âge d'être mariée. Il est vrai qu'elle a les yeux bleus² ; mais son casque embellit ce défaut. O Jupiter ! donne-la-moi pour le prix de ton accouchement, et laisse-moi l'épouser.

¹ La première fois, il l'avait précipité du haut du ciel dans l'île de Lemnos.

² Les yeux bleus n'étaient pas les plus estimés des anciens.

JUPITER. — Tu demandes une chose impossible, Vulcain ; ma fille veut à jamais garder sa virginité ; pour moi, je ne m'oppose point à tes désirs.

VULCAIN. — C'est tout ce que je voulais : le reste me regarde. Je vais l'enlever.

JUPITER. — Fais-le, si cela t'est possible ; mais je sais bien que tu es inutilement amoureux.

DIALOGUE IX

NEPTUNE ET MERCURE

NEPTUNE. — Peut-on entrer chez Jupiter, Mercure ?

MERCURE. — Non, Neptune.

NEPTUNE. — Annonce-moi toujours.

MERCURE. — Ne me presse pas davantage, te dis-je ; le moment n'est pas favorable, et tu ne saurais le voir en cet instant.

NEPTUNE. — Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. — Non ; c'est toute autre chose.

NEPTUNE. — Ah ! j'entends ; Ganimède est là.

MERCURE. — Ce n'est pas cela ; mais il est malade.

NEPTUNE. — D'où lui vient, Mercure, cette incommodité. Ce que tu dis là est surprenant.

MERCURE. — J'aurais honte de te dire de quelle nature est sa maladie.

NEPTUNE. — Tu ne dois point en rougir vis-à-vis de moi, qui suis ton oncle.

MERCURE. — Il vient d'accoucher tout à l'heure, Neptune.

NEPTUNE. — Fi donc : il vient d'accoucher ! Et de quoi ? Je ne savais pas encore qu'il fût tout à la fois mâle et femelle. Mais son ventre ne nous avait pas, par son enflure, annoncé sa grossesse.

MERCURE. — Tu as raison : aussi n'était-ce pas là qu'il portait son enfant.

NEPTUNE. — J'entends ; c'est de la tête qu'il est encore accouché, comme lorsqu'il engendra Minerve. Ce dieu a le cerveau terriblement fécond.

MERCURE. — Point du tout ; c'est dans la cuisse qu'il portait l'enfant de Sémélé.

NEPTUNE. — Fort bien : le brave accouche de toutes les parties de son corps. Mais quelle est cette Sémélé ?

MERCURE. — C'est une Thébaine, l'une des filles de Cadmus, avec laquelle Jupiter avait un commerce amoureux, et qu'il avait rendue grosse...

NEPTUNE. — Ensuite, il est accouché pour elle ?

MERCURE. — Certainement, quoique cela te paraisse fort extraordinaire. Junon, dont tu connaissais la jalousie, étant allée trouver Sémélé, lui persuada de demander à Jupiter qu'il la vint voir avec ses foudres et ses éclairs : celui-ci lui accorda sa demande ; il vint armé de son tonnerre, et embrasa la maison. Sémélé périt dans l'incendie ; mais Jupiter m'ordonna d'ouvrir le ventre de cette femme, et de lui apporter l'embryon, encore imparfait, et qui n'avait que sept mois. J'exécutai ses ordres ; il se fendit la cuisse, et y déposa l'enfant pour qu'il y achevât son terme. Aujourd'hui que le troisième mois est révolu, il vient de le mettre au monde, et les douleurs de l'accouchement l'ont rendu malade.

NEPTUNE. — Où donc est à présent l'enfant ?

MERCURE. — Je l'ai porté à Nyssa, et l'ai donné à nourrir aux nymphes de cette île. On l'appelle *Dionysos*¹.

NEPTUNE. — Par conséquent Jupiter est tout à la fois le père et la mère de ce Dionysos.

MERCURE. — Cela est vraisemblable. Mais je m'en vais promptement lui porter de l'eau pour laver sa blessure, et lui faire, comme à une nouvelle accouchée, tout ce qui est usité en pareil cas.

DIALOGUE X

MERCURE ET LE SOLEIL

MERCURE. — Soleil, Jupiter te défend de pousser ton char dans les cieux, aujourd'hui, demain, et jusqu'au troisième jour ; pendant tout ce temps il n'y aura qu'une seule nuit ; les

¹ Véritable nom de Bacchus.

heures vont détacher tes chevaux. Pour toi, éteins ton feu, et repose-toi pendant longtemps.

LE SOLEIL. — Tu viens m'annoncer là, Mercure, des ordres bien singuliers et d'une nouvelle espèce. Eh quoi ! me soupçonnes-t-on d'avoir commis quelque faute en conduisant mon char, ou passant les bornes qui me sont prescrites ? Jupiter, irrité contre moi, a-t-il résolu de faire la nuit trois fois plus longue que le jour ?

MERCURE. — Il n'est rien de tel, et cela ne sera pas pour toujours. Mais Jupiter demande, en ce moment, une nuit beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire.

LE SOLEIL. — Où est-il donc ? et de quel endroit t'a-t-il envoyé pour m'annoncer ces ordres ?

MERCURE. — De Béotie, de chez la femme d'Amphitryon, avec laquelle il est couché.

LE SOLEIL. — Il en est amoureux ? Est-ce qu'une nuit n'est pas suffisante ?

MERCURE. — Nullement ; car de cette union doit naître un dieu illustre par un grand nombre de travaux, et il est impossible qu'il soit achevé en une seule nuit.

LE SOLEIL. — A la bonne heure : qu'on l'achève, j'y consens. Mais, Mercure, cela n'arrivait pas du temps de Saturne : (car il n'y a plus que moi de ce temps-là). Ce dieu ne découchait point d'avec Rhéa, il ne quittait pas le ciel pour aller en bonne fortune à Thèbes. Le jour était le jour, et la nuit durait en proportion des saisons : on n'avait point alors d'intrigues avec les mortelles. Mais aujourd'hui, pour une misérable femme, il faut tout bouleverser. L'oisiveté va rendre mes chevaux plus rétifs ; le chemin deviendra plus difficile en restant trois jours sans être pratiqué ; les hommes vivront malheureusement plongés dans les ténèbres, et tout le fruit qu'ils retireront des amours de Jupiter, sera de rester sans rien faire dans une longue obscurité, en attendant qu'il ait achevé cet athlète dont tu parles.

MERCURE. — Tais-toi, que tes discours ne t'attirent quelque fâcheuse affaire. Pour moi, je vais, en te quittant, trouver la Lune et le Sommeil, pour leur annoncer les ordres de Jupiter, et dire à l'une de ne marcher qu'à petits pas, et au Sommeil de ne point quitter les hommes, de peur qu'ils ne s'aperçoivent de l'extrême durée de la nuit.

DIALOGUE XI

VÉNUS ET LA LUNE

VÉNUS. — Que dit-on de toi, belle Lune ? On prétend que lorsque tu es en Carie, tu arrêtes ton char pour contempler du haut du ciel le chasseur Endymion dormant à la belle étoile : on dit même qu'au milieu de ta course tu descends quelquefois pour t'approcher de lui.

LA LUNE. — Interroge ton fils, Vénus ; c'est lui qui en est la cause.

VÉNUS. — Ah ! c'est un petit insolent. Que ne m'a-t-il pas fait, à moi qui suis sa mère ? ne m'a-t-il pas conduit tantôt sur le mont Ida, pour le Troyen Anchise ; tantôt sur le Liban, pour ce jeune Assyrien, qu'il a rendu aimable aux yeux de Proserpine, et que malgré mon amour extrême, il m'a ravi pour la moitié de l'année ? Je l'ai souvent menacé, s'il ne cessait d'agir de la sorte, de briser son arc et son carquois, et de lui couper les ailes : déjà même je lui ai donné le fouet avec ma sandale ; mais je ne sais comment, lui qui, dans le moment, était si craintif et me suppliait, il a tout oublié l'instant d'après. Cependant, dis-moi, Endymion est-il beau ? La beauté est, en amour une douce consolation.

LA LUNE. — Endymion est, à mes yeux, d'une beauté parfaite, Vénus, surtout lorsque, s'étant fait un lit de sa tunique étendue sur une pierre, il s'endort tenant d'une main des traits qui sont prêts à lui échapper, tandis que l'autre, recourbée sur sa tête, environne ce beau visage, auquel elle sied à merveille. Quand il est plongé dans le sommeil, sa bouche exhale une haleine aussi douce que l'ambrosie. Je descends alors sans faire de bruit, et je marche sur la pointe du pied, de peur que s'éveillant tout à coup, il ne soit effrayé de ma présence. Tu connais ce que c'est que d'aimer : je n'ai pas besoin de te dire le reste ; mais je meurs d'amour.

DIALOGUE XII

VÉNUS ET L'AMOUR

VÉNUS. — Amour, ô mon fils ! vois quel est ton ouvrage ! je ne parle pas des maux que tu causes aux humains sur la

terre, des crimes qu'à ta persuasion ils commettent, et contre eux-mêmes et contre leurs semblables ; mais que n'as-tu pas fait dans le séjour des dieux ? tu nous montres Jupiter sous mille formes différentes ; tu lui fais subir à ton gré mille métamorphoses ; tu fais descendre la Lune du ciel, tu forces le Soleil à s'arrêter quelquefois chez Clymène, où il oublie qu'il a un char à conduire. Les outrages que tu me fais, à moi qui suis ta mère, tu ne crains pas beaucoup que je t'en punisse. Enfin, petit téméraire, tu blesses Rhéa même, cette vieille déesse, mère de tant de dieux ; tu lui inspires un fol amour pour un enfant, et tu la fais brûler pour ce jeune garçon de Phrygie. A présent, agitée de tes fureurs, elle attelle des lions à son char, parcourt les sommets et les vallées de l'Ida, appelle à grands cris son Atys. Ses Corybantes l'accompagnent ; transportés eux-mêmes de frénésie, l'un se fait avec une épée des incisions aux coudes ; l'autre, les cheveux épars, court comme un insensé à travers les montagnes ; celui-ci sonne de la trompe¹, celui-là bat du tambour ou frappe des cymbales ; tout retentit dans l'Ida de leur bruit et de leur folie. Quoiqu'en te donnant le jour, j'aie produit un grand mal, je ne puis cependant m'empêcher de craindre que Rhéa, dans un moment de fureur, ou plutôt de bon sens, n'ordonne à ses Corybantes de s'emparer de toi, et de te mettre en pièces ; les dangers auxquels je vois que tu t'exposes, me font trembler pour ta vie.

L'AMOUR. — Rassure-toi, ma mère ; je suis déjà familier avec ses lions, j'ai su les apprivoiser ; souvent monté sur leur dos, je les prends par la crinière, et les conduis à ma fantaisie : ils me caressent de leur queue, reçoivent ma main dans leur gueule, et me la laissent retirer. A l'égard de Rhéa, quand aurait-elle le temps de songer à moi, occupée comme elle l'est de son Atys ? Cependant quel mal fais-je en montrant la puissance de la beauté ? toi-même ne désires-tu pas sa jouissance ? ne me fais donc plus un crime de ma conduite ; ma mère voudrait-elle ne plus aimer Mars, et n'en n'être plus aimée ?

VÉNUS. — Que tu es malin ! que tu sais adroitement triompher de tous les cœurs ! cependant souviens-toi quelquefois de ce que je t'ai dit.

¹ Le texte dit : *joue de la flûte dans une corne.*

DIALOGUE XIII

JUPITER, ESCULAPE ET HERCULE

JUPITER. — Cessez, Esculape, Hercule, cessez de vous querreller comme de simples mortels : cette conduite est indécente, et ne convient point aux banquet des dieux.

HERCULE. — Veux-tu donc, Jupiter, que cet empoisonneur soit assis à table au-dessus de moi ?

ESCULAPE. — Sans doute, puisque je vaux mieux.

HERCULE. — Et en quoi, vieux fou ? est-ce parce que Jupiter t'a foudroyé pour avoir fait ce qui n'était pas permis ? Aujourd'hui tu n'es admis que par pitié, à partager notre immortalité.

ESCULAPE. — En me faisant ce reproche, Hercule oublie, sans doute, qu'il fut brûlé sur le mont Oëta.

HERCULE. — Nous avons bien vécu de la même manière ? Moi, comme fils de Jupiter, j'ai accompli d'immenses travaux, j'ai purgé le monde, détruit des bêtes féroces, et puni les brigands qui outrageaient l'humanité : mais toi, tu n'es qu'un coupeur de racines, un charlatan, bon, tout au plus, pour appliquer quelques remèdes aux malades, et tu n'as jamais fait aucune action mâle et vigoureuse.

ESCULAPE. — Tu as raison : cependant c'est moi qui ai guéri tes blessures, lorsque dernièrement tu montas ici à moitié rôti, et le corps consumé tout à la fois par la tunique de Nessus et par le feu. Mais quand je n'aurais rien autre chose à dire, je n'ai pas, comme toi, subi le joug de l'esclavage ¹ ; je n'ai point filé de la laine en Lydie ; on ne m'a point vu, revêtu d'une robe de pourpre, recevoir d'Omphale des coups de sandale dorée, encore moins tuer, dans un accès de fureur, ma femme et mes enfants ².

HERCULE. — Si tu ne mets fin à tes invectives, tu apprendras à l'instant que l'immortalité ne te sera d'aucun avantage ;

¹ Chez Omphale en Lydie.

² Mégare, dont il avait eu Onytès, Thérémaque, Démocoon et Créontiade.

je t'enlèverai et te précipiterai hors du ciel, la tête la première : Péan lui-même ne pourra te guérir ¹ lorsque tu auras la tête fracassée.

JUPITER. — Taisez-vous, vous dis-je, et ne troublez plus notre entretien ; autrement je vous chasse tous les deux du festin. Cependant, Hercule, il est juste qu'Esculape prenne place avant toi, puisqu'il est mort le premier.

DIALOGUE XIV

MERCURE ET APOLLON

MERCURE. — Pourquoi donc, Apollon, as-tu l'air si triste ?

APOLLON. — C'est, Mercure, que je suis bien malheureux dans mes amours.

MERCURE. — Cela mérite, en effet, qu'on s'afflige. Mais en quoi es-tu malheureux ? Daphné fait-elle encore le sujet de ta peine ?

APOLLON. — Non : je regrette le Lacédémonien, fils d'Ebalus.

MERCURE. — Hyacinthe est mort, dis-tu ?

APOLLON. — Hélas ! oui.

MERCURE. — Qui l'a tué ? qui peut avoir été assez peu sensible à l'amour, pour donner la mort à ce beau garçon ?

APOLLON. — C'est mon propre ouvrage.

MERCURE. — Tu étais donc en démente, Apollon ?

APOLLON. — Non : mais ce malheur est arrivé d'une manière imprévue.

MERCURE. — Comment cela ? Je voudrais bien en entendre le récit de ta bouche.

APOLLON. — Il apprenait à lancer le disque ; je le lançais avec lui, lorsque le plus odieux des vents, Zéphyr, qui depuis longtemps était amoureux d'Hyacinthe, mais en était méprisé, outré de ce mépris, accourt, et dans l'instant où, selon l'usage, je jetais le disque en l'air, il se met à souffler du mont Taygète, et dirige le disque sur la tête du jeune homme. Le coup fut si

¹ Allusion à un vers d'Homère. *Iliade*, liv. V, v. 402 et 899.

violent, que le sang jaillit avec abondance de la plaie, et l'enfant expira aussitôt. Je me vengeai de Zéphyr, en le poursuivant à coups de trait jusqu'à la montagne, vers laquelle il fuyait. J'ai élevé au jeune garçon un tombeau dans Amyclée ¹, au lieu même où le disque l'a frappé, et de son sang j'ai fait produire à la terre la plus agréable et la plus douce des fleurs ; elle porte des lettres qui témoignent les regrets que me cause cette mort. Hé bien, ma douleur à présent te paraît-elle déraisonnable ?

MERCURE. — Oui, Apollon : tu savais bien que ton amant était mortel, ne te chagrine donc pas de ce qu'il est mort.

DIALOGUE XV

MERCURE ET APOLLON

MERCURE. — Conçois-tu bien, Apollon, que ce Vulcain, boiteux comme il est, vil ouvrier d'un art mécanique, ait épousé ce qu'il y a de plus beau, Vénus et l'ainée des Grâces ?

APOLLON. — C'est sans doute une grande faveur du destin, Mercure : mais ce qui m'étonne le plus, c'est qu'elles puissent supporter de coucher avec lui, surtout lorsqu'elles le voient tout dégoûtant de sueur, courbé sur sa forge, le visage rempli de fumée. Cependant, en cet état, elles l'embrassent, et dorment dans ses bras.

MERCURE. — Voilà ce qui m'indigne, et j'envie le sort de ce Vulcain. Après cela, prends soin de ta chevelure, Apollon ; joue de la cithare, sois fier de ta beauté, et moi de ma belle contenance et de ma lyre ; puis quand il faudra nous coucher, nous serons réduits à dormir seuls.

APOLLON. — Pour moi, je suis bien peu favorisé de Vénus dans mes amours : car, de deux personnes que j'aimais éperduement, Daphné et Hyacinthe, l'une a préféré se voir changée en arbre plutôt que d'être à moi ; l'autre a été tué d'un coup de disque : et de ces deux amants, il ne me reste que des couronnes ².

MERCURE. — J'ai possédé Vénus autrefois, mais je n'en dois pas être bien fier.

¹ Ancienne ville de Laconie, voisine de Lacédémone.

² Le laurier dont Apollon se couronne, s'appelle en grec *Daphné*.

APOLLON. — Je le sais : on dit même qu'elle a eu de toi *Hermaphrodite*. Mais dis-moi une chose, si tu la sais. Comment *Vénus* et l'ainée des *Grâces* ne sont-elles point jalouses l'une de l'autre ?

MERCURE. — C'est, *Apollon*, que l'une habite avec *Vulcain* dans *Lemnos*, et *Vénus* dans le ciel. D'ailleurs, celle-ci est si occupée de *Mars*, dont elle est amoureuse, qu'elle s'inquiète fort peu de son forgeron.

APOLLON. — Crois-tu que cette passion soit connue de *Vulcain* ?

MERCURE. — Il ne l'ignore pas : mais que pourrait-il faire contre un jeune homme brave, et surtout un militaire ? En conséquence il se tient tranquille. Il menace cependant de fabriquer contre eux de certains liens, de les surprendre au lit, et de les envelopper dans un filet.

APOLLON. — Je ne sais, mais je voudrais bien être celui qu'il y doit prendre.

DIALOGUE XVI

JUNON ET LATONE

JUNON. — En vérité, *Latone*, tu as donné de beaux enfants à *Jupiter* !

LATONE. — Nous ne pouvons pas toutes en faire de pareils à *Vulcain*.

JUNON. — Oui ; mais tout boîteux qu'est celui-ci, c'est un excellent et très utile ouvrier ; il a décoré le ciel de ses plus beaux ornements. *Vénus* est son épouse, et elle fait beaucoup de cas de lui. Quant à tes enfants, ta fille affecte un peu trop le courage viril ; elle habite les montagnes ; et lorsqu'elle va en *Scythie*, personne n'ignore quels repas elle y fait des étrangers qu'elle égorge, sans doute pour imiter les *Scythes anthropophages*. A l'égard d'*Apollon*, il se donne pour tout savoir, tirer de l'arc, jouer de la cithare, exercer la médecine, prédire l'avenir ; et dans les bureaux de prophétie qu'il a établis à *Délos*, à *Claros*, à *Didyme*, il trompe les mortels qui le consultent, en donnant à leurs demandes des réponses ambiguës et à double sens, de manière qu'il ne court aucun risque

d'être convaincu d'erreur : par ce moyen, il s'enrichit ; car il y a beaucoup de sots qui viennent se livrer eux-mêmes à ses impostures. Toutefois, ses fréquents prestiges n'empêchent pas les gens sensés de le reconnaître ; et lui-même, tout prophète qu'il est, ne savait pas qu'il tuerait son amant avec un disque ; il n'a pu deviner que Daphné le fuirait, malgré sa beauté et sa longue chevelure. D'après cela, je ne vois pas pourquoi tu as eu la réputation d'avoir produit de plus beaux enfants que Niobé.

LATONE. — Ces enfants, cependant, cette fille qui égorge les étrangers, ce faux prophète, sont, je le sais, la cause de ton chagrin ; il te fâche de les voir admis au nombre des dieux. L'une s'attire, par sa beauté, des louanges universelles ; l'autre joue de la cithare pendant le festin, de manière à exciter l'admiration de tous les convives.

JUNON. — Tu me fais rire, Latone. Voilà un admirable musicien ! Marsyas l'eût écorché, si les Muses avaient voulu rendre un jugement équitable. Le malheureux Marsyas est mort injustement condamné. Pour ta fille, elle est si belle, que dès qu'elle sut qu'elle avait été vue par Actéon, dans la crainte que ce jeune homme ne révélât sa turpitude, elle lâcha ses chiens sur lui. Je ne parle pas encore de ce qu'elle ne ferait pas si bien l'office de sage-femme, si elle était réellement vierge.

LATONE. — Tu es fière, Junon, de partager la couche et l'empire de Jupiter ; c'est pour cela que tu m'outrages en sûreté : mais bientôt je te verrai verser des larmes, lorsque, l'abandonnant, ton époux descendra sur la terre sous la forme d'un taureau ou d'un cygne.

DIALOGUE XVII

APOLLON ET MERCURE ¹

APOLLON. — De quoi ris-tu, Mercure ?

MERCURE. — Je viens de voir la chose du monde la plus plaisante.

¹ Le sujet de ce Dialogue est tiré d'un épisode de l'*Odyssée*, liv. VIII, v. 268-303.

APOLLON. — Apprends-la-moi, que j'en puisse rire avec toi.

MERCURE. — Vénus et Mars viennent d'être surpris couchés ensemble, et Vulcain les a tous deux emprisonnés dans un filet.

APOLLON. — Comment cela ? Tu sembles devoir dire quelque chose d'agréable.

MERCURE. — Instruit de leurs amours, Vulcain les guettait depuis longtemps. Il avait posé autour du lit des liens invisibles, et s'en était allé travailler à sa forge : bientôt après, Mars entre furtivement chez lui. Il croyait n'avoir été vu de personne ; mais le Soleil l'aperçut, et courut avertir l'époux. Déjà nos deux amants, montés sur le lit, et placés en dedans du filet, allaient combler leurs désirs, lorsque les liens se resserrèrent sur eux ; et Vulcain survient au même instant. Vénus, qui se trouvait toute nue, rougissait, et ne savait comment se couvrir. Mars, espérant rompre les liens, tenta d'abord de s'enfuir ; mais quand il vit qu'il était retenu dans des chaînes inévitables, il eut recours aux prières.

APOLLON. — Quoi donc, Vulcain les a-t-il relâchés ?

MERCURE. — Point du tout ; il appelle, au contraire, tous les dieux, et les rend témoins de l'adultère. Nos deux amants, nus et les regards baissés, rougissent de se voir liés ensemble. Ce spectacle de l'acte amoureux qui s'était presque passé devant nous, me paraissait très agréable.

APOLLON. — Et ce forgeron ne rougissait point de mettre à découvert la honte de son hymen ?

MERCURE. — Par Jupiter ! il en riait lui-même. Pour moi, s'il faut avouer la vérité, j'enviais le sort de Mars, qui caressait la plus belle des déesses, et se trouvait enfermé dans les mêmes liens avec elle.

APOLLON. — Tu aurais donc souffert d'être enchaîné aux mêmes conditions ?

MERCURE. — N'y consentirais-tu pas aussi, Apollon ? Viens un instant les voir, et je te donnerai de grands éloges si, après ce spectacle, tu ne fais les mêmes vœux.

DIALOGUE XVIII

JUNON ET JUPITER

JUNON. — En vérité, Jupiter, je rougirais d'avoir un fils tel que le tien, aussi efféminé, aussi corrompu par la débauche et l'ivresse. Les cheveux relevés sous une bandelette, on le voit passer sa vie avec des femmes furieuses qu'il surpasse en mollesse. Il danse au son des tambours, des flûtes et des cymbales, et ressemble à tout autre plutôt qu'à son père.

JUPITER. — Cependant ce fils, qui ceint la bandelette des femmes, qui les surpasse en mollesse, non seulement, Junon, s'est soumis la Lydie et tous ses habitants, a pris le Tmole, et subjugué les Thraces; mais, s'étant mis en marche avec cette armée de femmes contre les Indiens, il a vaincu leurs éléphants, s'est rendu maître de tout le pays, a fait prisonnier de guerre le roi qui avait osé lui résister quelque temps. Il a cependant fait tous ces prodiges en sautant, en menant des chœurs de danse, en se servant de tyrses entourés de lierre, en s'abandonnant, comme tu le dis, à l'ivresse et à la fureur. Et quand on a osé lui dire des injures, ou insulter à ses mystères, il a puni le téméraire, soit en l'enchaînant dans des liens de pampre, soit en le faisant déchirer comme un faon par sa propre mère. Tu vois combien ces actions courageuses le rendent digne de moi. S'il vit au sein des jeux et de la volupté, on ne doit point lui en faire un crime, surtout quand on songe à ce dont il serait capable s'il était sobre, puisque étant ivre il fait de pareilles choses.

JUNON. — Tu sembles vouloir aussi faire l'éloge de la vigne et du vin qu'il a inventés, et cela quand tu vois tous les désordres que commettent ceux que l'ivresse fait chanceler, l'insolence à laquelle ils se livrent, les fureurs que cette boisson leur inspire. Le premier auquel il fit présent du pampre, Icarius, ne périt-il pas sous les coups de hoyau dont l'accablèrent ceux qui buvaient avec lui ?

JUPITER. — Ce que tu dis là ne prouve rien ; car ce n'est ni le vin, ni Bacchus qui en sont la cause, mais le peu de retenue des buveurs, qui se remplissent de vin pur plus que ne le permet l'honnêteté. Au contraire, si l'on boit modérément, on n'en devient que plus joyeux et plus agréable; et le malheur d'Ica-

rius n'arrivera jamais à des convives honnêtes. Mais je vois bien que le souvenir de Sémélé excite encore ta jalousie, puisque tu blâmes ce que Bacchus a de plus estimable.

DIALOGUE XIX

VÉNUS ET L'AMOUR

VÉNUS. — Pourquoi donc, Amour, toi qui as vaincu tous les autres dieux, Jupiter, Neptune, Apollon, Rhéa et moi-même, qui suis ta mère, pourquoi n'oses-tu toucher à la seule Minerve ? Pour elle ton flambeau n'a-t-il point de feux ? ton carquois est-il vide de flèches ? n'as-tu plus d'arc ? et ne sais-tu plus décocher un trait avec justesse ?

L'AMOUR. — Je la crains, ma mère, elle est effrayante ; son regard est terrible, son air mâle et courageux : toutes les fois que, l'arc tendu, je m'avance contre elle, elle m'effraie en agitant l'aigrette de son casque ; je deviens tout tremblant, et les traits s'échappent de mes mains.

VÉNUS. — Mars n'est-il pas encore plus terrible ? Cependant tu as bien su le désarmer et le vaincre.

L'AMOUR. — Oui ; mais il s'avance de lui-même au devant de mes coups ; il m'invite à le blesser. Minerve, au contraire, jette sur moi des regards inquiets et menaçants. Un jour que, par hasard, je passais, en volant, à côté d'elle, j'approchai mon flambeau de son sein : « Si tu ne t'éloignes, me dit-elle, je jure par mon père de te percer de ma lance ; ou, te prenant par le pied, je te précipiterai dans le Tartare, ou te déchirerai de mes propres mains, et te ferai périr ». Telles sont ses fréquentes menaces. Elle me regarde avec des yeux irrités : elle porte sur sa poitrine une figure effrayante, dont les cheveux hérissés sont des vipères qui me glacent d'effroi. L'épouvante que me cause cette horrible tête, me fait prendre la fuite aussitôt que je l'aperçois.

VÉNUS. — Eh quoi ! tu crains, dis-tu, Minerve et la Gorgone, et cela quand tu ne redoutes point la foudre de Jupiter ? Mais pourquoi les Muses n'ont-elles pas encore été blessées de tes coups ? Pourquoi sont-elles à l'abri de tes traits ? Agitent-elles aussi des aigrettes, et présentent-elles des Gorgones à tes yeux ?

L'AMOUR. — Je les respecte, ma mère ; elles sont si vénérables ! Toujours leur esprit est occupé de pensées profondes. Elles s'adonnent à la musique ; souvent même, attiré par la douceur de leurs chants, je me tiens au milieu d'elles.

VÉNUS. — Eh bien, laisse-les en repos, puisqu'elles sont si vénérables. Mais Diane, pourquoi ne l'as-tu pas blessée ?

L'AMOUR. — D'abord, c'est qu'il n'est pas possible de l'atteindre ; elle fuit toujours à travers les montagnes : ensuite c'est qu'un autre amour, qui lui est particulier, la possède.

VÉNUS. — Eh, quel amour ?

L'AMOUR. — Celui de la chasse. Toujours à la piste des cerfs et des faons, qu'elle perce de ses flèches, elle est tout entière à cet exercice. Quant à son frère, quoiqu'il porte aussi un arc, et qu'il lance au loin ses traits...

VÉNUS. — J'entends, mon fils : tu l'as souvent percé de tes flèches.

DIALOGUE XX

LE JUGEMENT DES DÉESSES

JUPITER, MERCURE, VÉNUS, JUNON, MINERVE

PARIS ou ALEXANDRE

JUPITER. — Mercure, prends cette pomme, et va-t'en en Phrygie trouver le fils de Priam, ce berger qui fait paître ses troupeaux sur l'Ida, dans les vallées de Gargare ¹. Tu lui diras : « Paris, Jupiter t'ordonne, parce que tu es beau et savant dans les mystères de l'amour, de prononcer entre ces déesses laquelle est la plus belle. Celle qui remportera la victoire recevra cette pomme pour le prix du combat ». Allons, déesses, il est temps que vous alliez trouver votre juge. Quant à moi, je me récuse en cette affaire. Je vous aime toutes également, et je voudrais, s'il était possible, vous voir toutes trois victorieuses. D'ailleurs,

¹ Le mont Ida avait trois sommets célèbres chez les poètes, le *Lectus*, le *Gargare* et le *Phalacra* : il paraît que le Gargare était le plus élevé de tous. Jupiter y avait un temple, comme le dit Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 48.

il faudrait nécessairement, si je ne donnais qu'à une seule le prix de la beauté, que je devinsse odieux aux deux autres ; ainsi je ne suis nullement propre à décider votre différend. Le jeune Phrygien, vers qui vous allez, est de race royale, parent de mon cher Ganimède ; comme habitant des montagnes, il a les mœurs simples et ingénues, et il mérite bien de jouir d'un si beau spectacle.

VÉNUS. — Pour moi, Jupiter, quand tu donnerais Momus pour arbitre, j'irais avec confiance exposer mes charmes à ses yeux : et que pourrait-il me reprocher ? Mais il faut que le juge plaise également à celles-ci.

JUNON. — Nous ne craignons rien non plus, Vénus, quand ce serait ton Mars qui devrait prononcer entre nous ; et l'on accepte ce Pâris, quel qu'il soit.

JUPITER, à *Minerve*. — Est-ce ton avis, ma fille ? qu'en dis-tu ? Tu détournes la tête, et tu rougis. En pareilles circonstances, vous rougissez toujours, vous autres vierges. Toutefois, tu fais un signe d'acquiescement. Partez donc : mais surtout, que celles qui seront vaincues ne se fâchent pas contre le juge, et ne fassent aucun mal à ce jeune berger : car il n'est pas possible que vous soyez toutes également belles.

MERCURE. — Avançons vers la Phrygie : je vais vous servir de guide. Hâtez-vous de me suivre, et prenez confiance. Je connais Pâris ; c'est un beau jeune homme, d'un tempérament fort amoureux, et très capable de décider un pareil différend ; il ne portera point un jugement injuste.

VÉNUS. — Ce que tu me dis là, que nous avons un juge équitable, est pour moi d'un favorable augure. Mais est-il garçon ? ou quelque femme vit-elle avec lui ?

MERCURE. — Il n'est pas tout à fait garçon, Vénus.

VÉNUS. — Que veux-tu dire ?

MERCURE. — Une femme du mont Ida ¹ demeure, je crois, avec lui : elle est assez belle ; mais c'est une beauté rustique et montagnarde, à laquelle il ne paraît pas beaucoup attaché. Pourquoi me fais-tu ces questions ?

VÉNUS. — C'est sans aucun dessein.

¹ Cœnone, Pâris l'avait enlevée de chez son père Cébrônus, et lui avait juré un amour éternel ; Cœnone qui connaissait l'avenir lui prédit son infidélité et les malheurs qui la suivraient.

MINERVE. — Tu trahis ton ministère, Mercure, en t'entretenant en particulier avec elle.

MERCURE. — Il n'y a rien, Minerve, dont tu puisses t'offenser, ni qui te soit contraire : elle me demandait si Pâris était marié.

MINERVE. — Que lui fait cela ? et d'où vient cette curiosité ?

MERCURE. — Je ne sais, mais elle m'a dit que cette idée lui était venue sans dessein à l'esprit, et qu'elle m'avait fait cette question sans motif.

MINERVE. — Hé bien, est-il marié ?

MERCURE. — Il le paraît.

MINERVE. — Mais, aimerait-il la gloire ? désirerait-il posséder les talents militaires ? ou n'est-ce qu'un berger ?

MERCURE. — Je ne puis te le dire au juste ; mais il y a lieu de croire qu'étant jeune, il serait charmé d'avoir en partage des qualités brillantes, et qu'il aimerait à se distinguer dans les combats.

VÉNUS. — Tu le vois, Mercure ; je ne me plains pas, moi, de ce que tu lui parles en particulier ; je ne t'en fais point un crime. Vénus n'est pas d'un caractère à prendre de l'humeur pour si peu de chose.

MERCURE. — Elle me faisait presque la même demande que toi ; ainsi ne te fâche point, et ne pense pas que je te traite avec moins de faveur, car je répondais aussi simplement à ses questions qu'aux tiennes. Mais tout en causant, nous nous sommes bien éloignés des étoiles ; nous voilà bientôt en Phrygie ; je vois même l'Ida, et je découvre entièrement le Gargare.

JUNON. — Où est-il donc ? Je ne l'aperçois pas ¹.

MERCURE. — De ce côté, Junon ; regarde sur la gauche ; non pas au haut de la montagne, mais sur la côte. Ne vois-tu pas un antre et un troupeau ?

JUNON. — Je ne vois pas de troupeau.

¹ Cela n'est pas étonnant, dit Belin de Ballu ; les personnes qui ont, comme Junon, les yeux à fleur de tête, ont la vue courte.



MERCURE. — Quoi ! tu ne vois pas, en suivant mon doigt, ces bœufs qui sortent du milieu de ces roches, et un homme qui descend en courant, et, sa houlette à la main, empêche le troupeau de s'écarter ?

JUNON. — Ah ! je le vois à présent, si je ne me trompe.

MERCURE. — C'est lui-même, Junon. Mais puisque nous voilà près de terre, descendons, si vous m'en croyez, et marchons pour ne pas effrayer ce berger, en tombant subitement du ciel en sa présence.

JUNON. — Tu as raison ; suivons ton conseil. A présent que nous sommes à terre, c'est à toi, Vénus, de marcher la première, et de nous servir de guide. Tu connais vraisemblablement ce pays, où, dit-on, tu es souvent venue trouver Anchise.

VÉNUS. — Je ne m'affecte pas beaucoup de tes railleries, Junon.

MERCURE. — Point du tout ; c'est moi qui vous conduirai. J'ai fait quelque séjour sur le mont Ida, quand Jupiter était amoureux de son jeune Phrygien ; je suis venu souvent ici par son ordre pour observer cet enfant ; et lorsque, transformé en aigle, il l'enleva, je volais auprès de lui, et lui aidais à porter ce beau jouvenceau : ce fut, si je m'en souviens, de dessus cette pierre qu'il ravit Ganimède, alors occupé à jouer de la flûte champêtre auprès de son troupeau. Jupiter s'abattant derrière lui, l'embrassa délicatement de ses serres, et mordant de son bec le bonnet qu'il avait sur la tête, il enleva cet enfant, qui, troublé de frayeur, tournait la tête en arrière pour regarder son ravisseur. Alors je ramassai sa flûte, que la peur lui avait fait tomber des mains. Mais nous voici près de votre juge, il faut lui adresser la parole.

Je te salue, berger.

PARIS. — Je te salue aussi, jeune homme : qui es-tu, et qui t'amène auprès de moi ? Où mènes-tu ces femmes ? A en juger par leur beauté, elles ne sont pas faites pour habiter les montagnes.

MERCURE. — Ce ne sont point des femmes, Paris : tu vois ici Junon, Minerve, Vénus ; et moi, je suis Mercure. Jupiter nous envoie. . . . Mais pourquoi trembler ? d'où vient que tu pâlis ? Ne crains rien ; tu n'as aucun mal à redouter. Jupiter t'ordonne d'être juge de la beauté de ces déesses ; il te confie la



décision de leur différend, parce que, dit-il, tu es beau toi-même, et savant dans les mystères de l'amour : tu connaîtras quel est le prix du combat en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PARIS. — Donne, que je voie ce qu'elle porte : A LA PLUS BELLE. O Mercure ! comment un faible mortel, un rustique habitant des campagnes oserait-il prononcer, d'après un spectacle si ravissant, et trop beau pour les yeux d'un simple berger ? C'est aux habitants voluptueux des villes qu'il appartient de juger ces beautés parfaites. Quant à moi, je pourrais tout au plus décider, selon les règles de mon art, si une chèvre est plus belle qu'une autre chèvre, si une génisse l'emporte sur une autre. Mais ces déesses sont toutes également belles, et je ne sais comment on pourrait détacher ses regards de l'une pour les porter sur l'autre : les yeux ne peuvent aisément s'en distraire. Partout où s'est fixé le premier coup d'œil, il s'y attache, il admire ce qu'il voit ; s'il se transporte sur un autre objet, il le trouve également beau, il s'y arrête, il se sent captivé par tout ce qui l'environne. La beauté de ces déesses répand autour de moi un charme qui s'empare de mon âme entière. Je suis fâché de ne pouvoir pas, comme Argus, voir de toutes les parties de mon corps. Il me semble que je rendrais un jugement équitable en donnant la pomme à chacune. D'ailleurs, l'une est sœur et femme de Jupiter ; les deux autres sont ses filles, le moyen qu'un jugement ne soit pas difficile à porter en pareilles circonstances ?

MERCURE. — Je l'ignore. Mais il n'est pas possible d'éluder les ordres de Jupiter.

PARIS. — Du moins, Mercure, persuade à ces déesses, que les deux qui n'auront pas le prix ne doivent point m'en vouloir, mes yeux seuls auront commis l'erreur.

MERCURE. — Elles le promettent.

PARIS. — Essayons de juger ; il faut bien s'y résoudre. Mais avant tout, je voudrais savoir une chose. Doit-il me suffire de les considérer telles qu'elles sont, ou faut-il qu'elles se déshabillent, pour qu'on puisse mieux les examiner ?

MERCURE. — C'est ton affaire. Tu es juge, tu peux ordonner ce qui te plaît.

PARIS. — Ce qui me plaît ? Et bien, Mercure, je veux les voir toutes nues.

MERCURE. — Allons, déesses, quittez vos vêtements ; toi, examine, je vais retourner la tête.

VÉNUS. — Tu as raison, Pâris ; et je serai la première à me déshabiller, pour te faire connaître que je ne me vante pas seulement d'avoir des bras blancs ¹, et des yeux à fleur de tête, mais que je suis également belle par tout le corps.

MINERVE. — Pâris, qu'elle ne se déshabille point, qu'auparavant elle n'ait déposé sa ceinture, avec laquelle elle pourrait opérer sur toi quelque enchantement, car c'est une magicienne ; d'ailleurs elle ne devait pas venir ici parée de cette manière, le visage peint de tant de couleurs comme une vraie courtisane ; il fallait qu'elle montrât une beauté simple et sans artifice.

PARIS. — Elles ont raison à l'égard de la ceinture : dépose-la.

VÉNUS. — Et toi, Minerve, que n'ôtes-tu ton casque, que ne montres-tu ta tête telle qu'elle est ? Tu agites ton aigrette de manière à épouvanter ton juge. Craindrais-tu que tes yeux pers ne décelassent leur peu de beauté, si on les voyait sans être accompagnés d'un casque effrayant ?

MINERVE. — Et bien, voilà mon casque ôté.

VÉNUS. — Et moi, me voilà sans ceinture.

JUNON. — Déshabillons-nous aussi.

PARIS. — O Jupiter, auteur des prodiges ! quel spectacle ! que de beauté ! que de volupté ! que l'une a bien l'air d'une vierge ! que cette autre a bien le port d'une reine ! comme elle brille d'un éclat majestueux et vraiment digne de Jupiter ! Mais que celle-ci a le regard doux ! que son sourire est attrayant ! ah ! mon bonheur est à son comble ! Cependant, si vous le trouvez bon, je voudrais vous voir en particulier l'une après l'autre ; actuellement je suis trop indécis, je ne sais où fixer mes regards entraînés de tous côtés.

VÉNUS. — Faisons ce que tu veux.

PARIS. — Retirez-vous, vous deux ; Junon, demeure.

JUNON. — Je demeure, quand tu m'auras bien considérée, il te restera encore à examiner si les présents dont je récompenserai ton suffrage favorable, peuvent te plaire. En effet, Pâris,

¹ Allusion aux épithètes qu'Homère donne à Junon.

si tu me juges la plus belle, je te rendrai maître absolu de toute l'Asie.

PARIS. — Je ne vends point mon suffrage. Toutefois retire-toi. Je ferai ce qui me paraîtra le plus juste.

Toi, Minerve, approche.

MINERVE. — Me voilà devant toi, Pâris, si tu me declares la plus belle, jamais tu ne sortiras des combats, qu'en remportant la victoire. Je te rendrai un guerrier redoutable et célèbre par tes conquêtes.

PARIS. — Je n'ai besoin, Minerve, ni de guerre ni de combats ; la paix, comme tu le vois, règne dans toute la Phrygie et la Lydie. Le royaume de mon père n'a point d'ennemis à combattre. Cependant sois sans inquiétude, quoique je ne juge point pour des présents, tu n'en seras pas traitée avec moins de faveur. Tu peux reprendre tes habits et ton casque, je t'ai suffisamment considérée. Il est temps que Vénus s'avance.

VÉNUS. — Me voici près de toi. Examine avec attention mes charmes, sans rien passer légèrement. Arrête-toi sur chacun de mes membres, et si tu le veux, beau jeune homme, écoute ce que je vais te dire ; déjà depuis longtemps, en te voyant si beau, et tel peut-être que la Phrygie n'en possède pas un pareil, je te trouve heureux d'avoir tant de grâces en partage ; mais aussi j'ai quelques reproches à te faire. Pourquoi ne pas abandonner ces rochers pour aller vivre à la ville ? Tu consumes inutilement tes charmes dans un désert. Qu'attends-tu de tes montagnes ? quel avantage tes troupeaux retirent-ils de la beauté. Tu devrais être marié, non pas à une femme rustique et grossière comme sont celles du mont Ida ; mais à quelque beauté de la Grèce, soit d'Argos, soit de Corinthe ou de Sparte ; telle est la jeune et belle Hélène dont les attraits ne sont point inférieurs aux miens, et ce qu'il y a de plus agréable, dont le cœur est sensible aux charmes de l'amour. Si elle t'avait vu seulement une fois, je suis bien sûre, qu'abandonnant tout pour te suivre, elle se livrerait à toi, et voudrait toujours vivre entre tes bras. Mais tu as sûrement entendu parler d'elle.

PARIS. — En aucune manière, Vénus, et j'aurais bien du plaisir à t'entendre raconter tout ce que tu en sais.

VÉNUS. — Elle est fille de Lédâ, cette belle pour qui Jupiter se transforma en cygne.

PARIS. — De quelle espèce est sa beauté ?

VÉNUS. — Elle est blanche comme le cygne dont elle tient la naissance, et délicate sans doute, puisqu'elle a été nourrie dans un œuf. Souvent elle s'exerce à la lutte et aux jeux de la palestre¹. Enfin c'est une beauté si digne des empressements des hommes, qu'on a déjà entrepris une guerre pour elle ; Thésée l'avait enlevée avant qu'elle eût atteint l'âge de puberté. Parvenue à la fleur de la beauté, tous les princes de la Grèce l'ont recherchée en mariage à l'envi les uns des autres. Ménélas, de la race de Pélops, leur a été préféré ; mais si tu veux, je ferai en sorte qu'elle soit ton épouse.

PARIS. — Que dis-tu ? Une femme déjà mariée ?

VÉNUS. — Tu es jeune et simple comme un habitant des champs. Mais je sais moi ce qu'il faut faire pour cela.

PARIS. — Et que faut-il faire ? je voudrais bien le savoir aussi.

VÉNUS. — Tu quitteras ton pays, sous le prétexte d'aller voir la Grèce, et lorsque tu seras arrivé à Lacédémone, Hélène te verra. Alors ce sera mon affaire de la rendre amoureuse de toi et de l'engager à te suivre.

PARIS. — Je ne puis croire qu'elle veuille abandonner son époux, pour s'embarquer avec un étranger, un barbare.

VÉNUS. — Sois tranquille. J'ai deux fils d'une beauté superbe, le Désir et l'Amour ; je te les donnerai tous deux pour te servir de guide dans ton voyage. L'Amour s'insinuant tout entier dans son cœur, la forcera de t'aimer, et le Désir répandu sur toute ta personne, te rendra aimable comme il l'est lui-même. Je serai aussi avec toi, et je prierai les Grâces de t'accompagner. Nous unirons nos efforts pour lui persuader de te suivre, et nous le lui persuaderons bientôt.

PARIS. — J'ignore si ce projet pourra réussir, Vénus, mais déjà je suis amoureux d'Hélène. Il me semble que je la vois, que je m'embarque pour la Grèce, que j'arrive à Sparte, et que je reviens possesseur de cette femme. Tout mon regret est de ne pas faire à présent tout cela.

VÉNUS. — Il ne faut pas t'enflammer, Paris, qu'auparavant tu n'aies, par ton jugement, témoigné ta reconnaissance à celle

¹ C'était l'usage des femmes de Lacédémone, de s'exercer à la lutte comme les hommes ; cet exercice contribuait à développer leur beauté et à l'accroître par une santé vigoureuse ; aussi les Lacédémoniennes passaient pour les plus belles femmes de la Grèce.

qui te procure et doit t'amener une si belle épouse; il convient que je paraisse avec un air triomphant au milieu de vous, et que je célèbre en même temps vos noces et ma victoire. Il est en ta puissance d'acheter par cette pomme, et l'amour, et la beauté, et cet hymen.

PARIS. — Je crains que tu ne m'oublies après le jugement.

VÉNUS. — Veux-tu que je jure.....

PARIS. — Non, mais promets-le-moi une seconde fois.

VÉNUS. — Je te promets de te donner Hélène pour femme, de te suivre auprès d'elle et de vous ramener à Ilion. Présente à tes côtés, je t'aiderai dans ton entreprise.

PARIS. — Et tu amèneras l'Amour, le Désir et les Grâces.

VÉNUS. — Sois tranquille. Je prendrai encore avec eux le Souhait et l'Hyménée.

PARIS. — Et bien, je te donne la pomme à ces conditions. Reçois-la donc à ce prix

DIALOGUE XXI

MARS ET MERCURE

MARS. — As-tu entendu, Mercure, la menace orgueilleuse et incroyable que Jupiter nous a faite? « Si je le veux¹, a-t-il dit, je jetterai une chaîne du ciel en terre, et quand vous feriez tous vos efforts, en vous suspendant à cette chaîne, pour m'attirer en bas, vous n'en pourriez venir à bout. Moi, quand je voudrai la tirer en haut, j'enlèverai et tiendrai suspendu, non seulement tous les dieux, mais à la fois et la terre et la mer. » Tu sais le reste. Pour moi, je ne nie pas qu'il soit plus puissant et plus fort que chacun de nous en particulier, mais je ne puis croire qu'il l'emporte sur nous tous réunis, au point que nous ne puissions pas l'entraîner; surtout en ajoutant à notre poids celui de la mer et de la terre.

MERCURE. — Prends garde à ce que tu dis, Mars. Il n'est pas trop sûr de tenir un pareil langage, et nous pourrions recueillir de tristes fruits de notre indiscretion.

¹ Allusion au discours de Jupiter dans l'*Iliade*, liv. VIII, v. 5.

MARS. — Crois-tu que je voulusse tenir un pareil langage à tous les dieux indifféremment. Non, ce n'est qu'à toi seul dont je connais la discrétion. Mais je n'ai pu me taire sur le ridicule dont m'a paru cette menace; car je me souviens à quel point il était troublé par la frayeur, lorsque dernièrement, Neptune, Junon et Minerve, révoltés contre lui¹, voulurent le prendre et l'enchaîner. Cependant ils n'étaient que trois; et si Thétis, par pitié pour lui, n'eût appelé à son secours Briarée, ce géant à cent bras, il était pris dans les liens, avec sa foudre et son tonnerre. Le seul souvenir de cette aventure me donnait envie de rire de la forfanterie qui régnait dans son discours.

MERCURE. — Tais-toi, Mars. Tiens un meilleur langage, car il n'est pas sûr pour toi de parler de la sorte, ni pour moi de l'entendre

DIALOGUE XXII

PAN ET MERCURE

PAN. — Bonjour, mon père Mercure.

MERCURE. — Bonjour. Eh! comment suis-je ton père?

PAN. — N'es-tu pas Mercure, le dieu de Cyllène.

MERCURE. — Oui, mais comment es-tu mon fils?

PAN. — Je suis un bâtard né de tes amours.

MERCURE. — Par Jupiter! c'est plutôt d'un bouc qui aura violé quelque chèvre. Comment pourrais-tu venir de moi, avec ces cornes, un pareil nez, une barbe épaisse, des jambes de bouc, un pied fourchu, et cette queue au-dessus de ton derrière.

PAN. — Toutes tes railleries contre moi, mon père, ne font que déshonorer ton fils, ou plutôt toi-même, qui as engendré un tel enfant; car pour moi, je ne suis point cause de ma laideur.

MERCURE. — Et quelle est celle que tu prétends être ta mère. Aurais-je eu, sans le savoir, quelque commerce adultère avec une chèvre?

¹ Voyez le premier livre de l'*Iliade*, v. 398 et suiv

PAN. — Non, ce ne fut point avec une chèvre. Rappelle-toi si un jour, en Arcadie, tu n'as pas fait violence à une jeune fille libre. Pourquoi chercher ainsi, en te mordant le doigt, et d'où vient tant d'embarras ? Je parle de Pénélope, la fille d'Icare.

MERCURE. — Que lui est-il donc arrivé, pour te donner, en te mettant au monde, la ressemblance d'un bouc, plutôt que la mienne ?

PAN. — Je vais te dire ce qu'elle m'en a appris. Lorsqu'elle m'envoya en Arcadie, elle me dit : « Mon fils, je suis Pénélope de Sparte, et ta mère ; sache que tu as pour père un dieu : c'est Mercure, fils de Jupiter et de Maïa. Si tu es cornu, et si tu as les jambes d'un bouc, que cela ne te fasse point de peine. Lorsque ton père s'approcha de moi, il avait pris la figure d'un bouc, pour n'être point découvert, et cela fut cause que tu vins au jour semblable à cet animal. »

MERCURE. — Vraiment, je me souviens d'avoir eu pareille aventure. Il faudra donc que moi, qui suis si fier de ma beauté, et qui n'ai point encore de barbe, je sois appelé ton père. Tout le monde va se moquer de moi, pour avoir fait un si beau garçon.

PAN. — En vérité, mon père, je ne te déshonore point. Je suis bon musicien, et je joue fort agréablement de la flûte : Bacchus m'a pris pour son ami et le compagnon de ses danses ; il ne peut rien exécuter sans moi ; je conduis le chœur de ses Bacchantes : et si tu avais vu les nombreux troupeaux que je possède sur le Tégée et le Parthénus, tu en serais fort aise. De plus, je commande dans toute l'Arcadie ; dernièrement j'ai combattu pour les Athéniens à Marathon, et je me suis tellement distingué, que, pour prix de ma valeur, on m'a consacré la grotte qui est située sous la citadelle. Si jamais tu viens à Athènes, tu sauras combien le nom de Pan y est respecté.

MERCURE. — Dis-moi, Pan, car c'est ainsi, je crois qu'on t'appelle, es-tu marié ?

PAN. — Non, mon père ; car comme je suis d'un tempérament fort amoureux, je ne me contenterais pas d'une seule femme.

MERCURE. — Tu caresses donc les chèvres ?

PAN. — Ne raille point. J'ai pour maîtresses Echo, Pitys, et toutes les Ménades de Bacchus, qui me font vivement la cour.

MERCURE. — Sais-tu, mon fils, quelle est la première grace que j'ai à te demander ?

PAN. — Ordonne, mon père, et je suis prêt à t'obéir.

MERCURE. — Approche et viens m'embrasser ; mais ne m'appelle jamais ton père devant personne.

DIALOGUE XXIII

APOLLON ET BACCHUS

APOLLON. — Comment pourrions-nous dire que l'Amour, Hermaphrodite et Priape, dont l'extérieur et les goûts sont si différents, soient néanmoins trois frères nés d'une même mère ? Le premier est d'une beauté ravissante ; il tire de l'arc, et doué d'une puissance considérable, il commande à tous les êtres. Le second, à la fois mâle et femelle, est, à le voir, un personnage ambigu ; l'on ne saurait discerner s'il est garçon ou fille. Quant à Priape, il est un peu plus mâle que ne le permet l'honnêteté.

BACCHUS. — N'en sois pas surpris, Apollon ; Vénus n'est nullement cause de cette dissemblance ; on ne doit l'attribuer qu'à leurs pères, qui différaient entre eux. Souvent encore ceux qui sont nés du même père et de la même mère, ne se ressemblent pas ; l'un est mâle, l'autre femelle, comme ta sœur et toi, par exemple.

APOLLON. — Il est vrai ; mais nous avons du moins un point de ressemblance ; nous avons les mêmes goûts, et nous tirons tous deux de l'arc.

BACCHUS. — Oui, cela va jusqu'à l'arc ; mais que Diane égorge les étrangers en Scythie, et que tu rendes des oracles, et guérisses les malades, il n'y a là plus rien de semblable.

APOLLON. — Crois-tu que Diane se plaise avec les Scythes ? Elle déteste le meurtre, et elle est résolue, dès qu'un Grec arrivera en Tauride, à s'enfuir avec lui.

BACCHUS. — Elle a raison. Pour ce qui est de Priape, je veux t'en raconter un trait assez plaisant. J'étais dernièrement à Lampsaque, et je traversais la ville, lorsque Priape vint à ma rencontre, et me donna l'hospitalité. Quand nous fûmes à table, et que nous eûmes largement bu, mon brave, se levant vers le

milieu de la nuit, vint pour me..... mais j'ai honte de le dire.

APOLLON. — Il te sollicitait peut-être.

BACCHUS. — C'est cela même.

APOLLON. — Et, que fis-tu alors ?

BACCHUS. — Rien autre chose que d'en rire.

APOLLON. — Tu as eu raison de ne point t'en fâcher ; il lui est pardonnable d'avoir sollicité un si beau garçon.

BACCHUS. — Il pourrait bien, pour la même raison, faire aussi sur toi quelque tentative ; car tu es beau et paré d'une belle chevelure, en sorte que Priape, même à jeun, pourrait fort bien l'entreprendre.

APOLLON. — Il ne s'y hasardera jamais, Bacchus ; car si je porte de beaux cheveux, je porte un arc aussi.

DIALOGUE XXIV

MERCURE ET MAÏA

MERCURE. — Est-il dans le ciel, ô ma mère ! un dieu plus malheureux que moi ?

MAÏA. — Il ne faut pas, Mercure, tenir un tel langage.

MERCURE. — Et pourquoi ne le tiendrais-je pas, lorsque j'ai une multitude d'affaires sur les bras, que je suis le seul accablé de fatigue, et que mes divers emplois m'entraînent de tous côtés ? En effet, il faut que je me lève dès la pointe du jour pour balayer la salle du festin ; et quand j'ai étendu des tapis sur les bancs pour recevoir l'assemblée, et tout disposé comme il doit l'être, il faut se rendre auprès de Jupiter, et porter partout ses ordres en courant comme un hémérodrome, dans le ciel et sur la terre. Je suis à peine de retour, encore tout couvert de poussière, qu'il faut lui servir l'ambrosie. J'avais encore la charge de lui verser le nectar avant que l'échanson, dont il a fait nouvellement emplette, vint ici. Mais la plus fatigante de toutes mes fonctions, c'est que de tous les dieux je sois le seul qui ne dorme point, même pendant la nuit ; il faut, au contraire, que je mène les ombres chez Pluton, que je sois le conducteur des morts, et que j'assiste au tribunal. Mes travaux de jour ne sont pas suffisants pour moi ; ce n'est pas assez

de présider aux palestres, de proclamer dans les assemblées, d'instruire les orateurs, je suis en outre départi à l'administration de tout ce qui concerne les morts.

Cependant les enfants de Lédà passent, chacun à leur tour, une journée dans le ciel et dans les enfers ; pour moi, ce m'est une nécessité de remplir chaque jour ces pénibles fonctions. Les enfants d'Alcmène et de Sémélé, nés de malheureuses mortelles, passent, sans inquiétude, leur temps dans les festins, tandis que le fils de Maïa sert aux autres de valet. A présent que j'arrive de Sidon, de chez la fille de Cadmus, vers laquelle Jupiter m'avait envoyé examiner ce qu'elle faisait, il m'envoie de rechef à Argos rendre visite à Danaë : de là tu iras, m'a-t-il dit, en Béotie, et chemin faisant, tu verras Antiope. Je n'en puis déjà plus de fatigue, et j'aimerais mieux, s'il était possible, être vendu pour esclave, comme les malheureux habitants de la terre.

MAÏA. — Laisse là ce discours, mon fils. Tu es jeune, et tu dois servir ton père. Vas au plus tôt en Argos, où il t'envoie, et de là passe en Béotie, de peur qu'en tardant plus longtemps tu ne reçoives des coups à ton retour : car les amoureux sont très portés à la colère.

DIALOGUE XXV

JUPITER ET LE SOLEIL

JUPITER. — Qu'as-tu fait, ô le plus méchant des Titans ? Tu as confié ton char à un jeune étourdi, dont l'inexpérience a ravagé la terre : tantôt il s'en approchait et en brûlait la surface : tantôt il s'en éloignait et tout périssait de froid : il a tout bouleversé, tout confondu : si je ne m'en fusse aperçu, et n'eusse foudroyé cet insensé, il anéantissait toute l'espèce humaine. Voilà le beau cocher, l'habile conducteur que tu nous as envoyé.

LE SOLEIL. — J'ai commis une faute, Jupiter, je l'avoue ; mais pardonne-moi d'avoir cédé aux vives prières d'un fils. Pouvais-je prévoir un si grand malheur ?

JUPITER. — Eh, ne savais-tu pas combien un pareil emploi exige d'attention et d'adresse ; que pour peu qu'on s'écarte de la route, l'en est fait de l'univers ? Ne connaissais-tu pas l'impétuosité de tes chevaux ? Ignorais-tu qu'il faut leur tenir toujours les rênes fermes, et que si on les leur abandonne, ils se révoltent

aussitôt contre le frein, comme ils l'ont fait sous ce malheureux guide, qu'ils ont emporté, tantôt à gauche, tantôt à droite, quelquefois en arrière, en haut, en bas, enfin partout où ils ont voulu, sans que leur conducteur ait pu les contenir ?

LE SOLEIL. — Je le savais fort bien, et c'est ce qui m'a fait longtemps m'opposer aux désirs de ce jeune homme, et lui refuser la conduite de mon char. Mais quand je le vis, avec sa mère, redoubler ses instances et répandre des larmes, je le fis monter sur mon char, en l'avertissant de quelle manière il devait se conduire dans la route, jusqu'à quel point il devait lâcher les rênes pour s'élever, comment, en descendant, il fallait se courber ; combien il importait qu'il fût toujours maître des guides, et ne pas les abandonner à l'impétuosité des chevaux. Je lui dis aussi à quel danger il s'exposait, s'il ne suivait pas la route la plus droite. Mais ce téméraire (ce n'était encore qu'un enfant), monté sur tant de feux, et plongeant ses regards dans la profondeur immense des airs, fut saisi d'effroi, comme cela était naturel ; les chevaux, qui sentaient bien que ce n'était pas moi qui montais le char, méprisant la main d'un jeune homme, se détournèrent du chemin, et causèrent tous ces malheurs. Phaéton, dans la crainte de tomber, lâcha les rênes pour se tenir au rebord du char : mais il a porté la peine de sa témérité, et ma douleur doit suffire à ta vengeance.

JUPITER. — Doit suffire, dis-tu, après une pareille audace ? Toutefois, je t'accorde ton pardon ; mais si, dorénavant, tu commets une pareille faute, si tu envoies à ta place un conducteur de cette espèce, tu sauras aussitôt de combien le feu de mon tonnerre est plus brûlant que le tien. Cependant, que ses sœurs l'enterrent sur le bord de l'Éridan, à l'endroit où il est tombé renversé de son char ; qu'elles versent sur lui des larmes d'ambre, et soient changées en peupliers, en mémoire de cet événement. Toi, raccommode ton char, dont le timon et l'une des roues sont brisés. Attelle tes chevaux, et fournis ta carrière ; mais souviens-toi de tout ce que je viens de te dire.

DIALOGUE XXVI

APOLLON ET MERCURE

APOLLON. — Pourrais-tu me dire, Mercure, lequel de ces deux jeunes gens est Castor, et lequel est Pollux ; car je ne saurais les distinguer.

MERCURE. — Celui qui était hier avec nous est Castor ; celui-ci est Pollux.

APOLLON. — Comment les reconnaître ? ils sont tout à fait semblables.

MERCURE. — Ce Pollux, Apollon, porte sur le visage les cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses rivaux, en combattant au pugilat, et surtout celles que lui fit Bébryx, fils d'Amycus, lorsqu'il accompagnait Jason dans sa navigation. L'autre ne fait rien voir de semblable ; son visage est net, et n'a souffert aucune altération.

APOLLON. — Tu m'as obligé en m'apprenant à quels signes on peut les reconnaître. En effet, tout le reste en eux est semblable ; ils ont tous deux la moitié d'une coquille d'œuf, une étoile sur la tête, un javelot à la main, l'un et l'autre est monté sur un cheval blanc ; en sorte qu'il m'est souvent arrivé d'appeler Castor celui qui est Pollux, et de donner le nom de Pollux à Castor. Cependant, dis-moi encore une chose ; pourquoi ne demeurent-ils pas tous les deux avec nous, mais que tour à tour l'un est un mort et l'autre un dieu ?

MERCURE. — C'est l'amitié fraternelle qui les fait agir de la sorte. En effet, l'un des fils de Lédà étant destiné à mourir, et l'autre à vivre toujours, ils se sont ainsi partagé l'immortalité.

APOLLON. — Ce partage n'est point sensé, Mercure ; ils ne se verront jamais, et c'est, je pense, ce qu'ils désirent le plus. Et comment pourraient-ils se voir ? L'un est avec les dieux, l'autre habite chez les morts. Cependant, de même que je rends des oracles, qu'Esculape guérit les malades, que tu enseignes la lutte, car tu es un excellent maître de gymnase, que Diane préside aux accouchements, et que les autres divinités exercent quelque métier utile aux hommes ou aux dieux, ceux-ci ont-ils une occupation, ou assisteront-ils à nos festins sans rien faire, malgré la taille dont ils sont ?

MERCURE. — Nullement. Ils sont chargés de servir Neptune ; leur devoir est de courir la mer à cheval ; et partout où ils voient des matelots tourmentés par la tempête, ils doivent s'asseoir sur le navire, et sauver les navigateurs.

APOLLON. — Tu me parles là d'un emploi bien utile et bien salulaire.

Fin des Dialogues des Dieux

DIALOGUES

DES DIEUX MARINS

DIALOGUE PREMIER

DORIS ET GALATÉE

DORIS. — On dit, Galatée, que tu as un bel amoureux ; que ce berger de Sicile raffolle ¹ de toi.

GALATÉE. — Ne raille point, Doris ; cet amoureux, quel qu'il soit, est fils de Neptune.

DORIS. — Le fût-il de Jupiter même, avec son air sauvage, les poils dont il est hérissé, et son œil unique, qui met le comble à sa laideur, crois-tu que sa naissance puisse contribuer à le rendre plus beau ?

GALATÉE. — Ses poils ne lui donnent point un air sauvage et désagréable, comme tu le prétends, mais plutôt un air mâle. Son œil sied bien à son front ; et d'ailleurs, il n'en voit pas moins bien que s'il en avait deux.

DORIS. — Il semble, Galatée, à l'éloge que tu fais de Polyphème, que ce soit moins ton amoureux que ton amant.

GALATÉE. — Il n'est point mon amant, et je ne puis souffrir le reproche injurieux que vous me faites. Mais on voit bien que vous n'en parlez que par jalousie ; car un jour qu'il faisait paître ses troupeaux, nous ayant aperçues du haut de son rocher, tandis que nous étions à folâtrer au pied de l'Etna, à l'endroit où le rivage s'étend entre la mer et la montagne, je lui parus la plus belle de toutes ; et sans daigner jeter un coup-d'œil sur

¹ L'idée de ce dialogue est prise de deux idylles de Théocrite, la sixième et la onzième, intitulées *le Cyclope*, où le poète dit, comme Lucien, que l'amour de Polyphème le rend insensé.

vous, il ne fixa son œil que sur moi seule; voilà ce qui vous chagrine. La préférence qu'il m'a donnée, prouve que je l'emporte sur vous en beauté, et que je suis la seule digne d'être aimée : car enfin, il ne vous a témoigné que des mépris.

DORIS. — Crois-tu donc exciter notre jalousie, pour avoir été trouvée belle par un pâtre, dont la vue est en défaut? Quelle beauté peut-il trouver en toi? ta blancheur, peut-être. Accoutumé à ne voir que du lait et du fromage, il s' imagine que tout ce qui leur ressemble est beau. Du reste, quand tu voudras connaître quelle est ta figure, attends que la mer soit calme ¹, monte sur un rocher, et penchée sur l'onde, regarde-toi; tu verras que tu n'as d'autre avantage qu'une peau blanche : mais on n'aime la blancheur que lorsqu'elle est relevée par un peu de rouge.

GALATÉE. — Cependant, malgré la fade blancheur de mon teint, j'ai du moins un amoureux, tandis qu'il n'en est pas une seule de vous dont un berger, un matelot, ni même un batelier, ait jamais vanté les charmes. D'ailleurs, Polyphème est musicien.

DORIS. — Ah! ne parle pas de sa musique, Galatée. Nous l'entendîmes chanter dernièrement, lorsqu'il vint te faire la cour : par Vénus! il nous semblait entendre braire un âne : et puis, quelle lyre il avait! un crâne de cerf, dépouillé de ses chairs; les cornes servaient de branches : il les avait jointes par un joug auquel étaient attachées des cordes, qui n'étaient point tendues par des chevilles. Son chant avait je ne sais quoi de rude et de discordant; il mugissait sur un ton, tandis que sa lyre en donnait un autre. En vérité, on ne pouvait pas s'empêcher de rire de sa chanson amoureuse. Écho toute babillarde qu'elle est, ne voulut point répondre à ses rugissements; elle avait honte d'imiter ce chant barbare et ridicule. Ton aimable Cyclope tenait dans ses bras un joli joujou, un petit ours ³ velu, et tout semblable à lui. O Galatée? qui ne t'envierait un pareil amoureux!

GALATÉE. — Hé bien, Doris, montre-nous le tien, que nous

¹ Lucien plaisante ici sur la comparaison que Polyphème fait de la blancheur de Galatée, avec celle du lait caillé, dans *Théocrite*, Idyl II, v. 20.

² Ceci est encore une imitation de *Théocrite*, au vers trente-cinquième de la sixième Idylle.

³ Cette galanterie de Polyphème, est encore imitée de *Théocrite*, Idyl. II, v. 41, où il dit à Galatée, qu'il lui élève quatre petits ours. Lucien, a renchéri sur cette idée.

sachions s'il est plus beau, s'il chante mieux, s'il joue plus agréablement de la cithare.

DORIS. — Je n'ai point d'amoureux et je ne me vante point d'être aimable : mais un amant tel que ton Cyclope, qui sent l'odeur fétide d'un bouc, qui mange, comme on le dit, de la chair crue, et dévore les étrangers, tu peux le garder et répondre à sa tendresse.

DIALOGUE II

LE CYCLOPE ET NEPTUNE ¹

LE CYCLOPE. — O mon père ! quel traitement j'ai reçu de l'hôte abominable, qui, après m'avoir enivré, m'a aveuglé pendant que je dormais !

NEPTUNE. — Quel est celui qui a osé te traiter ainsi ?

LE CYCLOPE. — D'abord il se nomma lui-même *Personne*, mais en s'enfuyant, et lorsqu'il était hors de ma portée, il me dit qu'il s'appelait *Ulysse*.

NEPTUNE. — Je connais celui dont tu parles, c'est le roi d'Ithaque ; il revenait de Troie sur ses vaisseaux. Mais comment t'a-t-il fait cela ? il n'est pas très brave.

LE CYCLOPE. — Un soir en ramenant mes troupeaux du pâturage, je trouvai dans mon antre plusieurs hommes, qui sans doute étaient là pour leur dresser quelque embûche. Je bouche aussitôt l'entrée de ma caverne, avec l'immense rocher qui lui sert de porte, j'allume du feu avec un arbre que j'avais apporté de la montagne, et je m'aperçois que ces étrangers cherchent à se cacher. J'en saisis quelques-uns et les mange, comme cela est naturel envers des voleurs. Alors ce scélérat, soit *Personne*, soit *Ulysse*, me verse et me présente à boire un poison doux, à la vérité, et d'agréable odeur, mais le plus dangereux et le plus propre à troubler les sens. En effet, sitôt que je l'eus bu, il me sembla que tous les objets tournaient autour de moi, et que ma caverne se renversait sans dessus dessous ; en un mot je n'étais plus dans mon bon sens. Bientôt je me sentis entraîné par le sommeil ; tandis que je dormais, cet étranger

¹ Le sujet de ce dialogue est tiré de l'*Odyssée*, liv. IX.

aiguise un pieu, le fait brûler et me crève l'œil : depuis ce moment, Neptune, je suis aveugle.

NEPTUNE. — Tu dormais donc bien profondément, mon fils, pour ne t'être pas réveillé en sursaut pendant qu'on t'aveuglait. Mais comment Ulysse s'est-il enfui ? je suis bien sûr qu'il n'a pu déranger le rocher qui fermait la porte.

LE CYCLOPE. — Je l'ai ôté moi-même, afin de prendre plus aisément Ulysse lorsqu'il sortirait. Placé à l'entrée, je le cherchais à tâtons, laissant seulement passer mes brebis pour aller au pâturage, et recommandant au béliet tout ce qu'il devait faire en conduisant pour moi le troupeau.

NEPTUNE. — Ah ! j'entends, il s'est évadé sous ce béliet sans que tu t'en aperçoives ; mais du moins il fallait appeler les autres Cyclopes à ton secours.

LE CYCLOPE. — Je les ai appelés, mon père, ils sont venus ; mais lorsqu'ils m'ont demandé le nom de mon traître, sur ce que je leur ai répondu, *Personne*, ils se sont imaginé que j'étais fou, et se sont en allés. C'est ainsi que le scélérat a su m'abuser par ce nom ; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il m'a reproché mon malheur, en me disant : Neptune même, ton père, ne saurait te guérir.

NEPTUNE. — Sois tranquille, mon fils, je te vengerai de lui, et il apprendra que si je ne puis guérir ceux qui sont privés de la vue, il est en ma puissance de sauver ou de faire périr ceux qui voyagent sur mer. Il est encore sur les flots.

DIALOGUE III

NEPTUNE ET ALPHÉE

NEPTUNE. — Qu'est-ce donc, Alphée ? Seul de tous les fleuves tu te décharges dans la mer sans mêler ton onde à l'onde salée, comme font tous les autres : tu ne mets pas un terme à ta course, en versant tes flots dans les miens ; au contraire, tes eaux, toujours réunies, traversent la mer, et conservent dans leur cours leur douceur et leur pureté ; tu plonges dans mes abîmes, comme un pluvier, et bientôt l'on te voit reparaitre ailleurs.

ALPHÉE. — C'est l'ouvrage de l'Amour, Neptune, ne m'en fais aucun reproche ; tu as aimé quelquefois.

NEPTUNE. — Est-ce une femme, Alphée, dont tu es amoureux ? Est-ce une Nymphé, ou quelqu'une des Néréïdes ?

ALPHÉE. — Non, c'est une fontaine.

NEPTUNE. — En quels lieux de la terre coule-t-elle ?

ALPHÉE. — C'est une insulaire, elle est de Sicile, on l'appelle Aréthuse.

NEPTUNE. — Je connais ton Aréthuse, elle n'est pas sans beauté ; son onde transparente jaillit à travers un sable pur, et roule sur des cailloux qui la font briller d'un éclat argentin.

ALPHÉE. — Oui, tu connais bien cette source charmante. Je me hâte de l'aller trouver.

NEPTUNE. — Va, et sois heureux dans tes amours. Mais dis-moi une chose : où as-tu pu voir Aréthuse ? Tu es Arcadien, et elle est de Syracuse.

ALPHÉE. — Tu me retardes trop, Neptune, par tes questions curieuses.

NEPTUNE. — Tu as raison, va te rendre auprès de ta bien aimée, sors du sein de la mer, mêle-toi à cette fontaine ; et réunis tous deux par un mutuel accord, ne formez qu'une seule et même onde.

DIALOGUE IV

MÉNÉLAS ET PROTÉE

MÉNÉLAS. — Que tu te changes en eau, Protee, on peut le croire, tu es un dieu marin : en arbre, cela peut encore passer ; je ne regarde pas même comme absolument incroyable, que tu te transformes en lion ; mais qu'habitant de la mer, tu deviennes du feu, voilà ce qui me surprend le plus, et ce dont je doute le plus fort.

PROTÉE. — Cesse d'en être étonné, Ménélas, car ma métamorphose est réelle.

MÉNÉLAS. — J'en ai moi-même été témoin ; mais il me semble, entre nous, que tu emploies dans cette affaire quelque prestige qui fascine les yeux de tes spectateurs, et que tu ne deviens pas réellement du feu.

PROTÉE. — Et quelle supercherie peut-il y avoir dans des choses si manifestes ? n'as-tu pas vu de tes propres yeux toutes mes métamorphoses ? si tu en doutes encore, si ce prodige te paraît encore être faux, et n'être qu'une vaine illusion, approche de moi ta main, quand je serai changé en feu, brave héros, et tu sauras si je n'ai que l'apparence, ou si j'ai bien alors le pouvoir de brûler.

MÉNÉLAS. — L'épreuve n'est pas trop sûre.

PROTÉE. — Tu n'as jamais vu de polypes, ce me semble, Ménélas, et tu ne connais pas les propriétés de ce poisson.

MÉNÉLAS. — Si vraiment, j'ai vu des polypes ; mais j'apprendrai volontiers de toi quelles sont leurs propriétés.

PROTÉE. — Sur quelque rocher qu'ils se placent, ils s'y attachent avec leurs bras, et s'y collent de manière qu'ils se rendent semblables à la pierre dont ils prennent aussi la couleur ; en sorte qu'ils échappent aux yeux des pêcheurs trompés par cette ressemblance parfaite.

MÉNÉLAS. — On le dit ; mais tes métamorphoses sont encore plus incroyables.

PROTÉE. — Je ne sais, Ménélas, qui tu croiras, si tu n'en crois pas tes yeux.

MÉNÉLAS. — Il est vrai, je l'ai vu et revu ; mais c'est toujours pour moi un prodige inconcevable, qu'une même chose puisse être du feu et de l'eau.

DIALOGUE V

PANOPE ET GALÈNE

PANOPE. — As-tu vu, Galène, ce qu'hier, pendant le repas, la Discorde a fait en Thessalie, pour se venger de ce qu'on ne l'avait point invitée au festin ?

GALÈNE. — Je n'étais pas du nombre des convives, Panope ; Neptune m'avait ordonné de tenir la mer calme et tranquille ; mais que fit-elle donc, puisqu'elle n'y était pas ?

PANOPE. — Thétis et Pélée, conduits par Amphitrite et Neptune, se rendaient au lit nuptial, et tandis qu'une partie des convives buvait, que l'autre dansait, ou écoutait la lyre d'Apol-

lon et le chant des Muses, la Discorde, sans être aperçue, jeta dans la salle du festin une pomme d'or, de la plus grande beauté, sur laquelle était écrit : *A LA PLUS BELLE*. Cette pomme roula, comme à dessein, à l'endroit où Vénus, Junon et Minerve étaient couchées ¹. Mercure l'ayant ramassée, lut l'inscription ; nous autres Néréïdes, nous gardâmes le silence ; que pouvions-nous faire de mieux, ces déesses étant présentes ? Cependant chacune d'elles revendiquait la pomme, et prétendait qu'elle lui était due ; je crois même qu'elles en seraient venues aux mains, si Jupiter ne les eût séparées. Ces déesses voulurent le prendre pour arbitre : « Non, leur dit Jupiter, je ne déciderai point entre vous ; allez sur le mont Ida, trouver le fils de Priam, il se connaît en beauté, il l'aime, et il ne vous jugera pas moins bien que moi ».

GALÈNE. — A quoi les déesses se sont-elles résolues, Panope ?.

PANOPE. — Elles se rendent aujourd'hui, je crois, sur le mont Ida.

GALÈNE. — Viendra-t-on bientôt nous annoncer quelle est celle qui a remporté la victoire ?

PANOPE. — Je te l'annonce d'avance ; puisque Vénus combat, aucune autre ne remportera la victoire, ou le juge serait tout à fait aveugle.

DIALOGUE VI

TRITON, AMYMONE ET NEPTUNE

TRITON. — Une jeune fille d'une beauté ravissante, vient chaque jour sur les bords du lac de Lerne pour y puiser de l'eau ; je ne pense pas avoir jamais rien vu de si beau.

NEPTUNE. — Est-ce une personne libre, ou quelque esclave chargée de porter l'eau ?

TRITON. — Point du tout, c'est une des cinquante filles de Danaüs ; elle s'appelle *Amymone*, je me suis informé de sa naissance et de son nom. Danaüs traite ses filles avec beaucoup de dureté ; il les oblige à des travaux pénibles, les envoie

¹ On sait que les anciens étaient couchés à table.

puiser elles-mêmes de l'eau, et les instruit à n'être point paresseuses,

NEPTUNE. — Quoi ! fait-elle, sans être accompagnée, le long chemin qu'il y a d'Argos à Lerne.

TRITON. — Elle y va seule. Argos est, comme tu le sais, un pays aride, où il faut porter de l'eau sans cesse.

NEPTUNE. — Ce que tu me dis là, Triton, porte le trouble dans mes sens. Allons au devant de cette jeune fille.

TRITON. — Allons, aussi bien voici l'instant où elle viendra puiser de l'eau ; et peut-être est-elle déjà à la moitié du chemin qui conduit à Lerne.

NEPTUNE. — Attelle donc à l'instant mon char ; ou plutôt, comme il serait trop long de le préparer et de mettre mes chevaux sous le joug, fais-moi venir le plus léger de mes dauphins, il me servira de coursier, et j'arriverai plus promptement.

TRITON. — Tiens, voici le plus vite de tous.

NEPTUNE. — Fort bien, partons. Toi, Triton, nage à mes côtés. Quand nous serons arrivés à Lerne, je me placerai quelque part en embuscade, et tu guetteras le moment où tu la verras paraître.

TRITON. — La voici près de toi.

NEPTUNE. — Oh ! la belle et charmante fille ? il nous la faut enlever.

AMYMONE. — Où m'entraînes-tu, téméraire, infâme ravisseur, envoyé sans doute par mon oncle Égyptus ? Je vais appeler mon père.

TRITON. — Tais-toi, Amymone ; c'est Neptune.

AMYMONE. — Que parles-tu de Neptune ? Pourquoi me faire violence, et m'entraîner dans la mer ? Malheureuse ? je vais périr dans les flots.

NEPTUNE. — Ne crains point, il ne t'arrivera rien de fâcheux. Je vais frapper de mon trident ce rocher qui borde le rivage, et il en jaillira une source qui portera ton nom. Tu seras à jamais heureuse, et seule entre tes sœurs, tu ne seras point condamnée à verser de l'eau après ta mort.

DIALOGUE VII

NOTUS ET ZÉPHYRE

NOTUS. — Cette génisse, Zéphyre, que Mercure conduit en Égypte à travers les flots, a donc perdu sa virginité entre les bras de Jupiter amoureux ?

ZÉPHYRE. — Oui, Notus ; mais elle n'était pas génisse alors ; c'était la fille du fleuve Inachus. Junon l'a ainsi métamorphosée, jalouse de voir Jupiter épris pour elle du plus violent amour.

NOTUS. — Et l'aime-t-il encore, à présent qu'elle est génisse ?

ZÉPHYRE. — Beaucoup, et voilà pourquoi il l'envoie en Égypte. Il nous a commandé de ne point troubler les flots qu'elle n'ait fait son trajet ; car elle doit, en arrivant, accoucher d'un fils dont elle est déjà grosse ; ce fils et sa mère deviendront ensuite des dieux.

NOTUS. — Quoi ! cette génisse sera déesse ?

ZÉPHYRE. — Sans doute, elle présidera même à la navigation, selon ce que m'a dit Mercure ; elle sera notre souveraine et quand il lui plaira, elle nous enverra sur les flots, ou nous empêchera de soufler.

NOTUS. — Il faut lui faire notre cour, Zéphyre, puisqu'elle est notre souveraine.

ZÉPHYRE. — Sans doute, nous obtiendrons par là les bonnes grâces... Mais déjà elle a fait son trajet, et la voilà sur le rivage. Ah ! vois-tu ? elle ne marche plus à quatre pieds, Mercure la fait tenir debout, et lui rend sa première forme et sa beauté.

NOTUS. — Quel étonnant prodige ! elle n'a plus ni cornes, ni queue, ni pieds fourchus ; c'est à présent une très aimable fille. Et Mercure, que lui arrive-t-il donc ? Il s'est aussi métamorphosé ; au lieu de la figure d'un beau jeune homme, il a pris celle d'un chien ¹.

¹ Anubis, divinité égyptienne, à tête de chien, que certains ont cru être le même que le Mercure des Grecs.

ZÉPHYRE. — Ne poussons pas plus loin notre curiosité : il sait mieux que nous ce qu'il doit faire.

DIALOGUE VIII

NEPTUNE ET LES DAUPHINS

NEPTUNE. — J'approuve, ô Dauphins, votre amour pour les mortels : vous en aviez déjà donné des preuves, en transportant jusqu'à l'isthme le fils d'Ino, précipité avec sa mère du haut des roches Scironides ¹ : et toi, tu as aujourd'hui soutenu sur les flots le chantre de Méthymne ², et tu l'as transporté en nageant au promontoire de Ténare ; tu n'as pu le voir d'un œil indifférent, prêt à périr par la scélératesse de ses nautonniers.

UN DAUPHIN. — Ne sois point étonné, Neptune, de notre bienveillance pour les hommes, nous l'étions avant d'être changés en poissons.

NEPTUNE. — Je le sais, et j'en ai toujours voulu à Bacchus, de vous avoir ainsi métamorphosés après qu'il vous eût vaincus dans un combat naval, tandis qu'il devait se contenter de vous assujettir comme tant d'autres peuples qu'il a rangés sous son empire. Mais apprends-moi, Dauphin, comment s'est passé l'aventure d'Arion.

UN DAUPHIN. — Périandre se plaisait beaucoup à l'entendre ; souvent il le faisait venir à sa cour. Enrichi par les bienfaits du tyran, Arion désira retourner à Méthymne sa patrie, et faire briller ses richesses aux yeux de ses concitoyens. Il monta sur un vaisseau qui appartenait à des brigands, auxquels il fit voir imprudemment l'or et l'argent qu'il emportait avec lui. Lorsqu'ils furent au milieu de la mer Égée, ces perfides matelots conspirèrent contre lui ; et comme je nageais auprès du vaisseau, j'entendis Arion qui leur disait : Permettez-

¹ Les roches Scironides étaient situées sur le rivage occidental de l'Attique, entre Nisée et Cromion, à peu de distance de l'isthme de Corinthe.

² Ville de l'île de Lesbos, patrie d'Arion. Son histoire est racontée fort en détail par Hérodote. Lucien l'a suivie jusque aux expressions. Élien, au douzième livre de son traité de son *Traité des animaux*, ch. XLV, nous a conservé l'hymne qu'Arion composa en actions de grâces de l'heureux événement qui lui avait sauvé la vie : mais il y a bien des raisons de croire que cet hymne est supposé.

moi du moins de me revêtir de tous mes ornements, de chanter mon hymne funèbre, et de me jeter moi-même à la mer. » Les nautonniers le lui permirent. Il chanta l'air le plus attendrissant, et se précipita ensuite dans les eaux. Il devait y périr, mais je le soulevai sur mon dos et le portai en nageant jusqu'à Ténare.

NEPTUNE. — J'approuve votre amour pour la musique, et vous avez dignement récompensé Arion, du plaisir que vous avez eu à l'entendre.

DIALOGUE IX

NEPTUNE, AMPHITRITE ET LES NÉRÉIDES

NEPTUNE. — Que ce détroit où cette jeune fille est tombée, s'appelle désormais de son nom, Hellespont. Vous, Néréides, prenez son corps et portez-le aux rives de la Troade, afin que les habitants du pays lui rendent les derniers devoirs.

AMPHITRITE. — Permits plutôt, Neptune, qu'elle soit ensevelie dans la mer qui porte son nom. Nous sommes attendries des maux que lui a fait souffrir sa marâtre.

NEPTUNE. — Cela ne se peut, Amphitrite : d'ailleurs il ne serait pas honnête qu'elle restât ainsi couchée à l'aventure sur le sable. Il vaut mieux qu'elle soit ensevelie dans la Troade ou dans la Chersonèse ; et puis ce sera pour elle une assez grande consolation, de voir bientôt Ino poursuivie par Athamas, et tenant son fils dans ses bras, subir le même sort, et tomber du haut des rochers que le Cithéron étend jusque dans la mer.

AMPHITRITE. — Nous devrions bien sauver Ino, en faveur de Bacchus, dont elle fut la nourrice.

NEPTUNE. — Une femme si méchante ne méritait pas cet honneur ; cependant il ne faut pas désobliger Bacchus.

UNE NÉRÉIDE. — Mais par quel accident celle-ci est-elle tombée de son bélier, tandis que Phryxus voyage en sûreté sur cette monture ?

NEPTUNE. — Rien de plus naturel : Phryxus est jeune, il a la vigueur nécessaire pour résister au mouvement qui l'emportait. Sa sœur, au contraire, peu accoutumée à voyager sur

ce étrange coursier, troublée, saisie de frayeur à la vue de l'immense abîme des mers, éblouie par la rapidité dont elle fendait les airs, a lâché les cornes du béliet, auxquelles elle s'était tenue jusqu'alors, et elle est tombée dans les flots.

LA NÉRÉIDE. — Sa mère Néphélée ne devait-elle pas la secourir dans sa chute ?

NEPTUNE. — Elle le devait sans doute ; mais le destin est plus puissant que Néphélée.

DIALOGUE X

IRIS ET NEPTUNE

IRIS. — Cette île errante, Neptune, qui, détachée de la Sicile, nage sous les eaux, Jupiter veut que tu la fixes ; il veut que tu la fasses paraître au dessus des flots, et qu'arrêtée sur des fondements inébranlables au milieu de la mer Egée, elle devienne visible : car ce dieu en a besoin.

NEPTUNE. — Il va être obéi : mais à quoi lui servira-t-elle, lorsque devenue visible, elle ne flottera plus sous les eaux.

IRIS. — C'est dans cette île que Latone doit faire ses couches. Déjà elle ressent les vives douleurs de l'enfantement.

NEPTUNE. — Et quoi ? le ciel n'est-il pas un lieu propre à faire des couches ? ou, à son défaut, la terre ne peut-elle recevoir les enfants de Latone ?

IRIS. — Non, Neptune, car Junon a engagé la terre par un serment terrible, à ne prêter aucun asile aux fruits des amours de Latone : or, cette île n'est point tenue de ce serment, puisqu'elle n'a point encore paru.

NEPTUNE. — J'entends. Arrête, vagabonde Délos, sors une seconde fois du sein des eaux, ne sois plus entraînée par les flots, demeure immobile, et reçois, ô la plus fortunée des îles, les deux enfants de mon frère et les plus beaux des dieux. Vous, Tritons, transportez-y Latone : que le calme règne dans tout l'univers. Quant au serpent qui la poursuit et la glace d'effroi, à peine les petits dieux seront nés, qu'ils le tueront à coups de flèches, et vengeront ainsi leur mère. Va, Iris, annoncer à Jupiter que tout est prêt : Délos est stable, que Latone y vienne et enfante.

DIALOGUE XI

LE XANTHE ET LA MER

LE XANTHE. — O Mer ! reçois-moi dans ton sein, j'ai souffert des maux affreux ; éteins le feu qui me dévore.

LA MER. — Que vois-je ! ô Xanthe, qui t'a ainsi brûlé ?

LE XANTHE. — Vulcain. Il m'a presque réduit en charbon : mes eaux sont toutes bouillantes.

LA MER. — Et d'où vient qu'il a lancé ses feux sur toi ?

LE XANTHE. — En faveur du fils de Thétis ; je suppliais Achille d'épargner les Phrygiens dont il faisait un horrible massacre ; mais loin de calmer sa colère, il arrêtait le cours de mes eaux par des monceaux de morts. Emu de compassion pour ces malheureux, je soulevai mes flots contre lui, dans le dessein de le submerger, ou de l'obliger par crainte à cesser le carnage. Alors Vulcain, qui par hasard était près de nous, s'arme d'autant de feux qu'il en allume dans l'Etna et dans ses autres fourneaux, et vient fondre sur moi. Il embrase à l'instant mes peupliers et mes tamarins, il rôtit mes poissons et mes anguilles, et à force de me faire bouillir, il m'a presque entièrement desséché. Tu vois en quel état m'a mis la brûlure.

THÉTIS. — Pauvre Xanthe, te voilà tout bourbeux ; et tes eaux sont bouillantes, je m'en aperçois bien. Le sang des cadavres et les feux de Vulcain en sont la cause. Mais aussi, tu mérites assez ce traitement. Pourquoi t'élançais-tu contre un de mes enfants, sans respect pour le fils d'une Néréide ?

LE XANTHE. — Et ne devais-je pas avoir pitié de mes voisins les Phrygiens ?

THÉTIS. — Et Vulcain, à son tour, ne devait-il pas avoir pitié du fils de Thétis ?

DIALOGUE XII

DORIS ET THÉTIS

DORIS. — Qui te fait pleurer, Thétis ?

THÉTIS. — Ah ! Doris, je viens de voir une fille d'une beauté

parfaite, et son fils, jeune enfant qui ne fait que de naître, renfermés tous deux dans un coffre par l'ordre de son père. Ce père inhumain a commandé à ses matelots de prendre le coffre, et de le jeter dans les flots, lorsqu'ils seraient éloignés du rivage, afin que cette infortunée pérît avec son enfant.

DORIS. — En sais-tu la raison, ma sœur ? tu parais instruite de cette aventure.

THÉTIS. — Acrisius, son père, avait condamné cette belle fille à une éternelle virginité, et l'avait enfermée dans une chambre d'airain. Je ne saurais te dire si la suite de son aventure est véritable, mais on prétend que Jupiter changé en or, s'est glissé à travers le toit, auprès de Danaë, et qu'en recevant dans son sein le dieu qui tombait en pluie, elle est devenue enceinte. Le père, vieillard féroce et jaloux, ne s'en est pas plus tôt aperçu, que, transporté de colère, il s'est imaginé qu'un homme avait attenté à l'honneur de sa fille ; et pour la punir, il l'a fait enfermer dans un coffre, un instant après qu'elle est accouchée.

DORIS. — Et que fit-elle lorsqu'on la descendit dans ce coffre ?

THÉTIS. — Elle n'a rien dit pour sa défense, et elle a supporté sa condamnation avec courage ; mais elle demandait grâce pour son fils, et montrait, en pleurant, à son grand-père, cet enfant d'une beauté ravissante, qui, sans se douter de son malheur, souriait innocemment en regardant la mer. Ses yeux se remplissent de larmes au souvenir de ce spectacle.

DORIS. — Ton récit me fait pleurer aussi : mais sont-ils déjà morts ?

THÉTIS. — Non : le coffre flotte encore autour de Sérîphe.

DORIS. — Que ne les sauvons-nous, en faisant tomber le coffre dans les filets des pêcheurs de cette côte ? ils le retireront et conserveront la vie à ces deux infortunés.

THÉTIS. — Tu as raison, suivons ton conseil ; il ne faut pas abandonner cette malheureuse mère, ni son charmant enfant ¹.

¹ Le même sujet est traité dans les *Élégies* de Simonide et aussi dans une *Ode* d'Horace (III, 16).

DIALOGUE XIII

NEPTUNE ET LE FLEUVE ÉNIPÉE ¹

ÉNIPÉE. — Cela n'est pas honnête, Neptune, car il faut que je t'en dise mon sentiment; me souffler ainsi ma maîtresse, et lui ravir ses faveurs en prenant ma ressemblance ! C'est à moi qu'elle croyait céder, et ce n'est que par erreur qu'elle s'est prêtée à tes caresses.

NEPTUNE. — C'est ta faute, Énipée; dédaigneux et indolent envers une belle fille qui venait tous les jours te visiter, et péris-sait d'amour pour toi, tu la méprisais et semblais prendre plaisir à causer ses chagrins : triste et rêveuse, elle se promenait sur tes rivages, se baignait quelquefois dans tes flots, souhaitait te tenir dans ses bras, et tu n'avais pour elle que des rigueurs.

ÉNIPÉE. — Et bien, fallait-il pour cela la ravir à ma tendresse et que Neptune jouât le personnage d'Enipée, et trompât, par ce déguisement, la jeune et simple Tyro ?

NEPTUNE. — Ta jalousie vient un peu tard : il ne fallait pas être d'abord si dédaigneux. D'ailleurs, le malheur de Tyro n'est pas si considérable ; c'est à toi qu'elle a cru accorder ses faveurs.

ÉNIPÉE. — Point du tout, car en la quittant tu as eu soin de lui dire que tu étais Neptune ; et voilà ce qui met le comble à sa peine. Et puis c'est un vol que tu m'as fait, de combler les vœux de celle qui m'appartenait, de t'entourer d'un de mes flots azurés ², à la faveur duquel tu as joui à ma place de cette jeune fille.

NEPTUNE. — Et tu n'en voulais pas, Enipée ?

DIALOGUE XIV

TRITON ET LES NÉRÉIDES

TRITON. — Le monstre marin, que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, n'a fait aucun mal à cette jeune fille, et même il est mort.

¹ Le sujet de ce dialogue est tiré du onzième livre de l'*Odyssée*, v. 234 et suiv. Salmonée fut le fruit des amours de Neptune et de Tyro.

² Imitation du vers 242 du onzième livre de l'*Odyssée*.

UNE NÉRÉIDE. — Et qui l'a tué, Triton ? Céphée avait-il exposé sa fille comme un appât, et caché quelque part en embuscade avec une troupe de soldats, serait-il venu attaquer ce monstre, et l'aurait-il tué ?

TRITON. — Nullement. Mais tu connais Persée, je pense, Iphianasse, ce fils de Danaé, que son aïeul maternel avait fait renfermer avec sa mère dans un coffre, puis exposer sur les flots, et que votre pitié sauva de la mort.

IPHIANASSE. — Oui, je le connais. Ce doit être à présent un jeune homme aussi brave que beau.

TRITON. — C'est lui qui a tué le monstre.

IPHIANASSE. — Et pourquoi donc ? Ce n'est pas là, je pense, le prix qu'il nous devait, pour lui avoir sauvé la vie.

TRITON. — Je vais vous raconter toute cette aventure. Il était en chemin pour aller à la demeure des Gorgones ; le roi ¹ lui avait ordonné de les combattre. Déjà il était arrivé en Libye, où elles font leur séjour. . . .

IPHIANASSE. — Comment cela, Triton ? était-il seul, ou avait-il des compagnons pour le seconder dans cette expédition ? D'ailleurs, la route est bien difficile.

TRITON. — Il voyageait à travers les airs : Minerve lui avait donné des ailes. Parvenu au lieu où habitaient les Gorgones, et les trouvant endormies, il a tranché la tête à Méduse, et s'est envolé.

IPHIANASSE. — Et quoi, l'a-t-il regardée ? On ne saurait soutenir la vue des Gorgones ; et quiconque les voit, ne peut plus, après, voir autre chose ².

TRITON. — Minerve lui présentait un bouclier devant les yeux. Voilà du moins ce que j'ai entendu dire à Persée, lorsqu'il racontait son aventure, d'abord à Andromède, et ensuite à Céphée. Dans ce bouclier resplendissant, la déesse lui faisait voir, ainsi qu'en un miroir, la figure de la Gorgone. Alors les yeux fixés sur cette image, il a saisi d'une main la chevelure de Méduse, et de l'autre, lui a coupé la tête avec le glaive recourbé dont il était armé, puis il s'est envolé avant que les deux sœurs se soient éveillées. Mais lorsque, arrivé sur le rivage de l'Éthiopie, il abaissait déjà son vol près de la terre, il

¹ Polydecte, roi de Sériphe.

² Parce que cette vue pétrifiait.

aperçoit Andromède, attachée à un rocher qui se prolonge sur les flots : dieux ! qu'elle était belle ! demi-nue, les cheveux épars, son sort inspire au héros une tendre pitié ; il l'interroge, lui demande la cause du supplice auquel on l'a condamnée : bientôt épris d'amour (il fallait bien que cette jeune fille fût sauvée), il prend la résolution de la secourir. Dès que le monstre affreux parut et s'élança pour dévorer Andromède, le jeune héros s'élève dans les airs ; armé de son épée, il l'attaque d'une main, de l'autre lui présente la tête de Méduse, et le change en rocher. Le monstre expire à l'instant, et toutes les parties de son corps qui ont vu la tête de la Gorgone, sont pétrifiées. Persée détache les chaînes d'Andromède, lui présente la main, pour l'aider à descendre de ce rocher glissant. Il épouse à présent cette belle fille dans le palais de Phinée, et bientôt il l'emmènera dans Argos. C'est ainsi qu'au lieu du trépas, Andromède a trouvé l'hymen le plus glorieux.

LA NÉRÉIDE. — Je ne suis pas trop fâchée de cet événement. Cette jeune fille nous a-t-elle offensées, parce que son orgueilleuse mère a prétendu être plus belle que nous ?

DORIS. — Non, mais le supplice de la fille eût affligé la mère.

LA NÉRÉIDE. — Oublions cette injure, Doris, et les discours insolents d'une femme barbare. Elle est assez punie, d'avoir tremblé sur le sort de sa fille. Réjouissons-nous plutôt de l'heureux hymen d'Andromède.

DIALOGUE XV

ZÉPHYRE ET NOTUS

ZÉPHYRE. — Non, depuis que j'existe, et que je souffle sur ces mers, je n'ai jamais vu de pompe plus magnifique ; et toi, ne l'as-tu pas vue, Notus ?

NOTUS. — De quelle pompe parles-tu ? et quels étaient ceux qui la formaient ?

ZÉPHYRE. — Ah ? tu as perdu, je le vois bien, le plus beau des spectacles, et tu n'en verras peut-être jamais de pareil.

NOTUS. — J'étais occupé sur les bords de la Mer Rouge et je

soufflais sur les rivages de l'Inde ¹, en sorte que je n'ai rien vu du spectacle dont tu parles ?

ZÉPHYRE. — Mais du moins, tu connais Agénor, le roi de Sidon

NOTUS. — Oui, le père d'Europe, n'est-ce pas ? Qu'en veux-tu dire ?

ZÉPHYRE. — C'est d'elle que je veux t'entretenir.

NOTUS. — Ne veux-tu pas me dire que Jupiter est amoureux de cette belle ? Il y a longtemps que je le sais.

ZÉPHYRE. — Puisque tu connais ses amours, apprends quelles en ont été les suites.

Europe, accompagnée de jeunes filles de son âge, se divertissait sur les bords de la mer ; Jupiter, sous la forme d'un taureau, est venu jouer avec elle. Il paraissait d'une beauté et d'une blancheur parfaite, ses cornes se courbaient avec grâce, il avait le regard tendre. Il bondissait sur le rivage, et ses mugissements étaient si doux, qu'Europe hasarda de monter sur son dos. Jupiter emporte à l'instant la jeune fille, prend sa course vers la mer et s'y jette à la nage. Europe effrayée se tenait d'une main aux cornes du taureau, et de l'autre retenait son voile agité par le vent.

NOTUS. — L'agréable spectacle, Zéphyre, de voir Jupiter, fendant les ondes, emporter son amante sur son dos !

ZÉPHYRE. — Ce qui me reste à te dire est bien plus agréable encore. La mer devint à l'instant calme et tranquille, elle abaissa ses flots, et fit briller une surface unie. Nous gardions tous le silence et nous suivions comme simples spectateurs. Mille petits amours volaient auprès de Jupiter, rasaient la surface de l'onde et quelquefois la touchaient du bout de leurs pieds ; ils portaient des flambeaux allumés et chantaient l'hymne des époux. Les Néréides demi-nues, sortaient du sein des flots ; montées sur des dauphins, elles applaudissaient. Les Tritons et les autres habitants des mers, dont l'aspect n'est pas effrayant, formaient des chœurs de danse auprès de la jeune fille. Neptune, monté sur son char, ayant Amphitrite à ses côtés, conduisait cette marche triomphante, la joie brillait dans ses yeux, il conduisait son frère qui fendait les flots. Mais le

¹ Il faut observer que les anciens appelaient *mer rouge*, celle que nous appelons aujourd'hui *mer de l'Inde*.

plus bel ornement de la fête, c'était Vénus que deux Tritons portaient couchée négligemment dans sa conque, et qui jetait des fleurs de toute espèce sur la jeune épouse. On a marché dans cet ordre depuis la Phénicie jusqu'en Crète. A peine le taureau touchait la terre, qu'il a disparu : Jupiter a donné la main à Europe, et l'a menée dans l'ancre du mont Dictée. Elle a rougi, baissé les yeux, elle savait alors dans quel dessein le dieu l'y conduisait. Pour nous, dispersés sur la mer, chacun de notre côté, nous avons bouleversé ses flots.

NOTUS. — Ah ! trop heureux Zéphyre ! quel charmant spectacle ! Et moi, pendant ce temps-là, je voyais des griphons, des éléphants et des hommes noirs.

Fin des Dialogues des Dieux Marins.

DIALOGUES DES MORTS

DIALOGUE PREMIER

DIOGÈNE ET POLLUX

DIOGÈNE. — Je te recommande, Pollux, dès que tu seras retourné là-haut (car, si je ne me trompe, c'est demain ton tour de ressusciter) ; je te recommande, dis-je, d'aller voir, de ma part, Ménippe le Cynique ; tu le trouveras à Corinthe, sur le Cranion ¹, ou au Lycée, s'occupant à rire des Philosophes et de leurs vaines disputes. Tu lui diras : « Ménippe, Diogène t'engage, si tu as assez ri de tout ce qui se passe sur la terre, de venir ici-bas rire encore davantage. Là-haut, tes ris n'ont qu'un objet incertain ; et, comme on dit communément, qui sait au juste ce qu'on devient après la mort ² ? au lieu qu'ici tu ne cesseras de rire, ainsi que moi, lorsque tu verras les riches, les satrapes, les rois humiliés et confondus sans distinction dans la foule, ne se faire reconnaître qu'aux lamentations que ces efféminés, ces lâches poussent sans cesse au souvenir des biens dont ils jouissaient sur la terre ». Voilà, Pollux, ce que je te prie de lui dire. Ajoute encore, qu'il ait soin, en venant, de remplir sa besace de pois chiches, ou du souper d'Hécate ³, s'il le trouve jeté au hasard dans quelque

¹ Le Cranion était un gymnase situé sur une colline voisine de Corinthe, et entouré d'un bois sacré. Le Lycée était aussi un gymnase, situé dans un des faubourgs d'Athènes, où la jeunesse se rassemblait pour s'exercer, et les philosophes pour controverser. Diogène avait coutume de passer l'été à Corinthe, et l'hiver à Athènes, se comparant en cela au grand roi qui passait la belle saison à Ecbatane, et la mauvaise à Suze. On voit, d'après cela, pourquoi Diogène indique à Pollux ces deux endroits, où il pourra trouver son disciple Ménippe.

² Les Cyniques ne croyaient point à une autre vie, et affectaient beaucoup d'indifférence sur la sépulture.

³ Au commencement de chaque mois, les riches avaient coutume de faire purifier leurs maisons • et ne voulant plus user des éléments qui se trouvaient

carrefour ; sinon qu'il se munisse d'un œuf de purification ¹, ou de quelque autre chose semblable.

POLLUX. — Je lui dirai tout cela, Diogène ; mais pour que je puisse mieux le reconnaître, fais-moi son portrait.

DIOGÈNE. — C'est un vieillard chauve, qui porte un manteau plein de trous, ouvert à tous les vents, et plaisamment diversifié par les guenilles de toutes couleurs dont il est rapiécé. Il rit toujours, et raille le plus souvent ces fanfarons de Philosophes.

POLLUX. — D'après ces indices, il ne sera pas difficile à trouver.

DIOGÈNE. — Voudrais-tu bien te charger aussi d'une commission pour ces Philosophes eux-mêmes ?

POLLUX. — Parle, cela ne sera pas lourd à porter ¹.

DIOGÈNE. — Conseille-leur en général de mettre fin à leurs extravagances, et à leurs disputes sur toutes choses ; dis-leur qu'ils cessent de se planter des cornes ² les uns aux autres, de se former des Crocodiles, et d'exercer l'esprit à toutes ces questions embarrassantes et ridicules.

POLLUX. — Mais ils me traiteront d'ignorant, qui, sans connaître les belles-lettres, vient calomnier leur science.

DIOGÈNE. — Hé bien, dis-leur, de ma part, qu'ils pleurent ³.

POLLUX. — Je le leur dirai, Diogène.

DIOGÈNE. — Quant aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur ceci en mon nom : insensés, pourquoi gardez-vous soigneusement cet or, et vous tourmentez-vous à calculer vos usures ? Pourquoi accumuler talents sur talents ? Bientôt il vous faudra descendre ici ne possédant qu'une obole.

chez eux avant cette purification, ils les faisaient mettre au coin des rues et dans les carrefours. Les pauvres et les gens du peuple que le besoin rendait moins superstitieux, pillaient ce repas, qu'on appelait le *souper d'Hécate*, soit parce que cette déesse présidait aux carrefours, soit parce qu'on l'invoquait dans les purifications, dans les enchantements, les dévouements, etc.

¹ Les anciens employaient dans leurs purifications des œufs. Après la cérémonie on exposait ces œufs dans les rues, avec le souper d'Hécate.

² Allusion à une espèce de syllogisme ridicule. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes.* Le Crocodile est de même un sophisme.

³ Cette expression traduite ici littéralement répond à notre manière de parler : *Envoie-les promener.*

POLLUX. — Tout cela leur sera rendu.

DIOGÈNE. — Dis au beau Mégille de Corinthe, à Damoxène, ce vigoureux athlète, qu'il n'est chez nous ni blonde chevelure, ni regards lascifs ; qu'on n'y voit point d'yeux noirs ni de joues colorées ; que les attitudes nerveuses, les fortes épaules y sont inutiles ; qu'enfin, tout n'est ici qu'une même poussière, comme on dit en proverbe ; qu'un amas confus de squelettes hideux.

POLLUX. — Il ne me sera pas difficile de dire cela à des gens fiers de leurs forces ou de leur beauté.

DIOGÈNE. — Mais aux pauvres, dont le nombre est grand, et qui mécontents de leur sort, déplorent leur indigence, dis-leur, Laconien, de ne plus verser de larmes, de ne plus se désoler : apprends-leur que l'égalité règne ici ; qu'ils y verront les riches n'avoir sur eux aucun avantage : et si tu le veux bien, reproche, de ma part, à tes Lacédémoniens de s'être bien relâchés.

POLLUX. — Diogène, ne dis rien des Lacédémoniens ; je ne le souffrirais pas. A l'égard de ce que tu mandes aux autres, je le leur ferai savoir.

DIOGÈNE. — Hé bien, laissons là tes Lacédémoniens, puisque tu le veux ; mais porte mes avis à ceux dont je t'ai parlé.

DIALOGUE II

PLUTON ou CONTRE MÉNIPPE

CRÉsus. — Nous ne pouvons plus supporter, Pluton, que ce Cynique demeure à côté de nous ; tu n'as qu'à l'envoyer s'établir ailleurs, ou bien nous irons habiter dans un autre endroit.

PLUTON. — Hé, quel mal peut-il vous faire, lui qui n'est, comme vous, qu'un mort ?

CRÉsus. — Dès que nous gémissons ; ou que nous soupirons au souvenir des biens dont nous jouissions là-haut ; dès que Midas commence à regretter son or, Sardanapale ses voluptés, et moi mes immenses richesses, il se met à rire, nous injurie, nous appelle esclaves, ordures. D'autres fois, à force de chanter, il trouble nos lamentations : enfin, il est tout à fait insupportable.

PLUTON. — Que disent-ils là, Ménippe ? ¹

MÉNIPPE. — La vérité, Pluton. Je hais ces insensés, ces misérables, qui, non contents d'avoir mal vécu, se rappellent, après leur mort, les biens dont ils jouissaient sur la terre, et y sont encore attachés ; c'est pour cela que je me fais un plaisir de les tourmenter.

PLUTON. — Il n'en faut rien faire ; ils sont assez punis par la douleur d'être privés d'un bonheur considérable.

MÉNIPPE. — Tu es fou, je le crois, Pluton, d'approuver leurs regrets.

PLUTON. — Je ne les approuve nullement ; mais je ne voudrais pas vous voir en guerre.

MÉNIPPE. — Oui, les plus méchants des Lydiens, des Phrygiens et des Assyriens, sachez que je ne cesserai de vous suivre partout pour vous chagriner, pour chanter à vos oreilles, et me moquer de vous.

CRÉBUS. — Eh quoi ! n'est-ce pas là un outrage ?

MÉNIPPE. — Non ; mais c'en était un que votre conduite ; c'en était un, de vouloir qu'on vous adorât ; c'en était un, de prendre, envers des hommes libres, des airs insultants, sans jamais vous souvenir de la mort. Pleurez donc à présent, que vous voilà privés de tous vos biens.

CRÉBUS. — O dieux ! ô mes immenses richesses !

MIDAS. — Que d'or je possédais ² !

SARDANAPALE. — Et moi, que de voluptés je goûtais !

MÉNIPPE. — C'est bien fait. Pleurez, méchants, et moi je chanterai, en vous répétant sans cesse, *connais-toi toi-même*. C'est, en effet, le seul refrain qui convienne à vos gémissments.

¹ Ménippe était un philosophe cynique, originaire de Phénicie. Il fut d'abord esclave, puis amassa un petit pécule, se racheta et fit l'usure. Il avait, dit-on, composé plusieurs satires où il raillait l'espèce humaine. Il prétendait au titre de chien qu'il voulait partager avec Antisthène, Diogène, Cratès et Cérès. Il passe pour s'être volontairement donné la mort.

² On sait que Midas, roi de Phrygie, avait reçu de Bacchus, auquel il avait donné l'hospitalité, la faculté de changer en or tout ce qu'il toucherait. Il perdit l'usage de ce présent funeste en se plongeant dans le Pactole qui, depuis, roule des sables d'or. Midas est également connu par les oreilles d'âne dont Apollon l'affab-

DIALOGUE III

MÉNIPPE, AMPHILOQUE ET TROPHONIUS

MÉNIPPE. — Je ne saurais comprendre, Trophonius et Amphiloque, comment, étant morts tous les deux, on a pu vous élever des temples, et vous regarder comme des devins. Les mortels sont-ils assez fous pour s'imaginer que vous êtes des dieux ?

TROPHONIUS. — Eh quoi ! est-ce notre faute, si l'extravagance des hommes leur fait avoir de pareilles opinions sur les morts ?

MÉNIPPE. — Mais ils n'auraient pas de vous cette opinion, si, pendant votre vie, vous n'eussiez fait quelques tours capables de leur faire croire que vous connaissiez l'avenir, et que vous pouviez répondre à ceux qui vous demanderaient des oracles.

TROPHONIUS. — Amphiloque ici présent, sait, Ménippe, ce qu'il doit répondre pour sa justification : quant à moi, je suis un héros ; je donne des oracles à quiconque descend dans ma demeure. Mais il me semble que tu n'as jamais voyagé à Lébadie ; autrement, tu ne serais pas si incrédule.

MÉNIPPE. — Que dis-tu ? Si je n'ai point été à Lébadie, et si, revêtu d'une toile ridicule, tenant dans les mains un gâteau, je ne suis point entré en rampant dans ton antre, je ne pourrai savoir que tu n'es qu'un mort semblable à nous, qui n'en diffère que par ton imposture ? Mais apprends-moi, je t'en supplie, par ton art prophétique, ce que c'est qu'un héros ; je l'ignore.

TROPHONIUS. — C'est un composé de l'homme et de la divinité.

MÉNIPPE. — Qui n'est, comme tu le dis, ni homme, ni dieu, mais tous les deux ensemble. Où donc s'en est allée ta moitié divine ?

TROPHONIUS. — Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe.

MÉNIPPE. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire : mais je vois bien clairement que tu n'es, au total, qu'un mort.

DIALOGUE IV

MERCURE ET CARON

MERCURE. — Ça, batelier, comptons un peu, s'il te plaît, ce que tu peux me devoir, de peur que, par la suite, nous n'ayons quelque dispute à ce sujet.

CARON. — Comptons, Mercure ; il vaut mieux arrêter nos comptes, pour éviter tout embarras.

MERCURE. — Je t'ai apporté, sur ton ordre, une ancre de cinq drachmes.

CARON. — Tu la fais bien chère.

MERCURE. — Par Pluton, je l'ai achetée cinq drachmes ; et de plus une courroie à lier les rames, deux oboles.

CARON. — Mets cinq drachmes et deux oboles.

MERCURE. — Plus, pour une grande aiguille à raccommoder la voile, cinq oboles.

CARON. — Ajoute-les.

MERCURE. — Plus, de la cire pour boucher les trous de ta barque, des clous, et un câble dont tu as fait une hypère¹ ; le tout, deux drachmes.

CARON. — Fort bien : c'est le prix.

MERCURE. — Voilà tout, à moins que je n'aie oublié quelque chose. Mais quand me promets-tu de me rendre cette somme ?

CARON. — Pour le moment, Mercure, cela m'est impossible. Si quelque peste ou une bonne guerre envoyait ici-bas les hommes par milliers, on trouverait quelque chose à gagner sur le nombre, en fraudant les droits de péage.

MERCURE. — Je n'ai donc plus qu'à souhaiter que ces malheurs arrivent pour en retirer quelque fruit.

CARON. — Il n'y a point d'autre moyen, Mercure. Les hommes, comme tu le vois, arrivent chez nous en bien petit nombre ; la paix règne sur toute la terre.

MERCURE. — Cela vaut encore mieux, dussè-je attendre en-

¹ L'hypère est une corde qui servait dans les vaisseaux à faire agir l'ancre.

core plus longtemps. Cependant, Caron, tu sais quels morts arrivaient autrefois ici ; tous vigoureux, pleins de sang, blessés pour la plupart. Aujourd'hui, c'est un homme empoisonné par son fils, ou par sa femme, ou bien dont le ventre et les jambes sont enflés par la débauche ; et la plupart d'entre eux, à ce qu'il paraît, viennent ici en se dressant mutuellement des embûches pour avoir leurs biens.

CARON. — C'est que l'argent est une chose très désirable.

MERCURE. — Je ne dois donc pas te paraître mal agir avec toi, si je te redemande avec un peu de dureté ce que tu me dois.

DIALOGUE V

PLUTON ET MERCURE

PLUTON. — Connais-tu certain vieillard, fort avancé en âge, le riche Eucrate, qui n'a point d'enfants, et dont une foule de gens pourchassent l'héritage ?

MERCURE. — Oui, celui de Sicyone, n'est-ce pas ? Qu'en veux-tu dire ?

PLUTON. — Laisse-le vivre, Mercure, au delà de ses quatre-vingt-dix ans, ajoute même à sa vie un pareil nombre d'années, et plus encore, s'il se peut ; mais fais descendre ici tous ses flatteurs les uns après les autres, surtout le jeune Charinus et Damon.

MERCURE. — Cela paraîtra extraordinaire.

PLUTON. — Nullement ; cela sera très juste, au contraire : pourquoi font-ils des vœux pour la mort de ce vieillard ? Pourquoi, sans être ses parents, veulent-ils s'approprier ses biens ? mais ce qui met le comble à leur scélératesse, c'est que, tandis qu'ils forment en secret de pareils vœux, ils le caressent en public, lui font une cour assidue : tombe-t-il malade, leurs desseins abominables percent à tous les yeux, malgré les promesses qu'ils font d'offrir des sacrifices s'il recouvre la santé. Enfin, leur flatterie sait se varier à l'infini. Je veux, en conséquence, qu'Eucrate soit immortel, et que, longtemps avant lui, ils descendent ici-bas, après avoir vainement baillé après sa fortune.

MERCURE. — Le sort de ces méchants sera vraiment risible.

Mais Eucrate les trompe lui-même avec assez d'adresse, en les nourrissant de belles espérances. Il paraît toujours sur le point de mourir, et se porte beaucoup mieux que les jeunes gens. En vain ses flatteurs se repaissent déjà de sa succession, se la partagent en idée, et se proposent de mener la vie la plus heureuse.

PLUTON. — Hé bien, qu'il dépouille sa vieillesse, comme un autre Iolas ¹, et revienne au printemps de ses jours, tandis que déchus de leurs espérances, ceux-ci abandonneront ses richesses dont ils n'auront joui qu'en songe. Qu'ils viennent au plus tôt dans ces lieux, emportés par une mort digne de leur méchanceté.

MERCURE. — Ne t'inquiète point, dans peu je te les amènerai les uns après les autres : ils sont sept, je crois.

PLUTON. — Entraîne-les ici ; Eucrate devenu, de vieillard, un jeune adolescent, les conduira tous au tombeau.

DIALOGUE VI

TERPSION ET PLUTON

TERPSION. — Est-il juste, Pluton, que je meure à trente ans, et que Thucrite, à plus de quatre-vingt-dix, vive encore ?

PLUTON. — Très juste, Terpsion, puisqu'en vivant, celui-ci ne souhaite point la mort de ses amis ; au lieu que toi, dans l'espérance d'être son héritier, tu n'as cessé de lui dresser des embûches.

TERPSION. — Mais ne fallait-il pas qu'un vieillard, qui ne peut plus user de ses richesses, sortît de la vie, et cédât la place aux jeunes gens ?

PLUTON. — Tu fais là de nouvelles lois, Terpsion. Il faudrait à ton compte, que celui qui ne peut plus employer ses richesses à se procurer des voluptés, quittât la vie. Mais la Parque et la nature en ont autrement disposé.

TERPSION. — Et c'est de cette disposition même dont je me plains. Il faudrait que les choses se fissent avec ordre ; que le plus vieux mourût le premier ; après lui, celui qui est le plus

¹ Compagnon d'Hercule qu'il assista dans un combat contre l'hydre de Lerne. Plus tard Hébé lui rendit sa jeunesse.

âgé, et ne pas tout bouleverser, ne pas laisser vivre un vieillard décrépît, qui n'a plus que trois dents, qui voit à peine, qui s'appuie, pour marcher, sur quatre esclaves, dont le nez distille une roupie continuelle, et dont les yeux sont remplis de chassie, insensible à toutes les voluptés, un sépulcre animé, l'objet des risées de la jeunesse. Mais que les plus beaux, les plus vigoureux jeunes gens meurent; c'est faire remonter les fleuves à leurs sources. Du moins faudrait-il que l'on sût quand un vieillard est sur le point de mourir, afin de ne pas lui faire inutilement la cour. Ah! c'est bien à présent le cas du proverbe : *le chariot traîne les bœufs*.

PLUTON. — Cela se fait, Terpsion, avec bien plus de sagesse que tu ne penses. Pourquoi désirer avec tant d'ardeur le bien d'autrui? Pourquoi intriguer auprès des vieillards sans enfants, dans le dessein de vous faire adopter par eux? Vous méritez bien qu'on se moque de vous quand ils vous enterrent; cela cause à tous un plaisir extrême, et plus vous avez fait de vœux pour la mort de ces vieillards, plus on a de plaisir à vous voir mourir avant eux. C'est un art tout nouveau, et dont l'invention vous est due, que cet amour qui vous transporte pour les femmes surannées et les vieillards, surtout quand ils sont sans enfants; car ceux qui en ont ne vous paraissent nullement aimables. Il est cependant plusieurs de ces objets de votre tendresse, auxquels la scélératesse de votre passion est connue, et qui, ayant des enfants, feignent de les haïr, pour s'attirer aussi des amoureux; mais par la suite, on voit exclus de leur testament ces vils flatteurs, qui, depuis longtemps, leur servaient de satellites; l'enfant et la nature triomphent, comme il est juste, de tous ces imposteurs, qui grincent des dents de se voir ainsi dupés.

TERPSION. — Ce que tu dis est vrai. Que de bons morceaux ne m'a pas engloutis ce Thucrite, que je croyais toujours sur le point de rendre l'âme? Entrais-je chez lui, c'était en gémissant, en tirant du fond de ma poitrine un soupir semblable au cri plaintif d'un petit oiseau qui vient de sortir de sa coquille. Comme je croyais qu'il ne tarderait guère à descendre dans le cercueil, je lui envoyais une foule de présents, de peur que mes rivaux ne l'emportassent sur moi par la magnificence de leurs dons. Souvent je passais les nuits sans dormir, rongé d'inquiétudes, ou agité du soin de calculer, de disposer chaque objet de sa succession. Ce sont sans doute ces inquiétudes et ces insomnies qui ont causé ma mort. Cependant le rusé vieil-

lard, après avoir avalé un appât si considérable, riait, l'autre jour, en assistant à mes funérailles.

PLUTON. — A merveille, Thucrite; vis le plus longtemps que tu pourras; moque-toi de tous les hommes de cette espèce : puisses-tu ne pas mourir que tu n'aies envoyé devant toi tous tes flatteurs au tombeau !

TERPSION. — A présent, Pluton, mon plus grand plaisir serait de voir Chariadès mourir avant Thucrite.

PLUTON. — Sois tranquille, Terpsion; et Phidon et Mélanthe, et tous les autres enfin, viendront ici avant lui, envoyés par les mêmes inquiétudes.

TERPSION. — J'approuve cela; vis le plus longtemps que tu pourras, Thucrite.

DIALOGUE VII

ZÉNOPHANTE ET CALLIDÉMIDE

ZÉNOPHANTE. — Et comment es-tu mort, Callidémide? Pour moi, qui étais le parasite de Dinias, j'ai été suffoqué en mangeant un peu plus que de raison. Tu le sais, car tu étais présent à ma mort.

CALLIDÉMIDE. — Il est vrai, j'y étais présent. Mon aventure est tout à fait étrange. Tu connais, je pense, le vieillard Ptéodore.

ZÉNOPHANTE. — Cet homme riche et sans enfants, avec lequel tu étais étroitement lié?

CALLIDÉMIDE. — Celui-là même. Je lui faisais la cour avec assez d'assiduité : il m'avait même promis de mourir bientôt, et de me laisser tous ses biens; mais, comme cette affaire commençait à tirer en longueur, et que le vieillard vivait plus que Tithon¹, j'imaginai de prendre un chemin raccourci, pour arriver plus tôt à sa succession. En conséquence, j'achetai du poison; j'engageai l'échanson de Ptéodore à le mêler dans sa coupe, et à le lui présenter dès qu'il demanderait à boire (or, ce vieillard boit largement); je l'assurai, avec serment, que, s'il le faisait, je lui donnerais la liberté.

¹ Tithon, fils de Laomédon, roi de Phrygie, avait été ravi par l'Aurore. Elle obtint de Jupiter l'immortalité pour son époux; mais celui-ci, lassé d'une décrépitude éternelle demanda la mort et fut changé en cigale.

ZÉNOPHANTE. — Hé bien, qu'est-il arrivé ? Tu sembles vouloir dire quelque chose de fort extraordinaire.

CALLIDÉMIDE. — Lorsqu'après le bain nous nous mîmes à table, le jeune homme, qui déjà tenait les deux coupes toutes prêtes, l'une où était le poison, pour Ptéodore, l'autre pour moi, me présenta, je ne sais par quelle erreur, la coupe empoisonnée, et remit l'autre à Ptéodore, qui l'avalait d'un trait. Je n'eus pas bu que je tombai à la renverse, expirant, par cette supercherie, à la place du vieillard. Eh quoi ! tu ris, Zénophante ! Tu ne devrais pas, ce me semble, te moquer d'un ami.

ZÉNOPHANTE. — Ton aventure est tout à fait plaisante. Eh, que fit à cela le vieillard ?

CALLIDÉMIDE. — D'abord, il fut troublé d'un effet si subit ; mais bientôt, ayant compris ce qui s'était passé, il se mit à rire du tour que m'avait joué son échanson.

ZÉNOPHANTE. — Il ne fallait pas aussi prendre le chemin plus court ; tu aurais trouvé plus de sûreté à suivre la grande route, encore qu'il t'eût fallu attendre un peu plus longtemps.

DIALOGUE VIII

CNÉMON ET DAMNIPPE

CNÉMON. — Voilà bien le proverbe, *le faon a vaincu le lion*¹.

DAMNIPPE. — Qui peut causer ta colère, Cnémon ?

CNÉMON. — Tu le demandes ! Trompé par mes propres ruses, malheureux que je suis, j'ai laissé pour héritier celui que je ne voulais pas, et j'ai trompé ceux que j'aurais le plus désiré voir possesseurs de mes biens.

DAMNIPPE. — Et comment cela est-il arrivé ?

CNÉMON. — Je faisais la cour à Hermolaüs, vieillard fort riche et sans enfant ; il paraissait même recevoir mes soins avec plaisir. Je crus faire un merveilleux coup d'adresse d'exposer en public mon testament, dans lequel je lui léguais toute ma fortune ; j'espérais que, piqué d'émulation, il en ferait autant.

¹ Le sens de ce proverbe est. *le plus faible triomphe du plus fort.*

DAMNIPPE. — Qu'a-t-il fait ?

CNÉMON. — J'ignore ce qu'il a pu écrire dans le sien, car je suis mort subitement de la chute d'un toit. Hermolaüs possède à présent tous mes biens, et tel qu'un loup marin, il a dévoré l'amorce et l'hameçon.

DAMNIPPE. — Et toi-même aussi, pêcheur maladroit; te voilà pris dans tes propres filets.

CNÉMON. — Je le vois bien, et c'est ce qui me fait pleurer de rage.

DIALOGUE IX

SIMYLE ET POLYSTRATE

SIMYLE. — Enfin, tu viens aussi chez nous, Polystrate, après avoir vécu, à peu près, une centaine d'années.

POLYSTRATE. — Je n'ai été qu'à quatre-vingt-dix-huit, Simyle.

SIMYLE. — Et comment as-tu passé les trente ans que tu as vécu depuis moi ? Lorsque je mourus, tu en avais soixante-dix.

POLYSTRATE. — Très agréablement : cela paraît te surprendre ?

SIMYLE. — Il est surprenant, en effet, qu'un vieillard décrépit, malade, sans enfants, puisse encore goûter des plaisirs dans la vie.

POLYSTRATE. — D'abord, j'avais une autorité sans bornes, une foule de beaux enfants, des femmes charmantes, des parfums et des vins d'une odeur exquise : ma table l'emportait sur celles de Sicile.

SIMYLE. — Voilà du nouveau. Je t'avais toujours cru fort ménager.

POLYSTRATE. — Oui ; mais c'était par la libéralité des autres que tous ces biens coulaient en abondance pour moi. Dès la pointe du jour, une foule de complaisants venait se rendre à ma porte : on m'apportait de toutes les régions de la terre les présents les plus magnifiques.

SIMYLE. — Tu as donc été roi après ma mort ?

POLYSTRATE. — Non ; mais j'avais grand nombre d'amoureux.

SIMYLE. — Tu me fais rire : toi des amoureux, à l'âge où tu étais, n'ayant plus que quatre dents dans la bouche ?

POLYSTRATE. — Par Jupiter ! j'avais pour amants les plus distingués de la ville ; et quoique je fusse vieux et chauve comme tu le vois, que mes yeux fussent remplis de chassie, et que mon nez distillât une roupie dégoûtante, ils mettaient leur suprême volupté à me faire la cour. Celui-là s'estimait fort heureux, sur qui j'avais un moment arrêté mes regards.

SIMYLE. — Aurais-tu, comme un autre Phaon ¹, transporté Vénus de Chio à l'autre rivage ? et cette déesse aurait-elle accordé à tes vœux de te changer en un jeune homme parfaitement beau, et aimable au possible ?

POLYSTRATE. — Nullement ; mais tel que tu me vois, j'étais l'objet de tous les vœux.

SIMYLE. — Tu parles par énigmes.

POLYSTRATE. — Rien cependant n'est plus connu ni plus ordinaire que cet amour qu'on a pour les vieillards riches et sans enfants.

SIMYLE. — Ah ! j'entends à présent : ta beauté, homme admirable, venait d'une Vénus dorée.

POLYSTRATE. — Cependant, Simyle, j'ai su tirer avantage de tous ces amoureux, dont j'étais presque adoré. Souvent je les traitais avec hauteur, ou je faisais refuser ma porte à quelques-uns d'entre eux ; tous alors se disputaient à qui se surpasserait en complaisance et en marques d'amitié.

SIMYLE. — Mais à la fin, quel parti as-tu pris sur la disposition de tes biens ?

POLYSTRATE. — Je disais publiquement à chacun que je lui laissais ma succession ; il le croyait, et se montrait encore plus flatteur. Mais j'ai laissé un autre testament plus véritable, que je portais sur moi. et dans lequel je leur dis à tous de pleurer ².

¹ Phaon était, dit-on, un vieillard, batelier de son métier, qui transporta Vénus de Chio à l'autre rivage. La déesse devint amoureuse de lui, et comme il était vieux, elle le changea en un beau jeune homme. *Sch. gr.* Élien, *hist. div.* liv. II, chap. XVIII, dit que Vénus cacha sous des laitues Phaon le plus beau des hommes, et qu'elle lui donna un parfum dont il s'oignit et reçut une beauté merveilleuse, qui le faisait aimer de toutes les femmes. Surpris en adultère, il fut tué. C'est de lui que Sapho était amoureuse, par la vertu d'une plante dont Pline parle au livre XXII, chapitre VIII.

² Locution grecque que nous avons déjà vue.

SIMYLE. — Et quel est celui que, par tes dernières dispositions, tu nommes ton héritier? Est-ce quelqu'un de ta famille.

POLYSTRATE. — Non, certes; mais un jeune esclave Phrygien, d'une beauté parfaite, et que j'avais acheté depuis peu.

SIMYLE. — Quel âge a-t-il, à peu près?

POLYSTRATE. — Environ vingt ans.

SIMYLE. — Ah! je conçois à présent quelle espèce de service il te rendait.

POLYSTRATE. — Quoique barbare et perdu de débauche, il méritait mieux d'être mon héritier que les autres. Déjà les personnes les plus distinguées lui font la cour: enfin, il m'a succédé en tout. Il est à présent compté parmi les citoyens du premier rang; et malgré son menton nouvellement rasé, son langage barbare, on dit partout qu'il est plus noble que Codrus, plus beau que Nirée, et plus prudent qu'Ulysse.

SIMYLE. — Peu m'importe; qu'il soit, s'il le veut, général de la Grèce, pourvu que les autres ne soient jamais tes héritiers.

DIALOGUE X

**CARON, MERCURE, DIFFÉRENTS MORTS, MÉNIPPE,
CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, UN PHILOSOPHE,
UN ORATEUR.**

CARON. — Apprenez en quelle situation sont nos affaires, à quel péril vous nous exposez; la nacelle, comme vous le voyez, est trop petite pour vous tous; elle est pourrie par vétusté, et fait eau de toutes parts: pour peu qu'elle penche d'un côté, elle va chavirer et couler à fond. Vous venez en si grand nombre, et chargés d'un si gros bagage, que je crains fort, si vous entrez dans la barque avec tous ces paquets, que vous n'ayez bientôt sujet de vous en repentir, surtout ceux d'entre vous qui ne savent pas nager.

LES MORTS. — Comment nous y prendre pour faire heureusement la traversée?

CARON. — Je vais vous le dire; il faut monter nus dans la barque, et laisser sur le rivage tout ce bagage inutile: à peine

encore pourra-t-elle vous contenir en cet état. Mercure, veille sur eux ; n'en admets aucun ici qu'il ne soit entièrement nu, et qu'il n'ait, comme je l'ai dit, déposé son bagage, même le plus léger. Debout auprès de l'échelle, tu les examineras et les forceras de monter, à mesure qu'ils se seront dépouillés.

MERCURE. — Tu as raison, et je vais le faire... Quel est celui qui se présente le premier ?

MÉNIPPE. — Je suis Ménippe. Tiens, voilà ma besace et mon bâton, Mercure ; jette-les dans le lac. Pour mon manteau, je ne l'ai point apporté, et j'ai bien fait.

MERCURE. — Monte, Ménippe, le plus brave des hommes : prends la première place en haut, à côté du pilote, pour avoir l'œil sur les autres. Quel est ce beau garçon ?

CHARMOLÉE. — Je suis l'aimable Charmolée de Mégare, dont le baiser valait deux talents.

MERCURE. — Hé bien, laisse-là ta beauté, tes lèvres et leurs baisers, cette chevelure touffue, l'incarnat de tes joues, et toute ta peau : voilà qui est bien. Tu es leste à présent ; monte... Et toi, avec ce manteau de pourpre, ce diadème et ton regard farouche, qui es-tu ?

LAMPICHUS. — Lampichus, roi des Gélons.

MERCURE. — Et pourquoi, Lampichus, te présenter avec tout cet attirail ?

LAMPICHUS. — Eh, quoi ! fallait-il, Mercure, qu'un roi vînt ici tout nu ?

MERCURE. — Un roi, non ; mais bien un mort. Dépose donc ces vêtements.

LAMPICHUS. — Hé bien, voilà mes riches ornements par terre.

MERCURE. — Dépouille encore ton orgueil et tes mépris ; ils surchargeraient la nacelle s'ils y montaient avec toi.

LAMPICHUS. — Mais laisse-moi, du moins, porter mon diadème et mon manteau royal.

MERCURE. — Nullement ; il faut les quitter aussi.

LAMPICHUS. — Soit. Que faut-il de plus ? je me suis défait de tout.

MERCURE. — Défais-toi encore de ta cruauté, de ta folie, de ta colère.

LAMPICHUS. — Hé bien, me voilà nu.

MERCURE. — Monte à présent. Et toi, qui es-tu, homme épais, et si bien fourni de chair ¹ ?

DAMASIAS. — L'athlète Damasias.

MERCURE. — Oui, tu lui ressembles. Je t'ai vu souvent dans les gymnases.

DAMASIAS. — Il est vrai, Mercure. Reçois-moi donc, je suis nu.

MERCURE. — Tu ne l'es point, mon cher, enveloppé de tant de graisse : commence par t'en dépouiller ; autrement, tu ferais couler la barque à fond si seulement tu y posais l'un de tes pieds. Jette là ces couronnes, et renonce à ces proclamations ².

DAMASIAS. — Je suis nu, et en vérité, je ne pèse pas plus que les autres morts.

MERCURE. — Fort bien ; voilà comme il faut être, très léger : monte donc. Et toi, Craton, quitte tes trésors et ta mollesse ; n'apporte ici ni tes airs de grandeur, ni tes ornements funèbres, ni les dignités de tes ancêtres. Laisse là ta noblesse, et ta gloire, et les titres dont tu fus honoré par tes concitoyens, qui t'appelaient leur père et leur bienfaiteur. Laisse là les inscriptions de tes statues ; ne parle plus du vaste tombeau que l'on t'a érigé ; le souvenir de toutes ces choses est pesant.

CRATON. — Ce sera malgré moi. Je les quitterai cependant : le moyen de s'en dispenser ?

MERCURE. — Ah, ah ! un homme tout armé ! quel est son dessein, et pourquoi porte-t-il ce trophée ?

UN SOLDAT. — C'est, Mercure, que j'ai remporté la victoire, et, que, pour m'être distingué par mon courage, ma patrie m'a honoré de ce monument.

MERCURE. — Jette à terre ton trophée ; la paix règne aux enfers, et les armes y sont inutiles.... Mais quel est cet homme au maintien grave, à l'air arrogant, aux sourcils froncés ? Il paraît plongé dans des réflexions profondes. D'où vient qu'il est vêtu d'une longue robe ?

¹ Damasias, citoyen d'Amphipolis, vainqueur aux jeux olympiques en la 115^e olympiade.

² L'athlète, vainqueur aux jeux, était promené autour du stade, précédé d'un héraut qui proclamait son nom, celui de son père et de sa patrie.

MÉNIPPE. — C'est un philosophe, Mercure, ou plutôt un fourbe rempli d'impostures. Fais-le dépouiller, et tu verras cachées sous son habit, des choses assez risibles.

MERCURE. — Commence par déposer ce maintien; tu quitteras ensuite le reste. O Jupiter! que de forfanterie il porte avec lui! que d'ignorance! que d'amour pour la dispute! que de vaine gloire, de questions embarrassantes, d'arguments hérissés, de pensées entortillées! Mais voici encore une foule de travaux inutiles, de frivolités, de balivernes, de sottises minuties. Eh! j'aperçois aussi de l'or, de la volupté, de l'impudence, de la colère, de l'orgueil, de la mollesse! Elles ne m'ont point échappé, quelque soin que tu aies pris de les cacher. Quitte donc tes mensonges, ton arrogance, cette opinion de valoir mieux que les autres. Si tu montais avec tout ce bagage, quel vaisseau de cinquante rameurs pourrait te recevoir?

LE PHILOSOPHE. — Et bien, je vais m'en défaire, puisque tu le veux.

MÉNIPPE. — Mais, Mercure, fais-lui quitter aussi cette barbe épaisse et hérissée; chaque poil pèse au moins cinq mines.

MERCURE. — C'est bien dit : dépose cette barbe.

LE PHILOSOPHE. — Et qui la coupera?

MERCURE. — Ménippe, que voici; il te la coupera avec la hache du batelier, et l'échelle lui servira de billot.

MÉNIPPE. — Non, Mercure; donne-moi une scie, cela sera plus risible.

MERCURE. — Il suffit d'une hache.

MÉNIPPE. — Fort bien. Tu as repris un air plus humain en quittant ce sale ornement des boucs. Veux-tu, Mercure, que je lui arrache un peu les sourcils?

MERCURE. — Oui; il les relève trop orgueilleusement sur son front, je ne sais trop pourquoi. Eh quoi! tu pleures, scélérat; tu perds courage à l'aspect de la mort : allons, allons, monte.

MÉNIPPE. — Il porte encore sous l'aisselle ¹ une chose fort pesante.

MERCURE. — Qu'est-ce que c'est, Ménippe?

¹ On dit en grec : *porter sous l'aisselle*, pour dire cacher avec soin, tenir bien secret. Ménippe indique aussi par là que la flatterie du philosophe est puante. (B. de B.)

MÉNIPPE. — La flatterie, Mercure. Elle lui fut, pendant sa vie, d'une grande utilité.

LE PHILOSOPHE. — Et toi, Ménippe, quitte aussi ta liberté, ta franchise, ton caractère sans souci, ta noble hardiesse, et ton rire satyrique, tu es ici le seul qui ne pleure point.

MERCURE. — Nullement; garde-les, Ménippe: cela est léger, d'un transport facile, et sert beaucoup à faire heureusement le passage. Et toi, Orateur, dépose cette affluence de grands mots, ces antithèses, ces comparaisons, ces périodes arrondies, ces barbarismes et toutes ces figures qui donnent du poids aux discours.

L'ORATEUR. — Voilà que je les quitte.

MERCURE. — Fort bien. Déliez les cordes qui nous retiennent au rivage. Tirez l'échelle, qu'on lève l'ancre. Déploie la voile, batelier, prends le gouvernail en main, et partons sous d'heureux auspices. Qu'avez-vous à pleurer, insensés, surtout ce philosophe dont on vient de ravager la barbe?

LE PHILOSOPHE. — C'est, Mercure, que je croyais l'âme immortelle.

MÉNIPPE. — Il en a menti. La véritable cause de son chagrin est bien différente.

MERCURE. — Quelle est-elle?

MÉNIPPE. — Il pense qu'il ne fera plus de splendides festins; qu'il ne sortira plus la nuit, à l'insu de tout le monde, la tête enveloppée dans son manteau, pour courir les lieux de débauche; il n'en fera plus accroire tous les matins aux jeunes gens crédules, dont il recevait l'argent pour le prix de sa prétendue sagesse. Voilà ce qui le chagrine.

LE PHILOSOPHE. — Et toi, Ménippe, n'es-tu pas fâché d'être mort?

MÉNIPPE. — Comment cela? J'ai couru au devant du trépas sans y être appelé. Mais tandis que nous parlons, on entend des clameurs qui semblent venir de la terre.

MERCURE. — Elles en viennent aussi, Ménippe; et ce n'est pas d'un seul pays. Dans l'un, on court en riant à l'assemblée: tous les citoyens se réjouissent de la mort de Lampichus; sa femme est arrêtée par les femmes, et ses enfants, nés depuis peu, sont lapidés par les enfants. Ailleurs, on applaudit l'orateur Diophante, qui vient de prononcer dans Sicyone, l'oraison funèbre de ce Craton. Certes, voici la mère de Damasias tout

éploree ; accompagnée d'autres femmes, elle mène le deuil aux funérailles de cet athlète. Pour toi, Ménippe, personne ne te pleure : tu es couché dans la solitude et le silence.

MÉNIPPE. — Point du tout. Tu entendras bientôt les chiens pousser en mon honneur des hurlements lugubres, et les corbeaux se frapper de leurs ailes lorsqu'ils se rassembleront pour me donner la sépulture.

MERCURE. — Tu es un brave, Ménippe. Mais déjà la navigation est finie. Allez au tribunal, en suivant cette route qui y conduit tout droit. Le batelier et moi, nous allons chercher d'autres morts.

MÉNIPPE. — Bon voyage, Mercure. Avançons, nous autres. Et quoi ! vous balancez encore ? Allons, il faut absolument que nous soyons jugés. On dit que les punitions sont terribles ; on parle de roues, de vautours, de rochers et la vie de chacun va paraître au grand jour.

DIALOGUE XI

DIOGÈNE ET CRATÈS

CRATÈS. — As-tu connu, Diogène, le riche Méricus, ce Corinthien opulent, qui possédait plusieurs vaisseaux, et auquel son cousin Aristée, fort riche aussi lui-même, avait coutume de dire ce mot d'Homère, *ou tu m'enlèveras, ou je t'enlèverai*¹.

DIOGÈNE. — Pourquoi me fais-tu cette question ?

CRATÈS. — Ils se courtoisaient mutuellement dans l'espérance d'hériter l'un de l'autre. Tous deux étaient de même âge ; tous deux avaient exposé leur testament en public. Méricus, dans le cas où il mourrait le premier, envoyait Aristée en possession de tous ses biens, et de même Aristée laissait tous les siens à Méricus, s'il le précédait. Voilà ce que portaient leurs testaments : en conséquence ils se faisaient mutuellement la cour et cherchaient à se surpasser en flatterie. Les devins qui prédisent l'avenir, soit d'après les songes, comme les Chaldéens

¹ Au livre XXIII de l'Iliade, v. 724, Ulysse et Ajax luttent ensemble ; et ne pouvant s'ébranler, Ajax dit à son adversaire, *Enleve-moi, ou je t'enlèverai*. Par allusion à ce vers, Lucien fait dire à Aristée, *Ou tu m'enterrerai, ou je t'enterrerai*.

et Apollon lui-même, accordaient la victoire, tantôt à Aristée, tantôt à Méricus : la balance penchait un jour pour celui-ci, le lendemain pour celui-là.

DIOGÈNE. — Quelle a été l'issue de ce combat , Cratès ? Cela paraît curieux à savoir.

CRATÈS. — Tous deux sont morts le même jour, et leurs héritages ont passé à Eunomius et à Trasyclès, leurs parents, auxquels on n'avait jamais prédit que les choses tourneraient de la sorte . Les deux cousins, en traversant la mer de Sicione à Cyrtha, ont été surpris en flanc par l'Apix ¹, et ont fait naufrage.

DIOGÈNE. — C'est bien fait. Pour nous, lorsque nous vivions, nous étions bien éloignés de former, à l'égard l'un de l'autre, aucun projet semblable. Jamais je n'ai souhaité qu'Antisthène mourût pour hériter de son bâton. Cependant il en avait un vigoureux, fait d'olivier franc. Et je ne pense pas que tu aies jamais désiré ma mort pour posséder mes biens, je veux dire, mon tonneau et ma besace qui contenait deux chéniques de pois chiches.

CRATÈS. — Je n'avais pas besoin, non plus que toi, de faire de pareils vœux. Ce qui nous était nécessaire, nous l'avions hérité, toi d'Antisthène, et moi de toi. Cet héritage était préférable à l'empire des Perses, et mille fois plus noble.

DIOGÈNE. — Et c'était ?

CRATÈS. — La sagesse, la modération, la vérité, la franchise et la liberté.

DIOGÈNE. — Oui, je me souviens que ce fut la richesse que que je reçus d'Antisthène : je te la laissai après l'avoir augmentée.

CRATÈS. — Cependant les autres hommes négligeaient de pareilles possessions , aucun ne nous faisait la cour, dans l'espoir de devenir nos héritiers. Tous n'avaient les yeux fixés que sur l'or.

DIOGÈNE. — Cela n'est pas étonnant : ils n'étaient pas en état de recevoir de nous des richesses de cette nature. Entièrement criblés par la volupté, semblables à des bourses pourries, en vain eût-on jeté en eux des semences de sagesse et de vérité ; elles se seraient écoulées, le fond ne pouvant pas les contenir.

¹ Vent du couchant qui soufflait de l'Apulie, appelée Iapygie par les Grecs. Il prenait donc en travers les vaisseaux qui allaient de Sicione à Cyrtha.

Ces gens-là ressemblent aux Danaïdes, qui versent de l'eau dans un tonneau percé : mais pour l'or, ils le gardent avec leurs dents, avec leurs ongles, et par toute sorte de moyens.

CRATÈS. — Aussi, nous possédons ici même nos richesses ; tandis que les autres n'y apportent qu'une obole, encore ne passe-t-elle pas le batelier.

DIALOGUE XII

ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS ET SCIPION

ALEXANDRE. — Africain, c'est à moi que la préférence est due je l'emporte sur toi.

ANNIBAL. — Nullement : c'est à moi.

ALEXANDRE. — Et bien, prenons Minos pour juge.

MINOS. — Qui êtes-vous ?

ALEXANDRE. — Celui-ci est Annibal le Carthaginois, et je suis Alexandre, fils de Philippe.

MINOS. — Par Jupiter, voilà deux ombres illustres. Quel est le sujet de votre dispute ?

ALEXANDRE. — Il s'agit de la prééminence. Cet homme prétend avoir été un plus grand général que moi ; je soutiens au contraire que, par les talents militaires, je l'emporte non seulement sur lui, mais sur presque tous ceux qui m'ont précédé.

MINOS. — Et bien, que chacun plaide sa cause à son tour. Africain, commence.

ANNIBAL. — J'ai du moins retiré quelque fruit de mon séjour aux enfers. J'ai appris à parler grec¹, et mon rival, à cet égard, n'aura sur moi aucun avantage. De tous les hommes illustres, ceux-là, je pense, ont atteint le plus haut degré de la gloire, qui, n'étant rien dans les commencements, secondés de leur seul mérite, se sont néanmoins élevés aux plus grands emplois, ont su s'acquérir une puissance considérable, et ont mérité qu'on leur déferât l'autorité suprême. A peine je passai de Carthage en Espagne avec un petit nombre de soldats, que je

¹ Cette plaisanterie de Lucien porte à faux : Annibal savait très bien cette langue, et était instruit dans les arts de la Phénicie et de la Grèce.

devins lieutenant de mon frère. Bientôt reconnu pour un guerrier supérieur, on me jugea digne de commander en chef les plus grandes entreprises. Je vainquis les Celtibériens, je triomphai des Gaulois occidentaux; et franchissant les montagnes voisines de l'Héridan, je parcourus tous ces lieux en vainqueur, je renversai un grand nombre de villes, je soumis tout le plat pays de l'Italie, et j'arrivai aux portes de la capitale. J'ai tué tant de Romains en un seul jour, qu'on mesurait leurs anneaux au boisseau, et que les cadavres servaient de pont pour traverser les fleuves. J'ai fait tout cela, sans me faire appeler le fils d'Ammon, sans vouloir passer pour un dieu, sans raconter les rêves de ma mère, mais en avouant au contraire que j'étais homme, ayant en tête les généraux les plus consommés : combattant dans la mêlée, contre les plus braves soldats, et non contre des Mèdes et des Arméniens, qui fuient avant qu'on les poursuive, et livrent à l'instant la victoire à quiconque ose s'en saisir. Alexandre, il est vrai, a beaucoup augmenté l'empire qu'il avait reçu de son père, il en a reculé les bornes en usant de la fortune ; mais ce vainqueur de l'Asie, qui triompha du lâche Darius dans les plaines d'Issus et d'Arbelles, quitta les mœurs de ses ancêtres pour la mollesse des Mèdes, et voulut se faire adorer. On le vit se souiller dans les festins du sang de ses amis, les arrêter lui-même, pour les faire traîner au supplice. Moi, j'ai commandé ma patrie avec équité; et lorsqu'elle me rappela pour m'opposer à la flotte nombreuse des ennemis qui menaçaient l'Afrique, j'obéis à l'instant, et je descendis sans murmurer au rang de simple citoyen. Condamné à l'exil, je supportai cette injustice avec égalité d'âme. Voilà ce que j'ai fait, et j'étais barbare; je n'avais point été instruit dans les sciences de la Grèce, je ne récitais pas en cadence les poésies d'Homère, le sage Aristote ne m'avait point élevé. Je n'ai fait que profiter des heureuses dispositions que je tenais de la nature; et c'est par là que je prétends l'emporter sur Alexandre. S'il paraît plus noble que moi, pour avoir eu le front ceint d'un diadème, ce sera peut-être aux yeux des Macédoniens; mais le titre de roi ne le rendra jamais préférable à un brave capitaine qui a plus fait usage de sa prudence et de son habileté, que des faveurs de la fortune.

MINOS. — Vraiment il a plaidé sa cause avec noblesse, et mieux qu'on ne pouvait l'attendre d'un Africain. Que répondras-tu, Alexandre?

ALEXANDRE. — Je ne devrais rien répondre à un homme si

audacieux. La renommée suffit seule pour l'apprendre quel monarque je fus, tandis que celui-ci n'était qu'un brigand. Mais considère à quel point je l'emporte sur lui. Parvenu, jeune encore, sur un trône mal affermi, je contins dans l'obéissance mon royaume agité de dissensions et de troubles ; je poursuivis les meurtriers de mon père, j'effrayai la Grèce par la ruine de Thèbes, et fus proclamé par les Grecs leur généralissime. Non content de régner sur la Macédoine, et sur les autres états que m'avait laissés mon père, je formai le projet de subjuguier la terre entière : il me paraissait insupportable de ne pas être le maître de l'univers. A la tête d'un petit nombre de soldats, je fais une irruption en Asie ; je traverse le Granique en vainqueur, après un combat opiniâtre ; je m'empare de la Lydie, de l'Ionie, de la Phrygie ; je subjugué tout ce qui se rencontre devant moi, et j'arrive à Issus, où Darius m'attendait avec une armée innombrable. L'on sait aux enfers, quel fut le succès de cette journée, et combien je fis descendre ici de morts : le batelier assure que sa barque ne put y suffire, et qu'il fut obligé de construire des radeaux pour en passer le plus grand nombre. J'ai fait tous ces exploits en bravant les dangers à la tête de mes troupes, et me faisant un honneur de recevoir des blessures. Je ne vous dirai point ce que je fis à Tyr et aux plaines d'Arbelles ; je pénétrai jusque chez les Indiens, je m'emparai de leurs éléphants, je vainquis leur roi Porus, et ne mis à mon empire d'autres bornes que l'Océan. Ensuite je traversai le Tanaïs, et dans un combat de cavalerie, je défis les Scythes, ces guerriers indomptables. Mes amis ont éprouvé mes bienfaits, et mes ennemis ont senti le poids de ma vengeance. Si les hommes m'ont pris pour un dieu, cette erreur est bien pardonnable ; l'éclat de mes grandes actions leur avait donné de moi cette haute idée. Enfin je suis mort sur le trône, tandis que ce banni a terminé honteusement ses jours chez Prusias, roi de Bithynie ; digne fin d'un homme si méchant et si cruel ! Je ne parle point de sa conquête de l'Italie ; il la doit moins à son courage qu'à sa scélératesse, à ses ruses et à ses perfidies. Annibal, en me reprochant ma mollesse, semble avoir oublié les délices de Capoue. Cet admirable guerrier, entre les bras des courtisanes, consumait en voluptés un temps précieux pour la guerre. Pour moi, j'ai dédaigné la conquête de l'Occident, et j'ai mieux aimé tourner mes armes vers l'Asie. Quelle gloire en effet pouvais-je acquérir à soumettre, sans verser de sang, l'Italie, l'Afrique, et les pays qui s'étendent jusqu'à Cadix. Ces contrées déjà tremblantes et

prêtes à reconnaître un maître, ne me parurent pas dignes d'être combattues. Voilà ce que j'avais à dire. Je pourrais ajouter bien d'autres choses ; mais ceci doit suffire, et Minos peut prononcer.

SCIPION. — Que ce ne soit pas au moins sans m'avoir entendu.

MINOS. — Qui es-tu, toi, et quelle est ta patrie ?

SCIPION. — Je suis Scipion, général des Romains, vainqueur dans d'illustres combats de ce Carthaginois et des Africains.

MINOS. — Et que veux-tu nous dire ?

SCIPION. — Je le cède, il est vrai, à Alexandre ; mais je l'emporte sur Annibal, que j'ai vaincu et obligé de prendre honteusement la fuite. Quelle est donc son impudence ? Il prétend disputer le pas à Alexandre, tandis que Scipion, son vainqueur, le lui cède.

MINOS. — Tu parles sensément, Scipion. Que le premier rang soit assigné à Alexandre, le second à toi ; Annibal aura le troisième, et n'en sera pas plus méprisable.

DIALOGUE XIII

DIOGÈNE ET ALEXANDRE

DIOGÈNE. — Et quoi, Alexandre, tu es mort ainsi que nous tous ?

ALEXANDRE. — Tu le vois, Diogène ; il n'est point étonnant, qu'étant homme, je sois mort à mon tour.

DIOGÈNE. — Ammon disait donc un mensonge, lorsqu'il t'appelait son fils ? Tu étais réellement celui de Philippe.

ALEXANDRE. — Sans doute, j'étais fils de Philippe ; je ne serais pas mort, si j'eusse été celui d'Ammon.

DIOGÈNE. — Et ce qu'on disait d'Olympias, était donc également faux, qu'un serpent couchait avec elle ; qu'on l'avait vu dans son lit, que c'était à lui que tu devais la naissance, et que Philippe était dans l'erreur en se croyant ton père.

ALEXANDRE. — J'ai autrefois entendu dire tout cela. aussi

bien que toi¹ ; mais je vois à présent que, ni ma mère, ni les prophètes d'Ammon, ne disaient rien de sensé.

DIOGÈNE. — Leurs mensonges du moins ne te furent pas inutiles pour accomplir tes desseins, puisqu'une foule d'hommes qui te croyaient un véritable dieu, se soumirent en tremblant à ta puissance. Mais, dis-moi, je te prie, à qui as-tu laissé un si vaste empire ?

ALEXANDRE. — Je l'ignore, je n'ai pas eu le temps de rien arrêter à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est qu'en mourant, je donnai mon anneau à Perdicas... Mais, qu'as-tu à rire, Diogène ?

DIOGÈNE. — Et de quelle autre chose, sinon du souvenir de tout ce que firent les Grecs pour te flatter, lorsque tu vins prendre possession de l'empire, soit en te déclarant général de la Grèce contre les barbares, soit en te mettant au rang des douze dieux, en te bâtissant des temples, et t'offrant des sacrifices comme au fils du serpent. Mais, dis-moi, où les Macédoniens t'ont-ils enterré ?

ALEXANDRE. — Je suis encore gisant à Babylone, privé de sépulture, et voilà déjà le troisième jour. Mais Ptolémée, l'un de mes gardes, m'a promis qu'aussitôt qu'il serait tranquille et délivré des troubles qui l'agitent en ce moment, il me transporterait en Égypte, pour m'y faire enterrer, et me faire mettre au rang des dieux de ce pays.

DIOGÈNE. — Et je ne rirais pas, Alexandre, quand je te vois t'occuper jusque dans les enfers, de ces pensées extravagantes, te bercer de la folle espérance de devenir un Anubis, ou un Osiris ? Va, très divin personnage, ne t'attends à rien de semblable ; quand une fois l'on a traversé le lac infernal, et qu'on a franchi cet étroit passage, il n'est plus permis de revenir sur ses pas. D'ailleurs Éaque n'exerce point négligemment son emploi, et l'on ne brave pas Cerbère impunément. Cependant, je voudrais bien savoir de toi comment tu supportes ton état actuel, lorsque tu penses à cette grande félicité que tu as laissée sur la terre, à ces gardes, à ces satellites, à ces satrapes, à tous ces peuples qui t'adoraient, à tes trésors immenses. N'éprouves-tu aucun chagrin, au souvenir de Babylone, de Bactres, de ces énormes éléphants, des honneurs qu'on te rendait,

¹ Bien plus, il était l'auteur de ces bruits, et Olympias disait souvent en plaisantant : *Alexandre ne cessera-t-il point de me catonnier auprès de Junon ?*

de ta haute renommée, de ce triomphe éclatant, où, revêtu d'une robe de pourpre, le front ceint d'une bandelette blanche, tu te voyais trainé sur un char magnifique? Et quoi! tu pleures, insensé? Le sage Aristote ne t'a-t-il pas appris à ne point compter sur la stabilité des faveurs de la fortune?

ALEXANDRE. — Ah! ce philosophe fut de tous mes flatteurs le plus détestable. Si tu savais seulement tout ce qu'il a fait, cet Aristote; combien il me demandait, quelles lettres il m'écrivait, et combien il abusait de ma confiance, tantôt en me flattant sur mon amour pour les sciences, tantôt en donnant des éloges à ma beauté (comme si la beauté eût fait partie du souverain bien); en approuvant toutes mes actions, en exaltant mes richesses; car, pour n'avoir point à rougir de toutes celles qu'il avait reçues de moi, il les mettait au rang des véritables biens. Cet homme, Diogène, n'était qu'un fourbe adroit et rusé; tout le fruit que j'ai retiré de sa sagesse, a été de m'affliger de la perte de ces biens, comme si j'avais perdu des trésors d'un prix inestimable.

DIOGÈNE. — Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses? car je veux t'indiquer un remède à ton chagrin; comme il ne croit point ici d'ellébore, va sur les bords du fleuve de l'oubli, et bois de son eau à longs traits, puis bois encore et souvent. Peut-être par ce moyen parviendras-tu à calmer le chagrin que te cause la perte des biens d'Aristote. J'aperçois Clitus, Callisthène et plusieurs autres, qui s'avancent ici, sans doute pour te mettre en pièces, et se venger de toi : prends donc cette autre route, et bois souvent, comme je te l'ai dit.

DIALOGUE XIV

ALEXANDRE ET PHILIPPE

PHILIPPE. — A présent, Alexandre, tu ne saurais nier que tu sois mon fils. Tu ne serais pas mort, si tu eusses été celui d'Ammon.

ALEXANDRE. — Je n'ignorais pas, mon père, que je fusse fils de Philippe; mais je reçus l'oracle, parce que je le crus utile à mes desseins.

PHILIPPE. — Que dis-tu? tu croyais utile de te laisser tromper par les prophètes?

ALEXANDRE. — Je ne dis pas cela. Mais les barbares frappés

de respect, me crurent un dieu, et nul n'osant me résister, je triomphai d'eux avec plus de facilité.

PHILIPPE. — Et quels hommes as-tu vaincus, qui fussent dignes de l'être? Tu n'eus jamais affaire qu'à des lâches, qui jetaient et leurs arcs et leurs boucliers, pour prendre la fuite. Mais vaincre les Grecs, les Béotiens, les Phocéens, et les Athéniens, renverser l'infanterie arcadienne, la cavalerie thessalienne, soumettre les Éléens qui lancent si bien le javelot, et les Mantinéens qui manient adroitement le bouclier, subjuguier les Thraces, les Illyriens et les Pannoniens, voilà de grands exploits. A l'égard de tes Mèdes, de tes Perses et de tes Chaldéens, peuples efféminés, ne sais-tu pas qu'avant toi, dix mille Grecs, sous la conduite de Cléarque, les avaient vaincus, et que, sans oser en venir aux mains, ils avaient pris la fuite, avant que les Grecs eussent tiré leurs traits?

ALEXANDRE. — Mais les Scythes, mon père, les éléphants des Indiens, n'est-ce rien que de les avoir vaincus? et je l'ai fait sans semer des divisions parmi eux, sans acheter mes victoires des mains d'un traître. Jamais je ne les ai trompés par de faux serments ni de vaines promesses; je n'ai point rompu, pour les soumettre, la foi que je leur avais jurée. Quant aux Grecs, j'en ai rangé une partie sous ma puissance, sans verser de sang, et vous avez appris, sans doute, comment j'ai su châtier les Thébains.

PHILIPPE. — Je sais tout cela, et Clitus m'en a instruit, lui que tu as percé d'un coup de lance au milieu d'un festin, parce qu'il osa louer mes exploits militaires, et les comparer aux tiens. Mais on prétend que tu as quitté la chlamyde des Macédoniens, pour te vêtir de la robe des Perses; que tu as chargé ta tête d'une tiare élevée, et voulu être adoré par les Macédoniens, par des hommes libres: et ce qu'il y a de plus ridicule, tu as, dit-on, imité les mœurs de ceux que tu avais vaincus; je ne parle pas ici de tes autres actions, comme de renfermer avec des lions des hommes distingués par leur sagesse et leur science¹, de contracter des mariages extraordinaires, et d'avoir eu pour Héphestion un amour excessif. Il n'y a qu'un trait que j'aie approuvé, lorsqu'on me l'a raconté; c'est que tu as respecté la femme de Darius, qui était belle; et que tu as pris soin de la mère et des filles de ce prince infortuné. Cette action est vraiment royale.

¹ Callisthène, philosophe, et Lysimaque, l'un des généraux d'Alexandre.

ALEXANDRE. — Et vous ne louez pas, mon père, cette intrépidité qui me faisait courir au devant des dangers ; qui me fit, le premier, chez les Oxydraques, escalader le rempart et recevoir tant de blessures ?

PHILIPPE. — Non, Alexandre, je n'approuve point cette témérité. Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois glorieux à un roi d'être blessé, de s'exposer au danger pour l'intérêt de son armée ; mais une telle conduite ne te convenait en aucune manière. Et puis, passant pour un dieu, si une fois tu étais blessé, et qu'on t'eût vu emporté hors du combat, baigné dans ton sang, et gémissant de tes blessures, c'était apprêter à rire ceux qui t'auraient vu. Ammon était convaincu d'imposture et de fausseté dans ses oracles ; ses prophètes passaient pour des flatteurs. Et qui aurait pu s'empêcher de rire, en voyant le fils de Jupiter, près d'expirer, implorer le secours des médecins ? Crois-tu donc, si tu étais mort alors, qu'une foule de gens n'eussent pas raillé cette vanité avec laquelle tu t'attribuais la qualité d'un dieu, en voyant le fils d'un dieu étendu dans le cercueil, déjà livré à la pourriture, et enflé comme tous les cadavres. D'ailleurs, cet oracle dont tu parles, Alexandre, en rendant tes victoires faciles, t'a ravi en grande partie la gloire de tes exploits ; car tout ce que tu as fait, paraissait trop au-dessous de la puissance d'un dieu.

ALEXANDRE. — Ce n'est cependant pas là ce que les hommes pensent de moi. Au contraire, ils me mettent en parallèle avec Hercule et Bacchus. Mais quoi qu'il en soit, je suis toujours le seul qui ait pris cette roche d'Aorne, qu'aucun autre n'avait pu prendre avant moi.

PHILIPPE. — Tu le vois, tu parles à présent comme si tu étais le fils d'Ammon, et tu te compares à Hercule et à Bacchus : ne rougiras-tu point, Alexandre, et ne te déferas-tu jamais de tant de vanité ? Ne te connaîtras-tu point toi-même, et ne comprendras-tu pas enfin que tu n'es qu'un mort ?

DIALOGUE XV

ACHILLE ET ANTILOQUE

ANTILOQUE. — Quels discours, Achille, tenais-tu dernièrement à Ulysse au sujet de la mort ? Qu'ils étaient ignobles, et peu dignes de tes deux maîtres Chiron et Phénix ! Je t'ai entendu

lui dire, que tu préférerais ¹ travailler à la terre et être mercenaire chez quelque pauvre laboureur qui aurait à peine de quoi vivre, plutôt que de régner sur tous les morts. Qu'un vil et lâche Phrygien, attaché à la vie plus qu'à l'honneur, tiennne ce langage, cela n'est pas étonnant; mais que le fils de Pélée, le plus intrépide de tous les héros, puisse concevoir de si basses pensées, c'est une honte extrême; tu démens par là les grandes actions qui ont illustré ta vie, et ce noble choix qui te fit préférer un beau trépas à de longs jours passés sans gloire sur le trône de Phthie.

ACHILLE. — Ah ! fils de Nestor, je ne savais pas ce qu'étaient les enfers ; et ne pouvant juger lequel des deux états valait le mieux, de vivre ou d'être mort, j'ai préféré un peu de gloire à la vie. Mais je sais trop à présent combien cette gloire nous est inutile. En vain les habitants de la terre chantent continuellement nos louanges ; les morts sont tous égaux. Notre beauté, cher Antiloque, et notre force ne nous accompagnent point ici. Tous semblables, et couchés dans les mêmes ténèbres, nous ne différons en rien les uns des autres. Les ombres des Troyens ne me craignent plus : celles des Grecs ne me font plus la cour : une égalité parfaite règne ici ; et un mort, qu'il ait été brave ou lâche, ressemble en tout à un autre. Voilà ce qui me chagrine, et je suis au désespoir de n'être plus en vie, dussé-je être mercenaire.

ANTILOQUE. — Mais, que faire à cela ? Telle est la loi de la nature, tous les hommes meurent. Le meilleur parti, c'est d'obéir à cette loi de bon gré, et de ne point se chagriner des ordres du destin. D'ailleurs, tu vois ici tous ceux qui furent autrefois tes amis : nécessairement Ulysse y viendra bientôt, et c'est toujours une consolation que d'avoir des compagnons d'infortune, et de n'être pas seul à subir son sort. Vois Hercule, vois Méléagre, et tous les autres héros ; je suis persuadé qu'ils ne voudraient pas retourner sur la terre, si on leur rendait le jour, à condition d'être mercenaires chez des hommes indigents et qui n'auraient pas de quoi vivre.

ACHILLE. — Cet avis est d'un ami. Mais je ne sais pourquoi le souvenir de ce que l'on fait pendant la vie m'afflige. Il vous afflige aussi, sans doute. Si vous n'en convenez pas, vous êtes d'autant plus malheureux que vous dévorez votre chagrin, sans oser vous plaindre.

¹ Ceci est tiré de l'*Odyssée*, liv. II, v. 488.

ANTILOQUE. — Au contraire, notre sort en vaut mieux, Achille; et comme nous voyons qu'il est inutile de rien dire, nous prenons le parti de garder le silence et de supporter notre destin, pour ne pas faire rire à nos dépens, en formant, comme toi, des vœux ridicules.

DIALOGUE XVI

DIOGÈNE ET HERCULE

DIOGÈNE. — N'est-ce pas Hercule que je vois ? Par Hercule ! ce n'en est pas un autre. Voilà son arc, sa massue, sa peau de lion, sa stature, c'est Hercule tout entier. Et quoi ! tu es mort, fils de Jupiter ? Dis-moi, illustre vainqueur, ne serais-tu qu'un mort ? Quand j'étais sur la terre, je te sacrifiais comme à un dieu.

HERCULE. — Et tu avais raison de le faire ; car le véritable Hercule est dans le ciel, où il habite avec les dieux, et possède la belle Hébé ; je ne suis que son ombre.

DIOGÈNE. — Que dis-tu ? l'ombre d'un dieu ! Est-il possible qu'un dieu ne le soit que dans une moitié de lui-même, et que l'autre moitié soit sujette au trépas ?

HERCULE. — Oui vraiment : Hercule n'est pas mort, et je ne suis que son image.

DIOGÈNE. — Ah ! j'entends. il t'a donné à Pluton au lieu de lui ; et tu tiens ici sa place.

HERCULE. — Voilà ce que c'est.

DIOGÈNE. — Mais comment se peut-il qu'Éaque, ce juge exact et sévère, ne se soit pas aperçu que tu n'étais pas Hercule même, et qu'il ait reçu un Hercule supposé qui se présentait à lui ?

HERCULE. — C'est que je ressemble parfaitement à ce héros.

DIOGÈNE. — Il est vrai, et si parfaitement, que ce pourrait être lui-même. Prends donc garde de te tromper ; tu pourrais bien être le véritable Hercule, tandis que ton image aurait épousé Hébé, et habiterait avec les dieux.

HERCULE. — Tu es un impertinent et un babillard.. Si tu ne cesses de me railler, tu sauras bientôt de quel dieu je suis le simulacre.

DIOGÈNE. — Tu portes un arc à la main ; mais qu'ai-je à craindre de toi, puisque tu es mort ? Cependant, dis-moi, je t'en supplie par cet Hercule dont tu n'es que l'ombre, lorsque ce héros vivait, étais-tu uni à lui, et ne formiez-vous qu'un seul être ? A présent, séparés par la mort, l'un s'est-il envolé dans les cieux, et l'autre est-il descendu dans l'empire de Pluton ?

HERCULE. — Je devrais ne rien répondre à un homme qui cherche à me piquer par ses railleries. Toutefois, je veux bien t'apprendre ceci. Tout ce qui, dans Hercule, était l'ouvrage d'Amphitryon, est mort ; et ce qui est venu de Jupiter, est dans les cieux avec les immortels.

DIOGÈNE. — J'entends à présent. Alcmène, selon ce que tu dis, est accouchée en même temps de deux Hercules ; l'un est le fils d'Amphitryon, l'autre celui de Jupiter. J'ignorais encore que vous fussiez jumeaux.

HERCULE. — Eh non, imbécile ; nous étions tous deux le même.

DIOGÈNE. — Cela n'est point du tout facile à comprendre, que deux Hercules n'en forment qu'un seul, à moins que, semblables à un centaure, vous soyez un composé formé de la réunion d'un homme et d'un dieu.

HERCULE. — Tous les hommes ne te paraissent-ils pas composés de deux êtres, d'une âme et d'un corps ? Qui empêcherait que l'âme, émanée de Jupiter, fût dans le ciel, et que la partie mortelle fût chez les morts ?

DIOGÈNE. — Oui, généreux fils d'Amphitryon, tu aurais raison si tu étais un corps ; mais à présent tu n'es qu'une ombre, en sorte que tu cours risque d'avoir besoin d'imaginer un triple Hercule.

HERCULE. — Comment triple ?

DIOGÈNE. — Sans doute, et voici pourquoi. S'il y a dans le ciel un Hercule, que son ombre soit parmi nous, tandis que son corps, brûlé sur le mont *Æta*, n'est déjà plus que poussière, cela fait trois Hercules. Vois à présent qui tu veux donner pour troisième père à ce corps.

HERCULE. — Tu me parais un insolent sophiste. Mais, qui es-tu donc, toi ?

DIOGÈNE. — L'ombre de Diogène, de Sinope ; ma propre personne n'est pas, en vérité, chez les dieux immortels ; je suis bien tout entier chez les morts, où je me ris d'Homère et de toutes ses fables ridicules.

DIALOGUE XVII

MÉNIPPE ET TANTALE

MÉNIPPE. — Qu'as-tu à pleurer, Tantale, et pourquoi te lamenter en te tenant debout près de ce lac ?

TANTALE. — Ah, Ménippe ! je me meurs de soif.

MÉNIPPE. — Es-tu donc si paresseux que de ne pas te baisser pour boire, et de puiser de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. — En vain me baisserais-je, l'eau s'enfuit dès qu'elle sent que je m'approche d'elle. Si, par hasard, j'en puise dans ma main, et la porte à ma bouche, avant que j'aie pu mouiller le bord de mes lèvres, elle s'écoule, je ne sais comment, à travers mes doigts, et ma main reste sèche.

MÉNIPPE. — Voilà qui tient du prodige, Tantale. Mais, dis-moi, qu'as-tu besoin de boire ? tu n'as plus de corps ; le tien est enseveli quelque part en Lydie : c'est lui qui pouvait éprouver ou la faim ou la soif ; mais à présent que tu n'es plus qu'une âme, comment pourrais-tu avoir soif, et te désaltérer en buvant ?

TANTALE. — Et c'est là mon supplice, que mon âme éprouve la soif comme si elle était un corps.

MÉNIPPE. — Hé bien, nous le croirons, puisque tu dis que la soif est ta punition ; mais qu'est-ce que cela peut avoir d'affligeant pour toi ? Crains-tu de mourir faute de boire ? Je ne vois pas qu'il y ait un autre enfer que celui-ci, ni de seconde mort qui nous fasse descendre en d'autres lieux.

TANTALE. — Tu as raison, et c'est une partie des tourments auxquels je suis condamné, de désirer boire sans en avoir besoin.

MÉNIPPE. — Tu es fou, Tantale ; tu me parais avoir réellement besoin de boire, non de l'eau, mais de l'ellébore pur. Tu éprouves tout le contraire des gens qui sont mordus par un chien enragé ; ce n'est pas l'eau, c'est la soif que tu crains.

TANTALE. — Je ne refuserais pas même de boire de l'ellébore : hélas ! que n'en ai-je !

MÉNIPPE. — Va, va, console-toi, Tantale ; ni toi, ni aucun des morts ne boira jamais ; cela est impossible : tous cependant ne sont pas, comme toi, condamnés à une soif perpétuelle, tandis que l'eau s'échappe de leurs mains.

DIALOGUE XVIII

MÉNIPPE ET MERCURE

MÉNIPPE. — Où sont donc les beaux garçons et les belles femmes ? Sers-moi de conducteur, Mercure ; je suis un étranger nouvellement arrivé.

MERCURE. — Oh, je n'ai pas le temps, Ménippe ; mais regarde de ce côté, à ta droite est Hiacynthe, Narcisse, Nirée, Achille ; voilà Tyro, Hélène, Lédà, et enfin toutes ces beautés si fameuses dans l'antiquité.

MÉNIPPE. — Je ne vois que des os, des crânes, des squelettes dépouillés de leurs chairs, et qui se ressemblent tous.

MERCURE. — Ce sont là cependant les merveilles que tous vos poètes admirent ; ce sont ces mêmes os pour lesquels tu ne parais avoir que du mépris.

MÉNIPPE. — Mais montre-moi Hélène, car je ne saurais la reconnaître.

MERCURE. — Tiens, c'est ce crâne-là.

MÉNIPPE. — Eh quoi ! c'est pour ce squelette que la Grèce a équipé mille vaisseaux ; que tant de Grecs et de Barbares ont péri dans les combats ; que tant de villes ont été renversées !

MERCURE. — Oui : mais tu n'as pas vu cette femme quand elle était en vie ; tu aurais dit alors :

Peut-on nous en vouloir, lorsque pour cette belle
Nous endurons les maux d'une guerre cruelle ¹ !

Des fleurs desséchées, et qui ont perdu leurs couleurs, paraissent sans beauté ; cependant, lorsqu'elles étaient fraîches la vivacité de leur coloris enchantait tous les yeux.

MÉNIPPE. — Et voilà justement, Mercure, ce qui m'étonne, que les Grecs n'aient pas compris qu'ils n'entreprenaient tant de travaux que pour une fleur passagère, qui devait se faner promptement.

MERCURE. — Je n'ai pas le temps de philosopher avec toi, Ménippe ; choisis la place où tu veux être, et couche-t'y : moi, je vais chercher d'autres morts.

¹ Allusion au discours des vieillards, lorsqu'ils voient Hélène ; *Iliade*, liv. III, v. 157.

DIALOGUE XIX

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÉAQUE. — Pourquoi, Protésilas, te jeter ainsi sur Hélène et l'étrangler.

PROTÉSILAS. — C'est qu'elle est la cause de ma mort. Pour elle j'ai quitté mon palais avant qu'il fût achevé, et j'ai réduit ma jeune épouse à un triste veuvage.

ÉAQUE. — Accuses-en Ménélas, lui qui, pour une telle femme, vous a conduits tous à Troie.

PROTÉSILAS. — Tu as raison, et c'est à lui qu'il faut que je m'en prenne.

MÉNÉLAS. — Non pas à moi, brave Protésilas, mais bien plutôt à Pâris, qui, violant tous les droits de l'hospitalité, a enlevé ma femme, et s'est enfui avec elle : il mérite d'être étranglé par tous les Grecs et les Barbares dont il a causé le trépas.

PROTÉSILAS. — Oui, cela vaut mieux. Ah ! funeste Pâris, tu n'échapperas pas à mes mains.

PARIS. — Ta conduite est injuste, Protésilas. Ne sommes-nous pas du même métier ? comme toi, ne suis-je pas un sujet de l'Amour, dévoué au même dieu ? Tu sais comme il nous soumet malgré nous, comme il nous conduit partout où il lui plaît, et qu'il est impossible de lui résister.

PROTÉSILAS. — Tu as raison : ah ! que ne tiens-je ici l'Amour !

ÉAQUE. — Moi, je prends sa défense : il te dira qu'il peut avoir causé la passion de Pâris sans être l'auteur de ta mort ; tu n'en dois accuser que toi seul, qui, oubliant ta nouvelle épouse, courus t'embarquer pour Troie ; à peine abordé, tu t'élances avant tous les autres sur le rivage avec une audace insensée, transporté de l'amour de la gloire : c'est elle qui t'a fait périr le premier à la descente des vaisseaux.

PROTÉSILAS. — Hé bien, je te répondrai avec encore plus de justice, Éaque : ce n'est pas moi qui suis la cause de ces événements ; c'est la Parque qui les filait depuis l'instant de ma naissance.

ÉAQUE. — Tu as raison : que ne l'accuses-tu ?

DIALOGUE XX

MÉNIPPE ET ÉAQUE

MÉNIPPE. — Au nom de Pluton, Éaque, fais-moi voir tout ce qu'il y a de curieux dans les enfers.

ÉAQUE. — Il n'est pas aisé de te montrer tout, Ménippe. Tiens, voilà les principaux objets : celui-ci est Cerbère ; tu le connais¹ : cet autre est le nocher qui l'a passé dans sa barque. Tu as déjà vu, en entrant, le lac et le Pyriphlégéthon.

MÉNIPPE. — Je connais tout cela ; je sais aussi que tu es le portier des enfers : j'ai même vu le roi et les furies. Montre-moi les grands hommes de l'antiquité.

ÉAQUE. — Voici Agamemnon, Achille, Idoménée ; ensuite Ulysse, Ajax, Diomède, et les plus vaillants héros de la Grèce.

MÉNIPPE. — Ah, ah, divin Homère, comme les principaux personnages de tes rapsodies sont là tristement couchés ! on ne peut plus les reconnaître, tant ils sont hideux ; tout cela n'est plus que poussière, qu'un objet de risée, et ce sont véritablement des crânes sans consistance². Mais, quel est celui-ci, Éaque ?

ÉAQUE. — C'est Cyrus : cet autre est Crésus ; près de lui, Sardanapale ; au-dessus tu vois Midas, et celui-là est Xerxès.

MÉNIPPE. — Et quoi ! c'est donc toi, infâme, qui faisais trembler toute la Grèce, qui voulais enchaîner l'Hellespont, et faire passer ta flotte à travers les montagnes. Et ce Crésus, comme il est fait ! Quant à Sardanapale, il me prend envie, avec ta permission, Éaque, de lui appliquer un bon soufflet.

ÉAQUE. — N'en fais rien ; tu briserais son crâne délicat.

MÉNIPPE. — Hé bien, je veux du moins cracher au visage de cet hermaphrodite.

ÉAQUE. — Veux-tu que je te fasse voir les philosophes ?

MÉNIPPE. — Assurément.

¹ Comme Cynique, Ménippe traitait Cerbère de confrère. Voyez le dialogue suivant.

² Allusion au vers 251 du livre X de l'*Odyssée*, où Homère appelle ainsi les morts.

ÉAQUE. — Tiens, voilà Pythagore.

MÉNIPPE. — Bonjour, Euphorbe Adollon, et tout que tu voudras.

PYTHAGORE. — Bonjour, Ménippe.

MÉNIPPE. — Tu n'as plus ta cuisse d'or, n'est-ce pas ?

PYTHAGORE. — Non. Voyons un peu dans ta besace s'il y aurait quelque chose de bon à manger.

MÉNIPPE. — Il y a des fèves, mon ami ; mais tu n'en manges pas.

PYTHAGORE. — Donne toujours : on a d'autres principes chez les morts ; et j'ai appris ici que les fèves n'ont rien de commun avec les têtes de nos pères².

ÉAQUE. — Celui-ci est Solon, le fils d'Exécestide. Voilà Thales, Pittacus, et les autres Sages. Ils sont sept, comme tu vois.

MÉNIPPE. — De tous les morts, ce sont les seuls qui aient l'air gai et sans souci. Mais en voici un qui est tout poudreux comme un pain cuit sous la cendre ; son corps est rempli de pustules : quel est-il ?

ÉAQUE. — C'est Empédocle, qui est tombé du mont Etna dans les enfers, à moitié rôti.

MÉNIPPE. — Brave homme aux pantoufles d'airain, quel démon t'agitait, pour te précipiter ainsi dans les gouffres de l'Etna ?

EMPÉDOCLE. — Un accès de mélancolie, Ménippe.

MÉNIPPE. — Non, non ; dis plutôt de l'amour de la vaine gloire, l'orgueil et la folie : voilà ce qui t'a brûlé avec ta chaussure, et tu méritais assez de périr par ce supplice. Mais cette ruse ne t'a servi de rien ; on a prouvé que tu étais mort. Et Socrate, Éaque, où donc est-il ?

ÉAQUE. — Il babille avec Nestor et Palamède.

MÉNIPPE. — Cependant je voudrais bien le voir, s'il est là quelque part.

ÉAQUE. — Tiens, vois-tu cette tête chauve ?

¹ Pythagore, pour prouver sa métempsycose, disait qu'il avait été Euphorbe.

² Pythagore ne mangeait point de fèves, et enseignait que d'en manger était un crime égal à celui de manger la tête de son père.

MÉNIPPE. — Elles le sont toutes, Éaque, et cette marque convient généralement à tous les morts.

ÉAQUE. — Hé bien, ce nez camu.

MÉNIPPE. — Ils le sont tous.

SOCRATE. — Tu me cherches, je crois, Ménippe?

MÉNIPPE. — Oui, Socrate.

SOCRATE. — Que fait-on à Athènes?

MÉNIPPE. — La plupart des jeunes gens s'y disent philosophes, et, si l'on en juge par leurs manteaux et par leurs démarches, ce sont déjà de parfaits philosophes.

SOCRATE. — J'en ai vu beaucoup, Ménippe.

MÉNIPPE. — Oui; mais tu as vu, je pense, en quel état Aristippe et Platon sont venus ici. L'un exhalait les parfums, l'autre était versé dans l'art de faire sa cour aux tyrans de Sicile.

SOCRATE. — Et que pense-t-on de moi?

MÉNIPPE. — Tu es heureux, du moins à cet égard, Socrate. Tout le monde t'estime comme un homme admirable, et qui savait tout, quoique, s'il faut dire la vérité, tu ne susses rien.

SOCRATE. — Eh, je le leur disais moi-même; mais ils croyaient que ma franchise était une ironie.

MÉNIPPE. — Qui sont ceux-là que je vois autour de toi?

SOCRATE. — C'est Charmide, Phèdre, et le fils de Clinias¹.

MÉNIPPE. — Fort bien, Socrate: même ici tu exerces ton art, et ne négliges point les beaux garçons.

SOCRATE. — Eh, que puis-je faire de plus agréable? Mais prends place à côté de nous, si tu le juges à propos.

MÉNIPPE. — Non; je vais m'établir auprès de Crésus et de Sardanapale, car il me semble que j'aurai de fréquentes occasions de rire quand j'entendrai leurs lamentations.

ÉAQUE. — Et moi, je m'en retourne promptement à mon poste, de peur que quelque mort n'aille s'échapper à notre insu: tu verras le reste une autre fois, Ménippe.

MÉNIPPE. — Retourne, Éaque; j'en ai bien assez vu.

¹ Alcibiade.

DIALOGUE XXI

MÉNIPPE ET CERBÈRE

MÉNIPPE. — Cerbère, puisque nous sommes un peu parents (car je suis chien¹ aussi), dis-moi, je t'en conjure par le Styx, quelle contenance faisait Socrate lorsqu'il descendit dans votre séjour? Comme dieu, tu ne dois pas seulement savoir aboyer, mais parler aussi, quand il te plaît, le langage des humains.

CERBÈRE. — Tant qu'il fut éloigné, Ménippe, il marcha d'un air résolu; il paraissait ne pas redouter beaucoup la mort; du moins voulait-il le faire croire à ceux qui gardent l'entrée des enfers: mais quand il commença à pencher la tête dans l'intérieur du gouffre, la vue des ténèbres fit évanouir son courage; et comme il balançait, je fus obligé de le tirer en bas par le pied, en le mordant avec de la ciguë². Il pleurait comme un enfant, regrettait ses petits marmots, et ne savait plus que devenir.

MÉNIPPE. — Ce n'était donc qu'un faux philosophe, qui n'avait pas réellement pour la mort le mépris qu'il affectait.

CERBÈRE. — Non, il ne l'avait pas; mais quand il vit qu'elle était inévitable, il montra quelque fermeté, pour ne pas avoir l'air de céder malgré lui au sort qu'il lui fallait nécessairement subir, et pour s'attirer l'admiration de ses spectateurs. En général, Ménippe, j'en pourrais dire autant de tous les hommes de cette espèce: tant qu'ils ne sont qu'à l'entrée du gouffre, ils font voir de la résolution et du courage; mais une fois tombés dedans, on les connaît alors.

MÉNIPPE. — Et moi, Cerbère, comment m'as-tu trouvé quand j'ai fait ce voyage?

CERBÈRE. — Tu es le seul, depuis Diogène, qui se soit montré vraiment digne de ta profession. Vous êtes entrés tous deux de bonne grâce, sans qu'il ait fallu vous y contraindre ou vous pousser, riant toujours, et vous moquant de tous les autres.

¹ Le terme de *chien* et de *cynique* est le même chez les Grecs

² Allusion au genre de mort de Socrate.

DIALOGUE XXII

CARON, MÉNIPPE ET MERCURE

CARON. — Paie-moi, coquin, le prix du passage.

MÉNIPPE. — Crie, si cela te fait plaisir.

CARON. — Paie-moi, te dis-je, pour t'avoir fait passer le Styx.

MÉNIPPE. — Tu n'auras rien de moi, car je n'ai rien.

CARON. — Y a-t-il quelqu'un qui ne possède pas une obole ?

MÉNIPPE. — J'ignore s'il en est quelque autre ; mais moi je n'en ai pas une.

CARON. — Par Pluton, je vais te prendre à la gorge, si tu ne me paies tout de suite.

MÉNIPPE. — Et moi, avec ce bâton, je vais te fendre la tête.

CARON. — En vain tu auras fait un si long trajet.

MÉNIPPE. — Hé bien, que Mercure te paie ; c'est lui qui m'a remis entre tes mains.

MERCURE. — Par Jupiter ! je serais bien avancé s'il fallait encore que je payasse pour les morts.

CARON. — Oh ! je ne te lâcherai pas

MÉNIPPE. — Si c'est pour être payé, tu peux attacher ici ta barque, et attendre longtemps. Comment veux-tu que je te donne ce que je n'ai pas ?

CARON. — Ignorais-tu qu'il fallait apporter ici une obole ?

MÉNIPPE. — Je le savais bien, mais je ne l'avais point : fallait-il, pour cela, que je fusse dispensé de mourir ?

CARON. — Quoi ! tu seras le seul qui pourras te vanter d'avoir fait la traversée sans payer ?

MÉNIPPE. — Non pas, mon ami ; j'ai vidé la sentine, mis la main à la rame, et seul de tous les passagers je ne t'ai point rompu la tête de mes lamentations.

CARON. — Oui ; mais cela ne paie pas le droit du batelier : il faut absolument que tu me donnes une obole ; c'est une loi indispensable.

MÉNIPPE. — Hé bien, ramène-moi dans le séjour des vivants.

CARON. — Tu plaisantes, je pense ; tu veux apparemment que je me fasse battre par Éaque.

MÉNIPPE. — Cesse donc de me fatiguer inutilement.

CARON. — Voyons un peu ce que tu portes dans ta besace.

MÉNIPPE. — Des pois chiches, si tu en veux, et le souper d'Hécate.

CARON. — D'où nous as-tu amené ce chien, Mercure ? Il ne faisait, pendant la traversée, qu'aboyer tous les passagers, se moquait d'eux ; et tandis que tous les autres pleuraient, il était le seul qui se permit de rire.

MERCURE. — Tu ne sais pas, Caron, quel est celui que tu viens de passer ? c'est un homme véritablement libre, qui ne se soucie de rien : c'est Ménippe enfin.

CARON. — Ah ! si jamais je t'y rattrape.

MÉNIPPE. — Si tu m'y rattrapes ! Oh, mon ami ? on ne s'y laisse pas prendre deux fois.

DIALOGUE XXIII

PLUTON ET PROTÉSILAS

PROTÉSILAS. — O souverain des enfers, notre roi, notre Jupiter ; et vous, aimable fille de Cérès, ne rejetez pas la prière d'un amant.

PLUTON. — Que veux-tu de nous, et qui es-tu ?

PROTÉSILAS. — Protésilas, fils d'Iphiclus roi de Phylace¹, un des Grecs qui allèrent assiéger Troie, et le premier qui mourut à cette expédition. Je vous supplie de me laisser pour quelques instants retourner à la vie.

PLUTON. — Tous les morts brûlent d'un pareil amour, mais aucun d'eux n'obtient cette faveur.

PROTÉSILAS. — Ah ! ce n'est pas de la vie que je suis amoureux, mais de ma jeune épouse que j'abandonnai dans sa chambre nuptiale pour aller m'embarquer : malheureux ! je

¹ Ancienne ville de Thessalie.

fus tué par Hector à la descente des vaisseaux. C'est cet amour pour ma femme qui me déchire cruellement le cœur. Je ne veux que paraître un instant à sa vue, et je reviens aussitôt en ces lieux.

PLUTON. — Est-ce que tu n'as pas bu de l'eau du Léthé ?

PROTÉSILAS. — Si vraiment ; mais ma passion est plus puissante.

PLUTON. — Et bien, attends un peu ; ta femme viendra ici quelque jour, et tu n'auras pas besoin de monter sur la terre.

PROTÉSILAS. — L'attente m'est insupportable, Pluton. Tu as aimé, tu sais que c'est que l'amour.

PLUTON. — De quoi te servira de revivre pendant un seul jour, pour être bientôt dévoré des mêmes regrets ?

PROTÉSILAS. — J'espère lui persuader de me suivre dans votre empire, et avant qu'il soit peu, vous aurez deux sujets au lieu d'un.

PLUTON. — Ce que tu demandes est impossible, et n'est jamais arrivé.

PROTÉSILAS. — Souviens-toi d'Orphée, à qui, pour une raison semblable, tu rendis sa chère Eurydice ; et pour faire plaisir à Hercule, ne lui as-tu pas permis d'emmener Alceste, ma parente ?

PLUTON. — Et quoi, voudrais-tu, squelette hideux, paraître en cet état aux yeux de ta jeune épouse ? Loin de voler dans tes bras, elle ne pourra seulement pas te reconnaître. Saisie de frayeur, elle te fuira, et ce sera vainement que tu auras entrepris un si grand voyage.

PROSERPINE. — Et bien, mon époux, tu peux y remédier. Ordonne à Mercure de toucher Protésilas de sa baguette aussitôt qu'il sera parvenu au séjour de la lumière, et d'en faire un beau jeune homme, tel qu'il était en sortant de sa chambre nuptiale.

PLUTON. — Puisque Proserpine le veut, reconduis ce mort sur la terre, Mercure, et fais-en un jeune époux. Toi, n'oublie pas que tu n'as qu'un seul jour¹.

¹ Il n'en fallut pas davantage : à la vue de Protésilas son épouse mourut de frayeur.

DIALOGUE XXIV

DIOGÈNE ET MAUSOLE

DIOGÈNE. — Carien, qui te rend si fier, et pourquoi veux-tu qu'on t'accorde plus d'honneurs qu'à nous ?

MAUSOLE. — Mais d'abord, à cause de ma royauté, j'ai régné sur toute la Carie, et sur la moitié de la Lydie : je me suis soumis plusieurs îles, et suis venu jusqu'à Milet en rangeant la plus grande partie de l'Ionie sous mes lois. D'ailleurs j'étais beau, de haute taille, brave guerrier. Mais le point le plus important, c'est que je possède dans Halicarnasse un tombeau d'une grandeur immense et tel qu'aucun mort n'en a jamais eu de si vaste, ni de si magnifique ; les statues d'hommes et de chevaux en sont si parfaitement travaillées, et d'un si beau marbre, qu'on ne pourrait facilement trouver un pareil temple. Et bien, crois-tu, d'après cela, que je n'aie pas quelque raison d'être fier ?

DIOGÈNE. — A cause de ta royauté, dis-tu, de ta beauté, et du poids énorme d'un tombeau ?

MAUSOLE. — Sans doute, à cause de cela même.

DIOGÈNE. — Mais, beau Mausole, tu n'as plus ni cette force, ni cette beauté dont tu te vantes, et si nous prenions un juge pour décider qui de nous deux est le plus beau, je ne vois pas en quoi ton crâne pourrait obtenir sur le mien quelque préférence. Tous deux sont chauves et nus. Nous montrons tous deux les dents, nous avons perdu les yeux, nos nez sont camus ; et ce tombeau, ces pierres magnifiques, pourront peut-être servir aux habitants d'Halicarnasse à le montrer aux étrangers, et à s'attirer de la considération, comme possesseurs d'un superbe édifice ; mais pour toi, pauvre Mausole, je ne vois pas quel fruit tu pourras en retirer, si ce n'est d'être obligé d'avouer que tu es plus mal à ton aise que nous, en te sentant accablé sous le poids énorme de ces pierres.

MAUSOLE. — Quoi ! tout cela me serait inutile, et Mausole serait l'égal de Diogène ?

DIOGÈNE. — L'égal ? non pas, mon ami. Mausole gémit sans cesse au souvenir de la félicité qu'il croyait posséder sur la terre, et Diogène lui insultera par ses ris. L'un vantera le superbe tombeau qu'Artémise, son épouse et sa sœur, lui a fait

élever dans Halicarnasse, tandis que Diogène ne sait pas même si son corps est renfermé dans un cercueil ; il ne s'en est jamais inquiété, mais il a laissé dans le cœur des gens vertueux un souvenir de lui-même mille fois plus magnifique que ton monument, vil esclave de Carie, et posé sur des fondements bien plus solides.

DIALOGUE XXV

NIRÉE, THERSITE ET MÉNIPPE

NIRÉE. — Tiens, voilà Ménippe, il va juger qui de nous deux est le plus beau. Dis-nous un peu, Ménippe, ne suis-je pas plus beau que lui ?

MÉNIPPE. — Qui êtes-vous ? il faut, avant tout, que je le sache.

NIRÉE. — Nirée et Thersite.

MÉNIPPE. — Qui des deux est Nirée, et quel est Thersite ? cela n'est pas aisé à deviner.

THERSITE. — J'ai déjà un avantage, celui de te ressembler ; nous ne sommes pas aussi différents que le prétendait cet aveugle d'Homère, qui, par flatterie, t'appelle le plus beau des Grecs. Malgré ma tête chauve et pointue, je ne te suis point inférieur aux yeux de notre juge. Examine à présent, Ménippe, lequel des deux trouves-tu le plus beau ?

NIRÉE. — C'est moi, sans doute, le fils d'Aglaja et de Charops,

Le plus beau des guerriers rassemblés devant Troie¹.

MÉNIPPE. — Tu n'es pas, en vérité, le plus beau des mortels rassemblés aux enfers, vos deux squelettes sont parfaitement semblables ; ton crâne ne diffère de celui de Thersite, qu'en ce qu'il est plus fragile, car il est mou, et n'a rien de viril.

NIRÉE. — Demande à Homère quel j'étais quand je m'embarquai avec les Grecs.

MÉNIPPE. — Tu m'allègues ici des rêves. Je m'en tiens à ce que je vois, à l'état où tu es à présent. Ceux qui existaient autrefois savent ce que tu étais alors.

¹ Vers d'Homère *Iliade*, liv. II, v. 672.

NIRÉE. — Par conséquent, je suis **encore** plus beau que lui, Ménippe.

MÉNIPPE. — Vous n'êtes beaux ni l'un ni l'autre. L'égalité règne aux enfers, et tous les morts sont semblables.

THÉSISTE. — C'en est assez pour moi.

DIALOGUE XXVI

MÉNIPPE ET CHIRON

MÉNIPPE. — On m'a dit, Chiron, qu'étant dieu, tu avais désiré mourir.

CHIRON. — On t'a dit vrai, Ménippe, et je suis mort, comme tu vois, lorsqu'il n'a tenu qu'à moi d'être immortel.

MÉNIPPE. — Et qui a pu te faire désirer le trépas si odieux à la plupart des hommes ?

CHIRON. — Je vais te le dire, tu me parais un homme de sens ; l'immortalité, Ménippe, n'avait plus aucun charme pour moi.

MÉNIPPE. — Quoi ! tu ne trouvais plus de charmes à vivre, et à jouir de la lumière ?

CHIRON. — Non, Ménippe, le plaisir naît de la variété et non pas, je pense, de l'uniformité, et durant tout le cours d'une longue vie, je jouissais toujours des mêmes objets. C'était le même soleil, la même lumière, les mêmes repas, les mêmes saisons ; les mêmes occupations se succédaient, et semblaient enchaînées l'une à l'autre. J'en étais rassasié ; car ce n'est pas dans l'uniformité, mais dans le changement, que consiste le plaisir.

MÉNIPPE. — Tu as raison ; mais comment te trouves-tu de l'enfer, où tu as préféré descendre ?

CHIRON. — Assez bien, Ménippe ; l'égalité qui règne ici tient du gouvernement populaire. Il n'y a presque pas de différence entre le séjour de la lumière et celui des ténèbres. D'ailleurs, on n'éprouve ici ni faim ni soif, et l'on est délivré de tous les besoins.

MÉNIPPE. — Prends garde, Chiron, de te contredire toi-même, et de tomber, en raisonnant ainsi, dans un cercle vicieux.

CHIRON. — Comment cela ?

MÉNIPPE. — C'est que si l'uniformité des actions de la vie a fait naître tes dégoûts, elle pourra bien aussi t'en causer dans ces lieux, où tout est uniforme. Il te faudra bientôt chercher de la diversité dans une autre vie, et je ne crois pas qu'il en existe.

CHIRON. — Que faire à cela ?

MÉNIPPE. — Ce que l'on dit communément, le sage sait jouir et se contenter du présent ; il n'y trouve rien qu'il ne supporte avec patience.

DIALOGUE XXVII

DIOGÈNE, ANTISTHÈNE ET CRATÈS

DIOGÈNE. — Puisque nous sommes de loisir, Antisthène et Cratès, qui nous empêche d'aller nous promener jusqu'à l'entrée des enfers ? nous nous amuserons à voir ceux qui descendent ici, et nous rirons un peu de leurs mines.

ANTISTHÈNE. — Je le veux bien, Diogène, partons. Ce sera pour nous un spectacle fort divertissant de voir les uns pleurer, les autres supplier qu'on les laisse retourner à la vie, quelques-uns ne pas vouloir descendre, obliger Mercure à les pousser par le cou, ou couchés sur le dos faire inutilement résistance.

CRATÈS. — Et moi, pendant le chemin, je vais vous raconter ce que j'ai vu lorsque je descendis en ces lieux.

DIOGÈNE. — Parle, ton récit semble nous promettre quelque chose de risible.

CRATÈS. — J'étais accompagné dans mon voyage d'une foule d'humains, parmi lesquels il y en avait plusieurs de distingués, entre autres le riche Isménodore, notre concitoyen, Arsace gouverneur de Médie, et Orètès l'Arménien ; Isménodore avait été assassiné par des brigands en passant auprès du Cithéron, pour se rendre, je crois, à Éleusis ; il poussait de profonds soupirs, tenait les deux mains sur sa blessure, et appelait ses enfants qu'il laissait en bas âge ; il se reprochait son imprudence, d'avoir osé passer par le Cithéron et les environs d'Eleuthère, lieux déserts que la guerre avait dévastés, et de ne s'être fait accompagner que par deux esclaves, tandis qu'il

portait avec lui cinq coupes d'or et quatre cymbes de même métal.

Arsace était un vieillard d'un extérieur vénérable. Le sujet de ses plaintes annonçait un barbare ; il s'indignait d'être obligé de marcher à pied, et voulait absolument qu'on lui amenât un cheval. Le sien avait péri avec lui ; tous deux avaient été percés du même coup par un Thrace, dans un combat livré sur les bords de l'Araxe contre le roi de Cappadoce. Arsace, comme il nous le raconta lui-même, s'avancait loin des siens à la rencontre de l'ennemi, un Thrace l'attend de pied ferme, couvert de son bouclier, il détourne la lance d'Arsace, et d'un coup de javeline il perce, d'outre en outre, le cheval et le cavalier.

ANTISTHÈNE. — Comment, d'un seul coup ? cela n'est pas possible

CRATÈS. — Rien de plus aisé. Arsace fondait sur lui, armé d'une lance de vingt coudées ; le Thrace détourne le coup avec son bouclier, met un genou en terre, et présente sa javeline sous le poitrail du cheval, qui se précipite avec impétuosité sur le fer : il traverse le corps de l'animal, va frapper Arsace dans l'aine, et pénètre jusqu'aux reins. Ce fut moins, comme tu le vois, l'ouvrage du soldat, que celui du cheval. Cependant, le vieillard s'indignait de se voir au rang des autres morts : il voulait descendre ici tout à cheval.

Pour Orètes, ce n'était qu'un simple particulier, mais ses pieds étaient si délicats, qu'il ne pouvait se tenir debout, bien loin de pouvoir marcher. Presque tous les Mèdes sont sujets à cet inconvénient : et lorsqu'ils descendent de cheval, tels que ceux qui marchent sur des épines, à peine peuvent-ils poser à terre la pointe du pied. En conséquence, celui-ci s'était couché, rien ne pouvait le déterminer à se lever. Le bon Mercure le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à la barque : ce qui me fit beaucoup rire.

ANTISTHÈNE. — Moi, quand je vins ici, je ne voulus point me mêler avec les autres ; et les laissant pleurer, je courus m'asseoir dans la barque, à la première place, afin de faire le trajet plus à mon aise. Pendant que nous traversions le fleuve, les uns pleuraient, les autres éprouvaient des nausées, et moi je me divertissais beaucoup à leurs dépens.

DIOGÈNE. — Voilà quels ont été vos compagnons de voyage, Antisthène et Cratès ; et bien, moi, j'ai fait route, en descendant ici, avec Blepsias, l'usurier. Lampis l'Acharnien, com-

mandant des troupes étrangères, et le riche Damis de Corinthe : celui-ci était mort empoisonné par son fils. Lampis amoureux de la courtisane Myrtion, s'était coupé la gorge pour elle. Le malheureux Blepsias s'était laissé périr de faim ; on s'en apercevait aisément à son visage pâle et à sa maigreur extrême. Quoique je susse fort bien de quoi chacun d'eux était mort, je le leur demandai cependant. Et comme Damis éclatait en reproches contre son fils : tu as bien mérité, lui ai-je dit, le sort qu'il t'a fait éprouver ; possesseur de plus de mille talents, vieil octogénaire, tu vivais dans le sein des voluptés, et donnais à peine quatre oboles à un jeune homme de seize ans ; et toi, Acharnien (il gémissait et formait des imprécations contre la courtisane), pourquoi t'en prendre à l'amour et ne pas t'accuser toi-même ? Jamais tu n'as tremblé en présence de l'ennemi, tu combattais avec intrépidité à la tête de tes soldats, et une courtisane vulgaire, par ses larmes feintes et ses soupirs, a triomphé de ton courage ? Blepsias était le premier à s'accuser lui-même de l'excessive folie qui lui avait fait garder soigneusement ses richesses pour des héritiers inconnus ; l'insensé s'imaginait apparemment qu'il ne mourrait jamais. Enfin, je prenais un plaisir peu commun à entendre tous leurs gémissements.

Mais nous voici déjà à l'entrée des enfers, examinons ceux qui arrivent ici. Ah, dieux ! quelle foule ! il y en a de toute espèce, et ils pleurent tous, excepté les enfants nouvellement nés ; les plus avancés en âge se lamentent encore plus que les autres. Qu'est-ce donc ? quelque philtre amoureux les attacherait-il à la vie ? je veux interroger un peu ce vieillard décrépité. Qui te fait pleurer, mon ami ? tu meurs dans une vieillesse extrême, pourquoi te désoler de venir ici à ton âge ? étais-tu roi sur la terre ?

LE PAUVRE. — Nullement.

DIOGÈNE. — Satrape, au moins ?

LE PAUVRE. — Point du tout.

DIOGÈNE. — Tu étais riche apparemment, et ta douleur vient d'avoir, en mourant, quitté les plaisirs de la mollesse.

LE PAUVRE. Il n'est rien de tout cela. J'avais, lorsque je mourus, à peu près quatre-vingt-dix ans, je traînais une vie misérable dont une ligne et un roseau étaient l'unique soutien. J'étais d'une pauvreté extrême, sans enfants, de plus, boiteux, et presque aveugle.

DIOGÈNE. — Et quoi ! réduit à cet état, tu voulais vivre encore ?

LE PAUVRE. — Sans doute. La lumière est si douce¹ ! et la mort est affreuse, on ne peut trop la fuir.

DIOGÈNE. — Tu es fou, bonhomme, et tu fais l'enfant, de résister à ton sort. Te voilà aussi vieux que le batelier ; que dira-t-on des jeunes gens, puisque des vieillards de cet âge aiment encore la vie, tandis qu'ils devraient plutôt rechercher la mort comme un remède à leurs infirmités ? Mais, allons-nous-en, de peur qu'en nous voyant près de la porte des enfers, on ne nous soupçonne de vouloir nous échapper.

DIALOGUE XXVIII

MÉNIPPE ET TIRÉSIAS

MÉNIPPE. — Est-il bien vrai, Tirésias, que tu sois aveugle ? cela n'est pas à présent très facile à connaître : car nous avons tous les yeux également creux ; il n'en reste que la place, et l'on ne saurait dire au juste qui fut autrefois Phinée, ou Lyncée. Pour toi, j'ai lu dans les poètes que tu étais un devin, et que tu avais été tour à tour des deux sexes ; dis-moi donc, je t'en supplie par les dieux, laquelle des deux conditions t'a paru la plus agréable.

TIRÉSIAS. — Celle des femmes vaut infiniment mieux, Ménippe : elles n'ont aucun embarras, et gouvernent les hommes à leur gré ; jamais elles ne vont à la guerre ; on ne les voit point monter la garde sur les remparts, disputer dans les assemblées publiques, fréquenter les tribunaux.

MÉNIPPE. — Tu n'as donc jamais entendu réciter la Médée d'Euripide², qui plaint la malheureuse destinée des femmes, d'être obligées de supporter les douleurs de l'enfantement. Mais puisque les vers de Médée m'en font souvenir, dis-moi un peu, es-tu jamais accouché lorsque tu étais femme ? ou bien as-tu vécu, sous ce sexe, stérile et sans postérité.

TIRÉSIAS. — Pourquoi me fais-tu cette question ?

¹ Vers d'Euripide, *Iphig. en Aulide*, v. 1218 et 1250.

² Vers 250 : « J'aimerais mieux porter trois fois le bouclier, que d'accoucher une seule ».

MÉNIPPE. — Elle n'est pas embarrassante, je crois, réponds-y, si tu le peux.

TIRÉSIAS. — Mais, je n'étais pas stérile, cependant je n'ai pas fait d'enfant.

MÉNIPPE. — Fort bien ; mais, avais-tu ce qu'il faut pour concevoir !

TIRÉSIAS. — Sans doute.

MÉNIPPE. — Est-ce peu à peu que cela a disparu, que les canaux se sont obstrués, que ta gorge a diminué, que ta virilité a paru, que ton menton s'est garni de barbe ? ou bien as-tu passé tout à coup d'un sexe à l'autre ?

TIRÉSIAS. — Je ne vois pas où tendent tes questions ; mais il me semble que tu ne crois pas beaucoup que cela soit arrivé ainsi.

MÉNIPPE. — Pourquoi donc, Tirésias ? on ne doit pas en douter, et il faut, comme un imbécile, les recevoir sans aucun examen.

TIRÉSIAS. — Tu ne crois pas non plus à celles des autres. Quand on t'a dit, par exemple, que des femmes avaient été changées en oiseaux : que d'autres l'avaient été en arbre, en rossignol, telles que Daphné, et la fille de Lycaon.

MÉNIPPE. — Si jamais je les rencontre, je saurai ce qu'elles me répondront. Mais toi, mon ami, lorsque tu étais femme, connaissais-tu l'avenir, ou n'étais-tu prophète que sous le sexe masculin.

TIRÉSIAS. — Tu le vois, Ménippe, tu ne connais pas toute mon histoire. Tu ne sais pas comment je décidai le différend qui s'était élevé entre les dieux, comment Junon m'en punit, en me rendant aveugle, et comment Jupiter, pour me consoler de ce malheur, m'accorda le don de prophétie.

MÉNIPPE. — Et quoi ! tu tiens encore à ces mensonges ; au surplus, tu suis en cela l'usage des devins, qui ne disent jamais rien de sensé.

DIALOGUE XXIX

AJAX ET AGAMEMNON

AGAMEMNON. — Si, dans un accès de fureur, tu es donné la mort, en nous menaçant. Nous donner la mort à tous, pour-

quoi en accuser Ulysse ? Tu n'as pas daigné seulement le regarder, lorsque, dernièrement, il vint ici consulter Tirésias ; et sans vouloir parler à ce héros, qui fut autrefois ton ami et ton compagnon de guerre, tu as passé fièrement auprès de lui en marchant à grands pas.

AJAX. — Et je fis bien, Agamemnon. Lui seul fut la cause de ma fureur, en me disputant les armes d'Achille.

AGAMEMNON. — Voulais-tu les obtenir sans concurrent, et l'emporter sans peine sur tous les Grecs ?

AJAX. — Sans doute. Ces armes m'appartenaient, puisqu'elles étaient celles de mon cousin : d'ailleurs, les plus braves guerriers ne voulurent point me les disputer ; ils m'abandonnaient ce prix de ma valeur, tandis que le fils de Laërte, que mille fois je sauvai du péril d'être taillé en pièces par les Phrygiens, osa prétendre qu'il était plus brave que moi, et qu'il méritait mieux de porter ces armes.

AGAMEMNON. — Accuses-en Thétis, qui, au lieu de te les donner, comme à l'héritier de son fils, vint les déposer au milieu du camp.

AJAX. — Non ; je n'en accuse qu'Ulysse, qui seul les a revendiquées.

AGAMEMNON. — Il faut lui pardonner, Ajax, si, étant homme, il fut passionné pour la gloire, cette douce récompense de nos travaux, pour laquelle nous bravons les dangers et les fatigues de la guerre. D'ailleurs, il l'emporta sur toi, au jugement des Troyens eux-mêmes.

AJAX. — Je sais par qui ce jugement fut dicté : mais il n'est pas permis de rien dire contre les dieux. Toutefois, je ne puis m'empêcher de haïr Ulysse, quand Minerve elle-même me le défendrait.

DIALOGUE XXX

MINOS ET SOSTRATE

MINOS. — Que l'on plonge Sostrate, ce brigand, dans le Pyriphlégéton ; que ce sacrilège soit déchiré par la Chimère ; que ce tyran, Mercure, soit étendu près de Titye, et qu'il ait, comme lui, le foie déchiré par les vautours. Pour vous, hom-

mes vertueux, allez au plus tôt dans les Champs-Élysées ; devenez citoyens des îles fortunées, en récompense de votre conduite irréprochable.

SOSTRATE. — Écoute-moi, Minos ; je n'ai rien à te dire que de juste et de raisonnable : juges-en toi-même.

MINOS. — Que je t'écoute encore ! N'as-tu pas été convaincu d'être un scélérat, souillé d'une foule d'homicides ?

SOSTRATE. — Il est vrai : mais examine s'il est juste que j'en sois puni.

MINOS. — Certainement, si du moins c'est une justice de rendre à chacun suivant ses œuvres.

SOSTRATE. — Cependant, réponds-moi, Minos ; je n'ai qu'un mot à te dire.

MINOS. — Parle ; mais sois court : j'en ai d'autres encore à juger.

SOSTRATE. — Tout ce que j'ai fait durant ma vie, l'ai-je fait par ma propre volonté, ou la Parque avait-elle filé la trame de mes actions ?

MINOS. — Sans doute, elle l'avait filée.

SOSTRATE. — Vertueux ou scélérats, nous ne sommes donc que les ministres de ses volontés ?

MINOS. — Certainement ; vous obéissez à Clothos, qui ordonne à chacun, au moment de sa naissance, tout ce qu'il doit faire.

SOSTRATE. — Mais si un homme est contraint à en tuer un autre, sans pouvoir résister à celui dont il reçoit cet ordre ; par exemple, un bourreau, un satellite, qui obéissent l'un au juge, l'autre au tyran, qui doit-on accuser de l'homicide ?

MINOS. — Le juge, le tyran, sans doute : on ne peut s'en prendre à l'épée ; elle n'est que le ministre et l'instrument de la colère de celui qui a ordonné le meurtre.

SOSTRATE. — Fort bien, Minos ; tu me fournis plus d'exemples qu'il ne m'en faut. Mais à présent, lorsqu'un esclave va, par l'ordre de son maître, porter de l'or à quelqu'un, à qui doit-on en savoir gré ? qui doit-on inscrire au rang de ses bienfaiteurs ?

MINOS. — Le maître ; le porteur n'est que son ministre.

SOSTRATE. — Vois donc combien il est injuste de nous punir, nous qui n'avons fait qu'accomplir les ordres de Clotho, et de récompenser ceux-ci, qui n'étaient que les dispensateurs d'un bien qui ne leur appartenait pas. On ne peut dire que nous ayons été les maîtres de résister aux ordres de la nécessité.

MINOS. — Oh ! si tu y regardais de bien près, il y a bien d'autres choses, Sostrate, qui ne te paraîtraient pas plus conséquentes. Tout le fruit que tu retires de tes questions, c'est de paraître aussi grand sophiste que voleur insigne. Cependant, Mercure, ôte-lui ses chaînes, et qu'on cesse de le punir. Toi, prends garde d'aller apprendre aux morts à faire de pareilles questions.

Fin des Dialogues des Morts.

MÉNIPPE

OU

LA NÉCYOMANCIE ¹

MÉNIPPE ET PHILONIDE

MÉNIPPE.

Portiques du palais où je fais mon séjour,
Quel plaisir de vous voir, en revenant au jour ²!

PHILONIDE. — N'est-ce pas là Ménippe le Cynique ? Non, ce n'est point un autre, à moins que n'ayant la vue troublée, je ne voie partout des Ménippes. Mais què veut dire cet étrange costume, ce chapeau, cette lyre, cette peau de lion ? Il le faut aborder. Bonjour, Ménippe ; d'où viens-tu donc ? Il y a bien longtemps que tu n'as paru dans cette ville.

MÉNIPPE.

J'arrive des Enfers et de ces sombres lieux ³
Où l'infernal Pluton habite loin des dieux.

PHILONIDE. — Par Hercule ! je ne savais pas que Ménippe fût mort, et qu'ensuite il fût ressuscité.

MÉNIPPE.

Non, l'Enfer m'a reçu tout vivant dans son sein ⁴.

PHILONIDE. — Eh, quelle raison t'a porté à faire cet étrange voyage ?

¹ C'est-à-dire, l'art de consulter les morts. La descente d'Ulysse aux enfers dans l'*Odyssée*, paraît avoir servi de modèle à ce dialogue.

² Parodie d'Euripide, *Hercule furieux*, v. 523

³ *Hécube*, d'Euripide, v. 1.

⁴ Tiré de quelque tragédie perdue d'Euripide.

MÉNIPPE.

Mon courage et l'ardeur d'un âge téméraire ¹.

PHILONIDE. — Cesse de jouer ainsi la tragédie, brave Ménippe; descends un peu de tes jambes ², et parle-nous simplement. Que signifie cet accoutrement? quel besoin avais-tu de faire un voyage aux Enfers? La route n'en est pas, je pense, fort agréable.

MÉNIPPE.

Je vins dans les Enfers, amené par l'envie
D'y consulter, ami, l'ombre de Tirésie ³.

PHILONIDE. — Mais, en vérité, mon cher, il faut que tu sois fou; autrement, tu ne parlerais pas en vers à tes amis.

MÉNIPPE. — N'en sois pas surpris. J'étais, il n'y a qu'un instant, en la compagnie d'Homère et d'Euripide, et, sans m'en apercevoir, je me suis rempli de leurs poésies; les vers me viennent d'eux-mêmes à la bouche. Cependant, dis-moi, comment vont les choses de la terre? que fait-on dans cette ville?

PHILONIDE. — Rien de nouveau, et comme auparavant, on nille, on se parjure, on prête à gros intérêts.

MÉNIPPE. — Ah, les malheureux! Ils ne savent pas quelles lois viennent d'être portées dans les Enfers, quels décrets on a rendus contre les riches, qui ne pourront, par aucun moyen, en éluder l'exécution.

PHILONIDE. — Que dis-tu? On a porté dans les Enfers de nouvelles lois sur ceux qui habitent ici?

MÉNIPPE. — Sans doute, et beaucoup: mais ce sont des secrets qu'il ne m'est pas permis de révéler; on pourrait m'accuser d'impiété au tribunal de Rhadamanthe.

PHILONIDE. — Ne crains rien, Ménippe, et ne prive pas un de tes amis d'un récit aussi curieux: tu parleras à un homme qui sait se taire, et qui d'ailleurs est initié.

MÉNIPPE. — C'est m'imposer une charge bien pénible, et qui n'est pas sans danger; mais en ta faveur je veux bien hasarder

¹ De l'*Andromède* d'Euripide, fragment XI.

² Les tragédies anciennes sont écrites en vers iambiques.

³ Homère, *Odyssée*, liv. II, v. 163.

quelque chose. Il a donc été arrêté que tous ces riches avares, qui renferment l'or et le gardent comme une autre Danaé.....

PHILONIDE. — Ah, mon ami ! ne parle point des décrets qu'auparavant tu ne m'aies appris ce que je désirai le plus savoir. Quel motif t'a déterminé à descendre aux Enfers ? quel a été ton guide ? Dis-moi ce que tu as vu, ce que tu as entendu chez les morts. Il est aisé de croire, qu'amateur de belles choses, comme tu l'es, tu n'as rien passé de celles qui méritaient d'être vues ou entendues.

MÉNIPPE. — Il faut encore travailler à te satisfaire. Quel parti prendre, en effet, quand un ami vous fait violence ? Je vais donc te parler d'abord du motif qui m'a fait prendre cette résolution.

Lorsque j'étais encore enfant, et que je lisais dans Homère et dans Hésiode le récit des guerres et des séditions qui s'élevaient, non seulement parmi les demi-dieux, mais parmi les dieux mêmes ; que je voyais ces dieux commettre des adultères, violer, se livrer à la rapine, soutenir des procès, les enfants détrôner leurs pères, les frères épouser leurs sœurs, je croyais ces actions fort honnêtes, et je m'y sentais vivement entraîné : mais quand je commençai à être compté parmi les hommes, que je vis les lois nous donner des préceptes bien différents de ceux des poètes, défendre l'adultère, les séditions, le vol, je me trouvai dans un grand embarras, et ne savais plus comment me conduire. D'un côté, je ne pouvais croire que les dieux se fussent livrés à l'adultère et à la révolte, s'ils n'avaient regardé ces actions comme honnêtes : de l'autre, les législateurs n'auraient pas ordonné le contraire, s'ils ne l'avaient cru plus avantageux. Dans mon incertitude, je pris le parti d'aller trouver ceux qu'on appelle philosophes, de me remettre entre leurs mains, en les priant de faire de moi tout ce qu'il leur plairait, et de m'enseigner la route la plus simple et la plus sûre pour me conduire dans le monde. Dans cette résolution, je les abordai sans m'apercevoir que j'allais, comme on dit, me précipiter dans le feu pour éviter la fumée. Mais plus je les connus, plus je trouvai chez eux d'ignorance et de doute, et ils me firent bien voir que la vie simple du vulgaire était réellement une vie d'or. L'un, par exemple, exhortait ses disciples à se livrer à la volupté, à la rechercher en tout et de toutes manières, comme étant le souverain bonheur. Un autre enseignait, au contraire, à travailler sans relâche, à supporter la fatigue, à réduire son corps en servitude, à vivre dans la malpropreté,

à se rendre désagréable à tout le monde, à dire des injures ; il citait à tout propos ces vers d'Ilésiode, si connus du vulgaire, et qui parlent de la vertu, de la sueur et du sommet qu'il faut gravir. Celui-ci voulait qu'on méprisât les richesses, et qu'on regardât leur possession comme indifférente. Celui-là les déclarait, au contraire, un véritable bien. Que dirai-je de leurs opinions sur le monde ? En vérité, quand je les entendais chaque jour parler d'idées, d'incorporités, d'atomes, de vide, à cette foule de noms barbares j'éprouvais des nausées. Le comble de l'absurdité, c'est que chacun de ces philosophes, parlant d'objets absolument opposés, alléguait des raisons si persuasives et si victorieuses, qu'il n'était pas possible de contredire ni celui qui prétendait qu'une chose était chaude, ni celui qui soutenait qu'elle était froide, quoiqu'on sût bien qu'un corps ne peut être en même temps froid et chaud. Je flottais donc incertain entre leurs opinions, semblable à ces dormeurs qui tantôt penchent la tête en avant, tantôt la relèvent en arrière. Mais la contradiction que j'observais entre leur conduite et leur doctrine, me paraissait encore plus ridicule. Ceux qui recommandent le mépris des richesses, s'y montrent fortement attachés ; ils contestent pour des intérêts, n'enseignent que moyennant un salaire, endurent tout pour gagner de l'argent. Ceux qui veulent qu'on dédaigne la gloire, entreprennent tout pour elle. Ils blâment publiquement la volupté, et l'embrassent en secret.

Je conçus un violent chagrin de me voir ainsi déchu de mes espérances : mais peu à peu je me consolai, en pensant que, si j'étais insensé, et si, jusqu'à ce jour, j'avais erré sans connaître la vérité, c'était avec une foule d'humains, parmi lesquels on comptait des sages célèbres par leur esprit. Cependant, une nuit qu'agité par ces réflexions je ne pouvais dormir, je pris le parti d'aller à Babylone implorer le secours de quelqu'un des Mages, disciples et successeurs de Zoroastre : j'avais entendu dire qu'ils pouvaient, par des enchantements et des initiations, ouvrir les portes de l'Enfer, y conduire sans danger qui ils voulaient, et le ramener sain et sauf ; je pensai que je ferais fort bien d'exécuter, par le moyen de ces Mages, mon projet de descendre aux Enfers, d'aller trouver Tirésias, et d'apprendre de lui, comme d'un savant devin, quel est le meilleur genre de vie, et celui qu'un homme sensé doit choisir. Je saute aussitôt de mon lit, je pars, et me rends en diligence à Babylone. A peine suis-je arrivé, que je vais trouver un Chaldéen, homme profond dans la science des enchantements,

et d'un pouvoir presque divin. Sa chevelure blanche, sa longue barbe lui donnaient un air vénérable : il se nommait Mithrobarzanès. J'employai longtemps auprès de lui les prières et les supplications ; je lui fis les offres les plus avantageuses, et ce ne fut qu'après des peines infinies que je parvins à obtenir qu'il me conduirait aux Enfers.

De ce moment il me prit avec lui. Pour me préparer, il commença par me laver pendant vingt-neuf jours, à compter depuis la nouvelle lune. Tous les matins, à la pointe du jour, il me faisait descendre sur les bords de l'Euphrate ; et lorsque le soleil se levait, il lui adressait un discours assez long, mais dont je n'ai pu rien entendre ; car, tel que ces mauvais hérauts qu'on emploie dans les jeux publics ¹, il parlait avec volubilité, et d'une manière inintelligible : toutefois, il paraissait invoquer certains dieux. Après son invocation, il me crachait par trois fois au visage ; je retournais ensuite à notre demeure, sans regarder aucun de ceux que le hasard nous faisait rencontrer. Toute notre nourriture consistait en dattes ; nous ne buvions que du lait, du mélicrat, et de l'eau du Choaspe ² ; le gazon nous servait de lit, et nous couchions en plein air.

Lorsque je fus suffisamment préparé, le Mage, vers le milieu de la nuit, me conduisit sur les bords du Tigre ; il me purifia comme on purifie les morts avec un flambeau, de la squille, et beaucoup d'autres ingrédients ; il récitait en même temps une formule magique, et traçait autour de moi des cercles, pour empêcher que les fantômes ne me fissent aucun mal ; puis il me ramena chez lui, en me faisant marcher à reculons. Nous employâmes le reste de la nuit à tout disposer pour notre embarquement. Mon conducteur se revêtit d'une robe magique, assez semblable à celle des Mèdes ; ensuite il m'affubla de tout cet attirail, d'un chapeau, d'une peau de lion, d'une lyre, m'ordonnant, si quelqu'un me demandait mon nom, de ne pas dire que je m'appelais Ménippe, mais Hercule, Orphée, ou bien Ulysse.

PHILONIDE. — Et pourquoi cela, Ménippe ? Je ne comprends pas la raison de ce déguisement, ni de ces noms.

MÉNIPPE. — Elle est cependant bien claire ; d'ailleurs, ce n'est

¹ Les hérauts, lisaient aux jeux olympiques, les ouvrages que l'on voulait faire connaître au public ; cette lecture se faisait sous un portique appelé *la portique des hérauts*.

² Le Choaspe est un fleuve de Perse, c'était la boisson ordinaire des rois de ce pays. Son eau limpide et légère était singulièrement estimée.

point un secret. Comme ces héros, avant nous, descendirent vivants aux Enfers, mon Mage pensait qu'en prenant leur ressemblance j'échapperais plus aisément à la garde vigilante d'Éaque, et que je passerais sans obstacle à la faveur de ce costume tragique, auquel il est accoutumé.

Déjà le jour commençait à paraître ; nous descendons sur les bords du fleuve ; nous y trouvons un bateau, des victimes, du lait et du miel, et tout ce dont on a besoin pour les sacrifices : nous les transportons sur le bateau ; nous y montons nous-mêmes,

Tristes et répandant un long ruisseau de pleurs ¹.

Pendant quelque temps nous nous laissons aller au courant du fleuve ; nous entrons ensuite dans un lac, où l'Euphrate vient se perdre. Après avoir traversé ce marais, nous arrivons dans un lieu désert, couvert d'un bois épais et impénétrable aux rayons du soleil ; nous y descendons ; Mithrobarzanès me précédait. Nous creusons une fosse ; nous y faisons couler le sang des brebis que nous égorgeons. Alors le Mage, tenant un flambeau allumé, ne parle plus à voix basse, il s'écrie, il évoque à la fois toutes les divinités infernales, les Peines, les Furies, la nocturne Hécate, et la terrible Proserpine. Il mêle à ces noms redoutables des noms barbares et inconnus, hérissés d'une longue suite de syllabes. A l'instant tout tremble autour de nous ; la terre s'ouvre ; on entend les aboiements de Cerbère : ils inspiraient l'horreur et l'épouvante :

Le souverain des morts, Pluton, tremble d'effroi ².

Déjà l'on découvrait la plus grande partie des Enfers : le lac, le fleuve de feu, le palais de Pluton. Cependant nous descendons par cette ouverture ; nous trouvons Rhadamanthe presque mort de frayeur. Cerbère aboyait et s'agitait encore ; mais aussitôt que j'eus fait résonner ma lyre, il s'endormit à ses sons mélodieux. Arrivé sur les bords du lac, je crus d'abord que nous ne pourrions pas le traverser ; la barque était remplie de passagers qui faisaient retentir les airs de leurs gémissements. Ils étaient tous blessés, les uns à la jambe, d'autres à la tête ou dans quelque autre partie du corps ; ce qui me fit croire qu'ils sortaient d'un combat. Dès que l'honnête Caron eut aperçu ma peau de lion, me prenant pour Hercule, il me reçut dans sa nacelle, et me passa de la meilleure grâce du

¹ Ce vers est le cinquième du onzième livre de l'*Odyssee*.

² Vers d'Homère, *Iliade* XX, v. 61.

monde ; et même, au sortir de la barque, il nous montra le sentier que nous devrions suivre. Comme nous marchions à travers les ténèbres, Mithrobarzanès me précédait, et je le suivais en me tenant à sa robe. Bientôt nous arrivâmes dans une vaste prairie, où l'asphodèle croit en abondance ; là les ombres légères volaient autour de nous, et faisaient entendre un petit frémissement. A quelque distance on trouve le tribunal de Minos : nous vîmes ce juge redoutable assis sur un trône élevé ; les Peines, les Furies, les Génies vengeurs, se tenaient debout à ses côtés. On amena devant lui, mais par un chemin différent du nôtre, une foule de criminels, liés à une longue chaîne ; c'étaient, disait-on, des adultères, des débauchés, des publicains, des flatteurs, des sycophantes, et mille autres gens de cette espèce, qui bouleversent tout dans le monde. A l'égard des riches et des usuriers, ils faisaient bande à part ; on les distinguait à leur visage pâle, à leur gros ventre, à leurs jambes enflées par la goutte. Ils portaient chacun un collier de fer, auquel un corbeau ¹, du poids de deux talents, était suspendu. Nous nous arrêtâmes quelques instants au tribunal, curieux de voir ce qui allait s'y passer, et d'entendre ce que ces criminels diraient pour se justifier ; car ils étaient accusés par des orateurs fort extraordinaires, et d'une espèce toute nouvelle.

PHILONIDE. — Eh, quels étaient donc ces orateurs ? De grâce, ne diffère point à me l'apprendre.

MÉNIPPE. — Tu connais ces ombres que le soleil fait naître de nos corps ?

PHILONIDE. — Sans doute.

MÉNIPPE. — Hé bien, ce sont-là nos accusateurs. Elles déposent contre nous, révèlent les crimes que nous avons commis durant notre vie ; et quelques-unes de ces ombres passent pour des témoins d'autant plus irréprochables, qu'elles nous accompagnent partout, et ne nous quittent jamais. Minos, après un examen sévère de leur conduite, envoya tous ces scélérats dans le séjour des impies, pour y subir la peine due à leurs forfaits. Il faisait châtier avec le plus de rigueur ces hommes, qui, se laissant enivrer de l'orgueil des richesses ou de l'autorité, se faisaient, pour ainsi dire, adorer par les autres. Il détestait leur arrogance éphémère, leurs mépris insult-

¹ Ce corbeau était une espèce de croc, qui tenait à un long manche ; il servait à traîner les criminels au supplice.

tants, et cette vanité ridicule qui leur avait fait oublier qu'ils étaient mortels, et que les biens dont ils jouissaient étaient périssables. Ces malheureux, dépouillés de l'éclat qui les environnait autrefois, je veux dire de leurs trésors, de leur noblesse, de leur puissance, se tenaient debout, la tête tristement penchée ; ils se rappelaient comme un songe la félicité dont ils avaient joui sur la terre. En les voyant traités de la sorte, ie ne me sentais pas de joie ; et quand je trouvais parmi eux quelqu'un de ma connaissance, je m'approchais doucement de lui, et le faisais souvenir du rôle qu'il avait joué dans ce monde, de quel orgueil il s'enflait, lorsqu'une foule de clients, exposés dès la pointe du jour aux refus et à la brutalité de ses valets, assiégeait sa porte, et attendait que le patron vint à paraître. Je lui rappelais ces instants où, se montrant enfin à leurs yeux, couvert de pourpre, brillant d'or et de pierreries, il s'imaginait faire le bonheur suprême de ceux qui venaient le saluer, s'il leur donnait à baiser sa poitrine ou sa main droite. Mon homme, à ce discours, était dévoré de chagrins.

Minos jugea cependant une cause par faveur. Denis de Syracuse était accusé par Dion d'une foule de crimes qu'attestait le témoignage de l'ombre du tyran ; il allait être livré à la Chimère, lorsque Aristippe de Cyrène, qui jouit chez les morts de la plus grande considération ¹, s'étant présenté, déclara que Denis s'était toujours montré libéral envers les savants : cela seul suffit pour le faire absoudre.

Nous quittâmes le tribunal, et nous vîmes au lieu où l'on punit les scélérats : là, mon ami, on n'entend, on ne voit que des choses effrayantes. Le bruit des fouets, celui des roues, des ceps et des chevalets, retentissaient de toutes parts, et se confondaient avec les cris douloureux de ceux qui brûlaient dans le feu. La Chimère déchirait, Cerbère dévorait ; tous étaient punis à la fois, rois, esclaves, satrapes, pauvres, riches et mendiants ; tous se repentaient des crimes qu'ils avaient osé commettre. Nous reconnûmes quelques-uns de ces scélérats qui étaient morts depuis peu ; mais ils se cachèrent de honte en nous voyant, et détournèrent le visage ; ou s'ils nous regardaient, c'était d'un air servile et flatteur. Juge, d'après cela, s'ils étaient en droit d'affecter, lorsqu'ils vivaient, tant de hauteurs et de mépris. Les pauvres, cependant, n'éprouvaient que la moitié de ces maux ; on suspendait leur supplice pendant

¹ Sans doute, parce que Aristippe enseignait à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût de la vie : aussi l'appelait-on l'apôtre de la mort.

quelques instants, puis il recommençait. Je vis aussi ces criminels si fameux dans les fables : Ixion et Sisyphe, le Phrygien Tantale tourmenté par la soif, et Titye, cet enfant de la Terre : par Hercule ! quelle taille était la sienne ! il couvrait de son corps un espace de neuf arpents.

Nous passâmes ensuite dans la plaine arrosée par l'Achéron ; nous y trouvâmes les demi-dieux, les héroïnes, et la foule des morts vulgaires ; c'est là qu'ils font leur séjour, divisés en nations et en tribus. Les uns étaient déjà très vieux ; ils sentaient le relan, et n'avaient, comme le dit Homère, aucune consistance. D'autres, plus nouveaux, paraissaient plus solides ; les Egyptiens, surtout, étaient indestructibles, à cause de la saumure dont ils étaient assaisonnés : on n'aurait pas facilement distingué quelqu'un parmi ces morts, car ils se ressemblent tous, et ne montrent que des ossements desséchés. Cependant, à force de les considérer, nous en reconnûmes plusieurs. Ils étaient couchés dans les ténèbres, les uns sur les autres ; ils avaient perdu cette beauté qui les avait fait admirer sur la terre. Par exemple, en voyant une foule de squelettes entassés dans un même endroit, tous parfaitement semblables, qui jetaient des regards effrayants à travers leurs yeux creux, et montraient des dents dépouillées de chairs, j'étais dans un grand embarras, et ne savais comment distinguer Thersite du beau Nirée, le mendiant Irus d'avec le roi des Phéaciens, le cuisinier Pyrrhias d'avec Agamemnon. Il ne leur restait, en effet, aucune de ces marques distinctives qu'ils portaient autrefois ; ce n'était qu'un amas d'ossements semblables, qu'aucun signe, aucune inscription ne pouvait faire connaître.

Tandis que je considérais ce spectacle, il me sembla que la vie des humains était une longue procession, dont la fortune ordonne et règle les rangs, et où elle amène, sous différents costumes, ceux qui la composent. Propice à l'un, elle l'habille en roi, lui met une tiare sur la tête, lui donne des satellites, lui ceint le front d'un diadème : elle revêt un autre d'un habit d'esclave ; elle orne celui-ci des grâces de la beauté, et défigure cet autre, au point de le rendre ridicule, car il faut bien que le spectacle soit varié. Souvent, au milieu de la procession, elle interrompt les rangs, change l'ordre et l'habillement des acteurs, sans permettre qu'ils achèvent la marche comme ils l'ont commencée : c'est ainsi qu'elle changea la pourpre de Crésus en l'habit d'un esclave et d'un prisonnier de guerre ; qu'elle revêtit de la royauté de Polycrate, Méandre, qui, jusque-là, n'avait été qu'un serviteur : elle lui permit d'user pour quelque

temps de ce brillant costume. Mais quand la procession est finie, chacun rend sa parure théâtrale, dépouille ses ornements empruntés, et redevient ce qu'il était auparavant, sans différer en rien de son voisin. L'ignorance de la plupart des hommes les porte à se désoler, à se fâcher même, lorsque la Fortune, se présentant à eux, redemande la parure qu'elle leur a prêtée ; et, comme si on leur ravissait un bien qui leur appartient, ils ne veulent pas rendre ce qu'ils n'ont emprunté que pour quelques instants. Tu as vu souvent, je pense, de ces acteurs tragiques qui, lorsque la pièce l'exige, représentent tantôt Priam, tantôt Agamemnon ; quelquefois le même homme, après avoir joué avec beaucoup de dignité le rôle de Cécrops, ou d'Erech-tée, reparait, un instant après, sous le costume d'un esclave : mais lorsque la pièce est finie, l'acteur, dépouillé de ses vêtements brodés d'or, quittant le masque, et descendu de ses coturnes, reprend sa démarche ordinaire, celle d'un homme pauvre, et d'une condition fort commune. Ce n'est plus Agamemnon, fils d'Atrée, ni Créon, fils de Ménécée ; c'est Polus¹ fils de Chariclès, du bourg de Sunium, ou Satyrus de Marathon, fils de Théogiton. Telle est la condition des humains, et l'idée que m'en donnait le spectacle que j'avais sous les yeux.

PHILONIDE. — Dis-moi, mon cher Ménippe, ceux qui possèdent sur la terre, des tombeaux d'une hauteur et d'une magnificence extrême, et dont les monuments funèbres sont décorés de colonnes, de statues, d'inscriptions, ne sont-ils pas plus considérés dans les Enfers, que le vulgaire des défunts ?

MÉNIPPE. — Tu badines, mon ami ; si tu avais vu Mausole lui-même, ce Carien dont le tombeau est si célèbre, je suis persuadé que de longtemps tu n'aurais cessé de rire, en le voyant couché honteusement dans un coin obscur, confondu dans la foule des morts. Il ne retirait, à mon avis, d'autre fruit de son superbe monument, que de se sentir accablé sous cet énorme poids. Oui, mon cher, lorsqu'une fois Éaque a mesuré le terrain que chacun doit occuper (et il n'en accorde tout au plus qu'un pied), il faut qu'on s'en contente, et qu'on s'y tienne couché en ramassant ses membres. Mais tu aurais ri bien davantage, si tu avais vu des rois, des satrapes, réduits à l'état de mendiants, et forcés par la misère à se faire marchands de viandes salées, ou bien à montrer à lire² ; exposés aux insultes

¹ Polus et Satyrus, fameux acteurs du théâtre d'Athènes.

² Denis le jeune, tyran de Syracuse, devint, dit-on, maître d'école à Corinthe, après avoir été chassé du trône par Dion.

du premier passant, et souffletés comme les plus vils esclaves. Je ne pouvais retenir mes ris, en voyant Philippe, roi de Macédoine, occupé dans un coin, à recoudre de vieilles savates, pour gagner un modique salaire. On en voyait aussi beaucoup d'autres demander l'aumône dans les carrefours, entre autres Xercès, Darius et Polycrate.

PHILONIDE. — Ce que tu nous dis là sur la condition des rois, est bien extraordinaire, et paraît presque incroyable. Mais que faisaient Socrate, Diogène et nos autres sages ?

MÉNIPPE. — Socrate se promenait là-bas, comme il faisait ici, convainquant tout le monde par ses arguments. Avec lui étaient Palamède, Ulysse, Nestor et quelques autres morts babillards. Ses jambes étaient encore enflées par le poison qu'il avait bu. Pour le brave Diogène, il habite auprès de l'Assyrien Sardanapale, du Phrygien Midas, et de quelques autres riches, et quand il les entend gémir au souvenir de leur félicité passée, il éclate de rire ; le plus souvent couché sur le dos, il chante d'une voix rauque, désagréable, et si forte, qu'elle couvre les plaintes de ces malheureux. Ils en ressentent tant de chagrin, que ne pouvant plus supporter le voisinage de Diogène, ils ont pris la résolution de transporter leur domicile ailleurs.

PHILONIDE. — C'en est assez sur les Enfers. Quel est ce décret porté contre les riches, et dont tu m'as parlé d'abord ?

MÉNIPPE. — Tu fais bien de m'en rappeler le souvenir. Mon dessein était de t'en parler ; mais insensiblement, je me suis éloigné de mon sujet. Pendant mon séjour aux enfers, les Prytanes ¹ convoquèrent l'assemblée, sur des affaires qui intéressaient la république. Voyant un peuple immense qui courait à l'assemblée, je me mêlai parmi les morts, et je devins sur le champ un de ceux qui ont le droit de porter leur suffrage. On traita plusieurs affaires, et l'on finit par celle des riches. Ils étaient accusés d'un grand nombre de crimes, (de violence, d'orgueil, de mépris, d'injustice, Enfin l'un des démagogues ² se levant, lut un décret conçu en ces termes :

Décret

« Attendu que pendant leur vie, les riches commettent une foule de crimes, et d'actions contraires aux lois ; qu'ils se livrent

¹ Magistrats, qui, chez les Athéniens, convoquaient et présidaient l'assemblée.

² Chefs du peuple.

à la rapine et à la violence, qu'ils outragent les pauvres de toutes manières, il a été arrêté par le sénat et par le peuple, que lorsqu'ils viendraient à mourir, leurs corps seraient châtiés comme ceux des autres scélérats, mais que leurs âmes seraient renvoyés sur la terre pour y être renfermées dans des ânes, pendant vingt-cinq myriades d'années, durant lequel temps, elles passeraient successivement d'ânes en ânes, condamnées à porter des fardeaux, et à être menées à coups de bâton par les pauvres : après quoi, il leur sera permis de mourir. C'est l'avis de Cranion, fils de Squéléton, de la bourgade de Nécysium ¹, de la tribu Alibantide. »

Après la lecture de ce décret, les magistrats allèrent au suffrage, le peuple éleva les mains en signe d'approbation, Brimo ² frémit, Cerbère aboya. C'est la forme par laquelle on donne chez les morts la sanction aux lois proposées.

Voilà ce qui se passa dans l'assemblée. Pour moi, j'abordai Tirésias, seul objet de mon voyage ; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé sur la terre, et je le suppliai de m'apprendre quel était, à son jugement, le meilleur genre de vie. A ces mots il se mit à rire. (Tu sauras que c'est un petit vieillard aveugle, chauve, dont le visage est pâle, et la voix grêle et féminine). « Mon enfant, me dit-il, je connais la cause de ton incertitude, Elle vient de ces sages qui ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes ; mais il ne m'est pas permis de t'en dire davantage, Rhadamánthe le défend absolument. — Ah ! de grâce, lui dis-je, mon cher petit papa, parle et ne me laisse pas errer plus longtemps dans un aveuglement plus profond que le tien. » Alors me tirant à l'écart, il s'approcha doucement de mon oreille, et me dit : « La meilleure vie, la vie la plus sensée, est celle des ignorants ; quitte cette folle envie de raisonner sur les phénomènes célestes, d'examiner les principes et la fin des choses, et plein d'un souverain mépris pour les syllogismes de vos philosophes, traite tout cela de rêveries. Ne songe qu'à bien user du présent. Coule en riant la plupart de tes jours, et ne t'applique sérieusement à rien ³. » Après avoir ainsi parlé, il s'en alla dans la prairie d'asphodèles.

Comme il se faisait déjà tard ; « Allons, dis-je à Mithrobarzânès, que tardons-nous à remonter sur la terre ? — Sois sans

¹ Il y a ici un jeu de mots intraduisible ; Lucien forme le nom de cette bourgade, d'après un mot qui signifie *un mort*. Il en est de même de la tribu Alibantide ; les poètes appellent les morts *alibantes*.

² Surnom d'Hécate.

³ Véritable morale d'Épicure.

inquiétude, Ménippe, me dit-il; je vais te. montrer un sentier raccourci qui te délivrera bientôt de tout embarras. » Il m'amena vers un endroit plus ténébreux que les autres, et me faisant remarquer avec le doigt, une lumière faible et obscure, qui s'introduisait par une espèce de fenêtre : c'est là, me dit-il, le temple de Trophonius; c'est par cette ouverture que les Béotiens descendent ici-bas. Monte par là, Ménippe, tu te trouveras sur le champ dans la Grèce. » Charmé de ce qu'il me disait je saluai mon mage, et rampant avec beaucoup de peine à travers cette ouverture, je me trouvai à Lébadie, je ne sais trop comment.

CARON

ou

LES CONTEMPLATEURS

MERCURE, CARON, CRÉSUS ET SOLON

MERCURE. — Te voilà, Caron : qu'as-tu donc à rire ? pourquoi as-tu quitté ta nacelle, et quelle raison t'appelle sur la terre ? tu n'as pas coutume, ce me semble, de fréquenter ce haut monde ?

CARON. — J'ai grande envie, Mercure, de connaître la vie humaine, d'apprendre ce que font ici les hommes, et de voir ce qu'ils regrettent si fort lorsqu'ils descendent chez nous. Aucun ne fait la traversée sans pleurer à chaudes larmes. J'ai donc, à l'exemple de ce jeune Thessalien ¹, prié Pluton de m'accorder un jour de relâche, pour venir visiter ce séjour de la lumière. Je suis charmé de te rencontrer, car j'espère que tu voudras bien me servir de conducteur dans un pays où je suis étranger. Sans doute que tu me feras voir tout ce que tu y connais ?

MERCURE. — Oh ! je n'en ai pas le temps. Je vais promptement m'acquitter d'une commission dont Jupiter m'a chargé pour la terre. Tu sais combien ce dieu est colère ; si je tardais à accomplir ses ordres, il pourrait bien me condamner à rester éternellement dans votre ténébreuse demeure, ou me traiter, comme il fit dernièrement Vulcain, me prendre par le pied et me précipiter des parvis sacrés de l'Olympe ², afin qu'en

¹ Protésilas.

² Allusion au vers 591 du premier livre de l'*Iliade*.

boitant, je fisse rire les dieux, quand je leur servirais d'échanson.

CARON. — Tu me verras donc sans pitié errer à l'aventure, et peut-être m'égarer sur la terre, moi qui suis ton ami, ton compagnon de voyage, et qui conduis avec toi les morts dans les enfers. Tu devrais te souvenir, fils de Maïa, que jamais je ne t'ai fait ramer, ni vider ma nacelle, et quoique jeune et vigoureux, tu ronfles pendant toute la route, couché sur le tillac, à moins que tu ne trouves quelque mort babillard avec qui tu fasses la conversation. Pour moi, tout vieux que je suis, je tiens les deux rames et fais seul la manœuvre. O mon cher petit Mercure, au nom de ton père, ne m'abandonne pas, fais-moi voir tout ce qui se passe dans cette vie, afin que je ne sois pas obligé de m'en aller sans avoir pu satisfaire ma curiosité. Si tu m'abandonnes, je serai comme ces aveugles qui, marchant sans guide, risquent de tomber à chaque pas ; déjà même la lumière commence à m'éblouir. Allons, dieu de Cyllène, rends-moi ce petit service, et sois sûr que je m'en souviendrai éternellement.

MERCURE. — Je vois bien que ma complaisance me fera battre ; peut-être, pour me récompenser de t'avoir servi de guide, Jupiter me donnera-t-il quelques coups de poing ; mais, qu'importe ; on ne peut se refuser aux instances d'un ami. Cependant, mon cher, il n'est pas possible que tu voies exactement tout ce qui se passe sur la terre ; ce serait l'ouvrage de plusieurs années, et bientôt Jupiter me ferait redemander par un héraut, comme un esclave fugitif : d'ailleurs cela t'empêcherait de t'acquitter des occupations que te donne la mort ; et tu ne peux t'en dispenser longtemps, que le royaume de Pluton n'en souffre un dommage considérable. Éaque, le fermier des enfers, entrerait dans une belle colère, s'il était plusieurs jours sans recevoir une seule obole ; tout ce que je puis faire, c'est de te montrer ce qu'il y a de plus important dans ce monde.

CARON. — Fais pour le mieux, Mercure, je suis étranger dans ce pays, et je ne connais rien de ce qui s'y fait.

MERCURE. — D'abord, il faut chercher quelque endroit élevé, d'où tu découvres le monde entier. Si tu pouvais monter avec moi dans le ciel, je ne serais pas si embarrassé ; c'est de là que ta vue plongerait sur tout l'univers. Mais puisque vivant avec les ombres, il ne t'est pas permis d'entrer dans le palais de Jupiter, tâchons de trouver quelque haute montagne...

CARON. — Tu sais bien, Mercure, ce que j'ai coutume de dire lorsque nous naviguons ; si le vent souffle avec impétuosité sur la voile et soulève les flots, chacun alors, par ignorance, veut me donner son avis. L'un me conseille d'amener la voile, un autre de lâcher un peu les cordages, un troisième veut que je m'abandonne aux vents, et moi je leur ordonne à tous de garder le silence, parce que je sais mieux qu'eux ce que je dois faire : c'est à toi d'en user de même. Sois mon pilote, et fais tout ce que tu jugeras de plus convenable ; je me tairai, comme le doivent les passagers, et me conformerai à tes ordres.

MERCURE. — Fort bien, je saurai aussi ce qu'il faudra faire, quand j'aurai trouvé un endroit tel que je le désire. Le Caucase ou le Parnasse qui est plus élevé, ou même l'Olympe plus haut que les deux autres, ne ferait-il pas mon affaire?... Ah ! il me vient une idée.... |Mais il faudra que tu m'aides.

CARON. — Ordonne, je te seconderai de tout mon pouvoir.

MERCURE. — Homère a écrit quelque part, que les fils d'Aloé, qui, comme nous, n'étaient que deux, et encore dans leur enfance, entreprirent un jour de déraciner le mont Ossa, et de le mettre sur le mont Olympe ; que posant ensuite le Pélion par dessus, ils en firent une échelle très commode pour escalader les cieux. L'entreprise impie de ces deux jeunes téméraires fut punie ; mais nous qui n'avons point de mauvaises intentions contre les dieux, qui nous empêcherait d'en faire autant, et de rouler montagnes sur montagnes, pour construire une élévation d'où nous puissions contempler l'univers à notre aise ?

CARON. — Mais, mon ami, nous ne sommes que deux, nous ne pourrions jamais mettre Ossa sur Pélion.

MERCURE. — Pourquoi donc ! crois-tu que nous soyons moins forts que ces deux enfants là ? ne sommes-nous pas des dieux ?

CARON. — Sans doute, cependant je ne puis croire cela possible ; il y a là trop d'ouvrage.

MERCURE. — On voit bien que tu es un ignorant, qui n'a jamais lu les poètes. Homère, l'admirable Homère, en deux vers, transporte ces montagnes et applanit l'entrée du ciel. Mais je suis bien étonné que cela te paraisse incroyable, tu sais qu'Atlas porte le monde sur ses épaules, et seul nous soutient tous ; n'as-tu jamais entendu parler de mon frère Hercule, qui,



pour donner quelques moments de repos à Atlas, a pris aussi le monde sur son dos?

CARON. — On me l'a dit; mais tu sais aussi bien que les poètes, ce qu'il en est.

MERCURE. — Comment! rien n'est plus vrai. Pourquoi veux-tu que des hommes sages aient débité des mensonges? Ça, commençons par ébranler l'Ossa, et suivant ce que prescrit Homère, excellent architecte, mettons dessus le Pélion, *dont le sommet est ombragé de feuillages*. Vois-tu, comme en suivant les conseils du poète, nous venons facilement à bout de notre ouvrage! Actuellement, il faut monter dessus, pour voir si l'élévation sera suffisante, ou s'il nous faudra bâtir encore plus haut... Ah! grands dieux, que nous ne sommes encore qu'aux racines du ciel! A peine du côté de l'orient aperçois-je l'Ionie et la Lydie : au couchant je ne vois pas plus loin que l'Italie et la Sicile : au nord, ma vue ne s'étend que jusqu'à l'Ister : au midi, je puis à peine distinguer la Crète. Allons, il faut encore transporter le mont OËta, et y ajouter le Parnasse.

CARON. — Je le veux bien; mais prends garde qu'en élevant notre frère édifice à une hauteur incroyable, nous ne soyons renversés avec lui. J'ai peur qu'en nous rompant la tête, nous ne fassions une épreuve douloureuse de l'architecture d'Homère.

MERCURE. — Ne crains rien : tout cela est très solide. Transporte ici le mont OËta, et roule-moi le Parnasse... Je vais monter une seconde fois.... Voilà qui est bien. Je vois actuellement toute la terre. Tu peux monter quand tu voudras.

CARON. — Donne-moi donc la main; car ce n'est pas une petite peine pour moi, de monter aussi haut.

MERCURE. — Tu veux contempler l'univers; ce n'est pas sans travail et sans courir quelques dangers, qu'on peut contenter une telle curiosité. Tends-moi la main; prends garde de mettre le pied sur un endroit glissant. Bien, te voilà en haut. Comme le Parnasse a deux sommets, asseyons-nous chacun sur l'un d'eux. Jette à présent les yeux autour de toi et examine le monde.

CARON. — Je vois une vaste étendue de terre environnée d'un grand lac, des montagnes et des fleuves un peu plus grands que le Cocyte et le Phiégeton. Je vois aussi des hommes qui ressemblent à des nains; j'aperçois même leurs tanières.



MERCURE. — Ce que tu prends pour des tanières, ce sont des villes.

CARON. — Tu vois bien, Mercure, que nous n'avons rien fait qui vaille. C'est en vain que nous avons transporté ici le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'OËta et les autres montagnes.

MERCURE. — Pourquoi cela ?

CARON. — Je ne vois rien distinctement d'une élévation si considérable. Je ne voulais pas seulement apercevoir les villes et les montagnes, telles qu'elles sont sur les cartes, mais connaître les hommes, voir leurs actions, entendre leurs discours comme je le faisais il n'y a qu'un instant, lorsque tu m'as rencontré riant de bon cœur, et que tu m'as demandé le sujet de mes ris. Je venais en effet d'entendre quelque chose de fort réjouissant.

MERCURE. — Qu'était-ce donc ?

CARON. — Un homme invité par un de ses amis à venir demain souper chez lui, promettait de s'y rendre sans faute. Mais il parlait encore, qu'une tuile détachée du toit, je ne sais par qui, lui est tombée sur la tête, et l'a tué. Je riais de voir qu'il ne pourrait pas remplir sa promesse ; mais il me semble que nous serions beaucoup mieux de descendre, puisque je veux tout voir et tout entendre.

MERCURE. — Reste ici. Je guérirai la faiblesse de tes yeux, et je te vais donner une vue perçante, en récitant une formule d'Homère. Souviens-toi seulement, lorsque j'aurai récité les vers, de ne plus t'aviser de mal voir ; songe à distinguer parfaitement tous les objets.

CARON. — Tu n'as qu'à parler.

MERCURE

« J'ai dissipé la nuit qui te couvrait les yeux,
« Et tu vas distinguer les mortels et les dieux.

CARON. — Qu'est-ce ceci ?

MERCURE. — Et bien, n'y vois-tu pas ?

CARON. — Parfaitement. Lyncée lui-même est aveugle auprès de moi. Je te prierai de m'enseigner ton secret et de répondre à mes questions. Mais veux-tu que, pour te parler, je me serve des vers d'Homère ? Tu sauras par là que je ne suis point indifférent aux beautés de ce poète.

MERCURE. — Et où les aurais-tu pu apprendre, pauvre bachelier? Tu ne sais que ramer et conduire ta nacelle.

CARON. — Ne méprise point mon métier. Sache que j'entendis Homère réciter un assez grand nombre de vers, lorsque je le passai dans ma barque après sa mort. Je m'en rappelle encore quelques-uns. Au même instant une tempête nous accueillit, apparemment que les vers qu'il récitait étaient contraires à la navigation. Mais Neptune ayant rassemblé les nuages, troubla la mer en y plongeant son trident dont il se servit comme d'une cuiller à pot, pour exciter une cruelle tempête. L'eau était si agitée par les vers que récitait le poète, et les ténèbres étaient si épaisses, qu'il s'en fallut bien peu que ma barque ne coulât à fond. En ce moment le roulis causa un si grand mal de cœur à notre homme, qu'il lui fit rendre tous les vers qu'il avait composés sur Scylla, Charibde et le Cyclope.

MERCURE. — Il n'est pas étonnant que tu aies retenu quelque chose d'une évacuation si considérable.

CARON. — Dis-moi, je te prie, quel est cet homme, d'un embonpoint extrême, d'une taille et d'une force considérables, qui surpasse ¹ tous les autres de la tête, et les efface par la largeur de ses épaules?

MERCURE. — C'est Milon, cet athlète de Crotone. Les Grecs l'applaudissent, parce qu'il a eu la force d'enlever un taureau et de le porter jusqu'au milieu du stade.

CARON. — Ah, qu'ils m'applaudiront avec bien plus de justice, lorsque dans peu j'enlèverai ce Milon et le mettrai dans ma barque, terrassé par la mort, cet athlète invincible; elle lui donnera bientôt un croc-en-jambe auquel il ne s'attend guère. Que de larmes lui fera verser alors le souvenir de tant de couronnes et d'applaudissements! A présent, il s'enorgueillit de sa force, et des louanges qu'elle lui procure. Mais, quoi? penses-tu qu'il songe qu'il doit mourir un jour?

MERCURE. — Et comment veux-tu qu'il y pense, jeune et vigoureux comme il est?

CARON. — Laissons-le là en attendant que dans peu je rie à ses dépens, lorsque je le passerai dans ma barque, et que je verrai cet athlète qui porte des taureaux, ne pouvoir pas soule-

¹ Parodie de deux vers du troisième livre de l'*Iliade*, 226 et 227.

ver un moucheron. Mais quel est ce personnage remarquable que j'aperçois là-bas ? Il me paraît, à son vêtement, que ce n'est pas un Grec.

MERCURE. — C'est Cyrus, le fils de Cambyse. Il a transféré chez les Perses la gloire et l'empire des Mèdes. Il vient de triompher de l'Assyrie et de s'emparer de Babylone. Il prépare actuellement une expédition contre la Lydie, afin de se rendre maître de Crésus, et, s'il le peut, de toute la terre.

CARON. — Et quel est ce Crésus ?

MERCURE. — Tiens, jette les yeux sur cette grande citadelle entourée d'une triple muraille, c'est Sardes, le séjour de Crésus, et tu le vois lui-même, couché sur un lit d'or, s'entretenir avec l'Athénien Solon. Serais-tu curieux d'entendre leur conversation ?

CARON. — Assurément.

MERCURE. — Écoute.

CRÉSUS. — Et bien, étranger athénien, tu as vu mes richesses, mes trésors, mes vases, toute ma magnificence : dis-moi, quel est celui des hommes que tu crois le plus heureux ?

CARON. — Que va-t-il répondre ?

MERCURE. — Sois tranquille, il ne dira rien qui ne soit digne d'un philosophe.

SOLON. — Ah ! Crésus, il y a bien peu d'hommes qui arrivent au bonheur. Mais de tous ceux que j'ai connus, Cléobis et Biton, les enfants de la prêtresse, me paraissent les plus heureux.

MERCURE. — Il parle des enfants de cette prêtresse d'Argos, qui se lièrent au char de leur mère, la traînèrent jusqu'au temple de Diane, et moururent de fatigue en arrivant¹.

CRÉSUS. — A la bonne heure, que ceux-ci aient le premier rang de la félicité. Qui placeras-tu au second ?

SOLON. — Tellus l'Athénien², qui vécut sans éprouver de revers et mourut pour sa patrie.

CRÉSUS. — Et moi donc, insolent, je ne te parais pas heureux ?

¹ Voyez cette histoire dans *Hérodote*, liv. I.

² Dans *Plutarque* et dans *Hérodote*, Solon donne à Tellus le premier degré du bonheur, et ne place qu'au second Cléobis et Biton.

SOLON. — Je n'en sais rien, Crésus ; il faut, pour en juger, attendre la fin de ta vie. La mort seule peut nous apprendre si l'on a été heureux jusqu'à la fin de ses jours.

CARON. — A merveille, Solon, tu es un brave homme de ne pas m'oublier, et tu as raison d'en appeler à ma barque, pour décider cette question. Mais, Mercure, quels sont ces gens envoyés par Crésus, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERCURE. — Ce sont des briques d'or¹, que le roi de Lydie consacre à Apollon Pythien, pour le récompenser de certains oracles qui bientôt causeront sa perte. Ce Crésus aime extraordinairement les oracles.

CARON. — Quoi ! ce jaune rouge qui brille, c'est de l'or. Oh ! voilà la première fois que j'en vois après en avoir tant entendu parler.

MERCURE. — Oui, mon cher, c'est là ce métal si vanté, la source de toutes les dissensions humaines.

CARON. — Mais je ne vois pas à quoi il peut être bon, si ce n'est à faire courber sous le faix ceux qui le portent.

MERCURE. — Tu ne sais donc pas de combien de guerres il est cause, combien il produit de vols, de perfidies, de parjures et de meurtres ? Quels longs voyages on entreprend pour l'amour de lui, et à combien d'hommes il a coûté la liberté ?

CARON. — Eh ! pourquoi donc cela ? serait-ce parce qu'il ressemble beaucoup au cuivre ? Je connais bien celui-là, et j'en reçois une obole de chaque mort que je passe.

MERCURE. — Justement. Mais comme le cuivre est beaucoup plus commun, il est moins recherché ; au lieu que l'or est rare, il faut, pour l'arracher des entrailles de la terre, descendre dans des profondeurs effroyables. Le cuivre, le plomb et les autres métaux, se trouvent presque à la surface.

CARON. — Voilà un singulier effet de la folie des hommes, d'aimer avec tant d'ardeur une chose qui n'a d'autre mérite qu'une couleur pâle, et une pesanteur extrême.

MERCURE. — Tu vois du moins que Solon ne fait aucun cas

¹ Ces briques, selon Diodore, liv. XVI, chap. 56, étaient au nombre de cent vingt, et de cent dix-sept suivant *Hérodote*, liv. I, chap. 50, chacune du poids de deux talents : elles furent fondues et monnayées durant la seconde guerre sacrée, par Pœvylus, qui commanda les Phocéens.

de l'or, et se moque de la vaine ostentation de Crésus. Mais il semble vouloir parler : écoutons-le.

SOLON. — Dis-moi, de grâce, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces briques ?

CRÉSUS. — Sans doute ; il n'a pas dans son temple une aussi riche offrande.

SOLON. — Et tu crois que le dieu sera plus heureux quand il possédera tes briques d'or ?

CRÉSUS. — Pourquoi non ?

SOLON. — En ce cas, l'Olympe est bien pauvre, si les dieux ont besoin des richesses de la Lydie, et qu'il faille les leur envoyer.

CRÉSUS. — Mais où trouverait-on, je te prie, autant d'or que dans mon royaume ?

SOLON. — Y trouve-t-on aussi du fer ?

CRÉSUS. — Il y en a peu.

SOLON. — Tu manques du métal le plus précieux.

CRÉSUS. — Comment le fer serait-il préférable à l'or ?

SOLON. — Je te l'apprendrai, si tu veux me promettre de ne point te mettre en colère.

CRÉSUS. — Parle, et ne crains rien.

SOLON. — Lequel vaut mieux de celui qui conserve, ou de celui qui est conservé ?

CRÉSUS. — Le premier, sans doute.

SOLON. — Si donc, comme on le dit, Cyrus marche contre la Lydie, armeras-tu tes soldats avec des épées d'or ou de fer ?

CRÉSUS. — De fer, peut-être.

SOLON. — Et si tu ne te procures bientôt de ce métal, tes trésors passeront en la puissance des Perses.

CRÉSUS. — Change de discours, je te prie.

SOLON. — Je souhaite que les dieux en ordonnent autrement ; mais tu es obligé d'avouer que le fer est préférable à l'or.

CRÉSUS. — Tu me conseilles donc de consacrer au dieu des briques de fer, et de faire revenir l'or que je lui envoie.

SOLON. — Le dieu n'a besoin ni d'or, ni de fer ; mais quelque chose que tu lui envoies, soit fer, soit or, il deviendra la proie des Phocéens, des Bactriens, ou des habitants de Delphes, d'un tyran, ou de quelque voleur : car Apollon ne se met guère en peine de tes riches présents.

CRÉSUS. — Tu fais toujours la guerre à mes richesses ; il semble que tu en sois jaloux.

MERCURE. — Le barbare ne peut souffrir la franchise et la noble hardiesse du philosophe ; il ne peut concevoir qu'un homme pauvre ne tremble pas devant lui, et dise librement sa pensée. Mais dans peu, devenu prisonnier de Cyrus, il se souviendra de Solon, lorsqu'il faudra monter sur le bûcher. J'entendis dernièrement Clothon lire les destinées des hommes ; elles portaient que Crésus serait pris par Cyrus, et que celui-ci périrait par la main d'une Massagète. Vois-tu cette femme Scythe, montée sur un cheval blanc ?

CARON. — Oui.

MERCURE. — C'est Thomyris, qui doit couper la tête de Cyrus, et la plonger dans une outre pleine de sang. Vois-tu le jeune fils de Cyrus ? il doit succéder au trône de son père ; et après avoir essuyé bien des revers, erré longtemps en Libye et en Ethiopie, il tuera le bœuf Apis, et mourra insensé.

CARON. — Voilà qui mérite bien que l'on en rie. Cependant on ose à peine les regarder, tant leur contenance est fière, et tant ils se croient élevés au-dessus des autres hommes. Qui dirait que dans peu celui-ci sera fait prisonnier de guerre, que cet autre aura la tête tranchée et plongée dans le sang ? Mais quel est celui-là que j'aperçois couvert d'une robe de pourpre, et le front ceint du bandeau royal ? Son cuisinier lui rend un anneau qu'il a trouvé dans le corps d'un poisson. Il fait son séjour dans une île, et

Je vois briller en lui l'orgueil du diadème.

MERCURE. — Fort bien, Caron ; l'application est bonne. Tu vois là Polycrate, tyran de Samos : il se croit le plus heureux des mortels ; mais bientôt, déchu de son bonheur, il sera livré au satrape Oréas, par un de ses officiers nommé Méandre, et il doit périr sur la croix : j'ai entendu dire tout cela à Clothon.

CARON. — Courage, Clothon, courage, décapite les uns, crucifie les autres, et fais-les souvenir qu'ils sont hommes : mais

laisse-les s'élever bien haut, afin que leur chute soit plus douloureuse. Pour moi, je rirai bien quand je les reconnaitrai dans ma barque, et que je les verrai dépouillés de cette pourpre, de ces tiaras, ou tombés de ces trônes dont ils sont aujourd'hui si orgueilleux.

MERCURE. — Voilà Caron, quel est le sort des humains. Regarde cette multitude. Les uns naviguent ; les autres font la guerre ; d'autres intentent des procès ; ceux-ci labourent ; ceux-là prêtent à usure, ou mendent.

CARON. — Je vois une foule considérable qui mène une vie bien agitée ; leurs villes ressemblent à des ruches ; chacun d'eux a un dard pour en percer son voisin, et il en est peu qui ne vivent, comme les frêlons, aux dépens d'autrui. Mais quel est cet essaim qui voltige en secret autour d'eux ?

MERCURE. — C'est l'espérance, la crainte, la folie, la volupté, l'avarice, la colère, la haine, et toutes les passions. Au-dessous d'elles est l'ignorance, qui habite avec les humains, et se mêle à toutes leurs actions : elle produit la colère, la haine, la jalousie, l'inexpérience, le doute et l'avarice. Plus haut volent la crainte et l'espérance : l'une frappe les lâches et les fait trembler ; l'autre plane sur la tête des mortels ; et lorsqu'ils croient saisir le bien qu'elle leur promet, elle s'envole, et les laisse la bouche ouverte, semblables à Tantale, qui voit l'eau s'échapper sous ses lèvres arides. Si tu portes les yeux plus loin, tu verras les Parques filer la destinée des hommes : chacun d'eux est suspendu à son fil, comme une araignée qui descend de sa toile.

CARON. — Oui, j'aperçois un fil très délié attaché à chaque homme, et plusieurs de ces fils sont noués les uns aux autres.

MERCURE. — Cela est naturel, Caron ; car il est arrêté par les Destins que l'un doit être tué par celui-ci ; que celui-là doit hériter d'un autre dont le fil est plus court que le sien, et un troisième du premier : c'est ce que montrent clairement les nœuds qui joignent ces fils. Vois comme le fil auquel ils sont suspendus est mince. Le fil de l'un tiré en haut, élève celui qui s'y trouve attaché ; mais bientôt, ne pouvant plus résister au poids qu'il soutenait, le fil rompt, et l'homme tombe avec fracas : au contraire, celui qui n'aura pas eu beaucoup d'élévation, tombera sans faire de bruit ; à peine ses voisins s'apercevront-ils de sa chute.

CARON. — Ho, ho ! cela est tout à fait plaisant.

MERCURE. — Tu ne saurais croire à quel point le sort des hommes est risible, surtout quand, au milieu de leurs désirs et de leurs espérances, la mort vient les enlever. Elle leur est cependant annoncée par un grand nombre de hérauts : le frisson, la fièvre, la phthisie, la pneumonie, l'épée, les voleurs, les poisons, les juges et les tyrans sont ses ministres. Mais lorsque ceux-ci se présentent au moment inattendu, on n'entend que des *hélas*, que des gémissements douloureux. Si les hommes faisaient réflexion qu'ils ne sont nés que pour mourir, et que la nature ne leur accorde la vie que pour peu de temps, ils quitteraient la terre comme un songe, vivraient sans inquiétude, et mourraient sans regrets : mais les insensés espèrent jouir éternellement de ce qu'ils possèdent ; et lorsque le ministre de la mort les appelle ou les entraîne par une fièvre ardente, ils murmurent de se voir ainsi arrachés de la vie, contre leur espérance. Que ferait un homme si, lorsqu'il construit une maison, et presse les ouvriers de la finir promptement, il apprenait que le toit n'en sera pas plus tôt posé, qu'il faudra la laisser à ses héritiers, et qu'il n'aura pas même la satisfaction d'y faire un repas ? Un autre se réjouit de ce que sa femme lui a donné un fils : il invite ses amis à un festin ; il donne au nouveau né le nom de son père¹ : mais s'il savait que ce fils doit mourir avant de compter six années d'existence, crois-tu qu'il fit éclater beaucoup de joie à la naissance de cet enfant ? S'il se réjouit, c'est qu'il jette les yeux sur cet athlète couronné aux jeux olympiques, et qu'il ne regarde pas son voisin qui conduit son fils au bûcher ; il ne songe pas à quelle trame fragile le sien est suspendu. Vois combien de gens cherchent à reculer les bornes de leur fortune ; combien ils amassent de richesses ; et bien, avant qu'ils aient commencé à jouir du fruit de leurs travaux, les ministres de la Mort, dont je parlais tout à l'heure, vont les appeler au trépas.

CARON. — Quand je vois tout cela, je ne puis concevoir quel charme ils trouvent dans la vie, ni ce qui peut leur causer des regrets si amers lorsqu'il faut la quitter.

MERCURE. — Si l'on considère le destin des rois, qui passent pour les plus heureux des hommes, quand on rendrait leur

¹ Le dixième jour après leur naissance, on donnait aux enfants le nom de leur grand-père, comme le prouve ce passage ; car il faut entendre ici par *le nom de son père*, celui du père de cet homme.

trône indépendant des caprices de la fortune, on trouvera que leurs plaisirs sont mêlés à des peines infinies : esclaves de la crainte et de la haine, toujours agités par les inquiétudes, la colère, les embûches et la flatterie les assiègent de toutes parts. Je ne parle pas des chagrins, des douleurs et des maladies qui règnent sur eux comme sur le reste des hommes, et tu peux juger, par le sort de ces heureux, quel est celui des autres.

CARON. — Te dirai-je, Mercure, à quoi je compare les humains et la vie qu'ils mènent sur la terre? Tu as vu quelquefois des globules d'eau s'élever sous la chute d'un torrent ; parmi celles qui produisent de l'écume, les unes, peu considérables, s'évanouissent aussitôt qu'elles sont formées ; d'autres durent plus longtemps : elles s'accroissent par la destruction de leurs voisines ; mais enfin, leur enflure devient si considérable, qu'il faut nécessairement qu'elles crèvent. C'est le tableau fidèle de la vie humaine. Les mortels enflés par le souffle de la fortune, se gonflent plus ou moins : les uns ne résistent pas longtemps ; leur enflure est de peu de durée : les autres crèvent au moment où ils cessent de s'agrandir, et il faut nécessairement qu'ils crèvent tous.

MERCURE. — Comment donc, Caron ; voilà une comparaison qui ne le cède point à celle qu'Homère fait des hommes avec les feuilles¹.

CARON. — Puisque telle est leur condition, Mercure, n'es-tu pas étonné de voir les hommes se conduire comme ils le font se disputer les empires, les honneurs, les richesses qu'il leur faudra quitter un jour pour venir dans notre demeure, ne possédant plus qu'une obole? Veux-tu, puisque nous sommes sur une hauteur, que je leur donne un avis, et leur crie de toute ma force : Insensés, quittez d'inutiles travaux ; songez à jouir de la vie ; la Mort à tout moment peut se présenter à vos yeux ; pourquoi cette vaine agitation ? Cessez de vous fatiguer à courir après une fumée ; vous ne vivrez pas toujours. Rien de ce qui vous paraît actuellement si digne d'envie, ne mérite votre estime, et personne, en mourant, n'emportera ses richesses avec lui ; il faut que l'homme rentre nu dans le sein de la terre. Ces palais, ces campagnes vont devenir le partage d'un autre : cet or doit incessamment changer de maître. Si je leur

¹ *Iliade*, liv. VI, v. 146 et suiv.

criais cela, Mercure, ou quelque chose de semblable, crois-tu qu'un tel avis pût leur être de quelque utilité, et les rendre plus sensés?

MERCURE. — Oh, mon cher! tu ne sais pas sans doute à quel point ils sont livrés à l'ignorance et à l'erreur. Il n'est point de barrière qui pût faire une ouverture à leurs oreilles, tant elles sont étroitement bouchées avec de la cire. C'est ainsi qu'Ulysse ferma celles de ses compagnons, de peur qu'ils n'entendissent la voix des sirènes. Et comment entendraient-ils la tienne, quand tu crierais à te rompre les poumons? L'ignorance agit sur eux comme le Léthé sur les morts. Il est cependant un petit nombre d'hommes qui, n'ayant pas fait usage de la cire, prêtent encore l'oreille aux discours de la vérité; ceux-là sont plus clairvoyants que les autres; ils connaissent la vanité des choses de ce monde.

CARON. — Hé bien, je vais leur dire...

MERCURE. — Quoi? ce qu'ils savent déjà: ce serait un soin superflu. Tiens, considère-les, et vois-les séparés de la multitude, rire de toutes les actions des hommes. Ils ne cherchent point à leur plaire; il est même évident qu'ils méditent de quitter bientôt la vie, pour chercher un asile dans ton séjour: aussi les autres hommes les haïssent, parce qu'ils leur reprochent avec vigueur leur conduite insensée.

CARON. — Courage, hommes vertueux..... Mais, Mercure, il me semble que leur nombre est bien petit.

MERCURE. — N'importe, il suffit qu'il y en ait quelques-uns. A présent, descendons.

CARON. — Ah, Mercure, je voudrais encore savoir une chose; quand tu me l'auras apprise, ta description sera parfaite. Montre-moi les lieux où ils déposent les morts, et ceux où ils les enfouissent.

MERCURE. — Ils les appellent des monuments, des sépulcres, des tombeaux. Vois-tu à l'entrée des villes ces colonnes, ces pyramides? hé bien, c'est là qu'ils déposent les morts, et qu'ils serrent précieusement les cadavres.

CARON. — Que vois-je? ces gens sont assez sots pour couronner de fleurs des monceaux de pierres; ils les frottent de parfums. D'autres creusent des fosses, construisent des bûchers et brûlent autant de viande qu'il en faudrait pour un superbe festin. Si je ne me trompe, ils répandent dans ces fosses du vin et de l'hydromel.

MERCURE. — J'ignore de quelle utilité ces cérémonies sont aux morts ; mais ces gens-là s'imaginent que les âmes viennent souvent visiter les lieux qu'elles ont habitées autrefois, et qu'en passant elles se régalaient de la fumée des viandes, et s'abreuvent du vin qu'elles trouvent dans les fosses.

CARON, *riant*. — Ah, ah ! des cadavres qui boivent et mangent ! que cela est ridicule ! Mais tu te moquerais de moi, Mercure, si je te tenais un pareil langage. Toi, qui, tous les jours, conduis les ombres aux enfers, tu sais si ceux qui sont une fois morts reviennent jamais sur la terre. Oh mais ! il serait fort plaisant qu'ayant déjà tant d'occupations, je fusse encore obligé de repasser ceux qui auraient envie de boire. O fous que vous êtes ! vous ignorez que le séjour des morts et celui des vivants sont séparés par une barrière infranchissable ; vous ignorez comment se gouverne le royaume de Pluton.

Sachez que ces mortels si fiers de leurs tombeaux,
Et ceux qui n'en n'ont point, chez les morts sont égaux.
Irus, le pauvre Irus, y vaut le grand Atride ;
Achille est vainement fils d'une Néréïde,
Thersite est son égal. Les défunts confondus
Dans un pré d'asphodèle errent pâles et nus ¹.

MERCURE. — Oh, oh ! tu viens d'épuiser là tout ton Homère, Puisque tu me fais souvenir d'Achille, je veux te montrer son tombeau : le vois-tu sur le bord de la mer, au promontoire de Sigée ? Celui d'Ajax est vis-à-vis, sur les rives du Rhétée.

CARON. — Ces tombeaux-là, Mercure, sont bien peu considérables. Montre-moi ces fameuses villes dont j'ai tant entendu parler. Où est la Ninive de Sardanapale ? où sont Babylone, Mycènes, Cléone ? mais, surtout, fais-moi voir Ilion. Je me souviens d'avoir passé beaucoup de morts qui venaient de ce pays-là ; et pendant dix ans, je n'ai pas eu un moment pour relâcher au port, et radouber ma nacelle.

MERCURE. — Ninive, mon ami, est entièrement détruite ; il n'en reste pas même de vestiges, et l'on ne saurait dire en quel endroit elle était. Babylone est celle que tu vois environnée d'une large muraille, et fortifiée de tant de tours : bientôt on la cherchera dans ses ruines, et elle aura le même sort que Ninive. J'aurais honte de te montrer Mycène, Cléone, et surtout Ilion ; quand tu serais de retour aux enfers, tu étranglerais peut-être Homère, pour avoir employé à les décrire des

¹ Parodie de différents endroits d'Homère.

vers aussi pompeux. Hélas ! mon cher Caron, les villes meurent ainsi que les humains. Les fleuves eux-mêmes disparaissent de dessus la terre, et l'on ne peut plus trouver dans Argos le lit du fleuve Inachus.

CARON. — Pourquoi donc, Homère, ces magnifiques épithètes, *Ilion aux larges rues, Cléone aux superbes édifices* ? Eh, eh ! pendant que nous causons, voilà des hommes qui combattent. Qui sont-ils ? pour quelle cause veulent-ils s'égorger ?

MERCURE. — Ce sont les Argiens et les Lacédémoniens. Voilà Othryade, le général de ces derniers, qui, prêt à mourir, dresse un trophée, sur lequel il trace avec son sang l'inscription de sa victoire.

CARON. — Et pourquoi se font-ils la guerre ?

MERCURE. — Pour le terrain même sur lequel ils combattent.

CARON. — Quelle folie ! ils ne savent pas que quand chacun d'eux posséderait tout le Péloponèse, à peine obtiendrait-il d'Éaque un pied de terre. D'autres laboureront bientôt ce champ et la charrue détruira le trophée.

MERCURE. — Voilà, Caron, ce que c'est que le monde. Il est temps à présent de descendre. Remettons ces montagnes à leur place, et retirons-nous. Je cours remplir ma commission : retourne à ta barque ; je ne tarderai pas à t'aller voir, et à t'amener des morts.

CARON. — Tu m'as rendu, Mercure, un important service ; je t'inscrirai au rang de mes bienfaiteurs. Grâce à toi, j'aurai fait un voyage utile. Ce que c'est que les malheureux humains ! on n'entend parler chez eux que de rois, de briques d'or, d'hécatombes, de combats ; et de Caron on n'en dit pas un mot.

DES SACRIFICES

Je ne crois pas qu'il existe un mortel assez triste, et d'humeur assez chagrine, pour ne pas rire de l'ineptie des humains, lorsqu'il considérera ce que ces insensés se proposent dans les sacrifices qu'ils offrent aux dieux, dans les fêtes et les solennités qu'ils célèbrent en leur honneur, dans les vœux qu'ils leur adressent, dans les demandes qu'ils leur font; et qu'il connaîtra l'opinion qu'ils se forment de ces mêmes dieux. Mais avant d'en rire, il serait peut-être à propos d'examiner si de tels hommes méritent le nom de religieux, ou plutôt, si l'on ne doit pas les regarder comme des ennemis de la divinité, dont ils conçoivent des idées si basses, et si peu dignes d'elle, qu'ils s'imaginent qu'elle a besoin des hommes, qu'elle se plaît à s'entendre aduler, et se fâche si on la néglige. Les malheurs arrivés en Étolie et aux habitants de Calydon, tant de meurtres, la maladie qui consuma Méléagre, tout cela fut, dit-on, l'ouvrage de Diane irritée de ce qu'Oinée ne l'avait pas invitée à son sacrifice; tant cet oubli qui l'avait privée de sa part à la victime, était profondément gravé dans son cœur. Il me semble la voir en ce moment, se promener seule dans le ciel, abandonnée de tous les dieux qui sont partis pour aller chez Oinée, se désoler, se trouver malheureuse de n'être pas d'une si belle fête.

D'un autre côté, si les Éthiopiens sont heureux et fortunés, ils le doivent, dira-t-on, à Jupiter. Il leur témoigne par là sa reconnaissance, des procédés honnêtes dont ils usent à son égard au commencement du poème d'Homère, où ils le régaleront pendant douze jours de suite, avec tous les dieux qu'il amène avec lui. Ainsi les dieux ne donnent rien gratuitement : ils nous vendent les biens, et l'on peut en acheter la santé, en payant un jeune bœuf; les richesses coûteront quatre bœufs, et la royauté, une hécatombe. Le privilège de revenir sain et sauf d'Ilion à Pylos, vaut neuf taureaux; et celui de faire le

trajet de l'Aulide à Troie, vaut une vierge du sang royal. Hécube, moyennant douze bœufs et un voile, n'a-t-elle pas acheté de Minerve, que Troie ne fût pas prise ce jour-là ? On peut croire qu'il y a une foule de bagatelles, qui se donnent pour un coq, pour une couronne, ou quelques grains d'encens.

Chrysès le savait fort bien, sans doute, lui qui était prêtre, et avait vieilli dans la connaissance des mystères divins. Quand il s'éloigne d'Agamemnon, dont il n'avait pu rien obtenir, il s'adresse à Apollon, comme à un débiteur auquel il aurait prêté à gros intérêts, il lui redemande le prix de ses services, et peu s'en faut qu'il ne lui fasse des reproches. « Honnête Apollon, lui dit-il, c'est moi qui si souvent ai suspendu des guirlandes à ton temple, qui jusque-là n'en avait point été décoré ; combien de cuisses de chèvres et de taureaux n'ai-je pas brûlées sur tes autels ? Et tu me laisses essuyer une pareille injure ? Tu ne fais aucun cas de ton bienfaiteur. » Ce discours rend Apollon si honteux, que saisissant à l'instant son carquois, il se place au-dessus de la flotte de Grecs et décoche des traits empestés, dont il frappe les guerriers, leurs mulets et leurs chiens.

Mais puisque Apollon me revient en mémoire, parlons un peu des autres aventures que nos sages racontent à son sujet. Je ne dirai rien de ses amours infortunés, de la mort d'Hya-cinthe, et des mépris de Daphné. Mais on sait que, banni des cieux à cause du meurtre des Cyclopes, envoyé sur la terre pour y subir la condition des humains, il devint mercenaire en Thessalie, chez Admète, et depuis en Phrygie chez Laomédon. Cependant il ne fut pas le seul dieu au service de ce prince ; Neptune fut son compagnon, et tous deux pressés par le besoin travaillèrent à faire des briques, et bâtirent les murailles de Troie. Ils en furent assez mal payés, et ne reçurent pas en entier le salaire que le Phrygien leur avait promis. Celui-ci leur devait encore, dit-on, plus de trente drachmes troyennes.

Ne sont-ce pas là les magnifiques inepties que les poètes nous racontent des dieux ? Mais ils nous apprennent des mystères bien plus divins encore, sur Vulcain, Prométhée, Saturne, Rhéa, et toute la famille de Jupiter ; et pour nous en instruire, ils invoquent les Muses en commençant leurs poèmes, les prient de seconder leurs voix, et remplis de l'esprit des dieux, ils chantent que Saturne, après avoir fait un eunuque de Coelus son père, s'empara de son empire ; qu'il dévorait ses enfants comme Thveste d'Argos ; que Jupiter, dérobé par

Rhée qui mit une pierre à sa place, exposé dans l'île de Crète, fut nourri par une chèvre, comme Télèphe le fut par une biche et Cyrus, roi des Perses, par une chienne. Peu après, Jupiter chassa du ciel son père, le jeta dans une prison, et s'empara de l'empire. Il épousa un grand nombre de femmes, dont la dernière fut sa sœur Junon, se conformant en cela aux lois des Perses et des Assyriens. Comme il était d'un tempérament fort amoureux, et porté aux plaisirs de Vénus, il peupla bientôt le ciel de ses enfants; il avait eu les uns de ses égales, les autres étaient bâtards et avaient pour mères des mortelles; car le galant, pour s'introduire auprès d'elles, se métamorphosait tantôt en or, tantôt en taureau, en cygne, ou en aigle, et prenait plus de formes que Protée. Mais de lui seul, il engendra Minerve, et la conçut dans son cerveau. On prétend qu'il enleva Bacchus à demi formé, du ventre de sa mère que la foudre avait consumée, qu'il l'enferma dans sa cuisse, et se fit ensuite une ouverture, quand l'instant d'accoucher fut venu.

On dit encore quelque chose de semblable de Junon, qui, sans avoir eu de commerce avec son mari, mit au monde Vulcain. Le sort de cet enfant n'en fut pas plus heureux; il ne devint qu'un artisan, un forgeron condamné à vivre au milieu des fourneaux, couvert de cendres et d'étincelles, enfumé comme un ramoneur : encore devint-il boiteux d'une chute qu'il fit quand Jupiter le précipita du haut du ciel; et si les habitants de Lemnos, remplis d'humanité, ne l'eussent reçu lorsqu'il tombait dans leur île, c'en était fait du pauvre Vulcain; il serait mort comme Astyanax précipité du haut des remparts d'Ilion. L'histoire de Vulcain est assez supportable : mais, qui ne sait tous les maux que valut à Prométhée son amour pour le genre humain? Jupiter le trainant en Scythie, le fit crucifier sur le mont Caucase, et mit auprès de lui un aigle qui chaque jour lui dévorait le foie : tel fut le supplice qu'il subit.

Que dirons-nous de Rhée? (car il en faut aussi parler). Jusqu'à quel point ne porte-t-elle pas l'oubli de la pudeur? Quelle est la conduite étrange de cette vieille déesse? Malgré son âge avancé, cette mère de tant de dieux aime avec fureur un jeune enfant; transportée de jalousie, elle enlève sur un char trainé par des lions, son Athis, qui ne peut plus la servir. Peut-on, après cela, reprocher à Vénus ses adultères, à la Lune son amour pour Endymion, qui la fait souvent descendre de son char au milieu de sa course?

Mais laissons ce discours : transportons-nous dans le ciel même; et portés sur les ailes poétiques d'Homère et d'Hésiode,

suivons la route qu'ils nous ont tracée; considérons comment sont arrangées les demeures d'en haut. Leur extérieur est d'airain; Homère l'a dit avant nous ¹. Si nous montons plus haut, et que nous élevions nos regards jusqu'à sa voûte, nous la verrons briller d'une lumière éclatante: le soleil y est plus pur; les étoiles y sont plus étincelantes, et le parvis est d'or. En entrant, on trouve d'abord les Heures: l'entrée du ciel est commise à leur garde. Ensuite on voit Iris et Mercure, courriers et ministres de Jupiter. Plus loin sont les fourneaux de Vulcain remplis des instruments de son art. Enfin, l'on arrive à la demeure des dieux, et au palais de leur souverain; Vulcain les a décorés de toutes les beautés que son art peut produire.

Cependant les immortels ², (quand on est monté si haut, il convient, je pense, d'employer un style élevé), les immortels, assis auprès de Jupiter, laissent tomber leurs regards sur la terre, et, la tête baissée, ils regardent de tous côtés si l'on n'allume point quelques feux, et si l'odeur des victimes ne monte point portée sur des tourbillons de fumée ³: car, lorsqu'on fait un sacrifice, tous ces dieux se régalent; la bouche ouverte, ils hument la fumée, et boivent le sang qui coule au pied des autels, ainsi que les mouches. Mais quand ils mangent chez eux, le nectar et l'ambrosie sont leur nourriture. Autrefois les hommes étaient admis à la table des dieux, témoins Ixion et Tantale; mais leur intempérance et leur indiscrétion les firent chasser du ciel, et condamner à des tourments qui durent encore. Le ciel, depuis ce temps, devint inaccessible aux mortels, et l'entrée leur en fut à jamais interdite.

Telle est la vie des dieux; et le culte que les hommes leur rendent, y répond parfaitement. D'abord, ils leur ont consacré des bois, des montagnes, des oiseaux et des plantes; ils se sont distribué ces dieux; chaque peuple adore le sien, et le déclare citoyen. Delphes et Délos ont adopté Apollon; Athènes, Athénée ⁴; l'identité du nom en est la preuve: Argos reconnaît Junon, la Phrygie Rhéa, et Paphos Vénus. Les Crétois ne se vantent pas seulement de la naissance et de l'éducation que Jupiter reçut dans leur île, ils montrent encore son tombeau; en sorte qu'il y a longtemps que nous sommes dans l'erreur, en croyant que c'est Jupiter qui tonne, qui fait tomber la pluie

¹ *Iliade*, liv. I, v. 426.

² Parodie du premier vers du deuxième livre de l'*Iliade*.

³ Autre parodie du vers 317 du premier livre du même poème.

⁴ Minerve.

et fait tout le reste : ce dieu, à notre insu, est mort et inhumé chez les Crétois.

Par la suite on éleva des temples aux dieux : on ne voulut pas, sans doute, qu'ils fussent les seuls qui n'eussent ni feu ni lieu ; on fit leurs statues, en invoquant l'art des Praxitèles, des Polyclètes, des Phidias. Je ne sais trop où ceux-ci ont vu leurs modèles, pour nous représenter Jupiter barbu, Apollon toujours adolescent, Mercure avec du poil follet au menton, Neptune avec une chevelure bleue, Minerve avec des yeux pers. Cependant ceux qui entrent dans les temples, ne s'imaginent plus voir l'ivoire des Indes, ou l'or extrait des mines de Thessalie, mais le fils même de Saturne et de Rhée, que Phidias a fait descendre du ciel, qu'il a chargé de veiller sur le désert de Pise et qui chérit celui qui, tous les cinq ans, lui offre par hasard un sacrifice à Olympie.

Quand les autels furent élevés, les prières instituées, les vases d'eau lustrale établis, on amena des victimes. Le laboureur conduisit à l'autel le bœuf qui traînait sa charrue ; le berger offrit une brebis, le chévrier une chèvre ; cet autre de l'encens, celui-ci un gâteau : le pauvre se rendit la divinité favorable, en lui baisant la main droite : les Sacrificateurs, car je reviens à eux, couronnent la victime, après avoir auparavant soigneusement examiné si elle est sans tache, de peur d'égorger un animal impur ; ils la conduisent ensuite à l'autel, l'égorgent sous les yeux du dieu, et ils accompagnent de leurs flûtes ses mugissements douloureux, qui sont, comme de raison, d'un favorable augure. Qui peut douter que les dieux ne prennent un plaisir extrême à ce spectacle ?

Une loi affichée défend d'entrer dans le lieu où sont les vases d'eau lustrale à quiconque n'a pas les mains pures ; cependant le prêtre s'y tient debout, dégouttant de sang, comme le Cyclope ; il coupe, il dissèque la victime, arrache les entrailles, déchire le cœur, verse le sang autour de l'autel, et remplit bien d'autres cérémonies religieuses. Enfin, il allume un brasier ; il y met la chèvre avec sa peau, la brebis avec sa toison, une odeur divine monte aussitôt vers les cieux, et se dissipe insensiblement. Le Scythe, dédaignant toute autre victime, comme trop vile, immole des hommes à Diane, et par là se rend agréable aux yeux de cette déesse.

Le culte des Assyriens, celui des Phrygiens et des Lydiens, n'a peut-être rien de merveilleux ; mais si vous passez en Égypte, c'est là que vous verrez de graves cérémonies, la religion portée à son comble, et tout à fait digne du Ciel : là Jupi-

ter a la tête d'un bœlier, Mercure le visage d'un chien ; Pan est un bouc de la tête aux pieds ; cet autre est un ibis, celui-ci un crocodile, celui-là un singe.

Mais si vous désirez connaître ces mystères, écoutez cette foule de sages, de scribes, de prophètes, dont la tête est rasée ; ils vous apprendront..... Après s'être écrié, selon l'usage : *Profanes, loin d'ici*, ils vous apprendront, dis-je, comment les dieux, effrayés par la révolte des Géants, qui leur avaient déclaré la guerre, vinrent se réfugier en Égypte, dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis ; que ces dieux, épouvantés, se précipitèrent l'un dans le corps d'un bœlier, l'autre dans celui d'un bouc ; celui-ci devint une bête sauvage ; cet autre un oiseau, et que, pour cette raison, les dieux conservent encore aujourd'hui ces formes différentes : les preuves en sont consignées dans leurs archives, écrites depuis plus de dix mille ans.

Les sacrifices chez les Égyptiens sont à peu près les mêmes que les nôtres, si ce n'est qu'ils pleurent la victime, que rangés en cercle autour d'elle, ils se frappent la poitrine. D'autres se contentent de lui donner la sépulture quand elle est égorgée. Mais si l'Apis, le plus grand de leurs dieux, vient à mourir, il n'est personne qui fasse assez de cas de sa chevelure pour ne pas la raser, et ne pas témoigner sa douleur par la nudité de sa tête, eût-il le cheveu rouge de Nisus. Apis, dieu tiré d'un troupeau, et proclamé après la mort de son prédécesseur, l'emporte par sa beauté, par son air auguste et noble, sur le vulgaire des bœufs. Tant de superstition accréditée dans l'esprit du vulgaire, a moins besoin, ce me semble, d'un censeur, que d'un Démocrite qui rie de la folie des humains, ou d'un Méraclite, qui pleure sur leur ignorance.

LES SECTES A L'ENCAN

JUPITER, MERCURE, UN MARCHAND, PYTHAGORE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, DIOGÈNE, CHRYSIPPE, EPICURE, *et plusieurs autres.*

JUPITER. — Rangez les bancs, et préparez la salle pour ceux qui vont venir ; toi, range de suite et amène les différentes sectes : mais auparavant, qu'on ait soin de les parer, afin que leur bonne mine attire la foule des acheteurs. Toi, Mercure, tu feras l'office de crieur. Appelle les marchands sous d'heureux auspices, et dis-leur d'entrer dans cette salle de vente : nous y adjudgerons des sectes philosophiques de tout genre et de toute espèce. Si quelqu'un ne peut pas payer argent comptant, il le fera l'année prochaine, en donnant caution.

MERCURE. — Voici beaucoup de marchands qui se présentent ; il ne faut pas différer, ni les arrêter plus longtemps.

JUPITER. — Hé bien, vendons.

MERCURE. — Qui veux-tu que nous exposions le premier à l'enchère ?

JUPITER. — Cet Ionien à longue chevelure : il a l'air vénérable.

MERCURE. — Hé ! le Pythagoricien, descends, et laisse-toi voir par tous ceux qui sont ici.

JUPITER. — Annonce-le.

MERCURE. — Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable ; qui veut l'acheter ? qui veut être au-dessus de l'homme ? qui veut connaître l'harmonie de l'univers, et revivre après sa mort ?

LE MARCHAND. — Il n'a point mauvaise mine : mais, que sait-il ?

MERCURE. — L'arithmétique, l'astronomie, l'art de faire des prodiges, la géométrie, la musique, la fourberie. Vous voyez-là un excellent devin.

LE MARCHAND. — Est-il permis de l'interroger ?

MERCURE. — Interroge-le, à la bonne heure.

LE MARCHAND. — De quel pays es-tu ?

PYTHAGORE. — De Samos.

LE MARCHAND. — Où as-tu été instruit ?

PYTHAGORE. — En Égypte, par les Sages du pays.

LE MARCHAND. — Ça, si je t'achète, que m'enseigneras-tu ?

PYTHAGORE. — Je ne t'enseignerai rien : je te ferai ressouvenir ¹.

LE MARCHAND. — Eh, comment me feras-tu ressouvenir ?

PYTHAGORE. — Ce sera en purifiant ton âme, et en la nettoyant de toutes les ordures qui la couvrent.

LE MARCHAND. — Hé bien, imagine qu'elle est purifiée ; par quel moyen me donneras-tu la réminiscence ?

PYTHAGORE. — D'abord par un long silence, et une défense de parler pendant cinq ans.

LE MARCHAND. — Va-t'en instruire le fils de Crésus ² : pour moi, je suis babillard, et je ne veux pas ressembler à une statue. Mais après ce silence, que ferai-je ?

PYTHAGORE. — Tu t'exerceras à la musique et à la géométrie.

LE MARCHAND. — Tu plaisantes. Il faudra, pour devenir sage, que je sache auparavant jouer de la cithare ?

PYTHAGORE. — Je t'apprendrai à compter.

LE MARCHAND. — Je le sais dès à présent.

PYTHAGORE. — Eh bien, comment comptes-tu ?

LE MARCHAND. — Un, deux, trois, quatre.

¹ Suivant Pythagore, on avait tout su dans une autre vie, et il regardait la science qu'on acquiert dans celle-ci comme une pure réminiscence.

² On sait qu'il était muet, *Hérodote, Cléo*.

PYTHAGORE. — Tu vois bien ; ce que tu crois quatre est dix, le triangle parfait, notre serment ordinaire ¹.

LE MARCHAND. — Par Quatre ! ce grand serment, je n'ai jamais entendu un langage plus divin et plus sacré ².

PYTHAGORE. — Ensuite, étranger, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, l'eau et le feu ; quels sont leur mouvement et leur forme.

LE MARCHAND. — Quoi ! le feu, l'air et l'eau ont donc une forme ?

PYTHAGORE. — Certainement, et très visible ; car s'ils n'avaient ni forme, ni figure, ils n'auraient pas la propriété de se mouvoir. De plus, tu sauras que la divinité est un nombre, une intelligence et une harmonie ³.

LE MARCHAND. — Voilà des choses admirables.

PYTHAGORE. — Et quand je t'aurai expliqué tout cela, tu sauras que tu es tout autre que ce que tu crois être et que tu parais. Tu n'es pas un, comme tu te l'imagines.

LE MARCHAND. — Que dis-tu là ? je suis un autre, et ce n'est pas moi-même qui converse avec toi ?

PYTHAGORE. — Actuellement c'est toi-même ; mais tu as paru autrefois avec un autre corps et sous un autre nom : par la suite tu changeras encore de forme.

LE MARCHAND. — C'est-à-dire, que, passant successivement d'une forme à une autre, je serai immortel. Mais en voilà assez sur ta doctrine ; passons à ta manière de vivre.

¹ Au lieu d'énoncer seulement ces nombres, Pythagore les additionne

$$\begin{array}{r} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \\ \hline 10 \end{array}$$

Ce triangle parfait est le problème du triangle équilatéral trouvé par Pythagore, et qu'il représentait de cette manière

.
.
.
.
.

A l'égard du serment, en voici la teneur :

« Non, par celui qui donne à notre âme le quaternion, cette source des principes de la nature éternelle. Ce nombre était en effet, selon les Pythagoriciens, le symbole des quatre éléments.

² Parce qu'il est obscur.

³ Plutarque, *traité d'Isis et d'Osiris*, nous apprend que Minerve était représentée par le triangle équilatéral ; Apollon par le nombre un ; la Discorde par deux ; la Justice par trois ; quatre était le signe de la Divinité en général et le grand serment, comme Lucien l'a remarqué plus haut. Ce nombre était aussi le symbole de l'Univers.

PYTHAGORE. — Je ne me nourris d'aucune chose qui ait eu vie ; je mange de tout le reste, excepté des fèves.

LE MARCHAND. — Et pourquoi les dédaignes-tu ?

PYTHAGORE. — Je ne les dédaigne pas ; au contraire, je les regarde comme sacrées. Leur nature a quelque chose d'admirable, car elle renferme toute espèce de génération ; si tu dépouilles des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme ; et si, après les avoir fait cuire, tu les exposes pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles te donneront du sang. Mais ma plus forte raison, c'est que les Athéniens s'en servent ordinairement pour élire leurs magistrats.

LE MARCHAND. — Tu parles bien, et tes discours sont tout à fait merveilleux (*à Mercure*). Mais ôte-lui sa robe ; je veux le voir nu. O Hercule ? il a une cuisse d'or : c'est sans doute un dieu, car il ne ressemble point à un homme. Il faut absolument que je l'achète. Combien en veux-tu ?

MERCURE. — Dix mines.

LE MARCHAND. — Les voilà ; je le prends à ce prix.

JUPITER, *à Mercure*. — Ecris le nom et la patrie de l'acheteur.

MERCURE. — Il me paraît être d'Italie, et l'un des habitants de Crotone, ou de Tarente, ou de la grande Grèce¹. Mais il n'est pas seul ; ils sont plus de trois cents qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. — Qu'ils l'emmènent, et qu'on en fasse venir un autre.

MERCURE. — Veux-tu cet homme malpropre, né dans le Pont² ?

JUPITER. — Justement.

MERCURE. — Approche, toi qui portes une besace et une tunique sans manches ; fais le tour de cette salle. Je vends une vie mâle et courageuse, une vie libre ; qui veut l'acheter ?

LE MARCHAND. — Comment, Crieur, tu vends un homme libre ?

¹ C'était là que Pythagore avait fondé son école. C'est de la grande Grèce que sont sortis les plus fameux Pythagoriciens.

² Diogène naquit à Sinope, ville de Cappadoce ; elle appartenait aux rois du Pont, qui y faisaient leur résidence ; voilà sans doute pourquoi Lucien le dit né dans le Pont.

MERCURE. — Oui.

LE MARCHAND. — Et tu ne crains pas qu'il ne te cite à l'Aréopage, et ne t'accuse d'attenter à sa liberté ?

MERCURE. — Oh ! peu lui importe d'être vendu, car il ne pense pas en être moins libre.

LE MARCHAND. — Mais que pourrait-on faire d'un homme aussi crasseux et vêtu aussi misérablement, à moins de l'employer à creuser la terre ou à porter de l'eau ?

MERCURE. — Il peut encore te servir à autre chose ; et si tu en fais un portier, il remplira cet emploi mieux qu'un chien : d'ailleurs, il l'est déjà par son nom¹.

LE MARCHAND. — Et quelle est sa patrie et sa profession ?

MERCURE. — Interroge-le toi-même.

LE MARCHAND. — Je n'oserais ; son regard sévère et sombre m'impose ; je crains, si je l'approche, qu'il n'aboie après moi ; peut-être il me mordrait. Ne vois-tu pas comme il lève déjà son bâton et fronce les sourcils ? Son œil devient menaçant et furieux.

MERCURE. — Rassure-toi ; il est apprivoisé.

LE MARCHAND. — Eh bien, mon ami, dis-moi premièrement de quel pays tu es.

DIOGÈNE. — De tout pays.

LE MARCHAND. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

DIOGÈNE. — Tu vois un citoyen du monde.

LE MARCHAND. — Eh, qui prétends-tu donc imiter ?

DIOGÈNE. — Hercule².

LE MARCHAND. — Pourquoi donc ne te revêts-tu pas aussi d'une peau de lion ? Tu lui ressembles déjà par ton bâton.

DIOGÈNE. — Ce manteau me tient lieu d'une peau de lion. Comme Hercule je fais la guerre aux voluptés, et cela, de moi-même, sans attendre les ordres d'un autre³ ; je me fais un devoir de purifier la vie humaine.

LE MARCHAND. — Je te loue d'avoir un pareil dessein : mais que peut-on dire que tu saches le mieux ? à quel art t'es-tu appliqué ?

¹ Le même mot grec signifie *chien* et *cynique*.

² C'était le grand patron des Cyniques.

³ Allusion aux travaux d'Hercule, entrepris par les ordres d'Eurysthée.

DIOGÈNE. — Je suis l'artisan de la liberté des hommes, le médecin de leurs passions; en un mot, le ministre et l'interprète de la vérité et de la franchise.

LE MARCHAND. — Fort bien, bel interprète; mais si je t'achète, comment m'instruiras-tu?

DIOGÈNE. — En te prenant pour mon disciple, je commencerai par t'arracher à la volupté, pour te faire habiter avec la pauvreté. Je te revêtirai ensuite de ce manteau; je t'obligerai à travailler, à te donner beaucoup de peine et de fatigue, à coucher sur la dure, à boire de l'eau et à te nourrir de tout ce que le hasard te présentera. Quant aux richesses, si tu en possèdes et que tu veuilles me croire, tu iras de ce pas les jeter dans la mer. Tu ne t'esoucieras plus de femme, d'enfants, de patrie; tu regarderas tout cela comme des fadaises. Bientôt, quittant la maison paternelle, tu habiteras un tombeau, quelque tour abandonnée, ou bien un tonneau. Tu porteras une besace pleine de pois chiches et de livres écrits des deux côtés ¹, et dans cet équipage, tu te vanteras d'être plus heureux que le grand roi. Si l'on te donne des coups de fouet, ou qu'on te mette à la torture, tu ne croiras pas que ce soit un mal.

LE MARCHAND. — Que dis-tu là? je n'éprouverai point de douleur si l'on me donne des coups de fouet? Oh! je n'ai pas une peau de tortue ou de cancre.

DIOGÈNE. — Tu suivras la maxime d'Euripide; il y a peu de chose à changer.

LE MARCHAND. — Quelle est-elle?

DIOGÈNE.

Ton esprit souffrira; mais ta langue muette
N'en témoignera rien ².

Écoute à présent ce que je te veux enseigner. Montre beaucoup d'arrogance et de hardiesse, dis des injures à tout le monde, sans distinction, aux rois comme aux particuliers, c'est le moyen de t'attirer les regards de la multitude et de passer pour un homme courageux. Affecte un langage barbare, une voix rauque et semblable à celle d'un chien: prends un

¹ On sait que les anciens écrivaient sur de longs parchemins, dont on ne remplissait ordinairement qu'un côté, et qu'on roulait ensuite, ce qui leur faisait donner le nom de volume, de *volvere*.

² Hippolyte, v. 612, le vers d'Euripide signifie, *ma langue a prononcé le serment, mais mon esprit ne l'a point fait*. Diogène renverse la pensée.

air rébarbatif, une démarche qui réponde à ton visage : en un mot, sois aussi sauvage qu'une bête féroce. Loin de toi la pudeur, la douceur et la modération ! Efface la rougeur qui pourrait te couvrir le front ; cherche les villes les plus habitées, et là, vivant seul au milieu de la foule, ne fais société avec personne ; fuis les liens de l'amitié et de l'hospitalité, comme la cause de la ruine des États ! Fais à la vue de tout le monde ce qu'on aurait honte de faire tout seul, et dans les plaisirs de Vénus, préfère les postures les plus ridicules. Enfin, meurs quand tu le voudras, en mangeant un polype cru ou une sèche. Voilà la félicité que je te procurerai.

LE MARCHAND. — Fi donc ! ta doctrine est inhumaine et détestable.

DIOGÈNE. — Elle est du moins bien aisée à apprendre ; tout le monde peut facilement la pratiquer : tu n'auras besoin, pour la suivre, ni d'étudier beaucoup, ni d'écouter de longs discours, souvent fort ridicules. C'est, d'ailleurs, le chemin le plus court par lequel tu puisses arriver à la gloire ; et quand tu serais un homme ordinaire, un savetier, un vendeur de viande salée, un charpentier ou un banquier ¹, rien ne t'empêchera de devenir un personnage important, pour peu que tu fasses voir d'audace et d'impudence, et que tu saches vomir à propos des injures.

LE MARCHAND. — Je n'ai pas besoin de toi pour apprendre de semblables impertinences. Cependant tu pourrais me servir de matelot ou de jardinier, dans l'occasion, et si le crieur consent à te vendre pour deux oboles, au plus.

MERCURE. — Prends-le pour ce prix. Nous nous en débarrasserons bien volontiers ; car ses déclamations continuelles nous fatiguent. Il insulte tout le monde sans distinction et tient mille propos impertinents.

JUPITER. — Appelles-en un autre, ce Cyrénéen, cet homme toujours vêtu de pourpre et couronné de fleurs ².

¹ Diogène avait été banquier à Sinope : son père chargé de la fabrication de la monnaie, en avait fait de fausse, et avait pris la fuite, pour éviter la punition de son crime.

² Aristippe, chef de la secte des Cyrénaïques, fut disciple de Socrate ; comme lui, il ne s'attacha qu'à la morale, et négligea la physique pour laquelle il avait beaucoup de mépris ; mais il défigura étrangement la morale de son maître, par les leçons de débauche et de suicide qu'il donnait. Selon Aristippe, le souverain bien consistait dans la volupté des sens ; il eut une fille, nommée Areté, qui lui succéda dans son école : on le surnomma *l'orateur de la mort*, parce

MERCURE. — Ça, qu'on fasse attention : voici quelque chose de magnifique ; mais il n'y a qu'un riche qui puisse l'acquérir. Voici la vie agréable, la félicité parfaite. Qui veut goûter la volupté ? qui veut acheter ce délicat personnage ?

LE MARCHAND. — Approche un peu, mon ami, et dis-moi ce que tu sais faire ; car si tu peux m'être utile, je pourrai bien t'acheter.

MERCURE. — Ne l'importune pas, mon cher ; cesse de l'interroger ; il est ivre, et ne pourrait pas te répondre. Ne vois-tu pas comme il bégaye ?

LE MARCHAND. — Eh ! quel homme sensé voudrait acheter un esclave si corrompu et si débauché ? Que de parfums il exhale ! Comme sa marche est chancelante et mal assurée ! Mais toi, Mercure, dis-moi, je te prie, quels sont ses talents, et à quoi s'est-il appliqué ?

MERCURE. — A une seule chose. Il est bon convive, capable de faire raison la coupe à la main, de danser au son des flûtes, dans les festins. Il convient parfaitement à un maître qui s'abandonne à l'amour et à la débauche. Il est, de plus, très versé dans l'art de préparer les mets et de pétrir des gâteaux. En un mot, c'est un homme savant en voluptés. Élevé dans Athènes, il a été valet des tyrans de Sicile, et s'est acquis auprès d'eux une grande réputation. Le dogme principal de sa philosophie est de mépriser toutes choses, de se servir indifféremment de toutes et de chercher en tout le plaisir.

LE MARCHAND. — Oh ! tu peux jeter les yeux sur quelqu'un de riche et d'opulent, car, pour moi, je ne suis pas en état d'acheter une vie si voluptueuse.

MERCURE. — Jupiter, celui-ci a tout l'air de ne point trouver d'acquéreur et de nous rester.

JUPITER. — Fais-le retirer et produis-en un autre, ou plutôt ces deux personnages, le rieur Abdéritain et le pleureur d'Éphèse. Ils demandent à être vendus ensemble.

MERCURE. — Avancez tous deux au milieu de la salle. Je vends une vie excellente, je vous annonce les deux plus sages mortels qui soient au monde.

LE MARCHAND. — Oh ! Jupiter, quel contraste ! l'un ne cesse

qu'il enseignait à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentent de la vie.

de rire, et l'autre semble regretter quelqu'un; il pleure tout de bon. (*A Démocrite.*) Qu'as-tu donc à rire, mon ami?

DÉMOCRITE. — Tu le demandes? C'est que toutes vos actions me paraissent aussi ridicules que vous-mêmes.

LE MARCHAND. — Que dis-tu là? Tu te moques de nous tous, et tu ne fais aucun cas des choses dont nous nous occupons.

DÉMOCRITE. — Il est vrai. Il n'y a rien de sérieux parmi vous autres. Un vide universel, le concours des atômes et l'immensité, voilà tout ce qui existe.

LE MARCHAND. — Tu te trompes, toi seul, tu es véritablement vide, et tu n'es qu'un ignorant... Mais quelle insolence! tu ne cesseras donc pas de rire? Et toi, mon ami, qu'est-ce qui te fait pleurer? On gagne peut-être davantage à causer avec toi.

HÉRACLITE. — Hélas! cher étranger, toutes les choses humaines me paraissent bien tristes et bien déplorables. Il n'y a rien parmi vous qui ne soit soumis à un fâcheux destin. C'est pour cela que vous excitez ma compassion et que je verse tant de larmes. Le présent ne m'offre rien d'avantageux, et l'avenir est bien affligeant. J'annonce l'embrasement et la destruction de l'univers : je pleure l'instabilité des choses d'ici-bas : tout y roule dans une confusion étrange. Le plaisir n'est que douleur, la science incertitude; ce qu'on croit grand est petit, ce qui paraît en haut est en bas, tout circule et tout change dans le jeu du siècle.

LE MARCHAND. — Et qu'est-ce que le siècle?

HÉRACLITE. — Un enfant qui joue aux dames et qui dispute.

LE MARCHAND. — Et les hommes, qui sont-ils?

HÉRACLITE. — Des dieux mortels.

LE MARCHAND. — Et les dieux?

HÉRACLITE. — Des hommes immortels.

LE MARCHAND. — Tu ne parles que par énigmes, mon ami; ton intention est-elle de nous proposer quelque question embarrassante? Tes discours ressemblent assez aux oracles d'Apollon; tu ne dis rien que d'obscur.

HÉRACLITE. — C'est que je ne fais aucun cas de vous.

LE MARCHAND. — Eh bien! personne de sensé ne t'achètera.

HÉRACLITE. — Que l'on m'achète ou non, je vous ordonne à tous de pleurer comme des enfants.

LE MARCHAND. — Cette maladie n'est pas éloignée de la mélancolie. Je n'achèterai aucun de ces deux-là.

MERCURE. — Ils nous restent encore sans pouvoir trouver d'acheteur.

JUPITER. — Annonces-en un autre.

MERCURE. — Veux-tu cet Athénien babillard et facétieux ?

JUPITER. — Oui.

MERCURE. — Viens ici, toi. Voici une vie sage et sensée ; qui achètera ce très saint personnage ?

LE MARCHAND. — Dis-moi, quelle est ta science et ta profession ?

SOCRATE. — Je suis l'amoureux des jeunes gens, et je sais à fond tout ce qui concerne l'amour.

LE MARCHAND. — Comment pourrais-je t'acheter ? J'ai besoin d'un précepteur pour mon fils, qui est un fort beau garçon, et.....

SOCRATE. — Qui serait plus propre que moi, à vivre avec un beau jeune homme ? Ce n'est pas de la beauté du corps, mais de celle de l'âme que je suis amoureux. Sois sans inquiétude, car de tous ceux qui reposeraient avec moi sous la même couverture, aucun ne pourrait dire avoir jamais rien éprouvé de déshonnête de ma part.

LE MARCHAND. — Ce que tu dis là m'étonne ; il n'est guère croyable qu'un amoureux de la jeunesse ne se soucie uniquement que de l'âme, surtout quand il peut, à son gré, reposer sous la même couverture que son élève.

SOCRATE. — Assurément ; j'en jure par le Chien et par le Platane : rien n'est plus vrai¹.

LE MARCHAND. — Par Hercule ! les singuliers dieux que voilà !

SOCRATE. — Eh quoi ! le Chien ne te semble donc pas être un dieu ? Ne connais-tu pas l'Anubis des Égyptiens, et quelle est sa figure, le Sirius qui est dans le ciel, et Cerbère qui garde les royaumes souterrains ?

¹ C'était le serment ordinaire de Socrate.

LE MARCHAND. — Tu as raison ; c'est moi qui me trompais. Mais quel est ton genre de vie ?

SOCRATE. — J'habite une ville que je me suis construite pour moi-même, dans une république étrangère, où je vis selon mes propres lois.

LE MARCHAND. — Je voudrais bien en connaître quelqu'une.

SOCRATE. — Écoute ; voici l'une des principales, qui contient ma façon de penser sur les femmes. Je pense qu'aucune d'elles ne doit appartenir à personne en particulier, mais qu'elle doit se donner à quiconque voudra la prendre.

LE MARCHAND. — Que dis-tu ? tu as donc abrogé les lois contre l'adultère ?

SOCRATE. — Sans doute, et toute vètille de cette espèce.

LE MARCHAND. — Et quel est ton sentiment sur les beaux garçons ?

SOCRATE. — Leur amitié doit être la récompense des gens vertueux, et de ceux qui se sont distingués par des actions éclatantes.

LE MARCHAND. — Dieux ! que tu es magnifique dans tes récompenses ! Mais le point principal de ta doctrine ?

SOCRATE. — Ce sont les idées et les modèles de tous les êtres. En effet, tout ce que tu vois, la terre, les animaux qui l'habitent, le ciel, la mer, etc., ont leurs images invisibles, qui existent hors de l'univers¹.

LE MARCHAND. — Eh, où existent-elles donc ?

SOCRATE. — Nulle part ; car si elles existaient quelque part, elles n'existeraient pas du tout.

LE MARCHAND. — Mais je ne vois point ces modèles dont tu parles.

SOCRATE. — Cela n'est pas surprenant ; tu es aveugle des yeux de l'âme. Pour moi, je vois les images de tous les êtres ; je vois un autre toi invisible, un autre moi-même : en un mot, je vois tout double.

LE MARCHAND. — Cela étant, il faut que je t'achète. Tu me parais être bien habile, et avoir la vue perçante. Ça, crieur, combien me demanderas-tu pour celui-ci ?

MERCURE. — Donnes-en deux talents.

LE MARCHAND. — Je l'achète pour cette somme; mais je donnerai l'argent une autre fois.

MERCURE. — Quel est ton nom?

LE MARCHAND. — Dion, de Syracuse¹.

MERCURE. — A la bonne heure. Emmène-le. Epicure, c'est à présent ton tour. Qui veut faire emplette de celui-ci? Il est disciple du rieur et de l'ivrogne que j'ai criés tout à l'heure. Il ne sait rien de plus qu'eux; il est seulement un peu plus impie. Du reste, son caractère est fort doux, et porté à la gourmandise.

LE MARCHAND. — De quel prix est-il?

MERCURE. — De deux mines.

LE MARCHAND. — Les voilà. Mais apprends-moi quels sont les mets auxquels il se plaît davantage.

MERCURE. — Il ne se nourrit que de choses douces et préparées au miel; mais à tout il préfère les figues.

LE MARCHAND. — Il ne sera pas difficile de lui en donner, et je lui achèterai des paniers de figues grasses.

JUPITER. — Appelles-en un autre, cet homme à mine rébarbative, dont les cheveux sont rasés jusqu'à la peau, et qui vient du portique.

MERCURE. — Tu as raison. La plupart de ceux qui sont venus à notre vente, semblent l'attendre². Je vends la vertu même, et une vie dont la perfection est à son comble. Qui veut être le seul qui sache toute chose?

LE MARCHAND. — Que veut dire cela?

MERCURE. — Que cet homme-ci est le seul sage, le seul beau, le seul juste, le seul courageux, le seul roi, le seul éloquent, le seul riche, le seul législateur, et qu'il possède de la même manière toutes les autres qualités.

LE MARCHAND. — Il est donc aussi le seul cuisinier, le seul écorcheur, le seul charpentier, etc.

MERCURE. — Vraisemblablement.

LE MARCHAND. — Approche, mon ami, et dis-moi, comme à celui qui va bientôt t'acheter, qui tu es; mais auparavant

¹ C'était le disciple et l'ami de Platon.

² La philosophie Stoïcienne était alors très estimée, et c'est aussi contre elle que Lucien décoche les traits les plus violents et les plus fréquents de sa satire.

apprends-moi si tu n'es pas fâché de te voir ainsi vendre et réduire à l'esclavage.

CHRYSIPE. — Nullement ; car ce sont des choses qui ne sont point en notre pouvoir : or, ce qui n'est pas en notre pouvoir, est indifférent ¹.

LE MARCHAND. — Je ne te comprends pas.

CHRYSIPE. — Comment, tu ne sais pas qu'il y a des choses *proposées*, et des choses *rejetées* ².

LE MARCHAND. — Je ne le sais pas même à présent.

CHRYSIPE. — Cela n'est pas étonnant ; tu n'es pas accoutumé à nos dénominations, et ton imagination n'est pas *compréhensive*. Mais quand on a étudié avec application l'art du raisonnement, on sait non seulement ces choses-là, mais encore ce que c'est qu'*accident*, et *accident d'accident*.

LE MARCHAND. — Fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est que l'*accident*, et l'*accident d'accident* ; je t'en conjure par la philosophie : car je ne sais comment le nombre harmonieux de ces mots a frappé mon oreille.

CHRYSIPE. — Très volontiers. Si quelqu'un était boiteux, et que se frappant le pied incommodé contre une pierre, il s'y fit une blessure, l'incommodité qui le ferait boiter, serait l'*accident*, et la blessure l'*accident d'accident*.

LE MARCHAND. — Quelle pénétration ! Mais sais-tu encore quelque autre chose ?

CHRYSIPE. — Oui : je fais des filets, dans lesquels j'embarasse ceux qui disputent avec moi. Je leur ferme la bouche, et les réduis au silence en leur imposant un frein, et le nom de ce puissant moyen, c'est le fameux syllogisme.

LE MARCHAND. — Par Hercule ! voilà une arme bien terrible, et qui doit te rendre invincible.

CHRYSIPE. — Juges-en. As-tu un fils ?

LE MARCHAND. — Pourquoi cela ?

CHRYSIPE. — Supposons qu'un crocodile l'ait surpris se promenant sur le bord d'un fleuve, et l'ait enlevé ; qu'ensuite il te promette de te le rendre, à condition que tu lui diras au juste s'il a résolu, ou non, de te rendre ton fils : quelle résolution diras-tu être celle du crocodile ?

¹ Ce principe de la philosophie stoïque, est contenu dans la première maxime du manuel d'Épictète.

² Ces mots sont deux termes particuliers aux Stoïciens.

LE MARCHAND. — Tu me fais là une question à laquelle il est difficile de répondre, et je ne sais ce que je dois dire pour recouvrer mon fils. De grâce, réponds pour moi, et sauve-lui la vie : mais dépêche-toi, de peur que la voracité du monstre ne prévienne ta réponse.

CHRYSIPPE. — Ne crains rien¹. Je t'en apprendrai encore d'autres bien plus admirables.

LE MARCHAND. — Quels sont-ils ?

CHRYSIPPE. — Le Moissonnant², le Dominant, l'Electre, qui les surpasse tous, et le Voilé.

LE MARCHAND. — Qu'est-ce que ce Voilé et cette Electre dont tu parles ?

CHRYSIPPE. — C'est la fameuse Electre, la fille d'Agamemnon, qui sait en même temps une chose et ne la sait pas. Car quand Oreste est devant elle, et qu'il tient les cendres d'Oreste, il lui est inconnu : elle sait cependant qu'Oreste est son frère, et ne sait pas que celui qu'elle voit est Oreste. Voici maintenant le Voilé : c'est une de nos inventions les plus merveilleuses. Ecoute, et réponds-moi. Tu connais ton père, n'est-ce pas ?

LE MARCHAND. — Oui.

CHRYSIPPE. — Hé bien, si je te présentais un homme couvert d'un voile, et que je te demandasse si tu le connais, que répondrais-tu ?

LE MARCHAND. — Que je ne le connais pas.

CHRYSIPPE. — C'était cependant là ton père ; et si tu l'as méconnu, j'en puis conclure que tu ne connais pas ton père.

LE MARCHAND. — Point du tout ; car si je lui ôte son voile, je saurai bien la vérité. Mais enfin, quel est le but de cette science, et que feras-tu quand tu seras arrivé au sommet de la vertu³ ?

CHRYSIPPE. — Je jouirai de tous les biens qui, par leur

¹ Il est dommage que Lucien ne nous apprenne pas quel est ce beau raisonnement, plusieurs auteurs parlent aussi du *crocodile*, sans en donner l'explication.

² Nous ne connaissons pas non plus le *moissonnant*, ni le *dominant* : on peut voir dans Diogène de Laërce, *vie de Zeuxon et de Chrysippe*, plusieurs exemples de ces ridicules sophismes, qui prouvent combien l'art du raisonnement était peu avancé chez les anciens.

³ Les Stoïciens plaçaient la vertu sur le sommet d'une montagne escarpée. Voyez le commencement de l'*Hermotime*.

nature, occupent le premier rang, c'est-à-dire, de la richesse, de la santé, et des autres choses semblables. Mais, avant de les obtenir, il faut se livrer à de grands travaux, coller son visage sur de gros volumes d'une écriture très fine, entasser les commentaires et les citations ¹, se farcir la mémoire de solécismes et de mots absurdes ². Mais le point principal, c'est qu'il n'est pas possible d'être sage qu'on ne se soit purgé trois fois de suite avec de l'ellébore.

LE MARCHAND. — Tes principes sont fort beaux, ils portent un caractère mâle ; mais être un Gniphon ³, un usurier (car je sais que c'est une de tes qualités), dirons-nous que cela soit digne d'un homme qui a bu de l'ellébore, et que la vertu a perfectionné ?

CHRYSIPPE. — Certainement, et il ne convient qu'au seul sage de prêter à usure, puisqu'il n'appartient qu'à lui de faire de bons syllogismes. Or, prêter à usure, et calculer des intérêts, c'est à peu près la même chose que former des syllogismes, et l'un comme l'autre appartient exclusivement au sage. Cependant il ne doit pas, comme la plupart des usuriers, exiger simplement les intérêts, mais encore les intérêts des intérêts. En effet, ne sais-tu pas que de ces premiers intérêts naissent les seconds, qui sont, pour ainsi dire, engendrés par eux ? Tu vois bien à présent que pour faire un syllogisme conséquent, il faudra exiger les seconds intérêts si l'on prend les premiers ; or, on prendra les premiers, donc il faut exiger les seconds.

LE MARCHAND. — Dirons-nous aussi la même chose de l'argent que tu reçois des jeunes gens pour le salaire de tes enseignements ? et doit-il aussi passer pour constant qu'il ne

¹ Chrysippe, au rapport de Diogène de Laërce, avait écrit trois cent onze volumes sur la dialectique, sans compter un grand nombre d'autres ouvrages, tous remplis de tant de citations, qu'elles en formaient plus des deux tiers. Dans un de ses traités, il inséra la *Médée* d'Euripide tout entière ; et un jour qu'un de ses disciples tenait ce traité à la main, quelqu'un lui demandant quel était le livre dont il paraissait si fort occupé, c'est, répondit-il, la *Médée* de Chrysippe. Sénèque témoigne beaucoup de mépris pour les ouvrages de Chrysippe ; il les traite de superficiels, et dit qu'il ne faisait qu'effleurer les sujets, semblable à une lame qui plie et ne perce pas.

² Chrysippe avait fait un ouvrage sur les solécismes et les phrases vicieuses, où il en rapportait un grand nombre. Les Stoïciens faisaient peu de cas de la pureté du langage et de la correction du style.

³ Nom de quelque fameux usurier, qui servit par la suite de dénomination générale pour tous les usuriers ; comme pour désigner un avaré, nous disons un *harpagon*, et un *tartuffe*, pour désigner un faux dévot.

convient qu'au seul sage de recevoir un salaire pour prix de la vertu ?

CHRYSIPPE. — Tu l'as dit ; car ce n'est pas pour moi, mais pour faire plaisir à celui qui me donne que je reçois. Or, en ceci, l'un donne ¹, l'autre reçoit ; moi, je m'exerce à recevoir, et mon disciple apprend à donner.

LE MARCHAND. — Tu disais cependant le contraire ; que c'était ton disciple qui recevait, et que, comme le seul riche, c'est toi qui étais libéral.

CHRYSIPPE. — Tu railles, mon ami ; mais prends garde que je ne te décoche un syllogisme indémontrable.

LE MARCHAND. — Eh, quel mal m'en arriverait-il ?

CHRYSIPPE. — La perplexité, le silence, le bouleversement de l'esprit. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, si je le veux, je te changerai dans un instant en pierre.

LE MARCHAND. — Comment, en pierre ! Je ne croyais pas, mon ami, que tu fusses un Persée.

CHRYSIPPE. — Voici comment. Une pierre est un corps.

LE MARCHAND. — Oui.

CHRYSIPPE. — Hé bien, un animal n'est-il pas aussi un corps ?

LE MARCHAND. — Sans doute.

CHRYSIPPE. — Tu es un animal.

LE MARCHAND. — Je le crois.

CHRYSIPPE. — Donc tu es une pierre, puisque tu es un corps.

LE MARCHAND. — Point du tout. Cependant rends-moi, de grâce, à ma première forme, et fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas difficile. Sois homme à présent ; réponds-moi. Tout corps est-il animal ?

LE MARCHAND. — Non.

CHRYSIPPE. — Une pierre est-elle animal ?

LE MARCHAND. — Non.

CHRYSIPPE. — Or, tu es corps ?

LE MARCHAND. — Oui.

CHRYSIPPE. — Et étant corps, tu es animal ?

LE MARCHAND. — Oui.

CHRYSSIPPE. — Donc, tu n'es pas pierre, puisque tu es animal.

LE MARCHAND. — Tu m'as rendu un grand service; car mes jambes, comme celles de Niobée, se refroidissaient déjà et commençaient à devenir raides : cela me détermine à t'acheter. Combien en veut-on?

MERCURE. — Douze mines.

LE MARCHAND. — Tiens, les voilà.

MERCURE. — L'as-tu acheté pour toi seul?

LE MARCHAND. — Non, vraiment; tous ceux que tu vois ici y ont part.

MERCURE. — Le nombre en est grand; ils ont les épaules fortes et capables de l'argument du Moissonnant.

JUPITER. — Allons, ne t'amuse point; appelle-en un autre.

MERCURE. — Le Péripatéticien : c'est toi que j'appelle. Voici le beau, le riche : allons, achetez le très intelligent, le savant universel.

LE MARCHAND. — Quelles sont ses qualités?

MERCURE. — Il est modéré, doux, accommodant, et qui plus est, double.

LE MARCHAND. — Comment, il serait intérieurement tout autre qu'il ne paraît?

MERCURE. — Oui, et si tu l'achètes, souviens-toi de distinguer en lui l'homme intérieur de l'homme extérieur.

LE MARCHAND. — Et que sait-il de plus?

MERCURE. — Qu'il y a trois sortes de biens : ceux de l'âme, ceux du corps et ceux de la fortune.

LE MARCHAND. — Sa morale est humaine. De combien est-il?

MERCURE. — De vingt mines.

LE MARCHAND. — C'est beaucoup.

MERCURE. — Non, mon ami, car il paraît avoir de l'argent : et si tu m'en crois, tu te dépêcheras de l'acheter. D'ailleurs, il l'apprendra en peu de temps combien vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer, de quelle nature est l'âme des huitres.

LE MARCHAND. — Par Hercule! quels détails minutieux!

MERCURE. — Que sera-ce quand tu lui entendras dire des choses bien plus subtiles sur la génération, sur le fœtus et la

formation de l'embryon dans le ventre de sa mère ; soutenir que l'homme est un animal risible, et non pas l'âne, qui ne se construit point de maison et ne navigue point.

LE MARCHAND. — Voilà des choses tout à fait admirables, et une science fort utile. Je l'achèterai donc vingt mines.

MERCURE. — Soit.

JUPITER. — Nous en reste-t-il quelqu'un ?

MERCURE. — Oui, ce sceptique. Avance ici, Pyrrhias¹, qu'on te vende au plus tôt. Presque tous les marchands s'en vont ; nous aurons peu d'acheteurs : toutefois, qui veut acheter celui-ci ?

LE MARCHAND. — Moi. Mais, auparavant, dis-moi ce que tu sais.

LE PHILOSOPHE. — Rien.

LE MARCHAND. — Que veux-tu dire par là ?

LE PHILOSOPHE. — Que je ne crois à l'existence d'aucune chose.

LE MARCHAND. — Et nous, nous n'existons donc point !

LE PHILOSOPHE. — Je n'en sais rien.

LE MARCHAND. — Tu n'existes peut-être pas non plus.

LE PHILOSOPHE. — Je l'ignore encore davantage.

LE MARCHAND. — Quelle incertitude ! Eh ! que veulent dire ces balances ?

LE PHILOSOPHE. — Elles me servent à peser les raisons et à juger de leur égalité ; mais les voyant toutes d'un poids parfaitement semblable, je ne sais quelle peut être la plus vraie.

LE MARCHAND. — Du reste, que sais-tu faire ?

LE PHILOSOPHE. — Tout, excepté poursuivre un fugitif².

LE MARCHAND. — Eh ! pourquoi cela t'est-il impossible ?

LE PHILOSOPHE. — C'est que je ne puis le saisir.

LE MARCHAND. — Je le crois, car tu as l'air d'être un lourd

¹ Pyrrhon. Il lui donne le nom de Pyrrhias, qui est un nom d'esclave, formé de celui d'un certain Pyrrhios, ainsi appelé parce qu'il était roux ; comme celui de Xanthias, d'un certain Xanthios qui était blond ; c'est aussi le nom d'une espèce de serpent roux ; et ce pourrait être par allusion à la facilité qu'a ce serpent très glissant de s'échapper, qu'il appelle ainsi Pyrrhon, qui par son doute élude toute sorte de questions.

² La Vérité.

et stupide personnage. Mais enfin, quel est le but de ta doctrine?

LE PHILOSOPHE. — De ne rien savoir, de ne point entendre et de ne point voir.

LE MARCHAND. — Tu es donc sourd et aveugle?

LE PHILOSOPHE. — Et, de plus, dénué de jugement et de sensibilité : en un mot, peu différent d'un ver.

LE MARCHAND. — A cause de tout cela, je veux t'acheter. . . . T'ai-je acheté?

LE PHILOSOPHE. — La chose est incertaine.

LE MARCHAND. — Nullement ; je t'ai acheté, et l'argent est donné.

LE PHILOSOPHE. — Je m'abstiens et je considère ¹.

LE MARCHAND. — Quoi qu'il en soit, suis-moi, puisque tu es mon esclave.

LE PHILOSOPHE. — Qui sait si tu dis la vérité ?

LE MARCHAND. — Le crieur, l'argent, et ceux qui sont ici.

LE PHILOSOPHE. — Y a-t-il quelqu'un ici ?

LE MARCHAND. — Je vais tout à l'heure te mener au moulin, et je te persuaderai, par un argument un peu rude, que je suis ton maître. (*Il le frappe.*)

LE PHILOSOPHE. — Je m'abstiens toujours de rien décider.

LE MARCHAND. — Par Jupiter ! je te l'ai déjà prouvé.

MERCURE. — Cesse de t'entêter, et suis celui qui t'a acheté. Demain matin, nous vous appellerons ; nous publierons les vies particulières et les métiers des artisans.

¹ C'est la maxime ordinaire de Pyrrhon.

LE PÊCHEUR

OU

LES RESSUSCITÉS

Les Philosophes du Dialogue précédent et quelques autres ;
LUCIEN, LA VERTU, LA PHILOSOPHIE, LE SYLLOGISME,
LA CONVICTION, LA DÉMONSTRATION, etc.

SOCRATE, *aux autres Philosophes qui poursuivent Lucien.*
— Frappez, frappez, accablez cet homme abominable d'une grêle de pierres ; redoublez à coups de mottes de terre : redoublez encore à coups d'écailles d'huîtres ; traitez ce scélérat à coups de bâton : prenez garde qu'il n'échappe. Allons, Platon, frappe ; et toi, Chrysippe, aussi : élançons-nous tous à la fois contre lui ; que la besace seconde la besace ; que les bâtons se joignent aux bâtons ¹. C'est un ennemi commun, et il n'est aucun de nous qui n'en ait été outragé. Toi, Diogène, si jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est à présent qu'il en faut faire usage. Ferme ; que l'infâme porte la peine de ses calomnies. Eh quoi ! tu languis, Aristippe, au moment où il faut montrer le plus de vigueur. *Soyez de vrais Philosophes, et souvenez-vous de votre impétueuse colère* ². Courage, Aristote ; serre-le de plus près : à merveille ! Le monstre est pris... Nous te tenons enfin, homme détestable ; tu vas bientôt connaître quels sont ceux que tu as osé outrager. De quelle manière nous en vengerons-nous ? Inventons des tourments dont la diversité puisse satisfaire tous ceux qu'il a offensés. Il mériterait que chacun de nous le fît périr sept fois.

¹ Parodie du vers 863 du deuxième livre de l'*Iliade*.

² Parodie du vers 112 du sixième livre de l'*Iliade*.

PLATON. — Je suis d'avis qu'après avoir été battu de verges, il soit attaché à un pieu, qu'on lui crève les yeux, et qu'on lui coupe la langue en plusieurs morceaux : que t'en semble, Empédocle ?

EMPÉDOCLE. — Il faut le précipiter dans les cratères de l'Ætna, pour lui apprendre à parler injurieusement de ceux qui valent mieux que lui.

PLATON. — Non ; il vaudrait mieux qu'il expirât sous ces pierres, et que, comme Orphée et Penthée, il eût les membres déchirés, afin que chacun de nous pût en emporter sa part.

LUCIEN. — Point du tout : épargnez-moi ; je vous en conjure par le dieu des suppliants.

SOCRATE. — Non, c'est une chose résolue ; on ne te lâchera point. Ne sais-tu pas ce que dit Homère ?

Il n'est point, entre l'homme et les lions cruels,
De pactes assurés. ¹

LUCIEN. — Hé bien, je me servirai aussi d'Homère pour vous supplier : peut-être que, remplis de vénération pour ses vers, vous aurez pour moi quelques égards.

D'un illustre captif ne tranchez point la vie,
Et recevez pour prix de ses jours conservés,
De l'airain et de l'or, présents dignes d'envie,
Et des sages mêmes prisés ².

PLATON. — Nous ne serons pas non plus fort embarrassés pour te répondre en vers d'Homère ³ ; écoute :

Ne crois point éluder notre juste vengeance,
Lorsque tu te vois pris et sous notre puissance ;
En vain tu nous promets de l'or et des présents.

LUCIEN. — Que je suis malheureux ! Homère, ma plus grande espérance, ne me sert de rien auprès de vous : il faut en ce cas que j'aie recours à Euripide ; peut-être il me sera plus utile.

Il ne faut pas tuer celui qui vous supplie,
La justice défend d'attenter à sa vie ⁴.

PLATON. — Et ceci n'est-il pas aussi d'Euripide :
Celui qui fit le mal doit aussi l'éprouver ⁵.

¹ *Iliade*, liv. XXII, v. 262.

² *Iliade*, liv. X, v. 378.

³ C'est qu'il le cite bien souvent, sa *République* en est remplie.

⁴ Euripide, tragédie perdue.

⁵ J'ignore d'où ceci est pris.

LUCIEN.

Et pour de vains discours vous me donnez la mort.

PLATON. — Sans doute. Et le même poète ne dit-il pas ailleurs ?

L'infortune est la fin de l'extrême imprudence
Et des mortels hardis dont la bouche est sans frein ¹.

LUCIEN. — Hé bien, puisque vous avez résolu de me faire mourir ; puisqu'il ne me reste aucun moyen de salut, faites-moi du moins la grâce de me dire qui vous êtes. Quelle offense si impardonnable ai-je donc commise pour allumer en vous une colère inflexible ? Pourquoi m'arrêtez-vous pour me conduire à la mort ?

PLATON. — Interroge-toi toi-même, scélérat ; demande-toi quels sont ces complots détestables que tu as machinés contre nous, et ces beaux discours dans lesquels tu dis mille injures à la philosophie même, et où, pour nous outrager, tu fais crier à l'encan, comme dans un marché, des hommes respectables par leur sagesse, des hommes libres, qui plus est. Voilà ce qui allume notre indignation, et c'est pour punir ton insolence, qu'après avoir demandé permission à Pluton, nous sommes accourus ici, Chrysippe que tu vois, Epicure, moi-même, qui suis Platon, Aristote que voici, le silencieux Pythagore, Diogène, et tous ceux que tu as déchirés dans ton scandaleux écrit.

LUCIEN. — Ah ! Je respire. Je suis bien sûr actuellement que vous ne me ferez point mourir quand vous connaîtrez quels sont mes sentiments pour vous. Jetez d'avance ces pierres : mais, non, gardez-les plutôt pour vous en servir contre ceux qui méritent d'être lapidés.

PLATON. — Tu plaisantes, je crois. Allons, il faut absolument que tu meures aujourd'hui. Tu vas bientôt vêtir une tunique de pierres ², pour expier tous les maux que tu nous as faits.

LUCIEN. — Sachez du moins, illustres Philosophes, que vous allez faire mourir un homme auquel vous devez plutôt des éloges que des reproches, qui d'ailleurs, nourri dans votre école, est rempli d'amitié pour vous, et de déférence pour vos préceptes, et qui est, s'il m'est permis de le dire, le

¹ Euripide, *Bacch.* v. 385.

² Allusion au vers 38 du troisième livre de l'*Iliade*.

protecteur¹ déclaré de vos ouvrages. Si vous me faites mourir après vous avoir rendu de tels services, prenez garde d'agir comme les philosophes de ce jour, et de passer pour des hommes vindicatifs, colères et ingrats envers celui dont vous n'avez reçu que des bienfaits.

PLATON. — Quel excès d'impudence ! Nous te devons peut-être des remerciements pour toutes tes calomnies ? Il s'imagine, je pense, parler à des esclaves. Oserait-il bien mettre au nombre de ses bienfaits, tous les outrages dont il s'est rendu coupable envers nous, et l'extrême insolence de ses discours ?

LUCIEN. — Mais quand vous ai-je donc outragés, et dans quel endroit de mes ouvrages, moi qui ai toujours été l'admirateur sincère de la philosophie, qui n'ai cessé de vous combler de louanges, et de m'occuper des écrits que vous avez laissés ? Et dans quelle autre source que dans vos ouvrages aurais-je puisé tout ce que j'ai dit ? Comme une abeille, j'en ai cueilli les fleurs, que j'expose aux regards des hommes ; ils me louent, et reconnaissent à qui chaque fleur appartient, et comment je l'ai cueillie. Cet heureux assemblage paraît m'attirer, de leur part, quelques éloges ; mais, dans la vérité, c'est vous qui les obtenez, c'est vous qu'ils admirent, c'est votre prairie émaillée de tant de couleurs riches et brillantes. Si donc il se trouve quelqu'un d'assez adroit pour cueillir, entrelacer et disposer ces fleurs de manière que l'une ne détruise point l'effet de l'autre, après avoir reçu de vous un tel service, pourrait-il être assez insensé pour oser calomnier ses bienfaiteurs et ceux auxquels il doit toute sa réputation, à moins que son caractère semblable à celui de Thamyris ou d'Euryte, ne le portât à défier les Muses qui lui montrèrent l'art de chanter, et à disputer à Apollon l'adresse à tirer de l'arc, dont ce dieu lui apprit à se servir ?

PLATON. — Voilà ce qui s'appelle parler en orateur ; et tout ce que tu nous dis là n'a aucun rapport à ce dont il s'agit ; il met seulement dans tout son jour ton excessive impudence ; ou plutôt il découvre ta scélératesse et ton ingratitude, puisque ayant reçu de nous, comme tu l'avoues, tes meilleurs traits, tu les lances contre nous-mêmes, et ne te pro-

¹ Le mot grec signifie aussi, *celui qui prend soin de faire faire les funérailles* ; de sorte que Lucien lance un trait de satire en même temps qu'il flatte les philosophes.

poses d'autre but que de nous déchirer par mille injures. Voilà donc la récompense que nous avons reçue de toi, pour prix de cette complaisance avec laquelle nous t'avons ouvert notre prairie, en te permettant d'en moissonner les fleurs, et d'en remplir ton sein ? Cela suffit seul pour te rendre digne de mort.

LUCIEN. — Y pensez-vous ? Quoi ! vous écoutez votre ressentiment, sans avoir égard à la justice ! En vérité, je n'aurais jamais pensé qu'un Platon, un Chrysippe, un Aristote, et tant d'autres grands philosophes, en fussent venus à un tel point de colère ; je vous croyais au contraire les seuls hommes éloignés de céder à cette passion. Du moins, illustres philosophes, ne me faites pas mourir sans me faire mon procès, et sans entendre ma justification. C'est un de vos premiers principes, de ne point se gouverner par la force et par la violence ; mais, au contraire, d'apaiser les différends par la justice, en permettant aux parties de s'expliquer tour à tour. Choisissez donc un juge ; citez-moi à son tribunal ; soyez tous mes accusateurs, ou que, nommé par vos suffrages, l'un de vous porte la parole contre moi. Je me défendrai ensuite sur tous les crimes que vous m'imputez : alors, si je parais coupable, et que le juge me condamne, je subirai la peine que j'aurai méritée, et vous n'aurez commis aucune violence à mon égard. Mais si, après avoir rendu compte de ma conduite, elle vous paraît innocente et irrépréhensible, et si le juge me renvoie absous, tournez alors toute votre colère contre ceux qui vous ont trompés et vous ont excités contre moi.

PLATON. — C'est lâcher le cheval dans la plaine ¹, et tu ne cherches qu'à éviter la condamnation, en séduisant tes juges par ton éloquence. On dit effectivement que tu es un orateur adroit, versé dans les ruses du barreau, et dangereux par la subtilité de tes discours. Qui veux-tu donc avoir pour juge, et quel est celui que, n'ayant point corrompu par des présents, comme vous avez tous coutume de faire, tu pourrais déterminer à prononcer en ta faveur ?

LUCIEN. — N'ayez là-dessus aucune crainte : je ne voudrais pas moi-même avoir, pour décider cette cause, un arbitre dont l'intégrité fût suspecte ou douteuse, et qui me vendit son suffrage ; pour vous le prouver, je vous choisis vous-mêmes, avec la Philosophie, pour mes juges.

¹ Proverbe qui répond parfaitement à celui dont nous nous servons encore : c'est nous renvoyer aux calendes grecques.

PLATON. — Eh, qui sera l'accusateur, si nous sommes tes juges ?

LUCIEN. — Vous serez en même temps l'un et l'autre : je n'en conçois aucune inquiétude, tant je suis sûr de la justice de ma cause et de mes moyens de justification.

PLATON. — Que ferons-nous, Socrate, Pythagore ? Cet homme, en demandant à être jugé, ne paraît pas exiger une chose déraisonnable.

SOCRATE. — Qu'avons-nous de mieux à faire, que d'aller au tribunal ? Prenons avec nous la Philosophie, et écoutons ce qu'il dira pour sa justification. Ce n'est pas à nous, en effet, qu'il convient de condamner quelqu'un sans l'entendre, et il n'y a que des hommes emportés, ou qui se font un jeu de la justice, qui puissent tenir une conduite si atroce. D'ailleurs, nous donnerions à ceux qui voudraient nous accuser, une juste occasion de le faire, si nous faisons périr un homme sans lui permettre de parler pour sa défense, nous qui nous vantons d'aimer tant la justice. Eh, qu'aurais-je pu répondre à mes accusateurs Anytus et Mélitus, et aux juges qui me condamnerent alors, si, peu de temps auparavant, j'eusse fait mourir cet homme sans lui permettre de faire aussi couler pour lui une seule goutte d'eau ?

PLATON. — Ton conseil est fort bon, Socrate. Allons donc trouver la Philosophie, et nous nous en rapporterons à ce qu'elle aura décidé.

LUCIEN. — Fort bien, illustres philosophes ; voilà une conduite plus sage et plus conforme aux lois : gardez cependant ces pierres ; car, comme je vous le disais tout à l'heure, vous en aurez bientôt besoin, après le jugement. Mais où pourrions-nous trouver la Philosophie ? Je vous avoue que je ne sais pas où elle fait à présent son séjour. Je me suis même égaré pendant fort longtemps en cherchant sa demeure, poussé par le désir de converser avec elle. J'ai bien rencontré certains personnages enveloppés dans de grands manteaux, portant de larges barbes, et qui disaient arriver tout récemment de chez elle ; j'ai cru qu'ils sauraient sa demeure : je les ai interrogés ; mais ils la connaissaient encore moins que moi, ils ne me répondaient rien, de peur d'être convaincus d'ignorance, ou bien

C'est-à-dire, sans lui permettre de rien dire pour sa défense. Le temps pendant lequel l'accusateur et l'accusé devaient parler, était mesuré par une horloge d'eau : on en versait autant pour l'un que pour l'autre.

ils me montraient une porte pour l'autre ; en sorte que, jusqu'à ce jour, il m'a été impossible de découvrir en quel lieu habite cette déesse. Il est vrai qu'assez souvent, amené par mes propres conjectures, ou m'abandonnant, comme étranger, à la conduite d'un guide, je suis venu jusqu'à une porte où la foule immense de ceux qui entraient et qui sortaient, me faisait croire fermement que j'avais enfin trouvé ce que je cherchais depuis longtemps. La gravité de ces personnages, la décence de leurs habillements, leur air sérieux et pensif, tout me confirmait dans cette idée. Plein d'espérance, je me suis plongé dans la foule, et j'ai pénétré dans l'intérieur de la maison. Là j'ai vu une espèce de femme qui n'avait rien de simple, quoiqu'elle affectât, pour se donner plus de crédit, un certain désordre ; je me suis même aperçu que cette chevelure, qui paraissait flotter négligemment, n'était pas si dépourvue d'ornements, ni sa robe retroussée avec si peu de soins, qu'on ne vit aisément que cela lui servait de parure, et que ce désordre apparent était mis en usage pour lui prêter des grâces. Je m'aperçus encore qu'elle mettait du fard. Quant à ses discours, ils étaient ceux d'une courtisane. Elle souriait aux louanges que ses amants prodiguaient à sa beauté, recevait avec avidité les présents qu'en lui offrait, faisait asseoir les riches à ses côtés, et jetait à peine un regard sur ceux qui n'avaient d'autre bien que leur amour pour elle. Plusieurs fois, sans y penser, elle se laissa voir à nu, et je lui découvris des colliers et des ceintures d'or plus épaisses que des anguilles ; à cette vue je me retirai bien vite, plaignant ces pauvres malheureux qui se laissaient entraîner vers elle, non par le nez, mais par la barbe, et qui, semblables à Ixion, au lieu de Junon ne caressaient qu'un fantôme.

PLATON. — Ce que tu dis est vrai ; la véritable porte n'est pas facile à découvrir, et tout le monde ne sait pas la connaître. Mais nous n'aurons pas besoin d'aller trouver la Philosophie chez elle ; et nous l'attendrons dans le Céramique. Tiens, la voilà qui arrive ; elle revient sans doute de l'Académie, pour aller se promener au Pécile ; car elle a coutume d'y paraître tous les jours. Mais elle est déjà près de nous. Vois-tu cette femme au maintien décent, aux regards doux et modestes ? Sa démarche tranquille annonce les réflexions qui l'occupent.

LUCIEN. — J'en vois beaucoup qui lui ressemblent ; c'est le même maintien, la même démarche, le même habillement ; et

cependant, il ne doit y en avoir qu'une seule, parmi tant d'autres, qui soit la vraie Philosophie.

PLATON. — Tu as raison, et ses discours suffiront pour nous la faire connaître.

LA PHILOSOPHIE. — Que vois-je ? Platon, Chrysippe, Aristote, et tous les principaux soutiens de mes enseignements ! Qui vous fait revenir à la vie ? Quelqu'un dans les Enfers vous aurait-il fait affront ? Vous paraissez en colère. Quel est cet homme que je vois entre vos mains, et que vous entraînez ? Est-ce quelque voleur d'habits, un meurtrier, un sacrilège ?

PLATON. — Oui, déesse, et le plus impie de tous les sacrilèges, puisqu'il a osé se répandre en injures contre toi-même, sainte fille du ciel ; contre nous tous qui ayant appris quelque chose de toi, l'avons laissé à nos successeurs.

LA PHILOSOPHIE. — Quoi ! vous vous mettez en colère parce que l'on vous dit des injures ! Vous n'ignorez cependant pas combien la Comédie m'en dit à moi-même pendant les fêtes de Bacchus¹ ; cela ne m'empêche pas de la regarder comme une de mes meilleures amies : je ne l'ai jamais citée en justice pour de pareilles bagatelles ; je ne lui en ai pas même fait des reproches. Je la laisse s'amuser comme bon lui semble, et comme elle a coutume de le faire en ces sortes de fêtes ; car je suis convaincue que les plaisanteries ne sont pas capables de rendre méprisable ce qui ne l'est point par soi-même ; au contraire, une chose vraiment belle, semblable à de l'or nouvellement incisé, en reçoit un nouvel éclat, et brille d'une beauté plus parfaite. Je ne sais comment vous êtes devenus si colères et si faciles à irriter, ni pourquoi vous serrez cet homme de si près.

PLATON. — Nous avons supplié le roi des Enfers de nous accorder un seul jour pour venir le punir de toutes ses scélératesses ; un bruit public nous avait informés des discours insolents qu'il semait contre nous parmi le peuple.

LA PHILOSOPHIE. — Et pour cela vous le ferez mourir sans lui permettre de se justifier ? On voit qu'il a envie de parler.

¹ C'était pendant les grandes Bacchanales qui se célébraient dans la ville et arrivaient au printemps, que l'on donnait des spectacles au peuple et aux étrangers qui venaient dans ce temps à Athènes pour y apporter les tributs. Les petites fêtes de Bacchus se célébraient à la campagne : elles tombaient en automne ; ce n'était autre chose que des vendanges fort gaies.

PLATON. — Ce n'est pas notre intention ; nous voulons nous en rapporter entièrement à toi-même, et ce que tu auras décidé nous servira de jugement.

LA PHILOSOPHIE. — Que dis-tu de cela, toi ?

LUCIEN. — C'est tout mon désir. Toi seule, ô Philosophie ! toi seule, ô ma souveraine ! tu peux découvrir la vérité, et ce n'a été qu'avec beaucoup de peine, qu'à force de supplications, que j'ai pu obtenir que la décision de cette affaire te fût réservée.

PLATON. — Ah ! scélérat ! tu l'appelles à présent ta souveraine, cette Philosophie que dernièrement tu regardais comme un objet méprisable, et dont tu as vendu chaque secte pour deux oboles, après les avoir exposées à l'encan sur le plus infâme des théâtres.

LA PHILOSOPHIE. — Prenez garde que ce ne soit pas à la Philosophie que s'adressent ses discours satiriques, mais à des hommes imposteurs, qui, couverts de notre nom, commettent les actions les plus abominables.

LUCIEN. — Tu le sauras bientôt, si tu veux entendre ma justification. Il ne s'agit que d'aller à l'Aréopage, ou plutôt de monter à la citadelle ; car de là, comme d'un observatoire, l'on pourra découvrir tout ce qui se passe dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. — Pour vous, mes chères compagnes, promenez-vous, en attendant, dans le Pécile ; je reviendrai vous trouver après que j'aurai jugé cette cause.

LUCIEN. — Déesse, quelles sont ces femmes ! elles me paraissent bien modestes.

LA PHILOSOPHIE. — Cette personne robuste est la Vertu. Voici la Tempérance, la Justice est à ses côtés, celle qui marche à leur tête est la Science. Quant à celle-ci, qui se cache dans l'obscurité, et dont la couleur est incertaine, c'est la Vérité.

LUCIEN. — Je ne vois pas celle dont tu me parles.

LA PHILOSOPHIE. — Quoi ! tu n'aperçois pas cette belle fille nue et sans ornements, qui cherche toujours à s'enfuir et à s'échapper ?

LUCIEN. — Oui, je la vois actuellement, mais avec bien de la peine. Cependant, pourquoi n'emmenes-tu pas tes compagnes avec toi ? le tribunal en sera plus nombreux et plus com-

plet ; d'ailleurs, je veux faire monter la Vérité sur la tribune, pour appuyer ma cause.

LA PHILOSOPHIE. — Tu as raison. Allons, vous autres, suivez-moi. Vous ne devez pas être fâchées de juger une seule cause, surtout lorsqu'elle a pour objet nos propres intérêts.

LA VÉRITÉ. — Allez-y, mes compagnes : pour moi, je n'ai pas besoin de l'entendre ; il y a déjà longtemps que je connais cette affaire.

LUCIEN. — Mais il m'importe que tu viennes, en un besoin tu t'asseoiras avec les juges, et leur feras connaître chaque chose.

LA VÉRITÉ. — J'amènerai donc avec moi ces deux compagnes qui m'ont voué le plus tendre attachement.

LUCIEN. — Très volontiers, et autant d'autres qu'il te plaira.

LA VÉRITÉ. — Suivez-nous, la *Liberté* et la *Franchise*, et tâchons de sauver ce malheureux, qui a tant d'amour pour nous, et qui, sous le prétexte le plus injuste, est exposé à un grand danger.

LA PHILOSOPHIE. — Pour la *Conviction*, elle n'a qu'à rester ici.

LUCIEN. — Non, ma souveraine, non ; qu'elle vienne aussi avec nous, et d'autres encore, s'il en est. Ce n'est point avec des bêtes féroces, telles que l'on en trouve souvent, que j'aurai à combattre, mais avec des hommes fiers de leur science, et difficiles à convaincre, qui trouvent toujours des moyens secrets d'éluder une question, en sorte que la *Conviction* est ici très nécessaire.

LA PHILOSOPHIE. — Certainement ; mais elle sera encore bien plus utile, si tu prends avec elle la *Démonstration*.

LA VÉRITÉ. — Allons, suivez-moi toutes, puisqu'on vous croit nécessaires à la cause.

ARISTOTE. — Tu le vois, Philosophie ; il corrompra la Vérité contre nous.

LA PHILOSOPHIE. — Eh quoi ! Platon, Chrysippe et Aristote craindraient-ils que la Vérité n'inventât quelque mensonge pour le protéger ?

PLATON. — Non pas : mais il est si adroit, si flatteur, qu'il pourrait bien lui persuader des choses fausses.

LA VÉRITÉ. — Ne craignez point ; on ne commettra jamais

rien d'inique tant que la Justice sera présente. Mais allons : dis-moi cependant quel est ton nom.

LUCIEN. — Je m'appelle Parrhésiade¹, fils d'Alethion, d'Elenxiclée².

LA PHILOSOPHIE. — Et ta patrie?

LUCIEN. — Je suis Syrien, Déesse, né sur les bords de l'Euphrate. Mais que fait cela? Je connais plusieurs de mes adversaires qui, par leur naissance, ne sont pas moins Barbares que moi : leurs mœurs et leur doctrine ne sont point, il est vrai, celles des Soléens, des Cypriotes, des Babyloniens, ni des Stagiréens³. Mais, peu t'importe, Philosophie, que l'on soit Barbare par le langage, pourvu que la doctrine te paraisse conforme à la vertu et à la justice.

LA PHILOSOPHIE. — Tu as raison; et je ne devais pas te faire cette question. Mais quelle est ta profession? car il est nécessaire que je le sache.

LUCIEN. — Je fais profession de haïr la forfanterie, le mensonge, l'orgueil, tous les vices de cette espèce, et tous les hommes qui en sont infectés; le nombre en est grand, tu le sais.

LA PHILOSOPHIE. — Par Hercule! tu fais là une profession bien sujette à la haine.

LUCIEN. — Il est vrai; aussi, tu vois combien elle m'attire d'ennemis, et dans quels périls elle me jette. Cependant, je connais encore parfaitement la profession opposée; c'est-à-dire, celle dont l'amour est le principe. Je suis ami de la vé-

¹ Ce nom signifie, *qui parle avec franchise*; et le suivant veut dire, *fils de la vérité*.

² Les Athéniens, en déclinant leurs noms, avaient coutume d'y joindre le nom de la bourgade dont ils étaient; et Lucien feint d'être de la bourgade d'Elenxiclée, c'est-à-dire, *convaincante*.

³ Aratus était de Solis, ville de Cilicie; il se distingua tellement dans les sciences des Grecs, qu'il s'attira l'admiration par ses *Phénomènes*, qu'il écrivit en langue grecque; Zénon, le fondateur et la gloire du Portique, était sorti de Cittie, ville de Chypre; Craton et Chrysippe étaient tous les deux de Solis, et se distinguèrent dans la philosophie, surtout Chrysippe; sans parler d'Aristote, qui était de Stagire, de Démocrite et de Protagoras, qui étaient d'Abdère. On ne leur reproche pas leur naissance étrangère; et, s'ils ne sont pas nés au milieu de la Grèce, on les admire encore plus pour s'être fait estimer presque autant que des Grecs par la politesse de leur langage. *Scholie grecque*. Ajoutez à ces philosophes étrangers, dont le Scholiaste fait l'énumération, Diogène le Stoïque, surnommé le Babylorien; et Posidonius, d'Apamée en Syrie. B. de B.

rité, de l'honnêteté, de la simplicité, de la droiture, et de tout ce qui leur ressemble. Il y a cependant bien peu de gens qui méritent que l'on exerce pour eux cette dernière profession ; et le nombre de ceux qui se trouvent en opposition avec ces choses que j'aime, et en liaison intime avec celles que je hais, est si considérable, que je cours risque d'oublier la profession d'amour, faute de l'exercer, et de ne réussir que trop bien dans l'autre.

LA PHILOSOPHIE. — C'est ce qu'il ne faut pas faire ; car l'un et l'autre sentiment tient à la même profession. Ne les sépare donc point ; ils ne font qu'un seul art, quoiqu'ils paraissent en faire deux.

LUCIEN. — Tu le sais mieux que moi, ô Philosophie ! Tel est cependant mon caractère, qu'il me porte à haïr les méchants, à louer et à chérir les gens vertueux.

LA PHILOSOPHIE. — Allons, nous voilà arrivés ; tenons ici notre tribunal, sous le portique du temple de Minerve. Prêtresse, disposez-nous ici des sièges, pendant que nous adorerons la déesse.

LUCIEN. — Divinité protectrice de cette cité, viens me prêter ton secours contre des orgueilleux. Souviens-toi de tous les parjures qu'ils te font entendre chaque jour, des crimes dont toi seule es témoin, et des actions que ton œil vigilant découvre. Déesse, voici l'instant de t'en venger. Mais si tu me vois prêt à succomber ; si les pierres noires¹ sont en plus grand nombre que les autres, ajoute la tienne et sauve-moi².

LA PHILOSOPHIE. — Allons, nous sommes assises, et prêtes à vous entendre. Philosophes, choisissez parmi vous celui que vous croyez le plus capable de bien intenter l'accusation ; car il n'est pas possible que vous parliez tous à la fois ; exposez vos griefs, et donnez-en la preuve. Toi, Parrhésiade, tu te justifieras après.

¹ On sait que les suffrages se donnaient avec des fèves ou de petits cailloux noirs et blancs. Les premiers qui étaient ceux de condamnation se mettaient dans une urne d'airain, appelée l'*urne de la mort* : les autres dans une urne de bois, qui s'appelait l'*urne de la compassion*.

² Quand le nombre des cailloux était égal dans les deux urnes, le crieur en ajoutait un dans l'*urne de la compassion*, et ce caillou s'appelait le *suffrage de Minerve*, c'est à cet usage que Lucien fait ici allusion. L'origine de ce nom de *suffrage de Minerve*, vient de ce qu'au jugement rendu par l'Aréopage, sur le meurtre qu'Oreste avait commis en la personne de Clytemnestre sa mère, les suffrages se trouvèrent égaux en nombre dans les deux urnes. Minerve ajoutant le sien dans l'*urne de compassion*, fit absoudre Oreste.

LES RESSUSCITÉS. — Qui de nous serait plus capable de plaider cette cause que toi, Platon ? La noblesse admirable de tes pensées, la beauté d'un langage vraiment Attique, les grâces si persuasives de l'élocution, jointes à la clarté, à l'exactitude, au charme attrayant des démonstrations faites à propos, se trouvent en foule dans tes écrits : c'est donc à toi de parler, et de dire, pour la défense commune, ce que tu jugeras de plus convenable. Rappelle-toi maintenant tous ces traits éloquentes dont tu frappais les Gorgias, les Prodicus, les Polus, les Hippias ; rassemble-les tous, car celui-ci est de tous tes ennemis le plus adroit et le plus subtil. Répands à pleines mains le sel de ton ironie ; emploie ces fréquentes interrogations, toujours agréables. Ensuite, quand tu le jugeras à propos, accumule les figures ; qu'on croie voir le grand Jupiter¹, poussant un char ailé, prêt à s'indigner si cet effronté ne porte la peine de son insolence.

PLATON. — Point du tout. Choisissons plutôt pour défenseur quelque orateur véhément : par exemple, un Diogène, un Antisthène, un Cratès, ou toi-même, Chrysippe. Ce n'est point ici le cas d'étaler la beauté et la délicatesse du style ; il faut, au contraire, faire usage d'arguments convaincants, et de toute la science des subterfuges du barreau, puisque Parrhésiade est lui-même un habile orateur.

DIOGÈNE. — Hé bien, je serai son accusateur, moi ; je n'aurai pas besoin, je pense, de parler longtemps pour le convaincre. D'ailleurs, j'ai été outragé par lui plus qu'un autre, puisqu'il m'a vendu pour deux oboles.

PLATON. — Déesse, Diogène parlera pour nous tous ; et toi, brave homme, souviens-toi que ce ne sont pas tes seuls intérêts que tu es chargé de défendre en cette accusation ; songe que tu parles au nom de tous les Philosophes ; et si, dans nos enseignements, nous différons sur quelques points, ce n'est pas à toi à examiner, ni à décider, en ce moment, lequel enseigne, ou non, la vérité. En un mot, ne fais porter tes plaintes que sur l'injure faite à la Philosophie, et sur les discours calomnieux de Parrhésiade. L'intérêt commun doit être seul la base de ton discours. Songe que, chargé par nous de notre défense, c'est de toi seul que dépend notre gloire ; tu vas nous acquérir la plus grande estime, ou nous faire croire tels que nous a peints notre adversaire.

¹ Lucien se moque ici de Platon, en rapportant ces paroles ampoulées, qui se trouvent dans le *Phédre*.

DIOGÈNE. — Ne craignez point ; je parlerai pour tout le monde, et je n'omettrai rien. Si même la Philosophie, naturellement douce et sensible, se laissait émouvoir à ses discours, et se déterminait à l'absoudre, je n'en serai pas plus embarrassé, et je serai voir à notre homme que ce n'est pas inutilement que je porte un bâton.

LA PHILOSOPHIE. — Non pas ; c'est par le raisonnement, et non avec un bâton, qu'il faut le convaincre ; cela vaut beaucoup mieux. Ne tarde donc plus à parler ; l'eau est déjà versée, et tout le tribunal a les yeux fixés sur toi.

LUCIEN. — Que les autres s'asseyent, et portent leurs suffrages avec les juges, et que Diogène reste seul pour m'accuser.

LA PHILOSOPHIE. — Tu ne crains donc pas qu'ils portent leurs suffrages contre toi.

LUCIEN. — Nullement : je veux, au contraire, en avoir davantage en ma faveur.

LA PHILOSOPHIE. — Tu agis bien noblement. Asseyez-vous, cela étant ; et toi, Diogène, parle.

DIOGÈNE. — Tu sais parfaitement, ô Philosophie ! quels hommes nous avons été pendant notre vie, et il n'est pas besoin de le dire. Quel est, en effet, celui qui ne connaît pas Pythagore, Aristote, Platon, Chrysippe, et tous les autres, pour ne point parler de moi-même ? Qui pourrait ignorer de quels grands avantages ils ont enrichi la société ? Je passe donc tout de suite aux outrages que ce Parrhésiade, ce scélérat abominable, nous a faits, sans respect pour ce que nous sommes. Après avoir exercé la profession d'orateur, comme on nous l'a appris, il a abandonné les tribunaux ; et renonçant à la gloire qu'il s'y était acquise par la force et la subtilité de son éloquence, il rassemble, il dirige aujourd'hui contre nous ses talents, et ne cesse de tenir sur nous les discours les plus insultants, de nous appeler fourbes et imposteurs. Il cherche à persuader à la multitude qu'elle doit se moquer de nous, et nous mépriser, comme indignes d'aucune estime. Bien plus, il est déjà parvenu à inspirer à plusieurs de la haine pour nous et pour toi-même, divine Philosophie ; et ces préceptes si respectables que tu nous a enseignés, il les traite de sottises et de niaiseries ; il les récite avec un ris moqueur ; et les spectateurs, par les applaudissements et les louanges qu'ils lui donnent, nous font les plus vifs outrages.

Tel est, en effet, le caractère du peuple, qu'il se plaît à entendre les railleries et les injures, surtout lorsqu'elles ont pour objet de rendre ridicules les choses qui passent pour très respectables. C'est ainsi, par exemple, qu'il se plut autrefois à ces comédies dans lesquelles Eupolis et Aristophane, introduisant sur la scène ce Socrate ici présent, le livraient à la risée publique, et lui faisaient jouer un personnage qui lui était bien étranger. Cependant ces poètes n'osèrent hasarder de pareilles plaisanteries que contre un seul homme ; encore fut-ce pendant les Bacchanales, temps où la chose est tolérée, et où la satire semble faire partie de la fête et de l'amusement du dieu, ami des ris et de la joie : au lieu que cet homme attaque à la fois tous les personnages les plus vertueux ; c'est après y avoir longtemps réfléchi, après s'y être préparé, qu'il compose contre eux un épais volume d'injures et de blasphèmes. Il publie à haute voix ses calomnies contre Platon, Pythagore, Aristote, Chrysippe, contre moi-même et contre tous les autres, et cela, sans user du privilège d'aucune fête, sans avoir reçu de nous la moindre injure particulière. S'il n'eût ainsi agi que par un motif de vengeance, la chose portait avec soi son pardon, puisqu'il n'eût point été l'agresseur. Mais ce qui met le comble à son impudence, c'est qu'en tenant une pareille conduite, il ose se couvrir de ton nom, ô Philosophie ! Bien plus, il a corrompu le Dialogue, autrefois notre ami ; il s'en sert contre nous-mêmes, et en fait le complice et l'acteur de ses satires. Il a su même engager Ménippe, l'un de nos camarades, à s'unir à lui pour jouer la plupart de ses infâmes comédies : aussi ce cynique est-il le seul qui, trahissant la cause commune, ne soit point présent à cette audience, et ne se joigne pas à notre accusation. Il est donc juste que Parrhésiade subisse la peine que méritent ses crimes. En effet, que pourrait-il répondre, après avoir déchiré par ses calomnies, devant une si grande foule de témoins, tout ce qu'il y a de plus respectable au monde ? Il serait même important pour ces témoins qu'ils le fussent aussi de son supplice, pour empêcher qu'un autre n'ait encore la témérité de mépriser la Philosophie. Eh quoi ! garder le silence en cette occasion, et supporter une pareille offense, ne serait pas montrer de la modération, mais s'exposer à passer, avec raison, pour des hommes sans courage et sans sentiments. Et qui pourrait le souffrir ? Un homme nous produit comme des esclaves dans une salle de vente, nous fait publier par un crieur, et nous vend, les uns pour beaucoup, les autres pour quelques mines

attiques, et moi, le scélérat, pour deux oboles ; ce qui fit beaucoup rire ceux qui étaient là présents. Indignés de cette insulte, nous sommes revenus dans ce séjour pour te prier de venger l'affront que nous avons reçu.

LES RESSUSCITÉS. — A merveille, Diogène ; tu as parlé comme il fallait pour tout le monde, et tu as dit tout ce qu'il convenait de dire.

LA PHILOSOPHIE. — Cessez ces acclamations. Que l'on verse de l'eau pour l'accusé. Parrhésiade, parle à présent à ton tour : l'eau coule déjà pour toi, ne diffère donc plus.

PARRHÉSIADE. — Diogène, en m'accusant, n'a pas révélé tous mes crimes, ô Philosophie ! je ne sais par quelle distraction il en a omis le plus grand nombre ; et ceux dont il n'a point parlé sont les plus intolérables. Pour moi, loin de nier les discours qu'il me reproche d'avoir tenus ; loin de vouloir m'en justifier, je crois devoir ajouter à ce qu'il a dit, les choses qu'il a passées sous silence, et dont il ne vous a point parlé avant moi ; par là, vous pourrez mieux connaître quels sont ceux que j'ai exposés à l'encan, ceux auxquels j'ai dit des invectives, et donné les noms de fourbes et d'imposteurs. Examinez seulement une chose, si je vais dire la vérité : mais si mon discours paraît avoir quelque chose de dur et d'offensant, ce n'est pas sur moi, chargé de confondre l'imposture, c'est sur ceux qui la commettent, que doit retomber ce que cette conviction a d'odieux.

A peine ai-je connu les abus et les désagréments de la profession d'orateur, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cabales, et tous les vices dont elle est ternie, que j'ai quitté le barreau ; je le devais ; mais ce ne fut que pour rechercher les solides avantages, ô divine Philosophie ! je ne formai plus d'autre vœu que de te consacrer et de mettre sous ta protection le reste de mes jours. Il me semblait qu'échappé à l'agitation des flots d'une mer orageuse, j'entrais enfin dans un port agréable et tranquille. Je n'eus pas plus tôt entrevu les objets dont vous vous occupez, que je fus saisi, comme cela devait être, d'une admiration profonde, et pour la philosophie, et pour vous tous, qui, nous traçant le plan d'une vie plus excellente, présentez généreusement la main à tous ceux qui s'efforcent d'y parvenir, qui nous avertissez de ce qui est honnête et utile, dans la crainte que, détournés par l'erreur, nous ne franchissions les bornes de la vertu, et afin qu'attentifs aux règles que vous avez établies, nous puissions y conformer

notre vie : eh ! combien peu de gens s'y conforment aujourd'hui !

Mais je m'aperçus bientôt que plusieurs, moins épris de l'amour de la philosophie, que de la gloire qui résulte de sa profession, ressemblaient parfaitement à des gens vertueux, par leurs actions publiques, par toutes les choses qui sont peu difficiles, et dont l'imitation est à la portée de tout le monde : je veux dire par la barbe, le manteau, la démarche ; tandis que leurs actions particulières, et leur conduite privée, démentaient la gravité de leur extérieur. Leurs goûts, leurs occupations contraires aux vôtres, déshonoraient en eux la dignité de l'emploi dont ils s'étaient chargés. A cette vue, je m'indignai, et leur impudence me parut égale à celle d'un acteur tragique, qui, mou et efféminé, voudrait représenter le fier Achille, Thésée, ou le fils d'Alcmène, et qui, loin d'avoir la démarche et la voix d'un héros, ne ferait, sous un masque si noble, que des gestes lascifs. Hélène ou Polyxène n'aurait jamais supporté un tel acteur, qui aurait eu avec elle une excessive ressemblance ; et loin que Hercule, ce célèbre vainqueur, eût pu le voir tranquillement, je suis persuadé que, furieux de se voir indignement efféminisé par cet histrion, il aurait écrasé à coups de massue et le masque et l'acteur.

Quand je vis que de mauvais comédiens vous faisaient le même outrage, je ne pus supporter la manière honteuse dont ils vous représentaient, ni souffrir que des singes osassent s'imposer le masque des héros, ou imiter cet âne de Cumès, qui, couvert d'une peau de lion, voulait passer pour un lion véritable aux yeux des Cuméens, qui ne le reconnaissaient pas. Il appuyait sa fourberie d'un braire hardi et effrayant, jusqu'à ce qu'un étranger, qui se connaissait en âne et en lion, découvrit sa ruse, et le chassa à coups de bâton. Mais ce qui, surtout, me parut révoltant, était que les hommes, lorsqu'ils voyaient quelqu'un de ces hypocrites tenir une conduite pleine de méchanceté, d'indécence et d'orgueil, en rejetaient la cause sur la Philosophie, sur Chrysippe, sur Platon, sur Pythagore, ou sur celui dont le coupable avait usurpé le nom, et dont il prétendait enseigner la doctrine. La vie corrompue de cet homme, leur donnait la plus mauvaise opinion de vos maximes. On ne le jugeait point en comparant sa conduite à votre vie ; vous étiez morts depuis plusieurs siècles ; vous étiez bien loin. On le voyait faire publiquement les actions les plus honteuses, et faute de défenseur, vous étiez enveloppés dans sa condamnation, déchirés par les mêmes discours inju-

rieux. Je ne pus souffrir une conduite si odieuse ; je dévoilai leur imposture, et je les séparai de vous. Et lorsque vous devriez me récompenser du soin que j'ai pris de vous venger, vous me traînez au tribunal ! Eh quoi ! si je voyais un initié révéler les mystères de nos deux Déeses¹, et danser hors du lieu sacré² ; que, cédant à mon indignation, je lui en fisse de violents reproches, passerais-je dans votre esprit pour un impie ? Rien ne serait plus injuste. Les magistrats qui président aux jeux, ont coutume de faire punir à coups de fouet l'acteur qui, s'étant chargé de jouer le rôle de Minerve, de Neptune, ou de Jupiter, ne représente point ces dieux avec la noblesse et la dignité qui leur conviennent, et cependant ces mêmes dieux ne témoignent pas la moindre colère de ce qu'on a livré aux Mastigophores celui qui s'était couvert de leur masque, ou revêtu de leur costume. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils doivent être très contents de sa punition : car de mal jouer le rôle d'un esclave ou d'un héraut, la faute est de peu de conséquence ; mais déshonorer aux yeux des spectateurs, par la bassesse de son jeu, Hercule ou Jupiter, c'est un sacrilège abominable autant que honteux. Ce qui me parut encore d'une extrême inconséquence, c'est que la plupart de ces hommes, parfaitement instruits de votre doctrine, semblent, par la manière dont ils vivent, ne la lire et ne l'étudier que pour en contredire tous les principes. En effet, ces maximes, qu'ils ont sans cesse à la bouche, sur le mépris qu'on doit avoir pour les richesses et la vaine gloire, sur ce qu'il faut *n'estimer utile que ce qui est honnête*, s'abstenir de la colère, n'avoir aucun respect pour les grands, et leur parler comme à ses égaux ; toutes ces maximes, dis-je, sont véritablement pleines de sagesse, et tout à fait dignes d'admiration. Cependant ces mêmes hommes n'enseignent que pour un salaire, ils s'extasient à la vue des gens riches, sont avides d'argent, d'ailleurs plus colères que les petits chiens, plus lâches que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes, plus voleurs que les chats, et plus que-

¹ Cérès et Proserpine, dont les mystères se célébraient à Eleusis. Ces mystères étaient les plus saints de la religion des Grecs, à raison des vérités importantes qu'on révélait aux initiés. Celui qui les divulguait encourait la peine de mort. Le poète Eschyle fut sur le point d'être lapidé par le peuple d'Athènes, pour avoir, par hasard, fait allusion à ces mystères, auxquels il n'était point initié.

² Cette manière de parler veut dire, *divulguer les mystères*. Lucien l'explique lui-même dans le traité de la Danse.

relleux que les coqs. Ils méritent bien qu'on rie à leurs dépens, lorsqu'on les voit courir avec empressement vers tout ce qu'ils défendent, se porter en foule à la porte des riches, rechercher les festins splendides, s'y livrer à la flatterie la plus intrépide, se remplir l'estomac plus que l'honnêteté ne le permet, faire éclater leur mauvaise humeur, philosopher au milieu des pots, de la manière la plus ridicule et la plus deshonnête, et finir par ne pouvoir plus contenir l'excès du vin qu'ils ont bu. Cependant les convives éclatent de rire, crachent sur la Philosophie, ils lui reprochent de former des nourrissons aussi abominables. Mais ce qui est encore plus honteux, c'est que chacun de ces imposteurs ne manque pas de crier de toute sa force, *le seul Sage est le seul véritablement riche*¹; et un instant après, il s'avance pour demander quelque argent, et se met en colère si on ne lui donne rien : semblable à un homme qui, portant des habits royaux, la tête couverte d'une tiare élevée, le front ceint d'un diadème, et revêtu de toutes les marques de la royauté, demanderait l'aumône, parce qu'il manquerait de choses d'un moindre prix. Lorsque ces impudents veulent recourir à la libéralité publique, ils tiennent de longs discours pour prouver que les richesses doivent être communes entre les hommes, et que leur possession est fort indifférente. « Qu'est-ce, en effet, » disent-ils, que l'or et l'argent, et en quoi diffèrent-ils des « cailloux qui bordent les rivages » ? Cependant, qu'un de leurs anciens camarades, qu'un homme qu'ils traitent d'ami depuis plusieurs années, pressé par le besoin, les aborde en leur demandant quelque léger secours, alors ils gardent le silence, ils allèguent leur impossibilité, ils le brusquent et lui parlent d'un ton bien différent de celui d'autrefois ; toutes ces belles maximes sur l'amitié, sur la vertu, sur l'honnêteté, s'envolent et vont je ne sais où. Ce sont, sans doute, de ces paroles fugitives et ailées² dont ils se servent dans leurs disputes scholastiques, pour combattre les fantômes qu'ils se créent. En effet, on peut aspirer à leur amitié tant qu'il ne sera pas question d'or ou d'argent ; mais si quelqu'un vient à leur montrer seulement une obole, voilà la paix rompue ; il n'est plus, avec eux, de traités ni d'accommodements ; leurs

¹ Ceci est le sommaire de la philosophie stoïcienne : on a vu dans le Dialogue précédent, ce que Mercure dit en mettant Chrysippe en vente.

² Allusion à cette formule, qu'Homère emploie si souvent : *Il lui adresse ces paroles volantes*.

Ivres sont oubliés, et leur vertu disparaît. Rien ne leur ressemble mieux qu'une meute de chiens au milieu desquels on a jeté un os ; ils s'élancent tous à la fois dessus, s'en disputent la possession à coups de dents, et aboient après celui qui s'en est saisi le premier. On dit, à ce propos, qu'un jour un souverain d'Égypte fit apprendre à des singes à danser la pyrrhique ; ces animaux imitent mieux qu'aucun autre, les actions de l'homme ; ils furent donc instruits en peu de temps, et bientôt revêtus d'habits magnifiques ; et le visage couvert d'un masque, ils formèrent des danses. Ce spectacle eut pendant quelque temps la plus grande vogue, jusqu'à ce qu'un des spectateurs, homme plaisant, se fût avisé un jour de jeter au milieu du théâtre des noix qu'il avait dans son sein. Les acteurs ne les eurent pas plus tôt aperçues, qu'oubliant leur rôle, ils firent voir qu'ils n'étaient que des singes, et non des danseurs, ils brisèrent leurs masques, déchirèrent leurs habits, et se battirent pour avoir les noix ; le dessein de la danse fut rompu, et les spectateurs en rirent à gorge déployée.

Voilà précisément ce que font ceux dont je vous parle. Ce sont des philosophes semblables à ces singes, que j'ai villipendés dans mes satires, et jamais je ne cesserai de dévoiler leur hypocrisie, et de les couvrir de ridicule. Mais quant à vous, quant à ceux qui vous imitent (car il en est, oui, il est encore un petit nombre de vrais sectateurs de la Philosophie, qui sont solidement attachés à vos préceptes), serais-je assez insensé pour parler de vous en termes outrageants ou peu convenables ? Mais, que vais-je ici vous dire, et qu'y a-t-il de commun entre vos mœurs et celles de ces imposteurs, de ces ennemis des dieux, dignes de toute notre haine ? Dites-moi vous-mêmes, Pythagore, Platon, Chrysippe, Aristote, dites-moi quel rapport ils peuvent avoir avec vous ? En quoi leur conduite peut-elle être comparée à la vôtre ? Grands dieux ! le singe veut imiter Hercule¹. Est-ce parce qu'ils portent de larges barbes, qu'ils tiennent des écoles de philosophie, et qu'ils ont le regard sévère et farouche, qu'on doit les assimiler à vous ? Je le supporterais peut-être, s'ils pouvaient nous séduire par la justesse de l'imitation ; mais on verra plutôt un vautour imiter un rossignol, qu'eux des philosophes. Voilà ce que j'avais à dire pour ma défense : toi,

¹ Proverbe qui se dit des choses qui n'ont aucune ressemblance, aucun rapport l'une à l'autre.

Vérité, que ton témoignage confirme à mes juges la véracité de mes discours.

LA PHILOSOPHIE. — Éloigne-toi, Parrhésiade ; encore un peu plus loin. (*Aux juges.*) Et bien, que ferons-nous ? Comment trouvez-vous que cet homme ait parlé ?

LA VERTU. — Pour moi, Philosophie, pendant tout son discours, j'aurais voulu pouvoir me cacher sous la terre, tant ce qu'il a dit est véritable. En l'entendant, je reconnaissais chacun de ceux qui se livrent à ces excès ; et à mesure qu'il faisait l'énumération de leurs vices, je faisais l'application à celui-ci d'une chose, d'une autre à celui-là qui s'en est rendu coupable : enfin il a produit ces hommes au grand jour, tels qu'ils sont, et comme s'il en eût tracé le portrait. Mais il n'a pas peint seulement leur extérieur, leurs âmes y sont aussi représentées de la manière la plus exacte et la plus vraie.

LA PHILOSOPHIE. — J'ai eu beaucoup à rougir aussi, ma chère Vertu ; et vous, mes disciples, qu'en dites-vous ?

LES RESSUSCITÉS. — Et, que pourrions-nous dire, sinon qu'il faut l'absoudre de l'accusation, et l'inscrire au rang de nos amis et nos bienfaiteurs ? Nous avons éprouvé la même aventure que les habitants d'Ilion. Nous avons excité contre nous un acteur tragique à chanter les malheurs de la Phrygie¹. Qu'il chante donc et qu'il déclame contre ces hommes détestés des dieux.

DIOGÈNE. — Quant à moi, Philosophie, je donne les plus grands éloges à Parrhésiade, je me désiste de mon accusation, et le regarde comme mon ami, parce que c'est un brave homme.

LA PHILOSOPHIE. — Nous te louons, Parrhésiade ; nous te déclarons absous de l'accusation, et tu l'emportes de tous les suffrages : du reste, sache que tu es des nôtres.

PARRHÉSIADE. — J'ai déjà gagné ma première cause ; mais il me semble que je vais faire encore quelque chose de plus fort et de plus noble. O Victoire ! déesse respectable, répands ton éclat sur ma vie, et ne cesse jamais de me couronner².

¹ Un acteur célèbre passant à Troie, les habitants l'engagèrent à jouer quelques tragédies : il se refusa longtemps à leurs instances ; mais enfin, obligé de s'y rendre, il représenta aux Troyens la prise de leur ville et leurs propres malheurs. Les philosophes disent qu'ils ont éprouvé la même chose que les Troyens, parce qu'ayant forcé Parrhésiade à parler, il leur a présenté le tableau des outrages faits à la philosophie et à eux-mêmes.

² Vers d'Euripide dans les *Phéniciennes*, 1752 : ce sont aussi les deux derniers de l'*Oreste* du même poète.

LA VERTU. — Allons, commençons la seconde libation. Citons à ce tribunal ces imposteurs, afin qu'ils portent la peine des insultes qu'ils nous font tous les jours. Parrhésiade sera leur accusateur.

PARRHÉSIADE. — C'est bien dit, ô Vertu ! et toi, Syllogisme, ministre de la Philosophie, va, et penché sur la ville, appelle tous les Philosophes à ce tribunal.

LE SYLLOGISME. — Silence. Écoutez. Que tous les Philosophes montent à la citadelle pour y rendre compte de leur conduite devant la Vertu, la Philosophie et la Justice.

PARRHÉSIADE, à la Philosophie. — Vois-tu combien il y en a peu qui s'approchent, après avoir entendu la proclamation. Ils craignent la présence de la Justice, et puis le plus grand nombre d'entre eux n'a pas le temps de venir ; ils sont occupés à faire leur cour aux riches ; mais si tu veux les voir tous accourir, le Syllogisme n'a qu'à faire la proclamation en ces termes.

LA PHILOSOPHIE. — Non, Parrhésiade, appelle-les toi-même, comme tu le jugeras à propos.

PARRHÉSIADE. — Cela n'est pas difficile. Écoute. Paix là. Que tous ceux qui se disent philosophes, et ceux qui pensent que ce nom leur est dû, montent à la citadelle pour avoir part à la distribution. On donnera à chacun deux mines et un gâteau de sésame ; et quiconque étalera une barbe large et profonde recevra, en outre, un petit panier de figues. Il n'est besoin d'avoir ni Modération, ni Justice, ni Tempérance, et si on ne les a pas, toutes ces choses sont inutiles. Mais, en revanche, il faut être muni de cinq Syllogismes de toutes les espèces ; car il n'est pas possible sans cela d'être philosophe : on propose encore deux talents d'or,

A celui qui vaincra dans l'art de la dispute ¹.

Ah ciel ! comme le chemin qui monte ici est rempli de gens qui se poussent les uns les autres ! A peine ont-ils entendu parler des deux mines, qu'ils sont accourus, les uns du Pélasgique ² ; les autres du temple d'Esculape ; un plus grand nom-

¹ Parodie de deux vers d'Homère, *Iliade*, liv. XVIII, v. 507.

² Le Pélasgique était ainsi nommé, à cause des cygognes qu'on y nourrissait : cet oiseau s'appelle en grec, *pélasge* ; on prétend qu'il nourrit son père dans la vieillesse. Il y avait chez les Athéniens une loi qui obligeait les enfants à nourrir leurs père et mère, et cette loi s'appelait, *la loi des cygognes*.

bre encore de l'Aréopage, et quelques-uns du tombeau de Talus ¹. D'autres, posant des échelles contre le temple de Castor et Pollux, l'escaladent pour venir à ma justice. Leur troupe bruyante est réunie en grappe; et pour parler comme Homère, mille sortent de ce côté-ci, dix mille s'avancent de celui-là :

Et leur nombre est égal aux feuilles du printemps ².

En un instant, la citadelle va être remplie de leur foule qui s'assoit en tumulte. On ne voit partout que besace, barbe, flatterie, impudence, bâtons, gourmandise, syllogismes, avarice. Le petit nombre de ceux qui étaient venus ici sur la première proclamation est disparu. Rien du moins ne les distingue; ils sont confondus dans la foule, et leur extérieur semblable à celui des autres empêche qu'on ne les remarque. C'est cependant une chose extraordinaire, Philosophie, et dont on pourrait te faire des reproches, que tu ne leur aies encore imposé aucun signe, aucune marque distinctive; car les fourbes parviennent plutôt à se faire croire que les véritables philosophes.

LA PHILOSOPHIE. — Dans peu, tu seras satisfait. Occupons nous à présent à recevoir ceux-ci.

LES PLATONICIENS. — C'est à nous, comme Platoniciens, à recevoir les premiers.

LES PYTHAGORICIENS. — Point du tout, c'est à nous autres Pythagoriciens, car Pythagore était avant Platon.

LES STOÏCIENS. — Vous plaisantez : les philosophes du Portique l'emportent sur tous les autres.

LES PÉRIPATÉTICIENS. — Cela n'est pas vrai, et quand il s'agit d'argent, nous sommes les premiers, nous qui tirons notre nom de la promenade.

LES ÉPICURIENS. — Donnez les gâteaux et les figues aux enfants d'Épicure. A l'égard des deux mines, nous attendrons volontiers, dussions-nous être les derniers à les recevoir.

LES ACADÉMICIENS. — Où sont les deux talents? c'est à nous autres Académiciens qu'ils appartiennent, puisque personne ne sait disputer aussi fortement que nous.

¹ Talus était un ancien héros qui avait sa sépulture dans la citadelle, Sch., gr.

² *Iliade*, liv. II, v. 468.

LES STOÏCIENS. — Oui, quand les Stoïciens n'y sont pas.

LA PHILOSOPHIE. — Cessez de vous quereller. Et vous, Cyniques, ne coudoyez pas ainsi les autres, et ne frappez personne de vos bâtons. Sachez qu'on vous a appelés ici pour tout autre chose qu'une distribution. Je vais moi-même, qui suis la Philosophie, juger, avec la Vertu et la Vérité ici présentes, quels sont les véritables philosophes. Ceux dont les mœurs seront trouvées conformes à mes principes, et qui seront reconnus pour vertueux, recevront le gage de la félicité; mais les imposteurs, ceux qui n'ont aucun rapport avec nous, seront punis d'une mort aussi cruelle qu'ils sont méchants, afin que des orgueilleux n'affectent plus un rôle au-dessus de leurs forces. Eh quoi! vous fuyez la plupart sans que la pente rapide du chemin vous arrête! Il n'y a plus personne dans la citadelle, que le petit nombre de ceux qui, ne redoutant point notre jugement, sont restés pour l'attendre. Valets, ramassez cette besace qu'un Cynique a laissée tomber en s'enfuyant. Voyons ce qu'elle contient. Sont-ce des pois chiches, des livres et du pain cuit sous la cendre?

PARRHÉSIADÉ. — Point du tout; c'est de l'or, des parfums, un petit couteau de sacrifice, un miroir et des dés.

LA PHILOSOPHIE. — Ah! ah! mon brave, voilà donc les instruments de tes études philosophiques? Et c'est avec cela que tu te croyais en droit d'invectiver tout le monde et d'être le précepteur du genre humain!

PARRHÉSIADÉ. — Voilà quels ils sont tous. Examinons cependant par quel moyen nous pourrions faire connaître au plus tôt ces abus, et à quel signe on distinguera désormais, parmi les Philosophes que l'on rencontre tous les jours, ceux qui sont honnêtes et vertueux, d'avec ceux dont les mœurs annoncent une vie bien différente. Vérité, cherche le moyen d'empêcher que le Mensonge, qui voudrait régner à ta place, ne triomphe de toi, et fais en sorte que les méchants, confondus avec les gens de bien, ne profitent pas plus longtemps de l'ignorance des hommes, pour rester inconnus.

LA VÉRITÉ. — Ce sera Parrhésiade lui-même à qui nous confierons cet emploi, s'il veut bien s'en charger. Sa probité, son amitié pour nous sont connues. Il est, d'ailleurs, un de tes plus grands admirateurs, Philosophie; il faut, en conséquence, qu'accompagné de la Conviction, il aille trouver tous ceux qui se disent philosophes. Que celui qui sera reconnu

par lui pour un enfant légitime de la Philosophie reçoive une couronne d'olivier et soit appelé au Prytanée¹. Mais qu'au contraire, à chaque imposteur, à chacun de ces hommes détestables, dont le nombre est si grand, et qui n'ont que le masque de la Philosophie, qu'il rencontrera, le manteau soit arraché, la barbe rasée jusqu'à la peau avec le fer dont on coupe la barbe des boucs : qu'on lui impose une marque sur le front, ou plutôt qu'on lui brûle l'entre-deux des sourcils, et que l'empreinte de cette brûlure représente un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE. — La Vérité a raison, Parrhésiade ; éprouvons-les, comme on dit que les aigles éprouvent leurs petits aux rayons du soleil. Cependant, ce n'est pas en leur faisant fixer la lumière qu'il faut éprouver les philosophes, mais en leur présentant de l'or, de la gloire, des voluptés. Celui que tu verras n'y point arrêter sa vue et qui se montrera insensible à leur aspect, c'est celui-là qu'il faudra couronner ; mais quiconque regardera toutes ces choses d'un œil fixe et tendra la main pour recevoir de l'or, qu'on lui coupe premièrement la barbe et qu'on l'entraîne pour lui brûler le front.

PARRHÉSIADE. — Tes ordres seront suivis : tu verras bientôt un bon nombre de gens marqués d'un renard ou d'un singe, et bien peu de couronnés. Cependant, si vous vouliez, je pourrais en faire revenir quelques-uns devant vous.

LA PHILOSOPHIE. — Que dis-tu ? Tu ramènerais ici ces fugitifs ?

PARRHÉSIADE. — Sans doute : si la Prêtresse veut me prêter, pour un instant, la ligne et l'hameçon que le Pêcheur du Pirée a consacrés à Minerve.

LA PRÊTRESSE. — Les voilà avec le manche de roseau, afin que tu aies tout.

PARRHÉSIADE. — Si tu voulais pousser jusqu'au bout la complaisance, et me donner des figues et un petit morceau d'or.

LA PRÊTRESSE. — Tiens. (*Parrhésiade s'éloigne.*)

LA PHILOSOPHIE, à la Prêtresse. — Quel est donc son dessein ?

LA PRÊTRESSE. — Il a mis à l'hameçon les figues et l'or pour

¹ Palais d'Athènes, où l'on nourrissait ceux qui avaient rendu quelque service important à la république.

servir d'appât, et après s'être assis sur le sommet du mur, il a jeté la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. — Que fais-tu donc là, Parrhésiade ? Veux-tu pêcher des pierres dans le Pélasgique ?

PARRHÉSIADE. — Restez en silence pendant que je pêcherai. Toi, Neptune, dieu des Pêcheurs, et toi, belle Amphitrite, envoyez-moi un grand nombre de poissons. Ah ! j'aperçois un Saumon d'une taille prodigieuse, ou plutôt une Dorade.

LA CONVICTION. — Non, c'est un chat marin. Le voilà qui court, la gueule ouverte, sur l'hameçon. Il flaire l'or : il s'approche : il y a goûté : il y est pris ; tirez.

PARRHÉSIADE. — Aide-moi à soutenir la ligne. Bon, le voilà en haut ; voyons un peu : qui es-tu, beau poisson ? C'est un chien marin ¹. Ah dieux ! quelles dents ! Et quoi ! tu t'es laissé prendre au moment où tu léchais les pierres sous lesquelles tu espérais apparemment pouvoir te cacher ! Mais nous allons t'exposer aux yeux de tout le monde, et te suspendre par les ouïes. Arrachons-lui de la gueule l'hameçon et l'appât. Eh, eh ! il n'y a plus rien à l'hameçon. Le drôle a avalé la figue et l'or.

DIOGÈNE. — Par Jupiter ! il faut les lui faire rendre. Nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

PARRHÉSIADE. — Voilà qui est bien. Qu'en dis-tu, Diogène ? sais-tu quel est celui-ci ? Cet homme t'appartient-il ?

DIOGÈNE. — Nullement.

PARRHÉSIADE. — Ça, combien crois-tu qu'il vaille ? Pour moi, je l'ai estimé dernièrement deux oboles.

DIOGÈNE. — C'est beaucoup. On ne saurait manger d'un tel poisson. Il est d'une laideur effroyable, et sa chair est coriace ; cela ne vaut rien. Envoie-le, la tête la première, par-dessus le rempart. Jette la ligne, et tires-en un autre ; mais prends garde, Parrhésiade, que le roseau trop courbé sous le poids ne rompe dans tes mains.

PARRHÉSIADE. — Ne crains rien, Diogène, ils pèsent fort peu et sont encore plus légers que des anchois ².

¹ Le même mot signifie aussi cynique.

² Ces petits poissons étaient fort méprisés des Athéniens, à cause de la grande quantité qu'en produisaient les côtes de l'Attique. C'est ce qui fait que Diogène répond à Parrhésiade, que les philosophes sont très anchois

DIOGÈNE. — Pardieu, ils valent encore moins. Tire toujours.

PARRHÉSIADÈ. — Regarde. Quel est cet autre poisson large qui s'avance ? Il a l'air d'une Plie, ou c'est quelque Carlet. Il vient, la gueule ouverte, sur l'hameçon : il l'a avalé : il est pris : qu'on le tire.

LA CONVICTION. — Quel est-il ?

DIOGÈNE. — Il se dit disciple de Platon.

PLATON. — Et toi aussi, scélérat, tu accours sur l'or ?

PARRHÉSIADÈ. — Qu'en dis-tu, Platon, que veux-tu que nous en fassions ?

PLATON. — Qu'il aille aussi par-dessus le rempart.

DIOGÈNE. — Jette encore l'hameçon pour en avoir un autre.

PARRHÉSIADÈ. — J'en aperçois un qui s'avance, et qui certes paraît d'une grande beauté. Autant que la profondeur me permet d'en juger, il me semble avoir le dos nuancé de diverses couleurs et semé de taches d'or. Le vois-tu, Conviction ? Là : celui qui affecte les airs d'Aristote : il s'approche. Mais il s'éloigne en nageant : il regarde attentivement autour de lui. Le voilà qui revient : il ouvre la gueule ; il est pris : tirons-le.

ARISTOTE. — Ne me demande pas quel il est, Parrhésiadè, car je ne le connais pas.

PARRHÉSIADÈ. — Il ira donc aussi contre les pierres.

DIOGÈNE. — Ah ! ah ! voici une foule de poissons que j'aperçois. Ils sont de la même couleur et couverts d'épines¹. Leur aspect a quelque chose de rebutant, et ils paraissent plus difficiles à saisir que des hérissons. Il faudrait un filet pour les prendre, et nous n'en avons pas. Il suffira d'en pêcher un de tout ce troupeau. Le plus hardi d'entre eux ne manquera pas de donner sur l'hameçon.

LA CONVICTION. — Jette la ligne, si tu le juges à propos, mais auparavant garnis-la de fer à l'extrémité, de peur que quelque poisson vorace ne coupe le fil avec ses dents, après avoir avalé l'or.

PARRHÉSIADÈ. — Voilà la ligne à l'eau. Neptune, donne à ma pêche un succès favorable. Ah, ciel ! ils se disputent l'appât ; les uns, en grand nombre, s'occupent à ronger la figue, d'au-

¹ Il entend ici les Stotciens, par allusion aux épines, dont ils ont semé leur philosophie.

tres s'attachent à l'or. A merveille, en voilà un d'une belle taille qui vient de s'accrocher. Voyons : dis-nous un peu quel est ton nom. Eh mais ! je suis bien plaisant, moi, de vouloir faire parler un poisson : toute cette espèce est muette. Mais plutôt, apprends-moi toi-même, Conviction, quel est son maître.

LA CONVICTION. — C'est ce Chrysippe.

PARRHÉSIADÉ. — J'entends. Effectivement il y a de l'or dans ce nom-là¹. Et toi, Chrysippe, dis-nous, je t'en conjure par Minerve, si ces gens-là sont de ta connaissance, et si c'est, d'après ces préceptes, qu'ils agissent ainsi.

CHRYSIPPE. — Parrhésiade, tu me fais là une question injurieuse, et tu m'insultes, si tu crois que de pareils hommes m'appartiennent.

PARRHÉSIADÉ. — Fort bien, Chrysippe, je te reconnais pour un galant homme. Celui-ci ira donc, la tête la première, retrouver ses confrères. Aussi bien ce poisson est rempli de trop d'arêtes, et il y aurait lieu de craindre que quelqu'un ne s'étranglât en voulant en manger.

LA PHILOSOPHIE. — C'est assez de cette pêche, Parrhésiade. Je craindrais à la fin, comme ils sont en grand nombre, que quelqu'un de ces poissons ne s'en allât avec l'or et l'hameçon, qu'il te faudrait payer à la Prêtresse. Allons à présent faire un tour de promenade. Il est temps d'ailleurs que vous retourniez d'où vous êtes venus, de peur que vous ne passiez les bornes de la permission que Pluton vous a donnée. Et toi, Parrhésiade, vas avec la Conviction faire la ronde chez tous les philosophes, couronne ou brûle leurs fronts, selon ce que je t'ai prescrit.

PARRHÉSIADÉ. — Tu seras obéie, Philosophie. (*Aux philosophes qui retournent aux enfers.*) Adieux les plus vertueux des mortels. Pour nous, Conviction, songeons à accomplir les ordres que nous avons reçus. Vers quel endroit faut-il d'abord diriger nos pas ? irons-nous à l'Académie, ou au Portique ? Commençons d'abord par le Lycée. Peu importe, et je pense que partout où nous pourrions aller, nous aurons peu de couronnes à donner, et bien des brûlures à faire.

¹ Jeu de mots sur le mot *or*, et le nom de Chrysippe. Ces sortes de plaisanteries ne peuvent se rendre.

LE PASSAGE DE LA BARQUE

LE TYRAN

CLOTHO, CARON, MERCURE, LE TYRAN MÉGAPENTHÈS,
MICYLLE, MÉNIPPE, RHADAMANTHE, TISIPHONE.

CARON. — Allons, Clotho, ma barque est prête depuis longtemps. Tout est disposé pour faire le trajet ; la sentine est vidée, le mât dressé, la voile étendue, chacune des rames est attachée à la courroie ; rien ne m'empêche plus de lever l'ancre et de partir : cependant Mercure se fait bien attendre ; il devrait être ici : et déjà ma barque vide de passagers, comme tu le vois, aurait pu faire trois voyages aujourd'hui. Il est à peu près l'heure où l'on délie les bœufs¹, et nous n'avons pas encore gagné une seule obole. Jecrains bien que Pluton ne me soupçonne de m'acquitter avec négligence de mon emploi. C'en est cependant pas ma faute, c'est celle de Mercure : ce charmant, cet aimable conducteur des défunts, a peut-être, à leur exemple, bu là-haut de l'eau du Léthé, et il oublie de revenir nous voir. Peut-être aussi s'amuse-t-il à lutter avec les jeunes gens, à jouer de la cithare, à prononcer quelques discours, pour faire admirer son bavardage ; ou, le brave, en revenant ici, s'occupe sur la route à faire quelque tour d'escroc : c'est un de ses plus beaux talents. En vérité, il faut avouer qu'il en use bien librement avec nous, quoiqu'il ne soit tenu de rester dans notre demeure que la moitié de la journée.

CLOTHO. — Que sais-tu s'il ne lui est pas survenu quelque

¹ C'est-à-dire. voici le soir, l'heure où le laboureur quitte la charrue.

affaire, si Jupiter n'a pas eu besoin de son ministère plus longtemps que de coutume ? Ce dieu est le maître.

CARON. — Oui. Mais il ne doit pas disposer, à notre préjudice, d'un bien dont la possession est commune. Nous ne l'avons jamais retenu, ce beau messager, quand le moment de s'en aller est venu. Oh ! je vois bien la cause de son retard. On ne trouve ici que de l'asphodèle, des libations funèbres, des gâteaux, quelques offrandes sépulcrales, le reste n'est que ténèbres et obscurité profonde ; dans le ciel, au contraire, tout est lumineux et brillant, le nectar et l'ambrosie coulent en abondance : on voit bien qu'il préfère le séjour des dieux au nôtre ; quand il s'envole d'ici, c'est avec la vitesse d'un prisonnier qui s'échappe de ses fers ; mais faut-il revenir, il s'achemine lentement, pas à pas, et c'est tout ce qu'il peut faire que d'arriver.

CLOTHO. — Ne te fâche plus, Caron. Je le vois qui s'avance et nous amène un bon nombre de morts. Armé de sa verge, il chasse devant lui leur foule désolée, comme un berger qui chasse son troupeau. Mais, que vois-je ? l'un d'eux est garrotté ; un autre rit de tout son cœur ; un troisième porte une besace sur son épaule, et tient un bâton : il lance des regards sévères et fait hâter tout le monde. N'aperçois-tu pas Mercure lui-même couvert de sueur et les pieds blanchis par la poussière, haletant et pouvant à peine respirer. Qu'est-ce donc, Mercure ; pourquoi marches-tu si précipitamment ? te voilà bien agité.

MERCURE. — Ah ! Clotho, peu s'en est fallu que je n'aie aujourd'hui déserté mon emploi, en courant après ce scélérat qui avait pris la fuite.

CLOTHO. — Quel est ce téméraire ? et quel motif le portait à s'enfuir !

MERCURE. — Sans doute il voulait prolonger ses jours. C'est un roi ou un tyran, à ce que j'ai pu comprendre par ses gémissements et ses plaintes ; il regrette une grande félicité qu'il a perdue.

CLOTHO. — Et cet insensé s'enfuyait ! Il croyait donc pouvoir revenir à la vie. Avait-il oublié que son fil était rompu ?

MERCURE. — S'il s'enfuyait, dis-tu ? Tiens, sans ce brave homme qui tient un bâton, et qui m'a aidé à le reprendre et à le garrotter, il nous aurait peut-être échappé. Depuis l'instant

qu'Atropos l'a remis entre mes mains, il n'a fait que se débattre et se mutiner. Tantôt il raidissait ses pieds contre terre, et ne voulait point se laisser emmener ; quelquefois il me suppliait, avec les plus vives instances, de vouloir bien le relâcher pour quelques moments. Il ne faisait les plus magnifiques promesses, mais inutilement ; et comme tu peux penser, je suis resté ferme dans mon devoir, voyant qu'il demandait l'impossible. Enfin, nous sommes arrivés à la porte des enfers, où, suivant l'usage, j'ai rendu compte à Éaque du nombre des morts ; mais pendant que celui-ci le vérifiait sur le bordereau que lui avait envoyé ta sœur, mon détestable coquin s'est évadé sans que je m'en sois aperçu, en sorte qu'il manquait un mort à notre calcul. Alors Éaque fronçant le sourcil : Mercure, me dit-il, sache que tu n'as pas droit de tout dérober ; il doit te suffire d'exercer ton talent dans le ciel : mais chez les morts tout est compté avec exactitude, et l'on ne peut rien soustraire. Le bordereau, comme tu vois, porte quatre mille quatre morts ; il en manque un ; à moins que tu ne prétendes qu'Atropos t'a trompé par un faux calcul. A ce reproche, le rouge me monte au visage, je me rappelle aussitôt ce qui nous était arrivé pendant la route ; je regarde autour de moi, et ne voyant plus mon scélérat, je comprends qu'il a pris la fuite ; je me mets à courir après lui de toutes mes forces, par la route qui conduit à la lumière ; ce galant homme s'offrit de lui-même à m'accompagner, nous partons tous deux avec la rapidité des athlètes qui quittent la barrière, et nous joignons le déserteur au Ténare, où il était déjà arrivé, tout prêt à nous échapper.

CLOTHO. — Et bien, Caron, nous accusions Mercure de paresse.

CARON. — Allons, que tardons-nous encore à nous embarquer : n'avons-nous pas déjà perdu assez de temps.

CLOTHO. — Tu as raison ; qu'ils montent dans ta barque, et moi, mon livre à la main, assise sur l'échelle, je vais procéder à la reconnaissance de chacun des passagers, m'informer quel il est, d'où il vient, et comment il est mort. Toi, Mercure, prends-les l'un après l'autre, et range-les ici. Commence par les enfants. Que pourraient-ils en effet me répondre ?

MERCURE. — Tiens, batelier, en voilà trois cents, y compris ceux qui ont été exposés ¹.

¹ L'exposition des enfants était fréquente chez les Grecs, et permise par les lois. Les Thébains cependant rejetaient constamment cet usage criminel et

CARON. — Ah ! ah ! la bonne prise ! C'est du fruit vert ¹ que tu nous donnes là.

MERCURE. — Veux-tu, Clotho, que nous embarquions avec eux, ceux qui n'ont point été pleurés ?

CLOTHO. — Ces vieillards, dis-tu ? Oui, fais-les entrer. Qu'ai-je besoin d'aller rechercher ce qui s'est fait avant Euclide ² ? Allons, vous qui passez soixante ans, approchez. Et quoi ! ils ne m'entendent point ; la vieillesse les a rendus sourds : il faudra les enlever et les apporter ici.

MERCURE. — Tiens, en voilà quatre cent deux, tous bien desséchés et bien mûrs. Ceux-là, du moins, ont été moissonnés dans leur temps.

CLOTHO. — Par Jupiter ! ce sont des fâisins secs. Mercure, amène à présent ceux qui sont morts de blessures. Dites-moi d'abord, vous autres, quel genre de mort vous a conduits ici. Mais je vais plutôt consulter ce que le Destin a écrit sur votre compte. Il a dû mourir hier huit cent quatre combattants dans les plaines de Médie, du nombre desquels est Gobarès, le fils d'Oxiaste.

MERCURE. — Les voici.

CLOTHO. — Sept autres, poussés d'un désespoir amoureux, se sont égorgés eux-mêmes ; et le philosophe Théagène ³ s'est tué pour une courtisane de Mégare.

barbare : il était défendu chez eux, par une loi expresse, et sous peine de mort, d'exposer les enfants : mais quand le père était pauvre, il pouvait porter son enfant au moment où il venait de naître, chez le magistrat, qui le faisait élever aux frais de l'État.

¹ Littéralement des morts semblables à du raisin vert.

² Ceci est un proverbe, dont voici l'origine. Dans la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens ayant vaincu les Athéniens, établirent dans Athènes trente tyrans, qui vexèrent les citoyens, et rendirent leur tyrannie si odieuse, que les Athéniens secouèrent leur joug, les chassèrent de la ville, rétablirent l'ancien gouvernement, et nommèrent Euclide pour archonte. Comme plusieurs citoyens avaient participé aux violences des tyrans, et les avaient même favorisés, pour éviter les effets du ressentiment que pouvaient avoir contre eux ceux qu'ils avaient offensés, on rendit une loi, par laquelle on ordonna qu'il ne serait fait aucune recherche de ce qui avait pu se passer avant la nomination de l'archonte Euclide. De là est venu ce proverbe, qui s'emploie pour marquer un temps fort éloigné, comme ici, ou pour désigner une amnistie générale, comme dans l'*Hermotime*.

³ Personnage imaginaire, à moins que ce ne soit le même que le philosophe cynique, que Lucien tourne en ridicule dans le traité intitulé *la mort de Pérégrinus*.

MERCURE. — Tu le vois près de toi.

CLOTHO. — Où sont ceux qui se sont fait périr dans de mutuelles embûches, pour s'emparer de la royauté?

MERCURE. — Ils sont ici.

CLOTHO. — Et celui que sa femme et un adultère ont fait mourir?

MERCURE. — Le voilà.

CLOTHO. — Amène ici ceux que la justice a fait expirer sous le bâton ou sur la croix, et ceux que les voleurs ont assassinés : ils sont au nombre de seize. Où sont-ils, Mercure?

MERCURE. — Tiens. Vois-tu leurs blessures? A présent, si tu le veux, je vais t'amener les femmes.

CLOTHO. — Sans doute. Amène aussi ceux qui ont péri dans les naufrages : car ils sont tous morts en même temps et de la même manière. De plus, ceux que la fièvre a emportés ; mets avec eux le médecin Agathocle. Où est ce philosophe cynique, qui devait mourir après avoir mangé le souper d'Hécate¹, un œuf de purification et une sèche crue?

LE CYNIQUE. — Il y a déjà longtemps que je suis auprès de toi, Clotho. Mais quel crime avais-je donc commis, pour me laisser là-haut si longtemps? Tu m'as filé presque tout un fuseau. J'ai souvent essayé de rompre mon fil, pour descendre plus tôt ici-bas, mais rien ne le pouvait casser.

CLOTHO. — Je te laissais sur la terre pour être le censeur des vices, et le médecin des âmes ; mais puisque te voilà, monte dans la barque sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE. — De grâce, attends un moment, que nous ayons fait monter cet homme qui a les pieds et les mains liés ; je craindrais qu'il ne te séduisît par ses prières et ses promesses.

CLOTHO. — Voyons un peu quel il est.

MERCURE. — C'est le tyran Mégapenthès, fils de Lacyde².

CLOTHO. — Allons, embarque-toi.

MÉGAPENTHÈS. — Non, Clotho, ma souveraine, laisse-moi re-

¹ Voyez la remarque sur le premier Dialogue des Morts.

² Ce Mégapenthès est inconnu dans l'histoire : son nom, qui veut dire *grand deuil*, a vraisemblablement été imaginé par Lucien, pour indiquer que la tyrannie est le plus affligeant des maux qui puissent arriver à l'humanité.

tourner un instant sur la terre ; je reviendrai ensuite ici de moi-même, et sans me faire appeler.

CLOTHO. — Et pour quelle raison veux-tu remonter là-haut.

MÉGAPENTHÈS. — Permets-moi seulement d'achever mon palais ; il n'était bâti qu'à moitié, quand je l'ai quitté.

CLOTHO. — Tu es fou... Allons, monte.

MÉGAPENTHÈS. — Parque cruelle ! je te demande bien peu de temps. Accorde-moi seulement un jour, pour avertir ma femme des biens que je lui laisse, et lui montrer l'endroit où mes trésors sont enfouis.

CLOTHO. — Le Destin s'y oppose.

MÉGAPENTHÈS. — Tant d'or va donc être perdu !

CLOTHO. — Il ne le sera pas, ton cousin Mégaclos va s'en emparer.

MÉGAPENTHÈS. — Oh ! quel outrage ! un ennemi que mon indolence m'a trop fait épargner.

CLOTHO. — C'est lui qui te succédera ; il vivra encore quarante-quatre ans et un peu plus ; il jouira de tes maîtresses, de tes trésors, de tes habits somptueux.

MÉGAPENTHÈS. — Que tu es injuste, Clotho, de distribuer mes richesses à mes ennemis les plus cruels !

CLOTHO. — Et toi, ne t'es-tu pas rendu maître de celles de Cydimaque, que tu fis mourir après avoir égorgé ses enfants sous ses yeux !

MÉGAPENTHÈS. — Mais à présent, du moins, ses biens m'appartiennent.

CLOTHO. — Non, le temps de ta jouissance est passé.

MÉGAPENTHÈS. — Écoute, Clotho ; je veux te parler en particulier, et sans témoins.

CLOTHO. — Éloignez-vous, vous autres.

MÉGAPENTHÈS. — Si tu veux me laisser échapper, je te donnerai mille talents d'or monnayé : tu les auras dès aujourd'hui.

CLOTHO. — Insensé, tu songes encore à l'or et aux talents !

MÉGAPENTHÈS. — J'y ajouterai, si tu veux, deux cratères, qui pèsent chacun cent talents d'or pur : ce sont eux que je pris à Cléocrite, quand je l'eus fait assassiner.

CLOTHO. — Qu'on emporte ce tyran ; car il n'est pas disposé à s'embarquer de bon gré.

MÉGAPENTHÈS. — Ah ! je vous conjure... il me reste encore à finir un rempart et un port commencés. Hélas ! je les aurais achevés, si j'eusse encore vécu cinq jours.

CLOTHO. — Il n'y faut plus penser ; un autre achèvera ton rempart.

MÉGAPENTHÈS. — Ce que je vais te demander est du moins bien raisonnable.

CLOTHO. — Qu'est-ce que c'est ?

MÉGAPENTHÈS. — Laisse-moi vivre seulement jusqu'à ce que j'aie subjugué les Pisides, imposé un tribut aux Lydiens, et élevé à ma gloire un monument superbe, sur lequel je graverai les belles actions de mon règne.

CLOTHO. — Ce que tu demandes là, n'est pas l'ouvrage d'un jour ; c'est l'occupation de plus de vingt années.

MÉGAPENTHÈS. — Et bien, me voilà prêt à te donner caution d'un prompt retour ; si tu le veux, je te livrerai pour ôtage le favori que je me destinais pour successeur.

CLOTHO. — Comment, scélérat ! celui que tu as si souvent souhaité pouvoir laisser vivant sur la terre ?

MÉGAPENTHÈS. — Il est vrai, c'est tout ce que je désirais alors mais à présent je considère mon intérêt.

CLOTHO. — Il descendra bientôt ici lui-même, massacré par le nouveau roi.

MÉGAPENTHÈS. — Ah, ciel ! Et bien, Parque impitoyable, tu ne me refuses pas du moins une chose.

CLOTHO. — Quelle est-elle ?

MÉGAPENTHÈS. — Je voudrais savoir ce qui doit arriver après ma mort.

CLOTHO. — Apprends-le donc, et que cette connaissance soit pour toi un supplice. Ton esclave Midas épousera ta femme, dont il jouit déjà depuis longtemps.

MÉGAPENTHÈS. — Il serait assez perfide ! lui que j'affranchis à la persuasion de ma femme.

CLOTHO. — Ta fille sera bientôt inscrite au rang des concubines du nouveau tyran. Les statues qu'on t'avait dressées

vont être renversées et seront l'objet du mépris et des insultes de tous ceux qui les verront.

MÉGAPENTHÈS. — Dis-moi, aucun de mes amis n'est-il donc indigné des outrages qu'on me fait ?

CLOTHO. — Tes amis ! Qui jamais fut le tien ? Comment aurait-on pu le devenir ? Ignores-tu que tous ceux que tu voyais tous les jours ramper à tes pieds, n'étaient que des esclaves guidés par la crainte ou l'espoir, qui n'aimaient en toi que l'empire et la fortune, et se pliaient aux circonstances ?

MÉGAPENTHÈS. — Cependant, lorsque dans les festins, mes sujets faisaient des libations, elles étaient toujours accompagnées de vœux faits à haute voix pour ma prospérité, et chacun de mes courtisans paraissait disposé à donner s'il le fallait sa vie pour la mienne. Enfin ils ne juraient que par mon nom.

CLOTHO. — Cefut, malgré cela, au sortir du souper que tu fis hier chez l'un d'eux, que tu as perdu la vie : et la dernière coupe qu'on te présenta, est celle qui t'a précipité sur ces bords.

MÉGAPENTHÈS. — C'est donc cela que j'y trouvai un certain goût amer : mais pour quelle raison m'a-t-on empoisonné ?

CLOTHO. — Oh ! tu en demandes trop : tu devrais déjà être embarqué.

MÉGAPENTHÈS. — Il y a une chose qui me tourmente, Clotho, et pour laquelle je voudrais revoir la lumière, ne fut-ce que pour un moment.

CLOTHO. — Qu'est-ce que c'est ? cela me paraît d'une grande importance.

MÉGAPENTHÈS. — Hier au soir, Carion, mon valet, entre dans mon appartement, et voyant que j'étais sur le point de mourir et que personne ne veillait auprès de moi, il ferme la porte, prend Glycerion, ma concubine, (avec laquelle, sans doute, le drôle vivait déjà familièrement) et en jouit sous mes yeux, comme s'il n'avait point eu de témoins ; ensuite, quand il eut satisfait sa passion, il jette les yeux sur moi : Ah, méchant homme ! me dit-il, combien de fois m'as-tu fait battre injustement ? A ces mots, il m'arrache la barbe, me donne vingt soufflets, et tirant du fond de sa poitrine un large crachat, il m'en couvre le visage, puis il sort en me disant : *Va-t'en au*

séjour des impies. Je brûlais de colère ; mais je ne pus me venger ; la force et la voix m'avaient abandonné. Pour ma perfide maîtresse, sitôt qu'elle entendit le bruit de ceux qui venaient me voir, elle se mouille les yeux avec de la salive, pour faire croire qu'elle pleurait ma perte, pousse des sanglots, et s'éloigne en prononçant tendrement mon nom. Oh ! si je les tenais...

CLOTHO. — Cesse tes vaines menaces, et monte dans la barque ; il est temps de te rendre au tribunal.

MÉGAPENTHÈS. — Et qui osera porter son suffrage contre un roi ?

CLOTHO. — Contre un roi, personne ; mais contre un mort, ce sera Rhadamanthe. Tu vas, tout à l'heure, connaître sa justice et comme il sait rendre à chacun ce qu'il a mérité. Allons, plus de retard.

MÉGAPENTHÈS. — Ah ! Clotho, rends-moi, si tu veux, simple particulier, pauvre, esclave, au lieu de roi ; mais du moins laisse-moi revivre ¹.

CLOTHO. — Où est l'homme au bâton ? Et toi, Mercure, tirez-le vous deux par les pieds jusque dans la nacelle, car il n'y montera jamais de lui-même.

MERCURE. — Allons, viens ici, fuyard. Tiens. Caron, empare-toi de ce coquin ; et pour plus de sûreté, attache-le au mât.

MÉGAPENTHÈS. — Je dois du moins m'asseoir à la place d'honneur.

CLOTHO. — Pour quelle raison, je te prie ?

MÉGAPENTHÈS. — Parce que j'étais roi, que j'avais une garde nombreuse.

CLOTHO. — Eh bien, ton valet n'avait-il pas raison de l'arracher la barbe ? Insensé ! je te rendrai la royauté amère, en te faisant tâter du bâton.

MÉGAPENTHÈS. — Comment ! un cynique osera lever le bâton sur moi ! Ne te souvient-il plus que pour prix de ta hardiesse et de tes discours insolents, j'ai failli te faire empaler.

CLOTHO. — C'est pour cela même que je t'ai fait attacher à ce mât.

¹ Allusion au discours que l'ombre d'Achille tient à Ulysse, au dixième livre de l'*Odyssée*, v. 488. Voyez aussi le quinzième Dialogue des Morts.

MICYLLE. — Dis-moi donc, Clotho, ne feras-tu point d'attention à moi. Faut-il, parce que je suis pauvre, que je m'embarque le dernier ?

CLOTHO. — Et qui es-tu !

MICYLLE. — Le savetier Micylle.

CLOTHO. — Et quoi ! un moment de retard te fait-il tant de peine ? Vois ce tyran, il offre des trésors, si l'on veut le laisser aller pour quelques instants. En vérité, je suis surprise que la grâce qu'on te fait puisse si peu te plaire.

MICYLLE. — Sache, ô Parque puissante ! que la récompense du Cyclope ¹, et la promesse d'être mangé le dernier, ne me flatte aucunement. En effet, que ce soit le premier, que ce soit le dernier, il faut toujours être mangé. D'ailleurs ma condition est bien différente de celle des riches ; et, comme dit le proverbe, il s'en faut d'un diamètre entier que nos genres de vie ne se touchent. Ce tyran, lorsqu'il était au monde, passait pour un homme heureux ; chacun avait les yeux fixés sur lui, sa présence inspirait le respect et la crainte : en mourant il a quitté de si grandes richesses, des habits si magnifiques, de si belles femmes, des mignons si charmants, des festins si délicats, que ce n'est pas sans raison qu'il gémit de se voir arraché du sein de ces délices : l'âme en effet, par je ne sais quel charme s'attache à tous ces biens, comme à une espèce de glu ; elle ne peut consentir à en être séparée ; il semble que le temps l'ait, en quelque sorte, identifiée avec eux ². Bien plus, les riches croient indestructible la chaîne dont ils se sont chargés ; et lorsqu'une force supérieure les entraîne, ils poussent des cris douloureux ; ces hommes qui autrefois paraissaient si fiers, si hardis, ne sont plus que des lâches, lorsqu'ils s'agit de descendre dans la route qui mène aux enfers ; ils regardent à tout moment derrière eux, semblables à des amants malheureux ; quelque éloignés qu'ils soient, ils veulent encore voir la lumière : c'est ce que faisait tout à l'heure ce tyran insensé, qui avait pris la fuite, et qui l'a fatigué de ses supplications. Mais moi, qui ne possédais rien dans ce monde, qui n'avais ni campagne, ni maisons, ni trésors, ni meubles somptueux, ni gloire, ni statue, j'étais toujours prêt à partir.

¹ Dans l'*Odyssée*, liv. IX, v. 369, Polyphème, pour remercier Ulysse du vin qu'il lui a donné à boire, lui promet de ne le manger que le dernier.

² Le grec dit : *Comme si depuis longtemps elle était liquée*.

Au premier signal d'Atropos, j'ai jeté gaiement mon tranchet et mon cuir, et prenant un soulier dans mes mains ¹, en deux sauts je suis accouru ici, nu pieds, sans me donner seulement le temps de me débarbouiller ; j'ai constamment suivi la Parque, ou plutôt je la précédais en regardant toujours devant moi ; rien de ce que je laissais en arrière ne me rappelait, et ne m'obligeait à retourner la tête. Par Jupiter ! je vois qu'ici tout est au mieux ! l'égalité la plus parfaite y règne, et personne ne diffère de son voisin : cela me paraît très agréable. J'imagine encore que d'impitoyables créanciers ne viennent point ici redemander ce qui leur est dû ; on n'y paie point d'impôt, sans doute, et le meilleur, c'est qu'on n'y gèle point de froid, qu'on n'y tombe point malade, qu'on ne craint pas d'être battu par les riches ; tout se passe ici fort tranquillement, et c'est l'autre monde renversé : car nous autres pauvres hères, nous rions ici tout à notre aise, tandis que les riches se désolent.

CLOTIO. — Effectivement, Micylle, il y a longtemps que je te vois rire, qui donc peut te mettre en gaieté ?

MICYLLE. — Apprends, respectable Déesse, que là-haut je logeais auprès de ce tyran. Tous les jours j'étais témoin de sa pompe et de sa magnificence ; il me paraissait égal aux dieux : ses habits de pourpre, la foule de ses esclaves, ses vases enrichis de pierreries, l'or dont brillait son palais, ses lits soutenus sur des pieds d'argent, me donnaient la plus haute idée de sa félicité ; mais surtout la fumée délicieuse des mets que l'on apprêtait pour ses festins, me chatouillait vivement l'odorat : en un mot, son bonheur l'élevait à mes yeux, au-dessus de la condition des hommes, et peu s'en fallait, à sa démarche altière, au respect et à la crainte qu'inspirait sa présence, que je ne le crusse le plus beau des mortels ; sa fortune semblait accroître sa taille d'une coudée royale ²... Mais, lorsqu'après sa mort je l'ai vu dépouillé de son faste, il ne m'a plus paru qu'un objet ridicule, et je n'ai pu m'empêcher de rire de ma simplicité, qui me faisait admirer un scélérat, et juger de sa félicité par l'odeur de sa cuisine, et par la couleur de ses habits teints du sang de coquillages qu'on trouve dans la mer de

¹ On enterrait toujours les morts avec quelque attribut qui désignait leur talent ou leur métier. C'est à cet usage que Micylle fait allusion.

² La coudée ordinaire était de deux pieds et demi ; la coudée royale avait trois doigts de plus

Laconie. Cependant ce n'est pas là le seul sujet de mes rires : et quand j'ai vu l'usurier Gniphon pleurer de désespoir de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses : quand je l'ai vu furieux de laisser malgré lui son héritage au débauché Rodocharès son plus proche parent, que la loi appelle le premier à sa succession, je n'ai pu mettre de bornes à mes éclats de rire, surtout lorsque je me suis rappelé l'air pâle, crasseux et dégoûtant que lui donnait autrefois sa sordide avarice, tous les soucis, toutes les inquiétudes dont son front était chargé. Ce vieux fou ne fut riche que du bout des doigts, qu'il occupait sans cesse à compter ses talents et ses myriades ¹, amassées obole à obole, et que bientôt l'heureux Rodocharès va répandre avec profusion. Mais pourquoi ne partons-nous pas ? nous aurons assez de quoi rire pendant la traversée, en entendant leurs lamentations.

CLOTHO. — Et bien, monte, le batelier va lever l'ancre.

CARON. — Oh ! l'ami ! où vas-tu ? ma barque est pleine. Reste là jusqu'à demain matin, à la pointe du jour je te passerai.

MICYLLE. — Quelle injustice tu me fais, Caron ! laisser à bord un mort de la veille, et qui sent déjà. Je te citerai au tribunal de Rhadamanthe. Hélas ! que je suis malheureux ! ils sont déjà partis, et l'on m'abandonne seul sur ce rivage. Mais pourquoi ne pas les suivre à la nage ? Je suis mort et je ne crains plus de me noyer, si les forces me manquent ; aussi bien je n'ai pas une obole pour payer le droit du batelier.

CLOTHO. — Qu'est-ce que je vois ? Demeure, Micylle ; il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLLE. — Bon ! J'arriverai encore avant vous à l'autre bord.

CLOTHO. — Je te le défends... Approchons-nous plus tôt de lui pour le prendre. Toi, Mercure, tends-lui la main et fais-le monter.

CARON. — Et où voulez-vous qu'il se place ; ne voyez-vous pas que tout est plein ?

MERCURE. — Et bien ! il se mettra sur les épaules du tyran.

¹ La myriade valait dix mille drachmes, et la drachme à peu près 90 centimes de notre monnaie actuelle.

CLOTHO. — L'idée de Mercure est excellente. Allons Micylle, monte, et foule aux pieds la tête de ce scélérat. Voguons sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE. — Ma foi, Caron, s'il faut t'avouer la vérité, je n'ai pas une obole pour payer mon passage. Je ne possède rien que cette besace et ce bâton. Mais en récompense, si tu veux accepter mes services me voilà prêt à vider la sentine, ou à ramer ; et si tu me donnes de bons outils, tu n'auras pas à te plaindre de moi.

CARON. — Et bien, rame donc, je me contenterai de ce paiement.

LE CYNIQUE. — Ne faut-il pas aussi dire quelque chanson de vaisseau ?

CARON. — Oui : en sais-tu quelqu'une qui soit bonne pour des marins ?

LE CYNIQUE. — J'en sais une foule : mais tous ces gens-là chantent sur un ton bien différent et leurs lamentations vont troubler ma musique.

UN RICHE. — Hélas ! mes biens !

UN AUTRE. — Ah ! mes belles campagnes ! Malheureux ! quelle maison j'ai quittée !

UN AUTRE. — Oh ! combien de talents je laisse à mon héritier qui va les dissiper !

UN AUTRE. — Hé ! mes petits enfants !

UN AUTRE. — Qui vendengera les vignes que j'ai plantées l'année passée ?

MERCURE. — Et bien, Micylle, tu ne pleures pas ? Allons, allons, il n'est permis à personne de passer le Styx sans répandre des larmes.

MICYLLE. — Comment ! Je n'ai aucun sujet de me désoler : le trajet est si heureux !

MERCURE. — N'importe, il faut donner quelque chose à la coutume : allons, pleure.

MICYLLE. — Tu le veux, Mercure ; à la bonne heure, je pleurerai. Ah ! mes vieux cuirs ! mes vieux souliers, mes savates pourries ! Le malheureux Micylle ne restera plus du matin jus-

¹ Ces sortes de chansons servaient à encourager les rameurs.

qu'au soir sans manger. Je ne passerai plus l'hiver sans chaussure ; l'on ne me verra plus courir les rues, vêtu à peine, et grelottant de froid. Qui héritera de mon alène et de mon tranchet ? Ma foi, c'est assez pleurer, et déjà nous abordons.

CARON. — Ça, qu'on paie, avant de descendre, le droit du batelier. Toi, paie aussi. Bon, chacun m'a donné ; et toi, Micylle, donne aussi ton obole.

MICYLLE. — Tu plaisantes, je crois, Caron. Va, tu écrirais plutôt sur l'eau, que de tirer une obole de Micylle ; et sais-je seulement si une obole est ronde ou carrée ?

CARON. — Oh ! la belle traversée ! j'ai fait aujourd'hui un gros gain ! Descendez toujours. Je vais à présent chercher les chevaux, les bœufs et les chiens : car il faut bien aussi qu'ils passent le fleuve.

CLOTHO. — Conduis ces ombres, Mercure, tandis que je vais retourner à l'autre bord chercher Indopate et Hérarnitres, deux frères qui se sont tués l'un l'autre en combattant pour les limites de leur pays.

MERCURE. — Avancez, vous autres, ou plutôt suivez-moi tous à la file.

MICYLLE. — Par Hercule ! quelle obscurité ! Où donc est le beau Mégille ? Comment distinguer ici Phrynée de Simmyque ¹, et décider laquelle des deux est la plus belle ? Tout se ressemble en ces lieux ; tous les objets y sont de la même couleur ; l'un n'y est pas plus beau que l'autre. Ce méchant manteau qui me paraissait si vilain, est à présent aussi précieux que la pourpre de ce tyran : mes vêtements et les siens sont également invisibles et plongés dans les ténèbres. Cynique, où es-tu donc ?

LE CYNIQUE. — Me voici, Micylle. Nous ferons route ensemble, si tu veux.

MICYLLE. — Volontiers. Donne-moi la main. T'es-tu jamais fait initier aux mystères d'Eleusis ? Ne trouves-tu pas que ce qui se passe ici leur ressemble assez ?

LE CYNIQUE. — Tu as raison. Tiens, voilà une femme qui s'avance vers nous, un flambeau à la main ; son regard inspire l'effroi ; c'est sans doute quelque furie.

MICYLLE. — A sa démarche elle en a l'air.

¹ Deux fameuses courtisanes de l'antiquité.

MERCURE. — Tisiphone, reçois ceux-ci : il y en a mille quatre.

TISIPHONE. — En vérité ! il y a longtemps que Rhadamanthe vous attend.

RHADAMANTHE. — Amène-les ici, Tisiphone. Et toi, Mercure, appelle leur cause.

LE CYNIQUE. — Ah ! Rhadamanthe ! je te conjure par les mânes de ton père, de faire examiner la mienne la première.

RHADAMANTHE. Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE. — C'est que je veux me porter accusateur d'un homme dont je connais la vie et toutes les mauvaises actions : mon témoignage ne serait d'aucun poids, si l'on ne savait auparavant qui je suis et quelle a été ma conduite.

RHADAMANTHE. — Et qui es-tu ?

LE CYNIQUE. — Philosophe cynique de profession.

RHADAMANTHE. — Approche et présente-toi au tribunal. Mercure, appelle les accusateurs.

MERCURE. — Si quelqu'un a une accusation à intenter contre ce Cynique, qu'il s'avance.

RHADAMANTHE. — Personne ne paraît. Mais cela ne suffit pas, mon ami ; allons, dépouille-toi, que nous voyons tes taches.

LE CYNIQUE. — Et quelles taches puis-je avoir ?

RHADAMANTHE. — Chaque faute que vous commettez pendant la vie, imprime sur vous une tache invisible qui pénètre jusqu'à l'âme.

LE CYNIQUE. — Et bien me voilà nu ; examine à présent si j'ai quelqu'une de ces marques dont tu parles.

RHADAMANTHE. — Il n'y en a pas une. En voici cependant trois ou quatre que l'on aperçoit à peine. Mais, qu'est-ce ceci ? Voilà des traces de brûlures. Comment as-tu fait, Cynique, pour effacer ou plutôt pour extirper ces taches ? Par quel moyen es-tu parvenu à te rendre aussi pur ?

LE CYNIQUE. — Je te le dirai volontiers. Autrefois la jeunesse et l'ignorance me firent commettre bien des fautes et contracter un grand nombre de souillures ; mais du moment que j'ai commencé à philosopher, peu à peu j'ai lavé mon âme de toutes les taches.

RHADAMANTHE. — Tu as fait usage, mon ami, d'un excellent remède : il ne pouvait manquer de réussir. Va dans les îles

des bienheureux, jouir de la société des gens de bien : mais reste un moment ici, pour porter ton accusation contre le tyran. Qu'on appelle la cause des autres.

MICYLLE. — Rhadamanthe, ma cause est bien courte : un instant d'examen suffira. Me voilà déjà nu ; regarde.

RHADAMANTHE. — Qui es-tu ?

MICYLLE. — Le savetier Micylle.

RHADAMANTHE. — A merveille, Micylle, ta pureté est parfaite ; tu n'as pas une seule tache. Va avec le Cynique. Qu'on appelle le tyran.

MERCURE. — Mégapenthès, fils de Lacyde, approche. Et bien ! où vas-tu donc ? C'est toi-même tyran, que j'appelle. Tisiphone, saisis-le au collet et fais-le venir de force. Toi, Cynique, commence ton accusation ; convaincs-le de tous ses crimes : le coupable est devant toi.

LE CYNIQUE. — Je n'ai pas besoin de parler pour le convaincre ; aux taches dont il est couvert, vous connaîtrez aisément quel homme ce peut être. Je vais néanmoins le démasquer et mettre en deux mots tous ses crimes au grand jour. Je crois devoir passer sous silence la conduite qu'il a tenue lorsqu'il n'était que simple particulier ; mais, par la suite, s'étant associé avec des gens hardis et déterminés à tout entreprendre, il leva l'étendard de la révolte ; il rassembla des satellites, s'érigea en tyran de sa propre patrie, et fit périr plus de dix mille citoyens, sans aucune forme de procès, uniquement pour les dépouiller de leurs biens. Parvenu, par ses scélératesses, au comble de la fortune, il n'y eut pas de débauche qu'il ne commit, il traita ses concitoyens avec une cruauté inouïe, déshonora leurs femmes et leurs filles, corrompit les jeunes garçons, et fit à tous ses sujets les outrages les plus insultants. Il n'est point de supplice qui puisse égaler son orgueil, son faste, et les mépris qu'il affectait envers ceux qui l'abordaient. On eût plus tôt regardé fixement le soleil dans tout son éclat que ce tyran superbe. Il serait impossible de dire combien de tourments inouïs jusqu'alors sa barbarie lui fit inventer ; ses plus proches parents mêmes n'étaient pas à l'abri de sa cruauté. Qu'on appelle à présent à ce tribunal tous ceux qu'il a fait mourir, et vous verrez si mon accusation est fondée ; mais il n'est pas nécessaire de les appeler, ils accourent ici d'eux-mêmes. Voyez comme ils environnent ce tyran, comme ils le pressent ! Tous ont péri par les cruautés de ce monstre ; les

uns, parce qu'ils avaient de belles femmes, ont été victimes de ses artifices ; et les autres, parce qu'ils n'ont pu voir sans indignation qu'il prostituât leurs enfants. Les richesses de ceux-ci furent leur seul crime, et il a tué ceux-là en haine de leur probité et de leur sagesse, qui les empêchaient d'applaudir à ses crimes.

RHADAMANTHE. — Que réponds-tu à cela, homme infâme ?

MÉGAPENTHÈS. — Je suis coupable, je l'avoue, des meurtres dont le Cynique m'accuse ; mais les adultères, les vols, les débauches qu'il me reproche, sont autant de calomnies.

LE CYNIQUE. — Eh bien ! Rhadamanthe, je vais t'en produire des témoins.

RHADAMANTHE. — Quels sont-ils ?

LE CYNIQUE. — Mercure, fais venir ici le lit et la lampe de ce tyran, tous deux attesteront les crimes qu'il a commis en leur présence.

MERCURE. — Le lit et la lampe de Mégapenthès, approchez. Bien ; les voici.

RHADAMANTHE. — Dites-nous quelles actions vous avez vu faire à Mégapenthès ; que le lit parle le premier.

LE LIT. — Tout ce dont le Cynique l'accuse est véritable ; et j'aurais honte, roi Rhadamanthe, de te rapporter toutes les infamies qui se sont passées sur moi.

RHADAMANTHE. — Ce témoignage est clair, quoiqu'il n'ose en dire davantage. Lampe, parle à présent.

LA LAMPE. — J'ignore ce qui s'est passé pendant le jour ; j'étais absente alors ; mais je n'oserais dire tout ce que je lui ai vu faire et souffrir durant la nuit, ni de combien d'horreurs il m'a rendu témoin. Mille fois j'ai voulu m'éteindre, et ce n'était qu'à regret que je consumais mon huile, car cet infâme me forçait à regarder de près ses abominations et souillait ma lumière de cent façons différentes.

RHADAMANTHE. — Ces témoignages suffisent. Dépouille-toi maintenant de ta pourpre, que nous puissions compter tes taches... Grands dieux ! il en est couvert ; elles le rendent tout livide ! Par quels tourments pourra-t-on assez le punir ? Dois-je le faire plonger dans le fleuve de feu, ou le livrer à Cerbère ?

LE CYNIQUE. — Non, Rhadamanthe ; mais, si tu veux, je

vais te proposer un supplice d'un nouveau genre, et qui convient bien à ses crimes.

RHADAMANTHE. — Parle, et je t'aurai la plus grande obligation.

LE CYNIQUE. — On a coutume, je crois, de faire boire aux morts de l'eau du fleuve d'Oubli.

RHADAMANTHE. — Sans doute.

LE CYNIQUE. — Que lui seul soit condamné à n'en point boire.

RHADAMANTHE. — Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE. — Le souvenir de sa puissance et de ses voluptés passées sera pour lui un supplice affreux.

RHADAMANTHE. — Tu as raison. Qu'il subisse ce châtiment. Qu'on l'attache auprès de Tantale, et qu'il se souvienne toujours de tout ce qu'il a fait durant sa vie.

DES GENS DE LETTRES

QUI SE METTENT AUX GAGES DES GRANDS

Par où commencer, mon cher ami, par où finir, comme on dit communément¹, pour te faire l'énumération de tous les désagréments qu'il faut subir, de toutes les complaisances qu'il faut avoir, quand on s'engage à vivre auprès des grands, et qu'on recherche l'amitié des gens riches, si toutefois on peut appeler amitié un si triste esclavage ? Je connais la plus grande partie des maux attachés à cette condition, non pour les avoir éprouvés moi-même, je n'ai point encore été dans cette cruelle nécessité, et veuillent les dieux que je n'y sois jamais réduit ; mais plusieurs qui sont tombés dans ce genre de vie m'en ont fait connaître tous les dangers ; les uns, encore plongés dans cet abîme, gémissaient des maux infinis dont ils étaient accablés ; d'autres, échappés de leurs fers, aimaient à se rappeler tout ce qu'ils avaient eu à souffrir et se livraient à un secret sentiment de joie, lorsqu'ils réfléchissaient de quels tourments ils étaient enfin délivrés. Ces derniers me paraissaient les plus dignes de foi, car ils avaient passé, pour ainsi dire, par tous les degrés de cette initiation douloureuse ; ils en avaient observé toutes les circonstances, depuis l'origine jusqu'à la fin. Je les écoutais donc avec une attention particulière et ne me lassais point de leur entendre raconter ce qu'ils appelaient leur naufrage et le salut inespéré qui leur avait rendu la vie. Tels sont à peu près ces infortunés que l'on rencontre en foule auprès des temples, et qui, la tête rasée, font aux passants la description des tempêtes qu'ils ont essuyées, leur peignent les vagues amoncelées, la tourmente

¹ Proverbe tiré de l'*Odyssée*, liv. IX. v. 14 ; ou de l'*Illiade*, liv. V v. 703.

les écueils, les marchandises jetées à la mer, les mâts brisés, les gouvernails mis en pièces. Vient ensuite l'apparition des Dioscures, car ce sont eux ordinairement qui terminent cette tragédie, ou bien quelque divinité tutélaire, descendue sur sa machine¹, s'est assise au haut du mât, ou se tenant à la poupe, elle a dirigé vers un rivage tranquille le vaisseau qui voguait légèrement sur les flots ; enfin, les passagers sont descendus en sûreté, rendant grâces au dieu de sa protection bienfaisante ; ces gens prennent un ton tragique, ajoutent mille circonstances suggérées par le besoin qui les presse, et pour recevoir d'un plus grand nombre de personnes en paraissant non seulement malheureux, mais encore amis des dieux, et par l'espoir d'exciter la générosité de leurs auditeurs, qui verront en eux des infortunés que les dieux chérissent encore.

Mais quelle différence d'entendre ceux qui ont éprouvé les orages domestiques, faire le tableau des tempêtes et des montagnes de flots, s'il est permis de le dire. Écoutez-les. D'abord, la mer calme et tranquille les invitait à s'embarquer ; mais que n'ont-ils pas eu à souffrir durant le cours de la navigation ? La soif, le mal de cœur, les travaux de la sentine ; enfin, ils ont vu leur malheureux navire se briser contre un écueil caché sous les eaux, ou contre un rocher escarpé sur lequel ils se sont sauvés à la nage, nus et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Encore ai-je aperçu, à travers le récit de ces infortunés, que la honte leur faisait passer sous silence, une foule de détails qu'ils auraient voulu ensevelir dans un profond oubli ; mais j'en ai assez recueilli pour connaître de quels inconvénients la société des grands est accompagnée, et je ne balancerai point, mon cher Timoclès, à t'en faire l'exposé fidèle ; car il me semble que depuis longtemps tu médites en secret d'embrasser ce genre de vie. Si la conversation vient à tomber sur cette matière, si, pour faire l'éloge de cette vie mercenaire et vanter le bonheur de ceux qui s'y livrent, on s'écrie : « Quelle félicité de compter, parmi ses amis, les premiers citoyens de Rome ! Qu'il est doux de se voir logé somptueusement, de voyager à son aise, mollement couché sur un char attelé de chevaux blancs, de recevoir encore une riche récompense de ton amitié et de ta complai-

¹ Proverbe dont le sens est, *un dieu qui vient fort à propos*, comme dans les tragédies, où le poète ne pouvant terminer heureusement la catastrophe, fait descendre un dieu, qui met tout le monde d'accord. Ces sortes de dénouements étaient très usités chez les anciens qui cependant s'en moquaient.

sance à partager cette vie délicieuse, d'être enfin un de ces heureux mortels, pour qui tout croît sans soin et sans culture! » Attentif à ces discours, déjà tu ouvres la bouche, prêt à saisir cette amorce séduisante. Or, afin que mon amitié pour toi soit, par la suite, à l'abri de tout reproche; afin que tu ne puisses pas me dire un jour que te voyant prêt à dévorer un pareil hameçon avec la figue, je n'ai point arrêté l'appât avant qu'il fût dans ton gosier, mais que j'ai attendu que tu fusses attiré hors de ta retraite et enfermé pour répandre sur ton sort des larmes inutiles; afin, dis-je, que tu ne puisses pas m'adresser des reproches mérités auxquels je n'aurais rien à répondre; sache, avant tout, que le filet dans lequel tu veux t'engager est sans issue; examine-le avec attention avant que d'y tomber. Prends l'hameçon dans tes mains, touche sa triple pointe, essaye-la sur ta joue gonflée de vent, et si tu crois qu'on puisse aisément l'éviter, si ses blessures te paraissent peu dangereuses, si tu sens enfin qu'elle n'entraîne point sa proie avec une force irrésistible, et qu'il est aisé de s'en débarrasser, alors mets-moi, j'y consens, au rang de ces hommes que leur lâcheté condamne à une faim perpétuelle; rappelle ton courage; poursuis ton amorce, si tu le juges à propos, et comme un loup marin, dévore-la tout entière.

C'est à toi principalement que s'adresse ce discours; cependant, les philosophes et ceux qui ont embrassé comme toi une profession grave et sérieuse ne sont pas les seuls auxquels il pourra être utile; il le sera sans doute aussi aux grammairiens, aux rhéteurs, aux musiciens, et en général à tous ceux qui croient devoir mettre leurs talents aux gages d'un homme riche. Comme ils éprouvent tous les mêmes désagréments, il est évident que, loin de jouir de quelque distinction, les philosophes éprouvent un sort encore plus honteux, lorsqu'ils consentent à se voir traités comme les autres; et l'on s'aperçoit bien que ceux qui les tiennent à leurs gages n'ont pas pour eux une plus haute estime. Ce que l'on pourra trouver d'odieux dans la suite de mon discours doit retomber d'abord sur les auteurs de ces procédés révoltants, en second lieu sur ceux qui les endurent. Pour moi, l'on ne peut rien m'imputer, à moins que le langage de la franchise et de la vérité ne soit répréhensible. A l'égard de cette foule de maîtres d'exercices, de vils flatteurs, d'hommes qui font profession d'être bas et rampants, ils ne valent pas la peine qu'on cherche à les détourner de ces sociétés, et vainement voudrait-on leur persuader d'y renoncer; on ne peut même leur faire un crime de ne

point quitter ceux qui les paient, quelque injure qu'ils en reçoivent ; ils sont faits pour ce genre de vie, et ils en sont bien dignes. D'ailleurs, de quel autre côté pourraient-ils se tourner pour exercer leurs talents ? Qu'on leur enlève cette ressource, et les voilà sans emploi, réduits à vivre dans l'oisiveté, et devenus inutiles. Leur condition n'a donc rien de révoltant ; les riches ne doivent point paraître les insulter en pissant, comme on dit, dans le pot-de-chambre. N'est-ce pas, en effet, avec la résolution de supporter tous ces outrages que ces gens sont entrés dans les maisons opulentes ? Leur métier n'est-il pas de souffrir tout ce qui peut leur arriver ? Mais à l'égard des hommes instruits dont je parlais tout à l'heure, il faut s'indigner de les voir traités de la sorte ; il faut employer tous ses efforts à les faire changer d'état et à les rappeler à la liberté.

Examinons d'abord les raisons qu'apportent ceux qui s'engagent dans ce genre de vie ; montrons qu'elles ne sont ni fortes, ni pressantes ; c'est ôter d'avance aux coupables tout moyen de justification, en prouvant que leur servitude est volontaire. La plupart allèguent la pauvreté, le besoin urgent des choses nécessaires à la vie ; c'est le voile dont ces transfuges cherchent à couvrir la honte de leur désertion : ils s'imaginent donner une cause suffisante en disant qu'ils sont bien dignes de pardon, quand ils cherchent à fuir l'indigence, le plus grand tourment de la vie ; ils ont toujours à la bouche ces vers de Théognis :

L'homme que sous son joug accable l'indigence,
A les bras enchainés, est réduit au silence ¹.

Ils ajoutent tous les passages de nos plus mauvais poètes sur la pauvreté. Si je les voyais du moins trouver dans ce commerce un asile assuré contre l'indigence, peut-être ne leur ferais-je pas de si grands reproches de renoncer à une liberté dont ils ne peuvent supporter le poids. Mais, lorsqu'ils ne reçoivent qu'une récompense aussi modique, pour me servir des expressions d'un grand orateur², que la nourriture qu'on donne aux malades, par quel moyen feront-ils croire qu'ils n'ont pas pris un mauvais parti ? Leur condition est toujours la même, la pauvreté les poursuit sans cesse, ils sont obligés

¹ Théognis, v. 177. On trouvera la traduction des œuvres de Théognis dans notre édition des *Poètes moralistes de la Grèce* publiée à la même librairie, L. H.

² Démosthène, *troisième olynth.* à la fin.

de recevoir un salaire, sans pouvoir ni rien mettre en réserve, ni économiser de superflu. Ce qu'on leur donne, quelque considérable qu'il puisse être, est aussitôt dépensé, pour des besoins toujours renaissants. Ils eussent fait sagement sans doute d'imaginer, non des ressources passagères contre la pauvreté, mais un moyen qui les en délivrât pour jamais. C'est pour fuir un pareil état qu'il fallait peut-être, comme tu le dis, Théognis, *se précipiter dans le vaste sein des flots, du haut d'une roche escarpée*¹; mais qu'un homme toujours tourmenté par l'indigence et le besoin, lorsqu'il est aux gages d'un riche, s' imagine avoir trouvé par là le moyen d'éviter la pauvreté; je ne conçois pas comment on peut s'aveugler à ce point.

D'autres nous disent que ce n'est point la pauvreté qu'ils craignent; elle ne leur inspirerait aucun effroi, s'ils pouvaient, comme les autres hommes, se procurer leur subsistance par le travail; mais la vieillesse et les maladies ont épuisé leurs forces, et ils sont obligés de recourir aux douceurs de la vie mercenaire, pour pouvoir vivre avec plus d'aisance. Eh bien, voyons si ce langage offre quelque vérité, si c'est avec facilité qu'ils gagnent ce qu'on leur donne, et si au contraire ils n'ont pas à essuyer plus de fatigues que les autres hommes. Oui, ce serait sans doute un bonheur égal à celui qu'on imagine dans les souhaits, que de recevoir un salaire considérable, sans l'acheter par le travail et la peine; mais qu'il s'en faut que ces infortunés puissent atteindre à cette félicité! ils trouvent dans la société des grands tant de travaux et de fatigues, qu'ils ont besoin alors plus que jamais d'une santé ferme et vigoureuse; les occupations multipliées qui les accablent chaque jour, les fatiguent au point de les jeter dans le désespoir. Mais nous traiterons cet objet en particulier, quand il en sera temps, et après que nous aurons fait l'énumération des autres désagréments qui les attendent. Il me suffit, pour le moment, de montrer que ceux qui se couvrent du prétexte d'une faible santé, pour se vendre lâchement, ne disent point la vérité.

Il ne leur reste plus qu'un motif, le plus vrai de tous, et celui dont ils parlent le moins: l'espoir de jouir de mille voluptés les précipite dans les maisons opulentes. Frappés de l'éclat dont elles brillent, ils se font une félicité de partager de splendides festins, de vivre au sein du luxe et de la mol-

¹ V, 175.

lesse ; ils se flattent de boire à pleine coupe, et sans obstacle, les ruisseaux d'or qu'ils voient couler sous leurs yeux. Voilà ce qui les entraîne ; voilà ce qui leur fait échanger la liberté, pour un honteux esclavage ; ce n'est pas, comme ils le disent, le besoin du nécessaire, mais le désir du superflu, l'envie de jouir de toutes ces magnificences. Aussi les riches se conduisent-ils à l'égard de ces mercenaires, comme ces amants, qui, connaissant toutes les ruses de l'amour, traitent avec fierté celui qu'une malheureuse passion a mis au rang de leurs esclaves ; pour en être toujours aimés et recevoir des soins, ils lui refusent constamment leurs faveurs, ne lui accordent pas même un baiser ; car ils savent que la jouissance anéantit l'amour : cependant, pour laisser à cet amant quelque ombre d'espérance, et dans la crainte que l'excès des rigueurs ne le désespère, ou ne fasse évanouir son amour, ils le flattent d'un sourire, lui promettent de faire un jour tout ce qu'il voudra, de combler ses désirs, de le traiter avec les plus grands égards ; insensiblement tous deux avancent en âge ; et bientôt l'amour de l'un et les faveurs de l'autre ne sont plus de saison. Ainsi la vie de ceux qui s'attachent aux grands, s'écoule et se perd en de vaines espérances.

Qu'épris des charmes de la volupté, on s'expose à tout souffrir pour elle, on peut n'être pas tout à fait blâmable ; peut-être excusera-t-on celui qui la sert pour obtenir ses faveurs ; mais c'est une action honteuse, digne au plus d'un esclave, que de se vendre pour elle ; les plaisirs de la liberté sont bien plus agréables que les siens. Je consens toutefois qu'on pardonne à ceux qui les obtiennent en effet ; mais s'exposer à tous les désagréments possibles sur le seul espoir de goûter quelque volupté, cette conduite n'est-elle pas ridicule, insensée ? surtout lorsque les peines, les fatigues sont certaines et inévitables, et qu'on ne sait si ce que l'on espère est réellement agréable, si depuis un temps considérable on l'a jamais obtenu, et si, pour en parler avec vérité, il y a lieu de croire qu'on l'obtienne un jour. Lorsque les compagnons d'Ulysse, en mangeant le délicieux lotos, oublièrent tout le reste, et que le plaisir présent leur faisait négliger leur devoir, cet oubli, du moins, n'était pas absolument dénué de raison ; la volupté remplissait leur âme tout entière : mais qu'un homme tourmenté par la faim, se tienne auprès de celui qui se rassasie lui seul de lotos, et qu'attiré par la seule espérance qu'on lui permettra enfin d'y goûter, il oublie le devoir et l'honneur ; par Hercule ! ne mérite-t-il pas bien

qu'on rie à ses dépens, et n'a-t-il pas réellement besoin de la correction qu'Ulysse, suivant Homère, infligea à ses compagnons ?

Telles sont, à peu près, les raisons qui déterminent les gens de lettres à rechercher la société des grands, à se livrer à eux sans réserve, et, pour ainsi dire, à discrétion. Je ne parle point de ces hommes qui se laissent entraîner par la seule vanité de vivre avec des personnes illustres par leur naissance et leurs dignités. Il est, en effet, des gens qui croient s'attirer par là beaucoup de considération, et s'élever au-dessus du vulgaire : pour moi, je ne voudrais pas même être admis dans la familiarité d'un monarque, si je n'en devais retirer aucun autre avantage que d'être connu pour son commensal. Mais supposons-leur ce motif, et examinons ce qu'ils ont à souffrir, soit avant d'être admis dans l'intimité des grands, soit après qu'ils y sont reçus, nous verrons ensuite quelle est la catastrophe de la pièce. D'abord, on ne peut pas dire que, si cette faveur est peu précieuse, elle est du moins facile à obtenir, que loin d'exiger de grands travaux, il suffit de la désirer pour voir réussir à l'instant tous tes vœux : que de courses, au contraire, elle te prépare ! que de nuits passées à la porte du patron ! Il faut se lever longtemps avant l'aurore, supporter patiemment les refus et la brutalité des valets, s'entendre traiter d'importun par un misérable portier syrien, se faire inscrire par un nomenclateur africain, auquel il faudra payer le prix de sa mémoire, afin qu'il se souvienne de ton nom. De plus, tu es obligé, par considération pour celui auquel tu fais la cour, de porter un vêtement au-dessus de tes facultés, de ne prendre que les couleurs qui lui plaisent, de peur de le choquer, si par hasard il daigne jeter les yeux sur toi, ou de paraître affecter des sentiments contraires aux siens. Bientôt, malgré la fatigue, il faut le suivre, ou plutôt le précéder, se faire coudoyer par ses esclaves, et former devant lui comme une pompe triomphale. Cependant plusieurs jours s'écouleront avant qu'il t'ait seulement aperçu.

Si toutefois tu es assez heureux pour qu'il arrête sur toi ses regards, qu'il t'ordonne d'approcher de lui, et te fasse quelque question prise au hasard, c'est alors, mon ami, c'est alors que tu sens la sueur te monter au visage ; il te prend un vertige, un tremblement universel ; te voilà déconcerté, et ton embarras apprête à rire à ceux qui en sont témoins. Souvent, si l'on te demande quel était le roi des Grecs, tu répons, *ils avaient mille vaisseaux*. Les honnêtes gens appellent cela de

la pudeur ; les audacieux, de la timidité ; et les méchants, de l'ignorance. Après cette première et dangereuse épreuve de la politesse du patron, tu te retires en condamnant mille fois ton excessive timidité ; et quand tu as passé bien des nuits sans dormir, et autant de jours marqués par le sang ¹, non pour conquérir une Hélène, ou détruire la ville de Priam, mais pour obtenir l'espoir de gagner cinq oboles, tu rencontres enfin quelque dieu de tragédie qui te réconforte. De ce moment commence ton examen ; on veut savoir si tu es instruit. Cet exercice n'a rien que d'agréable pour le patron, qui s'entend louer et féliciter : mais il est terrible pour toi, qui crois, et avec raison, qu'il y va de ta vie et de toute ton existence ; tu sens bien que jamais tu ne seras admis dans une autre maison, si tu es rejeté de celle-ci, et si tu ne sors pas avec honneur de cette épreuve. Te voilà donc en proie à mille réflexions accablantes, réduit à porter envie à tes concurrents : (car sois sûr que d'autres briguent aussi les mêmes avantages). Tout ce que tu dis te paraît faible ; la crainte et l'espérance te troublent tour à tour, et tes yeux inquiets sont sans cesse fixés sur le visage du maître. Paraît-il blâmer tes réponses, tu crois être perdu ; sourit-il à tes discours, l'espérance et la joie renaissent dans ton âme.

Il est encore à croire que bien des gens auront des sentiments opposés aux tiens ; que d'autres prendront parti contre toi, et chacun d'eux, en secret, décochera sur toi des traits malins. Figure-toi à présent un vieillard à large barbe, à cheveux blancs, qui subit un examen pour montrer qu'il sait quelque chose d'utile, et qui se voit approuvé des uns et blâmé par les autres. On laisse écouler quelque temps, après lequel on fait une recherche exacte de ta vie passée ; si quelqu'un de tes concitoyens, par jalousie, ou un voisin, pour la plus légère offense, t'accuse d'adultère ou de pédérastie, on le croit comme un témoin irréprochable. Si au contraire ils s'accordent tous à louer ta conduite, ce sont des gens suspects, des témoins équivoques et corrompus. Il faut donc que tu sois assez heureux pour ne rencontrer aucun obstacle ; c'est le seul moyen de triompher. Hé bien, obtiens ce bonheur ; réussis en tout, au delà même de tes vœux ; le patron applaudit à tes discours, ses amis les plus distingués, ceux en qui il a mis toute sa confiance, ne cherchent point à le détourner de la bonne opinion qu'il a conçue de toi ; sa femme te désire ;

¹ Parodie d'un vers d'Homère, *Iliade*, liv. IX, v. 325.

l'intendant, l'économe ne te sont point contraires; personne n'a trouvé rien à blâmer dans ta conduite; tout, en un mot, t'est favorable, et les victimes te sont propices. Te voilà donc vainqueur, ô fortuné mortel! tu ceins la couronne olympique, ou plutôt tu t'es rendu maître de Babylone; tu as conquis la citadelle de Sardes; la corne d'Amalthée est en ta puissance, et tu vas boire le lait des poules¹. Il est bien juste, en effet, que de si grands travaux soient récompensés par les plus grands biens, et que ta couronne ne soit pas de simple feuillage². On doit aussi t'assigner un salaire considérable, te le payer sans difficulté au moment précis où tu en auras besoin, et t'accorder des distinctions particulières, qui t'élèvent au-dessus des autres commensaux de la maison. Tu vas enfin te reposer de toutes tes fatigues, de tes courses pénibles, de tes veilles continuelles, et dormir, comme on dit, les deux pieds étendus. Tu n'auras d'autre emploi que celui pour lequel on t'a choisi, et pour lequel on te paie. Cela devrait être, cher Timoclès, et alors ce ne serait pas un si grand mal de courber la tête sous un joug si doux, si léger: que dis-je? sous un joug d'or. Mais il s'en faut de beaucoup, ou plutôt il s'en faut du tout, qu'il en soit ainsi. Une foule de désagréments intolérables à un homme libre, t'attendent dans cette société. Ecoutes-en le détail, et examine si l'on peut les supporter, pour peu qu'on ait vécu dans le commerce des Muses.

Je commencerai, si tu le veux, par le premier festin dont vraisemblablement on te réglera: ce sont les prémices de la nouvelle société que tu vas former. D'abord on vient t'inviter: c'est un esclave, qui ne manque pas de politesse; pour te le rendre favorable, ou ne pas passer pour incivil, il faut lui glisser dans la main au moins cinq rachmes. Lui, feignant l'homme désintéressé, « Je n'aurais garde, dira-t-il, d'accepter quelque chose de toi. Par Hercule, je m'y refuse ». Cependant il se laisse bientôt fléchir, et sort en riant la bouche ouverte, et en se moquant de toi. Bientôt, tu prends ta plus belle robe, et paré le plus élégamment qu'il t'est possible, tu te rends, après le bain, dans la salle du festin. Observe toutefois de ne pas arriver avant tous les autres, ni le dernier; l'un serait une impolitesse, l'autre une grossièreté: mais choisis, pour entrer, un juste milieu. On te reçoit avec

¹ Ce proverbe signifie, *jouir d'un bonheur extrême et inespéré*.

² Comme celles des athlètes, qui n'étaient que d'olivier franc, de laurier, d'ache, de chêne ou de pin.

distinction ; on te prend par la main, et l'on te fait asseoir un peu au-dessus du maître¹, entre deux de ses anciens amis. Déjà tu te crois dans le palais de Jupiter ; tu admires, et chaque objet excite ton étonnement. En effet, tout est nouveau pour toi ; tout ici t'est inconnu. Les valets ont les yeux fixés sur ta personne, et chacun des convives observe tes actions. Le maître lui-même n'est pas, à ton égard, sans quelque curiosité ; mais son plus grand soin est de recommander à un esclave d'examiner avec attention de quel œil tu regarderas sa femme et ses enfants, si ta vue s'arrête fréquemment sur eux. Les valets des convives remarquent ton étonnement ; ils rient de ton embarras, et concluent que tu n'as jamais mangé chez aucun riche, de ce que l'usage d'une serviette te semble extraordinaire. Il est aisé d'imaginer jusqu'où va ta perplexité ; la sueur t'en monte au visage. Tu n'oses demander à boire, malgré la soif qui te presse ; tu craindrais qu'on ne te soupçonnât d'aimer le vin. De tous les mets différents qui sont placés et rangés avec symétrie devant toi, tu ne sais sur lequel tu dois d'abord porter la main ; il te faudra regarder ton voisin à la dérobée, le prendre pour modèle, et apprendre de lui l'ordre qu'on doit observer dans un repas. Le reste ne te cause pas moins de trouble et d'incertitude. Tantôt, à la vue de l'or, de l'ivoire et de tout le luxe qui environne le patron, son bonheur te paraît extrême. Tantôt tu soupîres sur ton sort, et tu dis en secret : Hélas ! je ne suis rien, et je croyais vivre. Un instant après, tu fais réflexion que cette vie heureuse va devenir la tienne ; que tes jours couleront désormais au milieu de toutes ces délices, également partagées entre le maître et toi : tu croiras même que tu célébreras sans cesse les fêtes de Bacchus ; et ces jeunes et beaux esclaves, qui servent avec tant de grâces, dont le sourire est si doux, te donnent l'idée de la condition la plus délicieuse ; peu s'en faut que tu ne t'écries avec Homère :

On ne saurait blâmer les Grecs ni les Troyens
De souffrir tant de maux²

pour une pareille félicité. Mais voici le moment où l'on porte

¹ Ce mot *au-dessus*, doit se prendre localement. Les tables des anciens étaient rangées sur trois lignes, le long de la muraille du fond et sur les deux murailles latérales. La place d'honneur, toujours réservée au patron, était au milieu de la table du fond, et ceux qui étaient assis à sa gauche, étaient censés placés au-dessus, dans un sens local. Le haut de la table est le bout, qui n'est pas la place la plus honorable.

² Parodie du vers 156 du troisième livre de l'*Illiade*

les santés. Le patron demande une large coupe ; il te salue en t'appelant *cher maître*, ou en te donnant quelque autre qualificatif honorable. Tu reçois la coupe d'un air interdit, tu ne sais que répondre, et ton silence te fait passer pour un homme mal élevé.

Bientôt ce salut du patron te rend un objet de jalousie pour la plupart de ses anciens amis, déjà secrètement irrités contre toi, à cause de la place distinguée où l'on t'a fait asseoir. Ils voient avec peine, qu'arrivé de ce jour, tu l'emportes déjà sur eux, qui ont épuisé tous les désagréments d'une longue servitude. Tu deviens à l'instant le sujet de leur conversation. Il ne manquait plus à nos maux, dira l'un, que de voir les nouveaux venus préférés à nous dans cette maison. La ville des Romains n'est plus ouverte aujourd'hui qu'à ces Grecs : et pourquoi nous les préfère-t-on ? parce qu'ils savent débiter quelques misérables discours : c'est un talent, en vérité, fort utile ! S'imaginent-ils par là rendre de grands services ? Un autre dit à cela : avez-vous remarqué combien il a bu, comme il s'est emparé de tout ce qu'on a servi devant lui, comme il l'a dévoré ? C'est un homme grossier, un affamé, qui jamais n'a mangé de pain blanc, même en songe. Jamais il n'avait goûté de l'oiseau du Phase ou de la poule de Numidie ; à peine nous a-t-il laissé les os. Que vous êtes simples, reprend un troisième : attendez seulement cinq jours, et vous le verrez se plaindre, comme nous, de ses maux. Aujourd'hui c'est une chaussure neuve, on en fait cas, on en a soin ; mais à peine sera-t-elle déformée ou tachée par la boue, qu'on la jettera avec dédain sous le lit : il sera bientôt, comme nous, livré à la vermine. Tels sont les discours qui se tiennent sur ton compte, et peut-être déjà l'on te prépare des calomnies.

Ainsi, ce festin est entièrement à ton honneur, car on n'y parle, pour ainsi dire, que de toi. Cependant, pour avoir un peu trop bu d'un petit vin aigrelet, auquel tu n'es point accoutumé, il y a déjà quelque temps que certain besoin urgent te met à la torture.

Il ne serait pas décent de te lever de table avant les autres, et il n'est pas trop sûr pour toi d'y rester plus longtemps. Mais on continue toujours de boire en causant ; un discours en amène un autre ; différents spectacles se succèdent.¹ (car le

¹ C'était un usage de l'antiquité d'introduire dans la salle du festin, vers la fin du repas, des histrions, des danseurs, des musiciens, qui amusaient les con-

patron est jaloux d'étaler à tes yeux toute sa magnificence), et tu éprouves les plus cruelles peines. Tu ne vois rien de ce qui se passe sous tes yeux ; tu n'entends point cet aimable enfant qui chante ou joue de la cithare, et dont on fait le plus grand cas. Tu l'applaudis toutefois ; mais c'est malgré toi, et dans le fond du cœur tu souhaites qu'un tremblement de terre, ou que la nouvelle subite de quelque incendie, rompe à la fin l'assemblée.

Voilà donc quel est ce premier festin qui te paraît si agréable. Il ne le serait guère pour moi, qui préfère manger quelques oignons avec du sel blanc, quand il me plaît et en toute liberté ; je passe sous silence les renvois que causent ces repas, les indigestions qui, pendant la nuit, troublent ton sommeil. Le lendemain matin il faudra convenir entre vous du prix et des époques de l'année auxquelles il doit t'être payé. Le patron te fait venir en présence de deux ou trois amis ; il te prie de t'asseoir, et commence à te tenir ce discours : « Tu as vu quelle est notre manière de vivre ; elle n'a rien de fastueux ni de magnifique ; elle est simple et populaire. C'est ainsi que tu vas vivre désormais, et tout va devenir commun entre nous. En effet, il serait ridicule que je te confiasse ce que j'ai de plus précieux, mon âme et celle de mes enfants, (s'il y en a qui aient besoin d'éducation), et que je fisse difficulté de te regarder comme le maître absolu de mes autres biens. Cependant, il est bon de déterminer ce qu'il convient de te donner. Je vois bien, à la simplicité de tes mœurs, que tu sais te contenter de peu, et je comprends parfaitement que c'est moins l'espoir du gain qui t'attire dans ma maison, que celui de notre amitié, et de la considération que tu obtiendras ici de tout le monde. Néanmoins, arrêtons-nous à quelque chose ; dis toi-même ce que tu désires : mais souviens-toi, mon cher ami, des présents que nous sommes dans l'usage de faire aux principales fêtes de l'année ; nous ne t'oublierons point dans cette distribution, quoiqu'elle n'entre pour rien dans nos conventions actuelles. Tu le sais, ces occasions reviennent souvent dans le cours d'une année, et j'espère que cette considération te fera exiger un salaire plus modique : d'ailleurs, il convient à des philosophes de se montrer supérieurs à toute espèce d'intérêt. »

vives et représentaient de petites pièces et des pantomines. On en voit un exemple remarquable dans le *Banquet* de Xénophon.

En tenant ce langage insidieux, il t'émeut par les plus belles espérances, et te rend docile au joug qu'il veut t'imposer. Toi qui, d'abord, ne rêvais que talents et myriades, qui déjà possédais en idée des campagnes immenses, des bourgades entières, insensiblement tu t'aperçois de l'avarice du patron; malgré cela, flatté de ses promesses, tu crois pouvoir y compter, et ce mot, *tout sera commun entre nous*, te semble devoir être le gage certain de ton bonheur. Hélas! tu ignores que de pareils discours

Des lèvres seulement mouillent l'extrémité,
Mais le fond du palais n'en est point humecté¹.

Enfin, la pudeur te saisit; tu t'en rapportes entièrement à sa décision : mais il se défend de rien prononcer; il prie un de ses amis de décider entre vous deux, et de fixer lui-même une somme, qui ne soit pas trop onéreuse; attendu les dépenses qu'il est obligé de faire pour d'autres objets, et qui ne soit pas non plus trop au-dessous du mérite de celui qui doit la recevoir. Cet ami, de même âge que votre vieillard, élevé dès l'enfance dans l'art de flatter, ne manque pas de te dire : « O mon cher ! tu es bien le plus fortuné des citoyens
« de cette ville, d'obtenir, dès le premier abord, un bonheur
« après lequel mille autres soupirent, et qu'ils oseraient à
« peine demander à la Fortune ! Que je te trouve heureux !
« On te juge digne de partager la table et la société du
« patron, d'être admis dans une des premières maisons de
« l'empire romain ; c'est pour toi un trésor plus considérable
« que ceux de Crésus et de Midas, si tu en uses avec modé-
« ration. Je connais une foule de gens distingués qui vou-
« draient bien acheter, à quelque prix que ce fût, l'honneur
« seul d'être admis dans la société de cet excellent homme,
« d'être vus en sa compagnie, et de passer pour ses amis. Je
« ne sais, en vérité, comment te féliciter de ton heureux
« sort, puisque tu vas joindre à tant d'avantages celui de re-
« cevoir une récompense pécuniaire. Je pense donc que telle
« somme (il exprime une somme fort modique) doit l'être
« plus que suffisante, surtout eu égard aux espérances dont
« on te parlait tout à l'heure. »

Malgré toi il faut paraître satisfait. Tu ne peux plus échapper; te voilà tombé dans le filet : en conséquence tu reçois le frein dans la bouche, et dès le premier pas tu te montres

¹ Vers 495 du vingt-deuxième livre de l'*Iliade*.

docile à ton maître. Il n'a pas besoin de te serrer beaucoup la bride, ni de te faire sentir la pointe de l'aiguillon ; et sans l'en apercevoir, tu t'accoutumes parfaitement à sa main. Les étrangers cependant te portent envie, lorsqu'ils te voient habiter l'intérieur de la maison, entrer et sortir avec la facilité de ceux qui, depuis longtemps, y font leur séjour. Pour toi, tu ne sais encore quel est ce bonheur qu'on admire en toi : toutefois tu te réjouis ; et cherchant à te tromper toi-même, tu te flattes d'un avenir plus heureux. Mais les choses vont, comme dit le proverbe, *à la manière de Mandrabule*¹, et chaque jour, pour ainsi dire, ce prétendu bonheur diminue et recule d'un pas.

Insensiblement, et comme à la faveur d'une lueur obscure, tu aperçois la réalité de ton sort ; tu commences à connaître que ces riches espérances n'étaient que des bulles d'eau dorées par les rayons du soleil. Les travaux, au contraire, sont réels, accablants, inévitables, perpétuels. « Mais quels sont donc ces travaux ? me demanderas-tu peut-être ; je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de si pénible dans la société des riches, et je ne comprends pas de quelles fatigues accablantes, intolérables tu veux parler. » Hé bien, écoute, mon ami, et l'examen te fera connaître que cet emploi n'entraîne pas seulement avec lui des fatigues, mais qu'il est honteux, qu'il est vil ; en un mot, qu'il ne convient qu'à un esclave. Donne-moi ton attention.

Tu dois te souvenir, avant tout, que du moment où tu as accepté cette condition, il ne t'est plus permis de te croire libre, ni descendu d'une famille honnête. Ta naissance, ta liberté, tes ancêtres, tu as tout déposé sur le seuil de la porte, lorsque tu es entré dans cette maison pour te vendre toi-même au prix de la plus honteuse servitude. La liberté aurait-elle voulu te suivre lorsque tu allais embrasser une profession déshonorante ? Te voilà donc esclave : en vain ce nom te blesse, tu l'es, mais non pas d'un seul homme : la nécessité te donne une foule de maîtres ; et du matin au soir, courbé sous le joug, tu remplis les fonctions pénibles de ta servitude, pour gagner un salaire vil et modique. N'étant pas né pour l'esclavage, il est bien tard pour t'y former ; tu n'en apprendras les devoirs que dans un âge avancé ; ton maître, en conséquence,

¹ C'est-à-dire, *de mal en pis* ; ce Mandrabule, qui a donné lieu à ce proverbe ayant trouvé un trésor dans l'île de Samos, consacra la première année une brebis d'or à Junon ; l'année suivante une brebis d'argent ; un an après une brebis d'airain.

fera peu de cas de tes services, et tu ne seras pas d'un grand prix à ses yeux. Le souvenir de ta liberté perdue se présentant sans cesse à ton esprit ne fait de toi qu'un mauvais serviteur, qui se révolte quelquefois contre le joug et s'acquitte mal de sa tâche. Suffit-il, pour se croire libre, de n'être point le fils d'un Pyrrhius ou d'un Zopyrion, de n'avoir pas été mis à l'encan, comme un Bythinien, par le crieur public? Et venir, à la fin de chaque mois, avec Pyrrhius et Zopyrion, tendre la main, comme les autres valets, pour recevoir un salaire, quel qu'il puisse être, n'est-ce pas là un véritable encan? On n'a pas besoin d'un crieur public quand on se vend soi-même, et qu'on emploie à se procurer un maître, le temps et les soins qu'un amant met à la recherche d'une épouse. Eh quoi, homme méprisable (dirais-je à celui qui, dans la sein de l'esclavage, aspirerait encore au nom de philosophe), si quelque pirate, t'ayant rencontré sur mer, t'eût fait son prisonnier et t'eût vendu, tu gémerais de la rigueur de ton sort : qu'un audacieux eût mis la main sur toi et t'eût entraîné comme son esclave, tu aurais réclamé les lois, et pris, dans ton indignation, le ciel et la terre à témoins de ce cruel outrage; et cependant tu vas, pour quelques oboles, te vendre, toi, ta sagesse et ta vertu : et cela dans un âge où tu devrais songer à t'affranchir, si tu étais né dans l'esclavage. As-tu donc perdu toute pudeur, ou ne te souvient-il plus des nobles discours de Platon, de Chrysippe et d'Aristote, des éloges qu'ils donnent à la liberté, de leurs déclamations contre la servitude, et ne rougis-tu pas d'être mis en parallèle avec de vils flatteurs, des charlatans et des bouffons? Seul étranger, oses-tu paraître revêtu du manteau des Grecs au milieu d'une foule de Romains, dont tu parles le langage d'une manière barbare; assister à des festins bruyants, où sont rassemblés des convives de toute espèce, et dont le plus grand nombre est perdu de débauche? Là, tu prodigues les éloges les plus outrés; tu bois sans mesure; le lendemain, le son importun d'une sonnette te réveillant avant l'aurore, il faut t'arracher aux douceurs du sommeil, et les jambes encore salies du jour précédent, recommencer tes courses dans les différents quartiers de la ville. Eh quoi! étais-tu donc réduit à manquer de lupins¹ et de légumes? les sources d'eau fraîche étaient-elles entièrement taries, pour que tu prisses ce parti désespéré? Mais il est évident que ni l'eau fraîche, ni les légumes n'excitaient tes desirs;

¹ Espèce de légume qui approche du pois chiche.

Il te fallait des gâteaux, des ragoûts délicats, des vins parfumés : aussi te voilà pris comme un loup-marin, qui, dévorant l'appât avec avidité, s'est enfoncé dans le gosier la pointe de l'hameçon ; et c'est bien fait : tu recueilles le fruit de la gourmandise. Tel qu'un singe enchaîné par le cou, tu fais rire à tes dépens, et tu crois vivre dans les délices, parce qu'on te donne quelques figues à ronger. Mais la liberté a fui pour jamais loin de toi ; tes concitoyens, tes amis ont disparu et sont effacés de ta mémoire.

Ton sort serait encore assez tolérable, si la honte d'avoir perdu ta liberté était le seul inconvénient attaché à cette condition, et si tu n'avais pas à supporter des travaux comparables à ceux des esclaves. Mais considère si l'on t'impose des devoirs moins pénibles qu'aux Dromons et aux Tibius. Ces belles connaissances pour lesquelles ton maître, à l'entendre, te prenait auprès de lui, sont ce qui l'intéresse le moins. En effet, qu'y a-t-il de commun, comme on dit, entre l'âne et la lyre ? Ne vois-tu pas comme il se consume d'amour pour la sagesse d'Homère, la véhémence de Démosthène, la sublimité de Platon ? Ote à la plupart de ces riches l'or et l'argent qui les rendent si fiers, il ne leur reste plus qu'un sot orgueil, une âme amollie par la volupté, des mœurs corrompues, une fierté ridicule et une profonde ignorance. Mais la longue barbe que tu portes te donne un air vénérable ; tu es revêtu décemment du manteau grec ; on te connaît pour un grammairien, un rhéteur, un philosophe : c'en est assez pour ton patron ; il pense qu'il sera honorable pour lui qu'on voie un homme de ta sorte parmi les gens qui précèdent son cortège ; cela lui donnera la réputation d'un amateur des sciences de la Grèce, qui chérit les arts et les lettres. En vérité, je crains bien qu'au lieu de tes beaux discours, il n'achète de toi que la barbe et le manteau. Il faudra donc qu'on te voie sans cesse auprès de lui, sans qu'il te soit permis de t'absenter un instant. Tu dois te montrer dès le matin parmi les valets qui l'entourent, et ne jamais abandonner ce poste honorable. Quelquefois, appuyé familièrement sur toi, il t'entretient de toutes les inepties qui lui viennent à l'esprit ; il veut faire voir à ceux qu'il rencontre que, même en marchant par les rues, il s'occupe des Muses, et que, dans la promenade, il occupe sagement son loisir. Pour toi, infortuné, il faut l'accompagner partout, soit en courant, soit en gravissant ou descendant à pied les hauteurs dont tu sais que la ville est remplie. Te voilà tout en sueur, et la respiration te manque. Il entre enfin chez un de ses amis, auquel il



allait rendre visite; et tandis qu'il cause avec lui dans l'intérieur des appartements, tu restes dans le vestibule : là, ne sachant où t'asseoir, ni à quoi t'occuper, tu prends un livre et t'es debout. Cependant la nuit arrive, et te trouve encore à jeun. Après avoir pris le bain à une heure indue, tu te mets à table au milieu de la nuit. Ne t'attends plus aux honneurs, aux considérations que l'on avait pour toi la veille ; si quelque nouveau venu s'est introduit dans la maison, te voilà mis à l'écart et relégué dans un coin, à la place la moins honorable. Tu ne t'assieds que pour être témoin de la bonne chère des autres; tu n'as, comme les chiens, que des os à ronger, si toutefois ils arrivent jusqu'à toi; ou bien l'on t'abandonne quelques feuilles de mauve desséchées, dont personne n'a voulu, et qui servaient à envelopper un morceau délicat. Trop heureux encore, dans la faim qui te presse, de pouvoir les obtenir. Ce n'est pas le seul outrage qui t'attend : tu n'auras pas un œuf entier pour toi seul. On n'a plus besoin de te traiter avec les égards dus à un étranger; ne les attends plus, tu serais dans l'erreur. On ne te sert point, comme aux autres, une volaille délicate; c'est devant le patron qu'on met une poule grasse et charnue : tout ce qu'on te présente, c'est un poulet entamé ou un pigeon desséché. Quelle injure ! quel outrage ! Souvent, s'il survient un convive que l'on n'attendait pas, et que le dîner ne soit pas suffisant, un valet vient enlever les plats qui étaient devant toi pour les servir à l'étranger, et te dit entre les dents : « Pour toi, tu es de la maison. » Découpe-t-on un ventre de truie ¹, ou un morceau de cerf, il faut que tu sois bien avant dans les bonnes grâces de celui qui distribue les viandes, ou tu n'as que la portion de Prométhée, c'est-à-dire des os couverts de graisse. Voir servir devant son voisin un plat qu'il se hâte d'engloutir avant toi, et qu'il ne t'abandonne que quand il est bien rassasié, quel homme libre pourrait le supporter, fût-il moins bilieux que les cerfs ². Je ne parle point encore de ce que tous les convives s'abreuvent d'un vin délicieux, et qui compte plusieurs années, tandis que toi seul bois un vin dur et grossier : aussi tu as soin de ne boire que dans des coupes d'or ou d'argent, de peur que la couleur ne décèle la qualité de cette liqueur épaisse, et le mépris qu'on a pour toi. Encore, si tu pouvais en boire à ta soif ! mais souvent,

¹ Morceau délicat de la cuisine des Grecs.

² Le cerf n'a point de vésicule de fiel, suivant une remarque d'Aristote ; de là est venue cette façon de parler proverbiale.



lorsque tu demandes à boire, l'échanson fait semblant de ne pas t'entendre.

Enfin, tu éprouves une foule de désagréments de toute espèce, ou plutôt tout est pour toi désagrément. Mais n'en est-ce pas un extrême de se voir préférer un complaisant infâme, un danseur ou un chanteur Ionien, un méprisable bouffon d'Alexandrie ? Et comment prétendrais-tu à t'asseoir l'égal de ces ministres d'amour, toujours chargés de quelque galant billet doux ? Le seul parti qui te reste est de te retirer dans un coin de la salle du festin, pour y cacher ta honte, d'y gémir en secret sur ton sort et d'accuser la rigueur de la fortune, qui ne laisse pas tomber sur toi la plus légère de ses faveurs. Tu voudrais bien, je pense, être poète de chansons amoureuses, ou du moins, pouvoir chanter agréablement celles qu'un autre aurait composées, quand tu es témoin des honneurs et des applaudissements qu'on prodigue à ce talent. Tu ne ferais pas même difficulté de jouer, s'il en était besoin, le rôle de devin ou de mage, et comme eux, de promettre de riches successions, des dignités, des richesses immenses, lorsque tu vois ces imposteurs s'insinuer avec facilité dans l'amitié des grands et en obtenir toutes sortes de faveurs et de distinctions. Oui, tu consentirais à faire quelqu'un de ces personnages pour ne point rester dans le mépris et ne pas passer pour un homme inutile et superflu dans la maison : mais, malheureusement tu n'es propre à aucun de ces métiers : il faut donc, malgré toi, rester dans ton néant, supporter ton infortune en silence, et te contenter de gémir en secret du peu de cas que l'on fait de toi.

Mais si quelque valet, s'approchant de l'oreille de sa maîtresse, t'accusait d'avoir été le seul qui n'ait pas applaudi son jeune esclave lorsqu'il dansait ou jouait de la cithare, tu courrais le plus grand danger : crie donc comme une grenouille altérée, fais en sorte que tes acclamations percent au-dessus de celles des autres ; et quand on se taira, aie toujours un compliment tout prêt, et marqué au coin de la flatterie la plus intrépide. C'est une chose assez plaisante d'exhaler l'odeur des parfums, de se couronner de fleurs, lorsqu'on meurt de faim et de soif. En vérité, c'est ressembler aux colonnes sépulcrales ; on les charge d'offrandes funèbres, on les couronne de guirlandes, on les arrose d'huile odoriférante ; mais ce sont les ministres de ces cérémonies qui boivent le vin et mangent les mets qu'on avait préparés pour le défunt.

Pour peu que le patron soit jaloux, qu'il ait une jeune

femme ou de beaux enfants, et que tu ne sois pas tout à fait ennemi de Vénus et des grâces, il n'est plus de paix pour toi, et le danger qui te menace n'est point à mépriser. Les oreilles et les yeux du Roi¹ sont en grand nombre, la vérité n'échappera point à tant de témoins, qui, pour paraître vigilants, ont soin d'ajouter quelque calomnie à leurs fidèles rapports. Tu es donc obligé, comme dans les festins des Perses, de tenir la tête et les yeux baissés, de peur qu'un eunuque ne s'aperçoive que tu regardes une jeune concubine. D'ailleurs, un autre depuis longtemps tient un arc bandé sur toi ; et si tu regardais ce qu'il ne t'est pas permis de voir, il punirait à l'instant ta témérité, en te perçant la joue d'un trait, pendant que tu bois.

Au sortir du festin, tu vas, mais pour peu de temps, te livrer au sommeil. Bientôt éveillé par le chant du coq : Malheureux que je suis ! t'écries-tu : ah ! pourquoi ai-je quitté mon ancienne manière de vivre, mes amis et ma douce oisiveté ? qu'est devenu ce sommeil qui n'avait d'autres bornes que celles de mes désirs, ces promenades où j'errais en liberté ? dans quel abîme me suis-je précipité ! et pourquoi ? quelle est cette brillante récompense qui m'était promise ? ne pouvais-je pas me procurer une aisance plus grande en conservant ma liberté, en restant maître absolu de moi-même ? A présent, tel qu'un lion qu'on tient en laisse, comme on dit en proverbe, on me promène de tous côtés. Mais le plus affligeant pour moi, c'est que je ne puis ni m'attirer de la considération, ni me rendre agréable. Je suis inepte et sans talent pour le métier de flatteur, surtout si l'on me compare à ces hommes qui en font profession. Convive sans gaité, je n'ai pas le talent de faire rire ; je sens que plus je m'efforce de plaire, plus ma présence devient à charge ; je passe aux yeux du patron pour un homme triste et sévère ; en un mot, je ne sais comment m'accommoder à ses désirs : si je conserve la gravité qui convient à mon personnage, je parais maussade, insupportable, je suis un homme à fuir ; si je ris, au contraire, si je prends un air agréable et gai, on n'a pour moi que du mépris, on me traite avec dédain : et mon rôle est, en effet, aussi ridicule que si je jouais la comédie sous un masque tragique. Insensé !

¹ Ceci renferme une double allusion ; 2^o au commencement du festin on élisait un Roi, ou l'on délérait la royauté à quelque personne distinguée ; 2^o les Perses appelaient les ministres de leurs souverains, *les yeux et les oreilles du Roi*.

quelle autre vie mènerai-je pour moi-même, quand j'aurai consumé celle-ci pour les caprices d'autrui ?

Au milieu de ces réflexions, la sonnet te se fait entendre, il faut reprendre tes occupations accoutumées, recommencer tes courses, te tenir continuellement sur tes jambes ; en vérité, tu aurais besoin, pour soutenir cette fatigue, de t'oindre les reins et les genoux. Ensuite vient un souper semblable à celui du jour précédent, et qui se prolonge jusqu'à la même heure. Une manière de vivre si contraire à ton ancien régime, les veilles, les sueurs, les fatigues, te minent insensiblement et engendrent la phthisie, la péripneumonie, les douleurs d'entrailles, ou te procurent les douces faveurs de la goutte. Tu résistes d'abord à ces maux, et souvent, lorsque tu aurais besoin d'aller te mettre au lit, on ne te le permet pas. Ta maladie paraît un prétexte imaginé pour ne pas remplir tes devoirs. Tant de fatigues te rendent pâle ; on te prendrait pour un homme qui est sur le point de mourir.

Tel est le genre de vie que tu mènes à la ville : mais faut-il voyager ; souvent, pour ne pas parler du reste, obligé par le sort de partir le dernier par un temps pluvieux, tu attends que le char vienne te prendre, et tu l'attends si longtemps, que bientôt il n'y a plus de voiture. Alors on l'entasse avec le cuisinier et le coiffeur, dans un chariot où l'on ne te donne pas même assez de paille pour l'étendre sous toi.

Je veux te raconter une aventure assez plaisante arrivée à Thesmopolis le stoïcien. Je la tiens de lui-même ; elle est en vérité très croyable, et tout autre peut s'attendre à en essayer une pareille. Thesmopolis vivait chez une femme opulente des plus illustres de la ville, et qui aimait le luxe ; un jour qu'il fallut se mettre en voyage, la première disgrâce qu'il eut à éprouver, fut de voir placer à côté d'un grave philosophe comme lui, un petit efféminé dont les jambes étaient épilées, et la barbe rasée jusqu'à la peau ; ce cinède jouissait, comme on peut croire, d'une grande faveur auprès de la maîtresse ; son nom, que Thesmopolis n'avait pas oublié, était Chélimodion¹. D'abord, quel risible contraste ! un vénérable vieillard d'une physionomie sévère, portant une longue barbe blanche (et tu sais quelle était celle de Thesmopolis), assis auprès d'un jeune voluptueux, dont les joues peintes étaient chargées de fard et de vermillon ; ses yeux toujours en mouvement, sa tête penchée, le faisaient moins ressembler à une

¹ Ce nom signifie *hirondelle*, ce qui explique la comparaison suivante.

hirondelle, qu'à un vautour à qui l'on a plumé le cou. Il aurait gardé la coiffe dont il avait la tête couverte, si on ne l'eût instamment prié de l'ôter. Pendant tout le voyage, il causa mille désagréments à Thesmopolis par ses fredons et ses sifflements continuels. Peut-être même eût-il dansé dans la voiture, si le philosophe ne l'en eût empêché. Mais voici un ordre tout nouveau que l'on donne à celui-ci. La maîtresse s'adressant à lui. « Mon cher Thesmopolis, dit-elle, rends-moi, de grâce, un service important, ne me refuse pas, je t'en conjure. » Il promet, comme on peut croire, de faire tout ce qu'elle voudrait. Tu as si bon cœur, reprit-elle, tu es si complaisant, si attentif que je te prierai de prendre dans ta voiture Myrrhine, ma petite chienne ; garde-la-moi, aie bien soin qu'elle ne manque de rien ; elle est pleine, et, pour ainsi dire, prête à mettre bas. Ces misérables valets sont si déso-béissants ; ils n'ont, dans les voyages, aucun égard pour moi, bien loin d'en avoir pour elle. Sois sûr que tu m'obligeras infiniment en prenant soin de cette jolie petite bête, qui fait toutes mes délices. » Thesmopolis ne put résister à des instances si vives, et auxquelles il ne manquait que de les accompagner de quelques larmes. Il se chargea de l'animal. C'était une chose tout à fait risible de voir la petite chienne avancer le museau hors de la robe du philosophe, lui lécher la barbe où quelque reste de sauce s'était arrêté de la veille, et de l'entendre japper d'une voix aigre, comme l'ont presque tous les chiens de Mélite ¹. Je suis sûr que de temps en temps, quoique Thesmopolis ne m'en ait rien dit, il sentait une douce rosée couler dans son sein, et j'ai su depuis que la chienne avait fait ses petits sur son manteau ; le petit efféminé qui, quelquefois pendant le repas, raillait les convives avec assez de délicatesse, lançant aussi ses sarcasmes sur Thesmopolis : « Je n'ai rien, dit-il, à reprocher à notre philosophe, sinon que de Stoïcien il est devenu Cynique. »

C'est ainsi que les riches se plaisent à insulter les infortunés qui vivent dans leur société, et qui les rendent peu à peu dociles et insensibles aux outrages. J'ai connu un de ces rhéteurs intrépides, à qui, dans un repas, on ordonna de déclamer : il le fit, non pas en ignorant, mais avec beaucoup d'habileté et de véhémence ; on ne lui donna d'autre éloge que de lui dire qu'il ne mesurait pas ses discours à la clep-

¹ Ile située dans la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, aujourd'hui *Meleda* ; elle produisait de petits chiens fort recherchés par les dames.

sydre, mais sur une amphore de vin ¹. Deux cents drachmes, dit-on, lui donnaient le courage de dévorer cet affront. C'est peu de chose encore que cela : mais si notre riche a la manie d'être poète ou historien, et de lire à table ses productions, ton devoir est alors de le flagorner, de le louer à outrance, dusses-tu, à force de crier, te rompre les poumons ; invente, s'il se peut, des éloges nouveaux. (Il est d'autres patrons qui veulent qu'on admire leur beauté, qu'on leur prodigue les noms d'Adonis et d'Hyacinthe, quoique souvent ils aient un nez long d'une coudée) ². Car si tu gardes le silence, ces nouveaux Denys te feront bientôt descendre dans les carrières, sous prétexte que tu es un envieux qui leur dresse de secrètes embûches. Il faut les appeler sophistes ³ et rhéteurs, et de quelques solécismes dont leurs discours soient hérissés, dis que leur langage est l'atticisme même ; qu'il a la douceur du miel de l'Hymette, et qu'il sera désormais la règle du beau style.

Ce ridicule est peut-être assez tolérable dans un homme, mais il ne l'est pas dans une femme ; il en est cependant qui, pour se donner la réputation de savantes, soudoient des gens de lettres, dont elles veulent être toujours accompagnées et suivies lorsqu'elles sortent en litière : elles croient que rien ne relève plus leurs attraits que s'entendre dire qu'elles sont érudites et philosophes, que leurs vers et leurs chansons le cèdent de bien peu à celles de Sapho. En conséquence, elles promènent partout la troupe des mercenaires qu'elles tiennent à leurs gages, et leur cortège n'est composé que de rhéteurs, de grammairiens, et de philosophes. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elles ne prennent de leçons qu'au moment de la toilette, pendant qu'on tresse leur chevelure : le reste de la journée elles n'auraient pas assez de loisir. Souvent, tandis que le philosophe traite à fond quelque question de morale, survient une jeune esclave qui s'approche de sa maîtresse et lui remet un billet de la part de quelque galant. Les discours sur la sagesse demeurent suspendus, et ce n'est qu'après avoir fait réponse à son amant qu'elle revient les entendre.

Tu attends longtemps l'effet des promesses qu'on a faites ; enfin, on t'envoie à l'approche des Saturnales ou des Pana-

¹ C'était lui reprocher qu'il aimait à boire. Le temps qu'on accordait aux orateurs pour plaider, se mesurait avec une clepsydre, ou horloge d'eau.

² Cette phrase paraît interpolée.

³ Ce terme, du temps de Lucien, ne se prenait pas toujours en mauvaise part ; il ne signifiait qu'habile, éloquent, versé dans les sciences subtiles. Lucien lui-même, au traité suivant, se donne le nom de sophiste.

thénées, temps auquel le patron étale la magnificence de son cortège ; on t'envoie, dis-je, un mauvais manteau, ou quelque tunique moisie de vétusté. Le premier valet qui aura entendu le maître délibérer sur le présent qu'il se propose de te faire, accourt aussitôt t'apprendre cette bonne nouvelle, et reçoit de toi une honnête récompense de son zèle. Le lendemain, treize autres valets viennent t'apporter le présent du maître ; chacun fait valoir ce qu'il a dit en ta faveur, les conseils qu'il a donnés, le soin qu'il a pris de choisir ce qu'il y avait de plus beau. Ils ne se retirent qu'après avoir reçu quelque gratification ; encore ont-ils l'insolence de murmurer sur ce que tu ne leur donnes pas davantage.

Tes honoraires ne te sont payés qu'obole à obole, et si tu les demandes, on te traite d'importun : pour les toucher, il faut employer la flatterie et les supplications, courtoiser l'économe, et ce genre de flatterie est encore plus humiliant que l'autre. Ne néglige pas non plus l'ami dont le patron prend les conseils ; mais ce que tu touches est dû au fripier, au médecin, au cordonnier ; ainsi, les dons qu'on te fait n'en sont point pour toi, et tu n'en tires aucun avantage. Cependant, la jalousie s'éveille contre toi ; on sème en secret des bruits qui te sont défavorables ; ils viennent aux oreilles du patron, qui les accueille d'autant plus volontiers, qu'il s'aperçoit que tu es usé par tes fatigues journalières ; tu ne vas plus à ton service qu'en traînant la jambe, les forces te manquent, et la goutte te menace. Enfin, après qu'il a cueilli la fleur de tes plus belles années, et les fruits de ta jeunesse ; après qu'il a ruiné tes forces par des travaux excessifs, tu n'es plus à ses yeux qu'un haillon déchiré bon à jeter sur un fumier : déjà il songe à te donner un successeur capable de supporter les fatigues de ton emploi, on t'accuse d'avoir sollicité le fils du patron, ou, malgré ta vieillesse, d'avoir fait violence à quelque jeune esclave. Sur cette seule dénonciation on te chasse à l'instant. Te voilà dans la rue, au milieu de la nuit, enveloppé dans ton manteau, abandonné de tout le monde, ne sachant que devenir, n'emportant avec toi que la vieillesse et la goutte. Tu as eu le temps d'oublier tout ce que tu avais appris ; et pour surcroît de malheur, ton estomac élargi par la bonne chère est un tyran insatiable, un ennemi que tu ne peux conjurer, il te redemande sa portion accoutumée, et ce n'est qu'en grondant qu'il s'en déshabitude. Quel autre patron voudrait désormais te recevoir chez lui ? tu es vieux, semblable à ces chevaux ruinés par l'âge et par la fatigue, et dont, jusqu'à la peau,

tout est inutile; d'ailleurs, les bruits désavantageux occasionnés par ta sortie s'accroissent et prennent quelque couleur de vraisemblance; tu passes pour un adultère, un empoisonneur ou quelque chose de semblable. On en croira jusqu'au silence de ton accusateur, et l'on dira de toi : « C'est « un de ces Grecs, dont le caractère souple est disposé à toute « espèce de crime » ; car telle est l'opinion qu'on a de notre nation en général; elle n'est pas sans fondement, et je crois en avoir deviné la cause. Lorsque l'on voit une foule d'aventuriers dépourvus de talents utiles s'introduire auprès des riches, sous le titre de devins et d'enchanteurs, leur promettre de les faire aimer par le moyen d'un philtre des objets de leur passion, de détourner les malheurs qui les menacent sur la tête de leurs ennemis, et qu'on remarque que ces hommes s'annoncent pour savants, qu'ils sont revêtus d'un manteau, qu'ils portent une barbe vénérable, n'est-il pas naturel qu'on prenne de nous tous l'idée qu'on a prise de ces gens-là ? on les croyait vertueux ; mais en les observant, on découvre qu'ils se livrent à la flatterie la plus basse, soit dans les festins, soit dans le commerce de la vie privée, et que l'appât du gain les fait courber sous le joug de l'esclavage.

Dès qu'une fois les grands ont chassé quelqu'un de chez eux, ils le haïssent, ils cherchent tous les moyens de le perdre sans ressource, et ce n'est pas sans raison. Comme ils savent qu'on les connaît parfaitement, qu'on les a vus sans voile, et nus pour ainsi dire, ils craignent qu'on ne divulgue le secret honteux de leurs mœurs. Je ne puis mieux les comparer qu'à ces livres magnifiquement reliés, dont le centre est d'or, et la couverture de pourpre : ouvrez-les, et vous y verrez Thyeste dévorant ses enfants, Œdipe commettant un inceste avec sa mère, Térée violant ses deux sœurs : telle est l'image des grands. L'éclat dont ils brillent à l'extérieur attire tous les regards; mais sous ces riches vêtements ils couvrent les vices les plus tragiques; sous chaque pli, l'on trouverait, en le déroulant, quelque scène digne d'Euripide ou de Sophocle : mais la pourpre et le centre d'or sont tout ce qui paraît à nos yeux. La conscience de leurs vices est donc la source de cette haine qu'ils déclarent à ceux qui les ayant connus à fond, les quittent, et les produisent sur la scène du monde en publiant leur turpitude.

Je veux à présent, comme un autre Cébès ¹, te tracer un

¹ Nous possédons encore aujourd'hui un ouvrage intitulé : *Tableau de*

tableau du genre de vie qu'on mène chez les grands ; en le considérant, tu jugeras si tu dois embrasser cette condition. J'aurais besoin ici du pinceau d'un Apelle, de Parrhasius, d'Aétion ou d'Euphranor, mais au défaut de ces grands maîtres de l'art et de leurs talents sublimes, je me contenterai de te présenter une esquisse légère.

Sur le sommet d'une colline s'élève un superbe portique doré, on n'y peut arriver que par un chemin étroit, escarpé, difficile, et si glissant, que souvent ceux qui le gravissent, au moment où ils se flattent d'atteindre à la cime, font un faux pas, le pied leur manque, ils tombent et roulent au fond de la vallée. Dans l'intérieur du temple, Plutus lui-même est assis sur un trône, il paraît entièrement d'or ; sa beauté parfaite attire tous les cœurs. Celui qui en est amoureux et qui parvient, à force de peines, à s'approcher de la porte du temple, est d'abord frappé d'étonnement à la vue des richesses qui brillent en ce lieu. Bientôt l'Espérance au visage riant vient lui tendre la main, le revêt d'une robe éclatante, et l'introduit dans le sanctuaire ; c'est là que son étonnement redouble ; à partir de ce moment elle guide ses pas et marche devant lui ; elle le remet entre les mains des deux femmes, l'Erreur et la Servitude, qui le livrent au Travail. Celui-ci, après avoir épuisé les forces de cet infortuné, lorsqu'il a perdu ses couleurs et la santé, le donne à la Vieillesse ; bientôt l'Outrage vient s'en emparer et l'entraîne vers le Désespoir ; alors l'Espérance s'évanouit et s'envole : on chasse le malheureux, non par cette porte d'or qui lui servit d'entrée, mais par une porte secrète et détournée. Il sort nu ; il a un gros ventre ; la pâleur réside sur son visage, où la vieillesse a gravé ses rides ; d'une main il couvre ses parties honteuses, de l'autre il s'étrangle ; le repentir en pleurs vient enfin à sa rencontre ; mais il ne sert qu'à le perdre davantage.

Tel est mon tableau, cher Timoclès ; jettes-y un coup d'œil attentif ; examines-en toutes les parties, et vois s'il te convient d'entrer dans cette vie dont je t'ai tracé l'image, par la porte dorée, et d'en sortir honteusement par l'autre. Mais quelque parti que tu prennes, souviens-toi de ce que dit un sage : *« Ce n'est point aux dieux, c'est à nous que nous devons imputer notre choix »*¹.

Cebès ; c'est certainement, celui dont Lucien veut parler ici ; mais il est bien douteux que ce morceau soit réellement de celui auquel on l'attribue.

¹ Platon, *République*. liv. X.

APOLOGIE

POUR UN ENGAGEMENT AUPRÈS DES GRANDS

Depuis longtemps, mon cher Sabinus, je me demande ce que tu peux penser de moi, lorsque tu lis mon petit Traité sur les Gens de Lettres qui se mettent aux gages des grands. Tu ne peux y jeter les yeux sans rire à mes dépens, j'en suis bien sûr. Je veux cependant essayer de concilier dans ton esprit ma conduite avec mes principes. Il me semble, si je ne suis pas un mauvais devin, que je t'entends dire ; eh quoi cet homme qui déclame avec tant de force contre la condition des Gens de Lettres mercenaires, oublie tout à coup ses maximes ; *la coquille s'est retournée*¹, comme on dit en proverbe, et voilà notre censeur qui se précipite de lui-même dans une servitude si manifeste et si publique ! Combien de Midas, de Crésus, de Pactoles entiers lui ont persuadé de renoncer à cette précieuse liberté avec laquelle il a vécu dès sa plus tendre enfance ? Au moment de paraître devant l'Éaque, et lorsqu'il a, pour ainsi dire, un pied dans la barque, se livrer à cet esclavage ! se laisser mettre un collier doré, comme les riches en mettent à leurs singes et à leurs écureuils ! Sa conduite actuelle s'accorde bien peu avec ses écrits.

¹ C'est un proverbe qui s'emploie pour marquer une fuite précipitée, un changement subit et inopinée. Cette manière de parler tire son origine d'un jeu qui était fort en usage parmi les enfants d'Athènes, et qui s'appelait *δοτρακίνδα*. Voici les règles de ce jeu, tirées de Pollux. Les enfants se divisaient en deux bandes, et traçaient une ligne qui séparait chaque parti : un des enfants s'avancait sur la ligne, tenant à la main une petite coquille, dont la partie creuse était remplie de poix, et s'appelait à raison de sa couleur, *nuit* ; l'autre côté était blanc, et se nommait *jour*. L'enfant la jetait en l'air, en demandant, *jour ou nuit* ; si elle tombait sur le côté qu'il avait demandé, alors tous ceux de son parti poursuivaient les autres qui fuyaient à toutes jambes, et le premier que l'on prenait s'appelait l'*âne* ; il était obligé de s'asseoir, et de faire tout ce qu'on lui commandait.

En vérité, *les fleuves remontent vers leurs sources* ¹, et tout est renversé. C'est chanter une palinodie plus triste que celle qu'un poète chanta jadis pour Hélène et les Troyens ²; c'est démentir par ses actions des principes que l'on avait d'abord approuvés comme excellents.

Voilà, si je ne me trompe, le langage que tu tiens en toi-même. Mais peut-être, à ces réflexions, ajouteras-tu quelque conseil, qui, pour être tardif, n'en sera pas moins celui d'un ami, et digne d'un philosophe tel que toi. Si, revêtu de ton masque, je joue bien ton personnage, j'aurai tout lieu de m'applaudir, et je sacrifierai au dieu de l'éloquence. Si, au contraire, je m'acquitte mal de mon rôle, tu suppléeras à ce que j'aurais omis. Voyons : il est temps de changer de costume et de scène. C'est à moi maintenant à garder le silence, à souffrir patiemment la main du médecin, qui coupe, brûle à son gré, ouvre les chairs avec sa lancette, et cautérise quand il le faut, pour opérer la guérison. C'est à présent toi qui prends la parole ; et voici, cher Sabinus, ce que tu me dis.

Ton Ouvrage, mon cher ami, t'a fait autrefois tout l'honneur que tu pouvais en attendre ; il a été fort applaudi, soit comme je l'ai su de quelques-uns de tes auditeurs, par l'assemblée nombreuse devant laquelle tu l'as récité ; soit par les personnes instruites qui l'ont lu en particulier, et se sont fait un plaisir de l'avoir souvent entre les mains. La diction en est pure ; il annonce une foule de connaissances, une grande expérience du monde ; tout y est présenté d'une manière solide et claire. Le point essentiel, c'est qu'il peut être fort utile à tous les citoyens, principalement aux gens de Lettres qui, par imprudence, pourraient se laisser entraîner dans cet esclavage. Mais, puisque tu changes d'opinion ; puisque tu dis pour jamais adieu à la liberté, pour adopter cette lâche maxime,

Quand le gain nous appelle, il faut porter des fers ³.

garde-toi d'aller lire ton ouvrage à qui que ce soit, encore moins à ceux qui connaîtraient le genre de vie que tu mènes

¹ Proverbe tirée de la *Médée* d'Euripide, v. 410.

² Stésichore, poète lyrique : son véritable nom était Tisias ; on lui avait donné celui de Stésichore, parce qu'il avait inventé les chœurs de danse au son de la cithare ; il avait écrit des invectives contre Hélène ; pour la venger, Castor et Pollux le rendirent aveugle ; mais pour les apaiser, Stésichore chanta les louanges de leur sœur, et ils lui rendirent la vue.

³ Vers d'Euripide dans les *Phéniciennes*, v. 393.

actuellement ; prie plutôt le messager des Enfers de faire boire de l'eau du Léthé aux personnes qui l'ont déjà lu, ou bien l'on t'appliquera la fable de Corinthe ; l'on dira que, comme un autre Bellérophon, tu as écrit contre toi-même ¹ : car, en vérité, je ne vois pas de quelles raisons spécieuses tu pourrais colorer ta conduite aux yeux de tes censeurs, surtout si, en approuvant l'ouvrage et cet air de liberté qu'il respire ils regardaient avec un sourire malin l'auteur humblement courbé sous un joug qu'il s'impose lui-même.

Assurément, diront-ils, et ce ne sera pas sans raison, cet ouvrage est d'un autre écrivain, dont l'âme est plus noble et plus fière. Pour toi, tu n'es qu'un geai paré des plumes du paon ; ou si cet écrit est le tien, tu as agi comme Saléthus ², qui, après s'être fait admirer des Crotoniates par les lois rigoureuses qu'il porta contre l'adultère, fut, peu de temps après, surpris lui-même entre les bras de sa belle-sœur. La comparaison est assez juste, dira-t-on ; mais Saléthus était encore plus excusable ; il pouvait alléguer la violence de sa passion, comme il le fit dans sa défense : néanmoins il eut le courage de se précipiter lui-même dans le bûcher, quoique les Crotoniates, émus de compassion, voulussent adoucir son supplice et le commuer en un exil. Ta conduite est mille fois plus contradictoire. Tu emploies tout ton talent à tracer dans un écrit le tableau de cette condition servile ; tu dénonces comme un lâche quiconque entre dans la maison d'un riche, s'enferme dans cette espèce de prison, supporte avec patience mille désagréments, et bientôt l'on te voit, malgré ton âge avancé, et lorsque tu touches, pour ainsi dire, au seuil de la vieillesse, l'on te voit, dis-je, subir cet indigne esclavage : peu s'en faut même que tu n'en fasses gloire. Mais plus tu croiras tirer de considération de ton nouvel état, et plus tu paraîtras ridicule, par la contradiction qui règne entre ta conduite et ton livre. Qu'est-il besoin de chercher de nouvelles raisons de te blâmer, quand ce vers d'une excellente tragédie prononce ta condamnation : *Je hais le sage qui ne l'est pas pour lui-même* ³.

¹ La fable de Corinthe est celle de Bellérophon, racontée par Homère, au sixième livre de l'*Illiade*, v. 160. Anitia, femme de Prétus, amoureuse de Bellérophon, et ne pouvant le faire consentir à sa passion, l'accusa, auprès de son mari, d'avoir voulu lui faire violence ; Prétus, qui redoutait le courage de Bellérophon, ne voulut point le faire mourir ; mais il l'envoya en Lycie chez son beau-père, et le chargea de lettres qui devaient lui être funestes, puisqu'elles contenaient l'ordre de faire mourir celui qui en était porteur.

² C'est le même que Zaleucus.

³ On attribue ce vers à Euripide : Cicéron le cite comme tiré de la *Médée*.

Tes accusateurs ne seront pas embarrassés pour trouver d'autres comparaisons. Les uns t'assimileront à ces acteurs tragiques qui, sur la scène, sont Agamnemon, Créon ou Hercule; mais hors du théâtre, lorsqu'ils ont mis bas le masque, on ne voit plus en eux qu'un Polus ou un Aristodème, histrions à gages, que l'on siffle à la moindre faute, et que l'on punit à coups de fouet quand les spectateurs le jugent à propos. D'autres diront que tu ressembles au singe de la fameuse Cléopâtre. Il avait appris à danser en mesure, et avec grâce; on l'admirait surtout pour la gravité avec laquelle il soutenait son personnage, pour la justesse de ses mouvements toujours d'accord avec les flûtes et les voix. Un jour, il aperçoit malheureusement des figues ou des amandes posées à l'autre bout de la salle: adieu la flûte, adieu la mesure et la danse; il jette son masque, ou plutôt il le brise, et se précipite avec avidité sur les fruits.

Et toi, diront-ils, qui n'es pas seulement acteur, mais auteur d'une pièce excellente, toi qui t'ériges en législateur, il suffit donc qu'une figue paraisse pour montrer à l'instant que tu n'es qu'un singe; que ta philosophie n'est que sur le bord de tes lèvres; que tu caches dans ton cœur une chose et que tu en dis une autre ¹. C'est de toi que l'on peut dire, avec raison, que ces discours dont tu t'es fait tant d'honneur, *n'ont, comme la coupe d'Ashtanax, mouillé que l'extrémité de tes lèvres, sans humecter ton palais* ². Ainsi, cette témérité audacieuse, avec laquelle tu bravais les besoins de l'humanité, a bientôt été punie par l'abjuration, presque solennelle, de ta liberté. Il semble qu'au moment où l'on te comblait d'éloges pour ce libellé, dans lequel tu accuses les autres, il semble, dis-je, qu'Adrastie ³, debout derrière toi, riait en elle-même de tous tes discours; comme déesse, elle prévoyait ton prompt changement. Sans doute elle s'est indignée que, sans avoir craché trois fois dans ton sein ⁴, tu te soies porté l'accusateur des malheureux que la rigueur de la Fortune oblige à supporter tous les maux attachés à cette condition. Si l'on écrivait pour

de ce poète; mais il n'existe point dans celle qui nous reste; Platon fait allusion à ce vers, qui était devenu proverbe.

¹ Allusion à un vers d'Homère; *Iliade*, liv. IX, v. 313.

² Voyez le traité précédent.

³ Déesse de la vengeance qui punissait surtout l'orgueil et l'amour-propre.

⁴ Les Grecs, pour détourner la vengeance d'Adrastie, qui punissait les discours orgueilleux, pour détruire l'effet des sortilèges et des enchantements, crachaient trois fois dans leur sein.

argument à ta déclamation, *Æschine, après avoir accusé Timarque, est convaincu d'avoir commis les mêmes crimes*, quels ris la vue de ce titre n'exciterait-elle pas, surtout si sa jeunesse pouvait faire excuser Timarque, tandis que son accusateur, déjà vieux, serait aussi coupable que lui ? En un mot, tu ressembles à ce charlatan qui annonçait un remède pour la toux, promettait une guérison subite à ceux qu'elle incommoderait, et cependant paraissait lui-même sur le point de rendre l'âme, à force de tousser.

Voilà sans doute les reproches que l'on peut me faire. Un accusateur tel que toi pourrait aisément en ajouter beaucoup d'autres semblables ; la matière est abondante ; elle peut fournir plus d'un argument. Mais il est temps d'examiner par quel moyen je pourrai me justifier. Sera-t-il plus avantageux pour moi de trahir volontairement ma propre cause en gardant le silence ? Dois-je m'avouer coupable et recourir à des excuses vulgaires ? Dois-je alléguer les décrets de la Fortune, de la Parque et du Destin ? Demanderai-je grâce à mes censeurs, en leur disant qu'ils savent bien que nos actions ne dépendent pas de nous, mais d'une puissance supérieure, ou plutôt de l'une de ces divinités dont je parlais tout à l'heure ; qu'elle nous gouverne à son gré, nous entraîne malgré nous ; que nous ne sommes responsables ni de nos discours, ni de nos démarches ? Non, mon ami ; cette manière de me défendre est trop vulgaire : tu ne souffrirais pas que je te présentasse une pareille apologie, et vainement m'appuierais-je de l'autorité d'Homère, en disant, comme lui :

Nul mortel à son sort ne saurait échapper ¹ ;

et cet autre vers :

La Parque à sa naissance a filé ses destins ².

Si, d'un autre côté, renonçant à ces excuses, comme trop frivoles, je disais : ce n'est point l'appât des richesses qui m'a séduit ; aucun espoir de cette nature ne m'a déterminé à me soumettre à mon nouvel état ; mais plein d'admiration pour la sagesse, la grandeur d'âme, la noblesse des sentiments de celui que je sers, j'ai voulu participer à ses belles actions ; j'aurais tout lieu de craindre alors de me voir chargé d'une nouvelle accusation et taxé de flatterie ; ce serait, comme on dit, *chasser un clou avec un autre*, et celui-ci serait d'autant

¹ *Illiade*, liv. VI, v. 488

² *Illiade*, liv. XX, v. 128

plus gros, que la flatterie est le plus bas de tous les vices, et par cette raison le plus odieux.

Mais si je ne veux alléguer ni ce motif, ni les autres, que me reste-t-il, sinon d'avouer sans détour que je ne puis donner de prétexte légitime ? Cependant, je n'ai point encore jeté la dernière ancre en mer ¹ ; je pourrais déplorer les infirmités de ma vieillesse, et les maux de l'indigence qui nous engage à tout faire et à tout souffrir. Je pourrais, en cette circonstance, appeler à mon secours la Médée d'Euripide, qui, paraissant fort à propos, répéterait ces vers, en y faisant un léger changement :

Je connais tous les maux dont je suis menacé,
Mais la voix du besoin fait taire ma sagesse ².

Et quand je ne citerais pas l'autorité de Théognis, qui ne sait que ce poète permet qu'on se précipite *dans le vaste sein des flots*, et même *du haut de quelque roche élevée* ³, si l'on espère y trouver la fin de sa misère ?

Telles sont les raisons que je pourrais employer à me justifier. Elles ne sont pas, il est vrai, très précieuses : mais, mon ami, rassure-toi, je n'en veux faire aucun usage. Les Argiens ne sont point tellement pressés par la famine, qu'ils soient réduits à labourer leur gymnase ⁴, et je ne me vois point forcé par la disette d'excuses légitimes, à me réfugier dans l'asile des Crétois ⁵, pour éviter l'effet de cette accusation. Fais seulement réflexion à la différence extrême qui se trouve entre le mercenaire qui consent à vivre dans la maison d'un riche, à devenir son esclave, à souffrir tous les maux dont j'ai parlé dans mon livre, et l'homme public chargé d'une partie de l'administration, qui exerce l'autorité qu'on lui a confiée et reçoit de l'empereur la récompense de ses travaux. Examine ces deux conditions ; compare-les, et tu verras qu'elles sont

¹ C'est-à-dire : *il me reste encore une ressource*. Cette façon de parler vient de ce que les vaisseaux des anciens avaient une ancre beaucoup plus forte que les autres. On ne la jetait en mer que lorsque l'on était en danger de faire naufrage, et pour cela on l'appelait *l'ancre sacrée*. Lucien fait encore allusion à cet usage à la fin du *Jupiter le tragique*.

² Euripide, *Médée*, v. 107.

³ Théognis, v. 176.

⁴ Allusion à un trait historique. Les habitants d'Argos, assiégés par les Lacédémoniens, et réduits à la plus grande famine, n'eurent d'autre ressource que d'ensemencer leur gymnase, qui s'appelait *Cyllabaris*.

⁵ Quand Minos se fut rendu maître de la Crète, les Crétois se retirèrent dans une ville, qui, à cette occasion, fut appelée *asile des Crétois*.

éloignées, comme disent les musiciens, deux fois à travers toutes les cordes¹ ; elles se ressemblent à peu près comme le plomb ressemble à l'argent, le cuivre à l'or, l'anémone à la rose, le singe à l'homme. Dans l'une et l'autre, il est vrai, on reçoit un salaire ; on est soumis aux ordres d'un supérieur : mais quelle distance entre les fonctions de ces deux états ! Ici, la servitude est manifeste, et ceux qui la subissent ne diffèrent en rien des esclaves que l'on achète à prix d'argent, et que l'on emploie aux plus vils ministères de la maison. Là, ce sont des hommes qui tiennent dans leurs mains les rênes de la république, qui se rendent à chaque instant utiles à des villes, à des provinces entières ; l'on ne peut raisonnablement leur faire un crime du salaire qu'ils reçoivent, et les ranger dans la classe des mercenaires, autrement on ne tarderait pas à rendre méprisables toutes les places importantes qui sont de même nature que la mienne ; et les gouverneurs des provinces, les préfets des villes, les commandants des légions, les généraux d'armée, seraient également blâmables, puisqu'il n'est aucun d'eux dont les services ne soient payés. Il ne faut pas tout détruire d'un seul coup, et ranger dans la même classe tous ceux qui reçoivent des appointements. Enfin, je n'ai point dit, dans mon ouvrage, que l'on fût malheureux précisément parce qu'on touchait le revenu d'un emploi ; mais j'ai déploré le sort de ces infortunés qui, sous le nom d'instituteurs, se font esclaves chez les grands. Ma position est tout autre. Dans les détails de la vie privée, je suis aussi libre qu'auparavant, et par mes fonctions publiques, j'exerce une partie de l'autorité suprême ; et si tu y fais attention, tu verras que je n'ai pas peu d'influence sur le gouvernement de l'Égypte. Mon emploi consiste à tirer les causes au sort, à leur assigner le rang qu'elles doivent avoir, à faire tenir des registres exacts de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait, à contenir les orateurs dans la décence, à publier et à conserver dans toute leur fidélité les décrets de l'Empereur, à veiller à leur durée et à leur exécution. Ce n'est point d'un particulier que je reçois le prix de mes travaux, c'est de l'Empereur lui-même ; et ce prix, loin d'être modique, monte à des sommes considérables. Ajoute que je ne me nourris point d'espérances frivoles ; il peut arriver que j'obtienne la préfecture de la nation entière, ou quelque charge supérieure. Il y a plus, et pour user de toute la confiance que m'inspire la bonté de ma cause, pour aller au

¹ Ce proverbe indique la plus grande distance possible.

devant de tous les reproches, en poussant ma justification à l'excès, je te dirai qu'il n'est personne qui ne travaille dans l'espoir d'un salaire : les hommes élevés aux dignités les plus éminentes, l'Empereur lui-même attend le sien. Je n'entends point par là les tributs et les impôts que ses sujets lui paient tous les ans ; le plus beau salaire d'un grand roi consiste dans les louanges et dans les adorations de son peuple comblé de ses bienfaits ; les statues, les temples et les autels que ses sujets lui consacrent, sont la récompense des soins qu'il se donne pour procurer la félicité publique ; or, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, et si tu veux descendre du faite de l'autorité suprême à chacune des parties qui la composent, tu verras que nous ne différons que du petit au grand, et que d'ailleurs nous sommes tous également mercenaires.

Si j'avais posé pour principe que personne ne doit travailler, je serais sans doute coupable d'avoir enfreint mes propres lois ; mais si je n'ai point tenu dans mon livre un pareil langage, si, au contraire, il est du devoir d'un homme de bien d'être toujours occupé, que peut-il faire de mieux que de s'unir à ses amis pour remplir une tâche utile, de se produire au grand jour, de donner publiquement des preuves de sa fidélité, de son exactitude, de son zèle à remplir les fonctions qui lui sont confiées, afin d'éviter le reproche qu'Homère fait aux gens oisifs, qu'il appelle

Inutile fardeau de la terre ?

Je voudrais, avant tout, que mes censeurs se ressouvinsent que leurs reproches ne s'adressent point à un sage (si toutefois il en est), mais à un homme fort ordinaire, qui a cultivé le talent de la parole, qui s'y est même acquis un peu de gloire, mais qui n'a jamais prétendu atteindre à la vertu sublime des coryphées de la philosophie : eh, par Jupiter ! je ne crois pas devoir en être plus fâché, car je n'ai jamais rencontré personne qui tint tout ce que promet ce grand nom de sage. D'ailleurs, je serais fort étonné que tu blâmasses ma condition actuelle, car tu sais depuis longtemps quels salaires considérables j'ai retirés des leçons publiques d'éloquence que je donnais dans les Gaules, où tu m'as connu lorsque tu allais voir l'océan occidental. Tu sais qu'on me comptait alors au rang des sophistes¹, dont le talent était le mieux récompensé.

¹ Ce nom doit ici se prendre en bonne part, car il avait chez les Grecs deux acceptions.

Voilà, cher ami, ce qu'au milieu de mes occupations multipliées, j'ai cru devoir t'écrire pour me justifier à tes yeux ; car il ne m'est point indifférent de recevoir la pierre blanche et pleine ¹. A l'égard des autres, quand ils réuniraient toutes leurs accusations, il me suffira de leur répondre : *Hippoclides ne s'en soucie guère* ².

¹ Les Athéniens portaient leur suffrage avec de petites pierres ; les blanches servaient à absoudre ; celles qui servaient à condamner étaient noires et percées.

² Ce proverbe dont le sens est facile à saisir, tire son origine de l'histoire suivante, rapportée par Hérodote, *Erato*, chap. cxxix. Clisthène, tyran de Sicyle, voulant marier sa fille Agariste, fit publier aux jeux olympiques, auxquels il venait de remporter le prix de la course des chars, que ceux qui pouvaient prétendre à la main de sa fille, n'avaient qu'à se rendre chez lui dans soixante jours, et que, l'année révolue, il choisirait un gendre ; il vint une foule de prétendants, parmi lesquels on distinguait Hippoclides, fils de Tisandre, un des plus nobles et des plus riches Athéniens. Le jour même où Clisthène devait nommer son gendre, les prétendants ayant longtemps disputé sur la musique et sur la danse, Hippoclides, pour faire connaître ses talents, se mit à danser l'*emmetie*, danse honnête ; mais bientôt il s'échauffe, et demande qu'on dresse une table ; on l'apporte, il monte dessus, et exécute d'abord une danse lacédémonienne ; ensuite il pose la tête sur la table, se soutient sur les mains et gesticule avec les pieds. Clisthène qui l'observait conçut une opinion peu favorable des mœurs d'Hippoclides, et lui dit : Fils de Tisandre, la danse a rompu ton mariage ; l'autre lui répondit : *Hippoclides ne s'en soucie guère*.

SUR UNE FAUTE

COMMISE EN SALUANT ¹

Il est bien difficile à un homme d'éviter l'influence d'un mauvais génie ; mais il l'est plus encore de se justifier d'une faute commise par inadvertance et par l'inspiration de quelque dieu. J'ai éprouvé l'une et l'autre. Je venais te saluer le matin, et au lieu de te donner, comme je l'aurais dû, le salut accoutumé, je t'ai souhaité *la santé*. Ce dernier souhait n'est cependant pas d'un mauvais augure ; mais il n'était pas fait à propos, car il ne convient pas au matin. A peine j'eus lâché ce mot, que, rempli de confusion, je rougis, la sueur me monta au visage ; je me sentis dans un embarras extrême. Ceux qui étaient présents s'imaginèrent, avec assez de vraisemblance, les uns, que j'étais fou, les autres, que la vieillesse me faisait radoter : quelques-uns crurent que j'avais encore le cerveau troublé des fumées du vin que j'avais bu la veille. Pour toi, tu témoignas assez d'indulgence ; à peine par un léger sourire me fis-tu connaître mon erreur. J'ai pensé que je ferais bien, pour me consoler, de composer un petit traité sur cette matière ; c'est peut-être un moyen de diminuer le chagrin que me cause ma faute et d'adoucir la peine que je ressens d'avoir manqué au décorum dans un âge avancé, en présence d'un si grand nombre de témoins. Du reste, je ne pense pas avoir besoin de justifier une erreur de ma langue, qui, en se trompant, n'a rien fait entendre que de très favorable.

¹ Pour l'intelligence de cette apologie, il est bon de savoir que les Grecs employaient pour se saluer différentes formules ; le matin ils se donnaient le bonjour en disant χαῖρε, *rejois-toi, sois joyeux* ; le soir en se quittant, ils se souhaitaient une bonne santé, ὑγίαινε. Il arriva à Lucien, en entrant le matin chez un homme de haute distinction, de le saluer avec la formule usitée pour le soir ; c'est de cette faute qu'il cherche à se disculper.

En commençant cet écrit, je m'attendais à rencontrer dans mon sujet des difficultés considérables; mais à mesure que je suis avancé, ce que j'avais à dire est venu s'offrir de lui-même à mon esprit. Cependant, je n'entrerai point en matière que je n'aie auparavant parlé de ces trois souhaits : *joie, santé, prospérité*. Le premier était le salut ordinaire des anciens; ils s'en servaient non seulement le matin et à la première rencontre, mais ceux qui ne s'étaient jamais vus l'employaient, comme dans ce vers :

Soyez toujours joyeux, souverain de Tirynthe.

Après le repas, lorsque la conversation était animée par le vin. Exemple :

Soyez joyeux, Achille; on goûte à votre table,
Le plaisir d'un repas égal....., etc.¹,

dit Ulysse en s'acquittant de l'ambassade que lui avait confiée Agamemnon.

Lorsqu'on se quittait, on usait de la même formule :

Soyez joyeux; pour moi je ne suis plus un homme;
Je deviens immortel, et j'habite les cieux².

On n'avait point encore assigné un temps particulier pour cette salutation, et elle n'était pas, comme à présent, réservée au matin; on s'en servait en toute occasion, et même dans les moments les plus funestes; ainsi Euripide fait dire à Polynice prêt à quitter la vie :

Soyez joyeux, déjà je descends chez les ombres³.

Ce n'était pas seulement un témoignage d'amitié, c'était aussi une expression de haine, et par laquelle on renonçait à toute société, à tout commerce. En effet, dire à quelqu'un : *Je te souhaite bien de la joie* signifie qu'on ne se soucie plus d'être avec lui.

Le premier qui employa cette formule fut, dit-on, Philippide l'hémérodrome⁴, qui, venant annoncer la victoire de Marathon, dit aux Archontes assis sur leurs sièges, et inquiets de l'issue de ce combat : *Réjouissez-vous, nous sommes vain-*

¹ Homère, *Iliade*, liv. IX, v. 225.

² Vers d'Empédocle; on prétend que ce fut les adieux qu'il fit à ses disciples avant de mourir et de se précipiter dans le cratère du mont Etna.

³ Euripide, *Phéniciennes*, 1460.

⁴ Son véritable nom est Phidippide, suivant Hérodote, 6, 105.

queurs : en disant ces mots, il expira. Cléon, démagogue des Athéniens, commençait par ce mot une lettre qu'il leur écrivait de Sphactérie, et par laquelle il leur annonçait l'heureuse nouvelle de sa victoire et de la prise des Lacédémoniens. Après Cléon, Nicias, écrivant de Sicile, se conforma, dans ses lettres, à cet ancien usage et prit occasion de ses succès pour dire aux Athéniens de se réjouir.

L'admirable Platon, digne législateur en ces matières, veut bannir le *réjouis-toi* ; il le rejette comme peu convenable et n'offrant rien d'assez sérieux : à sa place il introduit cette autre formule : *Sois heureux* ; il la trouve conforme à la bonne disposition du corps et à celle de l'âme. Écrivant à Denis, il le blâme de ce que, dans un hymne en l'honneur d'Apollon, le Tyran saluait le dieu en lui disant : *Sois joyeux* : salutation indigne d'Apollon Pythien, et peu convenable à des hommes, loin de l'être à des dieux.

Quoique le divin Pythagore n'ait daigné nous laisser aucun de ses ouvrages ¹, on sait néanmoins, autant qu'on en peut juger par les écrits d'Ocellus de Lucanie ², d'Archytas et de quelques autres de ses disciples ; on sait, dis-je, qu'il ne mettait jamais en tête de ses lettres ni *Réjouissez-vous*, ni *Soyez heureux*, mais *Portez-vous bien*. En effet, tous ceux qui sont sortis de son école, lorsqu'ils s'écrivent sur quelque matière sérieuse, commencent par se souhaiter une bonne santé, comme ce qui convient le plus à l'âme et au corps, et renferme en général tous les biens que l'homme peut désirer ; et ce triple triangle enlacé, formé de cinq lignes, qui servait de

¹ Pythagore laissa, dit-on, tous ses ouvrages à sa fille Damo, lui recommandant de ne les communiquer à personne ; et Damo, quoique fort pauvre, ne voulut jamais s'en dessaisir, quelques sommes considérables qu'on lui offrit : ainsi périrent les écrits, sans doute fort singuliers, du plus mystérieux des philosophes.

² Il nous reste, sous le nom d'Ocellus de Lucanie, un petit traité grec sur la nature de l'univers, dans lequel l'auteur soutient l'éternité du monde. Nous devons la conservation de ce morceau vraiment précieux par son antiquité, au philosophe Archytas, qui, à la prière de Platon, se rendit en Lucanie chez les descendants d'Ocellus, où il trouva plusieurs autres traités du même philosophe, sur la loi naturelle, sur la royauté, sur la religion. Ces traités sont perdus ; ils furent envoyés par Archytas à Platon, lequel faisait un cas tout particulier des ouvrages d'Ocellus. Nous apprenons ces détails par deux lettres d'Archytas à Platon, et par les réponses de ce dernier, que nous a conservées Diogène de Laërce. Le traité sur la nature de l'Univers, que l'on attribue à Ocellus, pourrait cependant ne pas être de lui ; car ce philosophe était Dorien, et c'est en langue commune qu'est écrit cet ouvrage ; d'un autre côté, il est possible qu'on l'ait traduit dans des temps postérieurs, et lorsque le dorien n'était plus entendu que d'un petit nombre de personnes.

symbole à tous ceux de sa secte, était nommé par eux le signe de la santé. Enfin, ils pensaient que la santé renfermait l'idée de joie et de bonheur; au lieu que ni le bonheur, ni la joie ne renferment l'idée de santé. Quelques-uns regardaient comme son symbole le quaternion, qui est leur grand serment, et forme leur nombre parfait; d'autres l'appelaient le principe de la santé, et parmi eux est Philolaüs.

Mais qu'ai-je besoin de citer les anciens, lorsqu'Épicure lui-même, cet homme pour lequel la joie avait tant de charmes, et qui regardait la volupté comme le bien suprême, dans ses lettres sérieuses (car il nous en reste quelques-unes), et en écrivant à ses amis, commençait toujours par leur recommander de se bien porter? Dans la tragédie et dans l'ancienne comédie, l'on trouve souvent le souhait de bonne santé, fait dès le premier abord. Par exemple :

Vivez sain et joyeux¹;

et c'est avec sagesse que l'on donne à la santé le pas avant la joie. C'est ainsi qu'Alexis a dit :

Mon maître, soyez sain; vous revenez bien tard².

Achée :

J'ai fait un crime affreux; mais toi, sois toujours sain³;

Et Philémon

Le premier de mes vœux serait pour la santé,
Le second, cher ami, pour la félicité.
Ensuite, si des dieux la faveur est complète,
Je vivrai dans la joie et n'aurai point de dette⁴,

L'auteur de la Scolie, cité par Platon⁵, que dit-il? *La santé est le premier des biens, la beauté le second, et la troisième*

¹ Homère, *Odyssée*, 24, 401.

² Alexis, poète de la nouvelle comédie: il ne nous reste que des fragments conservés la plupart dans Athénée.

³ Achée était un poète tragique, postérieur à Sophocle. Dans ce vers, le verbe grec signifie, moins *conserver sa santé* que *sa raison*.

⁴ Philémon, poète de la seconde comédie.

⁵ Une scolie est une chanson de table: on la chantait en tenant une branche de myrte à la main; celui qui avait chanté la première strophe, passait la branche à son voisin, celui-ci à un autre, ainsi de suite jusqu'à la fin de la chanson. Mais si nous en croyons Plutarque, *Quest. de table*, liv. 1, quest. 1, on n'observait pas toujours cet ordre, et le premier convive du premier lit, après avoir chanté, envoyait le myrte à la première personne du troisième, et à cause de cette marche oblique, ces chansons furent appelées *scolies*. L'auteur de la scolie citée ici serait Simonide.

la richesse. A l'égard de la joie, il n'en dit pas le moindre mot. Rappelle-toi ces vers si connus :

O santé! des humains la première déesse,
Jusqu'aux derniers moments accompagne mes jours ¹.

Or, si la Santé est la première des déesses, le bien qu'elle procure doit être le premier des biens.

Je pourrais te citer des milliers de passages tirés des poètes, des historiens, des philosophes, qui tous donnent le premier rang à la santé; je n'en ferai rien cependant, pour ne pas donner à cet écrit un ton ridicule et puéril, et ne pas m'exposer à chasser un clou avec un autre : mais quelques traits choisis de l'histoire ancienne, qui me reviennent en mémoire, et qui ont un rapport direct à notre sujet, seront, je pense, placés ici fort à propos.

Eumène de Cardie ², dans une de ses lettres à Antipater, rapporte qu'Alexandre étant sur le point de livrer la bataille d'Issus, Héphestion entra le matin dans sa tente, et, soit oubli, soit distraction, ou qu'il y fût contraint par quelque dieu, il lui dit, ainsi que je l'ai fait : *Porte-toi bien, ô Roi! voici l'instant de ranger tes soldats en bataille.* Comme la plupart des courtisans étaient étonnés de cette étrange manière de donner le bonjour, et qu'Héphestion lui-même était honteux de sa méprise, Alexandre reprit : « J'accepte cet augure, qui me promet de revenir sain et sauf du combat. »

Antiochus-Soter, prêt d'en venir aux mains avec les Galates, eut un songe dans lequel il lui sembla voir Alexandre qui se présentait à lui et lui ordonnait de prendre pour cri de guerre le mot *Santé*. Il le fit, et remporta une célèbre victoire ³.

Ptolémée, fils de Lagus ⁴, écrivant à Séleucus, changeait manifestement l'usage établi. Il commençait ses lettres par lui souhaiter une bonne santé; et, au lieu de finir par ces mots : *Porte-toi bien*, il les terminait par ceux-ci : *Sois joyeux*. C'est ce que nous apprenons de Dionysodore ⁴, qui a recueilli les lettres de Ptolémée.

¹ C'est ainsi que commence le Péan d'Ariphon de Sicyle, en l'honneur de la déesse Santé; Athénée nous l'a conservé tout entier à la fin de son quinzième livre.

² Il la dut à Théodore de Rhodes, un de ses capitaines, et aux éléphants qu'il avait dans son armée; ces animaux inconnus aux Galates, les effrayèrent au point qu'ils prirent la fuite, quoique beaucoup plus forts et plus nombreux que leurs ennemis.

³ Le même que le Philadelphie.

⁴ Peut-être faut-il lire Dionysiodore. Celui-ci était Béotien; il composa

Il ne sera pas hors de propos de citer ici l'exemple de Pyrrhus, roi d'Épire, ce héros qui a mérité de passer, après Alexandre, pour le plus grand guerrier, et qui a si souvent éprouvé les vicissitudes de la fortune. Lorsqu'il sacrifiait ou consacrait quelque offrande aux dieux, jamais il ne leur demandait la victoire, un plus vaste empire, une réputation brillante ou d'immenses richesses ; tous ses vœux se bornaient à souhaiter la santé, persuadé que s'il en jouissait, il obtiendrait bientôt tous les autres biens : c'était, à mon avis, penser très sagement. De quelle utilité sont, en effet, tous les biens sans la santé ?

Mais aujourd'hui, me dira peut-être quelqu'un, l'usage a fixé le sens de ces mots et le temps auquel il convient de les employer ; et toi, en les changeant, quoique d'ailleurs tu n'aies rien dit de choquant, néanmoins, si l'on en juge sainement, tu n'es pas exempt de faute. Tu ressembles à un homme qui s'attacherait un casque à la jambe ou qui mettrait un brodequin sur sa tête. Fort bien, mon ami, lui répondrais-je, et tu aurais raison s'il était quelque moment où la santé ne nous fût pas nécessaire ; mais nous en avons besoin à chaque instant du jour : le matin, à midi, la nuit même. Mais c'est surtout au commencement de nos entreprises et durant nos travaux que nous avons besoin des forces du corps. Celui qui nous dit : *Réjouissez-vous*, ne fait que dire une parole de bon augure ; c'est un vœu qu'il forme en notre faveur. Mais celui qui nous recommande la santé nous rend un véritable service ; il nous fait souvenir de tout ce qu'il faut faire pour la conserver. Ce n'est pas seulement un souhait, c'est un avertissement qu'il nous donne.

Eh quoi ! dans les ordres que tu reçois continuellement de l'Empereur ¹, n'y trouves-tu pas pour premier précepte d'avoir soin de ta santé ? Et ce précepte est sage : car de quelle utilité te serait le reste, si tu n'étais en bonne disposition ? Et toi-même, si j'entends un peu la langue des Romains, ne réponds-tu pas aux politesses de ceux qui te saluent, en leur souhaitant la santé ² ?

En disant ceci, je ne prétends pas avoir eu intention de supprimer la formule : *Réjouissez-vous* pour y substituer celle

une histoire grecque, qui s'étendait jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre ; quant à Dionysodore, il est inconnu.

¹ Il paraît par ce mot, que la personne à laquelle Lucien adresse cette apostrophe, était préteur de quelque province.

² Les Romains disaient en effet. *Valeas*.

de : *Portez-vous bien* ; tout mon dessein est de prouver que j'ai commis cette faute par inadvertance ; autrement j'eusse été ridicule de vouloir innover et changer le temps assigné à ces salutations. Cependant, je rends grâces aux dieux d'une faute qui a produit un souhait plus favorable ; peut-être même cette erreur n'est-elle arrivée que par une volonté particulière d'Esculape ou de la déesse Santé, qui s'est servie de moi pour te promettre ses faveurs. Et comment cela me fût-il arrivé sans la volonté d'un dieu, moi qui, dans le cours d'une longue vie, n'ai jamais éprouvé de pareil trouble ?

S'il faut cependant, pour me justifier, alléguer une excuse tirée de la faiblesse humaine, je te dirai qu'il ne doit pas paraître étrange que, cherchant à me faire connaître de toi d'une manière avantageuse, l'excès de mon désir m'a nui et m'a fait tomber dans une erreur opposée. Peut-être aussi n'est-il pas facile de conserver son sang-froid à la vue de cette foule de soldats qui défendent l'entrée de ta maison et qui saluent d'une manière un peu extraordinaire.

Mais les autres dussent-ils attribuer mon erreur à un manque de jugement et d'éducation ou au délire de mon âge, je suis persuadé que, toi, tu la regarderas comme une preuve de mon respect et de la simplicité de mon âme, peu faite au tumulte du barreau. C'est là, en effet, que l'on prend cette hardiesse qui n'est pas éloignée de la témérité et de l'impudence. Qu'il ne m'arrive cependant jamais de tomber dans une pareille faute, à moins qu'on ne puisse en tirer un favorable augure.

Sous l'empire du premier Auguste, il arriva, dit-on, un fait à peu près semblable. Cet empereur venait de rendre un jugement fort équitable et d'absoudre un homme faussement accusé d'un crime capital ; celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, s'écria : « Je te remercie, César, d'avoir jugé si mal et si injustement. » Les courtisans indignés voulaient qu'on punit sévèrement cet homme : « Ne lui en voulez-vous point ? reprit l'empereur, il faut juger son intention et non sa langue. » Voilà ce que dit Auguste : mais toi, que tu juges ma langue ou mon intention, tu n'y trouveras rien que de favorable.

A présent, il me reste encore, ce me semble, une autre chose craindre ; c'est que quelques personnes ne s'imaginent que j'ai commis cette faute exprès, afin de composer cette apologie. Hé bien, cher Asclépius, je consens volontiers que ce discours paraisse moins une justification qu'un prétexte pour faire montre de mes talents.

HERMOTIME

OU

LE CHOIX DES SECTES

LYCINUS ET HERMOTIME.

LYCINUS. — Si j'en puis juger par ce livre et par ta marche précipitée, il me semble, Hermotime, que tu vas chez ton maître de philosophie : tout en marchant, tu parais plongé dans des réflexions profondes ; tu remues les lèvres et murmures tout bas ; tes mains agitées se portent çà et là, et l'on dirait que tu composes quelque discours, que tu prépares quelque argument tortueux ¹ ou une question sophistique. Tu ne veux pas prendre de relâche, même pendant le chemin ; toujours occupé, toujours agissant ou étudiant, tu penses par là profiter d'autant dans les sciences.

HERMOTIME. — Il est vrai, Lycinus, et c'est mon intention. Chemin faisant, je cherchais à me rappeler ce que le maître nous a dit dans la conférence d'hier. Le temps est trop précieux pour en perdre un seul instant. Tu sais combien est vraie la maxime du médecin de Cos ² : *La vie est courte, et l'art est long*. C'est ce qu'il disait de la médecine, et la médecine est bien plus aisée à apprendre que la philosophie, à laquelle on ne parvient pas même en beaucoup de temps : il faut encore des veilles, des travaux continuels, et ne cesser d'avoir les yeux fixés sur elle. Il est vrai que nous avons, à l'étudier, le plus grand intérêt. Il s'agit en effet, ou d'être confondu

¹ Nom d'une espèce d'argument qu'employaient les Stoïciens.

² Hippocrate, *Aphorisme premier*.

toute sa vie dans la foule des malheureux humains, ou de parvenir à la félicité parfaite, en se livrant à la philosophie.

LYCINUS. — Voilà, Hermotime, une bien belle récompense, et je crois que tu n'es pas éloigné de l'obtenir; du moins, à juger par le temps que tu étudies la philosophie et par le travail immodéré auquel il me paraît que tu te livres. Si ma mémoire ne me trompe pas, il y a près de vingt ans que je ne te vois faire autre chose qu'aller assidûment chez ton maître, te courber sur les livres et transcrire, sans relâche, l'analyse de ses conférences. Tes pensées profondes t'ont rendu tout pâle, et le travail a desséché ton corps. Je suis persuadé que la nuit même tu ne prends point de repos, tant tu es profondément pénétré de ton objet; et je pense, d'après cela, que tu ne dois pas être éloigné de posséder la félicité, à moins qu'à mon insu tu n'en jouisses déjà depuis longtemps.

HERMOTIME. — Eh, comment cela se pourrait-il, ô Lycinus! Je ne fais encore qu'apercevoir la route qui y conduit. La Vertu, comme le dit Hésiode¹, habite sur un mont escarpé; le chemin qui y mène est long, raide et difficile; il prépare de grandes sueurs à ceux qui entreprennent d'y marcher.

LYCINUS. — Quoi! tu n'as donc pas encore sué suffisamment, ni assez marché?

HERMOTIME. — Non vraiment, Lycinus. Rien ne m'empêcherait de jouir du souverain bonheur, si j'étais parvenu au sommet de la montagne; mais je ne fais encore que commencer à entrer dans la route.

LYCINUS. — Cependant, selon ce même Hésiode, *un bon commencement est la moitié du tout*; par conséquent, de ton propre aveu, tu es à la moitié du chemin.

HERMOTIME. — Point du tout; je serais déjà bien avancé si cela était.

LYCINUS. — Où dirons-nous, du moins, que tu es parvenu?

HERMOTIME. — Au pied de la montagne, Lycinus. Je m'efforce actuellement d'y monter; mais comme le chemin est glissant et difficile, j'ai besoin de quelqu'un qui me tende la main.

LYCINUS. — Hé bien, c'est à ton maître à le faire, lui qui est parvenu au sommet: tel que le Jupiter d'Homère, qu'il jette

¹ Hésiode v. 288 et suiv.

en bas une chaîne d'or, image de ses préceptes, et qu'il t'élève à lui et à la Vertu, avec laquelle il habite depuis longtemps.

HERMOTIME. — Voilà justement ce qu'il fait; s'il ne dépendait que de lui, je serais depuis longtemps élevé à ce sommet, et je vivrais avec les Sages qui l'habitent : mais par moi-même je ne puis rien.

LYCINUS. — Il faut prendre courage, et espérer tout de ses conseils. Tu aperçois déjà le terme de ta route, et la félicité qui t'appelle du haut de son séjour. Cependant, ton maître t'a-t-il dit quand tu pourrais te flatter d'y arriver? Sera-ce l'année prochaine? Célébreras-tu avec elle les mystères ou les panathénées?

HERMOTIME. — Ce terme est bien court, Lycinus.

LYCINUS. — Ce sera donc à l'olympiade prochaine?

HERMOTIME. — C'est encore bien peu de temps pour s'exercer à la vertu, et prendre possession du bonheur.

LYCINUS. — Hé bien, après deux olympiades révolues. On pourrait vous taxer de paresse si ce temps ne vous suffisait pas, puisqu'on pourrait aisément, dans cet intervalle, aller des colonnes d'Hercule¹ aux Indes et en revenir, quand on ne tiendrait pas la route la plus droite, que l'on ne marcherait pas continuellement, et qu'on visiterait les peuples qui sont entre ces deux pays. Je suppose encore que le sommet où tu fais habiter la Vertu, soit plus élevé que le rocher d'Aorne, qu'Alexandre cependant a pris de vive force en peu de jours.

HERMOTIME. — Ah, Lycinus! que cela est différent, et qu'il s'en faut que l'on puisse, comme tu l'imagines, franchir ce sommet, et s'en emparer en si peu de temps! Des milliers d'Alexandres l'attaqueraient en vain. Beaucoup de gens se sont efforcés d'y monter; plusieurs, marchant avec courage, se sont avancés, les uns plus, les autres moins : mais parvenus au milieu de la route, la plupart rebutés des obstacles qu'ils rencontraient, sont revenus sur leurs pas, haletants, couverts de sueur, et harrassés de fatigue. Ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin, sont arrivés au sommet, où ils ont trouvé la félicité. Le reste de leur vie a été digne d'admiration, et du haut de la montagne, les autres hommes leur paraissaient comme des fourmis.

LYCINUS. — Comme tu nous rends petits, Hermotime! nous

¹ C'est ainsi que les anciens appelaient Gibraltar.

voilà moindres que des pygmées, et tu nous fais rentrer sous la croûte de la terre. Cela n'est pas étonnant ; tes idées sont devenues sublimes, et tu planes déjà dans les cieux : pour nous, vile multitude, nous vous adorons désormais comme des dieux, vous qui voyez les nuages à vos pieds, et qui êtes arrivés depuis longtemps au but où tendaient vos désirs.

HERMOTIME. — Plût au Ciel que j'y fusse arrivé, Lycinus ! Ah ! il me reste encore bien du chemin à faire.

LYCINUS. — Combien, à peu près ? Je jugerai par là du temps qu'il te faut.

HERMOTIME. — Je ne le sais pas au juste, Lycinus ; mais je crois que dans une vingtaine d'années je serai sur le sommet.

LYCINUS. — Certes, c'est beaucoup.

HERMOTIME. — Un grand prix demande de grands travaux.

LYCINUS. — Cela est vrai, et apparemment que ton maître t'a promis que tu vivrais encore au delà de vingt ans : car sans doute, ce n'est pas seulement un sage, il connaît encore l'art de la divination : il est peut-être prophète, ou versé dans la science des Chaldéens, qui, dit-on, sont très savants sur ces matières. Il ne serait pas prudent à toi, incertain de vivre assez pour parvenir jusqu'à la Vertu, de t'engager dans des travaux immenses ; de te tourmenter le jour et la nuit sans savoir si, sur le point d'arriver au sommet, la Parque se présentant tout à coup, ne viendra pas te tirer par le pied, et t'enlever au milieu de tes espérances.

HERMOTIME. — Eloignons cette pensée, Lycinus ; tes paroles sont d'un mauvais augure. Ah ! puissé-je parvenir au faite de la sagesse, et ne survivre que d'un seul jour à mon bonheur !

LYCINUS. — Quoi ! un seul jour serait suffisant pour te faire oublier tant de travaux ?

HERMOTIME. — Un seul moment.

LYCINUS. — Eh, comment peux-tu savoir que le bonheur qui t'attend là-haut, mérite que l'on endure pour lui tant de fatigues ? car jamais tu n'as monté à sa demeure.

HERMOTIME. — Oh ! je crois tout ce que m'en dit mon maître ; il le sait, lui qui habite déjà depuis longtemps au sommet.

LYCINUS. — Par les dieux ! que t'a-t-il dit là-dessus ? Quelle est cette félicité qu'on y trouve ? Sont-ce des richesses immenses, de la gloire, des plaisirs indicibles ?

HERMOTIME. — Parle mieux, je te prie, et sache que toutes ces choses sont comptées pour rien quand on vit avec la vertu.

LYCINUS. — Mais enfin, quels sont donc ces biens qu'elle promet à ceux qui arriveront à sa demeure ?

HERMOTIME. — C'est la sagesse, le courage, le beau, le juste, la science certaine de toutes choses. On laisse au pied de la montagne les richesses, la gloire et les plaisirs ; en un mot, tout ce qu'il y a de corporel et de grossier. On s'avance nu¹, et semblable à Hercule, qui fut élevé au rang des dieux après s'être brûlé sur le mont OËta. En effet, lorsque ce héros eut dépouillé tout ce qu'il avait contracté de mortel dans le sein de sa mère, il monta dans l'Olympe, purifié par la flamme ; de même ceux dont je te parle, délivrés par la philosophie, comme par un feu céleste, de toutes les choses qu'admirent les hommes qui en portent un faux jugement, s'avancent vers le sommet, et jouissent, en arrivant, de la suprême félicité ; ils ne se souviennent plus ni des richesses, ni de la gloire, ni des plaisirs, et ils rient de ceux qui croient que ces choses existent.

LYCINUS. — Par Hercule OËthéen ! tu me fais là un magnifique tableau du courage et du bonheur de tes héros ! Mais dis-moi, je te prie, si ces hommes ne descendent pas quelquefois de la montagne pour faire usage des dépouilles qu'ils ont laissées en bas, et s'il est nécessaire qu'étant une fois montés, ils demeurent toujours avec la Vertu, se moquant des richesses, de la gloire et des plaisirs.

HERMOTIME. — Bien plus, Lycinus, un homme qui est initié à la vertu, que la vertu a perfectionné, cesse d'être l'esclave de la colère, de la crainte et de ses désirs ; il ne connaît plus la tristesse : en un mot, les passions n'ont plus sur lui d'empire.

LYCINUS. — Cependant, s'il faut te dire la vérité, et qu'elle ne te fasse pas de peine..... mais il vaut mieux ne rien dire qui te puisse blesser : d'ailleurs, il n'est pas permis d'éclairer la conduite des sages.

HERMOTIME. — Non je ne m'en offenserai point, parle sans contrainte.

¹ Porphyre dit de même. « Quittons nos vêtements, et montons dans le stade, pour y combattre aux jeux olympiques de l'âme ; il faut avant tout commencer par se dépouiller, on ne peut autrement combattre. »

LYCINUS. — Prends garde, mon ami ; je crains.....

HERMOTIME. — Ne crains rien, mon cher ; je suis le seul ici qui puisse t'entendre.

LYCINUS. — Je suivais tout à l'heure ton discours, et je croyais facilement à tes paroles, lorsque tu me disais que ces hommes étaient sages, courageux, justes, prudents ; je prenais, à t'écouter, un plaisir extrême : mais lorsque tu m'as dit qu'ils méprisaient les richesses, qu'ils ne faisaient aucun cas de la gloire et des plaisirs, qu'ils n'éprouvaient jamais ni tristesse, ni colère, alors..... nous sommes seuls..... alors je me suis souvenu de ce que j'ai vu faire à..... veux tu que je le nomme ? ou dois-je taire son nom ?

HERMOTIME. — Point du tout ; je te prie de me le dire.

LYCINUS. — A ton maître lui-même, homme d'ailleurs respectable par son âge avancé.

HERMOTIME. — Hé bien, qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. — Tu connais cet étranger d'Héraclée, qui suit depuis longtemps ses leçons de philosophie, ce blondin qui aime tant la dispute.

HERMOTIME. — Je connais celui dont tu parles ; il s'appelle Dion.

LYCINUS. — C'est lui-même : faute d'avoir payé, à l'échéance du terme, le prix dont il était convenu avec ton maître, celui-ci le traîna devant l'archonte, en l'étranglant presque avec sa courroie, qu'il lui avait passée au col. Il criait bien fort, et paraissait vivement en colère ; et si quelques-uns des amis de ce jeune homme, qui se trouvaient dans la place, ne fussent venus l'arracher des mains de ton maître, sache que ce vieillard lui aurait emporté le nez, qu'il lui serrait, tant il paraissait furieux.

HERMOTIME. — Mais ce Dion est un mauvais sujet, un ingrat, qui ne paie point ce dont il est convenu. Mon maître n'a jamais traité de la sorte aucun de ceux auxquels il prête de l'argent à usure (et ils sont en grand nombre), parce qu'ils sont exacts à lui payer les intérêts au temps promis.

LYCINUS. — Eh, que ferait-il donc s'ils ne les lui payaient pas ? Sont-ce là les sentiments d'un homme purifié par la philosophie ? a-t-il encore besoin des dépouilles qu'il a laissées sur le mont Oëta ?

HERMOTIME. — S'il paraît s'y intéresser, sois sûr que ce n'est

pas pour lui-même : mais il a des enfants en bas âge, et il ne veut pas les laisser dans la misère.

LYCINUS. — Que ne les fait-il monter au séjour de la Vertu ? ils partageraient son bonheur en méprisant les richesses.

HERMOTIME. — Je n'ai pas le temps, Lycinus, de m'entretenir davantage avec toi, je cours entendre la leçon de mon maître : je crains de laisser passer l'heure.

LYCINUS. — Rassure-toi, mon ami, c'est aujourd'hui congé ; ainsi je te dispense du reste du chemin.

HERMOTIME. — Que dis-tu ?

LYCINUS. — Que tu ne verras pas ton maître aujourd'hui, s'il en faut croire l'affiche. On a attaché à la porte une planche, sur laquelle est écrit en gros caractère : ON NE PHILOSOPHERA POINT AUJOURD'HUI. On m'a dit qu'hier il avait soupé chez Eucrate, qui célébrait l'anniversaire de la naissance de sa fille ; qu'on avait beaucoup parlé de philosophie pendant le repas, et que ton maître s'était mis fort en colère contre Euthydème le péripatéticien, qui disputait avec lui sur des matières où le Portique et le Lycée sont de sentiments opposés, et qu'à force de crier, il avait gagné un grand mal de tête ; que la dispute ayant duré jusqu'à la moitié de la nuit, il avait beaucoup sué. De plus, on m'a dit qu'il avait un peu trop bu et trop mangé, pour un vieillard, et cela par complaisance pour les convives ; en sorte que, m'a-t-on dit, il avait beaucoup vomi en rentrant chez lui ; qu'ensuite il avait reçu par compte les viandes qu'il avait glissées en cachette à son valet, qui se tenait debout derrière lui pendant le repas, les avait marquées soigneusement, et était allé se coucher après avoir ordonné qu'on ne laissât entrer personne. J'ai appris cela de son esclave Midas, qui le racontait à plusieurs des disciples de ton maître, dont la plupart s'est en allée.

HERMOTIME. — Lequel des deux, Lycinus, est sorti vainqueur de la dispute ? est-ce mon maître, ou Euthydème ? Que t'en a dit Midas ?

LYCINUS. — Il m'a dit que d'abord le combat s'était soutenu, pendant quelque temps, avec égalité ; mais la victoire vous est demeurée, et le vieillard est resté maître du champ de bataille. Euthydème a été obligé de se retirer tout ensanglanté, après avoir reçu, m'a-t-on dit, une large blessure à la tête. Cet impertinent, ce disputeur ne voulait point se laisser persuader, et ne permettait pas qu'on pût le convaincre aisé-

ment ; mais ton brave maître, saisissant une coupe de Nestor qui était sous sa main, la lança à la tête d'Euthydème assis à table à côté de lui : par ce moyen il détermina la victoire en sa faveur.

HERMOTIME. — C'est bien fait ; il ne faut pas traiter autrement ces impertinents, qui ne veulent jamais céder à ceux qui leur sont supérieurs.

LYCINUS. — Tu as raison, Hermotime. Eh, de quoi s'avisait Euthydème, d'aller irriter un vieillard qui ne sait ce que c'est que la colère, qui commande à sa bile, et qui, surtout, tient une pareille coupe dans sa main ? Mais puisque nous n'avons aujourd'hui rien à faire, apprends-moi, comme à ton ami, de quelle manière tu as été initié à la philosophie, afin que, s'il est encore possible, je commence de ce moment à marcher avec vous dans le chemin qui mène à la félicité. L'amitié qui nous unit ne te permet pas de me refuser cette grâce.

HERMOTIME. — Ah, Lycinus ! si tu voulais, tu surpasserais bientôt tous les autres. Sache qu'ils ne seraient que des enfants auprès de toi, tant tes idées s'élèveraient au-dessus des leurs.

LYCINUS. — Oui, je crois bien que vingt années pourraient me suffire pour arriver au point où tu en es.

HERMOTIME. — Sans doute. Lorsque je commençai à philosopher, j'avais près de quarante ans : c'est aussi, je crois, ton âge.

LYCINUS. — Oui, Hermotime. Sers-moi donc de guide, et conduis-moi par la main. Mais auparavant, dis-moi, je te prie, si vous permettez à vos disciples de faire des objections, lorsqu'ils croient qu'on ne leur a pas parlé conformément à la raison, ou si vous n'accordez cette licence qu'à ceux qui sont encore jeunes.

HERMOTIME. — Point du tout. Tu peux, quand il te plaira, m'interroger et me contredire ; tu t'instruiras, par ce moyen, avec plus de facilité.

LYCINUS. — Par Hermès, dont tu portes le nom, mon cher Hermotime, voilà qui est tout à fait gracieux. Dis-moi donc si la route que suivent les Stoïciens est la seule qui mène à la philosophie, ou s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, qu'il y ait plusieurs autres philosophes.

HERMOTIME. — Il y en a plusieurs, tels que les Péripatéti-

ciens, les Epicuriens, ceux de l'école de Platon, les disciples de Diogène, d'Antisthène, de Pythagore, et beaucoup d'autres.

LYCINUS. — Il est vrai qu'il y en a beaucoup ; mais leurs préceptes sont-ils semblables ou différents ?

HERMOTIME. — Oh ! absolument différents.

LYCINUS. — Cela étant, tous n'enseignent pas également la vérité.

HERMOTIME. — Sans contredit.

LYCINUS. — Fort bien, mon cher ; continue de me répondre. Lorsque, pour la première fois, tu as eu envie de philosopher, toutes les portes étaient également ouvertes pour toi ; qui a donc pu t'engager à passer toutes les autres pour entrer chez les Stoïciens ? Qui t'a fait croire que par cette porte tu arriverais plus certainement à la vertu, qu'elle était seule celle de la vérité, qu'elle en montrait la route, et que les autres ne menaient qu'à l'erreur et à l'aveuglement ? Comment l'as-tu pu deviner alors ? Toutefois, en me répondant, ne songe point aux progrès que tu as faits depuis dans la sagesse (soit que tu n'aies encore fait que la moitié du chemin, ou que tu sois parvenu à son faite, d'où tu juges de tout bien plus sûrement que nous autres, qui sommes confondus dans la multitude) : réponds-moi comme un homme ordinaire, tel que tu étais alors et tel que je suis à présent.

HERMOTIME. — Je ne comprends pas, Lycinus, ce que tu veux dire.

LYCINUS. — Je ne t'ai cependant pas fait un argument tortueux. Il y a une foule de philosophes, tels que Platon, Aristote, Antisthène, Chrysippe, Zénon, fondateurs de votre école, et mille autres ; pourquoi, donnant ta confiance aux uns, au mépris de tous les autres, as-tu choisi, comme tu l'as fait, et t'es-tu déterminé à philosopher de cette manière ? Apollon t'a-t-il ordonné, comme à un autre Chéréphon ¹, de suivre les principes des stoïciens, en les déclarant préférables à tous les autres ? En effet, ce dieu est assez dans l'usage d'engager l'un à s'attacher à une secte, l'autre à une autre : il connaît parfaitement celle qui convient à chacun.

¹ Platon fait dire à Socrate, dans son apologie, que Chéréphon étant allé consulter l'oracle de Delphes, pour savoir s'il y avait quelque mortel plus sage que Socrate, la Pythie lui répondit qu'il y en avait point ; en conséquence il se détermina à suivre les leçons de Socrate.

HERMOTIME. — Il ne m'est rien arrivé de semblable, et je n'ai point consulté Apollon là-dessus.

LYCINUS. — Quoi donc ! as-tu cru que la chose ne mériterait pas la peine de demander conseil au dieu ? ou as-tu pensé pouvoir tout seul, sans consulter l'oracle, faire le meilleur choix ?

HERMOTIME. — En effet, je l'ai cru.

LYCINUS. — Cela étant, tu m'enseigneras, avant tout, comment, au premier coup-d'œil, je pourrai connaître quelle est la meilleure secte de philosophie, celle qui dit la vérité, et dont on peut faire choix sans avoir égard aux autres ?

HERMOTIME. — Je te l'apprendrai volontiers. Celle vers laquelle j'ai vu le plus de monde se porter, m'a paru la meilleure.

LYCINUS. — Mais quelle est la secte qui a plus de disciples que celle des Epicuriens, des Platoniciens, des Péripatéticiens ? Les as-tu comptées comme on compte les suffrages ¹ ?

HERMOTIME. — Je n'en ai pas fait le calcul ; j'en ai jugé par conjecture.

LYCINUS. — Ah, je vois bien que tu me trompes, et que tu refuses de m'instruire, puisque tu me dis que tu t'es déterminé par une conjecture : tu ne veux pas, sans doute me découvrir la vérité.

HERMOTIME. — Mais, Lycinus, ce n'a pas été là le seul motif qui m'ait décidé. J'avais entendu dire à tout le monde que les Epicuriens étaient adonnés à la mollesse et à la volupté ; que les Péripatéticiens aimaient l'argent et la dispute, les Platoniciens la gloire et le faste : au lieu qu'on disait des Stoïciens qu'ils étaient courageux ; qu'ils avaient des connaissances universelles ; que celui qui suivait leur doctrine était le seul roi, le seul riche, le seul sage, et possédait toutes les qualités.

LYCINUS. — C'était sans doute d'autres que des Stoïciens qui parlaient ainsi ; autrement, tu n'aurais pas ajouté foi aux éloges qu'ils se seraient donnés à eux-mêmes.

HERMOTIME. — Certainement ; c'est à d'autres que j'ai entendu dire cela.

LYCINUS. — Ceux qui enseignent une doctrine opposée n'étaient pas, vraisemblablement, ceux qui tenaient ce lan-

¹ C'est-à-dire, avec exactitude.

gage ; mais ceux-là sans doute qui suivent des sentiments différents.

HERMOTIME. — Point du tout.

LYCINUS. — Était-ce le peuple ?

HERMOTIME. — Oui, Lycinus.

LYCINUS. — Tu vois bien que tu me trompes encore, et que tu me déguises la vérité. Tu penses apparemment t'entretenir avec quelque *Margitès*¹. En effet, comment croire qu'un homme aussi sensé qu'Hermotime, âgé de près de quarante ans, s'en soit rapporté à l'opinion de la multitude sur la philosophie, et sur ceux qui la professent, pour déterminer son choix ? Non, quand tu me l'assurerais, je ne pourrais le croire.

HERMOTIME. — Cependant, apprends, Lycinus, que je n'ai pas uniquement déferé à l'opinion d'autrui ; je me suis consulté moi-même ; et quand j'ai vu les Stoïciens modestes dans leur maintien, décents dans leurs habits, annoncer par leurs regards la profondeur de leurs pensées, et la sévérité de leurs mœurs, raser leurs cheveux jusqu'à la peau, et évitant également la mollesse et la trop grande négligence dans le costume, comme un cynisme révoltant, observer toujours un juste milieu, où tout le monde place la vertu, j'ai pris alors la résolution de m'attacher à eux.

LYCINUS. — Mais savais-tu qu'ils pratiquaient aussi toutes les choses que je te disais tout à l'heure avoir vu faire à ton maître, comme prêter à usure, exiger leurs dettes avec amertume, disputer avec entêtement et colère dans la conversation, et commettre toutes les sottises dont ils nous rendent témoins tous les jours ? ou, comptes-tu cela pour rien, pourvu que le manteau soit rejeté décemment, que la barbe soit profonde, et la tête rasée jusqu'à la peau ? Alors nous aurions, par la suite, pour asseoir nos jugements, cette règle infaillible, et cette juste balance, HERMOTIME L'A DIT², et l'on doit reconnaître les gens vertueux à leur habillement, à leur démarche, et surtout à leurs cheveux rasés. Celui auquel il manquerait quelqu'un de ces signes, qui n'aurait point la figure rébarbative, et l'air d'un profond penseur, n'est pas digne de la moindre estime, ni de la plus petite considération.

¹ Margitès était un fou, sur lequel on prétend qu'Homère composa un poème satyrique.

² Allusion à ce mot des disciples de Pythagore. *Le maître l'a dit.*

Ah ! je vois bien, Hermotime, que tu mé badines, et que tu veux éprouver si je pourrai m'apercevoir du piège que tu me tends.

HERMOTIME. — Pourquoi dis-tu cela ?

LYCINUS. — C'est que la règle que tu me proposes, de juger par l'extérieur, n'est applicable qu'aux statues. En effet, celles dont le maintien est le plus noble, la draperie la plus élégante, sont les ouvrages de Phidias, d'Alcamène ou de Miron, qui les ont modelées sur les formes les plus parfaites ; mais si, dans les matières dont nous parlons, il fallait juger suivant la règle, que ferait un aveugle auquel il prendrait envie de philosopher ? Par quel moyen reconnaîtrait-il celui qui a choisi la meilleure secte, ne pouvant voir ni l'habillement, ni la démarche ?

HERMOTIME. — Mais, Lycinus, il ne s'agit point ici d'aveugles ; je m'embarrasse fort peu de cette sorte de gens.

LYCINUS. — Il faut cependant, mon cher, que des choses d'une aussi grande importance, et d'une utilité si générale, aient un signe commun qui les fasse reconnaître. Toutefois, si tu le juges à propos, que les aveugles, puisqu'ils ne voient rien, soient à jamais exclus de l'étude de la sagesse, quoiqu'il leur fût plus nécessaire qu'à tous les autres de philosopher pour ne pas se laisser entièrement accabler par leur infortune.

Mais du moins, comment ceux-ci qui ont de bons yeux, et même une vue perçante, pourront-ils apercevoir les qualités de l'âme par le maintien, qui est purement extérieur ? Je m'explique. Ce n'est pas par amour pour la sagesse de ces philosophes que tu t'es appliqué à entendre leurs leçons, c'est par amour pour la sagesse elle-même et dans l'espérance qu'elle te rendrait meilleur.

HERMOTIME. — Assurément.

LYCINUS. — Hé bien, comment as-tu pu distinguer, par le moyen des signes dont tu parlais tout à l'heure, celui qui philosophait selon la vérité, d'avec celui qui s'en écartait ? De pareilles choses ne sont pas faciles à apercevoir ; elles sont secrètes et cachées dans l'obscurité. Ce n'est que par les discours, par la conversation, par les actions conformes aux discours, qu'on parvient, avec beaucoup de temps et de peines, à les découvrir. Tu sais sans doute le reproche que

Momus faisait à Vulcain : si tu l'ignores, je vais te l'apprendre.

On dit que Minerve, Neptune et Vulcain, disputèrent, un jour, d'adresse et d'industrie. Neptune forma un taureau ; Minerve inventa l'art de construire les maisons, et Vulcain donna naissance à l'homme. Ils allèrent ensuite trouver Momus, qu'ils avaient choisi pour juge. Celui-ci, ayant considéré leurs ouvrages, leur fit à chacun des reproches qu'il serait inutile de rapporter ici. Mais quand il vint à considérer l'homme, il blâma celui qui l'avait fait, de n'avoir pas placé une petite fenêtre sur sa poitrine, afin qu'en l'ouvrant tout le monde pût connaître quels étaient ses désirs et ses pensées, s'il mentait ou s'il disait la vérité : voilà ce qu'imaginait Momus pour remédier à cet inconvénient. Mais ta vue, plus perçante que celle de Lyncée, pénètre notre intérieur ; tu vois à travers notre poitrine ; rien ne t'est caché, et tu connais non seulement les désirs et les pensées de chacun, mais encore ce qui est meilleur et ce qui est pire.

HERMOTIME. — Tu te moques de moi, Lycinus ; mais un dieu m'a guidé dans mon choix. Je ne me repens pas de celui que j'ai fait ; j'en suis même fort content.

LYCINUS. — Hé bien, ne pourrais-tu pas me dire comment tu l'as fait, et me laisseras-tu, sans pitié, périr au milieu de la multitude ?

HERMOTIME. — De tout ce que je pourrais te dire, rien ne saurait te contenter.

LYCINUS. — Tu te trompes, mon cher ; mais tu ne veux rien me dire de satisfaisant. Hé bien, puisque tu t'obstines à me cacher la vérité, et que tu crains qu'en me livrant à la philosophie, je ne vienne à te surpasser, je tâcherai de trouver seul le moyen de juger sainement de ces choses, et de faire un choix exempt de tout inconvénient. Ecoute à présent, si tu le veux.

HERMOTIME. — Très volontiers, Lycinus ; tes discours seront sans doute lumineux.

LYCINUS. — Ne te moque point de moi ; si mes recherches ont quelque chose de vulgaire, c'est toi qui me réduis à cette nécessité, en ne voulant pas me faire part de tes lumières, ni me parler clairement.

Je compare la Vertu à une ville dont tous les citoyens jouissent d'un bonheur parfait, et sont tels que te l'a pu dire ton

maître, qui en est arrivé depuis peu ; parvenus au faite de la sagesse, courageux, justes, prudents, et presque semblables à des dieux. Tous les crimes qui se commettent parmi nous, les vols, les violences, l'avarice, etc., sont inconnus dans cette ville fortunée. Tout le monde y vit en paix et dans la concorde. Cela doit être ; car tout ce qui, dans les autres villes, excite les séditions et les disputes et porte les citoyens à se dresser de mutuelles embûches, est méprisé dans celle-ci. On n'y voit ni or, ni voluptés, ni vaine gloire qui puissent occasionner des dissensions ; depuis longtemps on a chassé toutes ces choses de la ville, comme inutiles à ses citoyens, qui mènent une vie paisible et fortunée sous des lois équitables, au sein de l'égalité, de la liberté, et de mille autres avantages.

HERMOTIME. — Quoi donc, Lycinus ! n'est-il pas juste qu'on désire être citoyen d'une telle ville, et doit-on compter pour quelque chose la fatigue de la route, ou se laisser décourager par la longueur du temps qu'il faut pour y arriver, si l'on doit aussitôt être inscrit au nombre de ses habitants et obtenir le droit de bourgeoisie ?

LYCINUS. — Sans doute, Hermotime ; on ne doit avoir rien de plus pressé ; tu dois négliger toute autre affaire, compter pour rien la patrie présente qui voudrait te retenir, être insensible aux larmes et aux gémissements de tes enfants et de tes parents, et les engager, s'il se peut, à marcher avec toi dans la même route. S'ils ne le veulent point, ou qu'ils ne le puissent pas, il faut t'arracher de leurs bras ; si, pour te retenir, ils saisissent ton manteau, rejette-le loin de toi, et avance d'un pas ferme vers cette cité bienheureuse, sans craindre qu'on t'en refuse l'entrée, parce que tu serais nu. J'ai entendu autrefois un vieillard raconter tout ce qui s'y faisait ; il m'exhorta même à entreprendre avec lui le chemin de cette ville, me promit de me servir de guide, de me faire inscrire au rang des citoyens aussitôt que je serais arrivé, de me faire classer dans une tribu et de partager avec moi son foyer et ses pénates, afin que je pusse jouir de la félicité commune. Je ne le crus pas ; ma jeunesse et mon étourderie, sans doute, en furent cause : je n'avais alors que quinze ans. Hélas ! peut-être serais-je déjà arrivé dans les faubourgs ou aux portes de la ville. Ce bon vieillard, autant que je puis m'en souvenir, en disait encore bien d'autres choses, entre autres que tous les autres habitants étaient étrangers, que personne n'y avait pris naissance, qu'elle était peuplée par un grand

nombre de Barbares, d'esclaves, de gens contrefaits, petits et pauvres ; qu'enfin, on y acquérait le droit de cité quand on voulait ; que les lois ordonnaient d'inscrire tout le monde au rang des citoyens, sans avoir égard à la dignité, aux richesses, à l'habit, à la taille ou à la beauté, non plus qu'à la naissance et à la noblesse des aïeux ; qu'on y comptait tout cela pour rien ; qu'il suffisait, pour devenir citoyen, d'avoir de l'intelligence et le désir des choses honnêtes, d'être laborieux et persévérant, de ne point céder ni se laisser amollir aux difficultés nombreuses qui se trouvent sur la route ; que celui qui, avec ces qualités, entreprenait le voyage, n'était pas plus tôt arrivé, qu'il devenait citoyen et était estimé à l'égal des autres, quel qu'il fût, pauvre ou riche, noble ou de naissance obscure, esclave ou libre ; qu'aucune de ces distinctions n'existait dans cette ville, où l'on n'en parlait jamais.

HERMOTIME. — Tu vois, Lycinus, que mes travaux ne tendent point à un but chimérique, ou de peu de conséquence, lorsque je m'efforce de devenir citoyen de cette heureuse et belle ville.

LYCINUS. — Je le désire moi-même autant que toi, et je voudrais, avant tout, qu'un pareil bonheur pût m'arriver. Si cette ville était proche, ou qu'elle fût visible pour tout le monde, sache que, sans balancer un moment, je serais déjà parti pour y aller, et que je l'habiterais depuis longtemps. Mais puisque, ainsi que vous le dites, Hésiode et toi, elle est très éloignée, il faut, de toute nécessité, chercher le chemin qui peut y conduire et prendre un bon guide. Ne penses-tu pas que ce soit là ce qu'on doit faire ?

HERMOTIME. — Et comment pourrait-on y arriver autrement ?

LYCINUS. — Il est vrai qu'une foule de gens promettent de vous y conduire ; ils disent tous qu'ils en connaissent la route. Le plus grand nombre se donnent pour habitants du pays ; ils sont prêts à vous y mener. Chacun, à l'entendre, en arrive ; cependant, la route qu'ils indiquent n'est point unique, n'est point la même ; au contraire, il y en a beaucoup, et toutes sont différentes et n'ont aucun rapport commun. En effet, l'une semble mener à l'orient, une autre au septentrion ; celle-ci au midi, celle-là à l'occident. L'une passe à travers les prairies et les bois, sous les ombrages frais, le long des ruisseaux d'eau vive¹ : elle est délicieuse ; on n'y rencontre point de pierres

¹ Il désigne la philosophie douce et commode d'Epicure.

qui puissent rendre la marche pénible. L'autre, au contraire¹, est raboteuse, hérissée de cailloux, exposée au soleil, elle prépare aux voyageurs la soif et les travaux. Quoi qu'il en soit, on dit que toutes ces routes, qui aboutissent à des points opposés, conduisent à cette ville que nous cherchons, et qui est unique. Me voilà à présent dans le plus grand embarras ; car, quelle que soit la route à laquelle je me présente, j'y trouve un homme qui, se tenant debout à l'entrée du sentier, me tend la main d'une manière capable d'exciter ma confiance et m'engage à suivre son chemin, en me disant que lui seul connaît la véritable route ; que les autres s'égarent ; qu'ils ne sont jamais parvenus à la ville, et qu'ils n'ont pu y conduire ceux qui les ont suivis. Si je m'adresse à son voisin, ce sont les mêmes discours et les mêmes promesses ; il dit du mal des autres, un autre en dit de lui, et tous, l'un après l'autre, tiennent le même langage : en sorte que le nombre des chemins et leur différence m'embarrassent également et me jettent dans la plus grande incertitude, surtout lorsque j'entends chacun des conducteurs soutenir, avec opiniâtreté, que son chemin est le véritable, et lui donner les plus grands éloges : alors je ne sais plus de quel côté me tourner, ni quel guide je dois suivre pour arriver à la ville de la Vertu.

HERMOTIME. — Ah ! je te délivrerai bientôt de cette incertitude, Lycinus ; et pour peu que tu te fies à ceux qui ont déjà fait la route, tu ne saurais être trompé.

LYCINUS. — Et à qui veux-tu que je me fie ? Quelle route ont-ils faite, ou quel guide ont-ils suivi ? Le même embarras se représente encore à nous sous une autre forme, lorsque nous passons des choses aux hommes.

HERMOTIME. — Comment cela ?

LYCINUS. — Parce que celui qui, prenant Platon pour guide, est entré dans sa route, ne manquera pas d'en faire l'éloge ; un Epicurien vantera la sienne ; un autre me parlera de même de son chemin, et toi du tien ; et comment n'en serait-il pas ainsi ?

HERMOTIME. — Mais pourquoi non ?

LYCINUS. — Cependant tu n'as point dissipé mon incertitude, et j'ignore encore auquel des voyageurs je dois préférablement donner ma confiance. En effet, je vois chacun d'eux, et toi-

¹ Emblème de l'austère stoïcisme.

même et ton maître, après n'avoir tenté qu'une seule route, en faire l'éloge et assurer qu'elle est l'unique qui conduise à la ville ; mais je ne puis savoir s'il dit la vérité. Je veux bien croire qu'il est arrivé à un but, qu'il a vu une ville ; mais, qu'il ait vu celle qu'il fallait voir, et dont nous voudrions être citoyens, toi et moi, voilà ce qui n'est pas prouvé. Devant aller à Corinthe, il aura pu aller à Babylone et s'imaginer avoir vu Corinthe. Car qui a vu une ville n'a pas, pour cela, vu Corinthe, puisque cette ville n'est pas la seule qui soit au monde. Mais ce qui me plonge dans un embarras encore plus grand, c'est que je sais qu'il est d'une nécessité absolue que le véritable chemin soit unique, puisque Corinthe l'est aussi. Toutes les autres routes conduisent partout ailleurs qu'à cette ville, et il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que l'on y peut aller en prenant le chemin des nations hyperborées, ou celui des Indes.

HERMOTIME. — Et comment cela se pourrait-il, toute autre route conduisant ailleurs ?

LYCINUS. — Eh ! voilà, mon cher Hermotime, la raison pour laquelle il faut bien réfléchir sur le choix de la route et du guide. Nous ne nous conformerons pas à ce proverbe : *allons jusqu'où nous porteront nos pieds*, puisque nous ignorons si, au lieu de la route qui mène à Corinthe, nous ne prendrions pas celle qui conduit à Babylone. D'ailleurs, il ne serait pas sage de se fier au hasard et de croire que, sans examen, nous choisirons d'abord le meilleur de tant de chemins opposés. Il est cependant possible que cela arrive ; peut-être même cela est-il déjà arrivé depuis un long espace de temps. Mais je ne crois pas qu'il faille s'exposer témérairement quand il s'agit de choses aussi importantes ; ni, comme le dit un proverbe, *renfermer son espoir dans un bateau d'osier, lorsque l'on veut traverser la mer Egée ou la mer d'Ionie*¹. Nous n'aurions, en effet, aucune raison d'accuser la Fortune, si, lui laissant le soin de diriger nos traits, elle ne les faisait pas frapper juste au but de la Vérité, lequel est unique et environné d'une foule de mensonges. Teucer, cet habile archer d'Homère, n'eut pas lui-même cet avantage, puisque, au lieu de frapper la colombe qu'il visait², il ne fit que couper la ficelle dont elle était attachée. Il serait bien plus raisonnable

¹ Le sens de ce proverbe est qu'il ne faut pas s'abandonner témérairement à la fortune.

² *Iliade*, liv. XXIII, v. 865.

d'espérer frapper et faire tomber sous nos coups plusieurs oiseaux qu'un seul sur une grande quantité : et nous courons le danger le plus manifeste de nous égarer si, dans l'espérance que la Fortune fera pour nous le meilleur choix possible, nous tombions, par notre ignorance, dans une des routes qui mènent à l'Erreur, au lieu de prendre celle qui conduit droit à la Vérité. Je fais une comparaison. Lorsqu'un homme s'est embarqué, et que les cables sont déliés, il ne lui est pas facile de revenir sur ses pas et de retourner au port sain et sauf : il est obligé de supporter les fatigues de la mer, malgré les frayeurs, le mal de tête et les nausées que lui fait éprouver l'agitation des flots. Il devait, auparavant de s'embarquer, monter sur un lieu élevé, et de là examiner si la mer était navigable, et si le vent était favorable à ceux qui veulent aller à Corinthe. Il devait surtout faire choix d'un excellent pilote et d'un navire bien construit et capable de résister aux efforts de la tempête.

HERMOTIME. — C'est là certainement le parti le plus sûr; mais je suis bien persuadé, Lycinus, qu'après les avoir tous examinés, tu ne pourras trouver de pilotes plus expérimentés que les Stoïciens; et si tu veux arriver jamais à Corinthe, tu suivras Chrysippe et Zénon et marcheras sur leurs traces, autrement tu n'aborderas jamais.

LYCINUS. — Tu vois bien, Hermotime, que tu tiens ici le langage de tous les philosophes. Un disciple de Platon, d'Épictète ou d'un autre me dirait la même chose et prétendrait aussi que je ne puis arriver à Corinthe qu'en suivant les traces de son maître; en sorte qu'il faut les croire également tous, ce qui est le comble du ridicule, ou se défier de tous, et c'est le plus sûr : jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'un qui nous promette la Vérité¹. Mais poursuivons. Si ignorant encore, comme à présent, quel est, parmi tant de philosophes, celui qui dit la vérité, je me déterminais sur ta parole et par amitié pour toi qui n'as étudié que les dogmes des Stoïciens, et n'as voyagé que dans une seule route; si je me déterminais, dis-je, à embrasser ta secte, qu'ensuite un dieu rappelât à la vie Platon, Pythagore et Aristote, et que ces philosophes, venant à m'entourer, m'interrogeassent, qu'ils me trainassent même au tribunal pour me demander raison de l'injure que je leur aurais faite, et que là ils me dissent : « Pourquoi,

¹ Il paraît y avoir ici quelque interpolation.

Lycinus, et sur la foi de qui, donnes-tu à Chrysippe et à Zénon la préférence sur nous qui sommes bien plus anciens qu'eux, dont la naissance ne date que de quelques jours. Pourquoi t'être déterminé sans avoir écouté nos leçons, sans avoir pris la moindre connaissance de notre doctrine ? » S'ils m'adressaient un tel discours, que pourrais-je leur répondre ? Me suffirait-il d'alléguer la confiance que j'avais dans mon ami Hermotime ? « Nous ne connaissons pas cet Hermotime, me répondraient-ils, nous ne savons quel il est, et il ne nous connaît pas mieux ; mais il ne fallait pas nous dédaigner tous et nous condamner sans nous avoir entendus, encore moins l'en rapporter à un homme qui ne connaît qu'une des routes qui mènent à la philosophie, et qui peut-être ne la connaît pas bien. Les législateurs n'ont pas prescrit aux juges de n'entendre qu'une seule des parties et de ne pas permettre à l'autre de se défendre et d'exposer ce qu'elle croit être avantageux à sa cause. Au contraire, ils veulent que les deux contendants soient écoutés, afin qu'en comparant leurs discours, on puisse plus aisément discerner de quel côté est la vérité ou le mensonge ; et lorsque les juges en usent autrement, la loi donne aux parties la faculté d'en appeler à un autre tribunal pour y plaider leur cause. »

Mais si l'un de ces philosophes me proposait cette question : « Dis-moi, je te prie, Lycinus, si un Ethiopien, qui n'aurait jamais vu d'autres hommes que ceux de sa nation, affirmait, au milieu d'une assemblée d'Ethiopiens, qu'il n'y a dans aucun endroit de la terre des hommes blancs, jaunes ou d'une autre couleur, mais que tous sont également noirs, croirait-on un tel homme ? Certainement quelque vieillard lui répondrait : « D'où sais-tu cela, homme téméraire ? Tu n'as jamais voyagé nulle part, et tu ne peux savoir quels sont les hommes en d'autres endroits. » Eh bien ! Hermotime, répondrais-je que le vieillard a parlé sensément ? Qu'en penses-tu ?

HERMOTIME. — Oui, le reproche du vieillard me paraît fort juste.

LYCINUS. — Il me le semble aussi ; mais je ne sais si tu approuveras de même ce qui va suivre.

HERMOTIME. — Qu'est-ce que c'est ?

LYCINUS. — Notre homme insistera et me dira : « Par conséquent, Lycinus, ton ami Hermotime, qui n'a étudié que la doctrine des Stoïciens, est, à notre égard, ce qu'est l'Ethiopien ; il n'a jamais voyagé ni vers Platon, ni vers Épicure, ni

vers aucun autre, et lorsqu'il assure qu'il n'y a rien dans toutes les autres sectes d'aussi beau et d'aussi vrai que ce qu'enseigne le Portique, sa décision doit te paraître absolument téméraire, puisqu'il ne connaît qu'une secte et n'a jamais mis le pied hors de l'Éthiopie. » Que veux-tu que je réponde à cet homme ? Il est bien vrai, lui dirai-je, que nous connaissons assez à fond la doctrine des Stoïciens pour philosopher suivant leur méthode, mais nous n'ignorons pas non plus les principes des autres philosophes, et notre maître nous en propose quelquefois dans ses conférences ; mais il les renverse bientôt par ses raisonnements. Penses-tu qu'ici les disciples de Platon, de Pythagore ou d'Épicure garderaient le silence ? qu'ils ne me diraient pas, en éclatant de rire : « Quelle est donc la conduite de votre ami Hermotime ? Il croit devoir ajouter foi à ce que disent contre nous nos adversaires, et il pense que nos principes, qu'ils ignorent ou qu'ils altèrent, sont tels qu'ils les lui exposent. Mais s'il voyait un athlète qui, pour s'exercer au combat, donnerait des coups de pied en l'air et porterait des coups de poing comme s'il combattait un antagoniste, et qu'un instant après cet athlète se proclamât vainqueur se servant à lui-même d'agonothète, ne jugerait-il pas que de pareilles fanfaronnades sont aisées et n'exposent à aucun danger, puisqu'on n'a ni contradicteur, ni juge qui décerne la victoire, et décide si l'on a terrassé son adversaire, si on l'a vaincu, et si celui-ci a succombé ? Or, parce que les maîtres d'Hermotime combattent en notre absence, qu'il ne s'imagine pas pour cela qu'ils sont nos vainqueurs, et que nos principes sont faciles à renverser ; car on en pourrait dire autant de ces petites maisons que construisent les enfants et qu'ils détruisent avec autant de facilité qu'ils les ont bâties. Nous comparons ces maîtres à des gens qui, voulant s'exercer à tirer de l'arc, lient une botte de paille, la fichent sur une perche, et se tenant un peu éloignés, y dirigent leurs traits. S'il arrive qu'ils atteignent le but et transpercent la botte de paille, ils font aussitôt retentir l'air de leurs cris, comme s'ils avaient fait la plus belle chose du monde en traversant cette botte de paille de leurs flèches. Cependant les Perses, les Scythes et tous les peuples qui se servent de l'arc en usent autrement ; ils commencent à lancer leurs traits de dessus leurs chevaux et pendant qu'ils s'agitent. Lorsqu'ils veulent que le but auquel ils visent ne reste pas immobile et n'attende pas le trait, mais fuie avec vitesse, alors ils tirent contre les bêtes féroces et les oiseaux qu'ils rencontrent ; s'ils veulent essayer sur un but la

violence de leurs coups, ils élèvent un morceau de bois ou un bouclier fait de peau de bœuf, ils y décochent leurs flèches et s'assurent par là si leurs traits peuvent passer à travers les armes. Dis donc de notre part à ton Hermotime, Lycinus, que ses maîtres élèvent une botte de paille sur laquelle ils lancent leurs traits, et après cela se vantent d'avoir vaincu des hommes armés : qu'ils dessinent notre portrait, luttent contre cette image, et après l'avoir terrassée (ce qui n'est pas fort difficile), s'imaginent nous avoir terrassés nous-mêmes. Cependant, chacun de nous pourrait leur adresser ce qu'Achille disait d'Hector : « *Il ne soutiendrait pas la vue de mon casque* ¹. »

Voilà ce qu'ils me diraient tous : mais Platon pourrait, en outre, me raconter quelque anecdote de Sicile ², il en sait beaucoup ; celle-ci, par exemple. Gélon de Syracuse avait, dit-on, l'haleine mauvaise ; mais, comme il était roi, personne n'osait l'en avertir. Cependant, une femme étrangère, dont il était amoureux, eut la hardiesse de le lui dire. Gélon, de retour chez lui, se fâcha bien fort contre sa femme de ce qu'elle ne l'avait pas averti d'un défaut qu'elle devait connaître mieux que personne ; celle-ci le pria de lui pardonner, disant que, n'ayant jamais eu affaire, ni parlé de près à un autre homme, elle croyait que tous avaient l'haleine forte ; de même, ajoutera Platon, Hermotime, qui n'a fréquenté que les Stoïciens, ignore apparemment quelle est l'haleine des autres philosophes. Chrysippe me tiendrait aussi un pareil langage et m'en dirait peut-être encore plus ³, si, sans l'avoir connu, j'étais passé du côté de Platon, sur la foi de quelqu'un des disciples de ce philosophe, dont il aurait suivi les seules leçons ; et pour tout dire en un mot, tant qu'on est incertain en philosophie quelle est la secte qui enseigne la vérité, on n'en doit choisir aucune, autrement c'est faire injure à toutes les autres.

HERMOTIME. — Par Vesta, mon cher Lycinus, laisse là, de grâce, Platon, Aristote, Épicure et tous les autres. Il ne m'est pas possible de combattre contre tant d'adversaires ; contentons-nous de rechercher ensemble si la philosophie est telle

¹ *Iliade* liv. XVI, v. 70.

² Platon avait vécu quelque temps à la cour de Denis, tyran de Syracuse. Cette anecdote est rapportée par Plutarque, au traité intitulé : *comment on peut retirer utilité de ses ennemis* ; seulement il attribue à Hiéron, le défaut que Lucien donne ici à Gélon.

³ Parce qu'il était d'une humeur querelleuse.

que je le prétends. Qu'était-il besoin d'appeler ici les Ethiopiens et de faire venir de Syracuse la femme de Gélon ?

LYCINUS. — Eh bien ! qu'ils s'en aillent, à la bonne heure, j'y consens, si tu les crois inutiles à notre entretien ; mais parle, tu me parais avoir quelque chose de bon à dire.

HERMOTIME. — Il me semble, Lycinus, qu'il est très possible à un homme qui n'a appris que la doctrine des Stoïciens de connaître s'ils disent la vérité, par le moyen de ces mêmes Stoïciens, sans avoir besoin de parcourir toutes les autres sectes, ni d'étudier leurs différents principes. Par exemple, si quelqu'un te disait : *deux fois deux font quatre*, faudrait-il que tu parcourusses tous les auteurs qui ont traité du calcul, pour t'informer s'il n'y en a pas quelqu'un qui ait dit que *deux fois deux* faisaient *cinq* ou *sept* ? ne pourrais-tu pas t'apercevoir à l'instant que cet homme te dit vrai ?

LYCINUS. — A l'instant même, Hermotime.

HERMOTIME. — Comment donc te semble-t-il impossible qu'un homme qui ne fréquente que les Stoïciens puisse apprendre d'eux-mêmes s'ils disent la vérité, sans avoir besoin de le demander à d'autres, puisqu'il sait bien que quatre ne peuvent jamais être cinq, quand dix mille Platons et autant de Pythagores l'affirmeraient ?

LYCINUS. — Je n'ai rien à répondre à cela, Hermotime ; tu compares des choses unanimement reconnues pour vraies, avec des choses contestées ; la différence est extrême ; as-tu jamais rencontré quelqu'un qui dise que deux fois deux fissent sept ou dix ?

HERMOTIME. — Non, et il faudrait être fou pour ne pas avouer que cela fait quatre.

LYCINUS. — Eh bien ! as-tu jamais aussi rencontré (je te supplie de me dire la vérité) quelque Stoïcien et quelque Épicurien dont les principes et la morale ne fussent point différents ?

HERMOTIME. — Jamais.

LYCINUS. — Prends donc garde de me jeter dans l'erreur par un mauvais calcul, moi qui suis ton ami ; nous cherchons quels sont, en philosophie, ceux qui disent la vérité, et toi, par une décision prématurée, tu juges en faveur des Stoïciens, en disant que ce sont eux qui posent quatre pour deux fois deux, il est cependant incertain que cela soit vrai. En effet, les

Épicuriens ou les Platoniciens pourraient dire que ce sont eux-mêmes qui calculent ainsi, et que vous autres vous comptez cinq ou sept : et ne paraissent-ils pas le faire ? en effet, lorsque vous pensez que *l'honnête seul est le beau*, les Épicuriens soutiennent qu'il n'y a que *la volupté qui soit le seul beau* ; et lorsque vous dites que *tout est corporel*, Platon pense qu'il y a dans les êtres quelque chose d'*incorporel*. Malgré cela, comme je le disais tout à l'heure, tu t'empares de ce qui est en question, pour l'attribuer sans examen aux Stoïciens comme une chose qui leur serait propre, nonobstant la réclamation des autres qui soutiennent que cela leur appartient. Or, c'est ici principalement qu'il faut une décision ; si l'on peut prouver que ce sont les seuls Stoïciens qui pensent que deux fois deux font quatre, alors les autres doivent garder le silence : mais tant qu'il y aura sur cet objet quelque contestation entre les philosophes, il faudra les écouter tous également pour savoir en faveur desquels nous pourrions juger.

HERMOTIME. — Tu ne me parais pas, Lycinus, avoir bien compris ce que je voulais dire.

LYCINUS. — Cela étant, parle plus clairement, si tu as quelque chose de nouveau à me dire ; mais tu ne diras rien que de semblable.

HERMOTIME. — Tu le sauras dans un moment. Je suppose que deux hommes sont entrés dans le temple d'Apollon ou dans celui d'Esculape, qu'ensuite une coupe consacrée au dieu s'est perdue. Il faudra fouiller ces deux hommes, pour savoir lequel tient la coupe cachée dans son sein.

LYCINUS. — Cela est vrai.

HERMOTIME. — Certainement l'un des deux la possède.

LYCINUS. — Pourquoi ? quoiqu'elle soit perdue.

HERMOTIME. — Mais si on la trouve sur le premier, on n'aura pas besoin de dépouiller l'autre.

LYCINUS. — Cela est clair.

HERMOTIME. — Et si on ne la trouve point dans le sein du premier, il est certain que le second est le voleur, et il n'est pas nécessaire de pousser plus loin ses recherches.

LYCINUS. — Parce qu'il l'a, n'est-ce pas ?

HERMOTIME. — Et nous, si nous trouvions la coupe chez les

Stoïciens, nous n'aurions plus besoin de faire de nouvelles perquisitions sur les autres : possédant ce que nous cherchions depuis longtemps, pourquoi nous fatiguer davantage ?

LYCINUS. — La peine serait très inutile, sans doute, si nous la trouvions en effet, ou si, l'ayant trouvée, nous pouvions savoir que c'est là ce qui a été perdu, et que le vase sacré fut très reconnaissable à nos yeux : mais il en est autrement. D'abord ce ne sont point deux hommes seuls qui sont entrés dans le temple, de manière qu'il faille absolument que l'un des deux ait dérobé la coupe ; mais une foule d'autres personnes sont entrées avec eux : ensuite on n'est pas certain de ce qui a été perdu ; est-ce une coupe, une tasse, une couronne ? tous les prêtres n'en sont pas d'accord ; ils varient même sur la matière ; les uns disent que le vase dérobé est d'airain, d'autres prétendent qu'il est d'argent, ceux-ci qu'il est d'or, d'autres encore veulent qu'il soit d'étain ; il faudra donc dépouiller tous ceux qui sont entrés dans le temple, si l'on veut retrouver l'objet perdu ; et quand même on trouverait sur le premier une coupe d'or, il n'en faudra pas moins dépouiller les autres.

HERMOTIME. — Et pour quelle raison ?

LYCINUS. — C'est qu'il n'est pas certain que la chose perdue soit une coupe ; et quand tous les prêtres en conviendraient, tous n'assurent pas que la coupe soit d'or, et quand même encore il serait reconnu que l'on a perdu une coupe d'or, si l'on en trouvait une de cette matière sur le premier qu'on fouillerait, il n'en faudrait pas moins continuer ses recherches sur tous les autres, puisque rien ne prouve que la coupe trouvée soit celle du dieu ; autrement il faudrait croire qu'il ne peut pas exister plusieurs coupes d'or.

HERMOTIME. — Sans doute.

LYCINUS. — En conséquence, il faudra fouiller tout le monde, et après avoir déposé au milieu du temple, tout ce qui aura été trouvé sur chacun, conjecturer quel est de tant d'objets, celui qu'il convient de regarder comme appartenant au dieu. Et en effet, ce qui nous jette dans la plus grande incertitude, c'est que chacun de ceux qu'on a fouillés avait sur lui quelque chose ; l'un cachait une tasse, un autre une coupe, un troisième une couronne ; la tasse est d'airain, la coupe d'or et la couronne d'argent ; mais laquelle de ces choses est celle qui

appartient au dieu ! Voilà ce qui est absolument inconnu : nous voilà réduits à ne pouvoir dire quel est le sacrilège, et jusque-là, eût-on trouvé sur tous le même vase, l'homme qui a dérobé le dieu, serait tout aussi incertain ; car il est possible que ces vases appartiennent à des particuliers. La cause de notre ignorance vient, j'imagine, de ce que la coupe perdue ne porte point de marque particulière ; en effet si le nom du dieu, ou de celui qui la lui a consacrée, y eût été gravé, nous aurions bien moins de peine à la reconnaître ; et, ayant une fois trouvé celle qui porte l'inscription, nous cesserions de dépouiller et de fatiguer les autres personnes. Je pense, Hermotime, que tu as quelquefois assisté aux combats gymniques.

HERMOTIME. — Sans doute ; je les ai vus souvent et en bien des endroits.

LYCINUS. — Ne t'es-tu jamais assis auprès des Agonothètes ?

HERMOTIME. — Si vraiment, et dernièrement encore, aux jeux olympiques, j'étais placé à la gauche des Hellanodices ¹. Evandride, fils d'Eléus, m'avait invité à ce spectacle, avec quelques-uns de ses concitoyens. J'avais grande envie de voir de près tout ce que font les magistrats.

LYCINUS. — Tu sais par conséquent de quelle manière on tire au sort les athlètes qui doivent lutter l'un contre l'autre.

HERMOTIME. — Oui.

LYCINUS. — Cela étant, tu pourrais le dire mieux que personne, puisque tu l'as vu de près.

HERMOTIME. — Autrefois lorsqu'Hercule présidait à ces jeux, les feuilles de laurier...

LYCINUS. — Je ne te demande pas ce qui se pratiquait autrefois, mais ce que tu as vu.

HERMOTIME. — On apporte une urne d'argent consacrée à Jupiter, dans laquelle on jette de petits sorts de la grosseur d'une fève, et qui portent quelque chose d'écrit. Sur les deux premiers est un A ; sur les deux suivants un B ; sur les deux autres un G ; et ainsi de suite, s'il y a un plus grand nombre

¹ Les mêmes que les agonothètes, magistrats qui présidaient aux jeux. Dans l'origine, les Eléens chez lesquels se célébraient les jeux olympiques, n'établirent qu'un hellanodice ; Aristote, nous l'apprend : puis ils en créèrent deux et après cela neuf, puis dix : on les prenait chacun dans une tribu différente.

d'athlètes ; deux sorts portent toujours la même lettre : alors chacun des combattants s'avance et après avoir adressé ses vœux à Jupiter, il plonge la main dans l'urne ; aussitôt un mastigophore ¹ se tenant auprès de lui, lui arrête la main et l'empêche de lire la lettre qu'il a tirée. Lorsque tous les athlètes ont tiré leur lettre, l'alytarche ², je crois, ou l'un des hellanodices (je ne me rappelle pas bien) se lève, et marchant à l'entour des combattants, qui sont rangés en cercle, il inspecte le sort de chacun, et désigne celui qui a tiré l'*alpha* pour lutter ou combattre au pancrace avec celui qui a tiré un *alpha* ; Il en est de même de ceux qui ont amené le *bêta*, et de tous ceux dont les lettres sont semblables. Voilà ce qui se pratique, quand les combattants sont en nombre pair ; tel que huit, quatre, douze : mais s'ils sont en nombre impair, comme cinq, sept, neuf, on jette dans l'urne un sort dont la lettre n'a point de correspondante, et l'athlète auquel elle échoit, s'assied en attendant que les autres aient combattu, par la raison qu'il n'a point de lettre qui réponde à la sienne. Or, c'est pour cet athlète un avantage considérable de devoir entrer en lice, frais et reposé, avec des antagonistes déjà fatigués.

Lycinus. — Arrête, voilà tout ce dont j'avais le plus besoin. Il y a neuf athlètes ; tous ont tiré leur sort, et l'ont dans la main. A présent, au lieu de spectateur, je veux te faire hellanodice. Fais le tour des combattants, et inspecte leur lettre ; tu ne pourras pas, je pense, connaître celui qui doit s'asseoir ³, que tu n'aies auparavant vu tous les sorts et accouplé les combattants.

HERMOTIME. — Que dis-tu là, Lycinus ?

Lycinus. — Qu'il est impossible de trouver sur le champ la lettre qui désigne l'*Ephédre*. Tu trouveras bien une lettre, mais tu ne sauras pas si c'est celui qui l'a tirée qui doit s'as-

¹ Les *Mastigophores* étaient une sorte de sergents de ville ou d'huissiers, qui portaient à la main un fouet, d'où ils ont tiré leur nom.

² L'*Alytarche* était le grand-maître des cérémonies des jeux olympiques ; il avait sous lui des officiers, qui s'appelaient *Alytes*.

³ Cet athlète est appelé *Ephédre* dans le grec : nous lui donnerons le même nom, qui signifie, *qui est assis*, pour éviter les circonlocutions trop gênantes ; remarquer en outre, que de cet usage sont venus plusieurs façons de parler grecques, comme *rencontrer un Ephédre*, pour dire, *trouver un nouvel adversaire frais et repose*. Euripide, dans le *Rhésus*, v. 119, en offre un exemple : *quand vous triompherez des Grecs, dit Enée à Hector, vous trouverez un éphédre dans le fils de Pelee*.

soir : en effet, il n'a pas été dit auparavant que c'était un K, un M, ou un T qui devait le faire connaître ; au contraire, si tu trouves un A, tu chercheras celui qui a l'autre A et quand tu l'auras trouvé, tu accoupleras ces deux athlètes ; ensuite, après avoir rencontré le B, tu chercheras encore où peut être l'autre B, l'adversaire de celui que tu as déjà trouvé ; il en sera de même de toutes les autres lettres, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus que l'athlète auquel est échue cette lettre unique, qui ne doit point lui donner d'antagoniste.

HERMOTIME. — Mais si tu rencontrais cette lettre dès la première ou la seconde fois, que ferais-tu ?

LYCINUS. — Je n'en sais rien ; mais toi, qui es hellanodice, je veux savoir ce que tu ferais ; dirais-tu aussitôt que c'est là celui qui doit rester dans l'inaction ; ou faudrait-il que tu eusses fait le tour du cercle des athlètes et regardé s'il y a une lettre pareille à celle-là, ne pouvant connaître l'Ephédre qu'après avoir vu tous les sorts ?

HERMOTIME. — Certainement, Lycinus ; sur neuf sorts il ne me serait pas difficile, si, dès la première fois je rencontrais l'E, de savoir que celui qui l'a tiré est l'Ephédre.

LYCINUS. — Et comment cela, Hermotime ?

HERMOTIME. Parce que l'*Alpha* a été tiré par deux athlètes ; le *Bêta* également par deux autres, et des quatre combattants qui restent, deux ont le *Gamma* et deux autres le *Delta* ; les quatre premières lettres ont donc été prises par huit et l'unique est l'*Epsilon* ; donc celui qui l'a tiré est l'Ephédre.

LYCINUS. — Que dois-je faire, Hermotime ? te louerai-je de ton intelligence ? ou veux-tu me permettre de te faire une objection, quelle qu'elle puisse être ?

HERMOTIME. — Certainement, Lycinus, j'ignore ce que tu peux répondre de raisonnable à un pareil argument.

LYCINUS. — Tu énonces les lettres dans l'ordre alphabétique, en donnant à l'*Alpha* la première place, la seconde au *Bêta*, ainsi du reste, jusqu'à ce que le nombre des athlètes soit rempli. Je veux bien que ce soit l'usage aux jeux olympiques ; mais si l'on prenait cinq lettres sans avoir égard à l'ordre de l'alphabet, par exemple, le *Xi*, le *Sigma*, le *Zêta*, le *Kappa*, et le *Têta* : quatre de ces lettres sont écrites deux fois sur huit sorts, le *Zêta* réservé pour le neuvième est

unique et doit servir à nous faire connaître quel sera l'éphèdre. Que ferais-tu actuellement, si, du premier coup, tu tombais sur le *Zêta*? comment pourrais-tu savoir que celui qui le tient est l'éphèdre, à moins qu'après avoir regardé tous les sorts, tu n'en trouvasses aucun qui correspondit à celui-là? en effet, tu ne peux tirer aucune conséquence de l'ordre des lettres.

HERMOTIME. — Tu me fais là une question à laquelle il n'est pas facile de répondre.

LYCINUS. — Fais-y réflexion, et considère-la sous une autre face. Si ce n'était point des lettres qui fussent gravées sur les sorts, mais des figures, des caractères semblables à ceux que les Egyptiens emploient à la place des lettres, tels que des cynocéphales, des hommes à tête de lion? ou plutôt, abandonnons ces signes comme étrangers, et dessinons sur les sorts des figures simples et uniformes; par exemple, deux hommes ressemblants sur les deux premiers, deux chevaux sur les deux suivants, deux coqs pour les deux autres, deux chiens pour le septième et le huitième, et qu'un lion fût la marque du neuvième; si tu rencontrais d'abord le sort sur lequel est gravé le lion, comment pourrais-tu dire que c'est là celui qui désigne l'éphèdre, à moins que tu n'eusses examiné tous les sorts, pour voir s'il n'y en a point quelque autre qui porte aussi un lion?

HERMOTIME. — Je ne sais que te répondre, Lycinus.

LYCINUS. — Je le crois, Hermotime; car il n'y a rien de plausible à répondre à cela. Si donc nous voulons découvrir celui qui a pris la coupe sacrée, celui qui doit rester assis, ou celui qui pourra le mieux nous mener à Corinthe, il faudra nécessairement nous approcher de tous les conducteurs, les interroger, les examiner, faire sur eux les recherches les plus exactes, les dépouiller et les considérer attentivement: et encore, par ce moyen nous ne parviendrons qu'avec peine à nous instruire de la vérité. S'il fallait mettre ma confiance en quelqu'un, et lui demander des conseils sur le genre de philosophie que je dois embrasser, je ne m'en rapporterais qu'à celui qui serait bien instruit de ce que disent là-dessus tous les philosophes: tout autre ne serait point écouté, n'ignorât-il qu'une seule secte. En effet, c'est peut-être la meilleure. Si quelqu'un nous présentait un bel homme, en disant que c'est le plus beau de tous les hommes, nous ne le croirions pas, à moins que nous ne sussions qu'il a vu toute l'espèce

humaine. Cet homme qu'on nous présente est réellement très beau ; mais qu'il soit le plus beau de tous, c'est ce qu'on ne peut savoir sans les avoir tous vus. Ce n'est point un bel homme qu'il nous faut, c'est le plus beau ; et si nous ne le trouvons point tel, nous croirons que rien n'a été fait pour nous. Nous ne nous contenterons pas d'une beauté quelconque, car nous cherchons la beauté la plus parfaite, qui est nécessairement unique ¹.

HERMOTIME. — Il est vrai.

LYCINUS. — Comment donc peux-tu soutenir qu'il existe quelqu'un qui ait tenté toutes les routes de la philosophie, qui soit instruit des dogmes de Pythagore, d'Aristote, de Chrysippe, d'Epicure, et de tous les autres philosophes ; qui, de tant de chemins, en ait choisi un qu'il sait, par expérience, être le seul qui conduise droit au bonheur ? Si nous pouvions trouver un tel homme, nous serions délivrés de bien des embarras.

HERMOTIME. — Il n'est pas facile de le trouver.

LYCINUS. — Que ferons-nous donc, Hermotime ? Faut-il se désespérer, si nous ne trouvons pas de conducteur en ce moment ? Ne vaudrait-il pas mieux, ne serait-il pas plus courageux et plus sûr en même temps, de parcourir nous-mêmes toutes les sectes, et d'examiner avec attention les principes de chacune ?

HERMOTIME. — Il me le semble, d'après ce que nous venons de dire. Cependant, il se présente un obstacle. Tu disais, il y a un instant, qu'il était très difficile de revenir sur ses pas, lorsqu'une fois on s'est mis en mer, et que la voile est déployée ; comment donc pourrions-nous revenir dans les autres routes, si nous sommes retenus dans la première ?

LYCINUS. — Je vais te le dire. Nous imiterons Thésée ; quelque Ariane nous donnera un fil, au moyen duquel nous pénétrerons dans chacun de ces labyrinthes, et en dévidant ce fil, nous n'aurons aucune peine à sortir.

HERMOTIME. — Qui nous servira d'Ariane ? et comment nous procurer ce fil ?

LYCINUS. — Sois tranquille, mon cher ; je crois en avoir

¹ Cette dernière comparaison est d'autant plus concluante contre un Stoticien que ces philosophes prétendaient que leur philosophie menait au vrai beau, et procurait la beauté la plus parfaite.

trouvé un, à l'aide duquel nous pourrions trouver une issue.

HERMOTIME. — Quel est-il ?

LYCINUS. — L'invention ne m'en appartient pas ; elle est d'un Sage qui a dit : Soyez sobre, et souvenez-vous de n'être point crédule¹. Effectivement, si nous n'ajoutons foi qu'avec circonspection à tout ce que nous entendrons dire ; si nous suivons ce qui se pratique au barreau, et laissons chacun parler à son tour, nous échapperons peut-être aisément aux détours de ces labyrinthes.

HERMOTIME. — Tu as raison ; faisons cela.

LYCINUS. — Soit. Mais vers lequel des philosophes irons-nous d'abord ? Est-il indifférent de commencer par qui nous voudrons ? Par exemple, si nous nous adressons à Pythagore, combien penses-tu qu'il nous faille de temps pour apprendre toute sa doctrine ? Faites-moi grâce de cinq années de silence, et trente autres jointes à celles-là, pourront, je crois, nous suffire ; sinon..... Mais ce sera bien assez de vingt.

HERMOTIME. — A la bonne heure.

LYCINUS. — Nous en donnerons ensuite autant à Platon ; et il n'en faudra pas moins à Aristote.

HERMOTIME. — Certainement.

LYCINUS. — Je ne te demanderai pas à présent combien il en faut pour écouter Chrysippe ; je t'ai entendu dire que quarante années sont à peine suffisantes.

HERMOTIME. Cela est vrai.

LYCINUS. — Il en est de même d'Épicure et des autres. Mais, pour n'en pas mettre davantage, tu pourrais l'informer combien il y a de Stoïciens, d'Épicuriens ou de Platoniciens octogénaires qui avouent qu'ils ne sont pas instruits de tous les dogmes de leur secte, au point de n'avoir plus besoin d'étudier. A leur refus, Chrysippe, Aristote et Platon, te feront cet aveu ; et Socrate, qui les vaut bien, te l'apprendra avant eux, lui qui répétait sans cesse, à tout le monde, que, loin de tout savoir, il ne savait qu'une chose, c'est qu'il ne savait rien. Faisons à présent notre calcul ; mettons vingt années pour Pythagore,

¹ Cette maxime est d'Epicharme, poète Silicien, inventeur de la comédie à Syracuse : il vivait un peu avant l'expédition des Perses contre les Grecs.

vingt autres pour Platon, etc. ; combien aurons-nous au total, si nous supposons qu'il n'y ait que dix sectes en philosophie ?

HERMOTIME. — Deux cents ans, Lycinus.

LYCINUS. — Veux-tu que nous en retranchions le quart, et supposer que quinze ans nous suffiront pour étudier chaque secte ; ou aimes-tu mieux réduire le tout à la moitié ?

HERMOTIME. — Tu dois savoir ce qu'il convient de faire. Quant à moi, je n'y vois qu'une chose ; c'est que très peu de personnes pourraient parcourir toutes les sectes, quand on commencerait à étudier depuis le moment de sa naissance.

LYCINUS. — Hé bien, Hermotime, s'il en est ainsi, quel parti prendrons-nous ? faut-il détruire ce qui a déjà été démontré, qu'il est impossible, sans les avoir tous éprouvés, de choisir le meilleur guide dans un si grand nombre, et que celui qu'on prendrait sans le connaître, aurait été choisi plutôt par divination que par discernement ? N'est-ce pas là ce que nous disions ?

HERMOTIME. — C'est cela même.

LYCINUS. — Or, il est absolument nécessaire que nous vivions assez longtemps, si nous voulons faire un choix judicieux et dicté par l'expérience, philosopher après l'avoir fait, et arriver à la félicité par la philosophie. Mais, avant que d'y parvenir, nous danserions dans l'obscurité, comme le dit certain proverbe, et nous débûcherions contre tout ce que nous rencontrerions, prenant ce qui, d'abord, nous tomberait sous la main, pour l'objet de nos recherches, parce que nous ignorerions quel est véritablement celui que nous cherchons. Si même, par un heureux hasard, nous venions à le rencontrer, nous ne pourrions être certains que ce soit lui ; car il y a beaucoup d'autres choses qui lui ressemblent, et chacune d'elles assure qu'elle a la Vérité en sa faveur.

HERMOTIME. — Je ne sais, Lycinus ; mais ce que tu dis me paraît bien vraisemblable ; et pour t'avouer la vérité, tes discours et tes raisonnements trop exacts me causent un violent chagrin. Il faut qu'aujourd'hui je sois sorti de chez moi sous de mauvais auspices, puisque je t'ai rencontré, et qu'au moment où je croyais toucher au but de mes espérances, tu m'as précipité dans l'incertitude, en me prouvant que la recherche de la Vérité est impossible à l'homme, à cause de la longueur du temps qu'elle exige.

LYCINUS. — Mais, mon cher, tes reproches seraient plus justes s'ils s'adressaient à ton père Ménécrate, et à ta mère dont j'ignore le nom, ou plutôt à la Nature. Querelle-la de ne t'avoir pas accordé la longue vie de Tithon, et de ce qu'elle en a borné le cours le plus étendu à cent ans ; enfin, de ce qu'elle t'a fait homme. Quant à moi, je n'ai fait que tirer la conséquence des principes que nous avons posés pour notre examen.

HERMOTIME. — Non, tu cherches continuellement à nous insulter, et je ne sais pourquoi tu hais la philosophie, et railles les philosophes.

LYCINUS. — Hermotime, vous autres Sages, ton maître et toi-même, pourriez peut-être définir au mieux la Vérité. Moi, je sais seulement qu'elle n'est pas agréable à entendre, et que le Mensonge en triomphe aisément. Ce dernier est d'un aspect bien plus gracieux, et par conséquent bien plus flatteur. Mais la Vérité ne se permet aucun mélange impur ; elle parle aux hommes avec hardiesse ; et c'est ce qui fait qu'ils la haïssent. Toi-même, à présent, tu te fâches contre moi, parce que j'ai découvert avec toi la vérité dans les matières qui nous occupent, et t'ai fait voir que sa recherche entraînait des difficultés extrêmes. C'est à peu près comme si tu devenais amoureux d'une statue : persuadé que la femme qu'elle représente est animée, tu désires sa jouissance ; moi je viens à connaître que ce n'est qu'une pierre ou une masse d'airain, je t'avertis, par amitié, que ton amour n'en peut obtenir aucun soulagement, et tu penses à cause de cela que je suis mal intentionné à ton égard, parce que je ne t'ai pas laissé dans l'erreur, livré à des espérances ridicules.

HERMOTIME. — Tu prétends donc, Lycinus, que nous ne devons point étudier la philosophie, mais qu'il faut nous livrer à la paresse, et vivre comme le vulgaire imbécile.

LYCINUS. — Et, quand m'as-tu jamais entendu tenir un pareil langage ? Je ne dis point qu'il faille renoncer à la philosophie ; mais que, si l'on veut philosopher, il se présente à nous un grand nombre de chemins qui prétendent chacun au privilège de mener droit à la philosophie et à la vertu, et que parmi tant de routes, la véritable n'étant pas connue, il faut n'en choisir une qu'après l'examen le plus rigoureux. D'abord il nous paraissait impossible, sur une multitude de routes qui se présentaient, de choisir la meilleure, à moins de les parcourir toutes, afin de les connaître par expérience. Ensuite, cette expérience nous a paru bien longue à acquérir. Que

veux-tu donc faire? Je te le demande encore une fois; suivras-tu les leçons du premier *maître* que tu rencontreras, et philosopheras-tu avec lui? Il te regardera comme l'objet d'un lucre facile, qui lui est envoyé par Mercure ¹.

HERMOTIME. — Que te répondrais-je encore? Tu prétends que personne n'est capable de juger par soi-même, à moins qu'il n'ait vécu les années d'un phénix, qu'il n'ait parcouru tour à tour toutes les différentes sectes, qu'il ne les ait connues toutes par sa propre expérience, et tu ne veux pas qu'on s'en rapporte à ceux qui les ont expérimentées avant nous, ni à la foule de ceux qui en font l'éloge, et rendent un témoignage favorable.

LYCINUS. — Eh, quels sont ceux qui les connaissent toutes, et qui les aient toutes expérimentées? s'il existe un tel homme, il me suffit, fût-il unique; je n'ai pas besoin qu'il y en ait une foule. Mais si tu parles de ceux qui ne les connaissent pas, quelque nombreuse que soit leur multitude, elle ne pourra jamais m'amener à avoir en eux la moindre confiance, tant que, ne connaissant aucune secte, ou n'en connaissant qu'une, ils parleront cependant de toutes d'une manière affirmative.

HERMOTIME. — Tu es le seul, apparemment, qui connaisse la Vérité, et tous les autres qui s'adonnent à la philosophie, n'ont pas le sens commun.

LYCINUS. — Tu me calomnies. Hermotime, lorsque tu dis que je me mets, en quelque sorte, au-dessus des autres, ou que je me place au rang de ceux qui savent quelque chose. Tu ne te rappelles pas ce que j'ai dit; et loin de prétendre connaître mieux la Vérité qu'un autre, j'ai avoué, au contraire, que je l'ignorais avec tout le monde.

HERMOTIME. — La nécessité de suivre toutes les sectes, de connaître par expérience ce qu'elles enseignent, et l'impossibilité de connaître autrement quelle est la meilleure, ont été, sans doute, assez bien établies par toi; mais il est ridicule de consacrer un si grand nombre d'années à prendre connaissance de chaque secte; comme s'il n'était pas possible de connaître le tout par partie. Quant à moi, cette connaissance me paraît très facile à acquérir, et n'a pas besoin, ce me semble, d'un temps fort considérable. On dit, en effet, qu'un certain statuaire,

¹ Mercure présidait aux gains inopinés, aux trouvailles; et pour retentir de part d'une chose trouvée, on disait, *Mercurus est communus*.

Phidias, je pense, en voyant seulement l'ongle d'un lion, jugeait par là de la grandeur que devait avoir tout le lion, formé proportionnellement à l'ongle¹ ; et toi-même, si l'on te montrait seulement la main d'un homme, et que le reste de son corps te fût caché, tu connaîtrais, je pense, sur le champ, que l'objet caché est un homme, quand même tu ne verrais pas la totalité du corps : par conséquent il nous est facile de connaître, en une petite portion de jour, les points capitaux des sectes, ceux dont parle tout le monde ; quant aux points subtils, et qui exigeraient une longue recherche, ils ne sont pas fort nécessaires à connaître pour faire choix de la meilleure secte, et d'ailleurs on en peut juger par les premiers.

LYCINUS. — J'admire, Hermotime, la force de ton raisonnement, lorsque tu dis que, par les principales parties, l'on connaît toutes les autres. Cependant je me rappelle t'avoir entendu dire, que celui qui ne connaissait le tout, pouvait bien connaître la partie ; mais que celui qui ne connaissait seulement que la partie, ne connaissait pas pour cela le tout : réponds-moi donc, en conséquence, à cette question. Phidias, en voyant l'ongle d'un lion, eût-il pu savoir que c'était celui d'un lion, s'il n'eût jamais vu cet animal entier ? ou toi, en voyant la main d'un homme, pourrais-tu dire que c'est celle d'un homme, si auparavant tu n'eusses vu et connu un homme ? Pourquoi gardes-tu le silence ? veux-tu que je réponde à ta place ce qu'il faudrait dire : *tu ne le pourrais pas*, ton Phidias court risque, sans avoir rien prouvé, et ayant inutilement formé le lion, de s'en aller, en te disant : *Petit garçon, cela n'a aucun rapport à Bacchus*². Quelle ressemblance y a-t-il en effet, entre ton raisonnement et les choses dont il s'agit ? Phidias et toi vous n'avez d'autres moyens de connaître la partie, que celui que vous fournit la connaissance que vous avez déjà du tout : je veux dire de l'homme et du lion ; mais en philosophie, dans la secte des Stoïciens, par exemple, comment pourrais-tu connaître la totalité d'après une partie ; et affirmer que leurs dogmes sont entièrement beaux, puisque tu n'en connais point la totalité, et que ceux que tu connais n'en forment qu'une partie ?

¹ De là est venu le proverbe grec : *connaître le lion à son ongle*.

² Ce proverbe s'applique à ceux qui disent ou font des choses étrangères au sujet. Suidas dit que ce proverbe doit son origine à ce qu'un certain Épigène de Sicione, ayant fait une tragédie de *Bacchus* fort ridicule, un des spectateurs se leva et se mit à dire : *Cela n'a nul rapport à Bacchus*.

A l'égard de ce que tu dis, qu'on peut apprendre en une petite portion de jour les principaux points de la philosophie, (tels que les principes des philosophes, et la fin *qu'ils se proposent*, ce qu'ils enseignent sur la nature des dieux et sur celle de l'âme, quels sont ceux qui disent que tout est corporel, ceux qui prétendent qu'il y a des êtres incorporels, que les uns mettent le souverain bien dans la volupté, que les autres le font consister dans le beau et l'honnête), oui, on peut aisément et sans peine, après les avoir entendus, énoncer ces principes ; mais pour connaître quel est, parmi ces philosophes, celui qui dit la vérité, prends garde qu'il ne faut pas seulement une petite portion de jour, mais un grand nombre de jours entiers : et en effet, pour quel motif tant de philosophes auraient-ils écrit des centaines ou plutôt des milliers de volumes ? c'est, je pense, pour établir la vérité de ces mêmes principes, qui te paraissent si simples et si faciles à prendre. Il te faudrait ici consulter un devin, si tu ne peux souffrir aucun retardement (pour philosopher), afin que tu pusses faire un excellent choix, dicté par la connaissance de chaque secte : c'est un moyen fort court, qui n'entraîne aucun embarras, aucun retard, que d'envoyer chercher un devin, de le consulter sur tous les principaux points de la philosophie, et d'égorger pour chacun une victime. Le dieu t'épargnera bien des peines, en te montrant, dans le foie d'une victime, ce que tu dois choisir : toutefois si tu veux, je vais te fournir un expédient sujet à moins d'inconvénients, et sans offrir ces sacrifices, sans consulter des victimes, ni faire venir un de ces prêtres qui vendent bien cher leur ministère : jette dans une urne des tablettes sur lesquelles soient écrits les noms de tous les philosophes, et ordonne à un jeune enfant fortuné de s'approcher de l'urne, et d'en tirer la première des tablettes qui se trouvera sous sa main : et suivant celle qu'amènera le sort, quelle qu'elle puisse être, livre-toi à la philosophie.

HERMOTIME. — Ce que tu dis là, Lycinus, est injurieux et ne convient nullement à ton caractère ; mais dis-moi, as-tu jamais acheté du vin ?

LYCINUS. — Sans doute, et souvent.

HERMOTIME. — Est-ce que tu parcourais tour à tour tous les cabaretiers de la ville pour goûter leurs vins, en faire la comparaison et l'examen ?

LYCINUS. — Nullement.

HERMOTIME. — Tu te contentais, je pense, de faire emporter le premier que tu trouvais à bon marché et de bonne qualité.

LYCINUS. — Certainement.

HERMOTIME. — Et après en avoir goûté une petite portion, tu as pu dire de quelle qualité était la totalité du vin.

LYCINUS. — Je l'ai pu.

HERMOTIME. — Or, si tu allais chez des marchands de vin et que tu leur disses : « Comme je veux acheter une cotyle¹ de vin, donnez-moi, mes amis, chacun un tonneau du vôtre pour le boire, afin qu'ayant bu de tous vos vins, je sache quel est celui de vous qui possède le meilleur et de qui je dois en acheter. » Si tu leur tenais un pareil langage, ne crois-tu pas qu'ils se moqueraient de toi ? et si tu les fatiguais davantage de tes demandes ridicules, tu pourrais bien te faire arroser avec de l'eau.

LYCINUS. — Je le pense, et j'aurais ce que je mériterais.

HERMOTIME. — Il en est de même de la philosophie : qu'est-il besoin de boire un tonneau entier, lorsqu'on peut, en goûtant une petite quantité, connaître la qualité de tout le vin qu'il contient ?

LYCINUS. — Que tu es glissant, Hermotime, et que tu échappes avec facilité de mes mains ! toutefois tu m'aides à te vaincre ; car en voulant t'enfuir, tu es tombé dans la nasse.

HERMOTIME. — Comment cela ?

LYCINUS. — C'est que tu compares une chose qui s'accorde parfaitement avec elle-même, que tout le monde peut aisément connaître, telle que le vin, avec des objets qui n'ont entre eux aucune ressemblance, et sur lesquels tout le monde est en dispute, à cause de leur obscurité. Je ne vois pas quel rapport tu peux trouver entre le vin et la philosophie, à moins que ce ne soit, en ce que semblables aux cabaretiers, les philosophes vendent leurs enseignements, que la plupart les falsifient, usent de supercherie, et font mauvaise mesure. Examinons un peu ton raisonnement : tu dis que le vin contenu dans un tonneau est entièrement semblable à lui-même. Par Jupiter ! cela n'est point absurde : tu dis encore que si l'on en

¹ Mesure correspondant à 27 centilitres.

puise une petite quantité, et qu'on la goûte, on saura à l'instant de quelle qualité est tout le tonneau, cela est encore très conséquent et je n'ai rien à y répliquer; mais voyons ce qui suit. La philosophie et les philosophes ont-ils un langage uniforme? Ton maître, par exemple, vous dit-il tous les jours les mêmes choses, et sur les mêmes objets? ou bien varie-t-il ses leçons: car il y a beaucoup de matières différentes; sans doute que cela est ainsi, mon cher, autrement tu n'aurais pas employé vingt années à l'entendre avec assiduité, engagé comme un autre Ulysse, dans de longues erreurs, et d'immenses circuits; si ton maître disait toujours la même chose, il t'aurait suffi de l'entendre une seule fois.

HERMOTIME. — Comment cela ne serait-il pas?

LYCINUS. — Et comment donc est-il possible de connaître tous ces objets à la première dégustation, puisqu'ils ne sont pas les mêmes, qu'à d'autres nouveaux, il s'en joint continuellement de nouveaux encore? il n'en est pas d'eux comme du vin qui est le même; en sorte, mon cher Hermotime, que si tu ne bois le tonneau entier, tu pourrais assez inutilement t'enivrer et aller de travers: en effet, il me paraît que c'est au fond du tonneau et sous la lie même, que Dieu a placé ce qu'il y a de meilleur dans la philosophie; il faut donc le vider jusqu'à la dernière goutte, ou jamais tu ne trouveras ce breuvage comparable au nectar, dont tu m'as paru ci-devant avoir une si grande soif. Cependant tu t'imagines qu'il est de telle nature, que si tu le goûtais seulement, et en puisais quelque peu, tu deviendrais subitement un sage parfait, tel que la prophétesse de Delphes, qui, dit-on, n'a pas plutôt bu l'eau de la source sacrée, que, remplie de l'esprit du dieu, elle donne des oracles à tous ceux qui la viennent consulter: toutefois il ne paraît pas qu'il en soit ici de même; du moins, toi qui as déjà bu plus de la moitié du tonneau, tu m'as dit que tu n'étais encore qu'au commencement de la sagesse: prends donc garde que la philosophie ne ressemble plutôt à ce que je vais te dire. Gardons encore ton tonneau et ton marchand; mais qu'il n'y ait plus de vin dans le tonneau; mettons à sa place un tas de différentes semences: du froment occupe la partie supérieure, ensuite sont des fèves, puis de l'orge, au-dessous des lentilles, puis après des pois chiches, et en outre différentes graines: or, si tu voulais acheter de ces semences, et que le marchand, prenant du blé à l'endroit où il est, t'en mit dans la main pour

échantillon, est-ce que tu pourrais dire, en examinant ce blé, si les pois sont nets, si les lentilles sont faciles à cuire, et si les fèves ne sont pas vides ?

HERMOTIME. — Nullement.

LYCINUS. — Donc tu ne pourrais pas, d'après un seul point, et comme on pourrait le dire, sur la première dégustation, connaître quelle est la philosophie dans sa totalité ; elle n'a point, comme le vin, d'échantillon auquel tu puisses la comparer, pour exiger qu'elle soit semblable à ce que tu en aurais goûté d'abord. D'ailleurs il m'a semblé qu'il y avait encore une autre différence, qui exige un sérieux examen : c'est qu'on ne risque que deux oboles à acheter du mauvais vin ; au lieu que, *se perdre dans la vile multitude*, comme tu le disais au commencement de notre conversation, n'est point un malheur léger : et puis celui qui voudrait boire un tonneau entier, pour n'acheter qu'une cotyle, ferait tort au marchand par ce singulier essai ; mais la philosophie ne peut rien éprouver de semblable : au contraire, plus tu en boiras, et moins le tonneau sera diminué, le marchand n'en recevra aucun dommage : cette liqueur coule, selon le proverbe, à mesure qu'on l'épuise : c'est le contraire du tonneau des Danaïdes ; celui-là ne retenait rien de ce qu'on y versait ; mais celui-ci, plus on y tire et plus il en reste.

Je veux encore te donner une autre comparaison sur la dégustation de la philosophie : cependant ne va pas me traiter de blasphémateur, si je dis qu'elle ressemble à un poison mortel, par exemple à de la ciguë, à de l'aconit, ou à quelque autre venin de ce genre : en effet ces poisons, quoique mortels, ne donneraient pas la mort, si on ne faisait qu'en goûter, sur le bout de l'ongle, une particule indivisible qu'on en aurait grattée, et certainement tu ne mourrais pas en n'en prenant que ce qu'il faut, de la manière et avec les correctifs qu'ils exigent : or, tu veux que la plus petite partie soit suffisante pour te donner une connaissance complète du tout.....

HERMOTIME. — Que cela soit ainsi qu'il te plaira, Lycinus ; mais qu'est-il besoin de vivre cent ans, de supporter tant de fatigues ? est-ce qu'il n'y a pas d'autre manière de philosopher ?

LYCINUS. — Non, Hermotime, et cela ne doit point te paraître étrange, si ce que tu as dit en commençant cet entre-

rien, est vrai ; que *la vie est courte et l'art très long* : à présent tu te fâches, je ne sais pourquoi, de ne pouvoir, avant le coucher du soleil, devenir un Chrysippe, un Platon, ou un Pythagore.

HERMOTIME. — Tu m'enveloppes, Lycinus, et tu me pousse dans des difficultés extrêmes, sans avoir jamais reçu de moi le moindre mal, et sans doute par jalousie de ce que je t'ai surpassé dans les sciences, tandis qu'à l'âge où te voilà, tu as toujours négligé de t'instruire.

LYCINUS. — Sais-tu quel parti tu dois prendre, Hermotime ? ne fais pas plus d'attention à moi qu'à un Corybante, laisse-moi extravaguer, et toi, poursuis dans les mêmes sentiments la route que tu as entreprise ; achève-la selon les principes que tu as adoptés en la commençant.

HERMOTIME. — Mais tu ne me permets pas, homme violent, de faire un choix, sans avoir éprouvé toutes les sectes.

LYCINUS. — Non certainement, et tu dois être persuadé que je ne tiendrai jamais un autre langage : en vain tu m'appelles *violent*, tu ne fais qu'*accuser un innocent*, comme dit Homère : cherche plutôt quelque autre raisonnement qui combatte en ta faveur, et vienne te délivrer de cette violence qui t'entraîne : cependant la raison te dira des choses encore bien plus fortes, et peut-être que, sans faire attention à la raison, tu en rejetteras sur moi la faute.

HERMOTIME. — Et que me dira-t-elle ? (*à part*) Je serais bien étonné qu'il lui restât encore quelque chose à dire.

LYCINUS. — Elle te dira qu'il ne suffit pas de connaître toutes les sectes, en les parcourant nous-mêmes, pour être en état de choisir la meilleure ; mais que nous manquons encore de la chose principale.

HERMOTIME. — Et de laquelle ?

LYCINUS. — D'une méthode de critique et d'examen, d'un esprit pénétrant, d'un jugement juste et incorruptible, et tel qu'il le faut, pour prononcer sur de pareilles matières : autrement nous aurions en vain tout vu de nos propres yeux. La raison dit encore qu'il faut employer à cet examen un temps considérable, mettre devant soi toutes les sectes, puis différer encore son choix, tarder à le faire, examiner souvent, et agir sans égard pour l'âge, l'extérieur, la réputation de sagesse des maîtres ; mais imiter les sénateurs de l'aréopage qui ju-

gent pendant la nuit, au milieu des ténèbres, afin de ne pas faire attention aux personnes qui leur parlent, mais seulement aux choses qu'on leur dit : alors tu pourras, avec quelque assurance, faire un choix et philosopher.

HERMOTIME. — Après cette vie donc ; car, selon ce que tu viens de dire, je ne crois pas que celle d'aucun homme puisse être suffisante, pour parcourir toutes les sectes, les examiner chacune soigneusement, juger après l'examen, choisir après le jugement, et philosopher après avoir choisi : c'est en effet de cette seule manière que nous pouvons, dis-tu, trouver la vérité ; autrement cela n'est pas possible.

LYCINUS. — J'ai peine à te dire, Hermotime, que tout cela ne suffirait point encore ; mais il me semble que nous nous sommes trompés, en croyant avoir trouvé quelque chose d'assuré, tandis que nous n'avons rien trouvé du tout. Semblables à ces pêcheurs, qui, après avoir jeté plusieurs fois leurs filets, se flattent d'avoir pris une grande quantité de poissons, parce qu'en le tirant ils y sentent une certaine pesanteur, ensuite quand ils se sont bien fatigués à l'amener hors de l'eau, ils y trouvent une pierre, ou un vase de terre chargé de sable : prends garde que nous n'ayons aussi tiré quelque chose de semblable.

HERMOTIME. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire avec tes filets, et je vois clairement que tu m'en enveloppes.

LYCINUS. — Eh bien ! tâche de t'en tirer : car, grâce à Dieu, tu sais nager aussi bien qu'un autre ¹. Pour moi, je pense que quand nous aurons parcouru toutes les sectes pour les connaître par notre propre expérience, après un si grand travail, jamais il ne sera évident que quelqu'une possède la vérité que nous cherchons, ou si toutes l'ignorent également.

HERMOTIME. — Que dis-tu ? De tant de sectes, aucune ne la possède ?

LYCINUS. — Cela n'est pas évident : te paraît-il donc impossible que toutes soient dans l'erreur ? que la vérité soit tout

¹ Outre le sens naturel de cette phrase, on peut encore la regarder comme une allusion à un mot dit par Socrate à Euripide, qui lui demandait un jour ce qu'il pensait des ouvrages d'Héraclite : Ce que j'en comprends, répondit Socrate, me paraît beau, je veux croire que ce que je n'entends pas l'est aussi ; mais cet auteur a besoin d'un lecteur qui sache bien nager : » voulant dire que sa philosophie était une mer sans bornes, où la raison courait risque de se noyer.

autre chose que ce qu'elles pensent, et qu'elle n'ait jamais été trouvée par aucun philosophe ?

HERMOTIME. — Comment cela pourrait-il être ?

LYCINUS. — De cette manière : supposons que la vérité soit le nombre vingt. Qu'un homme, par exemple, prenne dans sa main vingt fèves, et que la main fermée il demande à dix personnes combien il tient de fèves ; les uns, parlant au hasard, diront, celui-ci sept, celui-là cinq, un autre trente, un quatrième dix ou quinze ; enfin, l'un dira un nombre, un autre en nommera un autre. Il peut se faire, toutefois, que quelqu'un rencontre la vérité, n'est-ce pas ?

HERMOTIME. — Oui.

LYCINUS. — Mais il n'est pas non plus impossible que tous disent des nombres différents, et cependant faux et non vrais, et que personne ne dise que c'est vingt fèves que notre homme a dans sa main : qu'en dis-tu ?

HERMOTIME. — Cela n'est pas impossible.

LYCINUS. — Il en est de même des philosophes ; ils cherchent tous le bonheur et en quoi il consiste ; les uns disent que c'est dans une chose, les autres que c'est dans une autre ; celui-ci nomme la volupté, celui-là l'honnête, un autre en parle différemment. Or, il est possible que dans toutes ces choses il y en ait une qui soit le bonheur ; mais aussi il n'est pas invraisemblable que ce soit une chose toute différente de celles-là. Nous avons l'air de nous hâter d'aller à notre but par un chemin contraire à celui qu'il fallait prendre, et avant d'en avoir trouvé l'entrée ; car il fallait, je pense, avant tout, qu'il fût évident que la vérité a été connue et que quelqu'un des philosophes l'a vue et la possède entièrement. Après cela, il fallait chercher auquel des philosophes nous devons donner notre confiance.

HERMOTIME. — En conséquence, tu prétends, Lycinus, que quand nous aurions parcouru toutes les sectes de philosophie, nous ne pourrions encore trouver la vérité ?

LYCINUS. — Ne me demande pas cela, mon cher ; mais interroge de nouveau la raison elle-même, et peut-être qu'elle te répondra que cela est impossible, tant qu'il sera incertain qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que disent les philosophes.

HERMOTIME. — Jamais, d'après tes principes, nous ne pour-

rons trouver la vérité, ni nous livrer à la philosophie. Il nous faudra vivre comme le vulgaire et renoncer à l'étude de la sagesse; du moins il faut conclure de tout ce que tu as avancé, qu'il est impossible de philosopher, et qu'aucun homme ne peut y réussir. En effet, tu exiges de celui qui veut se livrer à la philosophie qu'il choisisse la meilleure; mais ce choix ne peut, à ce qu'il te semble, se faire avec justesse qu'autant que nous aurons parcouru toutes les sectes pour choisir la plus véridique. Ensuite, après avoir fait le calcul des années nécessaires à l'examen de chacune, tu excèdes de beaucoup le nombre de celles de la vie humaine et tu prolonges ta recherche jusqu'à plusieurs générations, en sorte que la vérité tardive ne se montre qu'au delà des bornes de notre vie. Enfin, tu avances que la vérité elle-même n'est point hors de doute, en disant qu'il n'est pas évident qu'elle ait été jamais trouvée par les philosophes.

LYCINUS. — Mais toi, Hermotime, pourrais-tu m'assurer avec serment qu'elle ait été trouvée par eux ?

HERMOTIME. — Non, je ne voudrais pas le jurer.

LYCINUS. — Eh ! combien il y a encore de choses que j'ai passées exprès sous silence, et qui exigeraient un plus long examen !

HERMOTIME. — Et quelles sont-elles ?

LYCINUS. — As-tu jamais entendu dire à ceux qui se donnent pour Épicuriens, Stoïciens ou Platoniciens, qu'il y en a plusieurs parmi eux qui connaissent tous les points de leur doctrine, et qu'il y en a d'autres qui ne les connaissent pas tous, quoique d'ailleurs ils méritent la plus grande confiance ?

HERMOTIME. — Cela est vrai.

LYCINUS. — Eh bien ! discerner et reconnaître les vrais savants de ceux qui ne le sont pas, et cependant se donnent pour tels, ne te semble-t-il pas une chose très difficile ?

HERMOTIME. — Certainement.

LYCINUS. — Il faudra donc, si tu veux choisir le plus habile des Stoïciens, aller les trouver, sinon tous, du moins la plupart, les sonder, prendre le meilleur maître, après cependant t'être exercé à bien choisir et avoir acquis la faculté de juger sainement de pareilles matières ; de peur que, par ignorance, tu ne choisisses le plus ignorant. Or, fais attention à ceci, combien te faudra-t-il de temps pour faire ce choix ? Je ne t'en ai point

parlé dans la crainte que tu ne te misses en colère. Cependant, cette seule chose est la plus considérable et la plus nécessaire pour bien juger de pareils objets qui sont obscurs et sujets à des contestations infinies, et ce n'est qu'avec le temps qu'on peut raisonnablement espérer de trouver avec assurance la vérité ; vainement espérerais-tu pouvoir autrement discerner le mensonge du vrai, l'en éloigner, et être en état de le distinguer comme les essayeurs d'argent séparent les pièces pures et au titre d'avec celles qui sont altérées. Mais tu réussiras plutôt si, après t'être procuré un art et une faculté semblable à la leur, tu procèdes à l'examen de ce que l'on te dira ; sinon, sache que rien n'empêchera le premier venu de te mener par le nez : tel qu'un mouton, tu suivras quiconque te présentera un feuillage, ou plutôt tu ressembleras à de l'eau versée sur une table, et de quelque côté qu'on te veuille attirer, on t'y mènera avec le bout du doigt : ou, par Jupiter ! tel qu'un roseau né sur le bord d'un fleuve, tu courberas la tête à tous les vents, et le moindre souffle te mettra dans une agitation extrême.

Or, si tu pouvais trouver un maître qui possédât l'art de mettre en démonstration et de discerner les choses les plus incertaines et qu'il t'enseignât cet art, tu serais sans doute délivré par là d'un grand embarras. Le souverain bien se découvrirait aussitôt à tes yeux ; et la vérité étant soumise à cet art démonstratif, le mensonge serait à l'instant reconnu ; tu ferais avec assurance un choix judicieux, après lequel tu te livrerais à la philosophie ; et possesseur de cette félicité si désirée, tu passerais avec elle le reste de ta vie, jouissant de tous les biens à la fois.

HERMOTIME. — A merveille ! Lycinus ; ce que tu dis là est bien préférable et fait concevoir de grandes espérances. Hâtons-nous donc de chercher au plus tôt cet homme qui doit nous mettre en état de juger, de discerner, et, qui plus est, de démontrer ; car, après cela, le reste devient facile, n'offre aucun embarras et n'exige pas beaucoup de travail ; je te sais déjà tout le gré possible de m'avoir découvert cette route abrégée et sans contredit la meilleure.

LYCINUS. — Oh ! tu n'as pas de remerciements à me faire, et, selon les apparences, je ne t'ai rien découvert ; car je n'ai rien trouvé qui puisse te donner des espérances si prochaines. Nous sommes peut-être bien plus loin de notre but qu'auparavant ; et pour parler le langage de ceux qui se servent de

proverbes, *après avoir pris bien de la peine, nous en sommes toujours au même point.*

HERMOTIME. — Que dis-tu là ? Ce langage me semble fâcheux et désespérant.

LYCINUS. — C'est, mon cher, que lors même que nous trouverions un homme qui se flatterait de savoir un art de démontrer, et qui promettrait de l'enseigner à un autre, nous ne lui accorderons pas, je crois, sur-le-champ notre confiance ; mais nous en chercherons quelque autre qui soit en état de juger du savoir de cet homme et de connaître s'il dit la vérité. Et quand nous trouverions facilement le second, il est encore fort incertain pour nous si celui-ci, qui doit nous faire connaître le mérite de l'autre, est lui-même en état de discerner celui qui sait juger sainement de ces choses : en sorte que nous aurons encore besoin, je pense, d'un nouvel examinateur pour connaître le premier. Comment, en effet, pourrions-nous autrement discerner celui qui est capable de juger sainement de ces objets ? Vois-tu jusqu'où cela s'étend, et comme l'impossibilité d'établir un jugement et de comprendre quelque chose se prolonge à l'infini ? De plus, tu apercevras bientôt que toutes les démonstrations que l'on pourrait trouver sont incertaines et n'ont rien d'assuré. La plus grande partie de ces démonstrations en emploient d'autres fort équivoques pour nous forcer à croire que nous savons quelque chose. Les autres joignent des raisons évidentes à des raisons fort obscures, qui n'ont avec les premières aucune connexité, et dont cependant on assure qu'elles sont la preuve : comme si quelqu'un, par exemple, prétendait prouver qu'il y a des dieux, parce qu'on voit leurs autels. En sorte, mon cher Hermotime, que, semblables à des gens qui courent dans un lieu circulaire, nous sommes revenus, je ne sais comment, au point d'où nous étions partis, et nous voilà retombés dans notre première incertitude.

HERMOTIME. — Ah ! que m'as-tu fait, Lycinus, *tu m'as converti mon trésor en charbons.* Et tant d'années d'un travail opiniâtre seront donc à jamais perdues pour moi ?

LYCINUS. — Ta douleur sera moins vive, Hermotime, quand tu réfléchiras que tu n'es pas le seul qui reste privé des biens qu'il s'était flatté d'obtenir ; mais que tous ceux, pour ainsi dire, qui se sont abandonnés à la philosophie, ont combattu pour l'ombre de l'âne ¹. Hé ! qui pourrait faire le moindre pas,

¹ Démosthène haranguait un jour les Athéniens, avec cette véhémence qui

par le moyen de ces prétendues démonstrations dont je viens de parler? Tu conviens toi-même que cela est impossible. A présent, tu me parais agir comme un homme qui accuserait, en pleurant, la fortune de ce qu'il ne pourrait pas s'élever dans les cieux, ou se plonger dans la mer sur les côtes de Sicile, pour aller reparaître et sortir de l'eau, près des bords de Cypre; ou bien de ce qu'il ne pourrait pas s'envoler sur des ailes et arriver en un même jour de la Grèce dans les Indes. La cause de son chagrin viendrait, sans doute, d'un fol espoir qu'aurait fait naître en lui un songe de cette espèce, ou de ce qu'il aurait formé dans son esprit ce projet insensé, sans examiner auparavant si ce qu'il souhaite peut jamais être obtenu, et s'il est conforme à la nature de l'homme. Il en est de même de toi, mon ami. La raison te piquant de son aiguillon, te réveille en sursaut, au moment où tu voyais en rêve une foule de biens admirables; tu te fâches contre elle de ce qu'à peine tu as ouvert les yeux, tu te vois arracher à tous ces biens; et ce n'est pas sans un pénible effort que tu dissipes un sommeil, à cause du plaisir que te causaient les objets que tu voyais.

La même chose arrive à ceux qui se forment, à l'aide de leur imagination, une félicité chimérique. Si, dans le moment où ils s'enrichissent, où ils deviennent rois, et jouissent de toutes sortes de plaisirs (tels qu'en crée avec facilité le dieu qui préside à nos souhaits, dieu libéral et magnifique dans ses dons, qui jamais ne contredit nos désirs, soit qu'on veuille, comme un oiseau, planer dans les airs, soit qu'on désire acquérir la grandeur d'un colosse, ou trouver des montagnes entières d'or); si, dis-je, dans le moment où ils se livrent à ces pensées, un valet les aborde et leur demande quelqu'une

fait le caractère propre de son éloquence; mais *l'animal aux idées frivoles*, le peuple, ne l'écoutait pas. Que fait l'orateur? il s'interrompt, et quittant le sujet de son discours, il se met à conter une fable. « Un jour, dit-il, un homme avait loué un âne pour aller à Mégare: pendant la route, la chaleur violente l'obligea de s'arrêter et de chercher quelque endroit couvert, où il fût à l'abri du soleil, n'en trouvant point, il voulut s'asseoir sous l'âne pour être garanti par son ombre; mais le conducteur à qui l'âne appartenait, ne voulut jamais le permettre, disant qu'il avait bien loué l'âne, mais non pas son ombre » Ici l'orateur s'arrêta: le peuple, curieux, lui demanda quelle fut l'issue de cette querelle: Et quoi! reprit Démosthène, vous écoutez avec avidité des contes d'enfants, et ne faites pas l'attention la plus légère aux affaires les plus graves. » Ce trait d'éloquence réveilla l'assemblée: ce proverbe s'applique aux choses vaines et aux futilités. Il faut observer cependant qu'il est plus ancien que Démosthène, puisqu'on le trouve dans *les Guêpes* d'Aristophane.

de ces choses de première nécessité, par exemple de quoi acheter du pain, ou ce qu'il faut répondre à celui qui vient demander le loyer de la maison, et qui attend depuis longtemps ; alors, il se fâche, comme si ce valet, en leur faisant cette demande importune, leur enlevait réellement tous ces biens imaginaires, et, dans l'excès de leur colère, peu s'en faut qu'ils ne lui arrachent le nez.

Mais toi, mon ami, ne sois pas, à mon égard, dans de pareils sentiments, si, tandis que tu découvrais des trésors, que tu t'élevais sur des ailes, que tu te livrais à des pensées extraordinaires et surnaturelles, à des espérances impossibles à réaliser, je n'ai pas voulu, étant ton ami, te laisser consommer le reste de ta vie dans un rêve, agréable il est vrai, mais qui n'en est pas moins un rêve ; si je t'ai réveillé, si je t'ai demandé de faire quelque-une de ces choses nécessaires qui te feront passer commodément le reste de ta vie, et de songer aux besoins communs et ordinaires. En effet, ce que tu faisais tout à l'heure, les pensées auxquelles tu te livrais ne diffèrent en rien des Hippocentaures, des Chimères, des Gorgones et de toutes les extravagances qu'enfantent les songes et qu'imaginent les poètes et les peintres libres dans leurs fictions, mais dont il n'a jamais rien existé, ou dont l'existence est même impossible. Cependant, la multitude croit à ces êtres ridicules, elle aime à les voir représenter, elle est charmée lorsqu'elle en entend parler, par cela même qu'ils sont étranges et absurdes.

Et toi-même aussi, tu as entendu dire à un conteur de fables qu'il existait une femme d'une beauté surnaturelle et supérieure à celle des Grâces et de Vénus Uranie ; et, sans examiner si cet homme dit la vérité, et s'il existe une pareille femme en quelque lieu de la terre, tu es devenu tout à coup amoureux d'elle, comme on dit que Médée le devint de Jason en le voyant en songe. Ce qui a le plus contribué à t'engager dans cet amour, toi et tous les autres qui sont épris de cette beauté fantastique, c'est autant que je puis le conjecturer, que du moment où vous avez cru que l'homme qui parlait de cette belle femme disait la vérité, ce qu'il en a ajouté vous a paru conséquent ; c'est à cela seul que vous faisiez attention. C'est par ce moyen même qu'il vous menait, comme on dit, par le nez : une fois que lui vous aviez donné prise sur vous, il vous conduisait vers votre maîtresse, par la route qu'il disait être la plus courte. Le reste lui fut fort facile, aucun de vous ne rétrogradait vers l'entrée de la route, pour examiner si

c'était bien là la véritable, et si, sans s'en apercevoir, il n'aurait pas pris celle qu'il ne fallait pas prendre ; mais chacun suivait les traces de ceux qui avaient marché avant lui, à peu près comme les moutons suivent leur guide, tandis qu'il aurait fallu d'abord commencer par examiner l'entrée, pour voir si l'on devait suivre ce chemin.

Une comparaison te rendra ce raisonnement plus facile à comprendre. Qu'un de ces poètes, dont l'imagination hardie ose tout, te dise qu'autrefois il existait un homme qui avait six mains ; si tu admetts sans difficulté cette fiction, et que, sans en examiner la possibilité, tu la croies, le poète pourra, par une juste conséquence, ajouter que cet homme avait six yeux, six oreilles, qu'il faisait entendre trois voix ensemble, qu'il mangeait avec trois bouches, que ses mains avaient trente doigts, comme les nôtres en ont dix, que lorsqu'il devait combattre, trois de ses mains portaient chacune un bouclier de différente espèce¹, et des trois autres, l'une frappait à coup de hache, l'autre lançait un javelot, et la troisième se servait d'une épée. Eh ! qui pourrait refuser sa croyance au poète qui nous ferait une pareille description, où tout est conséquent au principe ? C'était ce principe qu'il fallait d'abord examiner, pour juger s'il était admissible, et si l'on pouvait y accéder : car, si une fois on l'accorde, le reste suit avec une force irrésistible ; et quoiqu'il ne puisse subsister par lui-même, il n'est pas facile cependant de se refuser à le croire, puisqu'il est conséquent au principe dont on est d'abord convenu.

Voilà positivement ce qui vous arrive. Aveuglés par l'amour et par la passion, sans examiner aucun des chemins où l'on vous fait entrer, ni comment ils peuvent vous conduire à votre but, vous avancez toujours entraînés par les conséquences ; vous ne faites point réflexion qu'il serait possible que ce qui est fort conséquent, fût évidemment faux. Par exemple, si quelqu'un disait que deux fois cinq font sept, et que tu le crusses, sans en avoir fait le calcul en toi-même, il ajoutera, avec vraisemblance, que quatre fois cinq font en tout quarante ; et il poussera cette conséquence jusqu'où il voudra. C'est ce que fait aussi la géométrie, cette science admirable, qui, posant

¹ Le grec nomme chacun de ces boucliers par trois noms différents ; l'un s'appelle πελτής, et est un bouclier carré ; l'autre γέρον, est un bouclier fait en demi-lune ; et le troisième ἀσπίς, est de forme ronde ; mais notre langue n'a malheureusement que le mot générique de bouclier, sans pouvoir désigner chaque espèce.

des principes absurdes, qui ne peuvent nullement subsister, et qu'elle veut cependant qu'on lui accorde, tels que *des points indivisibles, des lignes sans largeur*, et d'autres de cette espèce, bâtit sur des fondements aussi ruineux un édifice qui leur ressemble, et prétend néanmoins mettre la vérité en démonstration, quoiqu'elle soit partie d'un faux principe¹.

De même, vous autres philosophes, vous accédez aux principes de chacune de vos sectes ; vous ajoutez foi à ce qui en résulte, et vous regardez cette conséquence, quoiqu'elle renferme une fausseté, comme un signe de leur vérité. Ensuite plusieurs de vous meurent au milieu de leurs espérances, avant de connaître la vérité, et de pouvoir condamner ceux qui les ont trompés. D'autres, qui s'aperçoivent qu'on les a jetés dans l'erreur, ne s'en aperçoivent que fort tard, et lorsqu'ils sont devenus vieux ; ils ont de la peine à revenir sur leurs pas ; ils rougiraient d'avouer qu'ils n'ont point compris, à leur âge, qu'ils s'occupaient sérieusement à des bagatelles d'enfants. Retenus par cette honte, ils restent attachés aux mêmes principes ; ils en font l'éloge, et font tous leurs efforts pour engager tous ceux qu'ils peuvent à adopter les mêmes sentiments, afin que, n'étant pas les seuls dans l'erreur, ils aient au moins la consolation de voir une foule d'autres hommes éprouver un sort semblable au leur. D'ailleurs ils considèrent une chose ; c'est que s'ils avouent la vérité, ils ne seront plus aux yeux de la multitude, comme ils le sont à présent, des personnages vénérables ; elle n'aura plus tant de respect pour eux : or, jamais ils n'avoueront de plein gré, quand ils le sauraient, de quels avantages ils sont déchus, et de combien peu ils diffèrent des autres. Peut-être cependant en trouveras-tu un petit nombre qui auront assez de courage pour oser avouer qu'ils ont été trompés, et qui détourneront les autres de tenter la route qu'ils ont suivie. Si tu rencontres un pareil homme, donne-lui les noms d'ami de la vérité, d'honnête homme, de juste, de philosophe, si tu le veux. Je ne suis point jaloux que ce nom lui soit donné, pourvu qu'il le

¹ Il est certain que la définition de ces éléments de géométrie est ridicule, et qu'il ne faut pas dire que la ligne, par exemple, n'a ni largeur, ni profondeur ; mais qu'on la considère, abstraction faite de ces dimensions, et seulement par rapport à sa prolongation ; d'ailleurs, pour être mal définis, ces principes n'en sont pas moins vrais, et les conséquences devant l'être aussi, forment un édifice très solide et la base des plus précieuses connaissances de l'homme. Aristote, avant Lucien, s'était déjà moqué de cette définition des lignes géométriques.

soit à lui seul. Les autres ignorent la vérité, croyant la connaître ; ou, s'ils la connaissent, ils la cachent par lâcheté, par une fausse honte, et par un violent désir de se voir priser au-dessus de leurs égaux.

Toutefois, je t'en supplie par Minerve, laissons là tout ce que je viens de dire, et oublions-le, comme on oublie ce qui s'était passé avant l'archonte Euclide¹. Supposons au contraire que la philosophie des Stoïciens est la seule véritable, qu'il n'y en a même aucune autre ; et voyons si l'on peut espérer de l'atteindre, et s'il est possible d'exécuter ce qu'elle enseigne. Je sais les magnifiques promesses de félicité qu'elle fait à ceux qui parviendront à son sommet ; eux seuls doivent posséder tous les véritables biens réunis. Quant à l'effet de ces promesses, tu dois savoir mieux que moi ce qu'il en est, si tu as jamais rencontré quelque Stoïcien, tel qu'on dit être celui qui est arrivé au faite du stoïcisme, invincible à la douleur, incapable de se laisser entraîner à la volupté, inaccessible à la colère, au-dessus de l'envie, plein de mépris pour les richesses, heureux, en un mot, et tel que doit être le modèle d'une vie réglée sur la vertu. En effet, celui auquel il manquerait la moindre de ces qualités, possédât-il éminemment toutes les autres, ne saurait être heureux, s'il n'a point celle-ci.

HERMOTIME. — Je n'ai jamais vu personne de semblable.

LYCINUS. — Fort bien, Hermotime ; tu n'as pas du moins intention de faire un mensonge. Quel est donc le but que tu te proposes en philosophant ? Puisque tu n'as jamais vu personne atteindre à cette sagesse parfaite, par laquelle on arrive au souverain bonheur, ni ton maître, ni aucun de ses disciples, ni celui qui l'a précédé, ni aucun autre enfin, quand tu remonterais à la dixième génération, tu ne saurais raisonnablement dire qu'il te suffit d'approcher le plus près possible de la félicité : cette proximité ne te serait d'aucun avantage ; car, celui qui est hors du seuil de la porte, et celui qui est en plein air, ont un sort semblable. C'est une même chose d'être près de la

¹ Les Lacédémoniens ayant vaincu les Athéniens dans la guerre du Péloponèse, établirent à Athènes trente tyrans : quelques-uns d'eux ayant maltraité plusieurs citoyens, lorsque la tyrannie fut détruite, les Athéniens, pour éviter que par ressentiment, ceux qui avaient été offensés ne fissent du mal aux autres, convinrent qu'on ne ferait aucune recherche de ce qui s'était passé pendant le règne des trente. Euclide fut nommé archonte immédiatement après la destruction des tyrans, et c'est de là qu'est venu ce proverbe, *ce qui s'est passé avant Euclide*, pour désigner une amnistie.

porte, mais en dehors, ou d'en être fort loin. La seule différence, peut-être, c'est qu'on éprouve un plus violent chagrin, en voyant de plus près les biens dont on est privé. Eh quoi ! pour approcher seulement du bonheur (car je veux bien t'accorder que tu le puisses), tu te consumes en des travaux si considérables ? La plus grande partie de la vie s'est écoulée pour toi dans les soucis, les fatigues, l'étude et les veilles ; tu travailleras encore, à ce que tu dis, au moins vingt années, afin qu'agé de plus de quatre-vingts ans (et qui t'a promis de vivre aussi longtemps ?) tu parviennes enfin à être un de ceux qui ne jouissent point encore du bonheur ; à moins que tu ne t'imagines être le seul qui doive l'obtenir, et, qu'à force de le poursuivre, tu pourras le saisir, ce bonheur qu'une foule d'hommes vertueux, et plus légers à la course, ont poursuivi avant toi, sans le pouvoir atteindre.

Mais atteins-le, si tu veux, et possède-le tout entier. Premièrement, je ne vois pas quel peut être ce bien qu'il procure, pour que je puisse juger s'il mérite d'être acheté par tant de peines. En second lieu, combien de temps te restera-t-il pour en jouir ? Je te le demande à toi, qui, devenu vieux, n'es plus dans la saison de goûter aucun plaisir, et qui déjà, comme on dit, *as un pied dans la fosse*. Mais peut-être, homme admirable, que, te destinant à une autre vie, tu te prépares à être plus heureux, lorsque tu y seras parvenu, en apprenant dans celle-ci de quelle manière il faut vivre. Une telle conduite ressemblerait à celle d'un homme, qui, pour mieux souper, ferait tant de préparatifs et de si grands apprêts, qu'insensiblement il se laisserait mourir d'inanition. Certes ! tu n'as jamais réfléchi, ce me semble, que la vertu consiste principalement dans les actions et dans la pratique de la justice, de la sagesse, du courage. Vous autres, au contraire (quand je dis *vous*, j'entends les coryphées de la philosophie), vous négligez de pratiquer ces vertus, pour vous exercer à de misérables jeux de mots, à des syllogismes, à des questions embarrassantes ; vous employez, à ces puérilités, la plus grande partie de votre vie ; celui qui s'y montre supérieur aux autres, passe à vos yeux pour un vainqueur illustre ; et c'est par là, je pense, que vous admirez le plus ce vieillard qui est votre maître : c'est parce qu'il sait jeter dans l'incertitude ceux avec lesquels il converse, qu'il connaît la manière dont il faut interroger, dont on peut déguiser une question, employer à propos la ruse, et envelopper un adversaire dans un argument inextricable. Ainsi vous négligez de cueillir le fruit, que vous auriez trouvé

dans la pratique, pour vous amuser à l'écorce, et dans vos conférences, vous vous jetez mutuellement des feuilles à la tête. Et bien, Hermotime, faites-vous autre chose du matin au soir ?

HERMOTIME. — Non. C'est cela même

LYCINUS. — Ne pourrait-on pas dire avec raison, que vous abandonnez le corps pour courir après l'ombre ; que vous poursuivez la dépouille du serpent sans songer au serpent même ? ou plutôt, n'est-ce pas agir comme un homme qui, versant de l'eau dans un mortier¹, chercherait à la broyer dans un pilon de fer, et s'imaginerait faire un œuvre bien nécessaire et fort utile ignorant, qu'en vain *il se romprait*, comme on dit, *les épaules*, l'eau ne sera jamais autre chose que de l'eau ? A présent permets-moi de te demander si, la science exceptée, tu voudrais ressembler dans le reste à ton maître ; être aussi irascible, aussi disputeur, aussi avare, aussi voiptueux même, quoique aux yeux de la multitude il paraisse tout autre.

HERMOTIME. — Sur quoi ? Du moins...

LYCINUS. — Veux-tu bien, Hermotime, que je te raconte ce que j'ai dernièrement entendu dire en faveur de la philosophie, à certain vieillard, auprès duquel les jeunes gens vont se rendre en foule pour apprendre la sagesse ? Il redemandait à un de ses disciples le salaire de ses leçons, et lui reprochait avec aigreur d'être en retard, et de n'avoir point encore payé une dette qu'il aurait déjà dû avoir acquittée depuis plus de seize jours, et qui était échue le premier du mois. Telles avaient été, disait-il, leurs conventions ; en un mot il était fort courroucé, lorsque l'oncle du jeune homme entra. C'était un personnage rustique, un homme du commun, à le juger d'après vos principes. « Cesse, a-t-il dit au philosophe, cesse, homme admirable, de dire que tu éprouves une grande injustice, si, pour avoir acheté de toi quelques misérables paroles, nous ne t'en avons pas encore payé le prix. N'as-tu pas encore ce que tu nous as vendu ? ta science en est-elle diminuée ? Au surplus, quant à l'objet auquel je désirais le plus que tu formasses ce jeune homme, il n'y a fait aucun progrès : car il a enlevé, il y a quelque temps, la fille d'Échécrate, un de nos voisins, et lui a ravi sa virginité. A peine a-t-il pu se dérober

¹ Il fait allusion au proverbe grec : *piler de l'eau dans un mortier*, qu'il s'applique à ceux qui se donnent inutilement beaucoup de peine.

à la condamnation prononcée contre les ravisseurs ; il l'eût subie, si je n'eusse racheté son crime en donnant un talent à Échécrate qui est fort pauvre. Dernièrement il a souffleté sa mère qui le surprit emportant sous sa robe un baril de vin, sans doute pour avoir de quoi payer son écot. A l'égard de la colère, de l'emportement, de l'impudence, de la hardiesse et du mensonge, il était bien meilleur sujet l'année passée qu'à présent. C'était cependant à diminuer ces vices que nous voulions qu'il fût aidé par toi, plutôt que d'en apprendre toutes les inepties qu'il nous récite tous les jours pendant le repas, et dont nous n'avons que faire. *Qu'un crocodile, par exemple, a enlevé un enfant, et qu'il promet de le rendre à son père, si celui-ci lui répond, je ne sais quoi ; ou, qu'il est nécessaire, quand il est jour, qu'il ne soit pas nuit.* Le brave quelquefois nous plante des cornes¹, par je ne sais quel raisonnement entortillé. Nous rions de tout cela, et principalement, lorsque se bouchant les oreilles, il médite en lui-même *des habitudes, des relations², des compréhensions, des imaginations*, et mille autres sottises dont il nous répète les noms. Nous lui entendons dire que *Dieu n'habite point dans le ciel, mais qu'il pénètre partout, dans le bois, dans les pierres, dans les animaux, et jusque dans les objets les plus vils* ; et lorsque sa mère lui demande pourquoi il s'occupe de ces inepties, il lui répond avec un ris moqueur : « Si je puis les apprendre parfaitement ces inepties, rien n'empêchera que je ne devienne le seul riche, le seul roi, et que tous les autres hommes ne soient en comparaison de moi, que des esclaves et des êtres méprisables ».

Quand cet homme eut ainsi parlé, le philosophe lui fit cette réponse ; considère-la, je te prie, Hermotime, et vois combien elle est digne d'un vieillard : « Si ce jeune homme, dit-il, ne se fût pas rangé au nombre de mes disciples, crois-tu qu'il ne fût pas devenu encore plus méchant ? Peut-être même eût-il été livré aux mains du bourreau. A présent du moins la philosophie lui a imposé un frein, et le respect qu'il a pour elle, fait qu'il se conduit avec plus de modération envers vous, et qu'il est encore tolérable. C'est elle qui lui inspire quelque pudeur, et l'empêche de se montrer indigne de l'habit et du nom de philosophe, qui, l'accompagnant partout, lui servent

¹ Par ce raisonnement : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu : or, vous n'avez pas perdu de cornes donc ; etc.

² Il y a ici un jeu de mots impossible à rendre.

pour ainsi dire de pédagogue : et ne l'eussé-je pas rendu plus vertueux, je n'en ai pas moins droit à recevoir de toi ma récompense pour les crimes qu'il n'a point commis par respect pour la philosophie. En effet, les nourrices ont coutume de dire, en parlant des enfants qu'elles élèvent, *qu'il faut les envoyer chez le maître; que s'ils ne sont pas en état d'y rien apprendre de bon, du moins ils n'y feront pas de mal*. Du reste, il me semble que j'ai parfaitement rempli toutes mes obligations. Tu n'as qu'à faire venir ici demain matin, qui tu voudras de ceux qui sont instruits de notre doctrine, et tu verras comme ce jeune homme interroge, comme il sait répondre; combien de choses il a déjà apprises, combien de livres il a lus et sur les *axiomes*, et sur les *sylogismes*, et sur les *captalepses*, et sur les *offices*, et sur bien d'autres de différente espèce. Il a battu sa mère, il a ravi des vierges; et que m'importe à moi? tu ne m'as pas fait son pédagogue¹.

Ainsi parlait ce vieillard en faveur de la philosophie. Mais toi, cher Hermotime, ne dirais-tu pas que si nous philosophons, c'est afin de savoir nous abstenir de toute mauvaise action? Ou bien, serait-ce dans une autre espérance que nous avons désiré étudier la sagesse, et pour pouvoir nous promener avec plus de décence que le vulgaire? D'où vient que tu ne réponds rien?

HERMOTIME. — Et par quelle autre raison, si ce n'est que les pleurs que je suis prêt à répandre m'empêchent de parler? La vérité de ton raisonnement m'a fait une impression si profonde, que je gémiss sur le temps immense que j'ai perdu, et sur les sommes considérables dont j'ai acheté tant d'inutiles peines. Semblable à un homme qui recouvre sa raison après une longue ivresse, je vois aujourd'hui de quelle nature sont ces objets dont je fus amoureux, et combien j'ai souffert pour ne jouir que d'une vaine illusion.

LYCINUS. — Et qu'est-il besoin de verser des larmes, honnête Hermotime? Certaine fable d'Esopé renferme un conseil, à mon avis, très sensé. Un homme, dit-il, assis sur le bord

¹ Précepteur et pédagogue étaient deux choses bien différentes chez les anciens; le premier, comme chez nous, enseignait les sciences; le second, n'était le plus souvent qu'un valet chargé de conduire le jeune homme ou la jeune fille (car les filles d'un certain rang avaient aussi des Pédagogues, comme le prouve la seconde scène des *Phéniciennes* d'Euripide): sa charge, dis-je, était de le conduire partout où il allait, le Pédagogue n'était responsable que de l'extérieur.

de la mer agitée, s'occupait à compter les flots ; mais s'étant trompé dans son calcul, il en était pénétré de chagrin ; lorsqu'un renard se présentant à lui, lui tint ce langage : pourquoi te fâcher, mon ami, d'avoir omis ces flots, tu n'as qu'à recommencer ton calcul, en comptant de celui-ci ; ne fais plus attention aux autres. Et toi, par la même raison, Hermotime, tu feras beaucoup mieux, si telle est ta résolution, de songer à vivre comme le commun des hommes, de rentrer dans la classe ordinaire des citoyens, et de renoncer à ces espérances étranges et pleines d'orgueilleuses fumées. Ne rougis point, si tu es sensé, de changer d'opinion dans un âge avancé, pour passer du côté de la sagesse.

Ne t'imagines pas, mon cher, qu'excité par une haine particulière contre les stoïciens, j'aie préparé ces raisonnements contre le Portique : tout ce que j'ai dit regarde tous les philosophes en commun, et je t'aurais tenu le même langage, si tu eusses embrassé la secte de Platon, ou celle d'Aristote au mépris de toutes les autres que tu aurais par là condamnées sans les entendre ; mais, parce que tu as choisi celle des stoïciens, je te parais peut-être avoir dirigé mes discours contre eux seuls, avec qui cependant ils n'ont rien de particulier.

HERMOTIME. — Tu as raison, Lycinus, et je m'en retourne de ce pas précisément dans le dessein de me défaire de tout ce costume. Tu ne me verras plus, ni cette longue barbe hérissée, ni cette rigidité de mœurs ; tout en moi sera libre et aisé ; peut-être même vêtirai-je la pourpre, afin d'apprendre à tout le monde que je n'ai plus rien de commun avec ce radorage ridicule : et plutôt à Dieu, que je pusse vomir toutes les inepties que j'ai entendues dans leurs écoles. Sache que je ne balancerais point à prendre de l'ellébore, mais pour une raison contraire à celle de Chrysippe¹, et afin de ne plus jamais songer à toutes ces sottises. Je ne te sais pas peu de gré, cher Lycinus, de m'avoir retiré de ce torrent fangeux et hérissé de rochers, lorsque cédant à sa violence, j'étais emporté par le courant de l'eau ; tu es survenu à mon secours,

¹ On dit que Chrysippe, quand il voulait disputer contre un philosophe qui était grand dialecticien, se purgeait trois fois avec de l'ellébore blanc, afin d'avoir le cerveau libre et la conception plus vive et plus nette, Carnéade l'académicien en faisait autant quand il voulait écrire contre Zénon le Stoïcien.

comme un dieu de tragédie, qui descend de sa machine. Toutefois, j'aurais quelque raison, ce me semble, de me raser la tête, à l'exemple de ceux qui se sont sauvés d'un naufrage ; et après avoir dissipé l'obscurité dont mes yeux étaient couverts, je veux aujourd'hui même célébrer mon heureuse délivrance. Si désormais je rencontre, par hasard, et malgré mes précautions, un philosophe sur mon chemin, je m'en détournerai, et l'éviterai comme on évite les chiens enragés.

HÉRODOTE OU AÉTION

Que ne puis-je imiter Hérodote ! je ne dis pas en tout, ce serait trop désirer ; mais, que ne m'est-il permis d'atteindre à quelques-unes de ses perfections ! que n'ai-je en partage les grâces de son style, l'harmonie et la douceur particulière à son dialecte ionien, la richesse de ses pensées et mille autres beautés que cet admirable écrivain a su réunir, et qui feront à jamais le désespoir de ceux qui voudraient le prendre pour modèle ! Il est du moins plus facile de l'imiter en ce qu'il fit pour publier ses ouvrages et se faire connaître en peu de temps. Quand il quitta sa patrie, et qu'il vint de Carie en Grèce, il chercha comment il pourrait illustrer promptement son nom et ses écrits. Parcourir tour à tour toutes les villes pour y lire ses ouvrages ; aller tantôt à Athènes, tantôt à Corinthe, puis à Argos, ensuite à Lacédémone, lui parut un moyen trop long et trop pénible ; il résolut d'en prendre un plus prompt et plus efficace. Au lieu de recueillir peu à peu une réputation lente et pour ainsi dire éparse, il voulut, s'il était possible, se trouver tout à coup au milieu de tous les Grecs réunis. Les jeux olympiques approchaient ; il pensa qu'ils lui fourniraient l'occasion favorable qu'il avait tant désirée. Ce fut au milieu de cette assemblée nombreuse, à laquelle s'étaient rendus les hommes les plus distingués, qu'Hérodote se fit voir sous le portique du temple, non comme un simple spectateur des jeux, mais comme un athlète qui vient disputer la couronne. Il lut son histoire, et ses auditeurs en furent tellement charmés, qu'ils donnèrent le nom des Muses aux neuf livres qui la composent. De ce moment Hérodote fut plus connu que les vainqueurs olympiques eux-mêmes ; son nom n'était ignoré de personne : les uns l'avaient entendu à Olympie, les autres le connaissaient par le récit de ceux qui avaient assisté aux jeux, et partout où il paraissait

on se le montrait du doigt, et l'on s'écriait *le voilà* ; c'est cet Hérodote qui a écrit en ionien les événements de la guerre des Perses, et qui a célébré nos victoires. Tel fut le fruit qu'il recueillit de son histoire : il obtint dans une seule assemblée le suffrage de toute la Grèce, et son nom fut proclamé, non par un seul héraut, mais par toutes les villes dont les citoyens s'étaient trouvés à l'assemblée.

Quelque temps après, instruits par cet exemple qu'il n'est point de route qui mène plus promptement à la célébrité, Hippias d'Elide, Prodicus de Céos, Anaximène de Chio, Polus d'Agrigente et une foule d'orateurs, ont prononcé des discours en présence de tous les Grecs assemblés, et se sont illustrés en peu de temps.

Mais qu'est-il besoin de citer ici des sophistes, des historiens, des orateurs de l'antiquité, lorsque tout récemment Aétion, après avoir peint le mariage d'Alexandre et de Roxane, se rendit aux jeux olympiques, pour exposer aux yeux de tous les spectateurs ce tableau, dont l'art merveilleux enchanta tellement Proxénide, alors hellanodice¹, qu'il voulut que le peintre devint son gendre ?

Mais, me dira-t-on peut-être, qu'y avait-il donc de si merveilleux dans ce tableau, pour qu'un hellanodice se soit déterminé à donner sa fille en mariage à un étranger ? Ce tableau est en Italie, je l'ai vu, et je puis vous en faire la description. Dans une chambre magnifique, s'élève un lit nuptial ; on y voit Roxane assise ; c'est une jeune vierge d'une beauté parfaite ; elle a les yeux baissés, et la présence d'Alexandre qui est debout auprès d'elle, excite sa pudeur : une troupe riante de petits amours les accompagne ; l'un placé derrière la jeune épouse soulève le voile qui lui couvre la tête, et fait voir Roxane à son époux : un autre, esclave officieux, est à ses pieds ; il s'empresse de délier sa chaussure, et semble hâter le moment du bonheur ; un troisième tient Alexandre par la robe, et l'entraîne avec violence² auprès de Roxane, à laquelle ce prince présente une couronne : près de lui on voit Héphestion ; un flambeau à la main, il conduit l'époux, et s'appuie sur un beau jeune homme que je crois être l'Ilymnée, car son nom n'était pas écrit³. Dans une autre partie du tableau, on aperçoit d'autres amours qui jouent avec les

1 Président des jeux olympiques.

2 Cet amour est l'emblème de la passion d'Alexandre.

3 Les anciens écrivaient dans leurs tableaux les noms des personnages ; on voit la preuve de cet usage dans les peintures antiques d'Herculanum.

armes d'Alexandre ; les deux premiers portent sur leurs épaules la lance du héros, et comme s'ils portaient une poutre, semblent ployer sous le fardeau ; deux autres traînent par les courroies le bouclier, sur lequel est assis un troisième, qui sans doute est leur souverain, et qu'ils promènent comme en triomphe ; celui-ci, plus malin, s'est glissé sous la cuirasse posée à terre, où il attend, comme en embuscade, que les autres arrivent près de lui pour leur faire peur.

Ces épisodes ne sont point des hors-d'œuvre inutiles, ce ne sont point des ornements superflus ; ils servent, au contraire, à faire connaître les inclinations guerrières d'Alexandre, et que son amour pour Roxane ne lui a point fait oublier celui qu'il avait pour les combats. Cependant l'on peut dire que ce tableau parut respirer un air conjugal, puisqu'il procura une épouse à son auteur ; Aétion ne s'en retourna qu'après avoir célébré un mariage qui était comme l'épisode de celui d'Alexandre ; ce roi fut, pour ainsi dire, le conducteur de l'époux ; et un mariage en peinture fut récompensé par un véritable hymen.

Hérodote (car je reviens à cet historien) pensait donc que l'assemblée des jeux olympiques suffisait seule pour donner la réputation d'excellent écrivain, à celui qui y lirait aux Grecs, le récit de leurs victoires ; et c'est ce qu'il fit. Pour moi..... Mais au nom du dieu de l'amitié, n'allez pas croire que je sois assez insensé pour vouloir comparer mes ouvrages à ceux de ce grand homme ; je ne veux pas l'offenser à ce point : je veux dire simplement que je me trouve dans les mêmes circonstances que lui. La première fois que je vins en Macédoine, je réfléchis à la conduite que je devais tenir : j'étais possédé, comme Hérodote, du désir de me faire connaître à tous les Macédoniens, et de montrer mes ouvrages ; il me paraissait bien difficile de parcourir toutes les villes de cette province, dans l'espace d'une seule année ; je pensais donc que je ferais mieux d'attendre quelque assemblée générale, de m'y présenter, et d'y réciter quelques discours ; je me flattai de voir par ce moyen tous mes vœux accomplis.

Je vous trouve aujourd'hui rassemblés, j'ai sous les yeux l'élite de chaque ville, et, pour ainsi dire, la fleur de toute la Macédoine. Nous sommes dans l'enceinte d'une ville magnifique, et non dans les vallées étroites de Pise, où les spectateurs habitent sous des tentes, et dans des cabanes étroites, exposés à la chaleur du jour : cette assemblée n'est point composée d'une multitude ignorante qui n'a de goût que pour

les combats des athlètes, et qui n'écoute Hérodote que pour passer le temps ; elle est formée des orateurs, des historiens, des sophistes les plus célèbres : et j'ai tout lieu de craindre d'être jugé ici avec plus de sévérité que je ne le serais à Olympie. Sans doute, si vous me comparez à Polydamas, à Glaucus, ou à Milon, vous me regarderez comme un homme téméraire ; mais si vous perdez pour quelques instants la mémoire de ces fameux athlètes, et ne me jugez que d'après ma propre stature, peut-être ne vous paraîtrai-je pas tout à fait digne du fouet ¹ pour m'être présenté dans ce stade ² ; et c'en est assez pour moi.

¹ On punissait du fouet les athlètes qui se présentaient sans être dignes de combattre.

² C'est ainsi qu'on appelait la carrière olympique.

ZEUXIS OU ANTIOCHUS

Dernièrement, après avoir récité devant vous un discours, je retournais à ma demeure, lorsque plusieurs de ceux qui m'avaient entendu m'abordèrent avec politesse, et d'un air, je ne fais point difficulté de le dire à mes amis, d'un air qui témoignait de l'admiration. Ils m'accompagnèrent assez longtemps, et tour à tour ils se répandaient en éloges, en exclamations si flatteuses, qu'elles me rendaient confus et me faisaient craindre de ne les avoir point méritées ; mais le principal objet de leurs louanges, celui qui les avait le plus frappés, c'était la singularité de mes compositions et la nouveauté de mon genre d'écrire. — Que cela est neuf ! s'écriait l'un, car il vaut mieux vous rapporter ici leurs propres expressions. Par Hercule ! disait un autre, quelles singulières idées ! que cet homme est ingénieux ! on n'a jamais rien imaginé de plus nouveau. Ce langage était, sans doute, l'expression des sentiments qu'ils avaient éprouvés à la lecture de mon ouvrage. Par quels motifs auraient-ils voulu déguiser leurs sentiments, et flatter un étranger, qui, dans tout le reste, doit leur être fort indifférent. Néanmoins, je l'avouerai, ces louanges me firent de la peine, et lorsqu'ils se furent retirés et que je me trouvai seul, je ne pus m'empêcher de faire ces réflexions : eh quoi ! mes ouvrages n'ont-ils d'autre agrément que leur singularité ? n'ai-je de mérite que celui de n'avoir point marché sur les traces d'autrui ? et cet heureux choix d'expressions dont les écrivains de l'antiquité nous ont laissé le modèle, la vivacité des pensées, la diversité ingénieuse, la délicatesse et les grâces de l'atticisme, l'harmonie du style, l'art enfin qui doit unir ces différentes qualités, tout cela manque-t-il à mes ouvrages ? ah ! sans doute, on n'aurait pas oublié les beautés de ce genre pour ne louer que la nouveauté et la singularité d'invention : je me

flattais, il est vrai, que cette nouveauté même avait pu engager mes auditeurs à m'applaudir ; car c'est avec raison qu'Homère a dit qu'une chanson nouvelle est toujours agréable ; mais j'aurais désiré du moins, qu'on n'eût pas attribué à la nouveauté tout le mérite de l'ouvrage : j'aurais voulu qu'on ne l'eût regardée que comme un accessoire, comme un simple ornement qui contribuait à la perfection générale : cependant j'avais la simplicité de croire que c'était aux beautés dont j'ai parlé tout à l'heure, que je devais ces louanges et ces acclamations ; elles m'avaient même inspiré tant d'orgueil, que j'ai pensé me croire réellement, comme on me le disait, un homme unique, le seul des Grecs qui eût un pareil talent ; mais bientôt je me suis aperçu, ainsi que le dit un proverbe, que mon trésor n'était que des charbons ; et peu s'en faut que je n'aie excité d'autre admiration que celle que produit un homme qui fait des tours de force. Je veux à ce sujet vous raconter ce que fit Zeuxis en pareille circonstance.

Cet excellent artiste n'exerçait jamais son pinceau sur des sujets vulgaires, et rarement il traitait ceux que les peintres ont coutume de choisir le plus volontiers, tels que des héros, des dieux, des combats : il cherchait toujours à imaginer quelque composition extraordinaire ; et quand il l'avait trouvée, il épuisait, pour en faire un chef-d'œuvre, toutes les ressources de son art. Un des morceaux les plus hardis de ce peintre, est la femelle du centaure, qu'il a représentée allaitant ses deux petits qui ne viennent que de naître. Athènes possède à présent une copie fort exacte de ce tableau : l'original fut, dit-on, envoyé en Italie, par Sylla, général des Romains ; mais le vaisseau qui le transportait, périt avec toutes les richesses dont il était chargé, à la hauteur du promontoire de Malée : cependant je vais tâcher de vous en faire la description, d'après la copie que j'ai vue depuis peu à Athènes. Je ne suis point connaisseur en peinture, mais les beautés de celle-ci m'ont tellement frappé, que je n'aurai pas de peine à me les rappeler et à vous les décrire.

C'est sur un gazon vert et touffu, que la centauresse est représentée ; sa partie inférieure, qui est celle d'une cavale, est couchée sur le côté ; ses pieds de derrière sont étendus ; ceux de devant sont reployés : l'une de ses jambes semble appuyée sur le genou, et montre en se courbant, le dessous de la sole, tandis que de l'autre elle pince la terre, comme font les chevaux lorsqu'ils veulent se relever. Sa partie supérieure est

celle d'une belle femme qui s'appuie sur le coude ; elle tient dans ses bras un de ses deux petits, et lui présente la mamelle ; l'autre tette sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau est un centaure, l'époux de celle qui allaite les deux petits : on ne lui voit que la moitié du corps. Il a l'air d'être aux aguets ; penché vers ses enfants, il leur sourit : de la main droite il tient un lionceau qu'il lève audessus de sa tête, et semble s'amuser à leur faire peur.

Je ne suis pas assez connaisseur pour pouvoir prononcer sur les autres beautés de ce tableau ; et si l'artiste a su réunir les différentes parties qui constituent une peinture parfaite, telles que la correction du dessin, la vérité du coloris, l'effet des saillies, et des ombres, l'exactitude des proportions, et l'harmonie générale, c'est aux peintres à faire son éloge ; c'est à ceux qui font profession de connaître les règles de l'art. Pour moi j'admire surtout en Zeuxis, le talent avec lequel il déploya dans un seul sujet toutes les richesses de son génie, en donnant au centaure un air terrible et sauvage, une crinière touffue et jetée avec fierté, un corps hérissé de poils qui semblent également appartenir à la partie humaine, et à celle du cheval. Aux larges épaules de cet animal, à son regard tout à la fois riant et farouche, on reconnaît un monstre féroce nourri dans les montagnes : tel est le centaure. Sa femelle ressemble à ces superbes cavales de Thessalie, qui n'ont point encore été domptées, et n'ont jamais fléchi sous l'écuyer. Sa moitié supérieure est celle de la plus belle femme, si vous en exceptez les oreilles qui se terminent en pointe comme celles des Satyres : du reste ces deux corps sont fondus avec tant d'art, les traits qui forment la réunion de la femme et de la cavale, sont ménagés avec tant de douceur et d'adresse, qu'ils échappent, pour ainsi dire, à l'œil du spectateur, qui passe de l'une à l'autre sans s'en apercevoir ; mais ce qui m'a semblé vraiment admirable, c'est l'air farouche que le peintre a su allier aux traits délicats des petits centaures, qui, sans quitter la mamelle de leur mère, regardent le lionceau avec la curiosité naturelle à des enfants.

Zeuxis, en exposant ce tableau, crut que l'art avec lequel il était traité, frapperait d'admiration tous les spectateurs : en effet, ils se recrièrent à la vue de ce chef-d'œuvre. Eh ! comment ne l'auraient-ils pas fait ? Mais ils ne louaient que ce que plusieurs d'entre vous ont applaudi dans mes écrits, la singularité de l'invention et la nouveauté d'un genre jusque-là inconnu à ses prédécesseurs. Zeuxis s'apercevant que cette

nouveauté occupait seule les spectateurs, et qu'ils ne faisaient aucune attention à l'art qui régnait dans tout l'ouvrage : « Allons, Miccion, dit-il à son élève, couvre ce tableau, et « qu'on le reporte chez moi, ces gens-là ne louent que le matériel de mon talent, ils comptent pour rien ce qu'ils devraient le plus applaudir ; la nouveauté du sujet l'emporte « sur l'habileté de l'exécution ». Ainsi pensait Zeuxis, qui peut-être agit en cette occasion avec trop de vivacité. Pareille chose arriva, dit-on, à Antiochus Soter, après la bataille qu'il livra aux Galates. Si vous voulez, je vais vous raconter cette histoire, j'en sais les détails.

L'armée des Galates, composée de braves guerriers, se trouvait bien plus nombreuse que celle d'Antiochus. Ce prince voyant une phalange épaisse et serrée, protégée par un front de bataille de vingt-quatre hommes de profondeur, tous revêtus de cuirasses et pesamment armés, vingt mille hommes de cavalerie à chaque aile, au centre, quatre-vingts chars armés de faux, tirés par quatre chevaux, et pareil nombre attelés de deux coursiers, commençait à désespérer de pouvoir vaincre ses ennemis, d'autant plus qu'il venait à leur rencontre avec des troupes rassemblées à la hâte, dont la plus grande partie était armée à la légère. Déjà même il songeait à en venir à quelque accommodement, et à faire la paix à des conditions honorables. Mais Théodotas de Rhodes, aussi brave capitaine qu'habile dans l'art de ranger une armée en bataille, ne voulut point qu'en sa présence on pût désespérer du succès. Il y avait seize éléphants dans l'armée d'Antiochus ; Théodotas donna ordre qu'on les couvrit, et qu'on les dérobat autant qu'il serait possible, à la vue des ennemis ; son dessein était, lorsque la trompette aurait donné le signal, et qu'on en viendrait aux mains, de lâcher quatre de ses éléphants sur chaque division de la cavalerie ennemie, au moment où elle viendrait fondre sur celle d'Antiochus, d'en envoyer huit autres, contre les chars que vomiraient les rangs entr'ouverts. Par ce moyen, disait-il, les chevaux épouvantés se replieront sur leur infanterie et la renverseront. Ce fut précisément ce qui arriva. Les Galates et leurs chevaux, qui n'avaient point encore vu d'éléphants, furent si effrayés de ce spectacle inattendu, que bien que ces animaux fussent encore éloignés, au seul bruit de leur frémissement, à la vue de leurs défenses dont la blancheur était relevée par la couleur noire de leur corps, à la vue de leur trompe élevée et menaçante, prête à saisir tout ce qui se rencontrerait, les Galates prirent la fuite en désordre, avant

d'être arrivés à la portée du trait ; les fantassins se percèrent mutuellement de leur lance, et furent foulés aux pieds de la cavalerie qui vint fondre sur eux par une fuite précipitée ; les chars se tournent contre leur propre parti, sont emportés à travers les rangs, ensanglantent leur passage, et comme le dit Homère,

Font voler devant eux la mort et le fracas ¹.

Les chevaux, une fois épouvantés par les éléphants, ne tiennent plus de route certaine, ils renversent leurs conducteurs, qui sont mis en pièces sous le tranchant des faux. Combien il en périt dans ce désordre affreux ! Les éléphants les poursuivent sans relâche, les écrasent sous leurs pieds, les lançaient en l'air avec la trompe, les perçaient de leurs défenses ; en un mot ces animaux firent remporter à Antiochus une victoire complète. La plupart des Galates périrent dans le carnage ; quelques-uns furent faits prisonniers ; le reste, en petit nombre, se sauva dans les montagnes. Les Macédoniens qui servaient sous Antiochus, chantaient déjà des hymnes de victoire, venaient de toutes parts ceindre de couronnes le front du roi, et dans leurs acclamations, donnaient à ce prince le nom de célèbre vainqueur. Mais lui, les larmes aux yeux, leur dit : Rougissons plutôt, ô mes amis, de devoir notre salut à seize éléphants ; que fussions-nous devenus, si le spectacle inattendu de ces animaux n'eût rempli nos ennemis de terreur ? Il ordonna même que l'on ne gravât sur le trophée, que la figure d'un éléphant.

C'est à moi maintenant de prendre garde que mon succès ne ressemble à celui d'Antiochus. Ce sont aussi des éléphants, quelques épouvantails inconnus, ou des tours de force, qui excitent la surprise de mes spectateurs : le reste ne leur semble pas digne d'être combattu. Ils louent, à la vérité, ces premiers objets ; mais ceux sur lesquels je fondais mes plus grandes espérances, ils n'en font aucun cas. C'est le Centaure de Zeuxis qui les frappe d'admiration, comme une merveille singulière et nouvelle : et les autres parties du tableau, serait-ce en vain que le peintre les aurait travaillées avec tant de soin ? Non, sans doute ; vous êtes connaisseurs et vous savez juger suivant les règles de l'art. Puissent seulement mes ouvrages être dignes de paraître sous vos yeux !

HARMONIDE

Harmonide, le joueur de flûte, faisait un jour cette question à Timothée, son maître. « Dis-moi, je te prie, Timothée, par quel moyen pourrai-je me rendre promptement célèbre ? Que dois-je faire pour que mon nom soit bientôt connu de tous les Grecs ? Sans parler de tous les autres bienfaits dont tu m'as comblé, tu m'as appris l'art de jouer de la flûte avec justesse, d'en tirer, par un souffle léger, des sons mélodieux, de placer mes doigts avec précision, de les lever, de les baisser avec vitesse, et toujours à propos : enfin, si je vais en mesure, si mes sons s'accordent parfaitement avec le chant du chœur, si je conserve à chaque harmonie ¹ le caractère qui lui est propre, l'enthousiasme au mode Phrygien, le Bacchique au Lydien, la gravité majestueuse au Dorien, les grâces à l'Ionien, c'est à tes leçons que j'en suis redevable ; mais le point principal, celui pour lequel j'ai désiré acquérir ce talent, la gloire que procure le suffrage du peuple, comment me la procurer ? Comment fixer sur moi les regards de la multitude, et me distinguer au point que chacun, en me voyant paraître, me montre à l'instant du doigt et s'écrie, *le voilà* : c'est Harmonide, cet excellent joueur de flûte. Tel est l'honneur que tu as obtenu à ton arrivée de Boétie ; tu jouas de la flûte dans la Pandionide ², et tu fus couronné vainqueur dans la tragédie d'*Ajax le furieux* dont un habile compositeur de ton nom ³ avait la musique. Depuis ce moment tu fus connu de

¹ Ce mot n'avait point chez les Grecs le sens que nous lui donnons ; ce n'était point la réunion de plusieurs sons différents, mais un système de chant composé dans tel mode que ce soit.

² Apparemment une tragédie dont les filles de Pandion, Philomèle et Progné, étaient le sujet : leur histoire est connue.

³ Il y eut deux Timothée, fameux musiciens ; le plus ancien dont il est ici question, naquit à Milet, ville ionienne de Carie, 416 ans avant Jésus-Christ, et mourut en Macédoine, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il excellait dans la poésie

tout le monde : le nom de Timothée de Thèbes, volait de bouche en bouche ; et même aujourd'hui, en quelque lieu que tu paraisses, la foule s'empresse autour de toi, comme les oiseaux autour d'une chouette. Voilà ce qui m'a fait désirer devenir un habile joueur de flûte, ce qui m'a fait travailler avec tant d'ardeur, car ce talent n'est rien, s'il ne procure la célébrité ; et je n'en voudrais pas, dussé-je égaler Olympe et Marsyas, s'il fallait que je restasse inconnu. La musique que l'on n'entend pas, n'est, comme on le dit, d'aucune utilité. Mais, de grâce, apprends-moi comment je dois me conduire, et quel emploi je dois faire de mes talents. Je t'aurai une double obligation, et pour l'art que tu m'as montré, et, ce qui est encore d'un plus grand prix, pour la gloire qu'il me procurera.

Timothée lui répondit : Apprends, Harmonide, que ces objets dont tu es amoureux, les applaudissements, la gloire, la célébrité, ne sont pas faciles à obtenir. Te montrer en public pour te les procurer, serait un moyen lent ; et d'ailleurs il ne suffirait pas à te faire connaître de tout le monde. Où trouverais-tu en effet un théâtre, ou un stade assez spacieux, pour te faire entendre de tous les Grecs à la fois ? Cependant si tu veux en être promptement connu, et parvenir au comble de tes désirs, écoute les conseils que je vais te donner. Joue quelquefois de ton instrument sur les théâtres, j'y consens ; mais fais peu de cas des suffrages de la multitude. Le chemin le plus court pour parvenir à la gloire, est de choisir pour auditeurs le petit nombre des personnes les plus illustres, qui sont, pour ainsi dire, les chefs de la Grèce, et dont le mérite universellement reconnu, fait regarder leurs jugements, soit qu'elles blâment, soit qu'elles approuvent, comme une règle certaine du bon goût. Si tu déploies tes talents en leur présence, et qu'elles te donnent des éloges, crois que bientôt ton nom sera célèbre chez tous les Grecs. La raison en est simple. Si des hommes connus et admirés de tout le monde, savent que tu es un habile joueur de flûte, qu'as-tu besoin de te

lyrique et dithyrambique, et jouait parfaitement de la cithare : il la perfectionna même en ajoutant deux cordes à cet instrument, et même quatre, suivant Pausanias, mais cette innovation déplut tellement aux Lacédémoniens, qu'ils le chassèrent de Sparte, et rendirent contre lui un décret que Boèce nous a conservé. Le second Timothée, maître d'Harmonide, était de Thèbes en Béotie, et vivait du temps d'Alexandre le Grand, auquel il inspirait par le son de sa flûte, tantôt l'enthousiasme guerrier, tantôt l'amour et la volupté.

faire entendre à la multitude ? Elle suivra certainement le suffrage de ceux qu'elle regarde comme d'excellents juges. Le peuple composé d'une foule de grossiers artisans, ne sait point se connaître en belles choses ; il prodigue ses applaudissements à quiconque obtient ceux des citoyens distingués, car il ne pense pas que ceux-ci aient applaudi sans raison. Ainsi dans les jeux publics, la foule des spectateurs peut bien quelquefois applaudir ou siffler ; mais ceux qui décernent le prix, ne sont qu'au nombre de sept, ou de cinq, plus ou moins.

Harmonide n'eut pas le temps d'exécuter les conseils de son maître : on dit que la première fois qu'il disputa le prix, emporté par l'amour de la gloire, il souffla avec trop de violence, et rendit le dernier soupir dans sa flûte. Il mourut sur la scène, sans avoir obtenu la couronne. Ce fut la première et la dernière fois qu'il parut aux fêtes de Bacchus.

Les conseils de Timothée ne s'adressent pas, ce me semble aux seuls joueurs de flûte : ils conviennent également à tous ceux qui, enflammés de l'amour de la gloire, veulent produire leurs talents en public, et désirent les applaudissements de la multitude. Pour moi, lorsque j'eus formé un dessein semblable à celui d'Harmonide, et résolu de me faire connaître à tous les Grecs, je cherchai quel était dans cette ville le citoyen le plus illustre, celui au jugement duquel tous les autres défèrent, et qui seul les représente tous. C'est vous sans doute, sur qui devait tomber mon choix ; vous qui, pour le dire en un mot, êtes la pierre de touche, et la règle de tous les talents, si je déploie les miens devant vous, et que j'obtienne votre approbation, je serai parvenu au comble de mes espérances, et j'aurai recueilli tous les suffrages en un seul. Eh ! quel autre que vous pourrais-je choisir pour mon juge, sans m'exposer à passer pour un insensé ? Je fais, en apparence dépendre mon sort d'un seul homme ; mais, dans la vérité, c'est me faire entendre d'une nombreuse assemblée. Ne sait-on pas combien vous l'emportez sur tous les autres pris en particulier, ou tous à la fois. Les rois de Lacédémone avaient droit de porter chacun deux suffrages, tandis que les autres citoyens n'en portaient qu'un seul : mais vous, vous réunissez ceux des Ephores, des anciens et de tout le peuple ; et quand il s'agit de belles-lettres, votre suffrage en vaut mille. C'est vous surtout qui donnez la pierre blanche, le gage de la victoire, et c'est ce qui me rassure dans cette circonstance, où la témérité de ma démarche me donne tout lieu de craindre. Mais ce qui m'inspire encore quelque confiance, c'est que je ne vous

suis pas tout à fait étranger. J'ai pris naissance dans une ville qui a souvent éprouvé vos bienfaits publics et particuliers : et si, lorsque j'aurai parlé, les suffrages ne m'étaient pas favorables, ajoutez-y celui de Minerve ¹, et suppléez à ce qui peut me manquer, mon succès sera votre ouvrage. Ce n'est point assez pour moi de l'admiration que j'ai précédemment obtenue, de la célébrité que je me suis acquise, et des applaudissements qu'ont prodigués à mes ouvrages ceux qui les ont entendus : tous ces éloges ne sont à mes yeux que de vains songes et des ombres de paroles comme on dit en proverbe ; la vérité, en ce moment, va se montrer dans tout son jour : elle seule est le but de mes travaux. Ma réputation ne sera plus incertaine, personne n'en pourra plus douter ; si votre jugement m'est propice, je serai désormais regardé comme le plus habile des gens de lettres, sinon comme le plus... Mais il ne faut prononcer que des paroles de bon augure en entrant dans cette carrière périlleuse. Faites, ô dieux ? que je paraisse digne de quelque considération : confirmez les éloges que j'ai reçus ailleurs, et donnez-moi la confiance nécessaire pour paraître devant une nombreuse assemblée ; car il n'est plus de carrière redoutable pour celui qui a triomphé dans les grands jeux olympiques ².

¹ Allusion au suffrage de Minerve, qui sauva Oreste prêt à être condamné par l'Aréopage. Voir Eschyle, *Euménides*, dans notre volume publié à la même librairie.

² Ce n'est pas sans raison que Lucien nomme ici *les grands jeux olympiques*, ceux qui se célébraient tous les quatre ans en Elide ; il y avait encore dans différentes contrées de la Grèce, différents jeux moins célèbres, qui portaient aussi le nom d'*olympiques*. En Macédoine, le roi Archélaüs avait établi des jeux olympiques, qui duraient neuf jours. Les Athéniens avaient aussi des jeux de ce nom, qui se célébraient après les Panathénées : Smyrne, Pergame, Alexandrie avaient aussi les leurs,

LE SCYTHE OU LE PROXÈNE ¹

Anacharsis le proxène ¹ ne fut pas le premier qui vint de Scythie à Athènes, dans le désir de connaître les sciences de la Grèce : Toxaris y vint avant lui, conduit par l'amour de la philosophie, des lettres et des beaux-arts. Ce dernier n'était pas, il est vrai, comme Anacharsis, issu de race royale ; ni de ces nobles qui portent des chapeaux : il avait pris naissance parmi le peuple, et était un de ceux qu'on appelle *oc-tapodes* ; c'est-à-dire, qu'il ne possédait que deux bœufs et un char ; jamais il ne retourna dans sa patrie ; il mourut dans Athènes, et peu de temps après sa mort, on le mit au rang des héros ; les Athéniens lui offrent encore des sacrifices sous le nom du *médecin étranger* : tel est en effet le nom qu'on lui donne depuis son apothéose. La raison de ce nom et celle du culte qu'on rend à Toxaris, et le motif pour lequel il passe pour un des descendants d'Esculape, méritent de vous être rapportés. Vous saurez par là que ce n'est pas un usage particulier à la nation des Scythes de donner l'immortalité à des hommes, et d'envoyer des ambassadeurs à Zalmoxis ², mais que les Athéniens, au sein même de la Grèce, ont aussi le droit de faire un dieu d'un Scythe.

Lors de cette grande peste qui ravagea l'Attique ³, la femme d'Architèle, sénateur de l'Aréopage, crut voir Toxaris, qui, se présentant devant elle, lui ordonnait de dire aux Athéniens, qu'ils seraient délivrés de la contagion, s'ils arrosaient de vin toutes les impasses de la ville. Les Athéniens ne négligèrent

¹ Le proxène était celui qui était chargé de recevoir les hôtes publics, les ambassadeurs étrangers. Voir à ce sujet le savant ouvrage de M. Paul Monceau.

² Législateur de Scythes, auquel ils sacrifiaient un vieillard tous les ans.

³ Pendant la guerre du Péloponnèse, Thucydide l'a racontée.

point cet avis, et le remède fréquemment employé fit cesser la peste qui les désolait ; soit que l'odeur du vin dissipât les exhalaisons funestes, soit qu'il ait quelque autre vertu que le héros Moxaris, qui était aussi médecin, connaissait et qu'il avait en vue. On lui paie encore aujourd'hui la récompense de ce grand bienfait, et tous les ans on immole un cheval blanc sur son tombeau, situé dans l'endroit où Dimainète crut avoir vu ce héros s'avancer vers elle et lui donner l'ordre de répandre du vin. Ce tombeau fut reconnu pour être celui de Toxaris à une inscription à moitié effacée, et surtout à la colonne sur laquelle était sculpté un Scythe vêtu d'une longue robe, tenant un arc tendu de la main gauche, et de l'autre un livre, autant qu'on en peut juger. On voit encore aujourd'hui l'arc, le livre et plus de la moitié du corps. Le temps a détruit le reste de la colonne et le visage de l'homme. Ce monument, peu éloigné du Dipyle, se trouve à main gauche en allant à l'académie. L'élévation n'en est pas considérable, et la colonne est renversée ; mais il est toujours chargé de guirlandes et de couronnes. On prétend même que plusieurs personnes y ont été guéries de la fièvre, et par Jupiter, on peut le croire de celui qui a guéri autrefois toute une ville.

Le motif qui m'a engagé à vous parler de Toxaris, c'est qu'il vivait encore lorsqu'Anacharsis, sortant de son vaisseau, montait du Pirée à la ville. Etranger et Barbare, on peut juger quel était son trouble à la vue de tant d'objets inconnus. Tout lui inspirait de l'effroi, il ne savait que devenir. Il s'apercevait que la vue de son costume singulier faisait rire tout le monde. Il ne rencontrait personne qui entendît son langage, il se repentait d'avoir fait son voyage, et déjà il avait résolu de retourner dans sa patrie dès qu'il aurait vu seulement Athènes. Le vaisseau qui l'avait amené devait reprendre la route du Bosphore, et de là pour se rendre en Scythie, Anacharsis n'aurait pas eu beaucoup de chemin à faire. Dans cette circonstance un génie tutélaire vint s'offrir à lui ; c'était Toxaris, qui le rencontra dans le Céramique. L'habillement de son pays attira d'abord ses regards, et bientôt il reconnut Anacharsis un des chefs de sa nation. Pour celui-ci, comment aurait-il pu reconnaître un compatriote en Toxaris revêtu de l'habit des Grecs, et qui, la barbe rasée, sans ceinture, sans armes, devenu même un peu bavard, pouvait passer pour un Attique autochtone, tant il était changé par le long séjour qu'il avait fait dans Athènes ? Cependant il

aborde Anacharsis et lui dit, en langue Scythe : N'es-tu pas Anacharsis, le fils de Daucète ? Celui-ci pleura de joie, d'avoir trouvé un homme qui parlait sa langue, et qui de plus savait ce qu'il était parmi les Scythes. Il l'interrogea à son tour : D'où me connais-tu, étranger ? lui dit-il. Je suis moi-même de ta patrie, et je m'appelle Toxaris ; ma naissance n'est pas assez illustre pour que tu puisses me connaître. — Eh quoi ! tu serais ce Toxaris, dont j'ai tant entendu parler, qui a quitté sa femme et ses jeunes enfants, pour venir habiter Athènes, où il s'est acquis l'estime des principaux citoyens ? — C'est moi-même ; s'il est vrai qu'on parle quelquefois de moi en Scythie. — Eh bien, reprit Anacharsis, sache que je suis devenu ton disciple, et même ton rival, dans cet amour qui t'enflamma pour le spectacle de la Grèce. Le même objet m'a fait entreprendre ce voyage, et je viens te trouver à travers les fatigues et les dangers qu'on éprouve en passant chez tant de peuples différents. Si je n'eusse eu le bonheur de te rencontrer, j'étais déterminé à remonter sur mon vaisseau, avant le coucher du soleil, et à retourner sur mes pas, tant j'étais troublé de cette foule d'objets étrangers et inconnus qui frappent mes yeux. Mais au nom d'Acinax¹ et de Zalmoxis, dieux de notre pays, sers-moi de guide ; je t'en conjure, fais-moi voir toutes les beautés que renferme cette ville, et qui sont répandues dans les différentes parties de la Grèce. Fais-moi connaître ses plus belles lois, ses hommes les plus illustres, ses mœurs, ses assemblées publiques, la vie privée de ses habitants, la forme de son gouvernement ; enfin, toutes ces merveilles qui t'ont inspiré, comme à moi-même, le dessein d'entreprendre ce long voyage, et ne permets pas que je retourne dans ma patrie sans avoir satisfait ma curiosité.

— Ce que tu disais tout à l'heure, reprit Toxaris, qu'à peine entré dans cette ville tu allais la quitter, n'annonce pas l'amour dont tu sembles pénétré pour elle ; mais sois tranquille, tu ne t'en iras point comme tu le dis ; Athènes ne te permettra pas facilement de là quitter. Ses charmes agissent plus puissamment sur les étrangers, et ils te captiveront peut-être au point de te faire oublier et ta femme et tes enfants, si tu en as déjà. Cependant, avant de te faire connaître plus promptement la ville entière des Athéniens, ou

¹ Acinax est le nom que les Scythes donnaient à leur cimetière, dont ils avaient fait un dieu.

plutôt toute la Grèce, je te donnerai un conseil. Il est ici un sage né dans ce pays, mais qui a beaucoup voyagé : il a parcouru l'Égypte et l'Asie, il a connu les hommes les plus distingués par leur mérite. Ce n'est pas un homme opulent ; au contraire, il est pauvre : tu verras un vieillard aussi simple dans ses vêtements que l'homme le plus ordinaire ; mais sa sagesse et toutes ses vertus, lui ont mérité l'estime et la vénération de ses concitoyens, qui l'ont choisi pour législateur, et ont voulu soumettre leur conduite à ses lois. Si tu peux acquérir son amitié, et connaître ce qu'il est, crois que tu trouveras en lui tout ce que la Grèce renferme de plus accompli ; je ne puis te rendre de plus grand service que de te présenter à ce grand homme.

— Ne diffère donc point, reprit Anacharsis, conduis-moi à l'instant chez ce vertueux vieillard. Mais, n'est-il point d'un abord difficile ? Je crains qu'il ait peu d'égard à la prière que tu vas lui faire en ma faveur. — Parle mieux, reprit Toxaris ; je suis sûr, au contraire, de lui faire le plus grand plaisir, en lui procurant l'occasion d'obliger un étranger ; suis-moi seulement, et tu sauras bientôt quelle est la douceur de son caractère, sa politesse envers ceux qui viennent le voir.... Mais, le voici lui-même : un dieu propice nous l'envoie. Il est plongé dans ses réflexions, et parle avec lui-même.

A l'instant Toxaris aborde Solon. Je viens, Solon, lui dit-il¹ t'offrir un présent d'un grand prix ; je t'amène cet étranger qui a besoin de ton amitié : c'est un de mes compatriotes né d'une des plus nobles familles de Scythie. Il a quitté tous les avantages dont il jouissait dans son pays, pour vivre avec toi et connaître les beautés de la Grèce. Je n'ai pas cru pouvoir lui enseigner un moyen plus facile et plus prompt de contenter son désir, et de se faire connaître bientôt de tous les gens de mérite, que de te l'adresser. Si je te connais bien, Solon, tu lui rendras ce service important, tu seras son guide, et tu en feras un véritable citoyen de la Grèce. Pour toi, Anacharsis, comme je te le disais tout à l'heure, tu vois tout, en voyant Solon. Athènes et la Grèce entière sont toutes en lui. Tu n'es plus étranger en ces lieux. Tout le monde te

¹ L'entrevue d'Anacharsis et de Solon est rapportée bien différemment par Plutarque, *vie de Solon*. Anacharsis va de lui-même trouver Solon, lui demande son amitié. Solon lui répond, *il ne faut faire des amis que dans sa patrie*. — *Tu es dans la tienne*, reprend Anacharsis, accorde-moi donc ce que je te demande. Solon admirant la présence d'esprit du Scythe, le reçut avec politesse, et l'admit dans sa société.

connaît et t'aime. Tels sont les avantages que te procure la connaissance de ce respectable vieillard. Les charmes de sa société te feront bientôt oublier la Scythie. Tu obtiens par là le prix de tes fatigues, et tu touches au but de tes désirs. Tu as sous les yeux le modèle de la vie des Grecs et l'abrégé de la philosophie des Athéniens. Sache enfin que tu seras le plus heureux des hommes, si tu vis avec Solon et s'il t'accorde son amitié.

Il serait trop long de vous dire combien ce présent fut agréable à Solon, tout ce qu'il dit à l'étranger, l'étroite liaison qui s'établit entre eux, ce que fit le vieillard pour instruire Anacharsis, et lui procurer l'amitié de tous les Grecs et la connaissance des plus illustres citoyens d'Athènes ; enfin il employa tous ses soins à lui rendre le séjour en Grèce le plus agréable possible. Anacharsis, de son côté, pénétré d'admiration pour la sagesse de Solon, ne le quittait jamais sans peine ; par ce moyen il recueillit bientôt l'effet des promesses de Toxaris ; et la seule connaissance de Solon le fit, en peu de temps, connaître et chérir de tout le monde : en effet, les éloges de Solon étaient du plus grand poids : les Athéniens les adoptaient comme ses lois ; ils aimaient tous ceux que ce sage estimait, et les regardaient comme des hommes vertueux : enfin Anacharsis inscrit au rang des citoyens, fut le seul des barbares qu'on vit initié aux mystères, si l'on en croit l'historien Théoxène ; peut-être même ne serait-il jamais retourné en Scythie, sans la mort de Solon.

Voulez-vous à présent que je termine mon récit, qui pourrait paraître imparfait ? il faut vous apprendre en effet, pour quel motif j'ai fait venir Anacharsis et Toxaris, de Scythie en Macédoine, et sur leurs pas le vieux Solon, que j'ai tiré d'Athènes. Je me trouve aujourd'hui dans la même position qu'Anacharsis. Au nom des Grâces, n'allez pas m'en vouloir, si je me compare à un homme issu d'un sang royal : il était barbare, et un Syrien vaut peut-être un Scythe, à vos yeux : d'ailleurs je ne prétends pas mettre sa condition en parallèle avec la mienne, il ne s'agit que de nos aventures. La première fois que j'arrivai dans votre ville, je fus frappé de sa grandeur, de sa beauté, du nombre de ses habitants, de la magnificence de ses édifices, et mon admiration était si grande, que je ne pouvais y suffire, semblable à ce jeune insulaire¹ dans le palais de Ménélas. Je devais sans doute éprouver cette surprise à la

Télémaque, Homère, *Odyssée*, liv. IV v, 74.

vue d'une ville si florissante, et dans laquelle, pour parler comme Homère, on voit briller à la fois tous les biens. Dans cette position, je délibérai sur ce que je devais faire. Depuis longtemps j'avais résolu de prononcer devant vous quelque discours. Où pourrais-je trouver des juges plus éclairés, si je gardais le silence dans une si belle ville ? Je cherchais donc, pour ne point vous déguiser la vérité, quels étaient parmi vous les citoyens les plus distingués, ceux dont on devait rechercher la connaissance et l'amitié, afin d'avoir en toute occasion de zélés protecteurs. Alors je trouvai non comme Anacharsis, un seul Toxaris, un Barbare, mais une foule de citoyens qui me tinrent à peu près ce langage : « Etranger, cette ville possède beaucoup de personnes illustres, soit par leur naissance, soit par leurs talents, peut-être n'en trouverais-tu nulle part en aussi grand nombre ; mais il en est deux surtout que leur mérite élève au-dessus de tous les autres, et que, pour l'éloquence, on peut comparer aux plus fameux orateurs d'Athènes. Ils possèdent toute la bienveillance du peuple, dont ils sont les amours ; leurs désirs sont pour lui des lois, car ils ne désirent jamais que le plus grand bien de la ville. A l'égard de leur bonté, de leur politesse envers les étrangers, de cette douceur affable, qui, malgré leur élévation, les met à l'abri de l'envie ; tu en feras l'éloge, aussitôt que tu l'auras éprouvée ; mais ce qui va redoubler ton étonnement, c'est que ces deux hommes sont d'une même famille, c'est le père et le fils : tu croiras voir en l'un Solon, Périclès, ou Aristide, l'autre te charmera dès les premiers regards par l'élégance de sa taille, la beauté noble et mâle de son visage : et pour peu qu'il vienne à parler, il t'enchaînera par les oreilles, tant est puissant le charme qui réside sur ses lèvres. Vient-il à parler en public, toute la ville accourt pour l'entendre, et toujours on l'écoute avec admiration : tel était le sentiment qui entraînait les Athéniens sur les pas du jeune fils de Clinias ; avec cette différence cependant, qu'ils eurent bientôt sujet de se repentir de l'amour qu'ils avaient pour Alcibiade, au lieu que notre aimable Macédonien ajoute chaque jour à nos sentiments, par le respect que déjà il nous inspire. Enfin, c'est en lui que reposent le bien public, la gloire, et l'utilité de la nation. Si son père et lui te reçoivent au nombre de leurs amis, tu auras pour toi toute la ville : qu'ils te tendent seulement la main, et ton succès n'est plus douteux ».

Tel est le témoignage unanime que tout le monde leur rend ici : j'en jurerais par Jupiter, si l'on pouvait jurer dans un

écrit ; mais depuis que j'en ai pu juger par ma propre expérience, je vois qu'on ne m'a dit qu'une faible partie de la vérité. *Il ne faut plus balancer, ni rester dans l'inaction*, comme dit le poète de Céos ¹ ; je veux mettre tout en œuvre, actions et paroles, pour obtenir leur amitié. Si j'ai ce bonheur, le temps devient serein, la navigation est favorable, la mer est calme et je suis près du port.

¹ Bacchylide, fragment conservé par Athénée, liv. XIV, page 631.



DE QUELLE MANIÈRE ON DOIT ÉCRIRE L'HISTOIRE

On dit, mon cher Philon ¹, que sous le règne de Lysimaque, les habitants d'Abdère éprouvèrent une singulière maladie : ses premiers symptômes se manifestaient par une fièvre dont personne ne fut exempt, et dont l'ardeur et la continuité se soutenaient depuis le premier jour jusqu'au septième. A cette époque, elle finissait, chez les uns, par un saignement de nez considérable, chez d'autres par une sueur abondante ; mais tant qu'elle durait, une manie assez ridicule affectait l'esprit des malades : ils faisaient continuellement des gestes tragiques, déclamaient à grands cris des vers iambiques, chantaient tout seuls l'*Andromède* d'Euripide, et récitaient en cadence la tirade de Persée. La ville était pleine de ces comédiens hebdomadaires, pâles, affaiblis par la maladie, qui s'écriaient d'un ton tragique :

« Amour, cruel tyran des mortels et des dieux, etc. ² ».

Cette folie dura jusqu'à l'hiver, et le froid violent mit fin à leur extravagance : elle avait été causée, je crois, par Archélaüs, comédien fort estimé, qui, au milieu de l'été, dans la plus forte chaleur, avait représenté dans Abdère la tragédie d'*Andromède* ; de sorte que la plupart des spectateurs avaient pris la fièvre au sortir du théâtre. Le lendemain, à leur réveil, l'imagination encore empreinte du rôle de Persée armé de la tête de Méduse, et la mémoire agréablement remplie de celui d'*Andromède*, ils croyaient encore assister à la tragédie.

¹ Ce Philon est vraisemblablement celui auquel il a dédié son banquet du reste on ignore absolument quel il était.

² Tragédie perdue.



Si une chose peut, suivant un proverbe, se comparer à une autre, la manie des Abdéritains a gagné la plupart de nos beaux esprits. Elle ne les pousse pas, à la vérité, à déclamer des tragédies : ce ne serait pas à eux une si grande folie, d'orner leur mémoire des meilleurs vers iambiques composés par d'autres poètes. Mais depuis que la guerre est déclarée aux barbares ¹, depuis l'échec reçu en Arménie, et nos victoires continuelles, il n'est plus personne qui n'entreprenne d'écrire une histoire. Bien plus, tous nos citoyens sont devenus des Thucydide, des Hérodote, et des Xénophon. Cela semblerait prouver la vérité de cette opinion d'un philosophe, *que la guerre est la mère de toutes choses* ², puisqu'un seul échec lui suffit pour produire tant d'ouvrages. Je n'ai pu, mon cher, les voir ni les entendre, sans concevoir un dessein semblable à celui du philosophe de Sinope ³.

On disait à Corinthe, que Philippe s'était déjà mis en campagne. Troublés à cette nouvelle, tous les Corinthiens travaillaient à se mettre en état de défense : les uns préparaient des armes, d'autres apportaient des pierres, ceux-ci reconstruisaient les murailles, ceux-là affermissaient les palissades, et chacun s'empressait de son mieux à faire ce qu'il croyait le plus utile. Diogène, à ce spectacle, voyant qu'il n'avait rien à faire parce que personne ne le voulait employer à la moindre chose, se fait une ceinture de son manteau, et se met à rouler le tonneau qui lui servait de maison, du haut du Cranion jusqu'en bas. Quelqu'un de ses amis lui demandant : « Que fais-tu donc là Diogène ? — Je roule mon tonneau, répondit-il, afin de n'être pas le seul homme oisif au milieu de tant de gens occupés. »

Et moi, mon cher Philon, pour ne pas être seul à garder le silence dans un moment où tout le monde parle à la fois, pour ne pas jouer le ridicule personnage d'un figurant de tragédie, en restant la bouche ouverte sans dire un seul mot, j'ai pensé que je ferais bien de rouler aussi mon tonneau, mais

¹ La guerre dont il est ici question, eut lieu la seconde année du règne de Marc-Aurèle. l'an de J.-C. 162. On n'en connaît guère d'autres détails, que ceux qu'il a plu à l'abréviateur de Dion Cassius de nous conserver, et qui sont malheureusement trop sommaires. L'échec dont parle ici Lucien, arriva lorsque Sévérien, envoyé à la tête de l'armée romaine contre Osroès, fut défait, et vit ses troupes taillées en pièces par Othryade, général des Parthes.

² Ce philosophe, qui est Empédocle, entendait par là la guerre des Éléments, c'est-à-dire, le mouvement répandu dans l'univers, qu'il regardait, avec raison, comme la cause productrice et conservatrice de tous les êtres.

³ Diogène.

non pas d'écrire aucune histoire, ni d'en raconter les événements : je ne suis pas assez téméraire pour former un tel dessein, et tu n'as rien de semblable à appréhender de ma part. Je sais trop à quel danger l'on s'expose lorsqu'on vient à rouler contre des pierres, surtout quand on n'a qu'un petit tonneau, aussi frêle que le mien, et fait d'un argile aussi peu solide ; autrement je me verrais bientôt réduit, au moindre choc, à ramasser les tessons de mon vase ¹.

Cependant voici quel est mon dessein, et je vais te dire comment je compte prendre part à la guerre, sans néanmoins courir de danger, et en me tenant hors de la portée du trait. Je m'épargnerai fort heureusement, il est vrai, les fatigues, l'agitation, et les soins attachés aux compositions historiques ; mais en revanche, je donnerai à nos nouveaux historiens quelques avis, et un petit nombre de préceptes. Par ce moyen, je partagerai avec eux les travaux de leur construction, sinon par le titre de mon ouvrage, du moins en touchant au mortier du bout du doigt. La plupart de ces écrivains croient cependant n'avoir pas plus besoin de conseil pour leur entreprise, qu'il ne faut d'industrie pour marcher, voir, ou manger : ils pensent qu'écrire l'histoire, est une chose très aisée, et à la portée de tous ceux qui peuvent exprimer leurs pensées avec quelque élégance. Pour toi, mon cher, tu sais par ta propre expérience, que le travail d'un historien n'est pas une de ces choses qui se puissent exécuter sans beaucoup de soins. Rien, au contraire, n'exige plus d'attention et de réflexions que ces sortes d'ouvrages, lorsque l'on veut, comme le dit Thucydide, *élever un monument éternel*.

Je suis très persuadé que je détournerai fort peu de ces auteurs de leur entreprise ; que je me rendrai même odieux à quelques-uns, surtout à ceux dont l'histoire est finie et déjà publiée : en effet, s'ils ont été applaudis par leurs auditeurs, c'est folie que d'espérer qu'ils changeront ou voudront corriger quelqu'une de ces productions, dès qu'une fois elles ont obtenu tous les suffrages, et qu'elles sont, pour ainsi dire, déposées dans les palais des rois². Malgré cela, je ne ferai pas mal de leur adresser toujours mes avis, afin que si, par la suite, il s'élève une autre guerre, soit des Celtes contre les

¹ On sait que les tonneaux des anciens étaient d'argile.

² On déposait autrefois dans les temples, dans les palais des rois, les ouvrages universellement estimés, pour qu'ils fussent conservés et consultés par les savants.

Gètes, soit des Indiens contre les Bactriens (car je ne pense pas qu'aucun peuple soit désormais assez téméraire pour nous la déclarer, puisque tout l'univers est à présent soumis à notre empire); afin, dis-je, que ces écrivains puissent composer avec plus de goût, en appliquant à leurs ouvrages la règle que je leur vais tracer, si toutefois ils la trouvent juste : sinon qu'ils les mesurent encore sur celle dont ils se servent actuellement. Le médecin ne sera pas plus triste de ce que les Abdéritains veulent absolument jouer la tragédie d'Andromède.

Ce petit ouvrage a deux objets, l'un d'enseigner à choisir certaines beautés, l'autre d'apprendre à fuir certains défauts. Parlons d'abord de ceux que doit éviter quiconque veut écrire l'histoire, et contre lesquels il doit être le plus en garde : nous dirons ensuite par quels moyens il réussira à ne se détourner jamais du véritable chemin qui le conduira droit à son but, de quelle manière il doit commencer son ouvrage, quel ordre il doit mettre dans l'arrangement des faits, dans quelles bornes il doit se renfermer, ce qu'il doit taire, les circonstances sur lesquelles il est nécessaire qu'il appuie, celles qu'il lui suffit de parcourir rapidement, enfin comment il doit exprimer tous ces détails et les lier ensemble : ces objets seront traités dans la seconde partie de mon discours.

Exposons actuellement les fautes dans lesquelles tombent ordinairement les historiens qui écrivent sans goût. Celles qui sont communes à tous les genres et qui se commettent contre la langue, contre l'harmonie, contre l'invention, et toute impéritie de cette nature, demanderaient un trop long détail pour pouvoir être exposées ici ; elles sortiraient d'ailleurs de l'objet particulier de ce traité. En effet, les fautes contre le langage et l'harmonie sont, comme nous l'avons dit, communes à tous les genres d'écrire ; mais celles qui se commettent dans l'histoire paraîtront, si l'on y fait réflexion, les mêmes que celles que j'ai souvent observées dans les ouvrages de nos nouveaux historiens, pour peu que l'on se donne la peine de les lire : en conséquence, il ne sera pas hors de propos de rappeler ici, comme pour servir d'exemple, quelques compositions de cette espèce qui ont déjà paru. Examinons, en premier lieu, quels sont leurs défauts les plus considérables.

La plupart de ces historiens, oubliant que leur fonction est de raconter des faits, se répandent en éloges sur les princes et les généraux : ils ne manquent jamais d'élever jusqu'aux

cieux les guerriers de leur nation, et de rabaisser indécemment les ennemis. Ils ignorent que ce n'est point par un isthme étroit, mais par un épais rempart, que l'histoire est séparée de l'éloge, et que la distance de l'une à l'autre est aussi grande que celle que les musiciens assignent à la double octave. Celui qui fait un éloge n'a qu'un but, c'est de louer, et de flatter, par ce moyen, la personne à laquelle s'adressent ses louanges ; si même il peut, par un mensonge, arriver à ce but, il ne se fera aucun scrupule de l'avancer. L'histoire au contraire n'admet pas plus un mensonge, même le plus léger, que l'artère nommée âpre par les médecins, ne peut recevoir de boisson. Ces auteurs semblent encore ignorer que la poésie et les compositions poétiques ont des règles particulières, absolument différentes de celles de l'histoire : dans l'une, la liberté de feindre est sans bornes ; la volonté du poète est sa seule loi, il est dans l'enthousiasme, et les muses le possèdent tout entier : ainsi, soit qu'il veuille atteler un char de chevaux ailés, soit qu'il fasse voler d'autres coursiers sur la surface de l'onde, ou les fasse courir sur la sommité des fleurs, personne ne s'y opposera : et lorsque le Jupiter des poètes enlève la terre et la mer, suspendues à une seule chaîne, on ne craint point que la chaîne, venant à se rompre, l'univers soit brisé par la violence de sa chute. Quand ils veulent louer Agamemnon, personne ne se récrie, de ce qu'ils lui donnent une tête semblable à celle de Jupiter¹, la poitrine de Neptune son frère, et la ceinture du dieu Mars : il faut absolument que le fils d'Atrée et d'Aéropée soit un composé de tous ces dieux, puisque ni Jupiter, ni Neptune, ni Mars ne peuvent seuls remplir l'idée qu'on se forme de sa beauté. Si l'histoire admettait de pareilles flatteries, que serait-elle alors, sinon une poésie languissante, privée de cette magnificence d'expression qui lui est propre, dénuée de cette magie naturelle qui résulte des vers, et dont elle tire son principal ornement ?

C'est donc un grand défaut, mais un défaut extrême dans un historien, de ne point connaître les bornes qui séparent l'histoire d'avec la poésie ; de donner à l'une les ornements qui ne conviennent qu'à l'autre, tels que les fables, les éloges et les expressions hyperboliques. C'est à peu près comme si l'on revêtait d'habits somptueux, un de ces robustes athlètes, et que le chargeant de parures propres aux seules courtisanes,

¹ *Illiade*, liv. II, v. 478.

on lui enluminât le visage avec du vermillon. Par Hercule ! ce serait le rendre ridicule au dernier point, et le déshonorer par cette parure indécente. Cependant je ne prétends pas interdire à l'historien le droit de faire quelquefois un éloge : mais il faut que cet éloge soit placé bien à propos, qu'il soit fait avec mesure, avec discrétion, et de manière que ceux qui le liront un jour ne puissent en être choqués. En général il faut se régler sur les principes que nous développerons par la suite.

Quant à ceux qui croient bien faire, en distinguant dans l'histoire deux parties différentes, dont l'une a le plaisir, et l'autre l'utilité pour objet, et qui, par cette raison, introduisent l'éloge dans l'histoire, comme en étant la partie la plus agréable et la plus propre à divertir le lecteur, remarquez combien ils s'éloignent de la vérité, par cette distinction vicieuse.

L'histoire ne tend qu'à un seul but, l'utilité ; et c'est de la vérité seule que l'utilité peut naître. A l'égard de l'agrément, il est avantageux, sans doute, qu'il marche à la suite de l'utile, comme la beauté qui relève le mérite d'un athlète ; mais s'il ne s'y trouve pas, peu importe. Rien n'empêche que le fils d'Isidote, Nicostrate, ne soit de la race d'Hercule ; que ce ne soit un héros qui l'emporte sur tous ses antagonistes, par sa vigueur et son courage, quoique d'ailleurs sa figure n'offre que des traits rebutants ; quoique le bel Alcée de Milet qu'on prétend même avoir été l'objet des inclinations de Nicostrate, ait été l'un de ses adversaires.

Concluons de là que l'Histoire parée d'agréments naturels, et qu'elle n'a point recherchés, s'attire, il est vrai, un plus grand nombre d'amateurs ; mais aussi qu'il lui suffit d'atteindre à la perfection qui lui est particulière, et que pourvu qu'elle expose clairement la vérité, peu lui importe d'être belle. Ajoutons encore que des récits fabuleux, des éloges outrés ne sont point un agrément dans l'histoire. Ni les uns ni les autres ne peuvent plaire aux lecteurs ; si l'on n'entend pas par ce mot, la multitude et le vulgaire : mais ces hommes qui, comme des juges, et même comme des accusateurs, écoutent tout avec attention, ne laissent rien échapper, dont l'œil est plus perçant que celui d'Argus ; ou qui, comme lui, voient de toutes les parties de leur corps ; examinent chaque expression comme avec une pierre de touche, afin de rejeter aussitôt celles qui sont frappées à un mauvais coin, et de n'admettre que celles qui sont d'un bon aloi, qui sont conformes aux

règles et qui portent l'empreinte de la justesse : voilà les gens qu'il faut avoir en vue lorsqu'on écrit l'histoire : on ne doit pas s'embarrasser des autres, dussent-ils vous louer de toutes leurs forces.

Mais si, sans égard pour la critique des premiers, vous cherchez à rendre l'histoire agréable, en y introduisant des fables, des éloges, et d'autres flatteries de cette espèce, vous la rendrez bientôt semblable à Hercule en Lydie. Tu as vu, sans doute, dans quelque tableau, ce héros peint en esclave d'Omphale, chargé d'ornements qui lui sont tout à fait étrangers, et cette reine vêtue de la peau de lion et tenant d'une main la massue, comme si elle était Hercule, tandis que le fils de Jupiter, habillé de pourpre, s'occupe à filer de la laine, et reçoit d'Omphale des coups de pantoufle. C'est un spectacle honteux à l'excès, que de voir un homme revêtu d'un habillement si opposé à son caractère, qui lui sied si peu, et qui ravale un héros jusqu'à la condition des femmes.

Peut-être cependant la multitude t'applaudira-t-elle d'une pareille invention ; mais ce petit nombre de gens éclairés, dont tu as méprisé le suffrage, rira de bon cœur, en voyant l'ineptie, la discordance et l'incohérence de ton ouvrage. En effet, ce qui convient à chaque chose est ce qui constitue sa beauté ; et si l'on transporte à l'une ce qui n'est propre qu'à l'autre, elle devient informe par le mauvais usage auquel on l'emploie.

Je ne parle pas encore de ce que les louanges ne sont agréables qu'à la seule personne à laquelle elles s'adressent, tandis qu'elles sont odieuses aux autres, surtout si elles sont excessives, et telles qu'en donnent les écrivains qui cherchent à s'attirer la bienveillance de ceux qu'ils encensent, et qui ne quittent point leur héros qu'ils n'aient rendu palpable la bassesse de leur adulation. Ces intrépides louangeurs ne savent en effet ni l'art de préparer leur encens, ni celui de voiler leur flatterie ; mais entassant, sans retenue, les merveilles les plus inouïes, ils les racontent avec une hardiesse qui souvent les empêche d'obtenir ce qu'ils désiraient le plus ; et ceux qui sont loués par de tels écrivains, ne conçoivent pour eux que du mépris et de la haine. Ils les chassent de leur présence comme de vils flatteurs ; ils le doivent et ils ont raison, surtout s'ils ont de la noblesse et de l'élévation dans les sentiments. C'est ce qu'éprouva Aristobule, qui, après avoir décrit le combat particulier de Porus et d'Alexandre, lisait un jour à ce prince, cet endroit de son ouvrage, comme celui qui devait lui

faire le plus de plaisir, attendu qu'il contenait plusieurs mensonges à sa gloire, et que le combat y était peint avec des couleurs plus fortes que celles de la vérité. Alexandre prit le livre et le jeta dans l'Hydaspe sur lequel il naviguait alors, ajoutant : « Je devrais, Aristobule, te traiter de la même manière, pour t'apprendre à me faire soutenir de pareils combats, et tuer des éléphants d'un seul coup de javelot ». Alexandre devait effectivement être fort irrité de cette flatterie; lui qui ne put souffrir l'audace d'un architecte¹ qui lui proposa de faire de l'Athos sa statue, et de transformer cette montagne en sa ressemblance. Il reconnut en cet homme un flatteur, et ne voulut plus s'en servir dans la suite pour d'autres ouvrages.

Que peut-on en effet trouver de si agréable dans de pareils éloges, à moins qu'on ne soit assez insensé pour aimer à recevoir des louanges sur des actions qui peuvent être facilement convaincues de fausseté ? Il faudrait, pour cela, ressembler à ces hommes laids, ou plutôt aux femmes peu jolies, qui recommandent toujours aux peintres, de leur donner dans leur portrait le plus de beauté qu'ils pourront : s'imaginant qu'elles auront une figure d'autant plus agréable, que le peintre aura plus relevé l'éclat de leur teint, et mêlé plus de blanc à ses couleurs.

Il est aujourd'hui un grand nombre de ces historiens, qui n'ont en écrivant d'autre but que leurs intérêts particuliers, et l'utilité secrète qu'ils espèrent retirer de l'histoire. On doit les haïr, comme étant dès à présent des flatteurs de profession, qui, par la suite, rendront suspecte à la postérité, par leurs exagérations, la totalité des faits qu'ils racontent. Si

¹ Il s'appelait *Dinocratès*. Vitruve, dans sa préface du second livre, rapporte l'histoire de cet architecte. La voici en abrégé : Dinocratès, dans le désir de se faire connaître d'Alexandre, partit de Macédoine et alla trouver ce prince qui venait de s'emparer de l'empire des Perses : mais ne pouvant trouver un libre accès auprès du roi, malgré les lettres de recommandation qu'il avait pour les principaux officiers, il résolut de se servir lui-même. Comme il était d'une grande stature, et qu'il avait de la prestance, il se déguisa en Hercule, et la massue à la main, la tête couronnée de peuplier, la peau de lion sur l'épaule gauche, il se présenta à Alexandre, qui, assis sur son trône, rendait la justice. Ce spectacle extraordinaire fit courir la foule, le roi aperçut le nouvel Hercule, le fit approcher, et lui demanda qui il était ; alors Dinocratès lui dit qu'il était un architecte macédonien, qu'il avait conçu un projet digne du vainqueur des Perses, et qu'il venait le lui proposer. Ce projet était celui dont parle ici Lucien. Loin d'en être indigné, Alexandre l'admira et en fut charmé : cependant il ne le fit pas exécuter pour les raisons qu'on lit dans Vitruve ; mais il retint Dinocratès et le chargea depuis de bâtir Alexandrie.

cependant on croit qu'il est absolument indispensable de répandre quelque agrément dans le cours d'une histoire, j'y consens; mais du moins n'alliez aux autres beautés du discours, que des embellissements qui soient compatibles avec la vérité. C'est à quoi la plupart de nos écrivains ne font point d'attention : aussi insèrent-ils dans l'histoire, des ornements qui lui sont tout à faits étrangers. Je veux te faire part de quelques-uns de ces traits ridicules; il n'y a pas longtemps que je les ai entendus en Ionie, et même depuis peu en Achaïe, de la bouche de plusieurs de ces auteurs qui lisaient l'histoire qu'ils ont faite de cette guerre. De grâce, qu'on ne refuse pas de croire ce que je vais dire; rien n'est plus vrai; j'en ferais le serment, s'il était décent de faire un serment dans un écrit.

L'un débute par invoquer les Muses, et prie ces déesses de mettre avec lui la main à son ouvrage. Tu vois comme ce début est bien entendu. Tu sais quelle est la simplicité de l'histoire, et combien elle est susceptible d'un pareil style. Peu après, d'un ton un peu moins haut, il compare notre général à Achille, et le Roi des Perses à Thersite. Il ignore apparemment qu'Achille est plus illustre par sa victoire sur Hector, que s'il eût vaincu Thersite, et que lorsqu'un brave guerrier a pris la fuite, c'est un plus vaillant qui le poursuit ¹. Ensuite il se donne à lui-même des louanges, et se reconnaît digne d'écrire de si brillants événements; un peu plus bas, il fait l'éloge de Milet sa patrie, et ajoute, qu'il fait en la nommant, beaucoup mieux qu'Homère, qui n'a point parlé de la sienne : puis il finit son exorde par promettre expressément, et sans ambiguïté, d'exalter de son mieux nos actions, et de faire lui-même la guerre aux Barbares de toute sa force. Voici en effet comme il commence son histoire et indique la cause qui a fait naître cette guerre. *L'abominable Vologèse, digne de périr de la mort la plus infâme, commença la guerre pour cette raison.* C'est ainsi que celui-ci s'exprime; mais un autre, grand imitateur de Thucydide, pour faire voir qu'il est formé sur cet excellent modèle, commence comme lui par se nommer à la tête de son ouvrage, croyant ce début le plus noble de tous, et sentant le thym attique. Ecoute. *Crépérius Calpurnianus, citoyen de Pompeïa, a écrit la guerre des Parthes et des Romains et ses divers événements; il a commencé son histoire aussitôt que la guerre a été déclarée, etc.* Tu vois par

¹ Allusion au vers 158 du vingt-deuxième livre de l'*Illiade*.

ce début que je n'ai pas besoin de te parler du reste, ni de te dire, que lorsqu'il fait une harangue en Arménie, c'est l'orateur des Corcyréens qu'il nous reproduit; que s'il envoie la peste aux Nisibéniens, pour n'avoir pas voulu embrasser le parti des Romains, il copie absolument Thucydide, à l'exception du Pélasgique et des longues murailles dans lesquelles habitaient ceux que la peste affligeait. Du reste il dit aussi que *cette maladie commença d'abord en Ethiopie, descendit ensuite en Egypte, et de là dans la plus grande partie des terres qui sont sous l'obéissance du roi de Perse*¹. Heureusement qu'elle resta là. Pour moi je le laissai enterrer les malheureux Athéniens à Nisibe, et m'en allai sachant déjà d'avance tout ce qu'il devait dire après mon départ.

Rien n'est plus commun aujourd'hui, que de voir des auteurs qui pensent imiter le style de Thucydide, lorsqu'ils emploient, avec de légers changements, les expressions mêmes et les petites phrases de cet historien, telles que celles-ci : *comme vous le diriez vous-même; ce n'est pas pour la même raison; par Jupiter; peu s'en fuit que je n'en aie point parlé*. Cet historien, dont je parlais tout à l'heure, donne aux armes et aux machines de guerre les mêmes noms que les Romains; il dit, comme eux, *le fossé, le pont*, et d'autres mots semblables. Or, tu juges combien il est digne de l'histoire et convenable au style de Thucydide, de mêler aux expressions attiques, les termes de la langue italique, comme si c'était une parure de pourpre propre à les embellir, à leur prêter des grâces particulières, et qui pût s'accorder parfaitement avec elles.

Un autre de ces historiens écrit tout simplement le récit des événements; mais ce récit est nu, tout à fait bas et rampant, semblable à un journal fait par un soldat, un ouvrier, ou quelque vivandier qui aurait suivi l'armée : cependant ce particulier est moins répréhensible que les autres; il se fait connaître sur le champ pour ce qu'il est. Il a travaillé pour un autre plus habile, qui sera en état d'entreprendre une histoire. La seule chose que je lui reproche, est d'avoir donné à son livre un titre plus magnifique que ne le comportait ce genre de composition : tel que *l'histoire Parthique de Callimorphe, médecin de la sixième légion des Kontophores*². Les livres en sont numérotés. Il débute par une préface d'un

¹ Ce sont les propres termes de Thucydide, liv. II.

² *Porteurs de Javelots*.

ridicule achevé, et dans laquelle il prétend que c'est au médecin qu'il appartient d'écrire l'histoire, attendu qu'Esculape est fils d'Apollon, et qu'Apollon est le conducteur des Muses, le maître de toutes les sciences. Il commence d'abord par écrire en ionien, et puis il se sert, je ne sais pourquoi, de la langue commune; il dit *ἱατρείην*¹, *πέριον*, *δόσα*, *νῦν σοι*, et ailleurs il emploie les mots usités par le peuple, et une foule d'expressions triviales.

S'il faut dire aussi quelque chose d'un certain philosophe, taisons du moins son nom en parlant de ses talents et de ses compositions historiques, que je lus dernièrement à Corinthe. Elles surpassent tout ce qu'on pourrait imaginer. Dès son début, à la première phrase de son exorde, il pousse un argument à ses lecteurs, et s'étudie à leur prouver, par un raisonnement profond, qu'il ne convient qu'au seul philosophe d'écrire l'histoire. Plus bas il forme un syllogisme, puis un autre, enfin son exorde entier est hérissé d'arguments dans toutes les figures, et dont il se sert pour se louer à l'excès. Les éloges (qu'il donne à ses héros) sont outrés et sentent la dérision. Il ne quitte point, pour les faire, la forme syllogistique, au contraire, quand il loue, ce n'est qu'à force d'arguments entassés les uns sur les autres. Mais ce qui m'a paru fort choquant et très peu convenable à un philosophe, dont le menton est ombragé d'une longue barbe grise, c'est ce qu'il dit dans sa préface : que notre empereur obtiendra le rare avantage de voir les philosophes ne pas dédaigner d'écrire son histoire. En vérité si une pareille réflexion est juste, il valait mieux la laisser faire à ses lecteurs que de l'écrire.

Il ne faut pas passer sous silence cet autre qui commence ainsi². *Je vais parler des Romains et des Perses*, et dit plus bas, *il fallait qu'il arrivât quelque malheur aux Perses*. Ensuite *c'était Osroës que les Grecs appellent Oxyroës*, et mille autres traits de ce genre. Tu vois que celui-ci ressemble assez à l'autre, si ce n'est que l'un copie Thucydide, et que le dernier transcrit Hérodote.

Un autre encore, qui se distingue par la beauté de son style égal à celui de Thucydide, si même il ne le surpasse pas un peu; après avoir décrit avec beaucoup de force et de clarté, du moins à ce qu'il pense, toutes les villes,

¹ Ces termes sont du dialecte ionien.

² Celui-ci copie Hérodote; les phrases imprimées en italique, sont les paroles même d'Hérodote: l'une se trouve au livre huitième, l'autre au livre premier, en parlant de *Candaule*.

toutes les montagnes, les plaines et les fleuves, ajoute : *puisse le dieu qui détourne les malheurs rejeter tout cela sur la tête de nos ennemis*. Sa description est plus froide que la neige Caspienne, ou la glace Celtique. A peine un livre entier lui suffit-il pour décrire le bouclier de l'empereur, *au milieu duquel on voit la Gorgone, dont les yeux sont peints de bleu¹, de blanc et de noir, son baudrier semblable à l'arc-en-ciel, et les serpents entrelacés et roulés comme des cheveux crépus*. Que de phrases n'emploie-t-il pas en parlant des bottes de Vologèse, du frein de son cheval ? Quelle chevelure il donne à Osroës, passant le Tigre à la nage ! Dans quel antre *couvert de lierre, de myrthes et de lauriers entrelacés ensemble et formant un ombrage épais*, ne le fait-il pas se réfugier ? Vois combien tout cela est nécessaire à l'histoire, et que de choses, sans ces digressions, eussent manqué au récit des événements.

C'est parce qu'ils n'ont pas la force de dire des choses utiles, ou parce qu'ils ignorent ce qu'il faut dire, que ces historiens ont recours à des descriptions d'antres et de pays. Lorsqu'ils ont à raconter des faits considérables, ils ressemblent à un esclave nouvellement enrichi par la succession de son maître, et qui ne sait, ni comment on porte une robe, ni comment on doit se conduire dans un festin : on le voit se jeter avec avidité sur un plat de soupe, ou sur des viandes salées, dont il se remplit jusqu'à étouffer, tandis que la table est couverte de gibier et d'oiseaux délicats. L'historien dont je parlais tout à l'heure, fait blesser ses guerriers d'une manière assez ridicule et les fait mourir de mort fort étrange : l'un pour avoir reçu une blessure au gros doigt du pied, expire sur le champ : au seul cri du général Priscus, vingt-sept des ennemis meurent subitement. Mais c'est dans l'énumération des morts qu'il surpasse toutes ces extravagances. Il y donne un démenti formel aux lettres de nos généraux : il fait périr près d'Europas², sept mille deux cent trente-six des ennemis, et prétend qu'il n'y eut que deux Romains de tués et neuf de blessés. Je ne sais, en vérité, comment, avec du bon sens, on peut supporter de pareilles inepties.

Ce que je vais dire ici, n'est pas de peu d'importance. Le

¹ Cet historien maladroit, copie sans goût et sans ordre, la description des armes d'Agamemnon, qui se trouve dans l'*Iliade*, liv. XI, v. 25.

² Ville de Médie, en-deçà de l'Euphrate, selon Paulmier ; mais selon Etienne de Byzance, et Ptolémée, liv. V chap. xv, c'est une ville de Syrie, située sur le bord de l'Euphrate.

désir de rendre son style vraiment attique, l'affectation de ne parler qu'un langage pur, lui fait souvent changer les noms Romains pour les traduire en Grec. Il écrit Κρονίων, pour *Saturninus*; Φρότις, pour *Fronto*; Τιτάνιος, au lieu de *Titianus*, et mille autres sottises encore plus ridicules. C'est encore le même écrivain qui dit, au sujet de la mort de Sévérien, que *tous ceux qui ont cru qu'il était mort d'un coup d'épée se sont trompés, mais qu'il s'était fait périr en se privant de nourriture, genre de mort qui lui parut moins douloureux que tout autre*. Il ignorait sans doute que Sévérien n'avait enduré la faim que pendant trois jours, et qu'on a vu plusieurs personnes supporter sept jours entiers d'abstinence. A moins qu'on ne pense qu'Osroës est demeuré en présence de Sévérien, attendant toujours que la disette fit périr ce dernier, qui, par cette raison, n'aura pas vécu au delà de sept jours.

Dans quel endroit, mieux que dans celui-ci, mon cher Philon, pourrait-on placer ceux qui emploient des termes poétiques en écrivant l'histoire; qui disent, par exemple, Ἐλπίξε μὲν ἡ μηχανή, *la machine s'ébranle*. Τὸ τεῖχος δὲ πεσὼν μεγάλως ΕΔΟΥΠΗΣΕ, *le mur en s'écroulant fit un horrible bruit*; et ensuite, comme dans la seconde partie de cette belle histoire, Ἔδεσσα μὲν δὴ οὕτω τ τοῖς ὅπλοις ΠΕΡΙΣΕΜΑΡΓΕΙΤΟ, *le bruit des armes fait retentir au loin les murailles d'Edesse*; et ὈΤΟΒΟΣ ἦν καὶ ΚΟΝΑΒΟΣ ἀπαντα ἔχοντα, *le tumulte et le bruit régnaient en tous ces lieux*; et ce qui suit, ὁ στρατηγὸς ΕΜΕΡΜΗΡΙΖΕ, *le général réfléchissait profondément aux moyens de faire approcher son armée les murailles*. Parmi toutes ces belles expressions, on en rencontre une foule d'autres qui sont basses, et dont il n'y a que a populace et les mendiants qui osent se servir, telle est celle-ci: ἐπέστειλεν ὁ ΣΤΡΑΤΟΠΕΔΑΡΧΗΣ ² τῷ κυρίῳ, *le général écrivit à l'empereur*; et ceci, οἱ στρατιῶται ἡγόραζον τὰ ἘΓΧΡΗΖΟΝΤΑ, *les soldats achetaient les ustensiles nécessaires*; et encore, ἤδη λελουμένοι περὶ αὐτοὺς ἐγίνοντο, *après s'être lavés, ils se rangeaient autour d'eux*; et bien

Ὀττοβος et κόναβος, sont encore deux termes homériques. Ἐμερμήριζεν, est un terme trop élevé pour la prose; Homère l'emploie au commencement du deuxième livre de l'*Iliade* et ailleurs.

² Ce terme bas quereprend Lucien, signifie moins *le général que le maître du camp*. L'auteur aurait dû mettre στρατηγός; le mot ἐγχρήζοντα, est aussi trivial que notre mot *ustensiles*, par lequel il est traduit. Quant à la phrase suivante on ne sait pas quelle est l'expression que Lucien y a pu critiquer.

d'autres mots de cette sorte. Ce style est aussi disparate et aussi ridicule que le serait un comédien qui s'avancerait sur le théâtre, un pied chaussé d'un cothurne et l'autre d'une sandale.

On voit encore des historiens qui composent des exordes brillants dont le style relevé et l'excessive longueur font espérer que ce qui va suivre est admirable et digne d'être écouté ; mais ils produisent ensuite un corps d'histoire si petit, si faible, qu'il semble que ce soit un enfant qui s'amuse, comme Cupidon, à se couvrir le visage du masque d'Hercule ou de celui d'un Titan. Ceux qui entendent lire de pareils ouvrages, s'écrient bientôt : *c'est la montagne qui accouche*. Ce n'est point ainsi qu'une histoire doit être écrite. Il faut, au contraire, que toutes ses parties se ressemblent, qu'elles aient, pour ainsi dire, la même couleur ; que le corps y soit proportionné à la tête : et l'on doit bien prendre garde à ne pas lui donner un casque d'or et une cuirasse ridicule, composée de haillons ramassés au hasard, ou de peaux pourries et cousues ensemble ; un bouclier d'osier et des cuissards de peau de truie. On voit aujourd'hui une foule d'historiens qui posent sur un corps de pygmée la tête du colosse de Rhodes. D'autres, au contraire, produisent des corps sans tête, des histoires sans exorde, et commencent tout de suite par le récit des faits, sans doute, dans l'intention de s'égalier à quelques anciens, principalement à Xénophon qui commence ainsi une histoire : *Darius et Parysatis avaient deux fils*. Mais ils ignorent que certains récits ont la force d'un exorde, quoique le vulgaire des lecteurs ne s'en aperçoive pas. C'est ce que nous ferons voir par la suite.

Cependant tous ces défauts, qui pèchent contre l'expression ou contre l'ordonnance, sont, en quelque manière, supportables. Mais se tromper sur la situation des places, non seulement de quelques parasanges, mais de plusieurs journées de chemin, à quoi cela peut-il ressembler ? L'un de ces faiseurs d'histoires a composé la sienne avec tant de négligence, que, sans avoir jamais mis le pied en Syrie, sans même en avoir entendu parler *dans les boutiques des barbiers*, comme on dit communément, il va jusqu'à dire, en parlant d'Europas : *cette ville, située dans la Mésopotamie, est éloignée de l'Euphrate de deux journées de chemin. Les Edesséens en sont les fondateurs*. Cette bévue ne lui a pas suffi, et dans le même livre cet admirable historien enlève de sa place Samosate ma patrie, et la transporte en Mésopotamie avec sa cita-

delle et ses fortifications, pour la renfermer entre deux fleuves qui coulent à ses côtés sur son territoire et baignent, pour ainsi dire, ses murailles. Il serait fort risible, mon cher Philon, que je voulusse à présent me défendre auprès de toi d'être Parthe, ou citoyen de la Mésopotamie, au milieu de laquelle cet incomparable écrivain m'a transplanté comme un nouveau colon.

En vérité, ce que le même auteur rapporte de Sévérien est tout à fait croyable : car il assure avec serment le tenir de la bouche d'un de ceux qui s'enfuirent du combat. Or, comme il ne veut pas que Sévérien se soit donné la mort avec une épée, ni qu'il ait bu du poison ou se soit étranglé, afin d'imaginer un genre de mort qui paraisse nouveau par sa hardiesse, il nous dit que Sévérien possédait de grands vases du plus beau cristal, et que quand il eut résolu de mourir, il brisa le plus grand de ces vases et se servit d'un des morceaux pour se couper la gorge. Ainsi ce guerrier n'a trouvé ni poignard, ni javelot qui ait pu lui procurer un trépas noble et héroïque.

Ensuite, après que Thucydide a prononcé une oraison funèbre pour ceux qui sont morts les premiers dans cette guerre, l'auteur pense qu'il doit aussi faire celle de Sévérien : (car tous ces historiens entrent en lice avec Thucydide, qui n'est nullement la cause des malheurs arrivés en Arménie); après donc avoir fait à son héros de magnifiques obsèques, il fit monter sur son tombeau un rival de Périclès, un certain Aphranius Silo, centurion, qui déclama tant et de si belles choses, que je pleurai abondamment à force de rire; surtout lorsque l'orateur Aphranius mêlant, sur la fin de son discours, les larmes aux sanglots, fit la récapitulation des soupers délicats et des parties de débauches dans lesquelles il avait été le compagnon de Sévérien. Enfin il couronna sa harangue par la catastrophe de la tragédie d'Ajax; car, tirant bravement son épée, comme on devait s'y attendre de la part d'Aphranius, il se tua sur le tombeau, à la vue de tout le monde. Il y a longtemps, en vérité, qu'il méritait d'être mis à mort pour déclamer tant de sottises. Cependant je le blâmai de deux choses, entre beaucoup d'autres, d'avoir presque parlé de plats et de ragoûts, et de s'être lamenté au souvenir des gâteaux; mais je lui reprochai surtout de n'avoir pas étranglé, avant de mourir, l'historien auteur de cette farce.

Je pourrais encore, mon cher, joindre à ces historiens plusieurs autres qui leur ressemblent; mais je n'en citerai plus

que quelques-uns, et je passe ensuite au second objet que je me suis proposé de traiter, c'est-à-dire aux préceptes suivant lesquels on peut écrire l'histoire avec succès. Si j'insiste sur le premier, c'est qu'on voit beaucoup d'écrivains qui omettent, ou ne parcourent que légèrement des faits importants et dignes d'être transmis à la postérité, tandis que par impéritie, par défaut de goût, ou parce qu'ils ignorent tout ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ils s'appesantissent sur des détails minutieux, qu'ils racontent avec une prolixité et une exactitude fatigante. Je compare ces auteurs à un homme qui, dédaignant de regarder, de louer ou de faire remarquer à ceux qui ne l'apercevraient pas, la statue de Jupiter Olympien, dont l'extrême beauté se fait sentir dans ses moindres parties, admirerait la forme régulière et le beau poli du piédestal, la juste proportion de la base, et emploierait tous ses soins à les décrire.

J'en ai lu un qui, en moins de sept lignes, raconte lestement la bataille qui se donna près d'Europas, et dépense plus de vingt mesures d'eau¹ à faire une digression froide et déplacée sur l'aventure d'un cavalier Maure nommé *Mausacas*, qui, *pressé par la soif, égaré dans les montagnes, rencontre des paysans de Syrie qui lui donnent à dîner. D'abord ils ont peur de lui; mais bientôt après, reconnaissant qu'il est de leurs amis, ils le reçoivent chez eux et le régulent, lui disent qu'un de leurs camarades a voyagé dans le pays des Maures, où l'auteur dit avoir été aussi, parce qu'il a un frère qui porte les armes en cette contrée.* Il prend de là occasion de débiter des fables d'une longueur mortelle, et de nous apprendre comment il a chassé dans la Mauritanie; comment il a vu beaucoup d'éléphants paître ensemble dans une même prairie; comment il s'en est peu fallu qu'il ne fût dévoré par un lion; comment il a acheté de beaux poissons à Césarée. Cet admirable historien, sans s'embarrasser du carnage qui se fait auprès d'Europas, de la poursuite des fuyards, ni des suspensions d'armes nécessaires², ni des gardes et des contre-gardes, s'absente jusqu'au soir, pour aller voir à Césarée Malchion le Syrien, qui vient d'acheter à bon marché des scares³, d'une grandeur monstrueuse; et si la nuit ne l'eût

¹ Allusion à l'usage pratiqué par les Athéniens, de mesurer avec une clepsydre le temps que les orateurs employaient à parler.

² Pour enterrer les morts.

³ Espèce de poissons.

surpris, il serait peut-être resté à souper avec lui, car les scares étaient déjà préparés. Il faut avouer que si l'auteur ne se fût donné la peine d'insérer tous ces détails dans son histoire, nous eussions pour toujours ignoré des faits d'une grande importance, et les Romains eussent subi une perte irréparable, si le Maure *Mausacas*, qui avait soif, n'eût trouvé à boire, et s'il fût revenu au camp sans avoir diné.

Combien d'autres minuties, encore plus nécessaires¹, ne passé-je pas exprès sous silence, comme *la joueuse de flûte qui vint les trouver d'un village voisin. Les présents que se font mutuellement le Maure et Malchion; le premier donne à l'autre son javelot et en reçoit une boucle*. Il y a encore bien d'autres détails de cette nature racontés au sujet du combat qui se donna près d'Europas; mais ce sont-là les principaux. En vérité l'on pourrait dire avec grande raison, que ces auteurs ne regardent point la rose, tandis qu'ils examinent avec attention les épines qui croissent à sa tige.

Un autre encore, mon cher Philon, personnage fort ridicule, qui n'a jamais mis le pied hors de Corinthe, qui n'a peut-être pas voyagé jusqu'à Cenchrée², loin d'avoir vu la Syrie et l'Arménie, commence ainsi, car je m'en souviens : *Les oreilles sont plus infidèles que les yeux*³; *j'écris donc les choses que j'ai vues et non pas entendu dire*. Cependant il a si bien vu tout ce dont il parle, qu'à l'occasion des dragons des Parthes⁴ (étendards propres à guider la multitude chez ce peuple, un seul dragon conduit, je pense mille soldats); il dit que *ces dragons vivants, d'une énorme grandeur, naissent en Perse un peu au-dessus de l'Ibérie*⁵; *que d'abord on les attache à de grandes piques et qu'on les élève en l'air, lorsqu'on se met en marche contre l'ennemi que cette vue épouvante; mais qu'au moment du combat, lorsqu'on en vient aux mains, les Parthes les détachent et les lancent sur leurs ennemis. Que par là plusieurs de nos Romains avaient*

¹ Ceci paraît dit ironiquement et par antiphrase.

² Bourgade éloignée de Corinthe d'environ quatre lieues.

³ Celui-ci pille Hérodote, qui s'exprime ainsi, liv. I, chap. VIII.

⁴ Au lieu d'étendard, les Parthes portaient un dragon au bout d'une pique. Ces dragons étaient de bois ou d'autre matière, et l'historien ignorant prétend qu'ils sont vivants, et qu'ils ont fait des merveilles dans la bataille.

⁵ Les anciens donnaient le nom d'Ibérie à deux pays différents; ils appelaient ainsi l'Espagne, et une province voisine de la Colchide et de l'Albanie, que nous nommons aujourd'hui Géorgie; c'est donc une faute de géographie que Lucien reprend ici dans cet historien.

été dévorés, et d'autres étouffés, brisés sous les nœuds dont ces monstres les enveloppaient. Il ajoute qu'il a vu tout cela d'assez près, mais en sûreté, faisant ses observations du haut d'un arbre élevé. Il a bien fait de ne pas attaquer de front ces terribles animaux ; nous aurions perdu un historien d'un rare mérite, et qui lui-même a fait pendant cette guerre plusieurs actions brillantes et héroïques. En effet, il a couru beaucoup de dangers, a même été blessé aux environs de Soure ; mais c'est en allant du Cranion à Lerne¹. Il a lu toutes ces belles choses aux Corinthiens, qui savaient fort bien qu'il n'avait jamais vu aucune bataille, même en peinture : aussi ne connaît-il ni les armes, ni les machines, ni les noms des différentes évolutions, ni ceux des divers ordres de bataille, il ne manque pas de nommer *transversale*, la phalange que l'on appelle *droite*, et de dire, faire marcher contre *l'aile*, au lieu de contre *le front*.

Quelque autre aussi habile a renfermé dans cinq cents lignes tout ce qui s'est fait depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre, soit en Arménie, soit en Syrie, en Mésopotamie, sur le Tigre, en Médie, etc. ; et d'après cela il prétend avoir écrit une histoire. Il met à la tête de son livre un titre presque aussi long que son livre même : *Le récit des victoires nouvellement remportées par les Romains en Arménie, en Médie, et en Mésopotamie, par Antiochianus, vainqueur aux jeux sacrés d'Apollon*, (il avait dans sa jeunesse remporté le prix de la course).

J'en ai lu un autre qui a composé son histoire en forme de prédictions : il annonce la prise de Vologèse et la mort d'Osroës, et dit que le premier sera exposé aux lions : il couronne ce beau chef-d'œuvre par ce triomphe si désiré² ; mais auparavant il fonde en Mésopotamie une ville d'une grandeur et d'une magnificence incomparable : cependant il délibère beaucoup pour savoir s'il l'appellera ou *Nicée*³ ou *Omonoé*

¹ Fontaine aux environs de Corinthe ; il ne faut pas la confondre avec le marais de Lerne, dont Hercule tua l'Hydre ; ce marais était situé près d'Argos. Quant à *Soure*, on ne trouve qu'une ville de ce nom, placée dans la Lycie ; elle possédait un oracle. Ce passage de Lucien donne à entendre qu'il y avait une ville de Soure en Asie, et une bourgade de ce nom dans le voisinage de Corinthe.

² Ce triomphe est celui de Marc-Aurèle et de son frère Vêrus, en l'an 166 de J.-C.

³ Allusion à la signification de ces mots, dont le premier veut dire *victorieuse*, le second *concorde*, par allusion à la concorde des deux frères qui régnaient alors ; le dernier nom signifie *pacifique*.

ou *Irénie*, la chose n'est pas encore décidée, et voilà une belle ville qui n'a point de nom ; en revanche, elle est pleine des folies et de l'orgueil de l'historien. Il nous promet déjà de nous apprendre tout ce qui doit se passer dans les Indes et pendant notre navigation sur l'océan indien : il ne s'en tient pas seulement à la promesse ; l'exorde de cette prédiction sur l'Inde est déjà composé, et la troisième légion, les Celtes, et une petite portion des Maures avec Cassius, ont déjà passé le fleuve Indus ; mais ce qu'ils feront par la suite, comment ils soutiendront le choc des Eléphants, c'est ce que dans peu ce bel historien nous écrira de Muzuris ¹, ou du pays des Oxydraques.

C'est par leur ignorance, que ces historiens disent tant d'inepties : ils ne jettent pas les yeux sur ce qui mériterait de les fixer ; et quand ils le verraient, ils n'ont pas le talent nécessaire pour le rendre comme il faut. Leur imagination déréglée fait éclore tout ce que peut produire au dehors, *une langue qui n'est retenue par aucun frein*, pour parler comme un poète ². Ils cherchent à se donner du relief par le nombre des livres, ou par les titres de leurs ouvrages, et ces titres sont souvent très ridicules. L'un prend celui-ci : *Les victoires Parthiques* ³ tant de livres. *La Parthide, premier et second livres*, à l'exemple de celui qui a écrit l'*Attide* ⁴. Un autre intitule encore plus plaisamment son ouvrage, que j'ai lu, *les Parthoniques de Démétrius de Sagalasse*. Je n'en parle pas tant pour rire de ces auteurs et plaisanter sur ces histoires, qui d'ailleurs sont si belles, que dans la vue d'être utile ; car quiconque saura éviter ces sortes de défauts, aura déjà acquis la majeure partie des qualités nécessaires pour bien écrire l'histoire, ou plutôt il lui en manquera bien peu, si ce précepte de dialectique est vrai, *de deux choses opposées*

¹ On croit que Musuris est une ville de l'Inde. Quant aux Oxydraques, c'est un peuple des Indes fort belliqueux, et chez lequel Alexandre pensa perdre la vie dans un combat ; mais Ptolémée la lui sauva, et mérita le surnom de *sauveur*, σωτήρ.

² Euripide, *Bacchantes*, v. 385.

³ Ce titre est d'autant plus ridicule, qu'il peut signifier *les victoires remportées par les Parthes*, aussi bien que *les victoires remportées sur les Parthes*.

⁴ Philochorus avait composé sous ce titre, un ouvrage sur les antiquités historiques de l'Attique. Cet historien florissait sous Ptolémée Philopator ; il était Athénien, fils de Cynus, et n'était pas moins habile en poésie qu'en histoire. Le temps nous a ravi tous ses ouvrages, cités fréquemment et avec honneur chez les anciens, et dignes de nos plus grands regrets.

et qui ne reçoivent point de milieu, si l'on rejette l'une, on admet nécessairement l'autre.

Mais, dira quelqu'un, la place est suffisamment nettoyée, toutes les épines et les ronces qui la couvraient sont coupées, les décombres en sont ôtés, ce que le terrain avait de raboteux est uni, il faut actuellement y bâtir et nous faire voir quel architecte tu es, non pas seulement capable de renverser les édifices des autres, mais en état d'en imaginer un si bien composé, que personne, pas même Momus, n'y pourrait trouver à blâmer.

Eh bien, je dis que pour être un bon historien, il faut réunir en soi deux qualités principales : la première est une intelligence capable des affaires d'État, et la seconde est l'art de bien s'exprimer. L'une ne peut s'apprendre, c'est un présent de la nature : l'autre peut s'acquérir par l'exercice, par un travail continu, et surtout par l'imitation des anciens. Mais aucun art ne saurait suppléer ces deux talents, et mes conseils seraient inutiles à cet égard. Mon livre ne promet point de rendre spirituels et intelligents ceux que la nature n'a point formés tels. Si l'on avait l'art de changer ainsi et de transformer les caractères, de convertir le plomb en or, et l'étain en argent, de faire un Titormus d'un Conon ¹, un Milon d'un Léotrophide ², ce serait un secret inappréciable.

Mais en quoi consiste donc l'utilité de l'art et des conseils que tu proposes ?

Leur objet n'est pas de créer des choses qui doivent déjà exister, mais d'apprendre à s'en servir d'une manière convenable. Si, par exemple, Iccus ³, Hérodicus, Théon, ou tout

¹ Milon, fier de sa force extrême, rencontrant un jour Titormus, père d'une haute stature, voulut connaître quelle était la vigueur de cet homme. Celui-ci lui dit qu'il n'était pas d'une grande force ; mais étant descendu dans la plaine d'*Erénus*, et ayant ôté son habit, il prit une pierre énorme, la tira d'abord à lui, ensuite la repoussa, et fit cela deux ou trois fois ; puis il l'enleva jusqu'à la hauteur de ses genoux, enfin il la chargea sur ses épaules, et la porta environ l'espace de cinquante orgyes ou brasses, et la jeta à terre : Milon put à peine branler cette roche. Titormus allant ensuite à son troupeau, saisit par le pied un taureau furieux, qui fit ses efforts pour s'enfuir, et ne le put pas ; le père, de l'autre main, en prit également un second par le pied, et les tint tous les deux en respect. Milon, voyant cela, leva les yeux au ciel, et s'écria, « *Jupiter ! cet homme est-il donc un autre Hercule que tu aies engendré aux hommes ?* De là, vient, dit-on, le proverbe : *c'est un autre Hercule*. Scholie grecque, prise presque mot à mot, des histoires diverses d'Elie, liv. XII, chap. xxii.

² Léotrophide était un méchant poète athénien de la tribu de Cécrops. Sa maigreur extrême était passée en proverbe.

³ Iccus était de la ville de Tarente. Platon, dans son *Protagoras*, le range avec Hérodicus de Sélymbrie, au rang des sophistes.

autre maître de gymnase, ne voulaient point s'engager à rendre vainqueur aux jeux olympiques, et rival de Théagène de Thase ou de Polydamas de Scotusse, ce Perdicas, dans le cas où ce serait lui, et non pas Antiochus, qui eût aimé Stratonice sa belle-mère, et ruiné sa santé par cette passion ; mais qu'ils s'engageassent à fortifier, par les principes de leur art un sujet qu'on leur donnerait, pourvu qu'il fût capable de supporter les travaux de la gymnastique, devrait-on les blâmer ? Que l'on ne me blâme donc pas non plus, si je dis que j'ai trouvé une carrière aussi grande, aussi pénible que celle de l'histoire ; car je ne promets point de faire un bon historien d'un homme pris au hasard, mais de montrer à celui que la nature a formé intelligent, et qui s'est exercé à bien écrire, un chemin qui le conduira plus promptement, et plus facilement à son but.

On ne pourrait pas dire qu'un homme intelligent n'a besoin ni d'art ni d'enseignement pour les choses qu'il ignore, autrement il jouerait de la cithare ou de la flûte, sans l'avoir jamais appris ; il saurait tout par lui-même ; cependant il ne pourra rien exécuter sans qu'on le lui enseigne ; mais avec un maître il peut tout apprendre facilement et s'y perfectionner.

Qu'on me donne donc pour disciple un homme tel que je vais le peindre : prompt à concevoir, habile à s'exprimer, d'un esprit profond et pénétrant, capable de gérer les affaires publiques si on les lui confie, versé dans la science militaire, et sachant par expérience ce que c'est que commander une armée : surtout, qu'il ait fréquenté les camps, que souvent il ait vu les soldats faire leurs évolutions et se ranger en bataille, qu'il connaisse les armes et les machines de guerre, qu'il sache ce que c'est que l'*aile* et le *front* d'une armée, les *bataillons* et les cavaliers, et quelles sont leurs différentes manœuvres, ce que c'est que *marcher à l'ennemi*, ou *l'envelopper* ; enfin je ne veux point de ces gens qui ne sont jamais sortis de chez eux, et qui sont obligés de s'en rapporter à ceux qui leur racontent les événements.

Mais il faut, avant tout, que l'historien soit pleinement libre dans sa façon de penser, qu'il ne soit touché ni de crainte ni d'espérance ; autrement il ressemblerait à ces juges corrompus qui, pour un salaire, prononcent des arrêts dictés par la faveur ou par la haine. Qu'il ne s'embarrasse point de ce que Philippe a eu l'œil crevé sous les murs d'Olynthe, par Astéris, cet habile archer d'Amphipolis ; mais qu'il nous le montre tel qu'il était. Il ne doit se faire aucune peine de

peindre Alexandre assassinant inhumainement Clitus au milieu d'un festin, s'il le représente au naturel. La crainte de Cléon régnant par ses intrigues sur l'assemblée du peuple, et s'emparant de la tribune, ne l'empêchera pas de dire que c'était un homme dangereux et forcené. La république entière des Athéniens ne lui imposera point, s'il écrit la guerre malheureuse qu'ils ont faite en Sicile. Il dira la prise de Démosthène¹, la mort de Nicias, comment les Athéniens tourmentés par la soif et occupés à boire, furent la plupart taillés en pièces. Aucun lecteur sensé ne lui fera un crime de raconter les événements d'une entreprise malheureuse et mal concertée, tels qu'ils se sont passés : en effet, l'historien n'en est pas l'auteur, il ne fait que les rapporter ; lorsque les Athéniens sont vaincus dans un combat naval, ce n'est pas lui qui coule à fond leurs vaisseaux ; s'ils prennent la fuite, ce n'est pas lui qui les poursuit. On pourrait seulement lui faire un reproche s'il ne faisait point de vœux pour sa patrie, dans une occasion où il devrait en faire.

Cependant ne pourrait-il corriger des événements trop malheureux, soit en les passant sous silence, soit en les racontant autrement qu'ils ne sont arrivés ? Il était bien facile à Thucydide de renverser d'un trait de plume la fortification de l'épipole, de couler à fond le vaisseau d'Hermocrate, et de percer d'un coup de lance ce méchant Gylippe pendant qu'il interceptait les chemins et ruinait les ponts ; enfin il pouvait jeter les Syracusains dans les carrières, faire voyager les Athéniens autour de la Sicile, et réaliser toutes les espérances

¹ Ce Démosthène, peut-être un des ancêtres du fameux orateur de ce nom, ce Démosthène, ayant été séparé avec le corps d'armée qu'il commandait, de celui de Nicias, pendant une fuite nocturne, fut assailli par les Syracusains et les Lacédémoniens commandés par Gylippe, et obligé de se rendre avec ses troupes. Le lendemain Nicias eut un sort semblable ; mais les Syracusains ne voulurent point le recevoir prisonnier aux conditions qu'il demandait, et massacrèrent son armée dans le moment où les Athéniens se hâtaient de traverser le fleuve *Asinare*, dans l'espérance d'être moins incommodés de l'ennemi, s'ils mettaient ce fleuve entre eux et les Syracusains, et en même temps pour élancher la soif extrême qui les tourmentait. Ils se précipitèrent dans l'eau avec tant d'empressement et de désordre, qu'ils se renversèrent les uns sur les autres, foulant aux pieds leurs camarades, tandis que les ennemis qui occupaient l'autre rive, les accablaient de traits. La soif de ces malheureux était si violente, que malgré le sang dont le fleuve était teint et la boue qui l'infestait, ils se disputaient encore le plaisir de boire aux dépens de leur vie. Les Syracusains, après avoir pillé le camp, jetèrent les Athéniens dans les carrières comme dans la prison où ils pouvaient être plus sûrement gardés et ils firent mourir Démosthène et Nicias, malgré l'avis de Gylippe, auxquels ces deux généraux s'étaient rendus.

d'Alcibiade; mais je ne pense pas que Clothon voulût reprendre sur son fuseau des événements déjà passés, ni qu'Atropos pût les changer.

Le devoir d'un historien est donc de raconter les faits comme ils sont arrivés; mais il ne le pourra pas, s'il redoute Artaxerxès dont il est le médecin ¹, ou s'il espère en recevoir la robe de pourpre des Perses, un collier d'or, ou un cheval de Nisée ² pour le salaire des éloges qu'il lui donne dans son histoire. Xénophon, ce judicieux historien n'agira pas ainsi, et Thucydide encore moins; quoiqu'il ait des inimitiés particulières, il les oublie pour ne penser qu'à la république; il préfère les intérêts de la vérité à ceux de sa haine, et ne pardonnera pas une faute, même à celui qu'il aime. L'histoire, comme je l'ai déjà dit, n'a qu'une seule perfection qui lui soit particulière, la vérité; il lui faut uniquement sacrifier sans aucun autre égard lorsque l'on veut écrire en ce genre. En un mot, la seule règle et l'exacte mesure dont doit se servir l'historien, c'est d'avoir toujours devant les yeux, non ceux qui l'entendent actuellement, mais ceux qui, par la suite, liront son histoire. Si au contraire il fait sa cour aux circonstances présentes, alors on le range avec raison dans la classe de ces flatteurs pour lesquels l'histoire a, depuis longtemps, autant d'aversion qu'en a la gymnastique pour l'art de se parer. On rapporte ce beau mot d'Alexandre: « Je voudrais bien revenir au monde dans quelque temps d'ici, ô Onésicrite ³! pour savoir comment les hommes liront cette histoire. S'ils louent aujourd'hui mes actions, s'ils me font la cour, n'en sois pas étonné, chacun d'eux pense qu'avec l'appât attrayant des louanges, il s'attirera mon amitié. » Quoique la plus grande partie de ce qu'Homère a dit d'Achille, ne soit que des fables, cependant beaucoup de personnes sont portées à y ajouter foi, en s'appuyant sur cette preuve qui sert beaucoup à découvrir la vérité, que le poète n'a écrit qu'après la mort de son héros. On ne voit pas en effet qu'il ait eu aucun intérêt à mentir.

¹ Ctésias, auteur d'une histoire des Perses, dont il ne nous reste plus que des fragments; il passait chez les Grecs pour être peu véridique, peut-être parce qu'il ne les flattait pas tant qu'Hérodote.

² Le cheval de Nisée, le plus beau de tous les chevaux, était la monture réservée aux souverains.

³ Amiral de la flotte d'Alexandre; il avait écrit l'histoire de ce prince, mais l'avait déshonorée par une foule de fables ridicules; il semblait avoir pris à tâche de surpasser toutes les merveilles que l'on avait écrites sur ce conquérant selon le témoignage de Strabon.

Telles sont les qualités que je demande dans un historien. Qu'il soit exempt de toute crainte, inaccessible aux présents, libre, ami de la franchise et de la liberté, et, comme dit le poète comique, qu'il *appelle des figues, des figues, et un bateau, un bateau*; qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, qu'il soit sans pitié, insensible au respect et à la mauvaise honte. Juge équitable et bien disposé à l'égard de tout le monde, il ne doit accorder à personne plus qu'il ne lui appartient. Dans ses ouvrages il doit paraître étranger, sans intérêts et sans patrie, ne recevoir de lois que de lui-même, ne point fléchir sous l'autorité d'un roi, ne pas se soucier de ce que pensera tel ou tel, mais raconter ce qui s'est fait.

Thucydide voyant l'admiration que l'on avait pour Hérodote, portée au point de faire donner à ses livres le nom des Muses, eut donc raison de porter cette loi qui est la règle de la perfection et des défauts de l'histoire en disant que *son ouvrage est un monument éternel, et non une pièce de théâtre faite pour le plaisir d'un instant, qu'il ne s'attache point aux traits fabuleux, mais qu'il veut laisser à la postérité le récit véritable des événements*. De là il conclut son utilité, le vrai but que tout homme sensé peut supposer à l'histoire, et comme il le dit, *s'il arrive par la suite des événements semblables, en jetant les yeux sur ceux qui ont été précédemment écrits, on y verra ce qu'il est à propos de faire pour profiter des circonstances où l'on se trouve* ¹.

L'historien qui a une telle façon de penser est celui qu'il me faut; quant à son style et à la force de ses expressions, on n'y doit trouver ni véhémence ni rudesse ². Les périodes continuelles, les arguments tortueux ne lui conviennent pas, et il n'est point nécessaire qu'il soit exercé dans toutes les subtilités de la rhétorique. Qu'il écrive donc l'histoire d'un style plus rassis et plus paisible; mais que le sens en soit soutenu, serré et plein de choses. Sa diction doit être claire, propre aux affaires publiques, telle enfin qu'il la faut pour exposer son sujet avec beaucoup de netteté: et comme nous avons établi pour règle de la façon de penser de l'historien, la franchise et la vérité, de même le premier but de sa diction doit être d'exposer sous le jour le plus lumineux les objets qu'il traite; qu'il s'abstienne en conséquence de tout mot inintelligible ou

¹ Lucien ne cite pas les termes de Thucydide fort exactement, il s'est contenté du sens général.

² Cet endroit paraît corrompu.

condamné par l'usage, et n'emploie jamais aucun de ces termes réservés aux marchés et aux tavernes. Ses expressions doivent être entendues de tout le monde et approuvées des gens instruits. Qu'il orne son style de figures, mais qu'elles n'aient rien d'ampoulé ni de trop recherché, autrement il rendrait ses discours semblables à des mets trop relevés par les assaisonnements.

Que la pensée de l'historien participe quelquefois de la poésie et s'approprie ce que celle-ci a de magnifique et d'élevé, surtout lorsqu'il se trouve engagé à peindre des armées rangées en bataille, à décrire des combats sur terre et sur mer. Il faut alors qu'un petit vent poétique enfle les voiles de son navire, et le tiende élevé sur le sommet des flots ; mais sa diction ne doit point quitter la terre : elle doit, à la vérité, s'élever à la beauté et à la grandeur de son sujet, s'y assimiler autant qu'il lui est permis, mais que ce soit sans sortir de son caractère, sans se livrer mal à propos à l'enthousiasme ; elle courrait alors le plus grand danger de tomber dans une fureur poétique : pour l'éviter, il faut alors obéir au frein que le goût impose : or, il vaudra mieux que la pensée soit (pour ainsi dire) montée sur un cheval, et que l'expression marche à côté d'elle, à pied, se tenant à la selle, de peur que, dans la rapidité de la course, elle ne soit laissée bien loin en arrière.

Il faut encore, dans l'arrangement des mots, user de modération et garder un juste milieu : ils ne doivent être ni trop éloignés, ni trop séparés les uns des autres, cela est rude ; il ne faut pas non plus qu'ils soient liés ensemble d'une manière peu harmonieuse, comme fait le vulgaire ; l'un est un défaut, l'autre est désagréable pour ceux qui vous entendent.

Les faits ne doivent pas non plus être recueillis au hasard : ce n'est qu'après les avoir plus d'une fois soumis à un examen sévère que l'historien les écrira. Mais surtout qu'il les ait vus, qu'il en ait été le témoin, sinon qu'il n'ajoute foi qu'aux personnes qui peuvent les lui raconter avec une fidélité incorruptible, et que l'on ne saurait soupçonner d'ajouter ou de retrancher aux événements, par haine ou par faveur. Alors, qu'il ait un discernement juste, et qu'il ne travaille que sur les faits les plus probables ; après qu'il les aura rassemblés tous, ou du moins en grande partie, qu'il en compose premièrement un mémoire, qu'il en forme un corps dénué jusqu'à présent de beauté et dont les parties ne sont point encore distinctes, mais qu'il embellira bientôt par l'ordre qu'il répandra, par les richesses, l'harmonie et le coloris du style.

Semblable au Jupiter d'Homère, qui tantôt jette les yeux sur le pays des Thraces belliqueux, tantôt sur celui des Mysiens, que l'historien considère en particulier, tantôt la conduite des Romains, qu'il nous exposera telle qu'elle lui paraît du point élevé d'où il l'examine, tantôt la marche des Perses, ensuite celle des deux peuples, s'ils en viennent aux mains. Il ne doit point, lorsque les troupes sont rangées en bataille, fixer les yeux sur une seule partie de l'armée, sur un seul cavalier ou sur un fantassin, à moins que ce ne soit un Brasidas qui, le premier, s'élance sur le rivage¹, ou un Démosthène qui repousse les ennemis prêts à faire une descente. C'est sur les généraux que doivent porter ses premiers regards. S'ils donnent quelques ordres, il doit les entendre et savoir comment, dans quel dessein, et pour quelle raison ils les ont donnés. Lorsque la mêlée s'engage, tout doit être réuni sous un seul point de vue. L'historien alors pesera les événements, comme dans une balance, poursuivra les fuyards avec les vainqueurs et fuira avec les vaincus. Cependant il faut qu'il mette des bornes à ces sortes de détails, qu'il évite la satiété, la grossièreté, la prolixité si ordinaire aux jeunes gens, et qu'il sache se tirer avec facilité d'un récit. Après avoir fixé les événements à un point convenable, qu'il passe à d'autres qui sont imminents, et lorsqu'il en sera délivré, il reviendra aux premiers, aussitôt qu'ils le rappelleront. Enfin, qu'il fasse marcher avec rapidité tous les faits, et qu'il exprime, s'il est possible, l'identité des temps²; qu'il vole en un instant d'Arménie en Médie; de là qu'il passe, comme un trait, en Ibérie, ensuite en Italie, afin de ne laisser en arrière aucune circonstance intéressante.

Mais surtout qu'il rende son jugement semblable à un miroir brillant et sans tache, dont le centre parfait répète avec exactitude tous les objets qu'il reçoit, sans les renverser, sans leur prêter des couleurs ni des formes étrangères; car l'historien ne compose point comme on le fait dans les écoles des rhéteurs; il ne parle que d'événements passés; son devoir est de les mettre en ordre et de les énoncer; on doit donc moins critiquer ce qu'il dit que la manière dont il l'exprime. Mais en général, il faut songer que l'historien doit ressembler

¹ Thucydide, liv. IV.

² Lucien veut dire par là, que si plusieurs événements se sont passés en même temps, il faut que l'historien, par la rapidité de son récit, imite, s'il est possible, cette identité de temps.

à Phidias, à Praxitèle, à Alcamène, ou à tout autre sculpteur. Ces artistes n'ont point fabriqué l'or, l'argent, l'ivoire ni les autres matières qu'ils ont employées ; elles leur ont été fournies par les Éléens, les Athéniens, ou les Argiens ; ils n'ont donné que la forme ; ils ont scié l'ivoire, l'ont creusé, l'ont collé, arrangé et relevé avec de l'or. Ce fut un effet de leur art de disposer tous ces matériaux comme il le fallait ; c'est aussi un effet de l'art de l'historien de disposer les faits de manière qu'il en résulte une grande beauté, de les présenter sous un jour clair qui leur donne une nouvelle force : et lorsque celui qui en entend le récit s'imagine voir ce qu'on lui lit, il fait par là l'éloge de l'ouvrage ; alors, certes, alors on le peut regarder comme parfait cet ouvrage, qui acquiert une louange méritée au Phidias de l'histoire.

Quand tous ses matériaux sont préparés, l'historien peut commencer sur le champ sa narration, sans la faire précéder d'un exorde, surtout si la nature des faits n'exige point un éclaircissement préliminaire. Alors la narration servira elle-même d'exorde, elle en aura la force en jetant du jour sur ce qui doit être dit par la suite.

Cependant s'il fait un exorde, il ne le fera porter que sur deux principes, et non sur trois, comme font les orateurs ; et sans chercher à se concilier la bienveillance, il excitera l'attention et la docilité de ses lecteurs. Ceux-ci seront bientôt attentifs, s'il leur fait voir qu'il va leur parler de choses importantes, nécessaires, intéressantes et utiles. Le moyen de rendre ce qui doit suivre clair et facile à concevoir, est de commencer par l'exposition sommaire des causes qui ont occasionné les principaux événements.

Tels sont les exordes qu'ont employés les meilleurs historiens. Hérodote dit qu'il écrit son histoire, *afin que les événements considérables et dignes d'admiration, c'est-à-dire, les victoires des Grecs et les défaites des Barbares, ne tombent pas dans un éternel oubli*. Thucydide compose la sienne, *dans l'espérance que cette guerre sera plus importante, plus considérable et plus digne d'être conservée à la mémoire des hommes, que toutes celles qui l'ont précédée*. En effet, des malheurs terribles ont éclaté pendant cette guerre.

L'exorde paraît pompeux, long ou court, selon sa proportion avec les événements. Mais il faut que la transition de cet exorde au récit des faits soit bien cousue et agréable. Tout le reste du corps de l'histoire n'étant plus qu'un long récit, ce récit doit être orné de toutes les perfections de la narration.

En conséquence, que sa marche soit unie, égale et partout semblable à elle-même. Qu'on n'y remarque aucun endroit plus élevé ou plus bas que le reste. Que dans la diction brille la clarté qui sera produite, comme je l'ai déjà dit, par l'étroite liaison des faits ; cette liaison aplanira et perfectionnera tout le reste. Cette première qualité, une fois acquise, amènera bientôt la seconde qui lui est inhérente, et avec laquelle elle est liée comme par une chaîne ; en sorte que la narration ne paraîtra point interrompue, ni formée de plusieurs récits maladroitement ajoutés les uns aux autres ; le premier ne sera pas seulement voisin du second, il lui sera uni, il sera confondu avec lui par les extrémités.

La brièveté est utile en tout, et principalement lorsque l'on a beaucoup à dire ; mais elle doit moins consister dans les mots et dans les expressions, que dans les choses mêmes. Je t'avertis cependant, que si tu glisses légèrement sur les objets peu intéressants, il faut suffisamment parler de ceux qui ont quelque importance. Néanmoins il y en a un bien plus grand nombre qu'il faut passer sous silence. En effet, si pour traiter tes amis tu as fait préparer un festin ; au milieu des gâteaux, des oiseaux délicats, des sangliers, des lièvres, des ventres de truie¹, des sardines, tu ne feras pas servir un plat de purée, quoiqu'on en ait aussi apprêté, mais tu négligeras les mets vils et communs.

Il faut encore user d'une plus grande retenue dans les descriptions des montagnes, des fortifications ou des fleuves, de peur de paraître faire une vaine ostentation d'éloquence, et travailler à ta propre réputation, sans songer à l'histoire. Touche ces objets légèrement, et dans la seule vue de l'utilité et des éclaircissements qui peuvent en résulter ; passe ensuite à d'autres choses et sois toujours en garde contre l'espèce de glu et les charmes attachés à ce genre d'écrire. Vois ce qu'en pareil cas a fait Homère, cet écrivain sublime. Quoique poète, il ne parle qu'à peine de Tantaë, d'Ixion, de Titye et des autres². Mais si Parthénios³, Euphorion⁴, ou Callima-

¹ Le ventre de truie était un des morceaux les plus délicats de la cuisine des Grecs.

² Homère, *Odyssée*, liv. XI, v. 575.

³ C'est Parthénios de Nicée, dont il nous reste un joli petit roman, intitulé *les Affections amoureuses*. Il renferme trente-six histoires d'amour, racontées avec beaucoup de brièveté, de grâce et d'atticisme. Cet auteur, fils d'Héraclide et d'Euroda, était contemporain de Mithridate.

⁴ Euphorion de Calcis, ville d'Eubée, était fils de Polymnète : il vécut à la

que¹ eût traité le même sujet, combien crois-tu qu'il lui eût fallu de vers pour amener l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, et combien d'autres encore pour faire tourner Ixion sur sa roue. Thucydide, avec bien plus de goût, emploie rarement le genre descriptif. Vois avec quelle rapidité il marche, soit qu'il explique le jeu de quelque machine de guerre, soit qu'il indique la manière dont un siège s'est formé, chose utile et souvent nécessaire, soit qu'il décrive la forme de l'Epipole ou le port de Syracuse : et si sa description de la peste paraît un peu longue, songe à toutes les circonstances qui accompagnaient cette maladie, et tu connaîtras par là jusqu'à quel point il est concis ; mais la foule des événements l'arrête malgré lui au milieu de sa course.

Si quelquefois tu es obligé d'introduire un personnage qui prononce quelque harangue, que ce qu'il dira soit conforme à son caractère et à l'objet dont il parle ; que d'ailleurs il s'exprime avec la plus grande clarté ; il t'est néanmoins permis de déployer alors toute la force de ton éloquence.

Les éloges et les reproches doivent être modérés, faits avec circonspection, exempts de tout soupçon, de flatterie ou de calomnie, toujours accompagnés des preuves. D'ailleurs qu'ils soient courts et placés à propos ; autrement tes jugements seraient injustes, et tu mériterais le blâme qu'a encouru Théopompe, qui, par un penchant particulier à la haine, s'est rendu l'accusateur de presque tous ceux dont il a parlé. Il insiste même si longtemps sur ces reproches, qu'il semble avoir plutôt composé une longue accusation qu'une histoire².

Si, dans le cours de la narration, il se présentait quelque trait fabuleux, on peut le rapporter, et sans cependant y ajouter foi, on l'abandonnera au jugement des lecteurs, pour qu'ils

cour d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, lequel lui donna l'intendance de sa bibliothèque. Ses ouvrages étaient des poèmes épiques ; l'un d'eux était intitulé : *Hésiode*, un autre *Mopsia*, ancien nom de l'Attique.

¹ Ce Callimaque est celui dont il nous reste plusieurs hymnes et quelque épigrammes.

² Ce jugement de Lucien semble bien rigoureux ; Denis d'Halicarnasse pensait bien autrement de Théopompe et de son histoire, dont il loue le sujet, l'économie, le style, et surtout l'exactitude et la véracité. L'histoire de Théopompe qui comprenait la suite de la guerre du Péloponèse, et les révolutions de la Grèce, jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, inclusivement était divisée en cinquante-huit livres, il ne nous en reste plus rien. Théopompe était de l'île de Chio et contemporain d'Isocrate, dont il fut le plus illustre disciple.

en pensent ce qui leur plaira. Quant à toi, tu n'as aucun reproche à craindre si tu n'inclines pas plus d'un côté que de l'autre. En général, souviens-toi bien, et je te le dirai plus d'une fois, de ne point écrire pour le moment présent, de ne point ambitionner les louanges et l'estime de tes contemporains. Fixe au contraire tes regards sur les siècles à venir ; écris pour la postérité, force-la à te donner la récompense de tes travaux, et à dire de toi : cet historien était vraiment libre et plein de franchise ; on ne voit dans ses écrits, aucun trait de flatterie, rien de bas ni de servile, la vérité y brille de toutes parts. Quiconque aura des sentiments élevés, préférera bientôt aux louanges passagères de son siècle, l'estime durable de la postérité.

Connais-tu certain architecte de Cnide ? Sais-tu ce qu'il a fait ? Lorsqu'il eut construit la tour de Pharos, l'un des plus beaux ouvrages de l'architecture, destinée à éclairer au loin les vaisseaux, pour qu'ils n'allassent point se précipiter sur la côte de Parétonium que les rochers, dont elle est bordée, rendent, dit-on, impraticable ; lors, dis-je, qu'il eut construit cette tour, il y grava son nom fort avant dans la pierre ; puis l'ayant couvert d'un enduit de ciment, il écrivit dessus le nom du roi qui régnait alors. Il avait prévu ce qui devait arriver. Au bout de quelques années, l'enduit tomba avec le nom qu'il portait, et découvrit cette inscription : *Sostrate, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, pour l'utilité des navigateurs*. Ainsi cet architecte n'a point eu en vue le moment présent, ni le court espace de sa vie. Il n'a songé qu'au temps où nous sommes, et aux siècles à venir qui verraient subsister son ouvrage, et son industrie.

Eh bien, c'est ainsi qu'il faut écrire l'histoire. Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité, que de se livrer à la flatterie, dans l'espoir de goûter le plaisir passager d'être loué de ses contemporains.

Telle est la règle d'une histoire sans défaut. Je l'ai tracée pour te faire plaisir ; si l'on s'y conforme on atteindra le but, et je n'aurai point travaillé en vain ; s'il en est autrement, j'aurai du moins roulé mon tonneau dans le Cranion.

L'HISTOIRE VÉRITABLE

LIVRE PREMIER

Les athlètes, et ceux qui s'adonnent aux exercices du corps, ne s'appliquent pas continuellement à prendre de belles attitudes, ils ne fréquentent pas sans cesse les gymnases : quelquefois ils se donnent des instants de relâche, et font même consister dans ce repos, la meilleure partie de leurs exercices. Je pense qu'à leur exemple, ceux qui s'appliquent à l'étude, doivent aussi accorder à leur esprit quelques moments de loisir et le détourner de temps en temps des lectures trop sérieuses, afin de le rendre plus capable de s'appliquer ensuite au travail. Je pense encore que ce loisir leur serait plus utile s'ils l'employaient à lire des ouvrages qui pussent tout à la fois les charmer par les grâces et la délicatesse du style, et leur offrir des tableaux qui ne soient pas indignes des Muses, tels qu'ils en trouveront, je crois, dans ce petit ouvrage. Ce n'est pas seulement par la singularité du sujet qu'il leur plaira, ni par la plaisanterie que je m'y propose, ni même parce que j'y ai répandu quelques fictions que je présente comme des histoires vraisemblables et dignes de foi ; mais parce que chaque trait de cette histoire fait allusion d'une manière assez divertissante à quelques anciens poètes, aux historiens ou aux philosophes qui ont écrit sérieusement des récits merveilleux et semblables à des fables. J'aurais pu citer leurs noms si le lecteur n'eût dû facilement les reconnaître. Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur le pays des Indiens et sur l'histoire de l'Inde ¹, des choses dont il ne fut jamais témoin oculaire, et

¹ L'Histoire de l'Inde de Ctésias, nous serait absolument inconnue, si Photius ne nous en eût conservé un extrait dans sa bibliothèque. Tout n'en est pas aussi fabuleux que les anciens l'ont pensé, et une connaissance plus exacte du

qu'il n'avait apprises de personne. Jambule¹, a composé sur l'Océan et sur ses productions, une foule de contes incroyables; et quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir que son ouvrage n'est qu'une pure fiction, on éprouve cependant quelque plaisir à le lire, par la manière dont il est composé. Plusieurs autres ont encore choisi de semblables sujets. Ils ont écrit des aventures et des voyages, comme si c'eût été les leurs propres; ils ont mêlé à leur récit des descriptions de bêtes monstrueuses, d'usages cruels ou de mœurs singulières, établies chez certains peuples. A la tête de ces auteurs, et comme le maître de toutes ces impertinences, on peut citer l'Ulysse d'Homère, lorsqu'il raconte à la cour d'Alcinoüs, et l'esclavage des vents, et la férocité de ces hommes sauvages qui n'avaient qu'un seul œil, et mangeaient de la chair crue, et ces bêtes à plusieurs têtes, et ces métamorphoses opérées par les enchantements de quelques courtisanes, et mille autres fables semblables à celles qu'Ulysse débite comme des merveilles aux imbéciles Phéaciens. Toutefois en lisant ces auteurs je ne leur ai point fait un crime de leurs mensonges : mentir est un usage consacré par ceux mêmes qui se donnent pour philosophes : mais j'ai toujours été étonné de ce qu'ils avaient cru qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperait aux lecteurs. Moi-même, enfin, j'ai suivi leur exemple, et pour acquérir quelque renom dans la postérité, je me suis livré à ce genre d'écrire, parce que je n'avais rien de véritable à raconter, car il ne m'est jamais rien arrivé qui méritât d'être écrit; d'ailleurs je n'ai pas voulu être le seul qui n'eût point participé à cette liberté générale de feindre et d'inventer. J'en userai du moins avec plus de probité que les autres : et quand mon ouvrage ne contiendrait d'autre vérité que l'aveu que je fais qu'il ne contient que des mensonges, j'éviterai, du moins, le reproche que je faisais tout à l'heure aux autres. J'écris donc ici des aventures qui ne sont point arrivées, dont je n'ai jamais été témoin et que d'autres ne m'ont point apprises. Je parle de choses qui n'ont jamais eu d'existence et n'ont pu en avoir, et, j'exhorte ceux qui les liront à n'y ajouter aucune foi.

pays prouve que Ctésias n'a pas toujours eu des mémoires infidèles; par exemple, il est impossible de ne pas connaître l'*Orang-outang* dans la description qu'il fait de certains hommes à tête de chien, qui habitent les montagnes, et n'ont aucun langage, qu'une espèce d'aboiement. Ce qu'il dit du *perroquet*, a paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre dans les Indes, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau parler.

1 On ignore le temps auquel Jambule écrivait.

Je partis un jour des colonnes d'Hercule, et secondé d'un vent favorable, je fis voile vers l'Océan d'Hespérie ; ma curiosité, le désir de voir quelque chose de nouveau me déterminèrent à ce voyage. Je voulais, d'ailleurs, savoir quelles étaient les bornes de l'Océan, et quels hommes en habitaient les limites : j'embarquai donc avec moi de nombreuses provisions de bouche et une quantité d'eau suffisante. Je m'associai une cinquantaine de jeunes gens de mon âge dont la curiosité était égale à la mienne ; nous nous munîmes de tous les instruments nécessaires, et nous engageâmes, à force d'argent, un pilote à nous servir de guide. Le vaisseau que nous montions était un vaisseau marchand que j'eus soin de faire réparer comme destiné à faire un trajet long et périlleux. Pendant un jour et une nuit un vent favorable poussait notre navire, le roulis n'était pas très violent, et l'on apercevait encore au loin la terre ; mais le lendemain, au lever du soleil, le vent commença à souffler avec plus de force, les flots se gonflèrent, l'obscurité survint et il n'était plus possible d'amener les voiles ni de faire aucune manœuvre. Forcés de nous abandonner aux vents, nous fûmes pendant soixante et dix-neuf jours le jouet de la tempête : mais le quatre-vingtième, au lever du soleil, nous découvrîmes, à fort peu de distance, une île couverte d'arbres, et dont les bords étaient assez escarpés. Les flots venaient s'y briser avec un doux murmure : la tempête était presque entièrement dissipée, nous résolûmes de nous en approcher et d'y descendre ; nous nous assîmes même sur ses bords autant de temps qu'il en fallut pour nous remettre un peu des fatigues de la mer. Cependant nous nous levâmes, et nous séparant en deux bandes, nous choisîmes trente de nos compagnons pour garder notre navire, et moi, à la tête de vingt autres, je pénétrai dans l'intérieur de l'île pour découvrir ce qu'elle pouvait renfermer. A peine étions-nous avancés à travers le bois environ l'espace de trois stades, qu'une colonne d'airain s'offrit à nos regards ; elle portait une inscription en caractères grecs un peu effacés, qui disaient qu'Hercule et Bacchus étaient venus jusqu'en ces lieux. Nous vîmes aussi sur un rocher voisin de cette colonne les traces de deux pieds ; l'une avait un arpent de longueur¹, l'autre était plus petite ; je jugeai que celle-ci appartenait à Bacchus,

¹ Notre auteur se moque ici d'Hérodote, qui rapporte que les Scythes montraient la trace du pied d'Hercule empreinte sur un rocher, et qu'elle avait deux coudées de longueur.

et que l'autre était l'ouvrage du pied d'Hercule. Après avoir adoré ces deux divinités, nous continuâmes notre route ; mais à peine avons-nous fait quelques pas que nous rencontrâmes une rivière qui roulait des flots d'un vin semblable à celui de Chio : son courant large et profond était navigable en quelques endroits. La vue de cette merveille nous fit ajouter foi à l'inscription de la colonne et au voyage de Bacchus. Il me prit envie de découvrir la source de la rivière, je la remontai ; je ne trouvai aucune source, mais quantité de grandes vignes couvertes de raisins ; un vin limpide coulait de leurs racines, et formait la source de cette rivière. On y voyait quantité de poissons qui avaient la couleur et le goût du vin ; nous en pêchâmes quelques-uns, nous les mangeâmes, et ils nous enivrèrent ; en effet, en les ouvrant nous leur avons trouvé le corps plein de lie, aussi nous prîmes par la suite la précaution de mêler à ces poissons vineux des poissons d'eau douce, pour en corriger la violence. Plus loin, nous trouvâmes d'autres vignes bien plus miraculeuses que les premières, de leur tronc épais et ligneux sortaient de belles femmes, d'une taille élégante et bien proportionnée ; elles étaient découvertes jusqu'à la ceinture ; c'est ainsi que nos peintres représentent Daphné métamorphosée en arbre, au moment où Apollon va l'atteindre ; l'extrémité de leurs doigts se prolongeait en rameaux chargés de grappes, et au lieu de cheveux leurs têtes étaient couronnées de pampres et de feuillages. Quand nous nous fûmes approchés d'elles, elles nous saluèrent, nous tendirent la main, et nous parlèrent les unes en Lydien, les autres en Indien, mais la plupart se servaient de la langue grecque ; elles nous caressaient, nous donnaient des baisers sur la bouche ; ceux qui recevaient ces baisers devenaient aussitôt ivres et insensés ; cependant elles ne permettaient pas que l'on cueillit leur fruit, et si on l'arrachait, elles jetaient des cris douloureux ; néanmoins elles nous invitaient à l'amour, et montraient le plus grand désir à nous serrer dans leurs bras ; deux de nos compagnons assez imprudents pour céder à ce désir, ne purent jamais s'en débarrasser, ils demeurèrent pris par les parties criminelles, et entés avec ces femmes, ils poussèrent avec elles des racines ; en un instant leurs doigts furent changés en rameaux couverts de pampre et tous prêts à se charger de fruit. Effrayés de ce prodige, nous quittâmes promptement ces lieux, et nous courûmes à notre vaisseau où nous racontâmes à ceux que nous y avions laissés, la métamorphose de nos deux compagnons.

Cependant, munis de quelques amphores, nous fîmes nos provisions d'eau, et nous puisâmes du vin dans le fleuve, sur le rivage duquel nous passâmes la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous remettons à la voile par un vent assez doux : mais sur le midi, lorsque nous avions perdu l'île de vue, il s'éleva une bourrasque si violente, qu'après avoir fait tourner notre vaisseau, elle l'enleva dans les airs à plus de trois mille stades. Le vent qui gonflait les voiles ne lui permit plus de se rasseoir sur les flots ; il le suspendait dans la moyenne région, et pendant sept jours et autant de nuits nous naviguâmes en l'air ; enfin, le huitième on découvrit une grande terre semblable à une île ronde, brillante, qui semblait éclairée par une vive lumière ; nous nous en approchâmes, et y étant abordés nous descendîmes, nous examinâmes le pays, et vîmes que l'île était habitée et cultivée. Tant qu'il fit jour on ne put apercevoir de là aucun autre objet ; mais sitôt que la nuit fut venue, on distingua fort bien plusieurs autres îles voisines ; les unes paraissaient considérables, d'autres plus petites, mais toutes étaient de couleur de feu. On voyait encore au-dessous une autre terre qui était arrosée par des fleuves et des mers, et qui portait des villes, des forêts et des montagnes ; nous conjecturâmes que c'était celle que nous habitions ordinairement. Nous résolûmes de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île ; mais ayant rencontré des Hippogypes, ils nous firent prisonniers. Ces Hippogypes sont des hommes portés sur de grands vautours, car ces oiseaux leur servent de monture, ils sont d'une grosseur énorme, et la plupart ont trois têtes ; pour donner une idée de leur taille, je dirai que chacune de leur plume est plus longue et plus grosse que le mât du plus fort navire. Ces Hippogypes avaient ordre de faire le tour de l'île, et s'ils rencontraient quelques étrangers de les amener au roi. On nous conduisit donc chez lui, et, nous ayant considérés quelque temps, et jugeant à nos habits qui nous étions, il nous dit : « Vous êtes Grecs. » Nous n'en convinmes pas. « Et comment, ajouta-t-il, êtes-vous venus ici ? comment avez-vous pu traverser un espace d'air aussi considérable ? » Nous lui racontâmes notre aventure, et il nous raconta la sienne à son tour ; il nous dit qu'il était homme comme nous, qu'il s'appelait Endymion ; qu'un jour étant endormi sur la terre, il avait été enlevé dans ce séjour ; qu'à son arrivée on l'avait fait roi du pays, et que ce pays était la Lune : il nous exhorta à nous rassurer, à ne craindre aucun danger, et nous promit

qu'on aurait soin de ne nous laisser manquer de rien : « De plus, ajouta-t-il, si je puis terminer à mon avantage la guerre que j'ai déclarée aux habitants du Soleil, vous jouirez, dans mon palais, du sort le plus heureux. » Nous lui demandâmes quels étaient ses ennemis, et le sujet qui l'animait contre eux. « Il y a déjà quelque temps, nous répondit-il, que Phaéton, roi du Soleil (car cet astre est habité aussi bien que la Lune), m'a déclaré la guerre, et voici pourquoi. J'avais rassemblé tous les pauvres de mon empire, dans le dessein d'en former une colonie, et de les envoyer dans l'Étoile du matin qui, depuis longtemps, était déserte et n'a point encore d'habitants. Phaéton, jaloux de cet établissement, voulut y mettre obstacle, et vers le milieu de la route il se présenta à nous avec ses Hippomyrmèques. Nous fûmes vaincus dans ce combat, où les forces ne se trouvaient point égales, et obligés de lui abandonner le champ de bataille ; mais aujourd'hui je veux reprendre les armes pour établir ma colonie, et si vous voulez partager avec moi cette expédition, je vous ferai donner à chacun un des voutours de mon écurie, avec le reste de mon équipage qui vous est nécessaire ; dès demain nous nous mettrons en marche. — Comme il vous plaira, lui répondis-je. » Alors il nous relint à souper et nous passâmes la nuit dans son palais. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à peine levés, que les espions vinrent annoncer que les ennemis approchaient. On se hâta aussitôt de ranger l'armée en bataille. Les forces d'Endymion consistaient en cent mille combattants, sans compter l'infanterie, les valets, les machinistes et les alliés ; le nombre de ces derniers montait à quatre-vingt mille Hippogypes, et vingt mille Lachanoptères, espèce de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes, et dont les ailes, d'une prodigieuse vivacité, ressemblent beaucoup à des feuilles de laitue. Ces oiseaux étaient montés par les Cenchroboles ¹ et les Scorodomaques ². Trente mille Psyllotoxotes et cinquante mille Anémodromes étaient venus de l'étoile de l'ourse en qualité d'alliés. Les premiers étaient montés sur de grosses puces, et de là leur est venu le nom de Psyllotoxotes ; ces puces sont aussi grosses que douze éléphants : pour les Anémodromes, ils sont fantassins, et sans avoir d'ailes ils sont portés par les vents. Voici de quelles manières. Ils se vêtissent de longues tuniques qui leur pen-

Qui lancent des grains de millet.

Qui combattent avec des gousses d'ail.

dent jusqu'aux talons, ils les retroussent, et le vent venant à s'engouffrer dedans, les fait naviguer dans l'air comme un vaisseau sur l'eau ; ils se servent ordinairement de boucliers dans les combats. On nous dit qu'il devait encore arriver des astres qui sont au-dessus de la Cappadoce, soixante-dix mille Strutobalanes ¹, et cinquante mille Hippogéranes ² ; mais nous ne les vîmes point, parce qu'ils ne vinrent pas ; je n'oserais en faire la description, on en rapportait des choses trop extraordinaires et trop peu croyables. Telle était l'armée d'Endymion ; les armes consistaient en des casques faits d'écosse de fèves (elles sont très grosses et très dures en ce pays) ; les cuirasses étaient d'écailles, faites avec des écosse de pois, cousues fort adroitement ensemble : or, les écosse de pois dans ce pays sont aussi impénétrables que la corne ; les épées et les boucliers ne différaient point de ceux des Grecs. Quand le moment de livrer le combat fut venu, on rangea les troupes de cette manière : les Hippogypes formèrent l'aile droite, que commandait Endymion entouré de ses plus braves officiers, du nombre desquels nous étions. Les Lachanoptères occupaient la gauche, les alliés tenaient le centre ; l'infanterie montait à soixante millions, et pour la ranger en bataille, voici de quel moyen on se servit : les araignées de ce pays sont en grand nombre, et chacune d'elles est plus grosse que toutes les îles Cyclades ensemble. On leur donna ordre de former dans l'air une toile qui s'étendit depuis la Lune jusqu'à l'étoile de Lucifer, ce qu'elles firent en un clin d'œil ; elles établirent un champ de bataille, sur lequel le roi rangea son infanterie, dont il confia le commandement à Nyctérion, fils d'Eudianactus, et à deux autres. L'aile gauche des ennemis était composée des Hippomyrmèques ³, Phaéton en occupait le centre ; ces Hippomyrmèques sont des animaux ailés, d'une taille énorme et semblables à nos fourmis, mais beaucoup plus gros, car le plus grand d'eux couvrait deux arpents. Ces animaux combattent aussi bien que ceux qui les montent, et frappent l'ennemi de leurs cornes ⁴ : on m'assura que leur nombre était d'environ cinquante mille. Les Aéroconopes, qui se montaient à peu près au même nombre, furent placés à droite. Ils

¹ *Moineaux-glands.*

² *Chevaux-grues.*

³ *Cavaliers montés sur des fourmis.*

⁴ Ceci me paraît une critique de ce qu'Hérodote et quelques historiens ont dit du cheval d'Artibius, et du Bucéphale d'Alexandre, qu'ils combattaient aussi bien que leurs maîtres les ennemis qu'ils avaient en tête

combattaient avec l'arc et sont montés sur de gros mouchérons : derrière eux, on mit les Aérocordaces ¹, fantassins armés à la légère, et très belliqueux ; ils se servent de la fronde et lancent de loin de grandes raves ; celui qui en est atteint ne peut résister longtemps, l'odeur infecte qui sort subitement de sa plaie ² le fait bientôt mourir ; on me dit qu'ils trempaient leurs traits dans le jus de mauve. On rangea auprès d'eux les Caulomycètes, soldats pesamment armés ; ce nom leur vient de ce qu'ils se servent de champignons pour boucliers ; ils ont pour lances de longues queues d'asperges : on en comptait à peu près dix mille. A côté d'eux on plaça les Cynobalanes qu'avaient envoyés à Phaéton les habitants de l'étoile Sirius, il y en avait cinq cent mille : ces Cynobalanes sont des hommes qui ont un visage de chien ; ils combattent ordinairement à cheval sur des glands ailés. Nous apprîmes que l'on attendait encore d'autres alliés, et qu'il devait arriver de la Galaxie ³, des frondeurs qu'avait fait demander Phaéton. Les Néphelocentaures vinrent aussi, mais le combat était déjà commencé : eh, plutôt aux dieux qu'ils ne fussent jamais venus ! Quant aux frondeurs, ils ne parurent point, et l'on prétend que par la suite Phaéton, outré de leur défection, mit leur pays à feu et à sang. Telle était l'armée du roi du Soleil.

Cependant on donne le signal pour le combat, les étendards sont déployés, les ânes brayent (ils servent de trompettes dans ce pays), et les deux armées en viennent aux mains. L'aile gauche des ennemis ne pouvant soutenir le choc de nos Hippogypes, ploya d'abord et prit la fuite, nous les poursuivîmes vivement : l'on en fit un grand carnage : mais leur aile droite enfonça notre gauche, et les Aëronocopes fondant tout à coup sur elle, la poursuivirent jusqu'à notre infanterie, qui, s'avançant pour les secourir, les obligea de se retirer après les avoir mis en désordre. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leur aile gauche, ils se mirent à fuir avec une nouvelle vitesse ; leur déroute devint générale, un grand nombre fut fait prisonnier, plus encore restèrent sur la place ; le sang ruisselait de tous côtés sur les mers, elles en furent teintes, et prirent cette couleur rouge qu'on leur voit quelquefois au coucher du soleil. Il en tomba jusqu'à terre, et ce

¹ Ou *Aërocoraces*, suivant quelques éditions. Ce dernier nom signifie *corbeaux aériens* ; l'autre pourrait signifier *qui danse la cordace en l'air*. La cordace est une espèce de danse satyrique et bacchique.

² Allusion à la blessure de Philoctète.

³ La voie Lactée.

fut sans doute à l'occasion de quelque événement semblable, arrivé autrefois dans les cieux, qu'Homère nous dit que Jupiter avait fait pleuvoir du sang à la mort de Sarpédon ¹.

Au retour de la poursuite des fuyards, nous dressâmes deux trophées, l'un sur la toile d'araignée, pour servir de monument à la bravoure de notre infanterie, l'autre sur les nuées, à cause de l'avantage que nous avions remporté en l'air. Comme on les achevait, les coureurs vinrent annoncer que l'on voyait paraître les Néphélocentaures, dont Phaëton aurait eu grand besoin au commencement du combat ; bientôt ils nous joignirent, et nous vîmes le spectacle le plus étrange, des monstres moitié hommes, moitié chevaux ; leur grandeur est telle que l'homme égale la moitié du colosse de Rhodes ², et le cheval, un gros vaisseau marchand. Leur nombre était si considérable que je n'ai pas voulu l'écrire, de peur qu'on ne refusât de me croire : ils étaient commandés par le sagittaire du Zodiaque ; lorsqu'ils se furent aperçus de la défaite de leurs alliés, ils envoyèrent dire à Phaëton qu'il revînt à la charge ; et s'étant eux-mêmes rangés en bataille, ils tombèrent vivement sur les soldats de la Lune, auxquels l'ardeur de la poursuite avait fait quitter leurs rangs, et qui s'étaient dispersés çà et là, occupés à dépouiller les morts. Ils les renversèrent, et poursuivant le roi jusque dans la ville, ils lui tuèrent la meilleure partie de ses vautours, arrachèrent les trophées et parcoururent toute la plaine qu'avaient tissée les araignées. Deux de mes compagnons et moi nous fûmes faits prisonniers ; Phaëton, dans ce moment, arriva ; les ennemis érigèrent de nouveaux trophées et nous conduisirent le même jour dans l'empire du Soleil, les mains attachées derrière le dos avec une patte d'araignée ; ils ne jugèrent pas à propos d'assiéger la ville : mais retournant sur leurs pas, ils construisirent au milieu des airs une double muraille faite de nuées, laquelle empêchait les rayons du Soleil de parvenir jusqu'à la Lune ; en sorte que cet astre demeura dans une éclipse totale, et couvert d'une nuit continue. Endymion ne pouvant plus supporter un tel malheur, envoya des ambassadeurs supplier Phaëton de détruire la muraille, et de ne pas le laisser vivre ainsi dans l'obscurité ; il se soumit à lui payer un tribut, à ne plus prendre les armes contre lui, offrit en outre d'être son allié, et de lui donner des otages. Phaëton assembla deux fois son conseil ; dans la pre-

¹ *Iliade*, liv. XVI, v. 459.

² Il avait, selon Strabon. soixante-dix coudées.

mière délibération, les vainqueurs ne voulurent entendre à aucun accommodement et persistèrent dans leur ressentiment, mais à la seconde ils changèrent d'avis ; la paix et l'alliance fut acceptée aux conditions suivantes 1°. que les habitants du Soleil raserait la muraille, et ne feraient plus d'irruptions dans la Lune ; 2°. que les prisonniers seraient rendus moyennant une rançon ; 3°. que les habitants de la Lune laisseraient les autres astres gouverner selon leurs lois, qu'ils ne porteraient plus les armes contre les habitants du Soleil, mais que les deux peuples feraient ensemble une ligue offensive et défensive ; 4°. que le roi de la Lune paierait pour tribut, à celui du Soleil, dix mille amphores de rosée, et lui donnerait pour otage pareil nombre de ses sujets ; que la colonie qu'on devait envoyer dans l'étoile du jour, serait formée en commun par ceux qui voudraient en être. Ce traité fut gravé sur une colonne d'ambre dressée dans les airs, aux confins des deux empires, et le serment fait du côté des habitants du Soleil par *Pyronide*, *Thérîte* et *Phlogius* ¹ ; et du côté des habitants de la Lune, par *Nyctor*, *Ménius* et *Polylampe*. Ainsi la paix fut conclue, le mur fut démoli et l'on nous mit en liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons accoururent au devant de nous, nous embrassèrent les larmes aux yeux. Endymion, charmé de nous revoir, nous engagea à rester auprès de lui et à nous établir dans sa colonie ; il me promit même de me donner son fils en mariage (car il n'y a pas de femmes dans ce pays) ; mais je ne me laissai point aller à ces offres, et je le priai de nous faire reconduire sur la mer. Quand il vit que rien ne pouvait ébranler notre résolution, il nous régala pendant sept jours, et nous congédia.

Il faut cependant vous raconter les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai remarquées pendant mon séjour dans la Lune. Premièrement, ce ne sont point les femmes qui perpétuent l'espèce, ce sont les hommes ; on ne se sert que de mâles pour les mariages, le nom de femme y est même inconnu ; un jeune homme peut être épousé jusqu'à vingt-cinq ans, après cet âge il en épouse ² quelque autre à son tour. Ce n'est point dans le ventre qu'ils portent les enfants, mais dans

¹ Ces noms s'ignifient *igné, d'ete, flamboyant*, et les trois autres, *nocturnes, de mois et très brillant*.

² Il ya dans ceci un jeu de mots entre γαμεῖν, et γαμεῖται dont l'un est actif et l'autre passif, et de plus une plaisanterie qui consiste en ce qu'on ne dit point en grec. *qu'une femme épouse mais qu'elle est épousée*.

le mollet de la jambe ; et lorsqu'ils ont conçu, leur jambe devient enflée ; au terme où ils doivent accoucher, ils se font une incision au mollet : on en retire un enfant mort ; mais on le rend bientôt à la vie en l'exposant au grand air, la bouche ouverte. C'est sans doute de cette grosseur singulière que les Grecs ont tiré leur mot *gastrocnémie* ¹ ; mais j'ai quelque chose de bien plus fort à raconter. Il y a dans ce pays une race d'hommes appelés Dendrites : voici comme ils naissent. Un homme se coupe le testicule droit, le plante en terre, il en naît un grand arbre charnu, semblable à un priape, il a des rameaux, des feuilles et des fruits qui sont des glands d'une coudée de longueur ; quand ils sont mûrs, on moissonne ces fruits, et en les ouvrant on en tire des hommes : mais ceux-ci n'ont point de parties naturelles, ils s'en appliquent quand ils le veulent ; les uns en ont d'ivoire, les pauvres se contentent d'en porter de bois, et ils remplissent avec cela toutes les fonctions du mariage.

Dans ce pays, quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse, il ne meurt point, il se sublime ², s'évapore en fumée ; tous les habitants se nourrissent de la même manière. Assis en cercle, comme autour d'une table, ils mangent des grenouilles volantes, rôties sur des charbons. La campagne est remplie de ces grenouilles : ils avalent à longs traits de la fumée qui s'exhale de leur rôti : voilà comme ils se régalent. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase, et dont ils expriment une espèce d'humidité semblable à la rosée. Les habitants de la Lune n'ont pas de besoins naturels à satisfaire, car ils ne sont pas percés comme nous ³.

Chez eux, les chauves passent pour les plus beaux, et ils ont en horreur ceux qui sont chevelus : bien différents des habitants des comètes, chez qui une belle chevelure est une grande beauté. Je tiens cette particularité de quelques-uns d'entre eux qui voyageaient dans la Lune, et qui m'ont donné des détails très curieux sur leurs mœurs. La barbe des peuples de la Lune leur croît un peu au-dessus des genoux. Leurs pieds n'ont point d'ongles et n'ont qu'un seul doigt. Il leur croît au-dessus des fesses une espèce de chou long, semblable à une queue, il est toujours vert et ne se brise jamais, quand même un

¹ *Mollet*, proprement, *ventre de la jambe*.

² Plaisanterie sur la manière dont mourut Empédocle.

³ Lucien ajoute quelques mots que Belin de Balu traduit en latin : *Concubini pueri non prebent in clunibus, sed in poplitibus, ibi enim perforati sunt*.

homme tomberait sur le dos ; de leur nez découle un miel fort âcre, et pour se disposer au travail ou à la lutte, ils se frottent le corps avec une espèce de lait mêlé de miel, qui se caille et fait du fromage ; ils expriment de l'œil une huile épaisse et grasse, qui répand une odeur aussi agréable que le meilleur parfum. Le pays est planté de vignes très fertiles en eau, et les grains de raisins ressemblent à la grêle, en sorte qu'il faut croire que quand il grêle ici bas, c'est que le vent agite les vignes de la Lune, et égraine les grappes. Ces peuples se servent encore de leur ventre comme d'une poche, ils y mettent tout ce dont ils ont besoin ; car il s'ouvre et se ferme à volonté. On n'y voit ni intestins ni foie ; mais il est velu intérieurement, en sorte que les enfants s'y cachent quand ils ont froid. L'habillement des riches est de verre, étoffe très moelleuse ; celui des pauvres est un tissu de cuivre ; ce métal est fort commun en ce pays, et les habitants, en le mouillant avec de l'eau, le travaillent comme de la laine. Quant à leurs yeux, en vérité, je n'ose dire comment ils sont faits, la chose est si incroyable, que je crains de passer pour un menteur. Je hasarderai cependant de dire que leurs yeux sont amovibles ; qu'ils les ôtent à volonté et les mettent dans leur poche, jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir. Alors ils les remettent à leur place ; et lorsque quelqu'un a perdu les siens, il peut emprunter ceux d'un autre et s'en servir. Il y a même des gens qui en font magasin, et ceux-là passent pour très riches. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, excepté celles des hommes nés d'un gland, qui les ont de bois.

Je vis une bien plus grande merveille dans le palais du roi. C'était un grand miroir suspendu au-dessus d'un puits assez peu profond. En descendant dans le puits, on entendait tout ce qui se disait sur la terre, et en regardant dans le miroir, on y voyait toutes les villes et tous les peuples comme si l'on était au milieu d'eux. J'y vis ma patrie et tous mes amis. Je ne sais s'ils me virent, je n'oserais l'assurer ; mais si quelqu'un refuse de me croire, il verra, quand il y aura été, que je ne suis pas un menteur.

Cependant nous primes congé du roi et de sa cour, et nous remîmes à la voile. Endymion me fit présent de deux tuniques de verre, de cinq robes de cuivre et d'une armure complète d'écosSES de pois chiches ; mais j'ai laissé toutes ces curiosités dans la baleine. Il nous donna pour escorte mille Hippogypes qui nous accompagnèrent l'espace de cinq cents stades. Nous parcourûmes beaucoup de pays sans nous arrêter

nulle part : cependant la curiosité et le besoin d'eau nous firent aborder à l'étoile du jour où était la nouvelle colonie. De là nous dirigeâmes notre route vers le Zodiaque, et laissant le soleil à gauche, nous naviguâmes presque à fleur de terre sans néanmoins pouvoir y descendre : le vent était contraire, et s'opposait à nos désirs, qu'excitait encore plus la vue d'une contrée fertile, couverte de bocages, arrosée de mille ruisseaux, et qui semblait nous promettre un séjour fortuné. Les Néphélocentaures à la solde de Phaéton nous aperçurent, et volèrent à tire d'aile sur notre vaisseau. Il y avait déjà quelque temps que nous avions renvoyé notre escorte, et nous avions quelque inquiétude ; mais ils se retirèrent aussitôt que nous leur eûmes fait connaître le dernier traité de paix. Nous voguâmes ensuite une nuit et un jour, et vers le soir nous commençons à nous approcher beaucoup de la terre ; enfin nous arrivâmes à la ville des Lampes. Cette ville, située à l'extrémité du Zodiaque, est entre les Hyades et les Pléiades. A notre descente, nous n'y trouvâmes point d'hommes, mais des Lampes¹ qui se promenaient sur le port ou dans la place publique. Il y en avait de petites qui semblaient être la populace ; et un petit nombre de grandes qui jetaient au loin un éclat lumineux, et annonçaient assez les riches. Elles avaient chacune leur maison, ou plutôt leur lanterne, chacune un nom, comme les hommes. Nous les entendîmes même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrirent l'hospitalité ; mais nous ne voulûmes point l'accepter, de crainte de quelque surprise ; aucun de nous ne fut assez hardi pour souper avec elles, et y passer la nuit. Au milieu de la ville est un palais dans lequel le chef de l'état rend la justice. Il cite les Lampes, ses sujettes, à son tribunal, en les appelant par leur nom. Celle qui refuse d'obéir est traitée comme déserteur, et condamnée à mort. Or, pour les faire mourir, on les éteint. Nous nous rendîmes au palais pour voir ce que l'on y faisait, et nous entendîmes plusieurs Lampes qui cherchaient à se justifier, et exposaient les raisons pour lesquelles elles se rendaient si tard à l'audience. Je reconnus parmi elles la lampe de ma maison. Je lui parlai, et lui demandai des nouvelles de ma famille ; elle satisfit à toutes mes questions. Après avoir passé la nuit dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain, et faisant route

¹ Il semble que ceci est une allusion plaisante à la fête des lampes, que les Égyptiens célébraient à Saïs et dans toute l'Égypte, en l'honneur de Minerve et dont Hérodote donne la description.

dans la région des nuées, nous découvrîmes la ville de Néphélococcygie. Nous admirâmes sa magnificence ; mais nous n'y descendîmes point, le vent contraire nous en empêcha. Coronus, fils de Cottyphion, en était roi. Je me rappelai alors ce qu'en dit Aristophane, ce poète grave et véridique, qui mérite à tant d'égards la foi de ses lecteurs ¹. Trois jours après nous vîmes très distinctement l'océan, mais nous n'aperçûmes d'autres terres que celles qui sont dans les airs ; déjà même elles commençaient à prendre une couleur de feu, et paraissaient lumineuses. La quatrième journée, vers midi, le vent qui soufflait mollement cessa tout à coup et nous laissa descendre sur la mer. A peine nous eûmes touché l'onde salée, que nous fîmes éclater nos transports de joie. Nous nous livrâmes au plaisir de la table. La mer était calme, et le temps serein, nous nous jetâmes dans l'eau pour nous baigner. Hélas ! la prospérité qui suit l'infortune, nous présage souvent de plus grands malheurs. Il y avait deux jours que notre vaisseau voguait paisiblement sur l'océan. Le troisième, au lever du soleil, nous voyons paraître tout à coup des monstres marins et des baleines ; il y en avait une quantité prodigieuse : mais une surtout qui surpassait toutes les autres en grosseur, était longue de cinq cent mille stades. Elle nageait la gueule ouverte et était couverte d'écume ; ses mouvements agitaient au loin la mer ; ses dents nous parurent plus grosses que les Priapes qui sont dans nos jardins, aussi blanches que l'ivoire, et non moins aiguës que des pieux. A ce spectacle effrayant, nous nous disons le dernier adieu, nous nous embrassons tendrement, n'attendant plus que la mort. Déjà le monstre est près de nous. Il nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Heureusement que nous coulâmes par l'intervalle de ses dents avant qu'il eut refermé la gueule, sans quoi nous étions écrasés. Dans le premier instant l'obscurité profonde où nous étions plongés, nous empêchait de rien voir ; mais ensuite la baleine ayant ouvert la gueule, nous connûmes toute l'énormité du monstre. Il était si large et si haut, qu'il aurait pu

¹ Aristophane, comédie des *Oiseaux*, donne le nom de Néphélococcygie à la ville que les oiseaux se proposent de bâtir ; il donne la description de cette ville, dont les remparts sont si larges, qu'on pourrait aisément y promener deux chars attelés de chevaux aussi gros que celui de Troie ; ensuite il fait une énumération de tous les oiseaux qui travaillent à construire cette ville. Les grues taillent les pierres, les cigognes les polissent avec leur bec, les pélicans servent de charpentiers, et taillent les portes de la ville. Voir la traduction que nous avons publiée à la même librairie.

contenir aisément une ville habitée par dix mille hommes. Au milieu de ses entrailles on voyait un amas de poissons et de monstres marins qu'il avait dévorés, des mâts de vaisseaux, des ancres, des ossements humains, des ballots, et plus loin une terre et des montagnes, dont j'attribuai la formation à la quantité prodigieuse de limon qu'il avalait, et qui s'était amassé dans ses entrailles. Cette terre était plantée d'arbres de différentes espèces, et produisait des légumes ; on eût dit qu'elle était cultivée : son circuit me parut de deux cents stades. La forêt était peuplée d'oiseaux marins. Les poules d'eau et les alcyons y faisaient leurs nids dans les arbres¹. Le premier effet de notre captivité fut de nous faire verser un torrent de larmes. Cependant je rappelai mon courage, et réveillant plusieurs de mes compagnons, nous étayâmes notre vaisseau, nous battîmes le briquet, en un instant le feu s'alluma, et le souper fut préparé. Nous nous régâlâmes de poissons de toute espèce, dont nous avions une ample provision. Il nous restait encore de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain, à notre réveil, la baleine ouvrant la gueule nous permit de voir clair ; nous découvrîmes tantôt des montagnes, tantôt le ciel, et le plus souvent des îles. Nous sentions, aux grands mouvements du monstre, qu'il parcourait presque toute la mer. Accoutumés enfin à notre triste séjour, je pris avec moi sept de mes plus braves compagnons, et résolu de reconnaître le pays, je m'avançai dans la forêt. Lorsque je fus parvenu à la distance de cinq stades, je trouvai un petit temple, dont l'inscription m'apprit qu'il était dédié à Neptune ; un peu plus loin je découvris plusieurs tombeaux surmontés de colonnes, et tout près de là une source d'une eau fraîche et limpide. Alors j'entendis aboyer un chien, et j'aperçus au loin de la fumée. Je ne doutai plus qu'il n'y eût en cet endroit quelque métairie, en conséquence nous hâtons le pas, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travaillaient avec beaucoup d'ardeur à cultiver la plate-bande d'un jardin, et à diriger l'eau de la source. Saisis à la fois et de joie et de crainte, nous nous arrêtons. Les deux autres, à notre aspect, sont également surpris, et personne n'ose rompre le silence. Enfin le vieillard nous parle en ces termes : « Qui êtes-vous, étrangers, des divinités de la mer, ou d'infortunés mortels qui auraient éprouvé un malheur pareil au mien ? Pour nous, malheureux humains, nous habitons

Les alcyons ne font leurs nids que sur les bords de la mer

autrefois la terre, et nous vivons à présent dans les flots, enfermés dans un monstre qui nous promène à son gré. Nous ressemblons à des gens qui sont morts, et cependant je crois que nous vivons encore. — Notre sort est le même, lui répondis-je; arrivés depuis peu dans ce pays, avant-hier nous fûmes avalés avec notre navire. La curiosité a guidé nos pas dans cette forêt qui nous a paru fort épaisse. Sans doute qu'un dieu nous a conduits en ces lieux, pour que nous ayons la consolation de vous y voir, et d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui soyons emprisonnés dans les entrailles du monstre. Racontez-moi cependant par quelle infortune vous avez été contraints de descendre dans ce séjour. — Vous le saurez, me répondit le vieillard; mais ce ne sera pas avant que vous ayez reçu les présents accoutumés de l'hospitalité. » A ces mots il nous prend par la main, et nous conduit à sa demeure, espèce de cabane qu'il s'était construite, et dans laquelle il avait disposé des lits. Il nous servit des légumes, des fruits et du poisson, nous versa du vin; et quand nous fûmes rassasiés, il nous pria de lui faire le récit de nos aventures: je lui racontai donc toute notre histoire, la tempête, mon arrivée à l'île des vignes, ma navigation aérienne, la guerre de Phaéton, jusqu'à notre engloutissement. Ce récit lui causa beaucoup d'étonnement; et pour nous faire part à son tour de ses aventures, il nous dit: « Etrangers, Cypre est ma patrie; je m'étais embarqué avec mon fils que vous voyez et plusieurs de mes concitoyens pour aller faire le commerce en Italie. Notre vaisseau dont vous avez dû voir les débris dans le gosier de la baleine, était chargé de diverses marchandises. La navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur de la Sicile; mais un vent violent s'étant élevé nous chassa de ce parage, et nous transporta en trois jours dans l'Océan. Ce fut là que nous rencontrâmes la baleine qui engloutit tout notre équipage: nos compagnons périrent en cette occasion, et nous échappâmes seuls au danger. Notre premier soin fut de leur donner la sépulture; nous élevâmes ensuite un temple à Neptune. Nous vivons ici de légumes que nous cultivons, de poissons et de fruits, la forêt est assez grande, comme vous le voyez: elle contient des vignes qui produisent d'excellent vin. Vous avez vu sans doute une fontaine dont l'eau est fraîche et limpide? Nous nous sommes fait un lit de feuilles: nous allumons de grands feux: la chasse nous procure des oiseaux et la pêche des poissons que nous prenons vivants. Près des ouïes de ce monstre, il y a un grand étang salé qui peut avoir

vingt stades de tour, et dans lequel nous nous baignons, quand cela nous plaît : il nourrit une infinité de poissons de toute espèce. J'ai fait moi-même une petite barque, à l'aide de laquelle nous allons les pêcher. Voici la vingt-septième année qui s'écoule depuis notre engloutissement. Notre condition serait encore assez supportable, si nous n'avions des voisins, dont la férocité et les mœurs barbares rendent la société dangereuse. — Eh, quoi ! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres gens que nous ? — Et beaucoup, me répondit-il, tous inhospitaliers, et d'un aspect effroyable. A l'extrémité occidentale de la forêt habitent les *Taricanes*¹ : ce peuple a des yeux d'anguille et un visage d'écrevisse. Du reste, hardi, belliqueux, il ne se nourrit que de chair crue. Les *Tritonomen-dètes*² occupent la partie orientale ; ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture, tout le reste est d'un chat. Leur caractère est un peu moins féroce que celui des autres. A gauche sont les *Carcinochires*³ et les *Thynocéphales*⁴, alliés et amis depuis longtemps. Le milieu des terres est occupé par les *Pagourades*⁵ et les *Psittopodes*⁶ ; ils sont expérimentés à la guerre et très légers à la course. Le côté de l'orient, qui est voisin de la gueule du monstre, est désert, à cause des fréquentes inondations ; et moi j'occupe ce petit canton, au moyen d'un tribut de cinq cents huîtres que je paie tous les ans aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut songer aux moyens de combattre ces peuples, et d'assurer ici notre subsistance. — Quel est leur nombre, lui dis-je ? — Il me répondit qu'ils étaient plus de mille. « Et de quelles armes se servent-ils ? — D'aucunes, si non d'arêtes de poissons. — Cela étant, lui dis-je, nous ne risquons rien à les attaquer ; si nous parvenons à les vaincre, nous vivrons désormais en sûreté. » Cet avis fut approuvé, et nous regagnâmes notre vaisseau pour y faire tous les préparatifs nécessaires. Le refus du tribut devait être le prétexte de la guerre. Déjà le temps de le payer était venu : on avait envoyé des ambassadeurs pour le recevoir ; le vieillard leur répondit avec hauteur, et les chassa. Les Psittopodes et les Pagourades, apprenant cette insulte, entrèrent en fureur contre Scintharus (c'est

¹ C'est-à-dire : qui vivent de salaisons.

² Mot formé de *monstre marin* et de *bouc*.

³ A *main* de *cancer*.

⁴ A *tête* de *thon*.

⁵ A *queue* épaisse.

⁶ A *pieds* de *perroquet*.

ainsi que s'appelait notre hôte), et peu de jours après ils marchèrent contre lui. Nous avions prévu leur irruption ; nous les attendîmes de pied ferme ; pendant la nuit , nous avions placé en embuscade vingt-cinq de nos gens ; ils avaient ordre de ne point se découvrir que les ennemis ne fussent passés, afin de les prendre en queue. Ils le firent, et donnant à propos sur leur arrière-garde, ils la taillèrent en pièces. Cependant nous marchâmes à la rencontre des Barbares, au nombre de vingt-cinq. Scintharus et son fils avaient aussi pris les armes : on en vint aux mains, le combat fut long et opiniâtre ; mais nous renversâmes les ennemis et les poursuivîmes vivement jusqu'à leurs cavernes. Ils laissèrent sur la place soixante-dix des leurs. Nous ne perdîmes qu'un de nos compagnons, et le pilote qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arête de mulet. Nous employâmes à ce combat un jour et une nuit ; et nous dressâmes sur le champ de bataille un trophée fait de l'épine du dos d'un dauphin. Le lendemain les autres peuples ayant appris la défaite des Psittopodes, se présentèrent à nous en ordre de bataille. Les Taricanes, commandés par Pelamus, formaient l'aile droite, les Thynocéphales la gauche ; le centre était occupé par les Carcinochires. Les Tritonomendètes n'avaient point voulu prendre de parti, et gardaient la neutralité. La rencontre se fit près du temple de Neptune. Nous les attaquâmes en poussant de grands cris, qui retentirent dans la concavité de la baleine. Nous eûmes d'autant moins de peine à les défaire, qu'ils étaient sans armes ; nous les poursuivîmes jusque dans la forêt, et nous restâmes maîtres de toute la contrée. Quelque temps après ils nous envoyèrent des hérauts pour nous demander la permission d'ensevelir leurs morts et faire des propositions d'amitié ; mais nous ne voulûmes faire aucun pacte avec eux. Le lendemain étant entrés sur leur territoire, nous les taillâmes presque tous en pièces. Les seuls Tritonomendètes furent épargnés. Mais quand ils virent de quelle manière nous traitions les autres, ils s'échappèrent à travers les ouïes de la baleine, et se jetèrent dans la mer. Devenus par leur retraite, paisibles possesseurs du pays, nous l'habitâmes sans aucune inquiétude. La chasse, les exercices, la culture des vignes, la récolte des fruits, nous occupaient tour à tour, et nous ressemblions à des gens, qui, se voyant enfermés dans une vaste prison, sans espoir d'en sortir, se livrent à toutes sortes de plaisirs pour faire diversion à leurs chagrins.

Pendant un an et huit mois, nous vécûmes de cette manière.

Le cinquième jour du neuvième mois, au second baillement de la baleine, (car il est bon de savoir qu'elle ouvrait la gueule une fois à toutes les heures du jour, en sorte que nous conjecturions par là quelle heure il pouvait être) ; au second baillement, dis-je, des cris, accompagnés d'un bruit épouvantable, se firent entendre tout à coup. Il semblait qu'on exhortait des rameurs à bien faire leur devoir. Surpris, comme l'on peut penser, nous nous glissâmes, en rampant, vers la gueule de la baleine en nous tenant dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes le spectacle le plus étonnant. Je n'avais jamais été témoin d'une chose aussi extraordinaire. C'étaient des géants d'un demi-stade de hauteur, qui voguaient sur de grandes îles, comme sur des trirèmes. On refusera peut-être de me croire ; mais cela ne m'empêchera pas de le dire. Les îles avaient beaucoup plus de longueur que de hauteur, et leur circuit était d'environ cent stades. Elles étaient montées chacune par vingt-huit de ces géants. Les uns assis derrière les bords de l'île ramaient avec de grands cyprès garnis de toutes leurs branches : derrière, et comme à la poupe, un pilote se tenait debout ; monté sur une colline, il tenait à la main un gouvernail d'airain long d'un stade : du côté de la proue, quarante guerriers tout couverts de leurs armes se préparaient à combattre ; ils ressemblaient parfaitement à des hommes, à la chevelure près. La leur était de feu, et jetait une flamme continuelle, en sorte qu'ils n'avaient point besoin de casque. Au lieu de voiles, chaque île avait au milieu d'elle une épaisse forêt. Le vent qui y soufflait, la gonflait et conduisait le navire partout où voulait le pilote. Les rameurs avaient un chef qui les excitait ; ils ramaient avec effort, comme on a coutume, pour faire avancer les gros vaisseaux. D'abord nous n'en vîmes que deux ou trois, ensuite il en parut plus de six cents, qui se séparant en deux bandes, se livrèrent un combat terrible : un grand nombre venant à se choquer, leurs proues se fracassèrent, beaucoup d'autres s'ouvrirent et coulèrent à fond. Plusieurs de ces îles s'avancèrent dans la mêlée, et y combattirent vigoureusement. Elles ne se détachaient pas facilement ; car les guerriers qui occupaient la proue déployaient de part et d'autre tout leur courage : ils ne faisaient point de prisonniers, tous étaient mis à mort. Au lieu de grapins, ils se lançaient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui s'embarassant dans la forêt, arrêtaient un vaisseau ; ils combattaient à coup d'écailles d'huîtres, dont une seule aurait rempli un char, et avec des éponges dont la grandeur

aurait couvert un arpent. Les uns étaient commandés par Aëolocentaure; les autres avaient à leur tête Thalassopotès. Les cris des combattants m'ont appris le nom de leurs chefs et le sujet de leur querelle. Thalassopotès¹ avait enlevé plusieurs troupeaux de dauphins à Aëolocentaure qui voulait se venger de ce brigandage : aussi fut-il vainqueur ; il coula à fond plus de cent cinquante des îles ennemies, et se rendit maître de trois, et de tous ceux qui les montaient. Les autres s'enfuirent la poupe fracassée. Les vainqueurs les poursuivirent, et le soir ils revinrent pour recueillir les débris de leur flotte. Ils avaient perdu plus de quatre-vingts de leurs îles qui avaient été coulées à fond. Ils dressèrent ensuite sur la tête de la baleine un trophée auquel ils suspendirent un des vaisseaux ennemis, qui leur servit à attacher leurs cordages et à jeter l'ancre ; leurs ancres étaient de cristal, d'une grandeur et d'une force prodigieuse. Le lendemain ils firent un sacrifice d'action de grâce sur le dos de la baleine, enterrèrent leurs morts, et se rembarquèrent joyeux et chantant des hymnes de victoire. Voilà tout ce qui se passa au combat des îles.

LIVRE SECOND

Depuis ce moment, la vie que nous menions dans la baleine, me devint insupportable ; ce séjour m'était odieux, et je résolus de chercher tous les moyens d'en sortir. D'abord, nous pensâmes qu'il suffirait, pour nous échapper, de faire un large trou dans le côté droit du monstre : en conséquence, nous commençâmes à creuser ; mais après avoir poussé notre fouille jusqu'à la profondeur de cinq stades, nous fûmes obligés d'y renoncer. Nous prîmes une autre résolution ; c'était de mettre le feu à la forêt ; cet incendie devait faire mourir la baleine, et dans ce cas, il nous était facile de nous échapper de cette prison. Nous commençâmes, en conséquence, à embrâser les parties voisines de la queue : pendant sept jours et autant de nuits, la baleine parut insensible à cette chaleur extrême ; mais le huitième et le neuvième, nous nous aperçûmes qu'elle était malade ; elle ouvrait la gueule avec moins de vivacité, et la fermait sur le champ : le dixième et le onzième jour, elle se mourait, déjà même elle sentait mauvais : le douzième jour,

¹ Qui boit la mer.

nous nous aperçûmes, un peu tard, que si on ne lui mettait promptement un baillon, pour l'empêcher de fermer la gueule tout à fait, nous courrions risque de ne pouvoir trouver aucune issue, et de périr, suffoqués par l'odeur fétide de ce cadavre : en sorte que pour étayer ses mâchoires, nous dressons de grosses poutres ; ensuite nous préparons notre vaisseau, nous faisons une ample provision d'eau et de munitions de toute espèce, nous choisissons Scintharus pour notre pilote. Le lendemain la baleine étant morte, nous tirons notre vaisseau, nous le faisons passer à travers les dents du monstre, et par le moyen d'un cable attaché à ces mêmes dents, nous le descendons doucement dans la mer ; alors nous montons sur le dos de la baleine, et nous offrons un sacrifice à Neptune, auprès du trophée. Le calme qui régnait, nous obligea même d'y passer trois jours ; le quatrième, nous nous mîmes en mer. Alors nous rencontrâmes les corps de ceux qui avaient péri dans le combat naval ; notre vaisseau les choquait de temps en temps et nous admirions leur taille immense. Après une navigation de quelques jours, secondée par un beau temps, le vent du nord se mit tout à coup à souffler avec violence ; et il survint un si grand froid, que toute la mer en fut gelée jusqu'à la profondeur de quatre cents orgyes ; en sorte que nous pûmes descendre de notre navire et courir sur la glace : mais comme le vent se soutenait toujours, et devenait de plus en plus insupportable, nous prîmes le parti, d'après le conseil de Scintharus, de creuser dans la glace une grande caverne : nous y passâmes trente jours allumant du feu, et vivant de poissons. Pour les avoir, il suffisait de fouiller. Cependant, comme les provisions commençaient à nous manquer, nous regagnâmes notre navire, et après l'avoir arraché du milieu des glaces, nous déployâmes la voile, et commençâmes à voguer doucement, et à glisser comme sur des patins : mais, cinq jours après, la chaleur revint, la glace se fondit, et rendit l'eau à son premier état.

Nous avions déjà couru à peu près trois cents stades, lorsque nous fûmes portés sur une petite île déserte. Nous y fîmes de l'eau qui commençait à nous manquer, et nous tuâmes, à coup de flèches, deux taureaux sauvages. Ces animaux n'ont point les cornes plantées sur la tête, mais au-dessous des yeux, ainsi que le voulait Momus. Bientôt après nous tombâmes dans une mer, qui n'était plus d'eau, mais de lait, et au milieu de laquelle s'élevait une île blanche, remplie de vignes : cette île était un grand fromage, bien pris ; nous le sûmes par

la suite, car nous en mangeâmes : elle peut avoir vingt-cinq stades de circonférence. Ses vignes étaient chargées de grappes ; mais au lieu de vin, on n'en exprimait que du lait. Au milieu de l'île on avait construit un temple, dédié, comme le portait l'inscription, à la Néréide Galatée ¹ : tout le temps que nous demeurâmes dans cette île, la terre même nous servit de nourriture, et le lait des grappes de boisson. On nous dit que Tyro ², fille de Salmonée, était reine de ce pays : ce fut la récompense qu'elle reçut de Neptune, lorsque ce dieu la quitta.

Notre séjour dans cette île ne fut que de cinq jours ; le sixième nous levâmes l'ancre ; le vent soufflait faiblement et les flots étaient un peu agités. Le huitième jour nous n'étions plus dans un océan de lait, la mer avait repris sa saumure et sa couleur bleue. Nous aperçûmes alors une foule d'hommes qui couraient sur l'onde ; ils nous ressemblaient en tout, et par le corps et par la taille ; il n'y avait de différence que dans leurs pieds, qui étaient de liège ; pour cette raison, ces hommes s'appelaient Phallopodes. Nous étions fort étonnés de voir qu'au lieu d'enfoncer, ils se soutenaient sur l'eau et voyageaient sans aucune crainte. Quelques-uns nous abordèrent, nous saluèrent en grec, et nous dirent qu'ils allaient à Liège, leur patrie. Ils nous accompagnèrent pendant quelque temps, en marchant auprès de notre vaisseau ; mais ensuite ils prirent une autre route et s'éloignèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Bientôt nous découvrîmes plusieurs îles, dont la plus voisine était celle de Liège, où ces voyageurs se hâtaient de retourner. C'est une ville flottante, bâtie sur un grand morceau de liège de forme ronde. Sur la droite, on apercevait cinq autres villes, grandes et bien bâties, desquelles s'élevait un feu continu. En face de notre vaisseau, à cinq cents stades de distance, nous découvrîmes une autre île assez large, dont les bords avaient peu d'élévation ; nous nous en approchâmes, et aussitôt nous sentîmes que l'air était parfumé d'une odeur douce et suave, semblable à celle qu'exhale l'Arabie heureuse, suivant l'historien Hérodote. C'était un mélange délicieux de rose, de narcisse, d'hyacinthe, de lis, de myrte, de laurier et de fleur de vigne, dont nos sens étaient réjouis : et le plaisir que nous causait cette odeur agréable, nous fit espérer qu'après tant de fatigues, nous allions enfin jouir d'un heureux sort. En approchant nous vîmes que l'île

¹ Ce nom signifie *de lait*.

² Tyro signifie *l'omage*.

offrait de tous côtés des ports vastes et tranquilles, qu'elle était arrosée par des rivières, dont les eaux limpides descendaient tranquillement dans la mer. Des prairies et des bois s'offraient à notre vue, remplis d'oiseaux mélodieux, dont les uns chantaient le long des rivages, tandis que d'autres, perchés sur des branches, faisaient résonner les bois de leurs concerts : un air pur et léger environnait cette île ? le souffle agréable des Zéphyrs agitait doucement le feuillage des arbres et en tirait des sons flatteurs, semblables aux soupirs d'une flûte ¹. A cette musique se mêlait le bruit de plusieurs voix ; mais ce bruit n'avait rien de tumultueux ; il ressemblait à celui qu'on entend dans les festins, lorsqu'aux chants de la cithare et aux sons de la flûte les convives mêlent leurs louanges et leurs applaudissements.

Enchantés de tous ces objets, nous résolûmes de relâcher, nous entrâmes dans le port, et nous descendîmes du vaisseau, où nous laissâmes, pour le garder, Scintharus et deux de nos compagnons. Comme nous marchions à travers une prairie émaillée de fleurs, nous rencontrâmes des gardes, qui nous enchaînèrent avec des guirlandes de roses (ils n'ont point de plus forts liens), et nous conduisirent vers le chef de la contrée. Durant le chemin, ils nous apprirent que nous étions dans l'île des Bienheureux, gouvernée par le Crétois Rhadamanthe. Déjà nous étions arrivés à son tribunal : notre cause fut placée la quatrième. La première qui fut jugée avant la nôtre, était celle d'Ajax, fils de Télamon ; il s'agissait de savoir s'il serait reçu en la compagnie des héros ; son accusateur alléguait que, dans un accès de fureur, il s'était donné la mort à lui-même. Après bien des discours, tenus de part et d'autre, Rhadamanthe décida qu'on lui ferait boire de l'ellébore, et qu'on le remettrait entre les mains d'Hippocrate, médecin de Cos, pour que celui-ci le guérît de sa folie, après quoi il pourrait être admis au banquet. La seconde était une question d'amour ; Thésée et Ménélas se disputaient la possession d'Ilélène, et chacun d'eux voulait être son époux ; mais Rhadamanthe prononça en faveur de Ménélas, à cause des travaux et des dangers auxquels son hymen l'avait exposé. D'ailleurs Thésée ne pouvait manquer de femmes, il avait l'Amazone et les filles de Minos. La prééminence fut le sujet de la troisième cause qui divisait Alexandre, fils de Philippe, et

¹ Le texte paraît corrompu en cet endroit.

Annibal le Carthaginois ¹ : le pas fut accordé à Alexandre, et on lui éleva un trône auprès de l'ancien Cyrus, roi de Perse.

Notre tour vint enfin, et l'on nous fit approcher du tribunal. Rhadamanthe nous demanda pour quelle raison, étant encore en vie, nous étions venus en ces lieux sacrés : alors nous lui racontâmes nos aventures ; il nous ordonna de nous retirer à l'écart, et délibéra longtemps sur notre affaire avec les autres juges. Ils sont en grand nombre, et parmi eux est Aristide l'Athénien, surnommé le Juste. Enfin il prononça son arrêt : il portait que nous subirions après notre mort la peine due à notre curiosité et à notre voyage indiscret ; mais que pour le présent, il nous serait permis de rester un certain temps dans l'île, de partager les plaisirs et la société des héros ; mais que ce temps expiré, nous serions obligés de nous en aller. Le terme de notre séjour n'était que de sept mois. A peine Rhadamanthe eut-il cessé de parler, que les guirlandes dont nous étions enchaînés tombèrent d'elles-mêmes : nous fûmes libres, et l'on nous conduisit dans la ville et au banquet des Bienheureux. Cette ville est toute d'or, ses murailles sont d'émeraude, elle a sept portes faites d'un seul morceau de cannelle ; ses rues sont pavées d'ivoire. Tous les dieux y ont des temples bâtis de pierre de Béryle, et sur leurs autels, formés d'une seule améthyste, on immole des hécatombes entières. Un fleuve de myrrhe promène ses flots limpides autour de la ville : il a cent coudées royales de largeur, et sa profondeur est telle, qu'on peut aisément y naviguer. Les bains de ce pays sont de vastes édifices de cristal, on n'y brûle que du cinnamome ; et au lieu d'eau, les bassins sont remplis de rosée chaude. Les bienheureux portent pour vêtement des toiles d'araignées, teintes de pourpre ; du reste ils n'ont point de corps, on ne peut les toucher, et ils n'offrent aux yeux qu'une forme et une apparence : cependant ils ne laissent pas que de se tenir debout, de marcher, de réfléchir, de parler. On ne peut les comparer qu'à une âme dégagée de la matière, et revêtue de l'effigie du corps. Il faut les toucher pour être convaincu qu'ils n'ont rien de corporel : ce sont des ombres vivantes, qui ne sont point noires. On ne vieillit point dans ces lieux ; et l'on y conserve l'âge que l'on avait en entrant. Jamais il n'y fait nuit ² : le jour n'est pas non plus fort éclatant ; mais on y jouit

¹ Sujet du douzième Dialogue des Morts.

² Lucien, suivant le scholiaste, se moque ici de ce qu'Antonius Diogène avait écrit de l'île de Thulé (l'Islande), qu'il n'y avait point de nuit un jour

d'un crépuscule continu, semblable à celui qui précède l'aurore, et qui annonce le lever du soleil. On ne connaît qu'une saison dans cette île; un printemps éternel y règne toute l'année, et le Zéphyr est le seul vent qui ose y souffler. La campagne est émaillée de fleurs de toute espèce, ombragée de bois touffus et délicieux; les vignes s'y chargent de fruit douze fois l'année, une fois chaque mois, et les arbres fruitiers, les pêchers, les pommiers, produisent treize fois, et offrent une double récolte pendant le mois qui est consacré à Minos. Au lieu de froment, les épis portent des pains qui ont la forme de champignons. Autour de la ville, on trouve trois cent soixante-cinq sources d'eau, autant de miel, cinq cents de myrrhe, mais celles-ci sont plus petites, sept fleuves de lait, et huit de vin.

Le banquet se tient hors de la ville, dans une plaine qu'ils appellent Champ-Elysée. C'est une prairie délicieuse, environnée d'un bois épais, dont le feuillage ombrage les convives couchés sur des lits semés de fleurs. Les vents sont les ministres du festin: mais ils ne versent point à boire; ce soin est superflu, de grands arbres, d'un fin cristal, rangés autour du banquet, portent des fruits qui servent de coupes. Il y en a de toute forme et de toute grandeur. Chaque convive, en se mettant à table, cueille un ou deux de ces fruits, il le pose devant lui, et ce vase se remplit aussitôt de vin; telle est leur manière de boire. Au lieu des couronnes que l'on porte dans les festins, les rossignols et les autres oiseaux répandent, en chantant, sur la tête des convives, des fleurs qu'ils ont cueillies avec leur bec dans la prairie voisine. A l'égard des parfums, des nuées épaisses, formées de l'exhalaison des fontaines de myrrhe, sont suspendues au-dessus de la salle, et doucement pressées par les vents, elles se résolvent en une pluie fine comme la rosée du matin.

Pendant le repas, ces ombres fortunées charment leur loisir avec de la musique et des chansons. On y chante principalement les vers d'Homère. Ce poète est dans le séjour de la félicité, et partage le banquet des Bienheureux, placés au-dessus d'Ulysse. On exécute aussi des chœurs de danse, formés par de jeunes garçons et de jeunes filles; ces chœurs sont conduits et chantés par Eunomus de Locres, Arion de Lesbos, Anacréon et Stésichore. J'ai vu ce dernier dans l'île fortunée, il avait fait sa

L'année - ce qui est vrai : on y voit le soleil se coucher et se lever sur le champ le 21 juin.

paix avec Hélène. Quand ces musiciens ont cessé de chanter, ce premier chœur est suivi d'un second, composé de cygnes, d'hirondelles, de rossignols, et les arbres conduits par les vents, les accompagnent en jouant de la flûte.

Ce qui contribue le plus au plaisir qu'on goûte en ce banquet, c'est qu'on y trouve deux fontaines charmantes ; les Ris et la Gaieté jaillissent de l'une, et de l'autre coule la Volupté. Chaque convive, avant de se mettre à table, boit à ces deux sources, et passe le reste de la journée dans la joie et dans les plaisirs.

Parlons à présent des grands hommes que j'ai vus dans cette île. Tous les demi-dieux y étaient, ainsi que les héros qui portèrent les armes devant Troie, à l'exception du Locrien Ajax ; on prétend même qu'il est précipité dans le séjour des impies ¹. Je vis encore parmi les Bienheureux, les deux Cyrus, le Scythe Anacharsis, le Thrace Zalmoxis, le roi Numa, Lycurgue le Lacédémonien, Phocion et Tellus, ces deux vertueux Athéniens, les sept Sages, excepté Périandre ². J'y vis aussi Socrate, fils de Sophronisque, qui passait le temps à babiller avec Nestor et Palamède ; il avait sans cesse autour de lui une foule de beaux jeunes gens, Hyacinthe de Lacédémone, Narcisse de Thespies, Hylas et plusieurs autres. Il me sembla qu'il était amoureux d'Hyacinthe, du moins c'était à lui qu'il adressait le plus souvent ses arguments convaincants. On me dit que Rhadamanthe se plaignait beaucoup de lui, qu'il l'avait même menacé plus d'une fois de le chasser de l'île, s'il ne cessait son bavardage, et ne quittait son ironie pendant le festin. Platon est le seul philosophe qui ne soit point en ces lieux. Il habite, dit-on, la république qu'il s'est formée, et dans laquelle il vit suivant ses propres lois. A l'égard d'Aristippe et d'Épicure, on leur défère les premiers honneurs à cause de la douceur et des grâces de leur caractère, et parce qu'il sont de joyeux convives. Ésope le Phrygien se trouve là aussi ; il sert aux autres de bouffon. Diogène de Sinope a tellement changé de mœurs, qu'il a épousé la courtisane Laïs, et que souvent échauffé par l'ivresse, il quitte sa place pour danser, et faire toutes les folies qu'inspire le vin. Aucun stoïcien n'est admis dans ce séjour heureux. On prétend qu'ils

¹ Il se moquait des Dieux ; il avait violé Cassandre, et fut tué par Minerve, qui lança sur lui la foudre de son père, comme le dit Virgile. *Énéide*, liv. I.

² Parce qu'il s'était érigé en tyran de sa patrie.

sont encore occupés à gravir le sommet escarpé qu'habite la vertu. On nous dit aussi que Chrysippe n'obtiendrait l'entrée de cette île, que lorsqu'il se serait purgé une quatrième fois avec de l'ellébore. Les Académiciens ne demanderaient pas mieux que d'y venir, mais ils *s'abstiennent* encore et *considèrent* ; car ils n'ont pas la *perception* que cette île soit réellement telle qu'on le dit ; d'ailleurs ils redoutent, je pense, le jugement de Rhadamanthe, eux qui détruisent toute espèce de jugement. On assure que plusieurs d'entre eux se sont mis en devoir de suivre ceux qui venaient ici ; mais que leur lenteur les empêche d'arriver, ou que faute de *comprendre*, parvenus au milieu de la route, ils étaient retournés sur leurs pas.

Tels étaient les principaux convives qui assistaient à ce banquet. De tous les héros, c'est Achille auquel on rend les plus grands honneurs ; après lui Thésée tient le second rang. Voici maintenant quelle est leur façon de penser sur l'amour et sur les plaisirs de Vénus. Ils se livrent publiquement et sans craindre les témoins, aux plus vives caresses ; le sexe importe peu, aucune inclination n'est réputée honteuse. Il n'y avait que le seul Socrate qui assurait avec serment, que c'était par les motifs les plus purs qu'il recherchait la compagnie des jeunes gens. On l'accusait, il est vrai, d'être parjure ; Hyacinthe et Narcisse en convenaient ; mais pour lui il le niait toujours. Dans cette île bienheureuse, toutes les femmes sont communes, personne n'est jaloux de son voisin, et les habitants sont tous en cela de parfaits platoniciens. Les jeunes gens accordent tout ce qu'on leur demande, et à qui le veut, sans jamais rien refuser.

Nous n'avions pas encore passé deux ou trois jours dans ce pays, que j'abordai le poète Homère ; et comme nous avions tous deux du loisir, je lui fis différentes questions ; entre autres, je lui demandai de quel pays il était : « C'est encore aujourd'hui, lui dis-je, une question fort indécise. Les uns prétendent que tu es de Chio, d'autres de Smyrne, et la plus grande partie pense que Colophon est ta patrie. — Ils l'ignorent absolument, me répondit-il, car je suis de Babylone. Mes concitoyens m'appelaient Tigraue et non pas Homère. Ce nom me fut donné chez les Grecs, auxquels je fus remis en otage, et c'est par allusion à cette circonstance, qu'ils m'ont ainsi nommé. » Je lui demandai ensuite ce qu'il fallait penser des vers qu'on avait rejetés de se éditions, et s'il les avait réellement écrits. Il me dit qu'ils étaient tous de lui. Je ne pus alors

m'empêcher de blâmer la fausse délicatesse d'Aristarque et de Zénodote. Quand il eut pleinement satisfait ma curiosité sur ce point, je lui demandai pour quelle raison il avait commencé l'un de ses poèmes par la colère d'Achille. « C'est, me dit-il, que cette idée s'est présentée la première à mon esprit, et je ne l'ai point fait à dessein. » Ensuite je le priai de me dire s'il avait composé son *Odyssée* avant l'*Illiade*, comme plusieurs le prétendent. Il me répondit que non. A l'égard de sa cécité, et de ce qu'on en raconte, je sus ce que j'en devais croire : il y voyait fort bien, et je n'eus pas besoin de lui faire là-dessus aucune question. J'eus encore avec lui plusieurs autres conversations : et quand je voyais qu'il n'avait rien à faire, j'en profitais pour m'éclaircir de quelque doute. Il me répondait toujours avec une complaisance infinie, surtout depuis le procès qu'il avait gagné contre Thersite. Celui-ci lui avait intenté une accusation pour cause d'injures, fondée sur ce que dans l'*Illiade* il charge ce soldat de ridicule ; mais Ulysse plaida la cause de son poète, et Homère fut déclaré absous. A peu près à cette époque nous vîmes arriver Pythagore, qui, après avoir subi sept métamorphoses, avoir animé tour à tour autant de corps différents, venait enfin de terminer les périodes que chaque âme doit remplir. Son côté droit était tout d'or ¹. On le jugea digne de vivre parmi les Bienheureux ; mais on était incertain de quel nom il faudrait l'appeler, si on le nommerait Pythagore ou Euphorbe. Peu de temps après vint Empédocle tout rôti, le corps couvert de pustules et de brûlures ; il ne fut pas admis dans l'île, malgré ses vives supplications.

Bientôt arriva le temps auquel ils célèbrent les Thanatusies ² : il y eut à cette occasion des jeux publics que présidèrent Achille et Thésée. Comme il serait trop long de rapporter tout ce qui s'y passa ; je dirai en général que Carus ³, descendant d'Hercule, remporta le prix de la lutte, et vainquit Ulysse qui lui disputait la couronne. Arius l'Egyptien, dont le tombeau est à Corinthe, et Épéus combattirent au pugilat et s'en tirèrent tous deux avec un honneur égal. On n'a point institué de prix pour le pancrace ⁴ ; à l'égard de la course, je ne me rap-

¹ Allusion à sa cuisse d'or.

² C'est-à-dire, la fête des Morts.

³ On ignore quel est ce Carus ; son nom ne paraît point dans la liste des athlètes olympiques ; aussi les commentateurs croient que ce mot est corrompu, et qu'il faut lire *Caprus* ou *Caranus*, auteur de la race des rois de Macédoine.

⁴ Sans doute parce que ce genre de combat est trop cruel : c'était la réunion

pelle plus quel fut le vainqueur. Les poètes disputèrent aussi le prix de leur art. Homère l'emportait de beaucoup sur les autres ; cependant ce fut Hésiode que l'on couronna ¹. Les prix de tous les combats sont des couronnes de plumes de paon.

Les jeux à peine finis, la nouvelle se répandit que les scélérats échappés du séjour des impies, et à leurs supplices, avaient rompu leurs fers, renversé leur garde, et menaçaient d'envahir l'île fortunée. On disait même que Phalaris d'Agri-gente, Busiris l'Egyptien, Diomède de Thrace, Scirhon et Pityocampe, marchaient à la tête des révoltés. Dès qu'il en fut instruit, Rhadamanthe rangea les héros en bataille sur le rivage ; ils étaient commandés par Achille, Thésée et Ajax, fils de Télamon, déjà guéri de sa folie. On en vint bientôt aux mains, les héros remportèrent une pleine victoire ; elle fut due, en grande partie, aux exploits d'Achille. Socrate, placé à l'aile droite, fit aussi des prodiges de valeur, et surpassa tout ce qu'il avait fait de son vivant, à la journée de Délion ² ; à l'approche des ennemis, loin de prendre la fuite, il ne changea pas même de visage. Aussi on lui donna par la suite pour prix de sa valeur un grand jardin, situé dans le faubourg de la ville. Il y assembla plusieurs de ses amis pour faire la conversation, et ce lieu s'appelle aujourd'hui l'*Académie des morts*. Cependant les vaincus furent faits prisonniers, et après les avoir chargés de fers, on les renvoya dans le Tartare, pour y subir une punition encore plus terrible. Homère immortalisa ce combat par un poème ; il me le remit à mon départ, afin de l'emporter à mes concitoyens, mais je l'ai perdu par une suite fâcheuse des malheurs que j'ai éprouvés. Il commençait, je crois, par ce vers :

Muse, raconte-moi le combat des héros ³.

En réjouissance de cette victoire, on fit cuire des fèves, (c'est l'usage du pays) : on la célébra par un repas et par une superbe fête ; mais Pythagore ne voulut point y prendre part, il se tint seul à l'écart, et ne voulut point manger à cause de l'aversion qu'il a pour les fèves.

de la lutte et du pugilat : il exigeait toute la force du corps, ce qui le fit nommer *Pancrace*.

¹ Allusion visible à l'ouvrage intitulé : *Combat d'Homère et d'Hésiode*, dans lequel l'un et l'autre improvisent. Hésiode obtint le prix pour avoir fait l'éloge de la paix et des biens qu'elle procure.

² Voyez Platon, *Banquet*.

A la lettre : *des héros morts* ; ce qu'il aurait fallu pouvoir exprimer, car c'est dans ce dernier mot que consiste la plaisanterie.

Déjà six mois s'étaient écoulés, nous étions au mineu du septième, lorsqu'un événement imprévu hâta la fin de notre félicité. Cinyre, fils de Scintarus, jeune homme d'une belle figure et d'une taille avantageuse, était depuis quelque temps très amoureux d'Hélène, qui, de son côté, laissait entrevoir la passion la plus vive pour ce jeune étranger. Souvent pendant le banquet, ils se faisaient réciproquement des signes de tête, buvaient à la santé l'un de l'autre, et se levaient de table pour aller tête à tête s'égarer dans les bois. La violence de son amour, et la difficulté de le satisfaire firent concevoir à Cinyre le projet d'enlever Hélène ; il eut peu de peine à l'y faire consentir. En conséquence ils résolurent d'aller se réfugier dans quelque une des îles voisines, soit à Liège, soit à Fromage. Ils s'étaient depuis longtemps associés pour complices trois de nos compagnons les plus déterminés. Mais Cinyre s'était bien gardé d'en rien dire à son père ; il se doutait bien que celui-ci s'opposerait à ses desseins. Comme ils l'avaient conçu, ils accomplirent leur projet, et quand la nuit fut venue (j'étais alors absent et je dormais dans la salle du banquet où le sommeil m'avait surpris) ; ils emmènent Hélène avec eux, se hâtent de lever l'ancre et de pousser au large. Cependant, vers le milieu de la nuit, Ménélas se réveille, il s'aperçoit que sa femme a déserté la couche nuptiale, aussitôt il se lève en poussant de grands cris, il va trouver son frère, et se rend avec lui au palais de Rhadamanthe. A la pointe du jour, les espions vinrent rapporter qu'ils avaient aperçu le vaisseau des ravisseurs déjà fort éloigné. Aussitôt Rhadamanthe fait monter cinquante héros sur un navire, fait d'un seul morceau d'asphodèle, et leur ordonne d'aller à la poursuite des fugitifs. Ils partent à l'instant, et font une si grande diligence, que vers le milieu du jour il les atteignent au moment où ils entraient déjà dans l'océan de lait, et étaient sur le point d'échapper. Les héros les arrêtent, et remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses, ils les ramènent au port. Hélène pleurait, rougissait de confusion, et se couvrait le visage. Rhadamanthe interrogea Cinyre et ses complices, pour savoir si quelque autre n'avait point trempé dans son crime ; ils répondirent qu'ils étaient les seuls coupables ; alors Rhadamanthe les condamna à être relégués dans le séjour des impies, pour y être suspendus par les parties honteuses, après avoir été préalablement fouettés avec de la mauve ¹. On rendit en même temps un

¹ Supplice des adultères à Athènes.

décret, par lequel il nous fut enjoint de vider l'île au plus vite, attendu que le temps fixé pour notre séjour était expiré, on ne nous accorda que le jour suivant. Quel fut mon chagrin ! Je versai des larmes, quand je songeai à la félicité que j'allais quitter, pour m'exposer sur mer à de nouvelles courses et à de nouveaux dangers. Les Bienheureux me consolèrent cependant, en me disant que je reviendrais les voir sous peu d'années ; et ils me montraient la place qui m'était destinée par la suite, auprès des hommes les plus distingués par leur mérite. Avant de partir j'allai trouver Rhadamanthe, je le suppliai avec les plus vives instances de m'apprendre le sort qui m'était réservé, et de m'enseigner la route que je devais suivre. Il me dit que je reverrais ma patrie ; mais après de longues erreurs, et des dangers multipliés. Jamais il ne voulut déterminer le temps de mon retour ; et me montrant plusieurs îles (on en voyait cinq, et une sixième plus éloignée qui se perdait dans l'horizon) : « Tu vois, me dit-il, ces îles d'où s'élève une flamme continuelle, c'est le séjour des impies. Plus loin est la ville des Songes, après on trouve l'île de Calypso ; mais tu ne peux encore la découvrir. Quand tu auras passé ces îles, tu aborderas à un vaste continent, l'antipode de celui que tu habiteras. Là tu éprouveras une foule d'aventures, tu traverseras divers pays, tu voyageras chez des hommes sauvages ; enfin longtemps après tu reviendras dans l'autre hémisphère. » Il ne m'en dit pas davantage. En achevant ces mots, il arrache de terre une racine de mauve, me la présente, et m'ordonne d'invoquer cette plante dans les dangers les plus pressants. « Surtout, ajouta-t-il, je te conseille de ne jamais remuer le feu avec l'épée, de ne point manger de pois chiches, de ne point t'approcher d'un jeune homme qui aurait plus de dix-huit ans ; si tu observes tous ces préceptes, tu peux espérer de revenir un jour dans notre île. » De ce moment je fis tous les préparatifs nécessaires pour me remettre en mer ; à l'heure du festin j'allai me mettre à table avec ces hommes fortunés. Le lendemain j'abordai le poète Homère, et le priai de me donner une inscription ; il la fit : j'élevai aussitôt une colonne de béryle sur le port, et j'y gravai ces vers :

Lucien, favorisé par les dieux immortels,
 Est descendu vivant dans l'île fortunée ;
 Il en a partagé l'heureuse destinée,
 Et retourne joyeux aux foyers paternels.

Nous restâmes encore ce jour-là ; le lendemain nous nous

remîmes en mer. Les héros nous accompagnèrent jusqu'au port ; et Ulysse s'approchant de moi, me remit à l'insu de Pénélope, une lettre pour Calypso. Rhadamanthe nous donna pour conducteur le pilote Nauplias, afin que si nous étions portés sur les îles voisines, personne ne nous arrêât. A peine nous sortions de cet atmosphère embaumé qui environne l'île heureuse, que nous fûmes saisis d'une odeur insupportable de bitume et de soufre, de poix et de chairs brûlées, qui exhalaient une fumée infecte. L'air était obscurci d'une vapeur noire et ténébreuse qui retombait en une rosée bitumineuse. On entendait un bruit effrayant, des claquements de fouets, des cris et des gémissements. Nous ne nous arrêtâmes point à ces îles : une seule tenta notre curiosité, nous y descendîmes et nous la trouvâmes bordée de précipices, dépouillée de verdure ; elle était hérissée de pierres et de rochers ; on n'y voit point d'arbres, on n'y trouve point d'eau. Néanmoins en nous glissant le long des précipices, nous montâmes par un chemin hérissé de ronces et d'épines ; et après avoir traversé une campagne affreuse, nous parvînmes à une enceinte, et aux lieux où l'on punit les scélérats. La nature du sol en cet endroit a quelque chose d'effrayant. Il produit des épées et des pointes de fer. Il est environné de trois fleuves, dont l'un ne roule qu'une bourbe épaisse ; l'autre est de sang, et le troisième de feu. Celui-ci est situé dans l'intérieur de l'île ; son étendue est immense, et l'on ne saurait le traverser ; ses flots sont toujours agités comme ceux de la mer. Il contient un grand nombre de poissons, dont les uns ressemblent à des tisons enflammés, d'autres à des charbons ardents ; on les appelle *Lychnisques*. On ne peut pénétrer en ces lieux que par une seule entrée étroite, et qui passe à travers les fleuves. Elle est gardée par Timon l'Athénien. Comme nous étions conduits par Nauplias, il nous laissa passer. Alors nous vîmes les scélérats au milieu des supplices. Il y avait parmi eux une foule de rois et de particuliers. Nous vîmes le malheureux Cynire suffoqué par la fumée, et suspendu par les parties naturelles. Nos conducteurs nous apprenaient les actions atroces que ces criminels avaient commises pendant leur vie, et les causes de leur punition. Les supplices les plus terribles étaient réservés aux menteurs, et aux écrivains qui se sont plu à débiter des fables. Parmi eux étaient Ctésias de Cnide, Hérodote et plusieurs autres. En les voyant, je me flattai d'avoir un jour un plus heureux sort, attendu que je n'ai jamais écrit de mensonges volontaires.

Bientôt ne pouvant plus supporter ce spectacle effrayant, nous retournâmes à notre vaisseau où je pris congé de Nauplias, après l'avoir embrassé. Un instant après nous découvrîmes assez près de nous l'île des Songes, enveloppée d'une obscurité qui permettait à peine de la distinguer. Semblable aux songes mêmes, elle fuyait à mesure qu'on s'approchait d'elle. Enfin nous la joignîmes, et étant entrés dans un port, qu'on appelle *le port du sommeil*, auprès duquel sont situées les portes d'ivoire et le temple d'Alectryon ¹, sur le soir, nous descendîmes à terre. Quand nous eûmes passé la porte, nous vîmes une foule de Songes de couleurs et de formes très variées. Mais je veux avant tout vous faire un peu la description de cette ville, dont aucun écrivain n'a parlé avant moi ; car ce que Homère en dit ² est peu considérable, et n'est nullement exact. Elle est entièrement environnée d'une forêt sombre, dont les arbres sont de grands pavots et des mandragores ³. Une foule de chauves-souris y voltigent sans cesse ; c'est le seul oiseau qui se trouve dans l'île. Près de la ville coule un fleuve que les habitants appellent Nyctiporos ⁴, formé par deux sources qui jaillissent près des portes. Le nom de ces fontaines est Négrétos ⁵, et Pannuchie. L'enceinte de la ville est une muraille fort élevée, de couleur changeante et semblable à celle de l'Iris. Elle n'a pas seulement deux portes, comme le dit Homère ; elle en a quatre : deux regardent la plaine ; l'une est de fer, l'autre d'argile ; c'est par elles que sortent, dit-on, les songes effrayants, ensanglantés et cruels. Les deux autres portes sont situées près du port, et voisines de la mer. L'une est de corne, et l'autre d'ivoire ; ce fut par cette dernière que nous entrâmes. On trouve à droite le temple de la Nuit. Cette divinité est le principal objet du culte des habitants ; ils honorent également Alectryon, dont le temple est situé près du port. A gauche est le palais du Sommeil, roi de la contrée : il gouverne par le ministère de deux satrapes, Taraxion fils de Matéogène ⁶ et Ploutoclès, fils de Phantasion. Au milieu de la place publique, il y a une source que l'on appelle Caréotis, et non loin de cette source on voit deux temples,

¹ Ce nom signifie *coq*.

² *Odyssée*, liv. IX, v. 562.

³ Plantes narcotiques.

⁴ *Qui coule la nuit*.

⁵ *Qui ne s'éveille point, qui dure toute la nuit*.

⁶ Ce nom signifie *vertige enfanté par une vaine illusion*, et le suivant, *riche glorieux*.

celui du Mensonge et celui de la Vérité ; ils ont chacun un sanctuaire, dans lequel on rend des oracles. Antiphon y préside : il est tout à la fois prophète et interprète des Songes ; c'est une fort belle charge, dont le Sommeil l'a honoré. La nature et la forme des Songes sont extrêmement variées : les uns sont grands, beaux et agréables ; d'autres sont petits, d'un aspect hideux : ceux-ci paraissent d'or ; ceux-là n'ont qu'un extérieur pauvre et misérable : quelques-uns portent des ailes ; d'autres vont à quatre pattes. On en voit qui sont parés comme pour une pompe triomphale ; ils sont destinés aux rois et aux dieux. Je reconnus parmi la foule quelques-uns de ces songes que j'avais vus autrefois dans ma patrie ; ils nous abordèrent, et nous donnant le bonjour, comme à gens de leur connaissance, ils nous prirent même par la main, nous endormirent et nous régalerent avec une magnificence et une politesse sans exemple ; enfin, ils nous firent la plus belle réception, nous promirent de nous faire rois ou satrapes : quelques-uns nous transportèrent dans notre patrie, nous montrèrent nos parents et nos amis, et nous ramenèrent le même jour.

Nous avions déjà passé dans cette île trente jours et autant de nuits, bercés par le Sommeil, au milieu des festins, lorsque soudain un grand coup de tonnerre vint nous réveiller. Nous nous levons avec précipitation, nous chargeons notre vaisseau de vivres, et nous levons l'ancre. En moins de trois jours nous arrivâmes à l'île d'Ogygie : nous y descendîmes. La première chose que je fis, fut d'ouvrir la lettre d'Ulysse, où je trouvai ces mots :

« ULYSSE A CALYPSO.

« Vous saurez que, lorsque je vous quittai, et me remis en mer sur le petit vaisseau que je m'étais construit, je fis naufrage à peu de distance de votre île. A peine Leucothoé put-elle me sauver et me transporter dans l'île des Phéaciens, qui m'ont reconduit dans ma patrie. J'y ai trouvé ma femme entourée d'une foule de prétendants qui mangeaient mon bien, et se divertissaient à mes dépens ; je les ai tués tous, et j'ai fini par l'être moi-même par Télégon, ce fils que j'avais eu de Circé. Je suis à présent dans l'île des Bienheureux, où je me repens bien d'avoir quitté la vie agréable que je menais auprès de vous, et d'avoir dédaigné l'immortalité que vous m'avez offerte. A la première occasion, je m'échappe de l'île, et je vais vous trouver. »

Voilà ce que contenait cette lettre, et quelques recommanda-

tions pour nous. A quelque distance du rivage, je trouvai la grotte de Calypso telle qu'Homère la décrit, et la déesse occupée à filer de la laine. Je lui remis la lettre; elle ne l'eut pas plus tôt lue qu'elle versa un torrent de larmes : après quoi elle nous invita à nous reposer chez elle, et nous traita avec magnificence. Pendant le repas elle s'informa beaucoup d'Ulysse et de Pénélope : elle me demanda si cette femme était aussi belle et aussi sage qu'Ulysse s'en était vanté. Je répondis à ses questions tout ce que je crus le plus capable de lui plaire. Le soir étant venu, nous retournâmes à notre vaisseau pour y prendre du repos.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre, le vent soufflait avec violence, et nous essuyâmes une terrible tempête qui dura deux jours. Le troisième nous arrivâmes chez les Colôcynthopirates. Ce sont des hommes sauvages qui vivent de rapines, et exercent la piraterie dans les îles voisines. Pour vaisseaux ils se servent de grandes citrouilles de six coudées de longueur; ils les vident quand elles sont sèches, ils en ôtent la pulpe et les pepins, et mettent ensuite ces citrouilles à flot. Leurs mâts sont de grands roseaux, et au lieu de voile, ils emploient les feuilles même de la citrouille : ils coururent sur nous, et nous attaquant avec deux navires, dont l'équipage était complet, ils firent en même temps une décharge de graines de citrouille; ces graines leur servent de pierres; plusieurs de nos compagnons en furent blessés. Cependant le combat se soutint avec égalité jusqu'au milieu du jour. Alors nous vîmes arriver derrière les Colocynthopirates, une flotte qui faisait force de voiles et de rames, et c'était celle des Caryonautes. Ces deux peuples sont ennemis, du moins nous eûmes lieu de le penser; car aussitôt que les premiers s'aperçurent de l'approche des autres, ils nous quittèrent pour aller les combattre. Nous en profitâmes pour déployer notre voile et prendre la fuite, laissant les deux flottes aux prises. Il était aisé de voir que la victoire resterait aux Caryonautes; ils étaient bien plus nombreux, et avaient cinq vaisseaux d'équipage complet : d'ailleurs la construction de ces vaisseaux était bien plus solide; ils étaient faits de coquilles de noix coupées par la moitié et vidées, chaque moitié de noix avait quinze orgyes de longueur. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'ils nous eussent perdus de vue, nous songâmes à panser les blessés, et nous ne quittâmes point les armes du reste du jour, de peur de quelque surprise.

Le soleil n'était point encore couché, que nous vîmes une

vingtaine d'hommes s'avancer vers nous des îles voisines. Ils étaient montés sur des dauphins : c'étaient encore des pirates. Ces dauphins paraissaient être des montures fort commodes, ils se cabraient et hennissaient comme des chevaux. Quand ces pirates furent près de nous, ils nous attaquèrent en nous lançant des os de sèches et des yeux de cancre; mais ils ne tinrent pas à la première décharge que nous fîmes de nos flèches et de nos javelots : ils furent blessés pour la plupart, et regagnèrent promptement l'île voisine. Vers le milieu de la nuit, par le plus beau calme, nous donnâmes, sans nous en apercevoir, sur un nid d'alcyon, d'une grandeur immense, puisqu'il avait soixante stades ou environ de circonférence. Il y avait dans ce nid un alcyon d'une taille aussi énorme, et qui flottait en couvant ses œufs : à notre abord il s'envola, et le vent que firent ses ailes, pensa faire couler notre navire à fond. En s'éloignant, il poussait des gémissements, et faisait entendre une voix plaintive. Le jour étant venu, nous descendîmes dans le nid ; nous le considérâmes, il ressemblait à un grand radeau, et était construit avec des arbres entrelacés : il contenait cinq cents œufs, plus gros chacun qu'un tonneau de Chio. On apercevait les petits sous la coquille, ils commençaient déjà à croasser. Nous cassâmes un de ces œufs à coups de hache, nous en fîmes sortir le petit, qui n'avait point encore de plumes, et qui déjà surpassait vingt vautours en grosseur.

Nous remontâmes sur le vaisseau, et nous quittâmes le nid. Nous n'en étions pas encore éloignés de deux cents stades, que des prodiges étonnants se manifestèrent à nos yeux : l'oie qui servait de chénisque¹ à la proue de notre vaisseau, se mit tout à coup à battre des ailes et à crier. Les cheveux repoussèrent subitement à Scintharus, notre pilote, qui était chauve; et ce qu'il y a de plus incroyable, le mât de notre vaisseau poussa de la verdure, produisit des branches, dont l'extrémité se chargea de fruits; c'étaient des figues et des raisins, qui n'étaient pas encore mûrs. A ce spectacle, nous fûmes saisis, comme on peut croire, de trouble et d'étonnement : nous priâmes tous les dieux de détourner ce que ces prodiges pouvaient annoncer de funeste. A peine avions-nous fait un trajet de cinq cents stades, que nous découvrons une vaste forêt de pins et de cyprès : nous crûmes que c'était un conti-

¹ Le chénisque est la partie antérieure du vaisseau sur laquelle on sculptait le plus souvent une oie.

nent ; mais nous nous trompions. La mer en cet endroit n'avait point de fond, et les arbres sans avoir de racines étaient plantés dans l'onde ; ils s'y tenaient immobiles et droits, flottant au gré des eaux. Nous nous en approchâmes, et quand nous connûmes l'état des lieux, nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras, sur ce que nous devions faire. Il était impossible de naviguer entre les arbres ; ils étaient trop serrés et se touchaient de toutes parts. Il n'était guère facile de retourner sur nos pas : je montai sur un des arbres les plus élevés, pour examiner ce qu'il pouvait y avoir au delà de la forêt, et je vis qu'elle n'avait que cinquante stades, ou un peu plus, de profondeur, et qu'un nouvel océan s'étendait jusqu'à l'horizon. Alors nous prîmes le parti de hisser notre vaisseau jusqu'au sommet des arbres, de le faire glisser sur le feuillage qui était très touffu, et de gagner ainsi l'autre mer. En conséquence, nous montâmes sur les arbres, et par le moyen d'un cable, nous tirâmes avec bien de la peine notre vaisseau, nous le posâmes sur les branches, et la voile déployée, nous naviguâmes sur les arbres, comme nous l'aurions fait sur la mer. Le vent nous poussait avec beaucoup de vitesse. Je me rappelai, dans cette circonstance, ce vers d'Antimaque¹ :

Tandis qu'ils naviguaient à travers les forêts.

Enfin nous parvîmes à passer celle-ci, et nous arrivâmes à l'endroit où l'eau reprenait son cours. Nous descendîmes notre vaisseau, et nous recommençâmes à voguer sur une mer pure et transparente ; mais notre course fut bientôt interrompue par une ouverture immense que la séparation de l'eau avait formée. Tels sont ces gouffres, que souvent nous voyons s'ouvrir sur la terre, quand elle est agitée par quelques tremblements. Nous nous hâtâmes de ployer la voile, et notre vaisseau s'arrêta ; mais peu s'en était fallu qu'il n'allât se précipiter dans cette ouverture. Nous osâmes y plonger nos regards, et nous découvrimus une profondeur de plus de mille stades, capable d'inspirer l'horreur et l'effroi. Ce qu'il y avait de plus étrange,

¹ Antimaque de Colophon, poète épique, florissait avant Platon. Il avait composé une *Thébaïde* dont Athénée cite quelques vers et des élégies dont parle Plutarque. La réputation d'Antimaque avait été fort obscure jusqu'au temps de l'empereur Adrien, qui donnait à ce poète la préférence sur Homère, et voulait qu'on oubliât celui-ci pour Antimaque ; mais il ne put y réussir, le style lâche et diffus de la *Thébaïde* ne put jamais soutenir le parallèle de l'*Iliade*, et Antimaque fut oublié. Il ne reste de lui que des fragments très courts.

c'est que l'eau partagée, formait de chaque côté une espèce de muraille. En regardant autour de nous, nous aperçûmes à quelque distance un pont formé par l'eau, lequel joignait les deux mers, et leur servait de communication. Nous dirigeâmes notre vaisseau de ce côté, et forçant de rames, nous parvîmes, après bien des peines, à traverser le pont, au moment où nous l'espérions le moins.

Après ce pas difficile, l'océan qui nous reçut dans son sein était calme et tranquille, et nous offrit bientôt une île peu considérable, mais d'un facile abord. Elle était habitée par des hommes sauvages nommés Bucéphales¹, qui avaient le front armé de cornes, et la tête d'un taureau. Tel nos peintres représentent le Minotaure. Nous descendîmes pour y faire de l'eau et rafraîchir nos provisions de bouche, qui commençaient à nous manquer. Les sources étaient à peu de distance du rivage. Du reste, on n'apercevait aucun objet dans la campagne, on entendait seulement des mugissements qui semblaient partir d'un endroit peu éloigné. Persuadés qu'il y avait là quelque troupeau de bœufs, nous nous avançons dans le pays, et nous rencontrons les hommes dont je viens de parler. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à nous poursuivre, et s'emparent de trois de nos compagnons : nous regagnons promptement le rivage, et notre vaisseau ; nous prenons les armes, résolus de venger la mort de nos camarades, nous tombons sur les Bucéphales, qui déjà se partageaient les chairs de leurs prisonniers ; nous les poursuivons malgré leur fuite précipitée, nous en tuons cinquante, et nous en prenons deux vivants. N'ayant pu trouver de vivres, nous retournons au rivage avec nos prisonniers. Plusieurs d'entre nous voulaient les égorger ; mais je ne fus point de cet avis ; je conseillai plutôt de les charger de chaînes et de les garder soigneusement, jusqu'à ce que leurs compatriotes envoyassent des députés pour traiter de leur rançon. Ils ne tardèrent pas à venir la tête penchée, poussant des mugissements plaintifs, comme des suppliants qui viennent demander leur grâce à leurs vainqueurs. Elle leur fut accordée, à condition qu'ils nous donneraient un grand nombre de fromages, des poissons secs, des oignons et quatre cerfs. Ceux de ce pays n'ont que trois jambes, celles de devant se réunissent en une. A ce prix nous rendîmes les prisonniers, et après être demeurés encore un jour dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain.

¹ Il se moque des Cynocéphales de Ctésias.

Déjà l'on voyait paraître des poissons, et les oiseaux qui volaient autour de notre vaisseau nous donnèrent à connaître que nous n'étions pas éloignés de la terre. Bientôt nous aperçûmes des hommes qui naviguaient d'une manière fort extraordinaire. Ils étaient à la fois les navires et les matelots : voici comment. Couchés sur le dos, ils dressent leur membre viril entre leurs jambes, y attachent une voile, et tenant ce mât avec leurs mains, ils le gouvernent et le présentent au vent : d'autres étaient assis sur des morceaux de liège que traînaient des dauphins. Ces navigateurs ne nous firent aucun mal ; ils s'approchèrent amicalement de nous, et paraissaient aussi étonnés de notre manière de naviguer, que nous l'étions de la leur.

Le soir nous abordâmes à une petite île peuplée de femmes ; du moins elles en avaient l'apparence, et parlaient la langue grecque ; elles s'approchèrent de nous, nous saluèrent et nous embrassèrent avec beaucoup de politesse. Elles étaient parées comme des courtisanes, toutes belles et jeunes, et vêtues de tuniques qui pendaient jusqu'à leurs pieds. L'île s'appelait *Cabaluse*, et la ville *Hydamardie* ; ces femmes nous prenant par la main, nous emmenèrent chacun chez elle pour nous donner l'hospitalité. Pour moi, tant de politesse me devint suspecte ; je n'en présageai rien de bon, et considérant avec plus d'attention tout ce qui m'environnait, j'aperçus à terre des crânes et des ossements humains. Je pouvais crier, appeler mes compagnons, courir aux armes, je jugeai plus prudent de n'en rien faire : mais prenant à la main ma racine de mauve ¹, je la suppliai de me dérober aux dangers qui me menaçaient. Un instant après, tandis que mon hôtesse s'occupait à me servir, je m'aperçus que ses jambes n'étaient point celles d'une femme, et qu'elle avait le pied d'un âne. Alors je tire mon épée ², et saisissant cette femme, je la lie par le milieu du corps et l'interroge sur tout ce que je vois. Effrayée de mes menaces, elle me répondit qu'elles étaient des femmes marines appelées *Onoscèles* ³, et qu'elles dévoraient les

¹ Il parodie ce qu'Homère dit d'Ulysse, *Odyssée* ; liv. X, v. 502, qu'il se garantit des charmes de Circé avec la plante que le poète appelle *Moly*, et que Mercure avait donnée au héros.

² Comme Ulysse tira la sienne contre Circé, au moment où elle lui présentait le breuvage enchanté.

³ C'est-à-dire, à jambe d'âne ; c'est une parodie de ce que les poètes disaient d'*Empouse*, spectre horrible, qu'Hécate faisait voir aux malheureux, et que l'on appelait aussi *Onoskelis*, parce qu'elle avait une jambe d'âne.

étrangers qui abordaient chez elles. « Nous commençons, me dit-elle, par les enivrer, nous les engageons ensuite à reposer avec nous, et tandis qu'ils dorment, nous leur donnons la mort. » A peine eus-je entendu ces mots, que laissant là cette femme encore attachée, je montai sur le toit de la maison, j'appelai à grands cris mes camarades ; et dès qu'ils furent assemblés, je leur appris ce que je venais d'entendre ; je les fis entrer dans la maison, et leur montrai les ossements humains. La magicienne, voyant mes compagnons entrer, se changea subitement en eau, et disparut ; moi, pour essayer si ce n'était point quelque prestige, je plongeai mon épée dans cette eau, et je la retirai toute ensanglantée. Aussitôt nous nous hâtâmes de regagner notre navire, et de nous remettre en mer. Le lendemain, aux premiers traits du jour, nous découvrimus un continent, nous pensâmes que ce devait être celui qui est opposé au nôtre ; en conséquence nous l'adorâmes, et après lui avoir adressé notre prière, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. Les uns étaient d'avis d'y descendre pour quelques instants, et de retourner ensuite sur nos pas : d'autres, de laisser notre navire en cet endroit, et de pénétrer dans l'intérieur des terres pour en connaître les habitants. Tandis que nous délibérions, un vent violent s'éleva tout à coup, et poussant notre vaisseau contre le rivage, il le brisa sur les rochers. A peine eûmes-nous le temps de nous sauver à la nage, et d'emporter nos armes, et tout ce que l'on put dérober au naufrage. Telles sont les diverses aventures qui me sont arrivées, avant d'aborder à cette terre, soit sur la mer, soit dans les îles, soit dans ma navigation aérienne, et dans le ventre de la baleine, soit après notre sortie, dans les îles Fortunées, dans celles des Songes, enfin chez les Bucéphales et les Onoscèles. A l'égard des événements que j'ai subis dans cette nouvelle terre, je les raconterai aux livres suivants ¹.

¹ Ou ces livres sont perdus ou jamais Lucien ne les a écrits.

LE MEURTRIER DU TYRAN ¹

ARGUMENT

Un homme monte à la Citadelle, dans le dessein de tuer le Tyran; ne le trouvant pas, il tue son fils, et lui laisse son épée dans le corps. Le Tyran survient, voit son fils mort, et se tue de désespoir avec la même épée. Le meurtrier du fils demande la récompense promise à celui qui tuerait le Tyran.

Citoyens, en un seul jour, j'ai donné la mort à deux tyrans; l'un était déjà avancé en âge, l'autre à la fleur de sa jeunesse, n'en était que plus propre à succéder aux crimes de son père: je viens aujourd'hui vous demander, pour ce double meurtre, une simple récompense. Je suis le seul qui ai su vous défaire, par un seul coup, de deux oppresseurs. J'ai tué le fils avec mon épée et le père par la tendresse qu'il portait à son fils. Le tyran a porté de son vivant, la peine des maux qu'il vous a faits en voyant son fils étendu mort à ses pieds, et il s'est vu forcé de se donner le trépas à lui-même, et de mettre fin à sa tyrannie et à ses jours. Le fils est tombé sous mes coups;

¹ Ce discours et les quatre suivants, sont une imitation de ces déclamations que les rhéteurs et les maîtres d'éloquence faisaient composer à leurs élèves pour les exercer. Le meurtrier du tyran était un sujet célèbre, et sur lequel on s'exerçait fréquemment. Il nous reste encore sous ce titre un discours du sophiste Choricus, disciple du sophiste Procope de Gaza; ce discours de Choricius a été publié par Danssede Villoison, dans le second tome de ses anecdotes. A l'égard de celui de Lucien, il ne paraît pas d'un genre sérieux. Le grand nombre d'antithèses dont il est hérissé, le ton boursoufflé qui règne dans tout ce morceau, prouve assez que c'est une critique fine du genre d'éloquence qui, de son temps, régnait dans les écoles et dans le barreau. Cependant Erasme s'est donné la peine de répondre à Lucien par une déclamation latine.

mais il m'a servi même après sa mort, à accomplir un autre meurtre. Complice, pendant sa vie, des crimes de son père, après sa mort il s'est souillé d'un parricide, autant qu'il fut en son pouvoir.

C'est moi qui vous ai délivrés de la tyrannie, et l'épée qui fut l'instrument de cette belle action, est la mienne. Je n'ai fait que changer l'ordre des meurtres, j'ai pris une route nouvelle pour punir ces scélérats : celui qui était le plus vigoureux, et qui pouvait se défendre, je l'ai tué moi-même : à l'égard du vieillard, j'ai laissé agir mon épée.

Je m'attendais, après un tel service, à voir éclater envers moi votre générosité ; j'espérais que vous multiplieriez le nombre des récompenses, en proportion de celui des victimes que je vous ai immolées, surtout après vous avoir affranchis des maux actuels, et de ceux qui vous menaçaient par la suite, après avoir assuré pour jamais la liberté publique, en ne laissant respirer aucun héritier des crimes du tyran ; cependant je suis exposé, en ce jour, à me voir seul frustré du prix de mon courage, et privé de la récompense promise par les lois mêmes que j'ai conservées. En sorte qu'il semble que mon adversaire, quoi qu'il prétende, soit moins animé par l'intérêt public, qu'affligé de la mort de nos tyrans, et qu'il veuille la venger sur celui qui en est la cause.

Permettez-moi, pour un moment, d'exposer à vos yeux le tableau des maux que nous a causés la tyrannie : vous ne les connaissez que trop, je le sais ; mais en considérant toute leur étendue, vous sentirez mieux l'importance de mes services, et vous éprouverez une plus grande joie, en songeant de quelle servitude vous êtes enfin délivrés. Notre sort ne fut pas, comme celui de la plupart des peuples, de gémir sous une seule tyrannie, de ne subir qu'un seul esclavage ; ce n'était pas aux violences d'un seul maître que nous étions exposés : mais, ce qui n'est jamais arrivé qu'à nous, au lieu d'un tyran, nous en avons deux, et nous étions les malheureuses victimes d'une double scélératesse. Le vieillard, cependant, était bien plus supportable que son fils, moins emporté dans sa colère, moins violent dans ses punitions, moins bouillant dans ses desirs : l'âge ralentissait la vivacité de ses passions, et leur servait de frein. On disait même que c'était malgré lui, ou à l'instigation de son fils, qu'il s'était emparé de l'autorité souveraine ; son caractère ne le portait point à la tyrannie ; mais sa tendresse paternelle, dont il nous a fait connaître tout l'excès, ne lui permettait pas d'avoir d'autres sentiments que ceux de

son fils ; il lui obéissait en tout, osait tous les crimes qu'il lui commandait, punissait ceux qu'il lui ordonnait de punir ; en un mot, il était moins le tyran, que le ministre de la tyrannie, et le satellite des volontés de son fils. Ce jeune homme, il est vrai, cédait à son père les honneurs du trône, et le nom du souverain ; mais lui seul exerçait la puissance, lui seul était le principal tyran. L'autorité du père assurait l'impunité du fils, qui seul recueillait le fruit des crimes qu'il conseillait. C'est lui qui contenait les satellites dans l'obéissance, qui leur faisait faire une garde vigilante ; c'est lui qui écrasait les citoyens sous le poids de la tyrannie, qui effrayait par l'appareil des supplices ceux qui auraient pu dresser des embûches au tyran ; c'est lui qui faisait de nos jeunes gens des eunuques, lui qui outrageait nos épouses ; c'est pour ses plaisirs infâmes, que l'on enlevait nos vierges ; enfin, le meurtre, l'exil, les concussions, les tourments, les violences de toute espèce, étaient l'ouvrage de ce jeune audacieux. Le vieillard se prêtait à ses volontés, partageait ses crimes, applaudissait à ses entreprises. Notre sort n'en était que plus intolérable ; car lorsque les passions emploient, pour se satisfaire, l'autorité souveraine, les crimes qu'elles produisent n'ont bientôt plus de bornes.

Mais le comble de nos maux était de voir que notre servitude, loin de toucher à son terme, semblait devoir être éternelle. La république, à titre d'héritage, allait passer successivement d'un despote aux mains d'un autre, et le peuple tombait en partage à l'héritier du tyran. Nous n'avions plus cette douce espérance qui flatte les autres peuples, et l'on ne pouvait se dire : *Attendons, nos malheurs finiront bientôt, le tyran ne tardera pas à mourir, et nous recouvrerons la liberté.* Aucun espoir semblable ne nous était permis, et l'on voyait l'héritier de la tyrannie, tout prêt à s'emparer de l'autorité suprême. Nos plus braves citoyens n'osaient former un dessein semblable à celui que j'ai eu le courage d'exécuter, tous désespéraient du salut de la liberté. Les tyrans paraissaient invincibles au milieu de la garde redoutable dont ils étaient environnés.

Pour moi, loin de m'effrayer, le péril redoubla mon courage ; je ne balançai point, et sans réfléchir à la difficulté de mon entreprise, je résolus de renverser cette tyrannie qui semblait si bien affermie, et j'osai l'attaquer moi seul. Mais, non, je n'étais pas seul, mon épée me secondait : elle était la compagne de mon entreprise, et c'est avec elle que j'ai tué le tyran. La mort s'offrait à mes yeux, mais pour la braver, il m'a suffi que la liberté publique fût le fruit de mon trépas. J'atta-

que donc la première garde, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à lui faire prendre la fuite. Je tue tout ce qui se présente devant moi ; tout ce qui me résiste est immolé, et je marche droit au principal but de mon entreprise, à l'arc-boutant de la tyrannie, au véritable auteur de tous nos maux. Je le trouve aux portes de la citadelle, il était à la tête de ses gardes. Je l'attaque, il résiste, il se défend avec courage ; mais enfin, je l'étends à mes pieds couvert de blessures.

La tyrannie était détruite, mon dessein était rempli, et par mon courage, tous les citoyens étaient libres. A la vérité le vieillard restait encore, mais seul, sans armes, abandonné de ses soldats, et privé du principal de ses satellites ; il n'était pas digne d'une main courageuse. Je me dis alors, à moi-même : c'en est assez, tout est fait, le succès a couronné mon entreprise ; à quel supplice faut-il à présent condamner celui qui nous reste encore à punir ? Il n'est pas digne de tomber sous mes coups, et mon bras, qui vient de se signaler par la mort d'un jeune homme plein de force et de courage, se souillerait dans le sang de ce lâche vieillard ? Cherchons-lui plutôt un bourreau qui soit digne de lui ; il ne mérite pas de profiter des maux qu'il a causés. Qu'il voie, et que cette vue soit pour lui un supplice, qu'il voie près de lui cette épée, c'est à elle que je recommande ce qui reste à faire. Après avoir ainsi délibéré, je me retire, et comme je l'avais prévu, mon épée fit son devoir, elle tua le tyran, et termina mon entreprise.

Je viens donc vous apporter la liberté ; bannissez toute crainte, et que les lois reprennent leur vigueur. Jouissez du fruit de mon courage ; la citadelle est purgée des scélérats qui l'occupaient, vous n'avez plus de maître, il vous est libre de décerner des honneurs, de rendre la justice, de proposer des décrets conformément aux lois ; votre bonheur est mon ouvrage, c'est l'effet de ma bravoure, et le fruit de la mort de ce jeune homme auquel son père n'a pu survivre. Je vous demande pour ce service, la récompense qui m'est due ; ce n'est ni la cupidité, ni l'avarice qui me font désirer la recevoir, et ce n'est point par des vues intéressées que j'ai servi ma patrie ; mais je veux que ce prix serve à prouver que l'action que j'ai faite, a mérité votre suffrage, et qu'on ne puisse pas me reprocher que mon entreprise était peu glorieuse et ne fut jugée digne d'aucune récompense.

Mon adversaire prétend que je n'ai point de droits à cette récompense, que je n'ai point tué le tyran, que je n'ai rien fait de ce qu'exigeait la loi, et qu'enfin je n'ai pas rempli toutes les

conditions qu'elle m'imposait. Mais je le demande à lui-même : que voulez-vous de plus ? N'ai-je pas résolu la perte du tyran ? Ne suis-je pas monté à la citadelle ? N'ai-je pas tué celui qui s'en était emparé ? N'ai-je pas rendu la liberté au peuple ? Est-il encore quelqu'un qui nous commande ? un maître qui donne des ordres, qui menace ? Quelque coupable m'est-il échappé ? Vous ne pourriez le dire : tout, au contraire, respire ici la paix. Les lois sont conservées, la liberté règne, l'autorité du peuple est affermie, on n'outrage plus nos épouses, nos enfants se promènent sans crainte, nos vierges n'ont rien à redouter pour leur pudeur, et la ville célèbre par des fêtes cette félicité publique. Mais quel en est l'auteur ? Qui vous a procuré ces biens ? Qui a fait cesser vos maux ? Si c'est un autre, il est juste qu'on lui défère plutôt qu'à moi la récompense, je la lui cède, j'y renonce ; mais si, moi seul, j'ai tout entrepris, tout exécuté, par mon courage, en bravant les dangers, en montant à la citadelle, en tuant et punissant les tyrans l'un par l'autre, pourquoi calomniez-vous une si belle action, pourquoi vous efforcez-vous de rendre le peuple ingrat envers son bienfaiteur ?

Mais vous n'avez pas tué le tyran, et ce n'est qu'à son meurtrier que la loi promet la récompense. Eh ! quelle différence y a-t-il, je vous prie, entre l'avoir tué de ma propre main, et avoir été la cause de sa mort ? Il n'en est aucune, je pense, et le législateur n'a point eu d'autre dessein, que d'assurer la liberté et la démocratie, et de délivrer cette ville des malheurs de la tyrannie. Tel est l'objet de la récompense qu'il a proposée, vous ne pouvez pas dire que je n'ai point rempli cet objet : car si j'ai donné le trépas à celui sans lequel le tyran ne pouvait pas vivre, c'est moi-même qui ai ravi le jour au tyran. Sa mort est mon ouvrage, sa main ne fut que l'instrument. Cessez donc vos difficultés puériles sur la manière dont il est mort. Examinez plutôt s'il est vrai qu'il n'existe plus, et si j'en suis la cause. Il semble que vous n'ayez d'autre intention, que de calomnier le bienfaiteur de la patrie, en recherchant si c'est avec une épée, avec une pierre, ou avec un bâton qu'il l'a délivrée de son oppresseur. Que serait-ce donc si j'eusse assiégé le tyran, et que la faim l'eût réduit à la nécessité de mourir ? Exigeriez-vous alors que je l'eusse égorgé de ma propre main ? Diriez-vous que je n'ai point rempli la condition imposée par la loi, quoique ce genre de mort soit plus terrible pour un scélérat ? Ne cherchez donc, n'examinez, ne me demandez qu'une chose. Reste-t-il encore quelqu'un

de nos oppresseurs ? Avons-nous encore quelque sujet de crainte ? Subsiste-t-il quelque monument de nos malheurs ? Mais si l'état est purgé, si la paix y règne en tout lieu, c'est jouer le rôle d'un calomniateur, que d'élever des difficultés sur la manière dont on a procuré ces avantages à la patrie, et de vouloir priver un citoyen de la récompense due à ses travaux.

Nos lois, si la longueur de notre servitude ne me les a pas fait oublier, nos lois disent expressément, qu'il est deux manières de se rendre coupable d'homicide ? l'une est de tuer un homme de sa propre main ; l'autre de le forcer à se tuer lui-même, ou de lui en fournir l'occasion et les moyens. Ces deux crimes sont égaux aux yeux de la loi, elle les punit également, et c'est avec justice. Elle n'a pas voulu que l'intention fût réputée moins criminelle que le fait : il est donc superflu de chercher ici comment le meurtre s'est accompli. Eh quoi ? vous voudriez qu'un pareil homicide fût puni selon toute la rigueur des lois, et vous ne voulez pas que celui qui a employé les mêmes moyens pour servir sa patrie, ne soit pas inscrit au rang de ses bienfaiteurs ?

Vous ne pouvez pas m'objecter encore, que ce que j'ai fait, l'a été sans intention de ma part, qu'à la vérité ce qui s'en est suivi a été heureux, mais nullement un effet de ma volonté. Qu'avais-je à craindre quand le plus redoutable de nos tyrans était tombé sous mes coups ? Pourquoi aurais-je laissé mon épée plongée dans son corps, si je n'avais prévu ce qui devait arriver ? A moins que vous ne prétendiez que celui que j'ai tué, n'était point un tyran, qu'il n'en portait pas le nom, et que nos citoyens n'auraient point payé sa mort par les récompenses les plus magnifiques. C'est ce que vous ne direz jamais : et cependant quand le tyran est égorgé, vous ne récompenserez pas celui qui a causé son trépas ; c'est bien aimer à faire naître des difficultés. Eh ! que vous importe la manière dont il a été tué ? Ne jouissez-vous pas de la liberté ? Qu'exigez-vous de plus de celui qui rend au peuple sa puissance ? La loi, vous en convenez vous-mêmes, n'examine que le fait principal, elle laisse les circonstances indifférentes, et n'exige point de vaines recherches. Mais, quoi ? celui qui aurait seulement chassé le tyran, ne recevrait-il pas la récompense promise au meurtrier du tyran ? Elle lui serait due certainement, puisque au lieu de la servitude, il nous aurait procuré la liberté. Ce que j'ai fait est bien différent ; au lieu de chasser simplement le tyran, qui nous aurait toujours menacés de quelque révolution

prochaine, j'ai détruit, j'ai éteint la race entière de nos oppresseurs, j'ai extirpé la tyrannie jusque dans ses racines.

Au nom des dieux, examinez quelle fut ma conduite, depuis le commencement de mon entreprise jusqu'à sa fin, et voyez si j'ai omis quelque'une des conditions imposées par la loi, et s'il me manque quelque'une des qualités qu'elle exige d'un tyrannicide. Premièrement, il fallait une âme courageuse, éprise de l'amour de sa patrie, déterminée à affronter tous les dangers pour le bien public, à acheter, au prix de tout son sang, le salut des citoyens. M'a-t-on vu manquer de courage, trembler ou balancer à la vue des dangers qui m'attendaient ? Vous n'oseriez le dire ! Eh bien, arrêtons-nous ici : supposons que je n'ai fait que former un pareil dessein, sans qu'il en ait pu rien résulter d'utile à la patrie. Ce généreux projet m'autoriserait seul à me présenter devant vous, et à vous demander le prix qu'on doit aux bienfaiteurs de l'État. Un autre plus heureux l'eût-il exécuté ce projet, il y aurait de l'injustice et de l'absurdité à me décerner une récompense, surtout si je disais : « Citoyens, j'ai formé ce projet, j'ai voulu l'exécuter, j'ai tout tenté pour cela, j'ai donné des preuves de ma résolution, et je suis seul digne de recevoir le prix. » Que répondriez-vous alors ? Mais aujourd'hui je tiens un autre langage, je suis monté à la citadelle, j'ai bravé tous les dangers, j'ai immolé une foule de satellites avant de tuer le jeune tyran. N'imaginez pas que ce fût une chose aisée de renverser, tout seul, une garde nombreuse, de l'obliger à prendre la fuite ; c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile et de plus important dans une pareille entreprise. Il en coûte bien peu pour se rendre maître de la personne du tyran, et l'on peut aisément lui donner la mort, quand on a triomphé de tous ceux qui défendaient la tyrannie. Ce n'est que par cette victoire qu'on peut réussir dans ses projets. Il m'eût été impossible de pénétrer jusqu'à la demeure de nos tyrans, si je n'eusse auparavant vaincu leurs gardes et leurs nombreux satellites. Je n'ajoute rien, je m'arrête encore ici, et je dis à mon adversaire, j'ai renversé la garde, j'ai triomphé des satellites, j'ai réduit le tyran à se voir abandonné, sans puissance et sans armes ; croyez-vous à présent que j'aie mérité quelque récompense, ou bien exigez-vous de moi que j'aie versé du sang ? Et bien, j'en ai versé ; mes mains en sont encore teintes, et c'est par le plus grand, le plus noble des exploits. J'ai donné la mort à un jeune homme plein de vigueur, redouté de tout le monde, qui seul rassurait le tyran, le mettait à l'abri de toutes les

embûches, et lui tenait lieu d'une garde nombreuse. N'ai-je pas mérité le prix de ma bravoure, ou faut-il, après cette action, être privé des honneurs qu'on me doit ?

Et quoi ! si je n'eusse tué qu'un simple satellite, qu'un ministre du tyran, ou quelque esclave chéri, serait-ce peu de chose d'être monté à la citadelle, à travers les armes et les dangers, pour faire périr un des amis du tyran ? Mais voyez à présent quel est celui que j'ai immolé, c'est son fils même, plus cruel que le père, despote plus intolérable, plus atroce dans ses punitions, plus violent et plus emporté dans ses outrages, et qui, succédant à sa puissance, devait prolonger et perpétuer nos malheurs.

Voulez-vous que cette action soit la seule que j'aie faite ? voulez-vous que le tyran, échappé à ma vengeance, vive encore ? Je n'en demanderai pas moins une récompense. Et quoi ! me la refuseriez-vous, citoyens ? Ce jeune homme n'était-il pas coupable envers vous ? Ne s'était-il pas rendu votre maître ? N'avait-il pas appesanti sur vous le joug de l'esclavage ? Considérez à présent ce point principal ; ce que mon adversaire exige de moi, est précisément ce que j'ai fait, autant qu'il était en moi, et de la manière la plus convenable. J'ai donné la mort au tyran, par la mort d'un autre. Ce ne fut pas par un moyen ordinaire, ni par un seul coup ; il eût été trop heureux, après tant de crimes, de périr de la sorte ; mais ce fut après avoir déchiré son âme du plus violent chagrin, après avoir mis sous ses yeux le spectacle douloureux d'un fils adoré, semblable en tout à son père, expirant à la fleur de son âge, et baigné dans son sang. Voilà les blessures dont le cœur d'un père est navré ; voilà le glaive que doivent employer ceux qui aspirent à la défaite des tyrans ; telle est la mort que méritent les cruels oppresseurs du peuple : c'est la seule punition qui puisse égaler leurs forfaits. Un prompt trépas, qui leur ferait perdre tout à coup le sentiment et la connaissance, qui n'offrirait point à leurs regards un spectacle déchirant, ne serait pas assez terrible pour leur faire expier les crimes de leur tyrannie.

Je n'ignorais pas, mon ami, non je n'ignorais pas quelle était la tendresse que le tyran portait à son fils ; elle était connue de tout le monde. Je savais qu'il ne pourrait survivre un seul instant à ce jeune homme : tel est le sentiment dont tous les pères sont animés pour leurs enfants ; mais ce vieillard avait pour le sien un amour encore plus excessif, et ce n'était pas sans raison ; il voyait en lui seul l'appui de sa

vieillesse, le protecteur de sa tyrannie, un défenseur qui bravait pour lui tous les dangers, auquel il devait la jouissance paisible de son autorité ; et j'étais bien assuré qu'au défaut de la tendresse paternelle, le désespoir allait le faire périr, lorsqu'il réfléchirait que la vie lui devenait inutile, après avoir perdu celui qui veillait à sa sûreté. C'est ainsi que je rassemblais sur lui les traits qui devaient faire à son cœur les blessures les plus profondes ; la tendresse, le chagrin, le désespoir, la frayeur de l'avenir, me servaient tour à tour d'alliés ; et je l'ai forcé à prendre une résolution extrême. Enfin il est mort sans postérité, dévoré de chagrin, poussant des gémissements douloureux, versant des larmes de désespoir, plongé dans un deuil, trop court à la vérité, mais assez profond pour un père ; et ce qu'il y eut de plus terrible, c'est qu'il fut réduit à mourir de sa propre main, trépas bien plus déplorable et plus affreux que s'il fût tombé sous les coups d'un autre.

Qu'on me donne mon épée. Quelqu'un la reconnaît-il pour être la sienne ? Un autre prétend-il que, cette arme à la main, il est monté dans la citadelle, qu'il l'a fait briller aux yeux du tyran, et l'a plongée dans son sein ? O mon glaive, compagnon de tous mes exploits, après tant de périls, après tant de sang que tu as versé, on nous méprise, on ne nous croit dignes d'aucune récompense ! Cependant, si c'était pour mon épée seulement que je vous demandasse cette récompense, et si je vous disais : « Citoyens, quand le tyran eut résolu de se donner la mort, il était sans armes, mon épée est devenue l'instrument de son trépas, et elle a consommé l'ouvrage de votre liberté ». Vous la jugeriez digne sans doute de quelques honneurs ; et vous les refusez au maître de cette épée qui s'est montrée si patriotique ! Ne l'inscririez-vous pas au rang de vos bienfaiteurs ? Ne la suspendriez-vous pas à la voûte du temple ? Ne l'adoreriez-vous pas à l'égal des dieux ?

Représentez-vous à présent ce qu'a dû faire le tyran, ce qu'il a pu dire avant sa mort. Lorsque je l'eus percé de coups et couvert de blessures, dans les endroits du corps les plus apparents, afin que son père, en le voyant, en conçût un plus violent chagrin, il poussa des cris douloureux, appela l'auteur de ses jours, non pour qu'il vint le secourir et le défendre, il savait bien que c'était un vieillard débile ; mais pour être spectateur des maux qui déchiraient sa famille. Je me retirai alors ; auteur de toute cette tragédie, je laissai à l'acteur le mort, la scène, l'épée et le reste du drame : il entre sur la scène, il voit son fils, son fils unique prêt à rendre le dernier

soupir, baigné dans son sang, couvert de blessures mortelles; il s'écrie : « O mon fils ! nous sommes perdus, nous sommes perdus, nous sommes égorgés, notre tyrannie est détruite, où se cache ton meurtrier ? Pourquoi m'épargne-t-il ? A qui réserve-t-il ma mort ? Méprise-t-il un vieillard déjà anéanti par ton trépas, ô mon fils ! ou veut-il, par sa lenteur, doubler mon supplice, et me faire périr peu à peu ? » Disant ces mots, il cherche une épée, car il ne portait point d'armes, et se reposait de sa sûreté sur son fils. La mienne ne lui manqua pas au besoin ; je l'avais déjà disposée, et c'était pour ce coup hardi que je l'avais laissée. Il la prend, il l'arrache du corps sanglant de son fils, et dit : « O glaive ! tu viens de m'arracher la vie, viens à présent calmer mes maux, viens consoler un père au désespoir, seconde la main d'un vieillard misérable, verse mon sang, égorge un malheureux tyran, et termine ses douleurs. Que ne suis-je le premier tombé sous tes coups ! que n'ai-je pris la place de ce fils expirant ! je serais mort en laissant un vengeur après moi : à présent je suis sans postérité, et je ne trouve personne qui veuille m'arracher la vie ». A ces mots, il s'enfonce le glaive dans le sein, mais sa main tremblante et sans force, à peine à seconder son désir.

Que de supplices ! que de blessures ! que de morts ! que de tyrannicides ! et que de récompenses elles demandent ! enfin vous avez tous vu ce jeune homme étendu à vos pieds ; sa taille, sa force ne le rendaient pas facile à vaincre. Vous avez vu le père couché sur lui, leur sang était confondu ; quelle libation en l'honneur de la patrie et de la liberté ! c'est l'ouvrage de mon épée ; elle-même, entre ces deux victimes, se montrait digne de son maître, et témoignait avec quelle fidélité elle m'avait servi. La vengeance eût été moindre, si je l'eusse exécutée moi-même, sa nouveauté lui donne un nouvel éclat. C'est moi qui ai détruit la tyrannie, et comme dans une pièce de théâtre, l'action fut partagée entre plusieurs acteurs. J'ai joué le premier rôle, le fils a joué le second, le tyran le troisième, et mon épée est l'instrument dont tous se sont servis.

LE FILS DÉSHÉRITÉ¹

ARGUMENT

Un jeune homme déshérité, apprend la médecine ; son père devient insensé ; il le guérit par une potion, lorsque les médecins l'avaient abandonné ; le père le rappelle à sa succession. Quelque temps après, sa belle-mère devient folle, il refuse de la guérir malgré les ordres de son père, et celui-ci le déshérite une seconde fois.

Cette cause, Athéniens, ne vous est point nouvelle, et la conduite que mon père tient en ce moment à mon égard, n'a rien qui doive vous surprendre ; ce n'est pas la première fois qu'il me fait éprouver ces effets de sa colère ; il a souvent recours au pouvoir de la loi, et c'est son usage de venir fatiguer ce tribunal de ses plaintes. Mais ce qui, dans mon malheur, vous paraîtra sans doute étrange, c'est qu'au lieu de me charger de quelque accusation particulière, on veut me punir de l'impuissance de mon art, et je suis criminel, s'il ne se prête pas à toutes les volontés d'un autre. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable ? Il faut que je guérisse à commandement : ce n'est plus le pouvoir de la médecine, c'est la volonté de mon père qui doit me servir de règle. Plût aux dieux que je possédasse en effet des remèdes capables de guérir non seulement les insensés, mais les hommes qui se livrent injustement à la colère, je ferais à l'instant cesser la maladie dont mon père est tourmenté. La folie dont il fut autrefois agité, est aujourd'hui totalement dissipée ; mais la colère qui le possède, fait tous les

¹ Quelques critiques attribuent ce traité à Libanius. On trouve dans ses œuvres plusieurs déclamations du même genre.

jours de nouveaux progrès ; et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, modéré envers tous les autres citoyens, il ne fait sentir les transports qui l'agitent qu'à moi seul, auquel cependant il doit sa guérison. Vous voyez quel est le prix dont il récompense les soins que j'ai pris de sa santé ; il me déshérite une seconde fois, il m'exclut de sa famille, comme s'il ne m'y avait reçu que pour quelques instants ; il veut, en me chassant plusieurs fois de sa maison, me rendre plus méprisable aux yeux de mes concitoyens.

Je n'attends point ses ordres, lorsqu'il s'agit de choses possibles, et dernièrement je suis accouru à son secours sans qu'il m'y ait appelé ; mais quand la maladie est désespérée, alors je suis trop prudent pour vouloir rien entreprendre. Je me hasarderai encore moins à tenter la cure de cette femme ; et ce n'est pas sans raison ; que n'aurais-je pas à souffrir de mon père, si mes remèdes n'avaient aucun succès, puisqu'il me déshérite sous prétexte que je ne veux pas entreprendre cette guérison. Je suis certainement fâché de la maladie de ma belle-mère, femme d'un excellent caractère, et je partage la peine que mon père en doit ressentir ; mais mon chagrin le plus vif est de voir que je passe pour un fils désobéissant, parce que la violence du mal, et la faiblesse de mon art ne me permettent pas de remplir les ordres de mon père. N'est-ce pas une injustice, que de déshériter un fils qui ne veut pas promettre ce qu'il ne peut pas faire ?

Il est aisé de connaître à présent quels furent les motifs de ma première exhérédation : toutefois je crus alors ne devoir me justifier que par ma conduite ; mais l'accusation que l'on forme aujourd'hui contre moi, exige que j'y réponde le mieux qu'il me sera possible ; je vais le faire en peu de mots, en vous exposant le tableau de ma vie. Ce fils que l'on appelle désobéissant et intraitable, qui par sa conduite déshonore, dit-on, l'auteur de ses jours, se montre indigne de sa famille ; ce fils, dis-je, ne voulut alors répondre qu'en peu de mots à son père, qui faisait retentir les tribunaux de ses plaintes et de ses cris. Chassé de la maison paternelle, je pensai que le tribunal auquel je devais en appeler, le suffrage le plus impartial que je pusse invoquer, c'était celui de ma propre conduite. Je résolus, pour me justifier, de mener une vie bien éloignée des crimes dont on m'accusait, de m'appliquer aux études les plus nobles, et de ne fréquenter que des gens vertueux. Je prévoyais ce qui arrive aujourd'hui, et déjà je soupçonnais que mon père, dont alors la raison était chancelante, ne tarderait

pas à se livrer à des emportements injustes, et m'intenterait de fausses accusations. Quelques personnes regardaient même sa conduite à mon égard, comme un commencement de folie, et cette haine déraisonnable, cette loi cruelle qu'il m'imposait, les fréquents blasphèmes qui sortaient de sa bouche, cette condamnation barbare, ses cris, ses emportements, enfin tout annonçait une bile irritée. Il me sembla qu'il ne tarderait pas à avoir besoin des secours de la médecine; en conséquence je voyageai, je me liai avec les médecins les plus célèbres des pays étrangers, et à force de travail, d'études et d'application, j'appris leur art. A mon retour, je trouvai mon père tombé dans une démente absolue, abandonné de tous les médecins de cette ville, dont la vue moins perçante ne sait pas bien juger des maladies. Pour moi, comme un bon fils, j'oubliai le tort que m'avait fait mon père, je n'attendis pas même qu'il m'envoyât chercher. Je n'avais aucun reproche particulier à lui faire, la cause de son injustice lui était étrangère, et, comme je l'ai dit, elle provenait entièrement de sa maladie. Je fus donc le trouver sans qu'il m'eût fait appeler; je ne le guéris pas sur le champ, car ce n'est pas notre usage, ni un des préceptes de notre art. On nous apprend avant tout à examiner si la maladie est susceptible de guérison ou si elle excède notre pouvoir. Si elle est traitable, nous entreprenons sa cure, et nous apportons tous nos soins à sauver le malade; mais si nous voyons que le mal est supérieur à tous les remèdes, et que rien ne peut en triompher, nous n'essayons pas même de le guérir, nous conformant en cela à l'axiome de nos anciens, qui veulent qu'on n'entreprenne point de malades de qui le mal a triomphé. Mes observations m'ayant fait connaître que l'état de mon père donnait encore quelque lueur d'espérance, que son mal n'était point au-dessus des ressources de mon art, j'entrepris sa guérison, et malgré les soupçons et les calomnies de ceux qui étaient présents, j'osai lui faire prendre une potion que j'avais préparée. Ma belle-mère témoignait les plus vives alarmes, et doutait de l'heureux succès de mes remèdes, non qu'elle eût contre moi la moindre haine; mais ses craintes étaient fondées sur la connaissance qu'elle avait de l'état fâcheux du malade; elle seule le connaissait bien, par les accès dont chaque jour elle était témoin dans sa maison. Pour moi, sans rien appréhender (car je savais bien que les symptômes ne pouvaient pas me tromper, et que mon art ne me trahirait pas au besoin), je répondis de cette guérison, du moment même que je l'entrepris, quoique mes amis me con-

seillaissent de ne pas faire paraître tant de confiance, de peur que si le succès ne répondait pas à mon attente, on n'en prit occasion de semer contre moi des bruits désavantageux, et qu'on ne dit que j'avais voulu me venger des mauvais traitements que j'avais éprouvés de la part de mon père. Bientôt enfin, il recouvra la raison et la santé, tout le monde était dans l'admiration, ma belle-mère me comblait de louanges, faisait éclater à tous les yeux la joie qu'elle ressentait, et de mes heureux succès, et de la santé de son époux. Pour lui, je lui dois ce témoignage, sans balancer un instant, sans prendre aucun conseil, dès qu'il sut ce qui s'était passé, il annula l'exhérédation qu'il avait prononcée contre moi, m'adopta de nouveau pour son fils, m'appela son sauveur, son bienfaiteur, et avouant qu'il avait acquis une preuve complète de la bonté de mon caractère, il me fit des excuses sur la manière dont il m'avait traité précédemment. Cet événement fit un grand plaisir à tous les gens de bien ; mais il contrista singulièrement ceux qui aiment mieux voir déshériter un fils que de le voir rappeler par son père. Je savais bien que mon rappel ne serait pas agréable à tout le monde, et je vis à l'instant quelqu'un changer de couleur, lancer des regards sombres, prendre un visage où la colère était peinte, et qu'animaient la haine et la jalousie. Pour nous, nous étions dans l'ivresse du plaisir et de la joie, comme des amis qui se retrouvent après une longue absence.

Peu de temps après, ma belle-mère fut atteinte d'une maladie de ce genre, mais dont les symptômes étaient terribles et singuliers. J'observai le mal dès son principe ; les accidents étaient compliqués, et cette espèce de démence n'était nullement ordinaire. On eût dit qu'un mal qui couvait depuis longtemps dans l'âme de cette femme, éclatait tout à coup, et rompait tous les obstacles pour se répandre au dehors. Entre plusieurs signes, qui me firent juger que cette folie était incurable, en voici un particulier que j'observai. Ma belle-mère est douce et honnête envers tous les autres hommes, et sa maladie n'agit point en leur présence ; mais dès qu'elle voit un médecin ¹, elle entre en fureur ; il suffit même qu'elle l'entende nommer. Ce symptôme seul est une preuve évidente de l'état fâcheux et incurable de la malade. Lorsque je m'en aper-

¹ Toute cette déclamation est une énigme, dont voici le mot : cette femme est amoureuse de son beau-fils ; on sent que celui-ci ne peut pas la guérir, et que la médecine est sans puissance sur cette maladie.

çus, il me causa le plus profond chagrin, je plaignis le sort de cette personne respectable qui n'a pas mérité son infortune.

Cependant mon père, à qui la médecine est une science étrangère, mon père qui ignore et l'origine, et la cause, et la force de cette maladie, me commande de guérir sa femme et de lui faire boire la même potion à laquelle il doit sa santé. Il s'imagine qu'il n'y a qu'une espèce de démence, et qu'une seule manière de la traiter. Quand je lui eus dit, conformément à la vérité, qu'il m'était impossible de sauver l'infortunée, et que la force de la maladie l'emportait sur toutes les ressources de mon art, il se mit en colère contre moi, il prétendit que j'abandonnais volontairement son épouse, que je le trahissais, et me fit un crime de l'impuissance de mon art. Enfin, il agit comme le font ordinairement les personnes affligées de quelque chagrin, et qui se fâchent contre ceux qui leur parlent avec franchise. Toutefois je vais justifier contre ses reproches, et ma conduite et l'art que je professe.

Je commence par discuter la loi sur laquelle il se fonde pour me déshériter, afin qu'il sache qu'elle lui refuse aujourd'hui la faculté qu'elle lui a déjà accordée. Le législateur n'a point permis indifféremment à tous les pères de déshériter leurs enfants toutes les fois qu'ils le voudraient, et sur tous les prétextes ; mais de même qu'il accorde aux pères le droit d'exercer leur colère, de même aussi, protecteur des enfants, il veille à ce qu'ils ne soient pas les victimes d'un ressentiment injuste. Il n'a pas voulu, par cette raison, que cette peine pût être infligée à la volonté du père, sans qu'elle fût soumise à l'examen de la justice ; au contraire, il appelle les pères et les enfants à un tribunal, dont les juges inaccessibles à la colère et à la calomnie, doivent prononcer sur l'équité de cette punition. Le législateur savait en effet que les motifs les plus déraisonnables suffisent souvent pour allumer le courroux de la plupart des pères, séduits par quelque faux rapport, aveuglés par la confiance qu'ils ont soit en un esclave soit en une méchante femme ; il a pensé que cette peine devait être prononcée par la justice ; et pour que les enfants ne soient pas condamnés sans avoir été entendus, il veut que l'on verse aussi de l'eau pour eux¹, et qu'il leur soit permis de parler à leur tour ;

¹ C'est-à-dire, qu'on leur accorde la permission de parler pour leur défense. Nous avons déjà remarqué que l'on mesurait avec une clepsydre le temps accordé aux orateurs.

enfin il n'a rien oublié pour que de pareilles causes fussent soumises à l'examen le plus sévère.

Puisque les lois n'accordent au père que le droit de porter ses plaintes à votre tribunal, puisque c'est à vous à prononcer sur la légitimité de l'accusation, ne considérez, en ce moment, ni les reproches que me fait mon père, ni les motifs de son courroux ; examinez seulement s'il lui est encore permis de me déshériter, après qu'il l'a fait une fois, après qu'il a usé de la faculté que lui donnait la loi, et exercé contre moi les droits de la puissance paternelle ; ou si, après avoir annulé l'exhérédation, après m'avoir rappelé dans sa famille, il peut m'en chasser une seconde fois. Rien, ce me semble, ne serait plus injuste que de multiplier à l'infini les punitions que les enfants ont à redouter, de les soumettre à des condamnations illimitées, d'éterniser leurs craintes. Quoi donc ! la loi tantôt s'éteindrait avec elle, bientôt après reprendrait sa première vigueur, enfin confondrait tous les droits selon le caprice et l'intérêt des pères. Non, il est juste sans doute de leur accorder une fois cet exercice de leur autorité ; la loi doit s'indigner avec eux contre les enfants qui ont mérité leur colère, et le droit de les punir appartient à l'auteur de leurs jours. Mais dès qu'une fois il a exercé cette puissance, dès qu'il a usé de toute la rigueur de la loi, qu'il s'est livré à toute sa colère, si par la suite il change de sentiment, et si, persuadé que son fils est vertueux, il le rappelle auprès de lui, il doit absolument s'en tenir à ce dernier parti. Il ne peut plus varier ni détruire un jugement que lui-même a prononcé. En effet, comme on ne peut connaître à des signes certains, si l'enfant qui vient de naître sera bon ou pervers, on permet aux pères de rejeter de leur famille, ceux qu'ils auraient nourris sans savoir qu'ils en étaient indignes ; mais, lorsque sans y être obligé, par un pur mouvement de sa volonté, un père rappelle un fils, dont il a reconnu les bonnes qualités, qui peut l'autoriser à changer de sentiment ? et quelle ressource qu'il n'ait pas épuisée, la loi lui laisse-t-elle encore ? Ici le législateur pourrait élever la voix et vous dire : « Si cet enfant était d'un mauvais caractère, s'il méritait d'être déshérité, pourquoi l'as-tu rappelé ? Pourquoi l'as-tu fait rentrer dans le sein de ta famille ? Pourquoi as-tu annulé toi-même la loi que toi-même avais portée ? Tu étais libre, et maître de lui refuser sa grâce. Il ne doit point t'être permis de te jouer ainsi des lois ; les tribunaux ne peuvent partager les variations arbitraires, ni détruire les lois et les faire revivre tour à tour.

juges n'ont-ils d'autres fonctions que d'être les témoins, ou plutôt les ministres de tes caprices, de punir et de pardonner à ton gré ? Tu n'as donné qu'une fois la naissance à ton fils, tu ne l'as élevé qu'une fois, tu ne peux le déshériter qu'une seule fois. Tu peux alors être autorisé à le faire ; mais recourir sans cesse à l'exhérédation, éterniser, multiplier ta vengeance, c'est excéder les droits de la puissance paternelle ».

Ne souffrez pas, citoyens, je vous en conjure au nom de Jupiter, ne souffrez pas qu'après avoir rappelé dans sa famille, après avoir annulé le jugement de ce tribunal, et rétracté sa colère, mon père puisse invoquer de nouveau la même vengeance, et recourir encore à la puissance paternelle : il ne peut plus l'exercer aujourd'hui, le terme est passé, puisqu'il en a d'avance épuisé toute l'autorité. Dans les autres tribunaux, lorsque l'on croit avoir essuyé quelque injustice de la part des juges que le sort avait donnés, la loi permet d'en appeler à un autre tribunal ; mais si l'on est convenu de prendre tel juge, si l'on a choisi l'arbitre auquel on a confié la décision de son procès, on ne peut plus interjeter aucun appel et rien n'est plus juste ; ce jugement est l'ouvrage de notre choix. De même tu étais libre de ne point reprendre dans ta famille, un fils que tu en jugeais indigne ; mais du moment que, le croyant vertueux, tu l'as rappelé près de toi, il ne t'est plus permis de le déshériter. Tu as attesté par ton propre témoignage qu'il ne méritait pas de subir de nouveau une pareille punition : tu as avoué qu'il était bon et vertueux : tu ne peux donc te repentir de l'avoir rappelé : ta réconciliation avec lui doit être stable et sincère, surtout après avoir été si souvent pesée dans le sanctuaire de la justice et par deux tribunaux. Le premier fut celui auquel tu demandas mon exhérédation, le second fut celui de ton propre cœur, il te fit condamner ta sévérité, et tu en as annulé les effets : en détruisant tes premières résolutions, tu as rendu invariables celles que tu as prises depuis. Tiens-toi donc à ces dernières, et au jugement que toi-même as prononcé. Il faut que tu sois père, tu l'as voulu, tu l'as approuvé, tu t'en es imposé la loi.

Si c'était l'adoption, et non la nature, qui m'eût fait ton fils, tu voudrais en vain me déshériter, je ne pense pas que cela te fût permis ; car celui qui, dans le principe, était le maître de ne pas faire une chose, ne peut, sans injustice, détruire ce qu'il a fait. Mais un fils, que la nature nous donne, que nous adoptons par notre choix, par nos sentiments. quel motif rai-

sonnable pourrait nous autoriser à le chasser de notre maison, à le priver à plusieurs reprises du droit qui lui est une fois acquis d'être de notre famille. Supposons que je sois ton esclave; dans la persuasion que je suis un mauvais sujet, tu m'as fait mettre aux fers, mais bientôt, changeant de façon de penser à mon égard, tu m'affranchis, crois-tu que tu aies encore le droit de me faire rentrer dans l'esclavage ? Non, certes ; les lois veulent que de pareilles résolutions soient stables, et ne puissent jamais varier. Pour prouver que mon père ne peut plus avoir le droit de déshériter celui qu'il a depuis rappelé volontairement dans le sein de sa famille, je pourrais sans doute accumuler ici une foule de raisonnements, mais je ne dirai rien de plus.

Considérez à présent ce que je suis, au moment où mon père veut me déshériter. Je ne parle point de ce que la première fois je n'étais qu'un particulier sans état, et suis aujourd'hui médecin ; mon art ne peut servir à ma défense. Je ne dis pas non plus qu'alors j'étais un jeune homme, et qu'aujourd'hui, parvenu à la maturité de l'âge, mon père n'a plus à redouter en moi la fougue de la jeunesse ; ces considérations sont trop légères. Mais lorsque mon père me chassa de sa maison, si je ne l'avais jamais offensé, comme j'ose l'assurer, je ne lui avais pas non plus rendu de grands services. Dans ce moment, au contraire, je suis son bienfaiteur, je viens de lui sauver la vie. Est-il une plus grande ingratitude ? Après que j'ai conservé ses jours, après que je l'ai retiré du danger le plus imminent, telle est la récompense qu'il me prépare ; sans égard pour mes soins, il en perd un instant le souvenir ; il veut chasser de sa maison celui qui, pouvant se venger avec justice des maux qu'il avait injustement soufferts, loin d'en conserver la mémoire le rappelle à la vie, et lui rend la raison. Ce service, Athéniens, n'est pas de peu d'importance, n'est pas ordinaire, et cependant c'est en me déshéritant que mon père veut le reconnaître. S'il ne se souvient plus de l'état où il était alors, vous vous le rappelez tous : vous savez ce qu'il faisait, ce qu'il souffrait, quelle était sa situation. J'entrepris de le guérir, lorsque tous les autres médecins l'avaient abandonné, lorsque ses propres valets le fuyaient, et n'osaient l'aborder sans crainte ; je l'ai si bien rétabli, qu'il peut aujourd'hui intenter une accusation, et raisonner sur les lois. Mais, quoi ! tu vois, mon père, dans ta femme, un exemple de l'état où tu étais réduit ; c'est de ce point que j'ai su te ramener à la raison. Est-il juste que ta haine soit ma seule récompense,

et n'auras-tu recouvré la raison que pour t'en servir contre moi ? Ton accusation même est une preuve de l'importance du service que je t'ai rendu ; car si tu me hais parce que je n'ai pu guérir ton épouse, et la retirer de l'état déplorable où elle est, combien ne dois-tu pas me chérir, et quelle doit être ta reconnaissance envers celui qui t'a délivré de tant de maux ? Et cependant, par une ingratitude extrême, tu as à peine recouvré la raison, que tu me traînes au tribunal. Je t'ai conservé la vie, et tu veux me punir ; tu fais revivre ton ancienne haine ; tu lis encore une loi odieuse : voilà donc la récompense de mes soins et de l'usage que j'ai fait de mon art, le prix de mes potions salutaires : tu ne recouvres la santé que pour perdre le médecin.

Et vous, ministres de la justice, vous permettriez à cet homme de punir son bienfaiteur, de chasser de sa maison celui qui lui a sauvé la vie, de faire éclater sa haine contre un fils qui lui a rendu et la raison et la santé ? Non, vous n'en ferez rien, pour peu que l'équité préside à vos jugements. Bien plus, quand j'aurais aujourd'hui grièvement offensé mon père, la reconnaissance qu'il me doit suffirait seule pour lui faire oublier ma faute, en considération du service que je lui ai rendu, surtout si ce service est de nature à surpasser infiniment l'offense. Tel est, j'ose le dire, l'avantage que j'ai acquis sur celui dont j'ai conservé les jours, il me doit une reconnaissance éternelle pour la vie et la raison que je lui ai rendues, dans le temps même que son état était le plus désespéré, et que les médecins confessaient l'impuissance de leur art et la force de la maladie.

Mais ce qui, sans doute, augmente encore le prix de ce service, c'est que, lorsque je le lui rendis, je n'étais plus son fils, aucune raison ne m'imposait la nécessité de lui consacrer mes soins. J'étais libre, j'étais un étranger à son égard ; il m'avait affranchi de tous les devoirs de la nature, et cependant, je ne l'ai point vu d'un œil indifférent : bien plus, de mon propre mouvement, sans être appelé, sans me faire annoncer, j'ai volé au secours de mon père, je lui ai prodigué mes soins les plus assidus, je l'ai guéri, je l'ai rétabli, je lui ai conservé la vie, et par cette conduite je me suis justifié de tous les crimes sur lesquels il avait fondé son exhérédation. J'ai fait cesser sa colère ; ma tendresse pour lui a annulé la loi qu'il avait portée contre moi, et j'ai acheté par ce bienfait important le droit de rentrer dans sa famille. C'est dans une circonstance aussi critique, que j'ai fait éclater mon sincère attachement pour lui.

J'ai mérité, par mon art, d'être adopté de nouveau, et c'est dans le malheur que je me suis montré un véritable fils. Que n'ai-je point eu à souffrir ? Que de fatigues n'ai-je point essuyées ? Toujours assidu auprès de lui, toujours occupé à le servir, j'observai le moment de la crise ; tantôt je cédaï prudemment à la violence du mal, tantôt j'employais les secours de mon art, et peu à peu la fureur se calmait. Ajoutez à cela les dangers auxquels nous expose l'exercice de notre profession, quand nous traitons de semblables malades, et que nous les approchons ; car souvent dans un moment d'effervescence, ils communiquent la rage, dont ils sont agités, à ceux qui les environnent. Mais rien ne put ralentir mon zèle, ni diminuer mon courage ; je ne quittai point mon malade ; et à force de lutter contre la maladie, j'en triomphai par une potion salutaire.

Mais, dira-t-on peut-être, quelle fatigue peut-on éprouver à composer une potion ? Ne vous laissez point séduire à ce raisonnement ; songez à tout ce qu'il a fallu faire auparavant pour préparer l'effet de ce remède, que de précautions pour disposer le corps à la guérison ! que de soins pour observer les différentes dispositions du malade, pour le faire évacuer, pour atténuer ses forces, varier son régime, lui faire prendre un exercice utile, imaginer les moyens de le faire dormir et de lui procurer du repos ! Les autres malades suivent aisément les ordres du médecin ; mais ceux que la fureur transporte, affranchis du joug de la raison, ne se laissent pas facilement conduire ; ils se révoltent sans cesse contre celui qui les traite ; ils le mettent à tout moment en danger de voir échouer toutes les ressources de son art, et ce n'est qu'avec des peines infinies qu'il peut les réduire. Souvent même, lorsque nous sommes parvenus, à force de soins, au terme de la maladie, lorsque nous espérons le plus heureux succès, la moindre faute replonge le malade dans son premier état, le mal reprend sa force, notre espoir s'évanouit, tous nos soins sont perdus, notre art est en défaut. Eh quoi ! permettez-vous que l'on déshérite ainsi celui qui a essuyé toutes ces fatigues, qui a lutté tant de temps contre une maladie si terrible, qui a triomphé par ses soins d'un mal si difficile à vaincre ? Permettez-vous qu'un père interprète à son gré les lois pour perdre son bienfaiteur ? Le laisserez-vous outrager la nature ? Pour moi, docile à sa voix, j'ai conservé, j'ai rétabli mon père, quelque injuste qu'il fût à mon égard. Si c'est, comme il le prétend, en se conformant aux lois, qu'il cherche à perdre un fils auquel il a tant

d'obligations, et à le priver des avantages de sa naissance, il se déclare l'ennemi de ses enfants, et moi j'ai montré combien j'aimais mon père. Je respecte et chéris les sentiments de la nature ; il les méprise, et foule aux pieds l'équité. O père, qui hais injustement ton fils ! ô fils, qui aime son père plus injustement encore ! car je m'accuse aussi moi-même, mon père m'y force ; et quand il me hait, je l'aime plus que je ne devrais, je l'aime plus qu'il ne m'est permis. Cependant la nature inspire ordinairement aux pères plus de tendresse pour leurs enfants, qu'elle n'inspire aux enfants d'attachement pour leurs pères. Mais celui-ci oublie volontairement les lois qui conservent aux enfants, dont la conduite est sans reproche, les droits de leur naissance, il méprise la nature qui par un charme invincible, entraîne tous les hommes vers les objets auxquels ils ont donné le jour ; et quoiqu'il ait les motifs les plus puissants pour être bien disposé à mon égard, il s'en faut de beaucoup qu'il ait pour moi plus de tendresse qu'il n'en devrait avoir¹. Eh ! du moins, que ne me prend-il pour modèle, que n'imité-il mes sentiments ? Hélas, quel est mon malheur ! il hait celui qui l'aime, il chasse de sa maison celui qui le chérit, il outrage son bienfaiteur, il déshérite un fils tendre et respectueux, il emploie contre moi les lois qui favorisent les enfants, comme si elles leur étaient contraires. O mon père, quel combat fais-tu naître entre les lois et la nature !

Mais il n'en est pas ainsi ; non, les choses ne sont pas telles que tu le prétends : tu interprètes mal des lois sagement établies. La nature et la loi ne sont point en contradiction à l'égard de la tendresse paternelle ; au contraire, l'une est une conséquence de l'autre, et elles se prêtent un mutuel secours pour faire tomber l'injustice. En m'outrageant, tu outrages ton bienfaiteur, tu blesses la nature, et tu violes en même temps les lois. Elles sont belles, elles sont justes ces lois, elles protègent les enfants, et tu veux qu'elles les affligent ; tu invoques à chaque instant leur autorité contre un fils ; tu veux toujours qu'elles soient promptes à punir, lorsqu'elles sont douces

¹ La pensée de Lucien, dit Belin de Ballu, est un peu obscure et sophistique. Je crois que la voici : les pères aiment naturellement leurs enfants, et quand ces enfants sont les bienfaiteurs des pères, la tendresse de ceux-ci doit être encore plus forte. Le mien, dit ici l'orateur, méprise la loi de la nature, et malgré les bienfaits qu'il a reçus de moi, il est bien éloigné de me rendre ce surplus de bienveillance qu'il me doit à cause de mes services, car il ne me rend pas même ce que j'ai droit d'attendre des seuls sentiments de la nature.

envers les enfants qui chérissent leur père. En effet, elles n'ont point été portées contre ceux qui ne sont coupables d'aucune faute ; elles permettent d'accuser d'ingratitude, qui-conque n'oblige pas à son tour ses bienfaiteurs : et mon père, loin d'être reconnaissant du service que je lui ai rendu, veut encore me punir de mes bienfaits. Vois s'il est possible de porter l'injustice à un excès plus révoltant. Il ne lui est donc plus permis de me déshériter puisqu'il a déjà exercé tous les droits de la puissance paternelle, et qu'il a fait usage de l'autorité des lois : d'ailleurs il ne serait pas juste qu'il chassât de sa maison, qu'il repoussât loin de lui son bienfaiteur. Je pense l'avoir suffisamment prouvé.

Venons à présent à la véritable cause de l'exhérédation, et examinons quel est le crime que l'on me reproche. Il faut ici considérer de nouveau l'esprit qui animait le législateur. Je t'accorde pour un instant qu'il te soit permis de me déshériter autant de fois que tu le voudras ; je consens même que tu puisses exercer ce droit contre ton propre bienfaiteur, tu ne peux pas du moins m'infliger cette punition sans un motif, ni pour toute espèce de cause ; le législateur n'a point dit : *Quelle que soit l'accusation du père, que son fils soit déshérité, il suffit que le père le veuille et qu'il se plaigne.* S'il en était ainsi, quel besoin aurait-on de recourir aux tribunaux ? La loi veut au contraire, Athéniens, que vous examiniez si le courroux du père est fondé sur des motifs puissants, sur une cause légitime, ou s'il est irrité sans sujet. Faites donc cet examen ; je vais vous faire le récit de tout ce qui s'est passé depuis la maladie de mon père.

Le premier usage qu'il fit de sa raison, fut d'annuler l'exhérédation qu'il avait prononcée contre moi ; il m'appelait alors son sauveur, son bienfaiteur ; je lui tenais lieu de tout. On ne saurait, je pense, trouver ici aucun sujet de plainte ; mais ensuite, de quoi m'accusera-t-il ? Lui ai-je refusé les soins et les services d'un bon fils ? M'a-t-on vu passer les nuits hors de sa maison, me livrer à la débauche, boire avec excès, fréquenter les mauvais lieux, en insulter le maître. Quel libertinage me reproche-t-on ? Qui se présente pour m'accuser ? Personne : telles sont cependant les causes pour lesquelles la loi permet de déshériter un fils. Mais bientôt ma belle-mère tomba malade : eh quoi ! peut-on m'en faire un crime, et vouloir me rendre responsable de cet accident ? Non, sans doute, me dira mon père ; mais tu ne veux pas la guérir, quand je te l'ordonne, et cette désobéissance aux volontés d'un père, te rend

digne de mon exhérédation. Eh quoi ! l'impossibilité d'obéir aux ordres de mon père, me fera passer pour désobéissant ? Ici je m'arrête un instant, et je te déclare que la loi ne t'accorde point le droit de me commander tout ce qu'il te plaît, et n'exige point de moi que je t'obéisse indifféremment en toute chose. Parmi les différents ordres que tu pourrais me donner, il en est que tu ne peux me forcer d'accomplir ; il en est aussi auxquels je dois me conformer, sous peine d'encourir ta colère, et de mériter une punition. Par exemple, si tu étais malade, et que je ne prisse aucun soin de ta santé ; si tu me recommandais de gouverner les affaires de ta maison, et que je les négligeasse ; si tu m'ordonnais de veiller à tes biens de campagne, et que je refusasse de le faire, ces raisons ou de semblables, suffisent pour autoriser les réprimandes paternelles. Mais l'exercice d'un art, qu'un fils possède, ne dépend que de lui seul, surtout si, en faisant usage de ses talents, il n'offense en rien son père. Si ce fils était peintre, ou musicien, ou forgeron, et que son père lui dît : je t'ordonne de peindre ceci, je te défends de représenter cela ; frappe telle harmonie, et non telle autre ; forge cette pièce et non celle-ci ; lui permettrait-on de déshériter son fils, parce que celui-ci n'aurait pas employé son talent conformément aux ordres de son père ? Personne, je pense, ne serait assez injuste pour le faire. Il en est de même de la médecine ; et plus cet art est noble, et utile à la vie, plus il doit être libre ; et cette liberté est même un de ses plus beaux privilèges. La violence ni le commandement, n'ont aucun droit sur une science sacrée, inventée par les dieux, et exercée par des hommes remplis de sagesse. Elle n'est point soumise au joug des lois ; inaccessible à la crainte, les punitions des tribunaux, le suffrage des juges, les menaces d'un père, la colère d'un particulier, n'ont point d'empire sur elle. Et quand je dirais expressément : *non, je ne veux point guérir, quoique je le puisse ; je ne sais la médecine que pour moi seul, et pour mon père ; je l'ignore à l'égard de tout autre.* Quel tyran pousserait la violence au point de me contraindre à exercer mon art malgré moi ? C'est par des prières et non par des ordres, par des supplications et non par des menaces, et par l'autorité des tribunaux, qu'il convient, je pense, d'implorer notre secours. Il faut persuader le médecin, et non lui commander ; l'engager, et non pas l'effrayer ; sa propre volonté doit l'amener avec plaisir auprès du malade, et l'on ne doit pas l'y conduire avec violence. Mon art est affranchi de l'autorité paternelle, il jouit d'immunités de toute es-

pèce ; partout où il y a des médecins, les villes leur déferent des honneurs publics, les font asseoir aux premières places, leur accordent des exemptions et des privilèges.

Voilà ce que je pourrais dire en faveur de mon art ; e. quand ce serait toi qui me l'eusses fait apprendre, quand tu aurais donné tous tes soins à mon éducation, quand tu aurais dépensé des sommes considérables pour me faire instruire, je te dirais toujours que je ne veux point entreprendre cette cure, quoiqu'elle soit possible. Mais réfléchis plutôt à l'ingratitude extrême de ta conduite, lorsque tu ne veux pas me permettre d'exercer librement un art qui m'appartient, que j'ai acquis à mes propres dépens. Je n'étais plus ton fils quand j'ai appris ma profession ; je n'étais plus soumis à ton autorité ; cependant c'est pour toi que je l'ai étudiée, tu en as recueilli les premiers fruits. Je n'ai rien reçu de toi pour apprendre cette science. Quel maître as-tu payé ? de quels médicaments as-tu soldé les préparations ? D'aucun. J'étais pauvre, réduit à manquer souvent du nécessaire, et c'est à la pitié de mes maîtres que je dois mon instruction. Pour m'avancer dans les sciences, je n'ai tiré de toi d'autres secours, que des chagrins, un abandon absolu, la pauvreté, la haine de ma famille et l'aversion de mes parents ; et tu veux, pour ces bienfaits, que j'exerce mon art à ton gré ? Tu prétends être le maître d'un bien que je me suis procuré, quand tu n'avais plus de droits sur moi ? Contente-toi des premiers services que je t'ai rendus volontairement, et sans te les devoir, puisque tu ne peux exiger de moi aucune reconnaissance. Ma générosité à ton égard ne m'impose point la nécessité de l'exercer toujours : un bienfait volontaire ne te donne point le droit d'en exiger un autre malgré moi ; et ce n'est pas, je crois, l'usage qu'un médecin pour avoir guéri un malade, soit tenu de guérir tous ceux que ce malade voudra ; autrement, ce serait nous créer autant de maîtres que nous guéririons de personnes, et notre récompense serait de devenir leur esclave ; nous nous trahirions nous-mêmes, et nous nous réduirions à n'être que les ministres de toutes leurs volontés. Quoi de plus injuste ? Parce que je t'ai rétabli lorsque tu étais malade, tu crois qu'il t'est permis d'user à ton gré de mes talents ?

Voilà ce que j'aurais droit de dire à mon père, s'il me commandait quelque chose de possible, je ne suis point tenu de lui obéir indifféremment en tout. Mais considère à présent de quelle nature sont les ordres qu'il me donne. « Puisque tu m'as guéri de ma démence, me dit-il, tu peux bien aussi guérir

ma femme, qui est tourmentée de la même maladie ; (il le croit) : elle est, comme moi, abandonnée des médecins ; tu as fait voir que rien ne t'était impossible ; guéris donc ma femme, et délivre-la des maux qui la tourmentent. Cette demande, au premier coup d'œil, paraît tout à fait raisonnable, surtout à ceux qui n'ont aucune connaissance en médecine. Mais si vous voulez entendre ce que je puis dire en faveur de mon art, vous connaîtrez bientôt qu'il s'en faut bien que tout nous soit possible. Toutes les maladies ne sont point de même nature, elles ne se guérissent pas de la même manière, et les mêmes remèdes ne sont pas également efficaces pour tous les cas. Je vais, dans un instant, vous convaincre qu'il est bien différent de ne pas vouloir guérir un malade, ou de ne pas le pouvoir. Permettez-moi de traiter cette matière, suivant les principes de notre science : ne croyez pas pourtant que je veuille faire ici une digression ridiculement savante, ni qu'elle soit étrangère à la cause ou déplacée.

Quoique nos corps soient composés de parties semblables, cependant ils diffèrent par leur nature et par leur tempérament. Telle qualité domine dans celui-ci, telle autre dans celui-là, plus ou moins. Cette variété existe également entre les hommes ; leur complexion n'est point la même à tous, n'est point semblable ; ils n'ont ni le même tempérament, ni la même constitution ; ils diffèrent et par la taille et par la figure. Comme il est nécessaire qu'ils engendrent des maladies, les uns sont faciles à guérir, et laissent un libre accès aux remèdes ; tandis que d'autres tombent aisément dans un état désespéré, sont bientôt surpris et terrassés par le mal : mais de penser que toutes les espèces de fièvre, de phtisie, de péripneumonie, de démence, sont de même nature, et doivent être les mêmes dans les différents individus, cela n'appartient qu'à des hommes peu sensés, qui ne raisonnent point, et qui n'ont pas la plus légère notion de la médecine. Au contraire, la même maladie, facile à guérir dans un homme, ne l'est nullement dans un autre. Ainsi le froment semé en des lieux différents, donne une moisson différente ; dans un terrain uni, profond, bien cultivé, arrosé de ruisseaux, exposé au soleil et aux vents favorables, le blé croît avec abondance, se charge de nombreux épis : sur une montagne, au contraire, dans un champ pierreux, où le soleil luit à peine, le grain est d'une autre nature ; il est encore différent dans une vallée ; en un mot, il varie suivant la diversité des lieux. De même les maladies, à raison de la constitution du corps qui est affecté,

s'accroissent, s'étendent avec rapidité, ou ne s'établissent qu'avec peine. Mon père, loin de peser ces différences, franchit tous les obstacles, et veut que toute démence soit la même dans tous les individus, et se guérisse par les mêmes remèdes.

Cependant, il faut ajouter à tout ce que nous venons de dire, que la complexion des femmes diffère considérablement de celle des hommes, et présente plus de difficultés pour connaître quelles sont les diverses espèces d'une maladie, si l'on peut en espérer la guérison, ou si l'on doit y renoncer. Les hommes sont en général d'une constitution solide et nerveuse, et leur tempérament est fortifié par le travail, par le mouvement, par l'habitude de vivre en plein air. Les femmes, au contraire, sont faibles ; leur corps peu robuste est encore énervé par une vie sédentaire ; la blancheur de leur teint annonce peu de sang, un défaut de chaleur, une surabondance des humides. Elles sont en conséquence bien plus sujettes aux maladies que les hommes, moins susceptibles de guérison et singulièrement disposées à la démence ; l'humeur colérique est chez elles plus abondante, plus subtile, plus prompte à s'exalter, et la faiblesse de leur complexion les expose à tomber plus facilement dans cette maladie. C'est donc une injustice de vouloir exiger des médecins un même traitement pour les deux sexes, quand on sait quel intervalle immense les sépare depuis l'enfance, et combien ils diffèrent par leur manière de vivre, par leurs exercices, par les emplois qu'ils remplissent dans la société. Lorsque vous dites qu'une personne est folle, ajoutez en même temps qu'elle est femme, et ne confondez pas sous une même dénomination les différentes espèces de cette maladie ; distinguez-les, comme l'a fait la nature ; considérez ce qui est possible dans chaque cas particulier. C'est précisément, comme je l'ai dit en commençant ce discours, ce que nous faisons nous-mêmes. Nous commençons par examiner la constitution du malade, son tempérament, quelles sont les qualités auxquelles il participe le plus, si c'est le chaud ou le froid, si l'individu est jeune ou avancé en âge, s'il est grand ou petit, s'il est gras ou maigre ; enfin nous observons toutes les circonstances de ce genre, et celui qui les a observées, mérite assurément qu'on s'en rapporte à lui, lorsqu'il prononce l'impossibilité de rétablir le malade, ou qu'il promet sa guérison. En effet, il est mille espèces de démences ; elles tiennent à des causes innombrables ; elles ont même des dénominations différentes : l'imbécillité, par exemple, n'est point la même

chose que le délire, la fureur diffère de la folie, et le plus ou moins de violence de ces accidents détermine le nom de la maladie. Les causes qui les produisent, sont autres chez les hommes que chez les femmes ; et parmi les hommes, elles ne sont point les mêmes chez les jeunes gens que chez les vieillards. Dans les premiers, c'est ordinairement une surabondance d'humeurs. A l'égard des autres, un faux rapport fait à contretemps, une colère déraisonnable qui les transporte contre leurs parents, les trouble, et peu après les précipite dans une démence furieuse. Les femmes ont mille sujets qui les tourmentent et qui peuvent les conduire facilement à cette maladie, une haine violente, une forte jalousie contre un ennemi heureux, quelque chagrin, un mouvement de colère : ces passions couvent sourdement dans le cœur, et dégénèrent avec le temps en démence.

C'est là, n'en doute pas, c'est là ce qui est arrivé à ta femme : elle aura peut-être éprouvé depuis peu quelque violent chagrin ; car ce n'est point la haine qui la tourmente¹. Cependant elle est possédée de fureur, et nul médecin ne peut la guérir. Si quelqu'un ose te le promettre, s'il la délivre en effet de ses maux, alors laisse-moi comme un fils injuste et coupable. Bien plus, je ne balancerai point à te dire, que quand l'état de la malade ne serait pas entièrement désespéré, quand un rayon d'espérance luirait encore, je ne me déterminerais pas aisément à l'entreprendre, je ne voudrais pas lui donner légèrement une potion à boire, j'en craindrais l'événement, et les bruits injurieux qu'on pourrait semer contre moi. Ne sais-tu pas ce que l'on dit communément, qu'il existe toujours une haine implacable entre les enfants d'un premier lit et les belles-mères ? Quelque douces, quelque honnêtes qu'elles soient, on prétend qu'elles nourrissent toujours une fureur secrète, qui leur est commune à toutes. Peut-être si le mal empirait, si mes remèdes restaient sans effet, me soupçonnerait-on d'avoir employé pour la guérir des moyens criminels.

Tel est, mon père, l'état de ton épouse : je te le dis avec tout le respect que je te dois. Quand elle prendrait mille potions, elle ne sera pas facilement rétablie : il est donc inutile que je l'entreprenne, à moins que tu ne me presses de le faire, dans le dessein de voir échouer mon entreprise, et pour me

¹ Ceci sert à confirmer ce que j'ai dit plus haut, que la maladie de cette femme n'était autre chose que de l'amour. Le fils, pour ménager son père, ne le dit point ; mais il le fait assez entendre. B. de B.

couvrir de honte. Laisse-moi mériter la jalousie de tous ceux qui exercent ma profession ; si tu me déshérites une seconde fois, que tu m'abandonnes, je ne t'en souhaiterai pas plus de mal. Mais que serait-ce si tu allais retomber dans la même maladie ? (Les mêmes maux irrités ont coutume de revenir). Que faudra-t-il alors que je fasse ? Sache que je te donnerai toujours tous mes soins. Jamais je n'abandonnerai le poste que la nature assigne aux enfants, je n'oublierai jamais que je te dois la naissance, et j'ai tout lieu d'espérer que, rappelé bientôt à la raison, tu me reconnaitras encore pour ton fils. Tu le vois ? en tenant une conduite semblable à la première, tu réveilles la même maladie. A peine échappé à tant de maux, déjà tu recommences à disputer avec opiniâtreté, tu fais retentir ce tribunal de tes cris, la colère te transporte, tu te livres à la haine, tu invoques les lois : hélas ! mon père, tels étaient les symptômes de ta première démence ¹.

¹ On croit généralement que cette déclamation est non de Lucien mais de Libanius.

PHALARIS

PREMIER DISCOURS

Phalaris, notre souverain, nous envoie vers vous, habitants de Delphes, pour présenter au dieu ce taureau d'airain, dont il lui fait présent, et pour justifier en même temps le motif de cette offrande et la conduite de celui qui la lui fait : tel est l'objet qui nous amène auprès de vous. Voici maintenant ce que vous écrit Phalaris.

Je voudrais, au prix de tous mes trésors, habitants de Delphes, que tous les Grecs me connussent tel que je suis en effet, et qu'ils ne me jugeassent point sur le portrait que mes ennemis font de moi, ni sur les bruits que la renommée répand et accrédite auprès de ceux qui n'ont aucune connaissance de mon véritable caractère. Mais c'est de vous surtout que je désire être connu, de vous qui êtes les ministres et les assesseurs d'Apollon, de vous qui vivez, pour ainsi dire, dans son temple, qui habitez le même toit. Je pense, en effet, que si je parviens à me justifier à vos yeux, si je vous persuade que c'est injustement qu'on m'accuse de cruauté, votre suffrage suffira seul pour faire mon apologie auprès de tous les autres Grecs. Je prends à témoin de la vérité de mes discours, le dieu même qu'on adore en cette ville. On ne saurait le surprendre par des raisonnements captieux, ni lui en imposer par des mensonges. On peut tromper des hommes ; mais il est impossible d'échapper à la pénétration d'un dieu, surtout à celle d'Apollon.

Je suis né dans Agrigente ¹, de parents distingués, et je ne

¹ Dans la quatrième des lettres attribuées à Phalaris, ce tyran se dit fils de Léodamas, né dans Astypalée, soit la ville de Crète, soit l'île de ce nom, une des principales Sporades. Il dit, en outre, qu'il a été chassé de sa patrie, et qu'il est devenu tyran d'Agrigente.

le cède en noblesse à nul de mes compatriotes. Mon éducation fut celle d'un homme libre, et l'étude des sciences occupa ma jeunesse. Je me montrai toujours affable et populaire envers mes concitoyens, doux et modéré avec ceux qui partageaient avec moi le gouvernement. Personne ne peut me reprocher, pendant ces premiers temps, la moindre violence ou la plus légère injustice. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'une faction opposée à la mienne (notre ville était alors en proie aux dissensions), cherchait toutes les occasions de me faire périr. Je ne trouvai d'autre moyen de sauver à la fois et ma personne et l'État, que de m'emparer de l'autorité suprême, afin de réprimer les séditieux, et de rétablir le calme et la tranquillité dans la ville. Ce projet fut approuvé d'un grand nombre de citoyens connus par leur modération et leur amour pour la patrie ; ils me secondèrent dans tous mes desseins, et je devins aisément à bout de mon entreprise.

A partir de ce moment, les factieux se turent, chacun reconnut mon autorité ; je gouvernai paisiblement, et la ville cessa d'être agitée par des révoltes continuelles. Je n'ordonnai ni meurtre, ni exil, ni vente de biens : je ne voulus pas même user de cette vengeance contre ceux qui m'avaient dressé des embûches, quoiqu'il soit souvent nécessaire d'user de sévérité pour affermir une autorité naissante. J'espérais, au contraire, en me montrant humain, doux, affable, traitant tous les citoyens avec égalité, les amener peu à peu à mon obéissance. Je sacrifiai tous mes ressentiments, et fis la paix avec mes ennemis ; je les admis dans mes conseils, ils devinrent mes convives. La négligence des premiers magistrats avait ruiné la ville, en autorisant les vols et le brigandage ; moi je l'ornai d'aqueducs et de monuments publics, je la fortifiai par des remparts, j'augmentai facilement ses revenus, en les confiant aux soins de sages administrateurs. Je veillai à l'éducation de la jeunesse, j'étendis ma prévoyance et mes bienfaits jusque sur les vieillards ; enfin, les spectacles, les distributions, les fêtes solennelles, les repas publics faisaient passer au peuple des jours agréables. Loin d'outrager les vierges, de corrompre les jeunes gens, d'enlever les femmes, d'envoyer des satellites saisir un citoyen, ou de faire quelque menace despotique, le nom seul de ces excès m'était odieux. Déjà même je songeais à quitter le pouvoir suprême, et à déposer toute mon autorité ; le trône me semblait environné de trop de soins pénibles, exposé sans cesse aux traits de l'envie ; je ne songeais qu'aux moyens de l'abdiquer avec plus de sûreté, et sans que ma

patrie ait encore besoin d'un pareil service. Mais tandis que j'étais assez simple pour m'occuper de ces projets, mes ennemis s'unissaient contre moi, délibéraient sur les moyens de me faire tomber dans leurs embûches, et de se soustraire à mon obéissance. Déjà la conjuration était formée, les factieux avaient amassé des armes, s'étaient procuré de l'argent ; ils sollicitaient les peuples voisins, et leurs émissaires répandus dans la Grèce invitaient Athènes et Lacédémone à seconder leur révolte. Le sort qui m'attendait, si je tombais en leur pouvoir, était déjà réglé. Ils menaçaient de me déchirer de leurs propres mains, et ils ont auxoué, dans les tourments de la question, tous les supplices auxquels ils me réservaient. Si j'ai échappé à ces complots, je le dois à la protection des dieux, qui les ont découverts, je le dois surtout à Apollon, qui me les a révélés dans des songes, et m'a envoyé des avis fidèles de tout ce qu'on tramait contre moi.

Représentez-vous, ô Delphiens, la grandeur du péril qui m'environnait, et donnez-moi, je vous prie, des conseils sur la conduite que je devais tenir alors. Comme il s'en était peu fallu que je ne périsse, victime de mon imprudence, je cherchai mon salut dans les circonstances où je me trouvais. Transportez-vous un moment à Agrigente, entrez dans mon palais, voyez les préparatifs des conjurés, écoutez leurs menaces, et dites-moi ce qu'il faut faire. Dois-je user envers eux d'humanité et les épargner encore ? Dois-je tolérer leur audace, après avoir été sur le point d'éprouver leur barbarie ? Ou plutôt, faut-il tendre la gorge aux coups dont ils me menacent, voir périr sous mes yeux les plus chers objets de ma tendresse ? Une telle conduite serait celle d'un insensé. Un homme de courage, qui pense avec vigueur, et qui sait sentir une injure, ne doit prendre de parti que celui de se venger et de poursuivre les coupables. C'était le plus sûr moyen de pourvoir à ma sûreté pour la suite ; c'est aussi, j'en suis persuadé, le conseil que vous me donneriez vous-mêmes. Quelle fut alors ma conduite ? Je fais venir les coupables devant moi, je leur permets de se justifier, je leur produis les preuves de leur crime ; ils n'osèrent le nier, et après les avoir pleinement convaincus, je les punis, moins irrité des complots qu'ils avaient tramés contre moi, que de ce qu'ils me forçaient de renoncer au genre de vie que je m'étais d'abord proposé de suivre. Depuis ce moment, j'ai toujours continué de veiller à ma propre sûreté : j'ai puni tous ceux qui m'ont dressé des embûches ; et d'après cela, les hommes m'accusent de cruauté,



sans examiner qui d'eux ou de moi en donna le premier signal ? Ils passent légèrement sur les circonstances, et parce que j'ai fait punir quelques personnes, ils blâment ces punitions, et les taxent d'inhumanité : quelle injustice ! Si quelqu'un, pour avoir vu chez vous précipiter un sacrilège du haut du rocher ¹, sans examiner quel crime il a osé commettre, sans savoir que pendant la nuit ce scélérat s'est glissé dans le temple, qu'il en a dérobé des vases consacrés au dieu, qu'il a osé toucher à sa statue ; si, dis-je, il vous accusait de la plus excessive barbarie, de ce qu'étant Grec et revêtu d'un caractère sacré, vous avez permis qu'un Grec subit un pareil supplice dans un lieu voisin du temple (car le rocher n'est pas, dit-on, fort éloigné de cette ville), un tel reproche ne serait-il pas injuste ? Je suis persuadé que vous seriez les premiers à vous moquer d'une pareille accusation, et tout le monde applaudirait à la juste sévérité que vous employez contre les sacrilèges.

Le peuple, sans examiner quelles sont les qualités de celui qui lui commande, s'il est juste ou inique, hait en général les tyrans et jusqu'au nom de tyrannie ² : et fût-on un Eaque, un Minos, un Rhadamanthe, il cherche tous les moyens de vous perdre. Il n'a devant les yeux que les tyrans injustes, et sous une dénomination commune, il enveloppe les bons dans sa haine. Cependant on sait qu'une foule de sages tyrans ont régné dans la Grèce, qui, sous un nom odieux, ont montré des mœurs douces et humaines. Quelques-uns ont gravé dans ce temple des sentences courtes, mais pleines de sens ; d'autres ont consacré au dieu des vases et des statues.

Vous voyez que les législateurs, dans leurs lois, décernent plus de peines qu'ils ne proposent de récompenses ; toute autre institution leur paraît inutile, si elle n'est accompagnée d'un sentiment de crainte, et si l'attente du supplice n'arrête ceux qui voudraient la violer. Mais c'est à nous autres, tyrans, qui ne régnons que malgré le peuple, et qui sommes l'objet de sa haine et de ses complots, c'est à nous surtout qu'il importe

¹ Le rocher dont il est ici question, s'appelait *Yampeia*. Les seuls sacrilèges étaient précipités du haut de cette pierre. Lucien raille ici les habitants de Delphes, qui précipitèrent injustement Esope, après l'avoir accusé, par une calomnie atroce, d'avoir dérobé un vase consacré à Apollon. *Scholie grecque.*

² Ces noms *tyran* et *tyrannie*, ne présentaient aux Grecs que l'idée que nous attachons aux mots de *roi* et de *royauté*.

d'employer les menaces ; souvent même elles ne nous servent de rien ; et semblables à l'hydre de la fable, nos ennemis se multiplient sous nos coups. Plus nous punissons, plus les occasions de punir se renouvellent. Il faut donc, si nous voulons conserver notre pouvoir, arracher sans cesse, abattre, brûler même, comme Iolas¹, et dès qu'on est une fois réduit à cette triste nécessité, il faut soutenir le même caractère, ou la moindre indulgence nous devient funeste. Croyez-vous, en effet, qu'il puisse exister un homme assez cruel, assez féroce, pour se faire un plaisir de déchirer ses semblables à coups de fouet, d'entendre leurs gémissements et leurs cris, de les voir égorger, s'il n'a les plus fortes raisons de les livrer à ces supplices ? Combien de fois n'ai-je pas répandu des larmes ? Combien de fois n'ai-je pas déploré la rigueur de mon sort, et éprouvé moi-même un supplice plus long et plus douloureux que celui dont je faisais punir les autres ? Un homme d'un caractère humain et sensible, qui se voit forcé d'user de sévérité, souffre plus lui-même que ceux qu'il fait tourmenter. Pour vous parler avec franchise, si l'on m'offrait le choix, ou de punir quelqu'un injustement, ou de périr ; sachez que, sans balancer, j'aimerais mieux mourir que d'infliger la moindre punition à un innocent. Mais si l'on me disait, lequel des deux préférez-vous, Phalaris, ou de mourir, ou de faire punir, avec justice, ceux qui ont tramé contre vous des complots ? Je choisirais ce dernier parti. Je vous le demande encore à vous-mêmes, citoyens de Delphes, lequel des deux vous paraît préférable, ou de mourir sans l'avoir mérité, ou de sauver injustement celui qui attente à nos jours ? Personne, je pense, n'est assez peu sensé pour ne pas préférer sa propre vie au salut de ses ennemis. Cependant combien n'en ai-je pas épargné qui avaient tramé contre moi, et que je me suis contenté de convaincre de leurs crimes ? Témoins Acanthe, Timocrate et Léogoras son frère, auxquels j'ai pardonné en faveur de l'ancienne amitié qui nous avait unis autrefois.

Mais voulez-vous mieux connaître mon caractère, ô Delphiens, interrogez les étrangers qui viennent à Agrigente, demandez-leur de quelle manière je me comporte à leur égard et si je traite avec humanité tous ceux qui abordent chez moi. Ils vous diront que j'entretiens dans mes ports des hommes

¹ Iolas accompagnait Hercule lorsque ce héros combattait l'hydre de Lerne : à mesure que celui-ci abattait une des têtes du monstre, Iolas avec un flambeau brûlait le cou qui la portait, de peur qu'elle ne repoussât.

affidés qui m'instruisent du nom et de la patrie de ceux qui arrivent, afin de les recevoir et les faire ensuite reconduire chez eux avec tous les égards qu'ils méritent. Quelques-uns même viennent exprès pour me voir, et les hommes les plus sages de la Grèce sont bien éloignés de fuir ma société. Pythagore, mieux instruit de mes mœurs que le vulgaire, vint dernièrement chez moi ; quand il m'eut connu par sa propre expérience, il donna des éloges à ma justice, et s'en retourna en plaignant la triste nécessité où j'étais de me montrer cruel. Pensez-vous, en effet, qu'un homme qui traite les étrangers avec tant d'humanité, voulût être injuste envers ses concitoyens, s'il n'en avait reçu les plus cruels outrages ?

Voilà ce que j'avais à vous dire pour ma propre justification, elle ne contient rien qui ne soit véritable et juste, rien, j'ose le croire, qui ne mérite plutôt vos éloges que votre haine. Il est temps à présent que je vous parle de l'offrande que je fais au dieu, et que je vous apprenne de quelle manière ce taureau m'appartient, sans que je l'aie payé à celui qui l'a fait. Je ne suis pas assez insensé pour désirer la possession de semblables objets. Un citoyen d'Agrigente, nommé Périlaüs, excellent sculpteur en airain, mais homme d'un caractère détestable, bien éloigné de connaître mes véritables sentiments, s'imagina qu'il me ferait un présent agréable, s'il inventait quelque nouveau supplice ; en conséquence, il fabriqua ce taureau et vint me l'offrir. L'ouvrage est d'une belle exécution et fait sur le plus parfait modèle ; il ne manque à l'animal que le mouvement, et si on l'entendait mugir, on le croirait vivant. Dès que je le vis, je m'écriai : « Voilà une offrande digne du temple d'Apollon : il faut envoyer ce taureau au dieu de Delphes. » Mais Périlaüs me dit : « Que serait-ce, si tu connaissais l'art avec lequel il est fait intérieurement et l'usage auquel il peut être employé ? » Alors ouvrant le taureau par le dos : « Quand tu voudras, me dit-il, faire périr quelqu'un dans les supplices, fais-le monter et enfermer dans cette machine, ajoute ensuite ces flûtes aux naseaux du taureau, et fais allumer du feu sous son ventre, bientôt celui qui sera dedans, se sentant pénétré de douleurs, poussera des gémissements et des cris ; mais le son de sa voix, en passant par les flûtes, formera des chants de musique, semblables à des plaintes touchantes, à de tendres mugissements, dont tu seras charmé. »

A peine eus-je entendu cet homme, que détestant la scélératesse de son invention, pour l'en punir, je résolus de lui

faire subir le supplice qu'il avait imaginé. « Et bien, lui dis-je, Périlaüs, si tu ne me fais point de vaines promesses, monte toi-même dans ce taureau, et fais-nous connaître quels effets ton art a su produire ; imite les cris d'un homme qui brûle, nous saurons quels sont les chants qui sortent de tes flûtes. » Périlaüs m'obéit aussitôt. Dès que je le vis dans la machine, je la fis fermer, et j'ordonnai qu'on allumât du feu dessous : « Reçois, dis-je alors à ce scélérat, la récompense de ton invention admirable, et sois le premier à exécuter la belle musique dont tu es le compositeur. » Ainsi, cet homme, en essayant sa détestable machine, souffrit une juste peine ; mais pour qu'il ne souillât point, par sa mort, un ouvrage destiné à un dieu, je le fis retirer avant qu'il expirât ; j'ordonnai qu'on le précipitât du haut d'un rocher, et que son corps fût privé de sépulture. Je fis ensuite purifier le taureau, et je vous l'envoie pour le consacrer à Apollon. J'ai donné ordre qu'on écrivit dessus son histoire, mon nom, et l'offrande que j'en fais au dieu, l'invention de Périlaüs, et la juste vengeance que j'ai tirée de cet ouvrier, en lui faisant exécuter le premier sa musique.

Pour vous, habitants de Delphes, vous ne ferez rien que de juste, si vous vous joignez à mes ambassadeurs pour offrir en mon nom un sacrifice à votre dieu, et si vous placez ce taureau dans un des endroits les plus apparents de son temple. Par là, tous les hommes apprendront de quel œil je vois les méchants, et comment je punis leurs inventions pleines de scélératesse. Le supplice de Périlaüs et la vue de ce taureau consacré suffiront pour faire connaître mon caractère. On verra que je n'ai point réservé pour d'autres supplices ces airs de flûtes, et que je n'ai voulu les entendre que du seul inventeur ; il a lui-même fait l'épreuve de son art détestable, et j'ai bientôt mis fin à sa musique inhumaine et barbare. Voilà ce qu'à présent je puis offrir au dieu : je lui ferai par la suite de fréquentes offrandes, si je puis en obtenir de ne plus être dans la nécessité de recourir à des supplices.

Tels sont, ô Delphiens, les lettres de Phalaris ; elles ne contiennent rien que de véritable, et leur exposé est fidèle. Nous en sommes assez instruits par nous-mêmes, pour que notre témoignage mérite toute votre croyance ; nous n'avons d'ailleurs aucun motif de vous tromper par un mensonge. Mais s'il faut vous prier en faveur d'un homme qui passe pour cruel, sans avoir mérité cette réputation, et qui se voit malheureusement forcé de punir ceux qui menacent ses jours, alors comme

habitants d'Agrigente, comme Grecs et anciens Doriens, nous vous supplions d'accorder votre amitié à un homme qui la désire, qui s'est efforcé de bien mériter de votre république en général et de chacun de vous en particulier. Recevez donc ce taureau, consacrez-le à Apollon, et faites des vœux pour la ville d'Agrigente et pour Phalaris. Ne nous renvoyez point sans nous accorder une si juste demande; ne faites point cette injure à notre souverain, et ne privez pas le dieu d'une offrande qui est tout à la fois un chef-d'œuvre de l'art et un monument de justice.

PHALARIS

SECOND DISCOURS

Habitants de Delphes, je ne suis lié d'hospitalité publique ou particulière, ni avec les Agrigentins, ni avec Phalaris ; celui-ci n'est point mon ami, et je n'ai point dessein de devenir un jour le sien ; mais après avoir entendu ses ambassadeurs et leur discours plein de sagesse et de modération, après avoir considéré l'intérêt de la religion, l'utilité publique, et surtout la dignité de cette ville, je me lève pour vous exhorter à ne pas mépriser un souverain puissant et rempli de piété, à ne point refuser une offrande qui porte déjà le nom d'Apollon, et qui doit servir à perpétuer le souvenir de trois choses importantes, l'habileté de l'artiste, son invention exécrationnable, et la juste punition qu'il a subie.

Il me semble qu'élever le moindre doute sur l'objet qui nous occupe, attendre que les magistrats mettent en délibération, si l'on acceptera l'offrande de Phalaris, ou si on la renverra, c'est manquer à la religion, ou plutôt, c'est commettre une impiété extrême, un sacrilège énorme, et d'autant plus considérable que c'est un plus grand crime de détourner de leur dessein ceux qui veulent faire une offrande, que de dérober celle qui est déjà consacrée.

Comme habitant de Delphes, et participant à sa gloire, je vous prie de ne pas fermer votre temple à la piété, de ne pas déshonorer votre ville aux yeux de tous les hommes, en leur faisant penser que vous calomniez les offrandes que l'on envoie au dieu, et que vous soumettez au suffrage des tribunaux ceux qui veulent faire des dons à son temple. Autrement personne n'osera plus rien consacrer, sachant qu'Apollon n'acceptera plus de présents qu'ils n'aient reçu l'approbation des Delphiens.

Cependant Apollon a déjà prononcé en faveur de cette offrande. Si ce dieu eût eu quelque haine pour Phalaris, si ce présent lui eût été odieux, il pouvait aisément le submerger, avec le vaisseau qui le portait, au milieu de la mer d'Ionie : au contraire, il a fait régner le calme le plus favorable durant toute la navigation, ainsi que ces ambassadeurs nous l'apprennent, et il les a fait aborder sains et saufs à Cyrra¹. Rien ne prouve mieux, sans doute, qu'il approuve la piété du monarque. Vous devez donc porter un suffrage semblable à celui de notre dieu, et ajouter ce taureau à toutes les offrandes qui décorent le temple; car il serait absurde que celui qui envoie un présent si magnifique éprouvât un refus, et ne remportât pour prix de sa piété qu'un jugement qui le déclare indigne de consacrer aucune offrande.

Le citoyen qui vient d'ouvrir un avis contraire au mien, parle avec emphase des meurtres, des violences, des brigandages du tyran. On dirait, à l'entendre, qu'il arrive tout récemment d'Agrigente, et qu'il a presque été témoin oculaire des excès qu'il se plaît à décrire. Cependant nous n'ignorons pas qu'il n'a jamais voyagé, ni mis le pied dans un vaisseau. Il faut, sur de pareils faits, ne croire que difficilement ceux mêmes qui prétendent en avoir été les victimes, car il est toujours incertain s'ils disent la vérité. Gardons-nous bien de condamner nous-mêmes ce dont nous sommes mal informés. Mais si de telles choses se sont passées en Sicile, on doit peu s'en embarrasser à Delphes, à moins qu'au lieu de prêtres, nous ne prétendions être des juges. Alors quand il faudra offrir des sacrifices, servir le dieu, lui consacrer les offrandes qu'on lui envoie, nous nous asseoirons sur ces tribunaux, pour examiner si les tyrans, qui règnent par delà la mer d'Ionie, gouvernent injustement ou avec équité.

Laissons les autres peuples se conduire comme il leur plaît. La seule chose qui nous soit nécessaire, c'est de connaître nos propres usages, de savoir pourquoi ils ont été établis, s'ils sont encore en vigueur, quel avantage il résulte pour nous de les suivre. Nous habitons au milieu des précipices, nous vivons sur des rochers; il n'est pas besoin, pour vous le prouver, de citer le témoignage d'Homère², vos yeux peuvent vous en convaincre. La terre ne nous produirait que la disette la plus

¹ Port de Phocide.

² *Illiade*, liv. II, v. 26.

profonde; mais ce temple et le dieu qu'on y adore, les oracles que l'on y rend, les sacrifices, les offrandes des hommes pieux sont les plaines fertiles qui nous nourrissent; ce sont nos revenus, nos richesses, le fonds qui nous fait subsister. Il faut parler entre nous, sans déguisement, c'est à Delphes que se réalise ce qu'ont dit les poètes, *tout vient ici sans soins et sans culture*¹, par la protection de notre dieu; il fait régner l'abondance sur nos rochers, et nous procure, non seulement tous les biens que produisent les autres contrées de la Grèce, mais tous ceux que font naître la Phrygie, la Lydie, l'Assyrie, la Phénicie, l'Italie, il les amène à Delphes. Après Apollon, c'est nous qui sommes l'objet du culte des autres peuples; nous jouissons, par leurs soins, de l'abondance et du bonheur. Tel est l'effet de notre ancienne institution; il subsiste encore. Craignons de faire cesser cette heureuse manière de vivre.

Nos fastes n'offrent point d'exemple que l'on ait jamais recueilli les suffrages pour admettre une offrande ou pour empêcher quelqu'un de sacrifier; et c'est, je pense, par cette raison que la gloire de notre temple s'est élevée à son comble, et que ses trésors se sont accrus. Il ne faut pas établir aujourd'hui de nouvelles lois, nous ériger en juges des objets que l'on consacre au dieu, s'informer avec curiosité d'où viennent les offrandes, à qui elles appartiennent, de quelle nature elles sont. Notre ministère est de les recevoir sans faire de vaines difficultés et de les consacrer: c'est le moyen de servir tout à la fois, et notre dieu et la piété des mortels.

Il me semble, Delphiens, que le plus sage parti que vous puissiez prendre en cette circonstance, est de considérer avant tout, le nombre et l'importance des objets sur lesquels vous délibérez. Il s'agit premièrement d'Apollon lui-même, de son temple, des sacrifices et des offrandes qui s'y font chaque jour, d'usages et de lois respectables par leur antiquité, de la gloire de notre oracle. Songez ensuite aux intérêts de la ville entière, à ceux de tous les habitants en général, et de chacun de vous en particulier; enfin, réfléchissez à la gloire ou à l'opprobre dont vous allez vous couvrir aux yeux de tous les hommes. Je ne crois pas, pour peu que vous écoutiez la raison, qu'aucun objet puisse vous paraître plus important: voilà ce qui fait à présent la matière de notre délibération.

Ce n'est point de Phalaris dont il s'agit; ce n'est point de son taureau, ni d'une masse d'airain; mais de tous les rois, de

¹ Homère, *Odyss.* liv. I, v. 109.

tous les souverains qui ont de la vénération pour notre temple, qui tous les jours y envoient de l'or, de l'argent et d'autres offrandes d'un grand prix, pour les consacrer au dieu ; c'est donc par le dieu même qu'il faut commencer votre examen.

Pour quelle raison cesserions-nous de nous conduire, à l'égard des offrandes, comme nous l'avons toujours fait dès les temps les plus reculés ? Qu'avons-nous à reprocher à nos anciens usages, pour vouloir en établir de nouveaux ? Et ce qui ne s'est jamais pratiqué depuis que nous habitons cette ville, depuis qu'Apollon rend des oracles et inspire la Pythie, pourquoi l'établirions-nous aujourd'hui ? Pourquoi appeler au tribunal et examiner les personnes qui veulent consacrer des offrandes ? Vous voyez de quelles richesses cet ancien usage, cette liberté générale a rempli votre temple ; tous les hommes se sont empressés d'y suspendre de riches dons ; quelques-uns même ont excédé leurs facultés pour enrichir le dieu . Si vous vous érigez en juges, en censeurs de ces dons, je crains que bientôt vous ne manquiez de matière sur laquelle vous puissiez exercer votre censure. Personne ne souffrira qu'on le soumette à une pareille juridiction, qu'on prononce sur la légitimité de ses dépenses, et qu'on l'expose en outre au danger de perdre la vie. Qui pourrait en effet la supporter, après avoir été jugé indigne de consacrer aucune offrande ?

ALEXANDRE

OU

LE FAUX PROPHÈTE

Tu t'imagines peut-être, mon cher Celsus¹, m'avoir imposé une tâche légère, quand tu m'as ordonné d'écrire la vie d'Alexandre d'Abonotéchie², d'y exposer ses différentes impostures, ses entreprises audacieuses et ses prestiges, d'en composer un livre et de te l'envoyer : mais si l'on voulait suivre avec exactitude toutes ses actions, ce serait un ouvrage aussi considérable que de raconter les exploits du fils de Philippe. On trouverait dans l'un autant de scélératesse que de magnanimité dans l'autre. Cependant si tu veux me lire avec indulgence, suppléer aux faits que je rapporterai, ceux qui m'auront échappé, j'entreprendrai ce travail pour te plaire. Ce sont de nouvelles écuries d'Augias que je vais nettoyer, autant du moins que mes forces me le permettront, car je désespère de le faire totalement, et tu pourras juger par quelques paniers d'ordure que j'en aurai tirés, quelle énorme quantité de fumier trois mille bœufs ont pu produire depuis plusieurs années.

Je rougis cependant pour nous deux, je l'avoue : pour toi, de croire que la mémoire d'un homme aussi exécrationnel, n'est pas indigne d'être transmise à la postérité ; et pour moi, d'employer mon travail et ma peine à écrire une pareille histoire, et à perpétuer les actions d'un scélérat, qui loin

¹ Ce Celsus est le fameux philosophe Epicurien qui avait composé un ouvrage contre le Christianisme, intitulé : *Discours véritable, ou de la vérité* divisé en huit livres, lequel a été réfuté par Origène, qui nous en a conservé quelques fragments.

² Petite ville de Paphlagonie, située sur les bords du Pont-Euxin.

d'occuper le loisir des gens instruits, eût mérité d'être exposé sur un théâtre, pour y être déchiré par les singes et les renards. Si toutefois on voulait m'en faire un crime, j'aurais, pour me justifier, un assez bel exemple à citer. Arrien¹, le disciple d'Épictète, qui tenait un rang distingué chez les Romains, et dont la vie a été, pour ainsi dire, totalement employée à l'étude de la philosophie, a fait un ouvrage semblable, et sa conduite peut servir d'excuse à la mienne. En effet, il n'a pas dédaigné d'écrire la vie d'un fameux brigand nommé Tilliborus. Pour moi je fais l'histoire d'un brigand encore plus cruel. Ce n'était pas en effet au milieu des forêts, et sur les montagnes, qu'il exerçait sa scélératesse, mais dans l'enceinte même des villes. Il ne parcourait pas seulement la Mysie, le mont Ida, ou quelques déserts de l'Asie; c'est l'empire romain entier qu'il a rempli de ses brigandages et de ses impostures.

Avant de t'entretenir de sa personne, je veux te tracer son portrait; je ne suis pas un excellent peintre, mais je le ferai aussi ressemblant qu'il me sera possible. Sa taille haute et bien proportionnée lui donnait un port majestueux et un air de divinité. Il avait le visage blanc et le menton peu fourni de barbe; une chevelure postiche était mêlée avec tant d'art à ses cheveux naturels, que peu de personnes pouvaient s'apercevoir de cette fraude; ses yeux pleins de vivacité, brillaient d'un éclat divin; le son de sa voix était agréable et sonore; en un mot, il était difficile de lui trouver aucun défaut corporel: tel était son extérieur. A l'égard de son âme et de son caractère, par Hercule qui détourne les malheurs! par Jupiter et les Dioscures! j'aimerais mieux tomber au pouvoir de mes ennemis que rencontrer un pareil homme. C'était bien le plus rusé de tous les mortels; nul n'eut jamais plus de pénétration et d'intelligence. Plein de curiosité, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une extrême facilité pour apprendre, les plus heureuses dispositions pour toutes les sciences brillaient en lui à un point incroyable. Il est vrai qu'il abusa étrangement de ces rares avantages, et les nobles instruments qu'il avait entre les mains, ne servirent qu'à lui faire surpasser les scélérats les plus célèbres. Il effaça les Cercope, les Eurybate, les Phrynonidas, les Aristodème, les Sostrate. Lui-même écrivant un jour à Rutilianus, son gendre, se compa-

¹ C'est l'Arrien, dont il nous reste un commentaire sur le manuel d'Épictète.

rait modestement à Pythagore. J'en demande pardon à ce sage dont la morale était toute divine; mais s'il eût vécu du temps de mon héros, Pythagore, j'en suis sûr, n'eût paru qu'un enfant. Au nom des Grâces, ne pense pas que je dise ceci pour insulter au sage de Samos, ni que je prétende faire quelque parallèle entre ces deux hommes, en comparant leurs actions. Mais quand on rassemblerait toutes les calomnies odieuses que l'on a semées contre Pythagore, et auxquelles je ne crois nullement, on n'aurait pas la plus légère idée de la fourberie d'Alexandre. Figure-toi le caractère le plus versatile, le plus fécond en mensonges, en ruses, en parjures; un génie ardent, toujours occupé de mauvais desseins, qui se ploie à tout, audacieux dans ses entreprises, patient dans les travaux et capable de tout supporter pour les faire réussir. Il avait l'art de persuader et de s'attirer la confiance. Imitateur hypocrite de la vertu, il feignait d'avoir des vues contraires à ses véritables desseins, et quiconque le voyait pour la première fois, le croyait le meilleur, le plus doux, le plus véridique, le plus modeste de tous les hommes. Il joignait à tous ces talents, un air de grandeur qui donnait à penser qu'il ne s'occupait que des plus vastes projets.

Dans sa jeunesse, il eut une fort belle figure; on pouvait en juger par les restes ¹ qu'il en conservait dans un âge avancé, et je l'ai souvent entendu dire: mais il abusait tellement de sa beauté, qu'il se prostituait sans pudeur, et se vendait à quiconque le voulait avoir. Parmi ces infâmes amoureux, il se trouva un de ces fourbes qui se disent magiciens, et qui promettent aux gens crédules des enchantements, aux amants des faveurs, aux autres les moyens d'attirer leurs ennemis dans un piège, de trouver des trésors, d'obtenir des successions. Cet homme voyant les heureuses dispositions du jeune Alexandre pour son art imposteur, non moins épris de son penchant à la scélératesse, que des charmes de sa beauté, se chargea de son éducation, l'instruisit à travailler sous ses ordres, et en fit son élève: ce charlatan exerçait, je crois, la médecine, et savait, aussi bien que la femme de l'Égyptien Thoon,

Mêler à des poisons des plantes salutaires ².

¹ Le grec dit: *par la paille*: c'est une allusion au vers 214 du 14^e livre de l'*Odyssee*. Cette métaphore est tirée de l'agriculture. Comme on connaît, par le chaume, la beauté de la moisson qu'il a produite, on voit aux traits de la vieillesse, quels étaient dans un âge plus tendre, les agréments du visage. C'est ainsi que le scholiaste d'Homère explique le vers que nous avons cité.

² Homère, *Odyssee*, livr. IV, v. 252.

Il avait sans doute hérité de tous ses secrets. Ce maître d'Alexandre, en même temps son amoureux, était originaire de Thyane. Il se disait ami du fameux Apollonius¹ ; il connaissait toutes les aventures de ce personnage extraordinaire. Tu vois déjà à quelle école a étudié mon héros.

Cependant la menton d'Alexandre commençait à se couvrir de barbe, lorsque son maître mourut et le laissa dans la pauvreté. La fleur de sa jeunesse se fanait et ne pouvait plus fournir à sa subsistance. Aussi dès ce moment il commence à former de vastes projets. Il s'associe avec un maître de ballets de Bysance, nommé Cocconas, le plus infâme de ceux qui se donnent en spectacle dans les jeux publics, et tous deux courant le pays, exercent leurs talents imposteurs, et vivent aux dépens des *gens gras* (c'est ainsi qu'en langage du métier on appelle les hommes du vulgaire). Dans ces circonstances ils rencontrent une femme de Macédoine, assez riche, et qui, devenue vieille, voulait encore se faire almer. Ils vécurent quelque temps à ses dépens, et la suivirent de Bithynie jusqu'à Pella, sa patrie. Cette ville autrefois florissante et célèbre, du temps des rois de Macédoine, ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de citoyens peu fortunés.

Nos deux aventuriers virent en ce pays des serpents d'une grandeur considérable ; mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissent dans leur sein. Ils dorment avec les enfants, tettent comme eux à la mamelle, se laissent presser dans les mains, et fouler aux pieds sans témoigner la moindre colère : cette espèce est fort multipliée en ce pays, et c'est elle sans doute qui a donné lieu à la fable d'Olympias : c'était avec un de ces serpents qu'elle couchait lorsqu'elle était enceinte d'Alexandre. Mon héros et son compagnon achetèrent, pour quelques oboles, un des plus gros de ces reptiles. Ce fut là, comme le dit Thucydide, l'origine de la guerre². Ces deux fripons, ou plutôt ces deux fourbes, disposés à toute sorte de crimes, en s'associant, avaient remarqué que la vie des humains est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui saurait les employer à propos, s'enrichirait en peu de temps. Ils savaient que l'homme qui craint, et celui qui espère, désirent néces-

¹ Apollonius de Thyane, fameux imposteur, dont Philostrate a écrit la vie. On peut consulter sur lui le savant ouvrage de notre regretté maître, M. Chassang. L. H.

² Thucydide, liv. II, c. I.

sairement tous deux, et avec une égale ardeur, connaître l'avenir. C'est de là qu'autrefois Delphes amassa tant de trésors, que Délos, Clare et les Branchides¹ devinrent célèbres et fréquentées par une foule innombrable d'humains, que ces deux tyrans, dont je parlais tout à l'heure, la crainte et l'espérance, amenaient sans cesse dans leurs temples, où, pour apprendre l'avenir, ils sacrifiaient des hécatombes entières, et consacraient au dieu des briques d'or. Occupés de ces pensées, et roulant dans leur esprit mille projets d'imposture, ils s'arrêtèrent à celui d'établir un oracle; ils espéraient que pour peu qu'il eût de succès, ils deviendraient bientôt riches et fortunes. Ils réussirent, en effet, au gré de leur attente, et l'oracle s'accrédita bien plus qu'ils n'avaient osé l'espérer.

Dès qu'ils eurent pris ce parti, ils examinèrent premièrement quel pays il fallait choisir pour leur théâtre; en second lieu, de quelle manière ils commenceraient cette belle entreprise. Cocconas fut d'avis de s'établir en Calcédoine. Cette ville lui paraissait d'autant plus favorable à ses desseins, qu'elle était le centre d'un commerce considérable, située aux confins de la Thrace et de la Bithynie, et peu distante de l'Asie mineure, de la Galatie, et des peuples supérieurs. Alexandre, au contraire, donnait la préférence à sa patrie; il soutenait, et avec raison, que pour commencer avec succès une pareille entreprise, il faut s'adresser à des hommes d'un esprit épais et grossier, et tels sont, disait-il, tous les Paphlagoniens qui habitent au-dessus de la ville d'Abon, si imbéciles et si superstitieux, que le moindre charlatan qui vient à paraître, traînant à sa suite un joueur de flûte, de tambour ou de crotalle, quand il ne prédirait l'avenir qu'avec un crible, comme on dit communément, ils s'assemblent autour de lui, l'écoutent la bouche ouverte, et le regardent comme un dieu.

Après une légère altercation, l'avis d'Alexandre l'emporta. Arrivés à Calcédoine (ils pensaient que cette ville leur serait aussi de quelque utilité), ils enfouirent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain, qui portaient que bientôt Esculape, accompagné de son père Apollon, se ferait voir dans le royaume de Pont, et fixerait son séjour dans la ville d'Abon. On eut le soin de faire trouver ces tablettes, et leur inscription fut promptement divulguée dans le Pont et la Bithynie; mais avant tout dans Abonotéchie. Les habitants

¹ Les Branchides étaient une famille sacerdotale, qui desservait le temple d'Apollon, situé à Milet, ville de Carie.

de cette ville résolurent aussitôt d'élever un temple au dieu qui devait venir les visiter, et dès lors ils commencèrent à en creuser les fondements. Cocconas était alors retourné à Calcédoine, pour y répandre des oracles douteux ou menteurs; mais peu de temps après il mourut, et ce fut, je crois, de la morsure d'une vipère.

Cependant Alexandre s'avance sur la scène, les cheveux flottant sur les épaules, revêtu d'une longue robe, moitié blanche, moitié couleur de pourpre, tenant à la main une épée recourbée, à l'imitation de Persée, dont il se vantait de descendre par sa mère. Les stupides Paphlagoniens, qui connaissaient toute l'obscurité de sa naissance, ajoutaient cependant foi à cet oracle qu'il débitait :

Issu du sang de Podalire,
 Descendant de Persée et l'ami d'Apollon,
 Alexandre, des dieux a partagé l'empire;
 Il connaît l'avenir et l'annonce en mon nom.

Or, ce Podalire était un homme perdu de débauches, et tellement transporté d'amour pour les femmes, qu'il était venu de Tricca¹ jusqu'en Paphlagonie, pour jouir de la mère d'Alexandre. Celui-ci fit encore paraître un nouvel oracle, par lequel la Sybille annonçait, que *sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, un Prophète naîtrait dans une citadelle, sous l'empire des peuples de l'Ausonie. La première lettre de son nom désigne une unité; la seconde, trois dizaines; la troisième, cinq unités; et la quatrième, trois vingtaines. Du cercle de ces quatre lettres se forme le nom d'un homme protecteur.*

Quelque temps après avoir joué cette farce, Alexandre arriva dans sa patrie, où il obtint la plus haute considération. Pour l'augmenter encore, il faisait semblant d'être agité d'une fureur divine; sa bouche se remplissait d'écume, et cela fort aisément; car il mâchait de la racine de struthium, herbe qui sert à la teinture. Cette écume effrayait les spectateurs, et leur paraissait l'effet de la présence d'un dieu. Depuis longtemps aussi il avait fabriqué, avec de la toile, une tête de serpent qui ressemblait assez à une figure humaine : cette tête était peinte d'une manière très naturelle : la bouche s'ouvrait et se fermait à volonté, par le moyen de quelques crins de cheval : il en

¹ Ville de Thessalie, patrie d'Héliodore, auteur du charmant roman de Théagène et Chariclée dont nous avons publié la traduction dans notre volume des *Romans grecs*.

sortait une langue semblable à celle des reptiles, noire, armée d'un double dard, et qui s'avancait et se retirait à l'aide de ces crins. Ils avaient en outre le serpent de Pella. On le nourrissait soigneusement à la maison, en attendant le moment où il devait paraître sur la scène ; car c'était lui qui devait jouer le premier rôle de la pièce.

Quand il fallut la commencer, voici la ruse que mit en œuvre Alexandre. Il descend la nuit dans les fondements nouvellement creusés pour la construction du temple : l'eau s'y était amassée, soit qu'elle eût filtré à travers les terres, soit qu'elle fût tombée du ciel. Alexandre y dépose un œuf d'oie, qu'il avait auparavant vidé, et dans lequel il avait renfermé un petit serpent qui ne faisait que de naître : il enfonce cet œuf et le cache dans la boue, puis il retourne chez lui. Le lendemain, dès la pointe du jour, il accourt sur la place publique, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or qui lui couvrait les parties honteuses : il tenait son épée à la main, et secouait sa chevelure comme ces fanatiques qui célèbrent les orgies de la mère des dieux. Il y avait dans la place un autel un peu élevé : Alexandre s'élance dessus, et se met à haranguer le peuple : il félicite la ville de ce qu'elle va bientôt recevoir dans ses murs Esculape, qui se rendra visible à tous les yeux. A ces mots les assistants, femmes, enfants, vieillards (la ville entière était accourue), remplis d'admiration et de respect, se mettaient en prières, adoraient déjà le dieu et lui adressaient des vœux. Alors notre fourbe mêlant à ses discours des mots inintelligibles, hébreux ou phéniciens peut-être, acheva d'en imposer à ces hommes crédules qui ne comprenaient point ce qu'il disait : il mêlait néanmoins à ce langage obscur les noms d'Apollon et d'Esculape.

Un instant après il court à l'endroit où l'on devait bâtir le temple ; il descend dans la tranchée qui recelait la fourbe qu'il avait préparée la veille ; il entre dans l'eau en chantant un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon ; il appelle le dieu et l'invite à venir dans la ville sous d'heureux auspices : ensuite il demande une coupe ; on la lui donne ; il la plonge à l'instant dans l'eau, et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel Esculape était renfermé, et dont il avait eu soin de fermer l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse : il le prend dans ses mains et s'écrie qu'il tient Esculape. Les spectateurs qui regardaient fort attentivement ce qu'il allait faire, furent très étonnés de voir qu'il avait trouvé un œuf dans l'eau : alors Alexandre l'ayant cassé dans le creux

de sa main, leur montra l'embryon du serpent. Ceux qui étaient près de lui, voyant ce petit reptile se remuer et se rouler autour de ses doigts, poussèrent de grands cris, saluèrent le dieu, et félicitèrent la ville de son bonheur; tous se mirent à former des vœux, à demander au dieu des trésors et des richesses, la santé et tous les biens. Alexandre regagna précipitamment sa demeure, emportant avec lui le petit Esculape qui venait de naître pour la seconde fois, à la différence des hommes qui ne sortent qu'une fois du sein de leur mère; et ce n'était point à Coronis¹, ni même à une corneille qu'il devait le jour, mais à une oie : cependant tout le peuple suivait notre imposteur, et rempli d'une fureur fanatique, se livrait aux plus folles espérances.

Durant plusieurs jours, Alexandre ne sortit point de chez lui : il espérait que cette nouvelle ne serait pas plus tôt répandue, qu'il verrait accourir toute la Paphlagonie. L'événement justifia son attente. Bientôt la ville fut remplie d'hommes insensés, dépourvus² depuis longtemps de cœur et de cervelle, qui n'avaient tout au plus que la forme humaine, du reste absolument semblables aux plus stupides animaux. Que fait alors mon héros? Placé dans une petite chambre, sur un lit, vêtu comme un pontife, il met dans son sein l'Esculape de Pella, dont nous avons déjà remarqué la grandeur et la beauté, il le roule autour de son cou, et lui laisse sortir la queue. Ce serpent était si long, qu'il descendait sur son sein, et trainait jusqu'à terre. Il lui tenait la tête cachée sous son aisselle, ce que l'animal souffrait avec une patience admirable, et faisait voir, par l'ouverture de sa tunique, la tête de toile qu'il avait fabriquée, comme si c'eût été celle du serpent.

Imagine à présent, dans une petite chambre mal éclairée, une multitude qui se presse et s'agite comme les flots de la mer, et qui, prévenue d'une sotte admiration, a la tête exaltée par les plus chimériques espérances. Le premier prodige qu'ils admiraient en entrant, c'était la taille énorme qu'avait acquise en peu de jours ce serpent qu'ils avaient vu si petit. Sa dou-

¹ Jeu de mots entre Coronis, mère d'Esculape, et *Κορώνη*, corneille.

² Le grec dit littéralement : *fut remplie d'hommes depuis longtemps rasés par le cœur et par la cervelle, qui ne ressemblaient en rien aux hommes qui mangent du pain, et ne différaient des moutons que par la forme*. Sans doute, remarque Belin de Ballu il est impossible de traduire fidèlement de semblables passages; mais ce serait trahir, et le génie de l'écrivain, et la confiance du lecteur que de garder un silence absolu sur ces manières de parler, propres à faire connaître le caractère d'une langue, et ses différences avec la nôtre.

ceur et sa forme humaine les frappaient encore davantage. Mais, bientôt obligés de sortir sans avoir pu rien examiner avec attention, ils étaient poussés dehors par l'affluence continue de ceux qui entraient. On avait pratiqué une issue en face de la porte : comme on le fit à Babylone, lorsque les Macédoniens voulurent voir Alexandre malade, et lui dire le dernier adieu. Cette représentation ne fut pas la seule que donna notre détestable imposteur. Il la répéta, dit-on, plusieurs fois, surtout en faveur des gens riches.

Cependant, mon cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit pardonner leur erreur aux épais Paphlagoniens, et aux ignorants habitants du Pont. En vain ils touchaient le serpent (Alexandre le permettait à tous ceux qui le désiraient) ; ils ne voyaient, qu'à l'aide d'un jour obscur, une tête qui s'ouvrait et se fermait par un mécanisme si secret, qu'il eût fallu un Démocrite, un Épicure, un Métrodore, ou quelque autre philosophe dont la raison inflexible à la crédulité, pût deviner ce prestige ; ou qui du moins, s'il ne le concevait pas, fût parfaitement convaincu que ce n'était qu'une imposture, et qu'un tel prodige était physiquement impossible.

En peu de temps toute la Bithynie, la Galatie, la Thrace accoururent chez Alexandre. Chacun des spectateurs, en retournant dans son pays, disait qu'il avait vu le dieu au moment de sa naissance, que peu de jours après il l'avait touché, et s'était convaincu qu'il avait pris subitement une croissance considérable. On fit en outre des tableaux et des figures qui représentaient le dieu : on le grava sur l'airain et sur l'argent : on l'appella Glycon, d'après un oracle en vers, par lequel il ordonnait lui-même qu'on lui donnât ce nom ; car Alexandre s'était écrié :

Je suis Glycon, le sang du souverain des dieux.

Bientôt arriva le moment d'exécuter le projet pour lequel il avait mis toutes ces machines en jeu ; il fallut rendre des oracles et prédire l'avenir à ceux qui venaient interroger le dieu. Alors, à l'exemple d'Amphiloque, qui chassé de sa patrie après la mort de son père Amphiaraüs, disparut de Thèbes et se retira en Cilicie, où il fit assez bien ses affaires, en s'érigeant en prophète, et rendant des oracles qui ne coûtaient chacun que deux oboles ; à son exemple, dis-je, Alexandre annonça à tous ceux qui venaient le voir, qu'Esculape allait incessamment rendre des oracles ; il indiqua même le jour auquel le dieu devait parler, et recommanda aux personnes

qui voudraient apprendre leur destin, d'avoir soin d'écrire leur demande sur un papier, de le coudre et le cacheter avec de la cire, de l'argile, ou quelque autre matière semblable. Il recevait les billets lui-même, puis il entraît dans le sanctuaire (le temple était déjà construit et le théâtre préparé) ; un instant après il faisait appeler l'un après l'autre, et par héraut accompagné d'un prêtre, tous ceux qui lui avaient remis des lettres ; et, comme s'il eût appris de la bouche du dieu ce qu'il fallait répondre, il remettait à chacun son billet cacheté et tel qu'il l'avait reçu ; la réponse s'y trouvait écrite en vers.

Un homme tel que toi, et, si j'ose le dire, tel que moi, eût aisément pénétré ce mystère ; mais aux yeux des Imbéciles Paphlagoniens, au nez rempli de morve, c'était un prodige incroyable. Notre imposteur connaissait différentes manières d'enlever les cachets ; il ouvrait les lettres, lisait les demandes, y répondait ce qu'il jugeait le plus convenable ; puis il roulait de nouveau les billets, les recachetait et les rendait. Ceux qui les recevaient étaient saisis d'admiration, et se disaient à tout moment les uns aux autres : comment cet homme a-t-il pu connaître ce que je ne lui ai donné que dans une lettre soigneusement fermée, et dont il est très difficile d'imiter le cachet ? sans doute c'est un dieu à qui rien n'est inconnu. Mais enfin, quels sont ces secrets, me demanderas-tu, peut-être ? Je vais te le dire, afin qu'une autre fois tu puisses dévoiler de semblables impostures. Premièrement, avec une aiguille chauffée, il faisait fondre la cire qui était sous le cachet, le levait et lisait la lettre, ensuite il la refermait par le même moyen. Il en est encore un autre : on se sert pour celui-là de ce que l'on appelle le collyre ; c'est une composition faite de poix de Brytie, d'asphalte, et d'une pierre transparente réduite en poudre, et mêlée avec de la cire et du mastic. De tous ces ingrédients Alexandre formait le collyre ; il le faisait chauffer au feu, et l'appuyait sur le cachet qu'il avait soin auparavant d'humecter de salive ; il en prenait ainsi l'empreinte ; puis quand le collyre était sec, il ouvrait la lettre, la lisait, y remettait de nouvelle cire, et apposait un cachet aussi semblable au premier, que s'il eût été frappé avec un sceau de pierre. Voici une troisième manière. Avec de la chaux jetée dans de la colle dont on se sert pour coller les livres, il formait une espèce de cire qu'il appliquait sur le cachet lorsqu'elle était encore molle. Cette pâte qui se sèche promptement, devient plus dure que la corne, et même que le fer ; elle lui servait à prendre les empreintes, et à recacheter les

lettres. Il est encore beaucoup d'autres inventions semblables; mais il n'est pas nécessaire de les rappeler toutes ici : ce serait m'exposer à passer pour un homme sans goût et sans politesse, si je faisais parade de cette connaissance vis-à-vis de toi qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre contre les magiciens, ouvrage aussi beau qu'utile, fait pour inspirer la sagesse et la prudence à tous ceux qui le liront.

Alexandre dans ses oracles et dans ses prophéties, signalait son esprit et sa prudence, joignait à la finesse de ses réponses toutes les apparences de la probabilité; tantôt elles étaient obscures ou susceptibles d'un double sens; tantôt elles étaient absolument inintelligibles, et n'en paraissaient que plus divines. Il détournait ceux-ci de leurs entreprises, il y excitait ceux-là selon ce qu'il jugeait leur être plus avantageux. Il ordonnait aux uns d'user de certains remèdes, aux autres de suivre certain régime, connaissant, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'emploi de plusieurs drogues bénignes. Celles dont il faisait le plus de cas, était les *cytmides*, nom d'une composition propre à guérir de la fatigue, et formée avec de la graisse de chèvre. A l'égard des espérances, des succès, des héritages, il les remettait toujours à une autre fois, ajoutant : « Cela viendra quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé, et qu'il aura fait des vœux pour vous. »

Le prix de chaque oracle était fixé à une drachme et deux oboles. Ne va pas en conclure, mon cher, que cette légère rétribution devait peu l'enrichir : il en tirait chaque année plus de sept ou huit myriades ¹, et rendait dix et même quinze oracles par jour à une même personne, tant est insatiable le désir qui tourmente les humains de connaître l'avenir. Cette somme considérable n'était pas pour lui seul; il ne thésaurisait pas; il avait des associés, des ministres, des espions, des compositeurs d'oracles, des écrivains, des faiseurs de cachets, des interprètes; il leur donnait à chacun des gages proportionnés à leurs talents. Bien plus, il avait envoyé des émissaires dans les pays étrangers, pour y semer chez les différents peuples des bruits avantageux à la gloire de son oracle; ils répandaient partout qu'Alexandre découvrait les esclaves fugitifs, et indiquait leur retraite; qu'il faisait connaître les voleurs et les brigands, révélait les trésors cachés, guérissait

¹ Environ 72 mille francs de notre monnaie.

toutes les maladies, avait même ressuscité des morts. En conséquence, on accourait en foule de tous côtés, on se pressait, on se coudoyait, on offrait des sacrifices, on consacrait des offrandes, on doublait le salaire du prophète, disciple d'un dieu si puissant; car celui-ci avait tout exprès rendu cet oracle :

Je vous ordonne à tous d'honorer mon prophète,
Bien plus que vos présents, j'aime mon interprète.

Déjà cependant plus d'un homme sensé, se réveillant comme d'une profonde ivresse, commençait à s'élever contre l'imposteur. Les amis d'Épicure se faisaient surtout remarquer. Insensiblement la fourbe se dévoilait dans les villes : on percevait le masque. Alors, pour intimider ses ennemis, il s'écria dans un oracle, que le Pont se remplissait d'athées et de chrétiens qui osaient blasphémer contre lui, il ordonnait de les chasser à coups de pierres, à tous ceux qui voulaient se rendre son dieu favorable. Il rendit, au sujet d'Épicure, un oracle assez plaisant. Quelqu'un lui ayant demandé ce que ce philosophe faisait dans les enfers, il répondit : *chargé de chaînes de plomb, il est assis dans un bourbier*. Sois étonné, d'après des questions aussi spirituelles, du crédit prodigieux auquel son oracle s'est élevé. En général, il avait juré une haine implacable à Épicure ; il l'attaquait en toute occasion, et ce n'était pas sans motif. A quel autre, un fourbe qui veut en imposer par ses prestiges, et qui hait la lumière de la philosophie, peut-il déclarer la guerre à plus juste titre qu'à Épicure, dont l'œil perçant pénétrait la nature de toutes choses, et qui seul connaissait réellement la vérité ? A l'égard des disciples de Platon, de Chrysippe ou de Pythagore, Alexandre vivait avec eux dans une paix profonde. Mais l'inflexible Epicure (c'est ainsi qu'il le nommait) était son ennemi, parce qu'il apprend à ses disciples à se moquer de tous les sortilèges. Par la même raison, de toutes les villes du Pont, Amastris était celle qu'il haïssait le plus ; car il savait que Lépidus, et un grand nombre de personnes semblables y faisaient leur séjour. Jamais, en conséquence, il ne voulut rendre d'oracle pour aucun habitant de cette ville. Un jour qu'il entreprit de donner un oracle au frère d'un sénateur, il fut obligé de se retirer honteusement, n'ayant pu fabriquer lui-même une réponse adroite, et ne trouvant personne en état de lui en faire une. Cet homme se plaignait d'un mal d'esto-

mac ; et Alexandre voulant lui ordonner de manger un pied de cochon, préparé avec de la mauve, lui dit :

Que la mauve d'un porc dans un vase soit cuite ¹.

Souvent, comme je l'ai déjà dit, il faisait voir le serpent à tous ceux qui le désiraient, mais non pas tout entier ; il n'en montrait ordinairement que la queue ; le reste du corps était recouvert de sa robe, et il gardait soigneusement la tête dans son sein, sans la laisser apercevoir. Pour frapper la multitude d'une admiration plus profonde, il annonça qu'il ferait voir le dieu parlant lui-même, et rendant des oracles sans le ministère de son interprète. Il vint aisément à bout de remplir sa promesse, en attachant ensemble des trachées artères de grues qui aboutissaient à cette tête de serpent faite à la ressemblance d'une tête humaine. Quelqu'un, dans une pièce voisine, parlait avec force dans ces artères, et quand il répondait aux différentes questions, sa voix passait à travers l'Esculape de toile. Ces oracles s'appelaient *Autophônes* ; ils ne se rendaient point indifféremment pour tout le monde ; ils étaient réservés aux nobles, aux riches, ou à ceux qui offraient de grands présents. Du nombre de ces oracles était celui qui fut donné à Sévérien, lors de son expédition en Arménie. Pour l'engager à faire une irruption, Esculape avait parlé en ces termes :

L'Arménien, le Parthe abattus à tes pieds,
D'un triomphe certain te promettent la gloire,
Tu reviendras à Rome, où bientôt la victoire
Va te ceindre le front des plus brillants lauriers.

Le Gaulois fut assez simple pour le croire ; il attaqua les ennemis, et fut taillé en pièces, avec son armée, par Othryadès. Alors Alexandre ôta cet oracle de son recueil, et lui substitua cet autre :

Garde-toi d'attaquer les guerriers d'Arménie,
De peur que sous leurs coups tu ne perdes la vie.

Ainsi tout ce qu'il put imaginer de plus ingénieux pour remédier à ses fausses prédictions, ce fut de fabriquer des oracles postérieurs aux événements. Souvent il lui est arrivé de promettre la santé à des malades ; et, quand ils étaient morts, il

¹ Ce vers est un galimathias dans le texte.

avait un oracle tout prêt, dans lequel il chantait la palinodie.
Témoin celui-ci :

En vain contre tes maux tu cherches du secours,
Le trépas te menace et va trancher tes jours.

Comme il savait que les oracles de Claros, de Didyme et de Mallé, jouissaient d'une grande réputation, pour se les rendre favorables et leur faire la cour, il y renvoyait plusieurs de ceux qui venaient l'interroger, disant à celui-ci :

De mon père, à Claros, vas entendre la voix.

A celui-là :

Au temple de Branchis interroge le sort.

A un autre :

Amphiloque, à Mallé, te dira l'avenir.

Tout ceci se passait entre les confins de l'Asie mineure : l'Ionie, la Cilicie, la Paphlagonie, la Galatie étaient le théâtre de ses exploits ; mais dès que la réputation du nouvel oracle se fut répandue en Italie, et qu'elle eut pénétré dans la ville des Romains, le concours devint alors universel. Il n'était personne qui ne craignit d'être devancé par son voisin ; les uns allaient le trouver eux-mêmes ; d'autres y envoyaient. Les citoyens les plus puissants, les plus élevés en dignité étaient les premiers à signaler leur empressement. A la tête de ceux-ci parut Rutilianus, homme d'ailleurs estimable à bien des égards, et qui avait rempli avec honneur des charges importantes, mais superstitieux à l'excès, disposé à croire les choses du monde les plus étranges. Au seul aspect d'une pierre arrosée d'huile et couronnée de fleurs, on l'aurait vu se prosterner, l'adorer avec respect, y rester un temps considérable, lui adresser des vœux, et lui demander tous les biens. Quand il eut entendu parler de l'oracle, peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le poste qui lui était confié pour voler aussitôt à la ville d'Abon ; il envoya du moins courriers sur courriers. C'étaient, pour la plupart, des valets d'un esprit borné, qui furent aisément dupes de l'erreur. A leur retour ils racontèrent toutes les merveilles qu'ils avaient vues, toutes celles qu'ils avaient entendu dire, et à force d'en augmenter le nombre, pour plaire à leur maître, ils enflammèrent l'imagination de ce pauvre vieillard, et le rendirent totalement insensé. Comme il était lié d'affaire et d'amitié avec les principaux citoyens de Rome, il allait fréquemment chez eux ; là il racontait, avec enthousiasme, tous

les prodiges qu'il avait appris de ses envoyés ; souvent même il en ajoutait de son chef ; en sorte que bientôt il remplit la ville de curiosité et de superstitions, et fit tourner la tête à la plupart des courtisans, qui s'empressèrent d'aller à l'instant même apprendre leurs destins. Alexandre recevait, avec beaucoup de politesse, tous ceux de ces grands qui venaient le voir, et, par des présents magnifiques, il se conciliait leur amitié : ceux-ci retournaient enchantés, publiaient les réponses du prophète, chantaient les louanges du dieu, et augmentaient encore, par des mensonges, les prodiges de son oracle.

Ce détestable imposteur employait encore une autre ruse assez adroite et digne d'un scélérat consommé. Si en ouvrant les billets il y trouvait des demandes auxquelles il était difficile de répondre sans compromettre sa réputation, il n'y répondait point. Par ce moyen il se rendait le maître des esprits, subjuguait par la crainte ceux qui le consultaient et qui se souvenaient sans cesse de ce qu'ils avaient demandé. Or, tu peux t'imaginer quelles étaient les demandes des riches et des hommes puissants ; en conséquence ils l'accablaient de présents ; parce qu'ils sentaient bien qu'ils étaient pris dans ses filets.

Je veux te rapporter ici quelques-uns des oracles qu'il donna à Rutilianus. Ce vieillard lui demandant quel précepteur il donnerait, pour l'instruire dans les sciences, à un fils qu'il avait eu d'une première femme, et qui déjà touchait à l'âge de recevoir de l'éducation, le prophète répondit :

Pythagore et le chantre immortel des combats.

Quelques jours après l'enfant mourut, et Alexandre était fort embarrassé pour justifier un oracle que l'on pouvait si facilement convaincre de fausseté ; mais le bon Rutilianus vint de lui-même au secours du Prophète, et justifia l'oracle, en disant que le dieu lui avait assez clairement prédit le sort de cet enfant, en ordonnant qu'on ne lui choisit point un précepteur parmi les vivants, mais qu'on le remit entre les mains de Pythagore et d'Homère, qui étaient morts depuis longtemps, et avec lesquels il allait désormais habiter le royaume de Pluton. Pourrait-on blâmer Alexandre d'avoir recherché la société de pareils hommes ? Une autre fois le même Rutilianus lui demanda de quel héros il avait reçu l'âme. L'imposteur lui répondit : Tu fus autrefois le fils de Pélée ; tu devins ensuite Ménandre ; tu es à présent celui que nous voyons ; tu seras un jour un des rayons du soleil, et tu vivras cent quatre-vingts

ans ». Toutefois il ne mourut que septuagénaire, d'une bile exaltée, et ne put jamais attendre l'effet des promesses de l'oracle, qui cependant était un de ceux que le dieu proférait lui-même. Ce vieillard songeant à contracter un nouveau mariage, consulta le prophète qui lui répondit sans hésiter : « Épouse la fille d'Alexandre et de la Lune. » Il avait effectivement une fille, sur la naissance de laquelle il avait semé depuis peu des bruits singuliers. Elle était née, disait-il, de la Lune; cette déesse était devenue amoureuse de lui en le voyant dormir : c'est, comme on sait, son usage d'aimer les beaux dormeurs. Rutilianus, à cette réponse, envoya sans balancer demander cette fille en mariage. Cet époux sexagénaire célébra de nouvelles noces, et les consumma sans doute. Pour se rendre propice la Lune, sa belle-mère, il lui offrit une hécatombe entière en sacrifice, s'imaginant être déjà lui-même un des habitants de l'Olympe.

Dès qu'une fois sa réputation eut pénétré en Italie, il imagina de nouvelles ruses encore plus puissantes. Des émissaires répandus dans tout l'empire romain, allaient de ville en ville porter des oracles, dans lesquels il annonçait des incendies, des tremblements de terre, et promettait en même temps de détourner ces malheurs. Parmi ces oracles il y en avait un sur la peste, prononcé par le dieu lui-même. Alexandre l'envoya dans toutes les provinces : il était ainsi conçu :

Apollon loin de vous détournera la peste.

En peu de temps on vit partout ce vers écrit sur les portes, comme un remède à la contagion dont on était menacé ; mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il semblait promettre. Par un malheur singulier, les maisons sur lesquelles l'oracle était écrit, furent les premières à perdre leurs habitants. Ne crois pas que je veuille dire par là que ce fut ce vers qui les fit périr : le hasard seul en fut la cause, et peut-être que la plupart, trop remplis de confiance en l'oracle, négligèrent un régime salubre, ne prirent aucune précaution, et ne voulurent aider en rien l'oracle à les préserver de la maladie, ayant pour protecteurs des syllabes, et Phébus aux longs cheveux, qui leur avait promis d'écarter la contagion à coups de traits.

Cependant il entretenait à Rome un nombre considérable d'espions, tous complices de son imposture, et qui l'instruisaient du caractère de chaque citoyen, des questions qu'on devait faire à l'oracle, des goûts et des désirs des grands : en

sorte qu'on le trouvait toujours prêt à répondre; et, avant que les envoyés arrivassent, il savait tout ce qu'ils devaient lui demander. Telles étaient les machines qu'il faisait jouer pour subjuguier tous les esprits en Italie. Ce n'est pas tout : il institua des mystères qui se célébraient à la lueur des flambeaux, et dont il était l'hiérophante; ils duraient trois jours : le premier, on faisait la proclamation, comme à Athènes; elle était conçue en ces termes : « Loin d'ici tout Chrétien ou tout Épicurien qui viendrait espionner nos mystères; mais que les vrais fidèles soient initiés sous d'heureux auspices. » Ensuite commençait l'expulsion. Alexandre menait le chœur, et s'écrivait le premier : « *Loin d'ici Chrétiens.* » Le peuple lui répondait. « *Loin d'ici Epicuriens.* » Après cette cérémonie, on représentait les couches de Latone, la naissance d'Apollon, son hymen avec Coronis, qui devenait mère d'Esculape. Le second jour on célébrait l'apparition de Glycon, et la nativité de ce dieu. Le troisième était consacré par le mariage de Podalyre avec la mère d'Alexandre; elle s'appelait Dadis, et pour l'honorer on allumait des flambeaux. Enfin, on représentait les amours de la Lune avec Alexandre, et la naissance de la femme de Rutilianus. Notre prophète, un flambeau à la main, jouait le rôle d'hiérophante. Nouvel Endymion, il se couchait au milieu du temple, et s'endormait. Du haut de la voûte, comme du haut du ciel, la Lune descendait vers lui. Ce rôle était joué par une certaine Rutilie, assez belle femme, épouse d'un intendant de l'Empereur. Elle avait l'air d'être réellement amoureuse d'Alexandre, et d'en être aimée; car, sous les yeux même de son mari, et en présence de l'assemblée, ils se baisaient tendrement, se tenaient embrassés : peut-être même, s'il n'y avait pas eu tant de lumières, se serait-il passé quelque chose de plus intime. Un instant après, Alexandre rentrait en habits d'hiérophante, gardant un profond silence : puis il s'écriait tout-à-coup, *Io Glycon!* et le chœur répétait, *Io Alexandre!* Ses Eumolpides ¹ et ses hérauts étaient de gros Paphlagoniens, rustiquement chaussés, qui exhalaient une forte odeur d'ail.

Souvent, pendant la dadouchie ², et les danses mystérieuses,

¹ Les Eumolpides étaient une famille sacerdotale, dépositaire des mystères de Cérès à Eleusis. Ils descendaient d'Eumolpe, fils de Musée, qui avait apporté ces mystères de Thrace en Attique. C'est par ironie que Lucien appelle *Eumolpides*, les ministres grossiers des fourberies d'Alexandre.

² Cérémonie où l'on portait des flambeaux; espèce de procession qui faisait partie des mystères.

il faisait voir à dessein sa cuisse qui paraissait d'or ; il l'avait apparemment couverte d'une peau dorée, que faisait briller l'éclat des flambeaux.

L'effet que produisit la vue de cette cuisse d'or, fut que deux fous, qui se prétendaient philosophes, agitèrent la question de savoir si Alexandre avait l'âme de Pythagore, comme il en avait la cuisse. En conséquence ils soumièrent leur doute à la décision du prophète, et le roi Glycon le résolut par cet oracle :

L'âme de Pythagore est sujette au trépas ;
Quelquefois, cependant, on la voit reparaître.
Celle de mon prophète à Jupiter doit l'être,
Pour le bien des mortels il l'envoie ici bas.
Mais rappelée un jour dans le sein de son père,
Les cieux la reprendront par un coup de tonnerre.†

Il défendait expressément à tout le monde l'amour des garçons, comme un crime abominable ; et cependant voici la ruse que cet homme vertueux employait pour s'en procurer. Il avait ordonné à toutes les villes de Pont et de Paphlagonie, d'envoyer à ses fêtes triennales des ministres pour chanter les louanges du dieu. Ces ministres, soumis, avant d'être envoyés, au plus sévère examen, choisis dans les plus nobles familles, devaient être d'une beauté parfaite. L'infâme s'enfermait avec eux, et les traitait comme il eut fait des esclaves achetés à prix d'argent. Il avait encore porté une loi, par laquelle il était défendu à tous ceux qui avaient plus de seize ans, de le baiser sur la bouche en le saluant ; il donnait sa main à baiser à tous les autres ; les beaux garçons avaient seuls le privilège de l'embrasser, et on les appelait, par cette raison, les enfants du baiser. C'est ainsi qu'il se jouait, avec insolence, de ses imbéciles adorateurs, qu'il corrompait, sans pudeur, leurs enfants et leurs femmes. Bien plus, l'objet de tous leurs vœux était que le prophète laissât tomber sur leurs épouses un regard de protection : s'il en jugeait quelqueune digne de son baiser, l'époux croyait aussitôt que la fortune allait verser sur lui tous ses trésors. Plusieurs de ces femmes se vantaient hautement d'être enceintes par le fait d'Alexandre ; et leurs maris ne rougissoient pas d'assurer, avec serment, qu'elles disaient la vérité.

Je veux à présent te rapporter une conversation que Glycon eut un jour avec un prêtre de Tio ¹ ; tu jugeras par les ques-

† Ville de Paphlagonie.

tions de cet homme, à quel point il était spirituel. J'ai lu moi-même ce beau dialogue écrit en lettres d'or, dans la maison de ce prêtre. « Dis-moi, je te prie, seigneur Glycon, qui tu es. — Je suis le nouvel Esculape. — Es-tu autre que le premier ? — Que dis-tu ? Il ne t'est pas permis de le savoir. — Combien de temps resteras-tu parmi nous à rendre des oracles ? — Mille trois ans. — Ensuite de quel côté tourneras-tu tes pas ? — Vers la Bactriane et les pays voisins ; car il faut bien que les Barbares jouissent aussi de ma présence. Les Grecs ont assez d'autres oracles, et mon aïeul Apollon leur prédit l'avenir à Didyme, à Claros et à Delphes. — Les réponses qui sortent de ces temples, disent-elles la vérité ? — Ne cherche point à savoir ce qu'il ne t'est pas permis d'apprendre. — Que deviendrai-je après cette vie ? — Tu seras chameau, puis cheval, ensuite philosophe, enfin prophète aussi illustre qu'Alexandre. » Telle fut la conversation du prêtre et de Glycon. Celui-ci la termina par un oracle en vers : comme il savait que l'autre était ami de Lépidus, il lui dit :

Ne crois point Lépidus, un triste sort l'attend.

Il craignait singulièrement ce disciple d'Épicure, comme un homme ennemi de toute fourberie, et capable de dévoiler ses prestiges. Un philosophe de la même secte, ayant un jour osé le convaincre d'imposture, en présence d'un assez grand nombre de personnes, courut le plus grand danger. En effet, s'étant avancé vers le prophète, il lui dit à haute voix : « C'est donc toi, Alexandre, qui as persuadé à un tel, de Paphlagonie, de livrer ses esclaves au gouverneur de Galatie pour les faire mourir, comme meurtriers de son fils, qui étudiait dans Alexandrie. Sache que ce jeune homme est vivant, qu'il est revenu plein de santé, lorsque les malheureux esclaves n'étaient plus, et avaient péri dévorés par les bêtes féroces, auxquelles, suivant tes conseils, ils ont été exposés. »

Voici comment la chose s'était passée. Ce jeune homme ayant remonté le Nil, et traversé l'Égypte jusqu'à Clysmas¹, y avait trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour l'Inde, et s'était laissé engager à pousser jusqu'à ce pays. Comme il tardait longtemps à revenir, ses esclaves crurent qu'il avait été attaqué sur le Nil par des brigands, et qu'il avait péri. Ils retournèrent chez le père, et lui apprirent que son fils avait

¹ Port d'Égypte, sur les bords de la mer Rouge. Il communiquait au Nil par un canal que Trajan avait fait rétablir.

disparu. L'oracle avait été consulté, il avait prononcé la condamnation des esclaves. Le jeune homme était revenu peu de temps après, avait instruit son père de la cause de son absence. Tels furent les reproches de l'Épicurien. Alexandre n'en pouvant supporter la vérité, et outré de se voir convaincu d'imposture, ordonna à tous ceux qui étaient présents de le lapider, s'ils ne voulaient eux-mêmes se rendre coupables d'impiété, et passer pour Epicuriens. Déjà les pierres commençaient à voler sur le philosophe, lorsqu'un certain Démistrate, qui se trouvait alors en voyage dans le Pont courut à lui, et l'embrassant, lui sauva la vie au moment où il allait être lapidé. En vérité il le méritait bien : qu'avait-il besoin de vouloir paraître seul raisonnable au milieu d'une foule d'insensés, et de s'exposer à recueillir les tristes fruits de la folie des Paphlagoniens?

La veille du jour auquel il devait rendre ses oracles, il faisait appeler l'un après l'autre, ceux qui lui avaient fait quelque demande, et un héraut lui demandait de leur part s'il prophétiserait. Celui qu'il renvoyait, en répondant du fonds de son sanctuaire, *va aux corbeaux*¹, devenait à l'instant un homme exécration, toutes les maisons lui étaient fermées, on lui interdisait le feu et l'eau, il se voyait obligé de fuir de contrée en contrée, comme un impie, un athée, un épicurien. Ce dernier nom était sa plus forte injure.

Voici encore un trait assez risible de notre prophète. Ayant trouvé le livre des pensées d'Épicure, un des plus beaux ouvrages de ce philosophe, et qui contient l'abrégé de ses dogmes, il le porta sur la place publique, le brûla sur un bûcher de bois de figuier, et jeta les cendres à la mer. Il justifia cette conduite en rendant un oracle qui disait :

Détruisez par le feu les dogmes d'Épicure.

Le scélérat ignorait sans doute quels avantages ce livre procure à ceux qui le lisent, en établissant dans leur cœur la paix et la tranquillité, en les délivrant des frayeurs qu'inspirent les prodiges et les fantômes, en bannissant de leur esprit les espérances chimériques et les désirs insensés ; il éclaire, il purifie l'âme, non avec un flambeau et de la squille, ni par de vaines et ridicules cérémonies, mais par la saine raison, par la vérité et par la franchise.

Entre mille traits d'impudence qui caractérisent ce détés-

¹ Cette invective grecque répond au français : *va te faire..... pendre.*

table imposteur, écoute, je te prie, celui-ci. Son alliance avec Rutilianus, qui jouissait alors d'un grand crédit, lui avait ouvert un accès facile auprès de l'empereur et de la cour; il en profita pour lui envoyer un oracle, dans le temps où la guerre était allumée en Germanie, et que le divin Marc-Aurèle allait en venir aux mains avec les Quades et les Marcomans. Cet oracle ordonnait que l'on jetât dans l'Ister ¹ deux lions vivants, une grande quantité d'aromates, et que l'on offrit le plus magnifique sacrifice. Mais il vaut mieux rapporter l'oracle même.

Dans les flôts de l'Ister, ce fleuve impétueux,
Jetez deux serviteurs de la mère des dieux,
Deux terribles lions nourris dans les montagnes :
Joignez-y ce que l'Inde en ses riches campagnes
Fait croître de parfums, fait éclore de fleurs.
Bientôt des ennemis vous reviendrez vainqueurs,
Et la paix couronnant le succès de vos armes,
D'un triomphe éclatant vous goûterez les charmes.

On observa de point en point ce qu'il avait ordonné. Les lions furent lancés dans le fleuve; mais à peine eurent-ils passé à l'autre rivage, occupé par l'armée ennemie, que les Barbares les prenant pour des chiens ou des loups d'une espèce étrangère, les assommèrent à coups de bâton. Bientôt après, nous reçûmes un échec considérable, et près de vingt mille de nos soldats restèrent sur la place. Ce désastre fut suivi de la malheureuse journée d'Aquilée, et peu s'en fallut que cette ville ne fût prise. Pour justifier sa prédiction, notre prophète eut recours à la ridicule défaite de l'oracle de Delphes, disant que son dieu avait bien promis une victoire, mais qu'il n'avait point dit, si elle serait remportée par les Romains, ou par leurs ennemis.

Cependant la multitude accourait de toutes parts, la ville n'était plus assez grande pour contenir la foule immense de ceux qui venaient consulter l'oracle, et ne pouvait fournir à leurs besoins. Alors Alexandre imagina des oracles nocturnes. Il prenait les billets, se couchait dessus, du moins il le disait, et faisait le matin la réponse que le dieu lui avait inspirée en songe. Ces réponses étaient presque toutes obscures et à double sens, surtout quand il voyait que le billet était cacheté avec précaution; alors il n'osait pas l'ouvrir, et il écrivait tout ce qui lui venait dans l'esprit, s'imaginant que ses réponses,

¹ Cette cérémonie est représentée sur la colonne trajane.

quelles qu'elles fussent, seraient toujours prises pour des oracles. Il avait, en outre, établi des interprètes, qui gagnaient considérablement à expliquer et à traduire les réponses du dieu à ceux qui lui avaient fait quelque demande. Le prophète affirmait ces places d'interprète, et chacun d'eux lui payait un talent attique.

Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé, sans qu'on eût envoyé personne pour consulter Esculape, sans aucun sujet, et seulement pour étonner les sots, il rendait des oracles. Tel est celui-ci :

Tu cherches à savoir quel adultère infame,
Se glissant dans ton lit, a corrompu ta femme;
Protogène, celui dont tu cueillis la fleur,
Pour venger son affront t'a fait ce déshonneur.
Tous deux veulent ta mort, et par leur perfidie,
Un poison préparé doit t'arracher la vie.
Sous ton lit, près du mur, tu pourras le trouver.
La jeune Calypso va tout te révéler.

Quel Démocrite n'eût été troublé, en entendant des circonstances aussi précises, les noms des complices, celui des lieux ? Mais quel mépris n'aurait-il pas eu après pour ces vaines prédictions, dès qu'il en aurait compris le sens !

Souvent il répondait aux Barbares en leur propre langage, en Scythe par exemple, ou en Celte ; car il trouvait facilement des hommes du même pays que ceux qui l'avaient interrogé. Mais pour le faire plus sûrement, il mettait un long intervalle entre les demandes et ses réponses, afin d'avoir le temps de déployer les billets, et de chercher des hommes de ces nations qui pussent les lui expliquer. C'est par ce moyen qu'il rendit cet oracle à un Scythe :

Morphi ébargoulis eis scien chnegchicrangk Leipsei phaos ¹.

Une autre fois ne trouvant point d'interprète, il dit en prose à quelqu'un de retourner sur ses pas. « Celui qui t'a envoyé est mort aujourd'hui, il a été tué par son voisin Dioclès, accompagné des voleurs Mangus, Celer, Bubalus, qui déjà sont pris et mis dans les fers. »

Il faut à présent que je t'apprenne quelques oracles qu'il m'a rendus. Je demandai un jour au dieu, si Alexandre était chauve ; mon billet était bien cacheté. Le prophète écrivit dessus cet oracle nocturne : *Malach, fils de Sabardalach,*

¹ Je laisse aux savants en langue scythe à expliquer cet oracle.

était un autre Atis. Une autre fois je lui fis cette demande, écrite dans deux billets séparés : *Quelle est la patrie d'Homère ?* Je les lui fis présenter sous des noms différents et par diverses personnes. Trompé par mon valet, qui lui avait dit que je demandais un remède pour le mal de côté, il écrivit sur l'un de ces billets :

Oignez-vous de Cytmis et des pleurs de l'aurore.

Et sur l'autre (on lui avait dit exprès que je voulais savoir si je devais retourner en Italie par mer ou par terre) :

N'allez point de Neptune affronter le courroux.

Mais à l'égard d'Homère, il n'en dit pas un mot.

J'ai souvent employé plusieurs ruses de ce genre pour découvrir son imposture. Par exemple, je fis un jour une seule demande par un billet cacheté suivant l'usage, et j'écrivis sur les revers, *huit oracles pour un tel* : j'inventai un nom ; je lui envoyai en même temps huit drachmes et le surplus ¹. Ce prix et l'inscription du billet lui firent croire qu'il contenait huit demandes, tandis qu'il n'y en avait qu'une, et c'était celle-ci : *Par quel moyen peut-on convaincre Alexandre de fourberie ?* Le prophète ne manqua pas de me répondre huit oracles, tous aussi ridicules, aussi obscurs les uns que les autres, et qui ne touchaient, comme on le dit communément, ni au ciel ni à la terre ². Il apprit, par la suite, le tour que je lui avais joué, et sachant que j'avais essayé de détourner Rutilianus de son alliance, et de le faire renoncer aux folles espérances que l'oracle lui avait données, il me jura la haine la plus complète, et me regarda, avec raison, comme son ennemi capital. Un jour que Rutilianus lui demanda ce qu'il pensait de moi, il lui répondit : « *Il aime les aventures nocturnes, et se plaît à souiller la couche d'autrui.* »

Voici quelle fut la principale cause de cette inimitié. Lorsqu'il sut que j'étais arrivé dans sa ville, et qu'il eut appris quel était ce Lucien qui venait accompagné de deux soldats dont l'un portait un javelot et l'autre une lance (le gouverneur de Cappadoce, qui alors était mon ami, me les avait donnés pour me servir d'escorte jusqu'aux bords de la mer), il envoya sur le champ m'inviter, avec beaucoup de politesse et d'amitié, à venir le voir. J'allai chez lui, et je le trouvai en-

¹ C'est-à-dire, seize oboles, puisque le prix de chaque oracle, comme on l'a vu plus haut, était d'une drachme et deux oboles.

² Qui n'avaient aucun rapport à ce dont il s'agissait.

vironné d'une multitude considérable. Heureusement je m'étais fait suivre de mes soldats. Alexandre, selon sa coutume, me présenta sa main à baiser, mais au lieu d'y appliquer mes lèvres, je la lui mordis si vigoureusement, que je pensai l'estropier pour le reste de sa vie. Les assistants crièrent aussitôt au sacrilège, et voulaient m'étrangler. Peu auparavant, ils avaient été scandalisés de ce que j'avais appelé Alexandre par son nom, sans lui donner le titre de prophète. Pour lui il supporta courageusement cette insulte, apaisa la multitude, et lui promit qu'il trouverait facilement les moyens de m'adoucir, en me faisant connaître la puissance de Glycon, qui souvent lui avait fait des amis de ceux qui semblaient lui être le plus opposés. En effet, il se mit à causer avec moi, et me dit qu'il me connaissait parfaitement, et n'ignorait pas quels conseils j'avais donnés à Rutilianus. « Que t'ai-je fait, ajouta-t-il, pour traiter de la sorte un homme qui peut te pousser au plus haut degré de la fortune? » Quand je vis à quel péril je m'étais exposé, je fis semblant de recevoir avec plaisir ce témoignage de bienveillance. Un instant après, je reparus avec les dehors de l'amitié; et la multitude fut singulièrement étonnée d'un changement si subit.

Quelque temps après, quand j'eus pris la résolution de m'embarquer, il m'envoya les présents de l'hospitalité, et comme je me trouvais seul en voyage avec Xénophon ¹ (j'avais déjà fait partir mon père et mes domestiques pour Amastris), Alexandre me promit de me fournir un vaisseau et des rameurs. Je crus que cette offre était de sa part une marque d'amitié, je l'acceptai : mais quand je fus en pleine mer, voyant le pilote qui pleurait et discutait avec les matelots, je commençai à soupçonner quelque mauvais dessein, et j'appris qu'ils étaient convenus avec le prophète de se saisir de nous et de nous jeter à la mer. C'était un moyen sûr et facile de se débarrasser d'un ennemi; mais le pilote, par ses larmes et ses prières, parvint à fléchir ses compagnons, et à les engager à ne nous faire aucun mal. Puis m'adressant la parole : « Je suis vieux; me dit-il, et j'ai mené jusqu'ici une vie irréprochable : je ne veux point à mon âge, ayant une femme et des enfants, me souiller par un crime. » Ce fut alors qu'il nous révéla les ordres qu'il avait reçus d'Alexandre. Sur cet avis, je me fis descendre à Égiale ², dont Homère a parlé; j'y trouvai

¹ Personnage inconnu.

² *Iliade*, liv. II, v. 855.

des ambassadeurs du Bosphore, qui allaient en Bithynie de la part du roi Eupator, porter le tribut annuel qu'il paie à l'Empereur. Je leur appris le danger que j'avais couru ; ils me reçurent avec politesse sur leur bord, et me transportèrent à Amastris, où j'arrivai sain et sauf, après avoir été sur le point de perdre la vie. Depuis ce moment, je déclarai une guerre ouverte à Alexandre, je mis tout en œuvre pour me venger de lui. Je le haïssais déjà avant sa perfidie ; ses mœurs corrompues me le faisaient regarder comme un homme détestable, et j'étais déterminé à me porter son accusateur. Un nombre considérable d'honnêtes gens me secondaient, surtout les disciples du philosophe Timocrate d'Héraclée : mais le gouverneur de la Bithynie et du Pont, m'en empêcha ; il employa presque les prières et les supplications pour me détourner de ce dessein, et me dit que l'amitié qu'il avait vouée à Rutilianus, ne lui permettrait jamais de punir Alexandre, quand on parviendrait à le convaincre d'imposture. Ainsi je fus arrêté dans mon entreprise, et obligé de cesser mes poursuites, voyant que ce serait témérité d'attaquer un coupable pour lequel son juge était si favorablement disposé.

Parmi plusieurs traits d'impudence, n'en n'est-ce pas un de la première force, d'avoir osé demander à l'empereur de changer le nom d'Abonoteichie en celui d'Ionopolis, et d'avoir fait frapper une médaille, qui d'un côté portait l'image de Glycon, et de l'autre représentait Alexandre couronné des bandelettes de son aïeul Esculape, et tenant à la main l'épée de Persée, duquel il prétendait descendre par sa mère ?

Ce beau prophète avait annoncé dans un oracle, que les destins lui avaient accordé cent cinquante ans de vie, et qu'il mourrait par un coup de foudre : cependant il ne devint pas même septuagénaire. Il périt misérablement rongé par les vers, et par un ulcère gangréneux qui s'ouvrit à sa jambe et s'étendit jusqu'à l'aîne : digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il était chauve ; la douleur qu'il éprouvait à la tête, l'obligea de la confier aux médecins, pour la lui arroser, et cela ne put se faire sans enlever sa fausse chevelure.

Telle fut la catastrophe qui termina la tragédie, ou plutôt la farce dont Alexandre avait joué le principal personnage. Cet événement, quoiqu'il n'ait été produit que par le hasard, semble néanmoins être l'ouvrage d'une providence. Il ne manquait plus qu'à faire au défunt des obsèques dignes de sa vie, à ouvrir un concours dont l'oracle devait être le prix. Plu-

sieurs de ses complices, et quelques fourbes qui tenaient parmi eux le premier rang, vinrent trouver Rutilianus, et le prièrent de nommer celui qu'il fallait élire pour successeur du prophète, couronner de bandelettes sacrées, et revêtir d'habits pontificaux. Parmi les prétendants, il y avait un certain Pœtus, médecin, qui en cela jouait un rôle indigne de sa profession et de sa vieillesse : mais Rutilianus l'agonothète ¹ renvoya tous ces athlètes sans en couronner aucun, et conserva à son beau-père le droit de rendre des oracles, même après sa mort.

D'une foule de traits qui caractérisent cet imposteur, j'ai choisi ce petit nombre, pour en composer cette histoire, entreprise à ta considération. Je te l'envoie comme un témoignage de mon amitié pour toi, comme une preuve de l'admiration que m'inspirent ta sagesse, ton amour pour la vérité, la douceur de ton caractère, la modération et l'égalité de ta conduite, et ta politesse envers ceux qui partagent ta société. De plus, ce qui, sans doute, ne pourra te déplaire, j'ai voulu venger Epicure, cet homme vraiment sacré, ce génie divin qui seul a connu les charmes de la vérité, les a transmis à ses disciples dont il est devenu le libérateur. Peut-être aussi, ceux qui liront cet écrit, trouveront-ils qu'on en peut tirer quelque utilité, puisqu'il dévoile les mystères de l'imposture, et confirme dans leur opinion, ceux qui pensent d'une manière conforme à la raison.

¹ Ironie; c'est ainsi qu'on nommait le magistrat qui présidait aux jeux publics et décernait les couronnes.

DE LA DANSE ¹

LYCINUS ET CRATON.

LYCINUS. — Eh bien, mon cher Craton, après toutes tes invectives contre l'art de la danse et contre la danse elle-même, après cette grave accusation que tu sembles avoir méditée depuis longtemps, et par laquelle tu me fais un crime du goût que j'ai pour ce spectacle, que puis-je faire de mieux, sinon de te découvrir ton erreur, et de te prouver que cet amusement qui te paraît si méprisable et si peu digne d'un homme vertueux, est un des plaisirs de la vie ? Toutefois je pardonne à ta sévérité ; je ne suis pas surpris qu'accoutumé à une vie triste et chagrine, tu ne regardes comme honnête que ce qui s'accorde avec la rudesse de tes mœurs, et que tu condamnes des plaisirs que tu n'as jamais goûtés.

CRATON. — Quel homme es-tu donc, mon ami ? Elevé dans les sciences et dans le commerce de la philosophie, tu oublies tout à coup l'empressement que tu montrais pour la vertu, tu abandonnes l'étude des anciens, pour t'aller divertir à entendre le son des flûtes, à voir un homme efféminé, amolli par le luxe de ses habits, corrompu par des chants voluptueux, représenter, au bruit des instruments, les amours lascives de l'antiquité, imiter les impudiques Phèdre, les Parthénope, les Rhodope. Certes ! rien n'est plus ridicule : rien ne convient moins à un homme aussi bien né que tu l'es ; et

¹ Ce mot avait chez les Grecs une signification bien plus étendue que celle que nous lui donnons aujourd'hui. La Danse n'est presque pour nous que l'art de remuer les pieds en cadence ; c'était pour les anciens la science de tous les mouvements du corps ; elle exprimait par le geste, toutes les passions de l'âme, énonçait jusqu'aux pensées les plus compliquées, tenait lieu de langage, et parlait à l'esprit en amusant les yeux.

lorsque j'ai su que tu employais ton temps à assister à un pareil spectacle, j'en ai rougi pour toi ; j'ai même été vivement fâché de ce qu'oubliant Platon, Chrysippe et Aristote, tu restais dans l'oisiveté, semblable à ces gens qui, pour se désennuyer, se chatouillent l'oreille avec une plume. N'est-il pas mille autres moyens de divertir nos oreilles et nos yeux ? et quand nous manquerions de ces joueurs de flûtes, qui parcourent les places publiques, de ces musiciens qui chantent au son de la cithare, dans un monde honnête, n'avons-nous pas ces graves tragédies, ces comédies divertissantes, qui ont mérité d'être admises dans nos jeux publics. Tu auras besoin d'une longue apologie, si tu veux te justifier auprès des honnêtes gens, et ne pas te voir retranché de la société des hommes vertueux. En attendant tu feras bien, pour couvrir ta conduite, de ne jamais avouer une pareille faute ; mais prends garde que par la suite tu ne sois insensiblement métamorphosé en Lydienne ou en Bacchante. Ce ne serait pas seulement ta faute ; je me croirais également coupable, si comme Ulysse, je ne t'arrachais au Lotos ¹, pour te ramener à tes études accoutumées, avant que les Sirènes du théâtre se soient emparées de toi. Celles du poète ne dressaient des embûches qu'aux oreilles, et l'on n'avait besoin que d'un peu de cire pour passer outre ; mais il me semble que c'est par les yeux que celles-ci t'ont rendu leur esclave.

LYCINUS. — Que le chien que tu viens de lâcher sur moi est mordant, mon cher Craton ² ! Cependant l'exemple des Lotophages, et le tableau des Sirènes, ne me paraissent avoir aucune ressemblance avec les plaisirs que je goûte. En effet, la mort était la punition de ceux qui mangeaient du lotos, ou qui écoutaient le chant des Sirènes ; mais moi, pour avoir eu encore plus de plaisir, il ne m'est rien arrivé que d'heureux. Je n'ai point négligé mes affaires domestiques ; je n'ai rien oublié de mes devoirs ; je te dirai même hardiment que je suis revenu du théâtre plus prudent et meilleur observateur ; et celui qui a assisté à ce spectacle, peut s'appliquer ce vers d'Homère :

Il retourne chez lui plus instruit et plus gai ³.

CRATON. — O ciel ! Lycinus, quels sentiments ! Quoi ! loin

¹ *Odyssée*, liv. IX, v. 94.

² Craton est un philosophe cynique ; de là vient la plaisanterie de son adversaire.

³ *Odyssée*, liv. XII, v. 188.

de rougir de ta conduite, tu sembles en faire gloire? Cela est affreux! Il n'y a aucune espérance de parvenir à ta guérison, puisque tu loues sans pudeur des choses si honteuses et si méprisables.

LYCINUS. — Craton, dis-moi, je te prie, as-tu souvent assisté au spectacle? Est-ce pour avoir vu tout ce qui se passe sur le théâtre, que tu blâmes la danse? ou, sans l'avoir jamais vu, a regardes-tu néanmoins comme une chose honteuse et méprisable, ainsi que tu viens de le dire? Dans le premier cas, nous sommes égaux; mais dans le second, prends garde que l'on ne puisse te reprocher de blâmer sans raison et avec témérité ce que tu ne connais pas.

CRATON. — Il ne me manquerait plus, avec cette large barbe et ces cheveux blancs, que d'aller m'asseoir au milieu de ces efféminés, parmi ces spectateurs insensés, et d'applaudir, comme eux, par des acclamations outrées à un misérable qui se fend d'une manière indécente.

LYCINUS. — Je te pardonne, mon cher, car je sais bien que, si je pouvais t'engager à faire l'épreuve de ce plaisir, du moment que tu aurais ouvert les yeux, tu ne pourrais plus t'empêcher de venir avant tout le monde, t'emparer de la place la plus favorable et la plus commode.

CRATON. — Que je n'arrive jamais aux heures ¹, plutôt que de me résoudre à une pareille infamie! Puissé-je auparavant perdre le poil de mes jambes, et avoir la barbe arrachée! Cependant j'ai pitié de te voir ainsi livré à une fureur bachique.

LYCINUS. — Crois-moi, mon ami, laissons là les injures. Veux-tu que je te fasse connaître en quoi la danse peut être honnête, ce qu'elle a non seulement d'agréable, mais encore de vraiment utile pour les spectateurs? Veux-tu que je te montre à quoi elle nous forme, ce qu'elle nous enseigne, comment son rythme règle l'âme de ceux qui la voient, l'exerce par d'agréables spectacles, et l'occupe par d'excellents concerts, comme elle nous découvre les rapports qui existent entre la beauté de l'âme et celle du corps? car loin de lui faire un

¹ Ce proverbe signifie, selon le scholiaste de Lucien, *que je n'aie jamais dans le ciel*, c'est-à-dire, dans la demeure des bienheureux. Les heures, chez les anciens, étaient les portières du ciel : Homère, *Il.* liv. V. v. 749.

crime d'employer pour cet effet la musique et le rythme, on doit au contraire lui en savoir gré.

CRATON. — Je n'ai pas le temps d'entendre un insensé faire l'éloge de sa folie. Cependant, puisque tu veux m'entretenir de ces bagatelles, j'aurai la complaisance de t'entendre, et je n'aurai pas besoin de cire ¹, pour ne pas faire attention à tes inepties. Je me tais donc, parle tant que tu voudras, et comme si personne ne t'écoutait.

LYCINUS. — Fort bien : voilà justement ce qu'il me fallait. Tu jugeras, dans un instant, si ce que je vais dire mérite le nom d'inepties. D'abord tu sembles ignorer absolument que l'art de la danse n'est point nouveau. Ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier qu'il a pris naissance ; il est plus ancien que nos ancêtres et que les leurs. Les auteurs qui nous donnent la généalogie la plus véritable de la danse, te diront qu'elle prend son origine à la naissance de l'univers, et qu'elle est aussi ancienne que l'Amour, le plus ancien des dieux. L'assemblée des astres, la conjonction des planètes et des étoiles fixes, leurs harmonies, sont les préceptes de cette première danse. Peu à peu cet art s'est augmenté, et de progrès en progrès, il semble être arrivé aujourd'hui à sa plus haute formation ; il forme un plaisir varié, animé par la musique : c'est l'ouvrage de plusieurs Muses réunies.

Rhêa fut, dit-on, la première qui, charmée de la danse, l'enseigna en Phrygie aux Corybantes, et aux Curètes en Crète. Cet art leur procura de grands avantages : ce fut par lui qu'ils sauvèrent Jupiter (qui sans doute leur a depuis avoué lui-même, que c'est à la faveur de leur danse qu'il échappa aux dents paternelles). Leur danse s'exécutait les armes à la main ; ils frappaient les boucliers avec des épées, et sautaient avec un enthousiasme guerrier. Par la suite les plus illustres Crétois s'appliquèrent fortement à cet exercice, et devinrent d'excellents danseurs ; les princes aussi bien que les particuliers, et tous ceux qui aspiraient au commandement, cultivèrent cet art. Homère, qui, sans doute, ne voulait pas médire de Mérion, mais l'honorer lui donne le nom de *danseur*. En effet ses talents pour cet art étaient si distingués et si connus, que les Grecs n'étaient pas les seuls qui en fussent instruits : les Troyens, quoique leurs ennemis, ne les ignoraient pas ; et

¹ Allusion à Ulysse, qui se boucha les oreilles avec de la cire, pour ne pas entendre le chant des Sirènes.

je pense que son agilité dans les combats, et son aplomb, leur fit connaître que c'était à la danse qu'il en était redevable. Voici ce que dit le poète :

Mérion, quel que soit ton talent pour la danse,
Ce fer t'aurait percé.....¹.

Cependant il ne le perça point. Mérion exercé dans l'art de sauter, n'eut pas je crois beaucoup de peine à éviter les javelots qu'on lui lançait.

Je pourrais te citer encore beaucoup d'autres héros qui se sont plu à cet exercice, et qui l'ont regardé comme un art ; mais je me bornerai à Néoptolème, le fils d'Achille, qui s'illustra par la danse, et y ajouta ce beau genre, que de son nom² on a appelé *Pyrrhique*. Je suis persuadé qu'Achille, en apprenant quels étaient les talents de son fils, fut plus flatté de son adresse à danser, que de sa beauté et de ses vertus militaires. En effet, ce fut l'habileté de *Pyrrhus* dans la danse, qui prit cette Troie, jusqu'alors imprenable, et la renversa de fond en comble.

Depuis, les Lacédémoniens, qui passent pour le plus vaillant peuple de la Grèce, ont appris de Castor et de Pollux à danser la *Caryatique* (genre de danse qui s'apprend à Carye dans la Laconie). Il ne font rien sans l'assistance des Muses, à ce point qu'ils combattent au son de la flûte et en mesure, et qu'ils marchent d'un pas réglé. Chez ces peuples la flûte donne le premier signal du combat, aussi ont-ils toujours été vainqueurs tant qu'ils ont été conduits par la musique et le rythme. Tu sais que leurs jeunes gens n'apprennent pas moins à danser qu'à faire des armes. Lorsqu'ils ont cessé de s'exercer au pancrace, et de se frapper les uns les autres, le combat se termine par une danse ; le joueur de flûte se met au milieu d'eux, joue de son instrument et frappe avec son pied³. Les jeunes gens se suivent en ordre, et prennent, en observant la mesure, toutes sortes d'attitudes : tantôt ce sont celles de la guerre, tantôt celles qui conviennent à la danse, et qui plaisent à Bacchus ou à Vénus. En effet, la chanson qu'ils chantent en dansant, est une invitation à l'amour et à Vénus, de se diver-

¹ *Iliade*, liv. XVI, v. 617 ; c'est Enée qui adresse ces vers à Mérion.

² Il se nommait aussi *Pyrrhus*, parce qu'il était roux, couleur fort estimée chez les anciens.

³ Le joueur d'instrument pour la danse, et le maître de musique dans les orchestres, avaient une crotale attachée sous le pied, avec laquelle ils battaient la mesure.

tiret danser avec eux ; et l'une de ces chansons (car on en chante deux), contient une leçon de danse : *En avant jeunes gens, disent-ils, passez les pieds l'un après l'autre, divertissez-vous bien, c'est-à-dire, dansez le mieux que vous pourrez.* On fait la même chose dans la danse appelée *hormus*¹. Ce genre est commun aux jeunes garçons et aux jeunes filles, qui l'exécutent l'un à côté de l'autre, en formant la figure d'un *collier*. Le chœur est conduit, d'un côté, par un jeune homme, qui danse avec la vigueur de son sexe, et comme il doit le faire par la suite à la guerre ; de l'autre, une jeune fille le suit en formant des pas modestes, et montre par là comment les femmes doivent danser. On dirait que l'*hormus* représente l'union de la force et de la modestie.

Les *gymnopédies*² sont une autre danse des Lacédémoniens, assez semblable à la première. Je ne te citerai pas les vers d'Homère³ dans le bouclier d'Achille, où le poète parle d'Ariane, et de la danse que Dédale avait représentée pour elle. Tu dois les avoir lus ; je ne te parlerai pas non plus de ces deux danseurs, qu'il appelle *κροιστήρας* (*qui se tiennent sur la tête*), et dont il fait les conducteurs du chœur ; je passe également sous silence ce qu'il dit au même endroit, que des jeunes gens tournaient avec rapidité ; il semble que Vulcain ait voulu dessiner sur ce bouclier tout ce qui se peut concevoir de plus beau. Il était encore tout naturel qu'Homère représentât les Phéaciens passionnés pour la danse, puisque c'était un peuple heureux, qui vivait dans la délicatesse et dans les plaisirs. Aussi le poète dit-il qu'Ulysse admira principalement la vivacité prodigieuse de leurs pieds⁴.

Chez les Thessaliens la danse était si estimée, qu'ils donnaient à leurs magistrats et à leurs généraux d'armée, le nom de *Proorchestres*⁵. Cela est prouvé par les inscriptions des statues qu'ils ont élevées à leurs grands hommes. *La ville*, dit l'une de ces inscriptions, *a choisi un tel pour son Proor-*

¹ Ce mot signifie *collier*. Cette espèce de danse n'était autre chose qu'une *ronde* mêlée d'hommes et de femmes. Elle fut inventée par Dédale, et exécutée par les gens que Thésée avait délivrés du labyrinthe de Crète.

² La *gymnopédie*, dit Athénée, est assez semblable à la danse tragique nommée *emmetie*, c'est-à-dire, noble et décente : on remarque dans toutes deux beaucoup de gravité et de noblesse. La *gymnopédie* se dansait par deux chœurs ou deux troupes de danseurs, dont l'une était composée de jeunes garçons, et l'autre d'hommes faits.

³ *Iliade*, liv. XVIII, v. 590.

⁴ *Odyssée*, liv. VIII, v. 264.

⁵ Ce nom signifie, *qui danse à la tête des autres*.

chestre ; et une autre : Le peuple a élevé cette statue à Elation, pour avoir bien dansé dans le combat.

J'oubliais de te dire qu'on ne saurait trouver d'anciennes imitations, qui n'aient été accompagnées de danse. Orphée et Musée, les plus excellents danseurs qui fussent alors, en instituant les mystères, ont regardé la danse comme ce qu'il y avait de plus beau, et ils ont ordonné qu'on ne pût expliquer les choses saintes sans la danse et le rythme. C'est ainsi que cela se pratique ; mais il ne faut pas révéler ces secrets aux profanes. Cependant tout le monde sait qu'on dit communément de ceux qui en parlent en public, *qu'ils dansent hors du lieu sacré.*

A Délos on ne faisait point de sacrifices sans danser, tous se célébraient avec de la musique et de la danse. Des jeunes gens se réunissaient en chœur, les uns dansaient ensemble au son de la flûte et de la cithare ; et les plus habiles, séparés des autres, dansaient seuls aux chansons. Or, les chansons composées pour ces chœurs, s'appelaient ὑπορχήματα, c'est-à-dire *danse aux chansons.*

Mais pourquoi te parler des Grecs, puisque les Indiens, se levant avec l'aurore, adorent le soleil, non pas, comme nous en baissant la main, adoration que nous croyons la meilleure mais, se tenant tournés vers l'Orient, ils saluent le soleil et dansant, et se conforment au silence du dieu et à sa danse. Voilà en quoi consistent les prières, les chœurs et les sacrifices des Indiens : c'est ainsi que deux fois le jour, ils invoquent la protection de ce dieu, à son lever et à son coucher.

D'un autre côté, les Éthiopiens font la guerre en dansant, et aucun d'eux ne lancerait une flèche, après l'avoir tirée de sa tête (elle sert de carquois à ces peuples, et ils attachent leurs traits autour de leur chevelure, comme autant de rayons), qu'auparavant il n'eût dansé, fait des gestes menaçants, et cherché à effrayer son ennemi par la danse.

Mais puisque nous avons parcouru l'Inde et l'Éthiopie, il me paraît à propos de faire aussi une descente en Égypte, qui en est si voisine. L'ancienne fable du Protée Égyptien¹ ne me paraît être autre chose que l'emblème d'un danseur fort habile dans la pantomime, lequel avait l'art de s'assimiler à tout, et de prendre, pour ainsi dire, toutes sortes de formes : en sorte que par la rapidité de ses mouvements, il imitait la fluidité de l'eau, la vivacité de la flamme, la férocité d'un lion, la colère

¹ *Odyssée*, liv. IV, v. 417 ; et *VIRGILE*, *Georg.* liv. IV.

d'un léopard, l'agitation d'un arbre, en un mot tout ce qu'il voulait. Mais la fable, qui ne reçoit que des choses merveilleuses, publia bientôt qu'il devenait effectivement, ce qu'il ne faisait qu'imiter ¹. Nos danseurs font encore la même chose, et on les voit changer en un instant de figure, à l'exemple de Protée. Il est vraisemblable que cette Empouse, qui prenait successivement mille formes différentes, était aussi une danseuse, dont la fable a défigurée l'histoire ².

Parmi tant d'exemples, il ne faut pas oublier la danse des Romains, consacrée au dieu Mars, et exécutée par les citoyens les plus distingués, qui s'appellent *Saliens*, du nom de leur sacerdoce. Cette danse est pleine de noblesse et de sainteté.

Les Bithyniens ont une fable assez semblable à celles qui se débitent en Italie. La voici : Priape, que je crois être un des Titans ou l'un des Dactyles Idéens ³, faisait profession d'enseigner à manier les armes. Ayant reçu de Junon, Mars encore enfant, mais singulièrement fort et robuste, il ne lui enseigna point à manier les armes qu'il n'en eût fait auparavant un excellent danseur. Pour son salaire, Junon lui accorda le droit de recevoir de Mars, la dixième partie de tout ce qui reviendrait à ce dieu par le droit de la guerre.

Tu n'attends pas de moi, je pense, que je te dise que les fêtes de Bacchus se passaient toutes en danses. Il y avait trois genres principaux de ces danses, le Cordace, la Sicinnis, et l'Emmélie, inventées toutes trois par les ministres de Bacchus et les Satyres qui leur ont donné leurs propres noms. Ce fut en employant cet art que Bacchus se soumit les Thyrréniens, les habitants de l'Inde et de la Lydie, et par des chœurs de danse, il dompta ces peuples belliqueux.

Prends garde à présent, mon cher, qu'il n'y ait à toi de l'impiété à blâmer un art tout divin, consacré aux mystères, cultivé par de tels dieux, institué en leur honneur, et qui offre une instruction utile, jointe à un grand plaisir. Je suis d'ailleurs surpris de ce que, amoureux comme tu l'es d'Homère, et

¹ Diodore de Sicile donne une autre explication de cette fable singulière. *c'est, dit-il, que dans ce temps les rois d'Égypte avaient coutume de porter sur leur tête des figures de lion, de léopard ou de loup, et même d'arbres.*

² Empouse était un spectre horrible, que la terrible Hécate faisait voir aux infortunés. Ce fantôme changeait à tout moment de forme. L'un de ses pieds était d'airain, et l'autre celui d'un âne. La manière de conjurer ce spectre, c'était de lui dire des injures.

³ Les Dactyles Idéens, ainsi nommés, parce qu'ils habitaient le mont Ida en Crète, furent, dit-on, les premiers inventeurs de l'art de la forge. On les regardait aussi comme des magiciens.

surtout d'Hésiode, car je reviens encore à ces poètes, tu oses, lorsqu'ils ont loué la danse au-dessus de toute chose, tenir un langage si contraire au leur. En effet, Homère, en parlant des plaisirs les plus honnêtes, nomme le sommeil, l'amour et la danse; mais c'est elle seule qu'il appelle *irréprochable*¹ : d'après son propre témoignage, le plaisir naît de la musique, et tous deux sont joints à l'art de la danse; mais si la musique est agréable, le nom d'*irréprochable* n'appartient qu'à la danse, que tu cherches à présent à rendre ridicule. Dans son second poème, il dit :

Jupiter donne à l'un la force militaire,
L'art de danser à l'autre, et le chant qui sait plaire².

Et véritablement le chant mêlé à la danse est fort agréable, c'est le plus beau présent que nous aient jamais fait les dieux. Homère semble avoir voulu diviser en deux classes toutes les actions des hommes, la guerre et la paix, et n'opposer au courage guerrier que ces deux talents, comme ce qu'il y a de plus beau.

Hésiode ne l'avait point appris d'un autre, mais il avait vu lui-même les Muses danser au lever de l'aurore, et le principal éloge qu'il leur donne en commençant son poème³, est de dire, que leurs pieds délicats foulent en cadence les bords semés de violettes de la fontaine d'*Hippocrène*, et qu'elles dansent en chœur autour de l'autel de leur père. Tu vois par là, mon cher, que tu attaques les dieux, en insultant à la danse.

Socrate, le plus sage des hommes, s'il en faut croire Apollon, qui le déclara tel, non content de donner des éloges à la danse, voulut encore l'apprendre. Il faisait le plus grand cas de la précision et des charmes de la musique, des mouvements cadencés et de la bonne grâce d'un danseur. Ce vieillard ne rougissait pas de mettre cet art au nombre des sciences, qui méritent le plus d'être étudiées. Il devait en effet être très curieux de la danse, lui qui s'empressait à apprendre les plus petites choses, qui fréquentait les écoles des joueurs de flûte, et ne dédaignait pas d'aller s'instruire chez la courtisane Aspasia. Cependant Socrate ne vit la danse que lorsqu'elle commençait à naître; jamais il n'a connu cette beauté qu'elle a

¹ *Iliade*, liv. XIII, v. 636; et *Odyssée*, liv. XVIII, v. 303.

² *Odyssée*, liv. I, v. 421.

³ La Théogonie.

acquise depuis. Ah ! s'il voyait à présent ceux qui l'ont amené à sa perfection, je suis sûr, qu'abandonnant tout le reste, il ne s'adonnerait qu'à ce spectacle et voudrait qu'on enseignât la danse aux enfants avant toute autre chose.

Il me semble que, dans l'éloge que tu as fait de la tragédie et de la comédie, tu as oublié de dire que chacune d'elles a un genre de danse particulier. Par exemple, que l'*Emmèlie* se danse dans la tragédie, et le *Cordace* dans la comédie, qui reçoit aussi le troisième genre, la *Sicinnis*. Mais puisqu'au commencement de cet entretien, tu as préféré à la danse, la tragédie, la comédie, les joueurs de flûte des places publiques, les vers chantés au son de la cithare, et tous nos spectacles, que, pour cela même, tu as déclarés honnêtes et respectables, permets-moi maintenant de les comparer chacun avec la danse. Cependant, si tu le trouves bon, nous ne parlerons point de la flûte, ni de la cithare ; car toutes deux prêtent leur ministère au danseur.

Examinons d'abord la tragédie par son costume. N'est-ce pas un spectacle effrayant et hideux, que de voir un personnage d'une grandeur démesurée, monté sur des cothurnes d'une hauteur excessive, dont le masque, placé au-dessus de la tête, ouvre la bouche d'une manière effroyable, et semble vouloir avaler tous les spectateurs. Je ne parle pas de ces plastrons qui couvrent le ventre et la poitrine de l'acteur, et servent à lui donner une grosseur factice et artificielle, qui empêchent que sa maigreur ne rende ridicule sa taille disproportionnée. Mais lorsque enfermé dans ses habits, il vient à déclamer, sa voix est repoussée et interrompue, les vers iambiques résonnent autour de lui ; et ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que, chantant des infortunes, il n'est responsable que de sa voix : les anciens poètes ont songé au reste. Tant que c'est une Andromaque, ou une Hécube qui paraît sur la scène, le chant est supportable ; mais lorsque c'est Hercule qui chante seul, et que s'oubliant lui-même, il n'a aucun respect pour la peau de lion dont il est revêtu, et pour sa massue, il n'est personne de sensé à qui cela ne paraisse une faute grossière.

Le crime que tu fais à la danse, de ce que des hommes y font les rôles de femmes, lui est commun avec la tragédie et la comédie ; il y a même dans celles-ci plus de rôles de femmes que d'hommes.

La comédie regarde le ridicule de ses personnages. comme la partie principale du plaisir qu'elle procure. Les rôles des *Daves*, des *Tibius* et des cuisiniers en sont la preuve.

Quant au costume du danseur, je n'ai pas besoin de te dire combien il est propre et décent ; il suffit de le voir pour s'en convaincre. Le masque même en est fort beau, et tel qu'il convient à une action théâtrale du second ordre. Il ne baille pas comme les autres ; il est fermé ; en effet beaucoup d'instruments font du bruit à sa place.

Anciennement les mêmes acteurs chantaient et dansaient en même temps ; mais par la suite on s'aperçut que, pour respirer, les danseurs interrompaient leur chant, et l'on crut qu'il serait plus à propos que d'autres chantassent pendant qu'on danserait. Au reste, les sujets sont communs entre ces deux spectacles, et ceux de la danse ne diffèrent point de ceux de la tragédie ; si ce n'est que les premiers sont plus variés, plus savants, et offrent mille changements divers.

Si l'on n'a point admis la danse dans les jeux publics, je crois que la raison est que les agonothètes ont regardé la danse comme une chose trop belle et trop respectable, pour être soumise à un examen. J'omets de dire qu'une ville d'Italie¹, la principale de celles qui tirent leur origine de Chalcis, l'a ajoutée à ses jeux, comme pour leur donner un nouveau lustre.

A présent, je veux me justifier à tes yeux, de ce que je n'ai pas parlé d'un plus grand nombre de genres de danse, afin que tu n'imagines pas que ce soit par ignorance que je ne l'ai pas fait. Je sais que plusieurs, avant moi, ont écrit sur cette matière, qu'ils en ont fait l'objet le plus important de leurs travaux littéraires, qu'ils ont parcouru tous les différents genres, en ont rapporté tous les noms, dit ce qu'était chaque danse, par qui elle fut inventée, s'imaginant montrer par là beaucoup d'érudition. Pour moi je pense qu'une pareille ambition est une ineptie, et sent son éducation tardive. Je crois qu'elle ne me conviendrait pas, et c'est pour cela que je passe ces détails sous silence : d'ailleurs, je te prie de réfléchir et de te rappeler que je ne me suis point proposé d'écrire l'histoire généalogique de la danse, et que le but de cet ouvrage n'est point de faire un catalogue des noms des différentes danses, quoique en commençant j'en aie cité quelques-uns, comme les genres les plus distingués. Mon objet principal, à présent, est de faire l'éloge de la danse, telle qu'elle est aujourd'hui, de montrer combien elle réunit de plaisirs et d'utilité, n'ayant pas eu autrefois, dans ses commencements, cette perfection

¹ Néapolis, fondée par les habitants de Cumes.

qu'elle n'a acquise que sous le règne d'Auguste ¹. En effet, ces premières danses n'étaient, pour ainsi dire, que les racines et les fondements de la nôtre ; et c'est sa fleur et son fruit le plus parfait, parvenu aujourd'hui à son plus haut degré de maturité, qu'expose actuellement mon discours. Je ne m'arrête ni à la *Thermaïstris* ², ni au *Saut de grue* ³, ni aux autres genres, qui n'ont aucun rapport avec la danse actuelle. Ce n'est pas non plus par ignorance que j'ai omis le genre Phrygien, fait pour l'ivresse, et qui s'exécute au milieu des pots et des excès de la table, souvent par des gens grossiers, qui sautent avec violence et d'une manière fatigante, au bruit d'une chanson lascive, accompagnée de la flûte. Il est encore en usage dans les campagnes et, si je n'en parle pas, c'est parce qu'il n'a rien de commun avec la danse qu'on cultive à présent. En effet, Platon dans ses lois, a donné des éloges à certains genres de danse, et en a condamné formellement d'autres ; il distingue en eux ce qui est d'agrément et ce qui est d'utilité, rejette tous ceux qui pourraient être contraires à la décence, admire et fait le plus grand cas des autres.

Mais en voilà assez sur la danse ; il serait ridicule de pousser plus loin ce discours, et de faire de plus longues recherches. Il est temps à présent de parler des talents nécessaires à un danseur, des exercices qui lui conviennent, de ce qu'il doit savoir, et des moyens par lesquels il peut perfectionner son art. Par là tu sauras que la danse n'est pas un de ces arts faciles, que l'on puisse apprendre aisément, mais qu'elle est au contraire le complément de toutes les sciences, de la musique, du rythme, de la géométrie, et surtout de ta chère philosophie, de la physique même et de la morale ; il est vrai qu'elle a regardé la dialectique comme assez inutile ; mais loin d'être étrangère à la rhétorique, elle a cela de commun avec elle, qu'elle peint les mœurs et les passions : voilà le but où tendent tous les orateurs. Elle a encore beaucoup d'affinité

¹ Ce fut sous Auguste que la pantomime fut introduite à Rome, par Bathylle et Pilade, fameux danseurs.

² La *Thermaïstris* était un genre de danse où l'on employait les mouvements les plus violents du corps. Athenée caractérise cette danse de urieuse.

³ Cette danse fut instituée par Thésée, qui s'étant sauvé de Crète, et ayant abordé à Délos, après avoir offert au dieu de cette île un sacrifice d'action de grâces, et l'avoir remercié des faveurs qu'il avait reçues d'Ariane, forma avec la jeunesse qu'il avait délivrée du labyrinthe, une danse qui est encore en usage parmi les habitants de Délos, et dont les tours et détours sont une image de ceux qu'il fut obligé de faire pour sortir du labyrinthe. Voilà ce que dit Plutarque.

avec la peinture et la sculpture, dont elle paraît imiter l'aplomb et les belles attitudes; et à cet égard, ni Phidias, ni Apelle ne lui sont supérieurs.

Le premier devoir d'un danseur est de se rendre propices Mnémosyne et Polymnie sa sœur; de cultiver sa mémoire, et de s'efforcer à la rendre universelle; car, tel que le Chalcas d'Homère ¹, il faut qu'il connaisse le passé, le présent et l'avenir, afin que rien ne lui échappe, et que sa mémoire le serve à sa volonté. Le but principal de la danse est l'imitation, l'art de démontrer, d'énoncer les pensées, et d'exposer avec clarté les choses les plus obscures. Le plus bel éloge que l'on pût faire d'un danseur, serait de pouvoir louer en lui ce que Thucydide loue dans Périclès ², de connaître ce qu'il est ³ propos de faire, et de l'énoncer avec grâce. L'énonciation dont je parle, est celle qui doit se faire par des gestes clairs et significatifs.

Les anciennes histoires, comme je l'ai déjà dit, fournissent à la danse ses sujets et sa matière. Le danseur doit se les rappeler avec facilité, et les représenter avec noblesse. Il faut en conséquence qu'il connaisse parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos et la naissance du monde, jusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte. La science du danseur embrasse chez nous cet intervalle. Il doit, à plus forte raison, savoir tout ce qui est arrivé entre ces deux époques; la mutilation de Saturne, la naissance de Vénus, le combat des Titans, la naissance de Jupiter, la tromperie de Rhéa, la supposition de la pierre, la prison de Saturne, le partage des trois frères; ensuite, et par ordre, la révolte des Géants, le feu dérobé, la formation de l'homme, la punition de Prométhée, la force des deux Amours ³, l'île de Délos flottante, les couches de Latone, la mort du serpent Python, les embûches de Titye ⁴, et le milieu de la Terre trouvé par le vol des aigles ⁵.

¹ *Iliade*, liv. I, v. 71.

² *Thucydide*, liv. I.

³ Eros et Antéros : le premier, selon Platon, *Banquet*, page 178, n'a ni père ni mère; selon l'opinion vulgaire, il est fils de Vénus et de Mars. Le second est également leur fils. Il dut sa naissance au conseil que donna Thémis à Vénus; elle dit à cette déesse, que Cupidon ne croîtrait jamais bien qu'elle n'eût enfanté un autre fils. Vénus donna un second rendez-vous à Mars, et en eut encore un fils, qu'elle nomma Antéros, c'est-à-dire, Anticipation.

⁴ Titye voulut faire violence à Latone, dont il était amoureux, et l'empêcher d'entrer dans l'île de Délos, où elle devait trouver un asile contre les persecutions de Junon, et faire tranquillement ses couches.

⁵ Jupiter voulant connaître le milieu de la terre, fit partir en même temps

On trouve ensuite Deucalion et le grand naufrage qui survint de son temps, l'arche unique qui sauva les restes de la race humaine, les pierres transformées en hommes, Bacchus mis en pièces ¹, la fourberie de Junon, l'embrâsement de Sémélé et la double naissance de Bacchus, l'histoire de Minerve, l'aventure de Vulcain, celle d'Erichon, la dispute excitée au sujet de l'Attique, Halirrhotion ², le premier jugement rendu dans l'Aréopage, enfin toute l'histoire fabuleuse de l'Attique. Mais surtout qu'il sache l'enlèvement de Proserpine, les courses errantes de Cérès, l'agriculture trouvée par Triptolème, la culture de la vigne par Icаре ³, les malheurs d'Erigone, les aventures de Borée et d'Orithye, celles de Thésée et d'Égée. De plus, qu'il connaisse la réception de Médée, sa suite chez les Perses; ce qui arriva aux filles d'Érechthée et à celles de Pandion, mortes en Thessalie, théâtre de leurs malheurs. Qu'il y ajoute Acamas et Phyllis ⁴, le premier enlèvement d'Hélène, l'expédition de Castor et de Pollux contre la Ville ⁵, le malheur d'Hippolyte, et le retour des Héraclides; car on peut regarder tous ces traits comme appartenant à l'Attique. Je n'ai parcouru ce petit nombre de fables athéniennes, que comme un échantillon de celles dont je n'ai pu parler.

Mais ensuite on trouve Mégare et Nisus, Scylla et le cheveu rouge, le voyage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice ⁶: puis le Cithéron, l'histoire des Thébains, celle des

deux aigles, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident; ils se rencontrèrent à Delphes.

¹ Il y eut deux Bacchus, l'un plus ancien, dont il est ici question, naquit de Jupiter et de Proserpine. L'autre Bacchus, fils de Sémélé, est connu.

² Halirrhotion, fils de Neptune et de la nymphe Euryte, ayant violé Alcippe, fille de Mars, ce dieu le tua pour venger l'honneur de sa fille. Neptune accusa Mars de ce meurtre devant l'Aréopage, en présence des douze dieux, qui renvoyèrent Mars absous.

³ Cet Icаре n'est pas le fils de Dédale, ni le père de Pénélope, mais un paysan de l'Attique, qui donna l'hospitalité à Bacchus, et en reçut pour récompense une outre pleine de vin, et la science de cultiver la vigne. Son vin fut la cause de sa mort, il en fit boire à ses compagnons, qui le tuèrent transportés d'une fureur bachique, et croyant qu'il les avait empoisonnés.

⁴ Acamas était frère de Démophoon, et fils de Thésée et de Phédre. Ovide a composé une épître de Phyllis à Démophoon, où elle se plaint de l'ingratitude de ce dernier, qui était son amant.

⁵ Athènes: c'est ainsi qu'on l'appelait par excellence, comme les Romains disaient la *Ville*, au lieu de *Rome*. Castor et Pollux allèrent assiéger Athènes pour recouvrer leur sœur Hélène, que Thésée avait enlevée et qu'il gardait dans cette ville; mais les Athéniens s'étant formés de cet enlèvement, Thésée transporta sa maîtresse dans Aphidna.

⁶ Minos ayant appris la mort de son fils Androgée, dans le moment où il offrait à Paros un sacrifice aux Grâces, partit de là avec une flotte formidable

Labdacides, le voyage de Cadmus, le repos du bœuf¹, les dents du serpent, la naissance des hommes semés, la métamorphose de Cadmus en serpent : de plus, les murs bâtis au son de la lyre, la fureur de l'architecte, la vanité de Niobé et son silence, causé par la douleur : Penthée, Actéon, Œdipe, Hercule, ses travaux, et le massacre de ses enfants.

Corinthe fournit aussi un grand nombre d'histoires; elle a Glaucus et Créon : avant eux Bellérophon, Sténobée², la dispute du Soleil et de Neptune³; ensuite la fureur d'Athamas, les enfants de Néphélée fuyant à travers les airs sur un bélier, Ino et Mécérte reçus au nombre des dieux marins; après cela l'histoire des Pélopidés, ce qui est arrivé dans Mycène, même avant sa fondation; Inachus, Io et son gardien Argus, Atrée et Thyeste, Éropée, la toison d'or; le mariage de Pélops, le meurtre d'Agamemnon, la punition de Clytemnestre, et longtemps avant l'expédition des sept chefs, la réception des gendres d'Adraste exilés de leur patrie, l'oracle rendu à leur sujet, leur mort, leurs corps privés de sépulture, et le trépas qu'Antigone et Ménéécée subissent à cette occasion.

Le danseur doit encore nécessairement se souvenir de ce qui s'est passé à Némée, d'Hypsipyle et d'Archémore; mais il saura préférablement qu'une prison gardait la virginité de Danaé, qu'elle y devint mère de Persée. Le combat proposé à celui-ci contre la Gorgone, son aventure en Éthiopie, se joignent assez naturellement à l'histoire de Cassiope, d'Andromède, de Céphée, que notre crédulité a mis au nombre des astres; qu'il sache aussi l'ancienne histoire d'Égyptus et de Danaüs, et les noces perfides de leurs enfants.

Lacédémone nous offre encore beaucoup de traits semblables : Hyacinthe, le Zéphyr rival d'Apollon, la mort du bel Hyacinthe tué d'un coup de disque, la fleur née de son sang

pour faire la guerre aux Athéniens, qu'il croyait coupables de la mort de son fils. Il mit le siège devant Mégare, où régnait Nisus, fils de Pandion. prit la ville. et le roi fut tué par la trahison de Seylla sa fille, qui était devenue amoureuse de Minos. Celui-ci, au lieu de la récompenser, la punit d'avoir trahi son père en la faisant précipiter, les pieds liés, de la poupe de son vaisseau dans la mer.

¹ Ovide, *Métamorphoses*, liv. III. v. 10 et suivants.

² Femme de Prétus, qui accusa Bellérophon auprès de son mari, du même crime dont Phèdre noircit Hippolyte auprès de Thésée.

³ Le Soleil et Neptune se disputèrent la souveraineté de Corinthe comme Neptune et Pallas s'étaient disputé celle de l'Attique. Ils prirent pour juge de leur différend le Cyclope Briarée, qui adjugea l'Isthme à Neptune, et le promontoire qui commande la ville au Soleil.

et l'inscription douloureuse qu'elle porte, la résurrection de Tyndare, et la colère que Jupiter conçut à cette occasion contre Esculape; de plus, le jugement de Pâris au sujet de la pomme, l'hospitalité qu'il reçoit à Sparte, l'enlèvement d'Hélène.

L'histoire de Sparte paraît dépendre de celle d'Ilion, qui présente un nombre infini de tableaux et de personnages. Chacun des guerriers morts devant Troie, fournit un sujet à la scène. Le danseur doit toujours avoir ces événements présents à la mémoire, surtout depuis l'enlèvement d'Hélène jusqu'au retour des héros dans la Grèce, les courses errantes d'Enée et les amours de Didon, les aventures d'Oreste; le courage que ce héros a fait éclater en Scythie ne sont point étrangers à la scène. Les événements antérieurs à ceux-ci sont intimément liés à la guerre de Troie, loin d'en différer : tels sont le déguisement d'Achille en fille dans Scyros, la folie d'Ulysse, Philoctète abandonné, les voyages d'Ulysse, Circé, Télégon, Éole roi des vents, et tout le reste de l'Odyssée, jusqu'à la punition des prétendants; et avec cela, les embûches dressées contre Palamède, la colère de Nauplias, la fureur de l'un des Ajax et la mort de l'autre, foudroyé sur les rochers.

Les danseurs puisent aussi beaucoup de sujets dans l'Élide, Œnomaüs, Myrtilon, Saturne, Jupiter et les premiers athlètes des jeux olympiques.

L'Arcadie est pleine de mythologie, la fuite de Daphné, la métamorphose de Calisto en ourse, la fureur bachique des Centaures, la naissance de Pan, l'amour d'Alphée, et son voyage sous la mer.

Mais si nous nous transportons en Crète, c'est là que nous verrons la danse faire une moisson considérable; elle y trouvera Europe, Pasiphaé, les deux Taureaux¹, le Labyrinthe, Ariane, Phèdre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la prophétie de Polyidus, et Talus, cet homme d'airain, qui faisait le tour de la Crète.

Si l'on passe en Étolie, la danse y trouve Althée, Méléagre, Atalante et le fatal tison, la lutte d'Hercule et du fleuve, la naissance des Sirènes, l'apparition des Échinades, et l'établissement qu'y forma Alcéméon après sa fureur; ensuite Nessus, la jalousie de Déjanire, qui fut cause qu'Hercule se brûla sur le mont Œta.

¹ Celui qui enleva Europe et la transporta en Crète, et celui dont Pasiphaé fut amoureuse.

La Thrace fut le théâtre d'une multitude de faits qu'un danseur ne peut se dispenser de savoir ; tels sont la vie d'Orphée, ses membres déchirés, sa tête qui parle en nageant sur sa lyre, les monts Hémus et Rhodope, et le supplice de Lycurgue. Mais la Thessalie en offre bien davantage : Pélidas, Jason, Alceste, l'expédition des cinquante Argonautes, le navire Argo et sa babillarde quille, tout ce qui s'est passé dans Lemnos, *Æéta*, le songe de Midas, Apsyrtys mis en pièces, puis Protésilas et Laodamie.

En traversant de nouveau l'Asie, on y trouvera beaucoup d'autres sujets : d'abord à Samos, le supplice de Polycrate, la fuite de sa fille chez les Perses, l'indiscrétion de Tantale, le repas que font chez lui les dieux, Pélops préparé comme un mets, et son épaule d'ivoire.

En Italie l'Eridan, Phaéton et ses sœurs changées en peupliers, et versant des larmes d'ambre, fournissent des sujets à la scène.

Le danseur doit connaître encore les Hespérides et le Dragon gardien des pommes d'or, les travaux d'Atlas, Géryon et les bœufs enlevés d'Erythie. Il n'ignorera pas non plus toutes les métamorphoses fabuleuses qui se sont faites, tant en arbres, qu'en bêtes, ou en oiseaux ; les hommes qui ont été changés en femmes, telles que Cénée, Tirésias et plusieurs autres.

La Phénicie possède Myrrha, et le double deuil d'Assyrie. Le danseur doit savoir tous ces événements, ainsi que les histoires plus récentes ; tout ce qu'Antipater entreprit sur la monarchie des Macédoniens, et tout ce que l'amour inspira à Séleucus pour Stratonice. Qu'il sache encore les mystères les plus secrets des Égyptiens, et qu'il cherche à les expliquer par des gestes : je parle d'Épaphus, d'Osiris, et de la métamorphose des dieux en animaux, surtout de leurs amours, même de celles de Jupiter, et de toutes les différentes formes dont ce dieu s'est revêtu.

Qu'il sache aussi toute la fable effrayante des enfers, les crimes et les supplices dont on y est puni ; l'amitié qui unit Thésée et Pirithoüs jusque chez Pluton ; en un mot, il ne doit rien ignorer de tout ce qu'ont écrit Homère, Hésiode, et sur-tout les poètes tragiques.

D'une multitude infinie de traits de cette espèce, je n'ai choisi qu'un petit nombre, et je n'ai rapporté que les plus remarquables ; c'est aux poètes à chanter les autres, aux danseurs à nous les exposer sur la scène. Tu pourras aisément les trouver, guidé par ceux dont j'ai parlé. Le danseur doit les

avoir tous présents à la mémoire, les y conserver soigneusement pour en faire usage dans l'occasion.

Mais puisque son talent est d'imiter, et qu'il s'engage à exprimer ce que disent les chanteurs, il faut qu'à l'exemple des orateurs, il s'exerce à se rendre clair et intelligible, afin que l'on puisse comprendre tout ce qu'il veut exprimer, et qu'on n'ait pas besoin d'un interprète. Il est nécessaire que celui qui voit danser, puisse, comme le dit l'oracle d'Apollon, *entendre le muet*, et comprendre le danseur qui garde le silence.

C'est ce qui arriva, dit-on, à Démétrius le cynique. Comme toi, il blâmait la danse, disait que ce n'était qu'une addition inutile faite au son des flûtes, des sifres et des cymbales ; que le danseur n'ajoutait rien à la perfection du drame, et que ses mouvements, faits au hasard et sans règle, étaient inutiles et ne pouvaient avoir aucun sens ; il prétendait que les hommes avaient les yeux fascinés par les accessoires de la danse, par la richesse de l'habit, par la beauté du masque, par l'harmonie agréable des voix, des flûtes, et des autres instruments, et que l'art du danseur leur devait tout ce qu'il avait de beau. Alors, un célèbre danseur, qui vivait sous le règne de Néron, qui avait, dit-on, beaucoup de bon sens, et excellait dans son art par la beauté de ses mouvements, fit à Démétrius une demande que je juge fort équitable. C'était de le voir danser, avant de le condamner. Il s'engagea même à représenter devant lui, sans être accompagné, ni par les flûtes, ni par les voix : il tint sa promesse. Il fit taire les joueurs de flûte, ceux qui frappaient les cymbales, le chœur même, et tout seul il représenta l'adultère de Mars et de Vénus. On voyait le soleil avertissant Vulcain, celui-ci dressant un piège aux deux amants, et les enveloppant sous un filet de fer, tous les dieux arrivaient l'un après l'autre, la honte de Vénus, sa crainte secrète, et les prières qu'elle adressait à Mars, enfin toutes les circonstances de cette histoire étaient exprimées. Démétrius, à ce spectacle, éprouva un plaisir si vif, qu'il ne put s'empêcher de donner au danseur le plus grand des éloges, en s'écriant avec enthousiasme : « Je comprends tout ce que tu fais, homme admirable ! et mon plaisir ne se borne pas à la vue, tu me sembles encore parler avec les mains ».

Mais puisque nous parlons de choses arrivées sous Néron, je veux aussi te raconter ce qui advint à un barbare, au sujet de ce même danseur. Ce fait est tout à la gloire de la danse. Un de ces princes barbares, qui règnent sur le Pont, étant

venu, pour quelques affaires, à la cour de Néron, vit cet acteur représenter en public, avec tant de clarté, que sans pouvoir comprendre ce que l'on chantait, il n'était grec qu'à moitié, il entendait cependant tous les gestes ; comme il était sur le point de retourner en son pays, l'Empereur, en lui serrant la main, l'engagea à demander ce qui lui plairait davantage, lui promettant de le lui accorder aussitôt. « *Donne-moi le danseur*, lui répondit le barbare, *tu me feras grand plaisir.* » Néron lui demanda de quelle utilité cet homme lui serait dans son pays. « *J'ai*, lui dit-il, *pour voisins, des barbares qui parlent une autre langue que la mienne, et je ne saurais trouver d'interprètes pour traiter avec eux ; lorsque j'aurai besoin de leur faire dire quelque chose, celui-ci, par ses gestes, me servira de truchement.* » Telle était l'impression que l'imitation de la danse avait faite sur l'esprit de cet homme, qu'elle lui paraissait on ne peut pas plus claire et plus significative.

Le but que se propose la danse est l'imitation : je l'ai déjà dit. C'est à cela qu'elle doit principalement s'appliquer ; et par là même, elle convient aux orateurs, surtout à ceux qui s'exercent dans ce que nous appelons *déclamations*. En effet, on ne la loue qu'autant qu'elle sait s'assimiler aux personnages qu'elle se propose de représenter, et que que son expression est conforme au caractère des héros qu'elle introduit sur la scène ; soit qu'elle nous fasse voir le meurtrier d'un tryan, un pauvre, ou un laboureur.

Je veux encore te raconter le mot d'un autre Barbare à ce sujet. Il voyait cinq masques que l'on avait préparés pour un danseur, car la pièce avait autant de parties différentes, et comme il n'apercevait qu'un seul danseur, il demanda quels étaient ceux qui devaient danser et représenter les autres personnages ; mais quand il eut appris que c'était le même homme qui devait seul faire tous les rôles : « *Je ne savais pas, mon ami*, lui dit-il, *que tu eusses plusieurs âmes dans un seul corps.* »

Cette réflexion est cependant celle d'un Barbare.

Ce n'est pas sans raison que les habitants de l'Italie ont appelé la danse *Pantomime*, nom tiré de ses effets. J'aime cette exhortation d'un poète : « *O mon fils ! rends-toi semblable à cet animal qui s'attache aux rochers de la mer, et fréquente après cela les peuples et les villes.* » C'est en effet une chose indispensable à un danseur, qui doit se rendre familier, et s'attacher à représenter toutes les actions de la vie.

En général la danse permet d'exprimer et de représenter les mœurs et les passions, en introduisant sur la scène tantôt l'amour, tantôt la colère, la fureur, la tristesse et toutes les affections de l'âme suivant leurs différents degrés. Et ce qu'il y a de plus surprenant est de voir en un seul jour tantôt Athamas en fureur, tantôt Ino frappée de crainte, un instant après, Thyeste, Égisthe, Éropée, et que ce soit un seul homme qui prenne tous ces divers caractères.

Les autres arts faits pour le plaisir des yeux, ou des oreilles, n'ont chacun qu'un objet unique à représenter; la flûte, la cithare ou la voix produit la méthode; la tragédie représente les actions dramatiques; la comédie se charge d'exciter le rire: mais la danse réunit et embrasse tous les genres; l'on voit entrer dans sa composition le mélange diversifié de tous les arts, la flûte, le chalumeau, le bruit des pieds, celui des cymbales, la voix sonore de l'acteur, et le concert de plusieurs voix réunies. Bien plus, les opérations des deux parties dont l'homme est composé, sont ordinairement distinguées en celles de l'âme et celles du corps; mais dans la danse, elles sont confondues: car les actions y servent à faire comprendre les pensées, et montrent l'énergie de la science des mouvements du corps, dont la perfection consiste dans la sagesse des gestes, et à n'en faire aucun sans raison. Lesbonax de Mitylène, homme d'esprit et de mérite, appelait les danseurs χειροσόφους (*hommes à mains savantes*), il fréquentait leur théâtre dans le dessein d'en revenir plus vertueux; et Timocrate, son maître, ayant vu une fois, par hasard, un danseur jouer son rôle, s'écria: « *De quel spectacle m'avait privé le respect de la philosophie!* »

Si ce que Platon dit de l'âme est vrai, le danseur nous développe habilement ses trois facultés; l'*irascible*, lorsqu'il représente un homme en colère; le *concupiscible*, lorsqu'il joue des rôles d'amoureux; et le *raisonnable*, lorsqu'il modère et refrène chaque passion: or, cette dernière qualité est répandue dans toutes les parties de la danse, comme le tact l'est dans tous les sens. Le danseur, en se proposant pour but la beauté et la grâce dans ses mouvements, ne fait rien autre chose que prouver la vérité de l'opinion d'Aristote, qui loue la beauté et la regarde comme l'un des trois avantages dont la possession rend heureux¹: j'ai même entendu dire à quel-

¹ Aristote faisait consister le bonheur dans la possession de trois choses les talents de l'esprit, la beauté du corps et les avantages de la fortune.

qu'un, pour exalter avec plus d'emphase le silence des personnages de la danse, que c'était un symbole du dogme de Pythagore ¹.

Toutes les autres sciences nous promettent, les unes l'utilité, les autres l'agrément; la danse est la seule qui réunisse ces deux avantages, et son utilité est d'autant plus grande, qu'elle est unie au plaisir. Combien, en effet, n'est-il pas plus agréable d'assister à ce spectacle, que de voir des jeunes gens se donner des coups de poing, s'ensanglanter, lutter l'un contre l'autre, et se rouler dans la poussière; souvent la danse les représente, mais c'est avec moins de danger, plus de grâce et plus d'agréments. D'ailleurs, les mouvements continuels des danseurs, leurs pirouettes, leurs circonvolutions, leurs sauts, leurs renversements sur le dos réjouissent tous ceux qui les voient, et sont très hygiéniques pour ceux qui les font. Je puis donc dire que la danse est le plus beau, le plus honnête de tous les exercices, puisqu'il procure au corps, la souplesse, la légèreté, la flexibilité, qu'elle lui enseigne à changer facilement d'attitude, et lui fait acquérir une force considérable.

Eh ! comment la danse ne serait-elle pas un spectacle parfait ? Elle aiguise toutes les facultés de l'âme, exerce le corps, divertit les spectateurs par le son des flûtes et des cymbales, par des chants bien modulés, par un charme attrayant qui captive nos yeux et nos oreilles; elle nous instruit des plus beaux faits de l'antiquité. Êtes-vous avide du plaisir d'entendre une belle voix ? dans quel autre spectacle pourriez-vous le trouver ? quel concert plus nombreux et mieux composé pourriez-vous entendre ? Si le son éclatant des flûtes et des sifres vous plait davantage, vous trouverez dans la danse de quoi vous satisfaire : je ne parle pas de vos mœurs, qui s'épuront en fréquentant ce théâtre, lorsque vous y verrez la haine que l'on témoigne aux mauvaises actions, les pleurs que l'on répand sur les héros que l'injustice opprime; en un mot, les leçons de morale que l'on y donne aux spectateurs.

Mais ce que je trouve de plus digne de louange dans les danseurs, c'est de s'appliquer à donner à leurs membres autant de grâces que de forces, et il me paraît également étonnant de voir dans une même pièce un même acteur déployer la vigueur d'Hercule, et la molle délicatesse de Vénus.

Je veux à présent te tracer le portrait auquel un danseur

¹ Tout le monde sait que Pythagore obligeait ses disciples à cinq années de silence.

doit ressembler, et par l'esprit et par le corps, quoique auparavant j'aie déjà parlé des qualités de l'esprit. Je dis donc qu'il doit avoir une excellente mémoire, être spirituel et intelligent, prompt à comprendre, et surtout adroit à saisir les à-propos. Je veux de plus, qu'il soit en état de juger des poèmes et des chants, de distinguer les meilleurs airs, et de corriger ceux qui sont mal faits.

Quant à son corps, il me semble que je dois le représenter conforme au modèle de Polyclète : en conséquence qu'il ne soit pas trop grand, qu'il n'ait rien de gigantesque, qu'il ne soit pas non plus trop petit ; que sa taille ne soit pas celle d'un nain ; mais qu'il soit bien proportionné, point trop gras, car il ne produirait aucune illusion, ni trop maigre, cela ressemble à un squelette.

Je veux t'apprendre quelles clameurs ces défauts excitèrent chez un peuple capable de les remarquer. Antioche est une ville dont les habitants spirituels font un cas particulier de la danse. Ils observent tout ce qui se dit ou se fait chez eux, avec tant d'attention, que rien ne leur échappe. Un danseur de taille fort exigüe, s'étant un jour présenté sur le théâtre de cette ville, pour y jouer le rôle d'Hector, tous les spectateurs s'écrièrent d'une voix, « *Où donc est Hector ? ce n'est là qu'Astyanax.* » Une autre fois, un acteur d'une grandeur énorme ayant commencé à danser le rôle de Capanée, dans le moment où il donnait l'assaut à la muraille des Thébains, on lui cria : « *Enjambe par-dessus, tu n'as pas besoin d'échelle.* » A un autre dont l'embonpoint était excessif, et qui s'efforçait de faire de grands sauts : « *De grâce, lui dirent-ils, épargne le Thymélé* » : au contraire, ils prièrent un acteur de taille fort menue de ménager sa santé, comme s'il eût été malade. Ce n'est pas dans l'intention de dire des plaisanteries que j'ai rapporté ces traits, mais pour te faire voir que des peuples entiers ont cultivé la danse, au point de savoir juger, suivant les règles, de ses perfections, et de ses défauts.

Il est nécessaire en outre, que le danseur soit doué d'une grande facilité à se mouvoir. Son corps doit être à la fois délié et robuste, afin de se ployer comme un osier, lorsque la circonstance l'exige, et de prendre des attitudes vigoureuses, lorsqu'il le faut.

La danse, loin de rejeter la chironomie employée dans les jeux sacrés, adopte au contraire les plus beaux gestes dont usaient dans les combats, Mercure, Hercule et Pollux : c'est ce qu'on peut voir dans chaque espèce de pantomime, pour

peu qu'on y fasse attention. Hérodoté pensait que les yeux étaient des témoins plus fidèles que les oreilles ; mais dans la danse, les oreilles et les yeux sont également nécessaires pour le plaisir.

La danse adoucit tellement nos mœurs, que si un homme tourmenté par l'amour, fréquente le théâtre, il y prend des sentiments plus modérés, en voyant tous les maux que cette passion entraîne après elle ; si le chagrin l'accable, il en sort plus gai, comme s'il avait bu quelque potion qui lui eût procuré l'oubli de ses maux, ou, selon le poète, un breuvage qui guérit la douleur et la colère ¹. La preuve que la danse représente nos sentiments naturels, et que les spectateurs reconnaissent ce que l'acteur exprime, c'est que souvent ils versent des larmes, lorsqu'il se passe sous leurs yeux une scène attendrissante et digne de compassion.

La danse Bacchique, quoiqu'elle ne soit que du genre satyrique, est extrêmement recherchée en Ionie et dans le Pont : elle en a tellement subjugué tous les habitants, que dans le temps fixé pour ses représentations, ils abandonnent toute autre affaire, et passent des journées entières assis et occupés à voir danser des Titans, des Corybantes, des Satyres et des Bergers. Les citoyens les plus distingués, et les premiers magistrats de chaque ville dansent eux-mêmes des *Satyriques*, et loin d'en avoir quelque honte, ils sont plus glorieux de ces divertissements que de leur noblesse, de leurs charges municipales, ou de la vertu de leurs ancêtres.

Après avoir parlé des perfections des danseurs, disons un mot de leurs défauts ; j'ai déjà indiqué ceux du corps ; on pourrait, je pense, désigner de la même manière ceux de l'esprit. Plusieurs danseurs par ignorance (car il n'est pas possible que tous soient savants) commettent en dansant d'énormes solécismes. Les uns font des mouvements faux et qui n'ont, comme dit le proverbe, *aucun rapport avec la corde* ², car leur pied marque un temps de mesure, tandis que le rythme en marque un autre : d'autres observent à la vérité la mesure ; mais dans leurs actions, ils confondent les époques et représentent des faits postérieurs, ou antérieurs à leur sujet,

¹ HOMÈRE *Odyssée*, liv. IV, v. 221, à l'occasion du breuvage qu'Hélène présente à Télémaque et à Pisistrate.

² Proverbe tiré de la musique. Il se disait proprement de ceux qui touchaient une corde pour une autre ; parce qu'alors leur chant n'avait aucun rapport avec la corde pincée. De là cette locution s'est étendue à tout faux rapport.

comme je l'ai vu moi-même un jour : un acteur qui dansait la naissance de Jupiter et représentait Saturne dévorant ses enfants, dansa par erreur, les malheurs de Thyeste, trompé par la ressemblance des sujets : un autre représentant Sémélé frappée de la foudre, la confondit avec Glaucé, qui lui est bien postérieure. Mais il ne faut pas faire un crime à la danse des fautes des danseurs, ni la blâmer de ses effets ; il faut au contraire les regarder comme des ignorants (ils le sont effectivement), et louer ceux qui se règlent en tout sur les lois et les principes de leur art.

En général il faut qu'un danseur réunisse toutes les perfections, afin que son jeu ait toute la précision possible, qu'il soit rempli de grâces, proportionné à son sujet, conséquent à lui-même, exempt de toute explication maligne et de tout reproche, qu'il n'ait rien de défectueux, qu'il soit composé du mélange des plus beaux mouvements. Le danseur doit être prompt à concevoir, d'une érudition profonde dans son art, et surtout ne doit rien imaginer que de très conforme aux mœurs et aux caractères des hommes. L'éloge le plus complet qu'il puisse obtenir des spectateurs, est que chacun d'eux, en le voyant jouer, reconnaisse ses propres sentiments, voie dans le danseur comme dans un miroir, et soi-même, et ses passions et ses actions les plus ordinaires : c'est alors que les hommes ne peuvent se contenir de plaisir, et qu'ils se répandent en applaudissements eux-mêmes, et que chacun d'eux voit l'image parfaite de son caractère. C'est par cette sorte de danse que s'accomplit le précepte écrit sur la porte du temple de Delphes : *connais-toi toi-même*. Alors on sort du théâtre, instruit de ce qu'il convient de faire ou d'éviter, et connaissant ce qu'on ignorait auparavant.

Dans la danse, ainsi que dans le discours, on peut tomber dans un défaut, qu'on appelle ordinairement *κακοζήλεια*, *imitation vicieuse*. Il consiste à passer les bornes de l'imitation, et à vouloir exprimer plus qu'on ne doit, à représenter sous des traits gigantesques ce qui n'est que grand, à efféminer ce qui n'est que délicat, à pousser jusqu'à la rudesse et la férocité ce qui ne doit avoir qu'un caractère mâle. Je me rappelle avoir vu un jour donner dans cet excès, un danseur qui avait joui jusque-là d'une grande célébrité, qui était d'ailleurs fort intelligent, et méritait à tous égards qu'on admirât ses talents. Je ne sais par quel hasard il se laissa emporter à un jeu de théâtre indécent, pour avoir voulu passer les bornes de l'imitation. Il représentait Ajax furieux d'avoir été vaincu par Ulysse ; il

força tellement son rôle, qu'il paraissait moins représenter la fureur, qu'être lui-même véritablement furieux; car il déchira l'habit de l'un de ceux qui frappent la mesure avec une sandale de fer : puis arrachant à un flûteur son instrument, il en frappa Ulysse, qui était près de lui tout fier de sa victoire, de manière à lui fendre la tête : si le casque par sa résistance, n'eût rompu la violence du coup, c'en était fait du pauvre Ulysse, et cela pour avoir eu affaire à un danseur extravagant. Cependant tout le théâtre semblait partager la fureur d'Ajax, les spectateurs sautaient, criaient, jetaient leurs habits bas; mais c'étaient les gens du peuple, des hommes d'un esprit borné, qui, par là même, faisaient voir qu'ils ne savaient pas juger de la décence, ni distinguer ce qui peut être vicieux d'avec ce qui est parfait, et qui croyaient qu'une imitation excessive était la passion même. Les personnes, au contraire, dont le goût était plus délicat, sentaient la faute de l'acteur et en avaient honte; ils ne le blâmaient cependant pas en gardant le silence; mais ils cherchaient à déguiser par leurs applaudissements l'extravagance d'une danse de cette nature, quoique d'ailleurs ils vissent bien que la scène représentait moins la fureur d'Ajax que celle du danseur même. Celui-ci, non content de tout ce qu'il venait de faire, fit encore quelque chose de plus ridicule; car étant descendu sur le milieu du théâtre, il alla s'asseoir dans l'endroit destiné aux sénateurs, entre deux personnages consulaires qui craignaient violemment d'être flagellés par lui, comme certain bétail le fut par Ajax. Cependant cela fut admiré par quelques personnes; d'autres en riaient; d'autres avaient peur que d'une imitation extrême, l'acteur ne fût tombé dans une fureur véritable.

On dit même que lorsqu'il revint en son bon sens, il fut si fâché de toutes les folies qu'il avait faites qu'il tomba malade de chagrin, comme s'il se fût jugé coupable d'une véritable démence. Par la suite il fit bien voir que son repentir était sincère; car plusieurs de ses partisans lui demandant de danser la pantomime d'Ajax, il présenta un autre danseur, en disant aux spectateurs : « *C'est bien assez d'avoir été fou une seule fois* »; mais ce qui lui fit le plus de peine, c'est qu'un de ses rivaux, auquel on avait assigné le même rôle, joua la fureur avec tant de décence et de sagesse, qu'il fut loué par tout le monde, de s'être contenu dans les bornes de la danse, et de n'avoir pas violé, par une fureur déplacée, les règles de l'action théâtrale.

D'une foule considérable d'objets dont la danse s'occupe,

je t'ai mis ce petit nombre sous les yeux, afin que tu ne sois plus scandalisé de la passion que j'ai pour elle. Si tu voulais partager ce divertissement avec moi, je suis sûr que tu te passionnerais pour la danse au point que je ne serais pas dans le cas de te dire, comme Circé : « *Je m'étonne de ce qu'ayant bu ce poison, tu n'en ressentes pas les effets.* » A coup sûr, tu ressentirais promptement ceux de la danse ; mais je te jure que tu ne prendrais pas la tête d'un âne ni le cœur d'un cochon comme les compagnons d'Ulysse. Ton esprit au contraire en deviendrait plus solide, et le plaisir te ferait partager avec un autre une bonne partie de la coupe. Ces merveilleux effets qu'Homère attribue à la verge de Mercure, par laquelle ce dieu charme, quand il lui plaît, les yeux des mortels, et éveille les plus endormis, la danse les opère : elle charme également les yeux, les tient éveillés, et rend l'esprit attentif à tout ce qui se passe sur la scène.

CRATON. — En vérité, mon cher Lycinus, tes discours me persuadent ; ils m'ouvrent les oreilles et les yeux. Souviens-toi donc, lorsque tu iras au spectacle, d'y retenir une place pour moi à côté de la tienne, afin que tu ne reviennes pas du théâtre plus sage que nous.

TOXARIS OU DE L'AMITIÉ

MNÉSIPPE ET TOXARIS.

MNÉSIPPE. — Que dis-tu, Toxaris ? Vous êtes Scythes, et vous sacrifiez à Oreste et à Pylade ! Vous les regardez donc comme des dieux ?

TOXARIS. — Il est vrai, Mnésippe, nous leur sacrifions ; non pas, à la vérité, comme à des dieux, mais comme à de grands hommes.

MNÉSIPPE. — Est-ce donc chez vous un usage de sacrifier aux grands hommes après leur mort, comme à des dieux ?

TOXARIS. — Non seulement nous leur sacrifions, mais nous les honorons encore par des fêtes publiques et des éloges funèbres.

MNÉSIPPE. — Et quel est votre but ? Ce n'est pas, sans doute, de vous les rendre favorables, puisque vous savez qu'ils sont morts.

TOXARIS. — C'est toujours un avantage de se rendre les morts favorables ; mais ce n'est pas là le motif de notre culte. Nous croyons faire une chose très utile aux vivants, en leur rappelant le souvenir des grands hommes qui ne sont plus ; et lorsque nous honorons ces morts célèbres, nous espérons que plusieurs de nos citoyens voudront imiter leurs vertus.

MNÉSIPPE. — C'est penser très solidement. Mais, dites-moi ce que vous admirez tant dans Oreste et dans Pylade. Pourquoi avez-vous mis au rang des dieux des hommes qui vous étaient étrangers, et même se sont montrés vos ennemis ? Tu sais que la tempête les avait jetés sur vos côtes ; les Scythes les emme-

nèrent captifs, et les destinaient à être sacrifiés à Diane ; mais ils rompirent leurs fers, renversèrent la garde du roi, le tuèrent, et se rembarquant malgré tous les Scythes, et en dépit de leurs lois barbares, emportèrent avec eux Diane et sa prêtresse. Si c'est pour de pareilles actions que vous les honorez, vous ne manquerez pas de gens qui les imiteront. Prenez garde que ces anciens exemples, qui vous paraissent si beaux, n'attirent en Scythie beaucoup d'Orestes et de Pylades. Vous ne tarderez pas, ce me semble, à n'avoir ni religion, ni dieux, si ceux qui vous restent sont enlevés de la même manière. Il est vrai qu'à la place de ces dieux, vous honorerez leurs ravisseurs, et que vous offrirez des sacrifices à ceux qui auront dépouillé vos temples. Mais si ce n'est pas pour ces actions que vous rendez un culte à Oreste et à Pylade, qu'ont-ils donc fait qui mérite votre reconnaissance ? Autrefois vous ne les regardiez pas comme des dieux, et à présent vous leur sacrifiez, vous les mettez au rang des divinités, et vous immolez des victimes à des hommes qui ont manqué eux-mêmes d'en servir. Cela paraît ridicule et contraire à vos anciens usages.

TOXARIS. — Tout ce que tu viens de rapporter de ces grands hommes, Mnésippe, ne doit-il pas être regardé comme une suite de belles actions ? En effet, ils n'étaient que deux, et ils ont quitté leur patrie pour s'embarquer sur le Pont-Euxin, voyage qu'aucun Grec n'avait osé tenter depuis les Argonautes. Ils ne furent effrayés, ni du nom d'inhospitalière que l'on donnait à cette mer, ni de la cruauté des peuples qui en habitaient les bords, ni de tout ce qu'on en racontait de terrible ; et lorsqu'ils furent faits prisonniers, ils se conduisirent avec tant de bravoure, qu'après avoir brisé leurs fers, ils vengèrent sur le roi l'outrage qu'ils en avaient reçu, et s'en retournèrent dans leur pays après avoir enlevé la déesse. Comment de telles actions ne paraîtraient-elles pas admirables et dignes des honneurs divins, à tous ceux qui rendent hommage à la vertu ? Ce n'est cependant pas là ce que nous considérons dans Oreste et dans Pylade, ni ce qui nous les fait regarder comme des héros.

MNÉSIPPE. — Tu me diras au moins ce qu'ils ont fait de si grand et de si divin. Si c'est leur voyage ou leur navigation que tu admires, je pourrais te montrer beaucoup de gens qui mériteraient mieux d'avoir des autels : surtout les Phéniciens, qui ne naviguent pas seulement sur l'Euxin, jusqu'aux Méoti-

des ou au Bosphore, mais qui parcourent toutes les mers grecques et barbares, visitent pendant l'été tous les ports et tous les rivages, et ne retournent chez eux que sur la fin de l'automne. Tu les regarderas donc aussi comme des dieux. Cependant la plupart ne sont que des marchands de poisson salé.

TOXARIS. — Apprends, mon cher, que les Scythes, que vous appelez barbares, ont conçu des grands hommes une plus haute idée que les Grecs. On ne pourrait pas trouver à Mycènes ou dans Argos, un tombeau remarquable d'Oreste ou de Pylade ; et chez nous ils ont un temple. Un même culte les honore tous les deux à la fois, en mémoire de l'amitié qui les unissait. Nous leur offrons des victimes, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs, et leur qualité d'étrangers n'empêche pas les Scythes de les regarder comme des grands hommes. On ne s'informe pas chez nous de quel pays sont les gens vertueux ; et nous ne sommes point jaloux des belles actions de ces héros, quoiqu'ils aient été nos ennemis. En louant Oreste et Pylade, nous les mettons au rang de nos citoyens ; mais ce qui excite le plus notre admiration, c'est leur amitié. On peut la proposer comme le modèle le plus accompli ; c'est de ces deux illustres amis que les autres doivent apprendre comment il faut partager la bonne et la mauvaise fortune, et mériter par là d'être recherchés par les plus vertueux des Scythes. Nos ancêtres ont gravé sur une colonne d'airain qu'ils ont élevée dans le temple d'Oreste, l'histoire des malheurs que ces amis ont éprouvés ensemble, ou l'un pour l'autre ; et ils ont ordonné par une loi que l'inscription de cette colonne fût la première instruction de leurs enfants, la base de leur éducation, et qu'ils l'apprirent par cœur. Aussi, un enfant oublierait plutôt le nom de son père, que d'ignorer les actions d'Oreste et de Pylade. Tout ce qui est écrit sur la colonne, est représenté sur l'enceinte intérieure du temple, dans des peintures qu'ont fait faire nos ancêtres. On voit, d'un côté, Oreste naviguant avec son ami. Ensuite leur vaisseau fracassé contre les écueils, Oreste fait prisonnier et préparé pour servir de victime. Iphigénie a déjà commencé le sacrifice. Vis-à-vis, et sur la muraille parallèle, on voit qu'il a rompu ses chaînes, et qu'il immole à sa vengeance Thoas et une foule de Scythes qui l'accompagnaient. Enfin, les deux amis se embarquent, emmenant avec eux Iphigénie et la déesse. Les Scythes veulent en vain arrêter le vaisseau qui fend déjà les flots, vaine-

ment ils se suspendent aux gouvernails ¹, et s'efforcent de monter dans le navire ; tout cède au courage des deux amis ; et les Scythes, blessés ou craignant de l'être, regagnent, en nageant, le rivage. C'est ici surtout qu'on peut voir quelle tendresse ces deux Grecs montrèrent l'un pour l'autre dans ce combat contre les Scythes. Le peintre les a représentés tous deux, négligeant le soin de leur propre vie, pour repousser les ennemis qui attaquent l'autre. Chacun cherche à s'avancer au devant des traits dirigés contre son ami, et compte la mort pour rien, s'il le sauve, et lui dérobe, pour ainsi dire, les coups portés contre lui, en s'y présentant lui-même. C'est cette amitié, cette tendresse qui leur a fait partager également tous les périls, qui les faisait voler au devant des coups destinés à l'un d'eux, enfin, cette confiance et cet amour vertueux qu'ils ont eu l'un pour l'autre, que nous avons cru au-dessus du commun des hommes, et devoir être le partage d'intelligences supérieures à l'humanité.

Les hommes, en effet, sont amis tant qu'un vent favorable enfle les voiles de leur navire ; ils se plaignent alors de leurs amis, s'ils ne partagent pas avec eux leurs plaisirs ; mais le vent devient-il un peu contraire, ils fuient et les abandonnent au milieu du danger. Apprends donc par là, mon cher, que les Scythes n'ont rien de plus cher que l'amitié ; qu'ils n'estiment rien tant que de partager les travaux et les dangers d'un ami ; et que c'est chez nous une chose honteuse que de trahir les devoirs de l'amitié. Voilà pourquoi nous rendons de si grands honneurs à Oreste et à Pylade ; et c'est parce qu'ils ont surpassé tous les autres en amitié, que nous sommes remplis d'admiration pour eux. Nous les appelons *Koracoi*, ce qui, dans notre langue, signifie *les génies tutélaires de l'amitié*.

MNÉSIPPE. — Je vois bien, Toxaris, que les Scythes ne sont pas seulement habiles à lancer un trait, ou à bien combattre les ennemis : tu me fais assez connaître qu'ils excellent à parler avec éloquence. Tu as bien changé ma façon de penser, et je crois à présent que vous pouvez avoir raison de sacrifier à Oreste et à Pylade. Je ne savais pas encore que tu fusses un si bon peintre ; il m'a semblé pendant ton récit, que je voyais les tableaux du temple d'Oreste, que j'étais spectateur du combat et que je comptais les blessures. Je ne croyais

¹ Les vaisseaux des anciens avaient plusieurs gouvernails, une infinité de monuments le prouvent, et il n'est pas besoin de citer aucune autorité sur une chose si connue.

pas, il le faut avouer, que les Scythes fissent tant de cas de l'amitié. Je pensais, au contraire, qu'étant peu civilisés, leurs sentiments ordinaires étaient ceux de la colère et de l'emportement, et j'en jugeais sur ce que disent les voyageurs, qu'ils mangent leur père après sa mort.

TOXARIS. — Ce n'est pas ici le moment d'examiner si les Scythes savent mieux que les Grecs remplir les devoirs d'enfants tendres et respectueux, toujours est-il vrai qu'ils sont plus que vous amis tendres et fidèles. Il me serait facile de montrer que les Scythes font bien plus de cas de l'amitié que les Grecs ; et certes, si je ne craignais de te fâcher, je te dirais l'idée que j'ai prise des Grecs, pendant le long séjour que j'ai fait avec eux. Vous parlez de l'amitié avec plus d'éloquence que personne ; mais loin que vos actions répondent à vos discours, vous en restez à ces éloges ; et lorsqu'il faut agir comme le doit un véritable ami, vous fuyez et n'osez consommer votre ouvrage.

Lorsque vos poètes tragiques exposent sur la scène des exemples d'une amitié parfaite, vous les louez, vous mains les applaudissez, vous partagez les dangers des héros, leurs malheurs vous arrachent des larmes. Cependant vous n'osez rien faire pour vos amis, qui méritent ces louanges que vous prodiguez à des héros imaginaires. Si quelqu'un de ceux que vous assurez de votre amitié vient à tomber dans l'infortune, le héros de la tragédie disparaît, et vous restez semblables à ces masques de théâtre, dont la bouche, prodigieusement ouverte ne profère pas une seule parole.

Quant à nous, autant nous vous sommes inférieurs en discours, autant nous l'emportons par les actions. Faisons une chose. Rapportons chacun des exemples d'amitié. Écartons cependant toutes ces anciennes amitiés qu'ont célébrées vos poètes ; vous auriez trop d'avantage si l'on s'en rapportait au témoignage véridique de ces vers harmonieux, dans lesquels ils chantent l'amitié d'Achille et de Patrocle, celle de Thésée et de Pirithoüs, et de tant d'autres. Prenons seulement un petit nombre de faits arrivés de notre temps. Rapporte les actions des amis grecs ; moi je dirai celles des amis scythes ; et celui qui aura produit les amis les plus généreux, remportera la victoire, et proclamera son pays vainqueur dans un si beau genre de combat. Pour moi, j'aimerais mieux avoir la main droite coupée, ce qui est chez les Scythes une punition déshonorante, que d'être vaincu par un Grec, et lui céder en amitié.

MNÉSIPPE. — Ce n'est pas peu de chose, que d'oser combattre seul à seul avec un homme armé, comme tu l'es, de discours bien aiguisés, et toujours sûrs de leurs coups. Cependant je ne trahirai point lâchement les intérêts de la Grèce. J'accepte le combat. Il serait honteux que, faute de défenseur, tant de nations, dont la Grèce est composée, fussent vaincues par les Scythes, qui, selon le témoignage de leur histoire, et de ces tableaux dont tu m'as fait un si beau récit, n'ont pu résister à deux Grecs. Si cela arrivait, il faudrait me couper la langue, et non pas la main. Mais d'abord il faut, en commençant, fixer le nombre des exemples que nous rapporterons ; à moins que le vainqueur ne soit celui qui en rapportera davantage.

TOXARIS. — Nullement : le nombre ne doit point déterminer la victoire. Mais si tes traits, aussi nombreux que les miens, paraissent plus vifs et plus perçants, ils me feront des blessures mortelles, et je céderai à leurs coups.

MNÉSIPPE. — Fort bien. Mais encore convient-il d'en fixer le nombre. Il suffira, ce me semble, d'en rapporter chacun cinq.

TOXARIS. — J'y consens. Commence donc. Mais auparavant, jure-moi de ne rien dire que de vrai ; autrement il ne serait pas difficile de forger quelque histoire de ce genre, dont la preuve serait assez difficile à acquérir ; néanmoins, si tu jures, je te croirai.

MNÉSIPPE. — Et bien ! je jurerai, si tu le crois nécessaire. Lequel de nos dieux veux-tu que j'atteste ? Sera-ce celui qui préside à l'amitié ?

TOXARIS. — Oui, et moi je jurerai celui de mon pays, qui lui répond, lorsque ce sera mon tour de parler.

MNÉSIPPE. — Jupiter, protecteur de l'amitié, sois témoin que je n'avancerai rien que de vrai, rien que je n'aie appris par moi-même ou par des témoins dignes de foi, rien dont je ne sois exactement instruit, et que je n'ajouterai aucune circonstance tragique capable d'exciter la pitié. Je commence par l'histoire de Dinias et d'Agathocle, dont l'amitié a longtemps été célèbre dans toute l'Ionie.

Agathocle était de Samos ; il n'y a pas longtemps qu'il vivait encore. Sa naissance et sa fortune n'avaient rien de considérable, mais l'amitié qu'il a montrée pour Dinias l'a rendu justement illustre. Ce Dinias, dont il était l'ami depuis l'enfance, était fils de Lysion d'Ephèse. Ses richesses immenses attirèrent autour de lui, comme il arrive d'ordinaire aux jeunes

gens fortunés une foule d'autres jeunes gens toujours disposés à s'amuser avec lui et à vivre dans les plaisirs, et par là même d'autant plus éloignés d'avoir pour lui une amitié véritable. D'abord, Agathocle se trouvait avec eux, il partageait leur société et leurs divertissements; mais c'était sans trouver aucun plaisir dans un pareil genre de vie. Bientôt Dinias n'eut pas pour lui plus d'égards que pour ses flatteurs; enfin Agathocle lui devint tout à fait insupportable, parce qu'il osait blâmer sa conduite, qu'il lui rappelait le souvenir de ses ancêtres, et l'avertissait de conserver l'héritage que son père lui avait amassé avec tant de peines; en sorte que Dinias, choqué de ces reproches, cessa de l'inviter à ses parties de plaisir: il cherchait même à se cacher de lui, et ne faisait plus la fête qu'avec ses flatteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à persuader à ce malheureux jeune homme, qu'une certaine Chariclée, femme de Démonax, homme de considération et le premier magistrat d'Éphèse, était amoureuse de lui. D'abord les billets doux commencèrent à marcher de la part de Chariclée, ensuite vinrent des guirlandes de fleurs à demi-flétries, des fruits qui portaient l'empreinte de ses dents¹, et toutes les galanteries que les femmes voluptueuses savent si bien mettre en usage pour séduire les jeunes gens qu'elles veulent engager insensiblement dans une passion, et qu'elles enflamment en leur faisant croire qu'ils sont leur premier amour. Rien n'est en effet plus attrayant, surtout pour ceux qui se croient fort aimables, et ils ne tardent pas à tomber, sans s'en apercevoir, dans les filets de ces coquettes.

Chariclée était jolie, mais vraie courtisane, elle se livrait au premier qui la voulait avoir, pour peu qu'il la payât. Si quelqu'un, en passant, la regardait, elle lui faisait connaître par un signe de tête, qu'il pouvait venir avec elle: il n'y avait pas lieu de craindre qu'on se fût trompé. C'était d'ailleurs une femme rusée, et de toutes les courtisanes la plus habile, la

¹ La manière dont les Grecs faisaient l'amour avait quelque chose de singulier. L'amant, la déclaration faite, portait à sa maîtresse, outre des fleurs, des pommes. Ce présent était le plus agréable qu'on pût faire à la personne qu'on aimait, et lorsqu'elle voulait répondre à la galanterie de son amant, elle lui envoyait à son tour des fleurs qu'elle avait portées la veille, et des fruits sur lesquels elle imprimait la trace de ses dents. Athénée, nous apprend encore que non seulement les amants couronnaient de guirlandes de fleurs la porte de la maison où demeurait leur maîtresse, mais encore qu'ils y sacrifiaient quelquefois. Quand on allait en bonne fortune, il était galant, en cas que la porte du logis de sa maîtresse refusât de s'ouvrir, de l'enfoncer et de mettre le feu à la maison. (B. de B.).

plus expérimentée dans l'art de s'attirer un amant, ou de le fixer s'il paraissait incertain de son choix ; nulle ne savait mieux le subjuguier, l'asservir ou l'enflammer peu à peu, tantôt par une feinte colère, ou par des caresses trompeuses, tantôt par un mépris affecté, ou bien en feignant d'avoir du penchant pour un autre. Enfin c'était, dans son genre, une femme accomplie, qui faisait jouer mille ressorts pour ruiner ses amants.

Tel fut l'instrument dont les flatteurs de Dinias se servirent pour le perdre. Ils secondèrent si bien les desseins de Chariclée, qu'ils entraînèrent le malheureux jeune homme dans une passion extrême pour elle. Cette femme féconde et exercée en méchancetés, qui avait déjà joué mille amours, perdu un grand nombre de jeunes gens et renversé des fortunes immenses, se saisit de ce jeune homme simple et sans expérience, et le retint dans ses serres jusqu'à ce qu'elle l'eût percé d'outre en outre ; mais lorsqu'elle s'en était rendue absolument maîtresse, sa proie devint la cause de sa perte, et l'infortuné Dinias se vit précipiter par elle dans un abîme de malheurs.

D'abord, comme je l'ai dit, elle lui envoyait des billets doux, et sa suivante allait tous les jours chez Dinias, pour lui dire que Chariclée avait versé un torrent de larmes, que l'amour l'empêchait de prendre aucun repos, et qu'elle s'étranglerait, l'infortunée ! s'il ne devenait sensible à sa tendresse. Dinias se crut bientôt le jeune homme le plus beau, le plus heureux d'Éphèse, et l'objet des désirs de toutes les femmes. Enfin, après s'être bien fait prier, il se rendit aux vœux de Chariclée. Depuis ce moment, il ne fut, comme on peut croire, que plus facile à subjuguier par une femme, qui joignait à la beauté l'art de parler le langage de la tendresse et de la volupté, qui savait pleurer à propos, entre couper ses discours de soupirs, retenir son amant lorsqu'il s'en allait, courir au devant de lui quand il entra, se parer pour lui plaire davantage, et quelquefois chanter et jouer de la cithare. Elle employa toutes ces ruses contre Dinias ; et lorsqu'elle connut que sa passion était extrême, que l'amour l'enivrait entièrement, elle mit le comble à ses perfidies, et acheva de perdre ce malheureux jeune homme en feignant d'être enceinte de lui. Rien n'est plus capable d'enflammer un amoureux imbécile. De ce moment, Chariclée cessa d'aller chez Dinias, et lui fit dire que son mari ayant découvert leur intrigue, la faisait observer. Dinias n'était plus en état de recevoir cette nouvelle ; il ne pouvait supporter de ne plus voir sa maîtresse, il pleurait, envoyait chez elle ses flatteurs, appelait par ses cris sa chère Chariclée,

embrassait avec transport la statue de marbre blanc qu'il en avait fait faire ; enfin il se jeta à terre, et se roulait sur le sol ; son désespoir était une rage véritable.

Les présents qu'il avait faits à Chariclée étaient un peu différents des guirlandes et des fruits mordus qu'elle lui avait donnés ; c'étaient des maisons de campagne, des terres ; des esclaves, des habits brodés de fleurs, et de l'or tant qu'elle en avait voulu : en un mot, la maison de Lysion, autrefois la plus illustre de l'Ionie, était épuisée et ruinée totalement. Chariclée, qui voyait que Dinias n'avait plus rien, l'abandonna et se mit à pourchasser un jeune Crétois assez riche ; déjà même elle l'aimait ou du moins celui-ci le croyait. Dinias abandonné non seulement de sa maîtresse, mais encore de ses flatteurs, qui étaient passés du côté du Crétois amant de Chariclée, se ressouvint d'Agathocle et fut le trouver. Celui-ci savait déjà depuis longtemps les malheurs de son ami Dinias rougit en l'abordant, et lui raconta néanmoins toutes ses infortunes, lui parla de son amour, de sa pauvreté, des mépris de sa maîtresse et du Crétois son rival : enfin il lui dit qu'il ne pouvait plus vivre s'il ne jouissait de Chariclée. Agathocle crut qu'il n'était pas encore temps de le faire souvenir que de tous ses amis il était le seul qu'il eût éloigné de chez lui ; et qu'il lui avait préféré de vils flatteurs. Mais il vendit sa maison paternelle, la seule qu'il possédât, et en donna à son ami le prix qui se montait à trois talents.

Alors Dinias reparut aux yeux de Chariclée, qui le trouva plus aimable encore. Elle lui fit des reproches d'avoir été si longtemps sans la venir voir. Les lettres et la messagère rentrèrent en campagne, et les flatteurs voyant que Dinias était encore bon à gruger, accoururent autour de lui dans l'espoir de faire une nouvelle moisson.

Un jour il avait promis à Chariclée d'aller chez elle ; il s'y rendit pendant la nuit, au moment du premier sommeil ; il venait d'entrer, lorsque Démonax, époux de Chariclée, soit qu'il eût des soupçons, soit que ce fût convention faite avec sa femme, car on dit l'un et l'autre, sort tout à coup, comme d'une embuscade, ordonne à ses valets de fermer la cour, et de se saisir du jeune homme, qu'il menace de coups de fouet et du feu, et tire contre lui son épée, comme pour punir un adultère. Dinias voyant à quel péril il était exposé, s'empare d'un levier qui se trouvait par hasard près de lui, il en frappe Démonax à la tempe, et le tue. Portant ensuite sa vengeance sur Chariclée, il l'assomme à coups redoublés de ce même

levier, et achève, avec l'épée de Démonax, de lui arracher la vie. Cependant les esclaves, frappés d'effroi par cette action hardie, restaient debout en silence; lorsqu'ils voulurent s'emparer de Dinias, il les écarta à coups d'épée, et les obligea de prendre la fuite. Il sortit après avoir commis ce meurtre, et fut passer le reste de la nuit chez Agathocle : ils examinèrent ensemble le parti qu'il fallait prendre sur ce qui s'était passé et ce qui pourrait en résulter. Mais dès la pointe du jour, des gardes se présentèrent et arrêterent Dinias; son affaire avait déjà fait beaucoup de bruit; et comme il ne niait pas qu'il eût commis le meurtre, on le conduisit au gouverneur d'Asie. Celui-ci le renvoya devant l'empereur, qui peu après le fit conduire en exil dans l'île de Gyare, l'une des Cyclades.

Agathocle le suivit partout, s'embarqua avec lui pour l'Italie, et seul de ses amis, l'accompagna au tribunal. Lorsque Dinias partit pour son exil, s'y condamnant aussi lui-même, il partit avec lui. Étant venus par la suite à manquer de toutes les choses nécessaires à la vie, Agathocle se louait à des pêcheurs de pourpre¹, plongeait avec eux, et du salaire qu'il en retirait, nourrissait Dinias. Ce dernier eut une longue maladie, pendant laquelle Agathocle lui prodigua tous ses soins; et quand son ami fut mort, ayant honte d'abandonner son tombeau, il resta dans la même île, et ne voulut jamais retourner dans sa patrie. Voilà, Toxaris, un bel exemple d'amitié, et c'est un Grec qui l'a donné depuis peu. Je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus de cinq ans, depuis qu'Agathocle est mort à Gyare.

TOXARIS. — Je voudrais bien, Mnésippe, que tu n'eusses pas fait de serment avant de me conter cette histoire, il m'aurait été permis de ne pas y ajouter foi. Cet Agathocle ressemble bien à un ami Scythe, et je crains que tu ne puisses m'en citer un autre qui lui ressemble.

MNÉSIPPE. — Tu vas en trouver un dans Euthydique de Chalcis. Écoute son histoire, je la tiens de Simyle de Mégare, patron de vaisseau; il m'a juré qu'il en avait été témoin oculaire. Il faisait voile, à ce qu'il m'a dit, d'Italie à Athènes, à peu près vers le coucher des Pléiades². Son vaisseau portait

¹ On sait que les anciens tiraient leur belle couleur de pourpre, d'un petit coquillage qu'ils appelaient *Murex*.

² C'est-à-dire, vers la fin de novembre.

différents passagers qu'il avait recueillis sur la côte, parmi lesquels se trouvèrent Euthydique et Damon. Tous deux étaient de même âge. Euthydique avait l'air fort et vigoureux ; Damon au contraire, faible et pâle, semblait sortir d'une longue et douloureuse maladie.

La navigation fut assez heureuse jusqu'en Sicile ; mais quand ils eurent traversé le détroit, et se furent avancés dans la mer d'Ionie, une violente tempête les accueillit. Il n'est pas besoin de te peindre l'élévation des flots, les gouffres d'eau, la grêle, le sifflement des vents et tout ce qui accompagne ordinairement une tempête. Ils étaient arrivés à la hauteur de Zacynthe naviguant la voile ployée, et ayant entouré le vaisseau de cordages pour rompre l'impétuosité de la vague, lorsque vers le milieu de la nuit, Damon, incommodé par le mouvement du vaisseau, se pencha sur le bord pour vomir ; mais le navire, frappé violemment par un flot, fut penché du côté où était l'infortuné Damon, qui tomba dans la mer la tête la première. Il était habillé, pour son malheur, et ne pouvait facilement nager : on comprit à ses cris que l'eau le suffoquait, et qu'il ne se soutenait qu'à peine sur les flots. Sitôt qu'Euthydique, qui venait de se coucher et qui était nu, l'eut entendu, il se précipita dans la mer ; et saisit son ami qui n'en pouvait déjà plus. Simyle m'a dit qu'on avait pu les observer longtemps, parce qu'il faisait un beau clair de lune ; et qu'il avait vu Euthydique soulever Damon sur les flots, et l'aider à nager. Les passagers, touchés du malheur de ces deux jeunes gens, auraient bien voulu les secourir, mais un vent violent emporta le vaisseau ; et tout ce qu'on put faire, fut de leur jeter des morceaux de liège et des cordages, pour qu'ils s'en aidassent à nager, s'ils avaient le bonheur de les rencontrer. On leur envoya aussi l'échelle du vaisseau, qui n'était pas petite.

Que penses-tu, Toxaris, de ce trait d'amitié ? Est-il possible de donner une plus forte preuve de tendresse à un ami, qui tombe ainsi la nuit dans la mer irritée, que de vouloir mourir avec lui ? Représente-toi, d'un côté, la hauteur et le bruit des vagues qui viennent en bouillonnant se briser contre le navire, et l'environnent d'écume la nuit, et le désespoir de l'autre, Damon suffoqué par les flots, pouvant à peine lever la tête et tendant les bras à son ami. Vois Euthydique qui s'élance aussitôt dans la mer, aide son ami à nager, et craint de le voir périr avant lui ; et sache que je ne t'offre point en Euthydique, un ami commun et ordinaire.

TOXARIS. — Eh bien, Mnésippe, ces braves amis ont-ils péri, ou leur est-il arrivé quelque secours inattendu ? Je tremble sur leur sort.

MNÉSIPPE. — Rassure-toi : tous deux ont été sauvés, et sont maintenant à Athènes, où ils s'occupent tranquillement de la philosophie. Simyle n'a pas pu m'en dire davantage ; mais Euthydique lui-même m'a instruit du reste : d'abord ils rencontrèrent les morceaux de liège dont ils s'emparèrent et à l'aide desquels ils nagèrent avec assez de difficulté ; mais à la pointe du jour ayant aperçu l'échelle du vaisseau, ils s'avancèrent vers elle, montèrent dessus, et furent facilement portés vers les bords de Zacynthe. Après ces deux exemples qui ne méritent pas d'être méprisés, écoute le troisième qui ne leur est point inférieur.

Eudamidas de Corinthe avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de Sicyone. Il était pauvre, mais ses amis étaient à leur aise. En mourant il fit un testament, qui paraîtrait ridicule aux yeux de bien des gens ; mais que tu admireras sans doute, puisque tu combats en ce moment pour le prix de l'amitié. Ce testament était conçu en ces termes :

« Je lègue à Arétée, ma mère à nourrir, et je le prie d'avoir soin de sa vieillesse ; je lègue à Charixène ma fille à marier, et à doter le mieux qu'il pourra (or sa mère était vieille et sa fille très nubile) ; si l'un des deux vient à mourir, que l'autre prenne la part du défunt ».

Lorsqu'on en fit lecture¹, tous ceux qui connaissaient la pauvreté d'Eudamidas, mais ignoraient l'amitié qui le liait avec ces deux hommes, tournèrent ce testament en plaisanteries, et il n'y avait personne qui ne s'en allât en riant, et en disant : « Arétée et Charixène seront fort heureux, s'ils acceptent leurs legs, et font honneur au testament d'Eudamidas. Celui-ci a trouvé le moyen d'hériter d'eux, quoiqu'ils soient encore en vie ». Mais ces honnêtes légataires, dès qu'ils eurent connaissance du legs qui leur avait été fait, accoururent sur le champ, et en demandèrent la délivrance.

Charixène ne survécut que cinq jours à Eudamidas, et Arétée se montrant le plus généreux de tous les légataires, prit la part léguée à Charixène. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et quelque temps après il maria la fille de son ami. De cinq talents qu'il possédait, il lui en donna deux, et deux

¹ Cette lecture se faisait juridiquement en place publique.

autres à sa propre fille, et voulut que leur mariage fut célébré le même jour.

Que te semble, Toxaris, de cet Arétée ? A-t-il donné un bon exemple d'amitié en acceptant son legs, et ne trahissant point les dispositions de son ami ? Ou bien, le mettrons-nous au rang de ces suffrages parfaits dont on trouve un sur cinq ¹ ?

TOXARIS. — J'avoue qu'il s'est conduit bien généreusement ; mais Eudamidas me paraît encore plus admirable. La confiance qu'il a montrée en ses amis, prouve qu'il aurait agi comme eux quand il n'en aurait pas été prié par un testament, et qu'il se serait présenté avant tous les autres pour recueillir un pareil héritage, sans avoir été nommé légataire.

MNÉSIPPE. — Tu as raison. Je vais te raconter la quatrième histoire : c'est celle de Zénothémis de Marseille, fils de Charmolée. On me le montra, il y a quelque temps, en Italie, où j'étais en députation pour ma patrie. C'était un bel homme, d'une taille avantageuse, et riche, à ce qu'il paraissait. A côté de lui, était assis sur son char une femme d'une laideur amère. La moitié droite de son corps était desséchée ; elle avait un œil éraillé, en un mot, c'était un monstre difforme, un spectre effrayant. Je m'étonnais de ce qu'un si bel homme avait épousé une femme si laide, mais celui qui m'avait fait remarquer Zénothémis, m'apprit comment il avait contracté ce mariage ; il en était lui-même fort instruit, étant de Marseille.

Zénothémis, me dit-il, était l'ami de Ménécrate, père de ce laideron. Ménécrate était fort riche et possédait une charge considérable ; mais il se vit privé de tout son bien par une condamnation du conseil des Six Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois : c'est ainsi, ajouta-t-il, que nous autres Marseillais nous punissons les magistrats iniques. Ménécrate fut sensible à cette condamnation ; la perte de son bien, et plus encore celle des honneurs dont il jouissait, lui causait une douleur profonde ; mais son chagrin le plus vif, était de ne pouvoir marier sa fille, déjà nubile. Elle avait atteint sa dix-huitième année, et sa figure était si rebutante, que personne n'aurait voulu d'elle, quand son père aurait encore possédé toutes les richesses qu'il avait perdues. On disait de plus, qu'elle tombait en épilepsie au croissant de la lune.

Ménécrate se plaignait un jour à Zénothémis de ses malheurs.

¹ C'est-à-dire, au rang des choses rares.

« Console-toi, cher Ménécrate, lui dit ce dernier, tu ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance ». En disant cela il le prit par la main, et le conduisit dans sa maison où il lui fit présent d'une partie de ses richesses. Quelque temps après, il fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrate et sa fille, feignant de connaître quelqu'un qui la voulait épouser. A la fin du repas, après les libations, il remplit sa coupe, et la présentant à Ménécrate : « Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton gendre, j'épouse en ce jour ta fille Cydimaque, et il y a déjà longtemps que j'ai reçu de toi vingt-cinq talents ¹ pour lui servir de dot. — Que fais-tu, Zénothémis? reprit Ménécrate, tu n'y penses pas : je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contrefaite comme est la mienne ». Zénothémis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine où il consomme son mariage ; puis il la ramène et la présente à l'assemblée, en qualité de son épouse. Depuis ce temps il n'a cessé d'habiter avec elle, il l'aime au delà de ce qu'on peut dire ; et comme tu vois, il la mène partout avec lui. Non seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même un honneur, et montre par là qu'il ne fait cas ni de la beauté, ni des richesses, ni de l'opinion publique, et que la condamnation que Ménécrate a essuyée, n'a rien diminué de son amitié pour lui. Aussi la fortune l'a-t-elle récompensé de ces sentiments généreux ; et de cette femme si laide il a eu un enfant d'une figure charmante. Lorsque cet enfant fut devenu un peu grand, son père le conduisit au sénat, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aïeul. Il sourit aux sénateurs, il frappa dans ses mains. Le Sénat attendri par cette naïveté, remit à Ménécrate sa condamnation, et le rétablit dans tous ses honneurs. Il jouit à présent auprès de ce tribunal de sa première considération.

Voilà ce que le Marseillais me raconta de la générosité de Zénothémis pour son ami. Cette action ne mérite pas d'être méprisée, et je doute qu'il y eût beaucoup de Scythes qui la voulussent imiter ; car on dit qu'ils se choisissent toujours de jolies maîtresses.

La cinquième histoire me reste encore, et je ne crois pas devoir t'en raconter une autre que celle de Démétrius de Sunium, qui m'était échappée.

¹ Plus de cent vingt-cinq mille francs.

Démétrius voyageait par eau en Égypte avec Antiphile d'Alopèce; la plus tendre amitié les unissait depuis l'enfance : leur âge était le même, ils avaient été élevés ensemble. L'un avait étudié la philosophie cynique sous le Sophiste de Rhodes; l'autre s'appliquait à la médecine. Le désir de voir les Pyramides et la statue de Memnon, attirait Démétrius en Égypte. Il avait entendu dire que les Pyramides étaient si élevées, qu'elles ne donnaient pas d'ombre, et que la statue de Memnon rendait un son lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant. Démétrius désirant donc voir les Pyramides et entendre Memnon, s'embarqua sur le Nil avec son ami. On était déjà au sixième mois de l'année, la fatigue et la chaleur empêchèrent Antiphile de pouvoir aller plus loin. Démétrius remonta le fleuve. Il ne prévoyait pas que son ami allait éprouver un malheur dans lequel il aurait besoin de la présence et des secours d'un ami généreux. En effet, Syrus, esclave d'Antiphile, s'étant associé avec des voleurs, se glissa avec eux dans un temple d'Anubis. Ces scélérats enlevèrent le dieu et deux vases d'or, prirent aussi un caducée d'or et un cynocéphale d'argent, et déposèrent leur vol chez Syrus. Quelques-uns d'eux ayant été pris comme ils vendaient une partie des effets qu'ils avaient volés, furent tourmentés sur la roue, et confessèrent leur crime. On les mena aussitôt dans la maison d'Antiphile, où ils découvrirent les vases qu'ils avaient dérobés, cachés dans un endroit obscur, sous un lit. On s'empare à l'instant de Syrus et d'Antiphile. Celui-ci était alors chez son maître de philosophie à écouter la leçon; on vient l'en arracher, en vain il crie qu'il est innocent; ses compagnons l'abandonnent et s'éloignent de lui comme d'un sacrilège; ils auraient cru se souiller, s'ils eussent jamais bu ou mangé avec lui. Deux autres esclaves qu'il possédait, pillèrent sa maison et prirent la fuite.

Déjà depuis longtemps le malheureux Antiphile languissait dans les fers; on le traitait comme le plus criminel de tous les prisonniers : et le geôlier, homme fort superstitieux, pensait venger son dieu, et mériter ses faveurs, en tourmentant ce jeune homme. S'il voulait se justifier et alléguer son innocence, on le regardait comme un impudent, il s'attirait par là une plus grande indignation. Bientôt il tomba malade; il n'était guère possible qu'il ne le fût pas, puisqu'il n'avait point d'autre lit que la terre, et ne pouvait, pendant la nuit, étendre ses jambes resserrées dans des ceps de bois. Le jour on se contentait de lui mettre un collier de fer attaché à une chaîne, et

de lui lier une main à la muraille ; mais la nuit on l'enchaînait par le milieu du corps. De plus, la puanteur du cachot échauffé par le grand nombre de prisonniers qu'on y avait renfermés, permettait à peine de respirer. Le bruit continuel des fers rendait le sommeil impossible. Tant de maux réunis étaient insupportables à un homme qui n'était point accoutumé à mener un genre de vie si rude.

Abattu par l'excès de ses malheurs, Antiphile avait résolu de ne plus prendre de nourriture, lorsque Démétrius arriva dans la ville. Il ignorait le sort de son ami ; dès qu'il en fut instruit, il courut à la prison. Mais il ne put y entrer ; il était tard, et le geôlier avait fermé les portes et était allé se coucher, après avoir recommandé à ses esclaves de faire exactement la garde. Le lendemain Démétrius se présente à la porte de la prison, et parvient à force de prières à se la faire ouvrir. Lorsqu'il fut entré, il chercha longtemps son ami, que ses malheurs avaient rendu méconnaissable. Il examinait tous les prisonniers l'un après l'autre, de la même manière que le lendemain d'une bataille, chaque parti va faire la recherche de ses citoyens, qui sont morts en combattant ; et peut-être n'aurait-il jamais pu le reconnaître, s'il n'eût appelé à haute voix, *Antiphile, fils de Dinomène*.

Antiphile entendant prononcer son nom, et voyant un homme s'avancer vers lui, sépara la chevelure sale et hérissée dont son visage était couvert, et qui était collée sur sa peau. Il se fait voir à Démétrius dans l'état affreux auquel il était réduit ; tous les deux se reconnurent et s'évanouirent. Démétrius revenu à lui le premier, aida son ami à se remettre, et après avoir appris de lui le détail de toutes ses infortunes, il l'exhorta à prendre confiance. Puis arrachant les haillons sales et pourris qui couvraient Antiphile, il déchire en deux son manteau et revêt son ami de la moitié. Depuis ce moment il demeurait auprès de lui autant de temps qu'il lui était permis, en prenant le plus grand soin, et lui fournissait tout ce dont il pouvait avoir besoin. Il se louait sur le port à des marchands, et gagnait quelque argent à porter des fardeaux depuis le matin jusqu'à la moitié du jour. Revenu de son travail, il donnait au geôlier une partie de son salaire, pour l'engager à traiter Antiphile avec plus de douceur, et il employait le reste à subvenir à ses propres besoins et à ceux de son ami, qu'il consolait en passant avec lui la journée. Quand la nuit était venue, il couchait près de la porte de la prison sur un lit de feuilles qu'il s'était préparé. Quelque temps

s'écoula de la sorte. Démétrius pénétrait sans difficulté auprès d'Antiphile, et celui-ci supportait plus facilement son malheur depuis que son ami le partageait.

Mais peu après, un des voleurs qui étaient renfermés dans la même prison étant mort, on crut que c'était de poison ; la garde devint plus sévère, et il ne fut plus permis d'aller visiter les prisonniers. Démétrius, pénétré de douleur d'être privé de la consolation de voir son ami, alla se dénoncer au gouverneur comme complice du vol fait dans le temple d'Anubis. Aussitôt on le charge de chaînes ; on le conduit dans le cachot qui renfermait Antiphile. Il supplia le geôlier de l'attacher à côté de son ami ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint cette faveur. Ce fut alors qu'il fit éclater la tendresse qu'il avait pour lui. Insensible à ses propres maux, et quoique malade, il employait tous ses soins pour procurer à son ami un sommeil tranquille, et quelque relâche à sa douleur. Réunis ils supportaient tous deux plus aisément leurs souffrances. Enfin un événement imprévu en hâta le terme. Un prisonnier parvint, je ne sais trop comment, à se procurer une lime ; il en rompit la chaîne à laquelle tous les autres étaient attachés, et les délivra. Ces malheureux se jetant en foule sur les gardes qui étaient peu nombreux, les tuèrent, sortirent de la prison, et se dispersant s'enfuirent où ils purent. Le plus grand nombre fut repris le lendemain. Pour nos deux amis, non seulement ils restèrent à leur place, mais encore empêchèrent Syrus de s'échapper. Dès que le jour parut, le gouverneur, informé de ce qui venait d'arriver, fit courir après les voleurs ; et ayant fait venir Démétrius et Antiphile, il brisa leurs fers, et les loua beaucoup de ce qu'ils étaient les seuls qui n'eussent pas pris la fuite. Mais ceux-ci ne se contentèrent pas de recouvrer la liberté sans l'honneur. Démétrius lui dit d'une voix ferme, qu'il leur faisait trop d'injustice, s'il les croyait coupables, et s'il ne les renvoyait libres que par compassion, ou pour les récompenser de ne s'être point enfuis. Enfin ils obligèrent le juge à examiner soigneusement leur affaire. Celui-ci voyant qu'ils étaient innocents, les combla d'éloges. Il admira surtout Démétrius, rendit la liberté à ces deux amis, et les consola de la punition injuste qu'ils avaient subie, en leur faisant à chacun un présent considérable, de ses propres deniers ; il donna dix mille drachmes à Antiphile, et le double à Démétrius.

Antiphile est encore à présent en Egypte. Démétrius lui a laissé ses vingt mille pièces, et s'en est allé dans les Indes pour étudier chez les Arachmanes, priant son ami de l'excuser s'il

le quittait, et l'assurant qu'il n'avait nul besoin de cet argent, qu'il savait se contenter de peu, et que sa présence ne lui était plus nécessaire, ses affaires ayant pris une face très heureuse.

Voilà, Toxaris, les amis que produit la Grèce. Si tu ne nous avais pas reproché déjà de mettre trop d'importance dans les mots, je n'aurais pas manqué de te rapporter les discours pleins de grandeur d'âme que prononça Démétrius au tribunal; tu l'aurais vu, négligeant sa propre justification, ne s'occuper que de celle d'Antiphile, et joindre les larmes aux supplications : Syrus mis à la question, et déchargeant les deux amis, aurait terminé cette scène attendrissante.

D'une foule d'exemples de cette sorte, je t'en ai raconté ce petit nombre, comme les premiers que m'a fournis ma mémoire, et qui caractérisent des amis vertueux et constants. A présent que ma tâche est finie, je cesse de parler; c'est à toi de prendre la parole. Il faut, si tu ne veux pas avoir la main droite coupée, nous prouver que les Scythes, loin d'être inférieurs aux Grecs, les surpassent de beaucoup en amitié : fais pour cela tous tes efforts, car il serait ridicule qu'ayant fait un si bel éloge d'Oreste et de Pylade, tu ne fusses qu'un mauvais panégyriste de tes concitoyens.

TOXARIS. — Tu as raison, Mnésippe, de m'exciter à bien défendre ma cause ; comme si tu t'inquiétais peu d'être vaincu, et d'avoir la langue coupée. Toutefois je vais commencer, non pas en tenant comme toi de beaux discours ; ce n'est pas le fait des Scythes, surtout lorsque les actions sont plus éloquentes que les paroles. Ne t'attends pas à des traits d'amitié semblables aux tiens. ni à voir un homme épouser sans dot une femme laide ; un autre, marier la fille de son ami avec deux talents ; ni quelque Démétrius se faire mettre en prison, dans la certitude d'être délivré un instant après. Tout cela est fort aisé, et je n'y vois rien de magnanime. Pour moi, je te raconterai des massacres nombreux, des guerres, des morts que des amis ont souffertes les uns pour les autres ; et tu sauras par là, que vos preuves d'amitié sont des jeux d'enfants, en comparaison de celles des Scythes. Toutefois ce n'est pas sans raison que vous agissez ainsi, et il est juste de louer vos efforts, malgré leur faiblesse. La profonde paix dans laquelle vous vivez ne vous offre aucune occasion de signaler votre amitié par des actions courageuses. Ce n'est pas dans le calme qu'on peut connaître l'habileté d'un pilote : pour en juger, il faut attendre la tempête. Chez nous, au contraire, règnent des

guerres continuelles ; nous faisons ou souffrons des irruptions ; nous avons de fréquents combats à livrer, soit pour les pâturages, soit pour la chasse. C'est alors surtout qu'il est besoin de braves amis. Aussi regardons-nous l'amitié comme une arme invincible, et qui nous rend redoutables à la guerre.

Mais je veux d'abord t'apprendre de quelle manière, nous faisons des amis. Ce n'est point, comme vous, dans les festins que nous les choisissons ; nous ne prenons pas pour amis nos voisins, ou des jeunes gens de notre âge. Mais lorsqu'un homme vertueux se distingue par de belles actions, nous nous empressons autour de lui ; nous lui faisons notre cour, comme vous la faites aux jeunes filles que vous voulez épouser ; et nous mettons tout en œuvre pour ne pas manquer la conquête de cette amitié, et ne pas en paraître indignes. Lorsque quelqu'un a été préféré pour ami, de ce moment il se forme entre eux deux une alliance appuyée d'un serment redoutable, de vivre toujours ensemble, et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre. Voici la forme de ce serment. Après s'être incisé ensemble le bout ¹ des doigts, on en fait couler le sang dans un vase ; chacun y trempe la pointe de son épée, et tous deux penchés sur le vase boivent le sang qu'il contient. De ce moment, rien ne peut plus les séparer. Il n'est pas permis d'être plus de trois à former cette alliance, et quiconque aurait un plus grand nombre d'amis serait à nos yeux semblable aux misérables femmes publiques et adultères. Nous pensons en effet que l'amitié perd sa force à être divisée. Je vais commencer par l'histoire toute récente de Dandamis.

Amizoque, ami de Dandamis, avait été fait prisonnier dans un combat par les Sarmates... Mais il faut auparavant que je fasse le serment dont nous sommes convenus. Non, par le Vent et par le Cimeterre, je ne dirai rien que de vrai des amis Scythes.

MNÉSIPPE. — Je n'avais pas besoin que tu jurasses ; cependant tu as bien fait de ne jurer par aucun dieu.

TOXARIS. — Que dis-tu là, Mnésippe ? le Vent et le Cimeterre ne te semblent-ils pas des dieux ? Ne sais-tu pas qu'il n'y a chez les humains rien de plus puissant que la vie et la mort ? Et bien, lorsque nous jurons par le Vent et par le Cimeterre, nous jurons par l'un, comme la cause de la vie, et par l'autre, comme celle de la mort.

¹ Hérodote atteste aussi cet usage, *Melpomène*, chap. LXX.

MNÉSIPPE. — Cela étant, vous pouvez encore jurer par beaucoup d'autres dieux semblables au Cimeterre, tels que la Flèche, la Lance, le Poison, la Corde, et mille autres de cette espèce ; car la mort est un dieu qui se présente à nous sous bien des faces, et il y a une infinité de chemins qui y conduisent.

TOXARIS. — Il faut que tu aimes bien la dispute pour m'interrompre aussi mal à propos, et prêter un aussi mauvais sens à mon discours. Cependant j'ai gardé le silence tandis que tu parlais.

MNÉSIPPE. — Cela ne m'arrivera plus, Toxaris : tu as eu raison de me reprendre, et je te promets désormais de garder un silence aussi profond que si j'étais absent.

TOXARIS. — Il y avait quatre jours qu'Amizoque et Dandamis s'étaient juré une amitié réciproque, et qu'ils avaient bu le sang l'un de l'autre, lorsque les Sarmates vinrent fondre sur nos campagnes avec une armée qu'on disait être de trente mille hommes de pied, et de dix mille chevaux. Comme nous n'avions pas prévu leur irruption, les ennemis renversaient tout ce qui se rencontrait sur leur passage, tuaient ou faisaient prisonniers la plupart de ceux qui voulaient les combattre. Le seul moyen de leur échapper était de passer à la nage de l'autre côté du fleuve où se trouvait la moitié de notre armée et de nos chariots. En effet, nos chefs, je ne sais par quelle raison, nous avaient fait camper sur les deux rives du Tanaïs. Cependant les Sarmates ravageaient la campagne, pillaient nos tentes, enlevaient nos chars, et ceux qui étaient dedans, outrageaient à nos yeux nos femmes et nos concubines. Nous étions au désespoir de ne pouvoir leur porter aucun secours. Amizoque entraîné par les ennemis qui l'avaient fait prisonnier, et le maltraitaient, appelle à grands cris Dandamis, et lui renouvelle le souvenir de la coupe. A peine celui-ci l'eut entendu, que se précipitant dans le fleuve à la vue de tous les Scythes, il gagne en nageant le bord occupé par les ennemis, qui levaient déjà leurs traits, et s'élançaient sur lui tout prêts à le percer. Mais il cria *Ziris*. Celui qui prononce ce mot a la vie sauve ; on le reçoit avec égards, comme apportant la rançon de quelque prisonnier. Dandamis amené devant le chef des Sarmates, lui demanda la liberté de son ami. L'autre lui demanda une rançon, et lui dit qu'il ne rendrait point Amizoque, s'il ne lui en donnait une considérable. « Vous avez pillé tout ce que je possédais, répondit Dandamis ; mais si tout

dépouillé que je suis, je puis encore quelque chose, parlez, me voilà prêt à vous obéir ; commandez ce qu'il vous plaira. Prenez-moi à la place de mon ami, et traitez-moi avec telle rigueur que vous voudrez. — Non, lui dit le Sarmate, puisque tu es venu sous les auspices de *Ziris*, il n'est pas juste que tu demeures tout entier en notre puissance. Laisse-nous une partie de toi-même, et emmène ton ami. — Laquelle veux-tu, lui dit Dandamis ? » L'autre lui ayant demandé ses yeux, ce brave ami se présenta sans hésiter pour qu'on les lui arrachât. Après cette opération douloureuse, les Sarmates, possesseurs de la rançon qu'ils avaient désirée, lui remirent Amizoque qui servant de guide à son ami, traversa le fleuve avec lui, et tous les deux vinrent se réfugier auprès de nous.

Cette action généreuse consola les Scythes de leur défaite ; ils ne crurent point avoir été vaincus, puisque les ennemis n'avaient pas enlevé la plus précieuse de leurs richesses, et qu'il existait encore parmi eux une haute idée de l'amitié, et une grande fidélité entre les amis. Les Sarmates eux-mêmes en furent vivement effrayés, et firent réflexion à quels hommes ils auraient affaire, lorsque les Scythes seraient préparés au combat, puisqu'ils s'étaient montrés tels, après avoir été vaincus par surprise ; en sorte que la nuit étant survenue, ils mirent le feu aux chariots, laissèrent une bonne partie du bétail, et prirent la fuite.

Cependant Amizoque ne put supporter de jouir de la lumière dont s'était privé pour lui Dandamis ; il s'aveugla volontairement, et ces deux illustres amis sont aujourd'hui nourris avec honneur aux dépens de la république des Scythes.

Quel exemple d'amitié comparable à celui-là, Mnésippe, pourriez-vous fournir, vous autres Grecs ? Quand, au lieu de cinq histoires, tu en aurais quinze à compter ; que, dégagé de ton serment, tu pourrais inventer à ton gré, jamais tu ne trouverais rien de semblable. J'ai cependant raconté le fait dans la plus grande simplicité. Pour toi, si tu en eusses eu de pareils à me rapporter, combien aurais-tu ajouté d'ornements à ton récit ! Quelles supplications touchantes aurait employées Dandamis ! Quel courage il eût montré en se faisant aveugler ! Sans parler de ses discours, et des louanges que les Scythes lui auraient données à son retour, et tout ce que vous autres Grecs savez si bien mettre en usage pour vous faire écouter avec plaisir.

Écoute à présent une autre histoire qui vaut bien la première : c'est celle de Bélitte, cousin d'Amizoque. Il était un

jour à la chasse avec Basthès son ami. Un lion qu'ils poursuivaient se jeta sur Basthès, et le renversa de cheval, puis le serrant à la gorge, il se mit à le déchirer avec ses ongles. Bélitte saute promptement à terre, frappe la bête, la tire en arrière, et cherche à l'irriter contre lui-même, pour lui faire quitter prise; il va même jusqu'à lui fourrer les doigts entre les dents, afin de soustraire son ami à la morsure du lion. jusqu'à ce que cet animal quittant Basthès à demi-mort, s'élança sur Bélitte et le tua. Mais celui-ci, avant de mourir, se vengea du lion, et lui passa son cimeterre à travers la poitrine. Tous les trois expirèrent en même temps, et nous avons rendu à tous les trois les honneurs de la sépulture. Ils reposent dans deux tombeaux voisins; l'un renferme les deux amis; l'autre contient le lion.

Je vais te raconter pour troisième exemple l'amitié de Macentas, de Lonchate et d'Arsacomas.

Arsacomas était amoureux de Mazaïa, fille de Leucanor, roi du Bosphore, auprès duquel il avait été député par les Scythes, pour demander le tribut que les habitants de ce pays ont coutume de leur payer, et dont ils avaient laissé passer le terme de trois mois. Ce fut dans un festin qu'il vit la jeune et belle Mazaïa, et qu'il en devint éperdument amoureux. L'affaire du tribut était déjà terminée, le Roi lui avait donné sa réponse; et sur le point de le renvoyer en Scythie il voulut le régaler. Il est d'usage au Bosphore, de faire pendant le repas, la demande des filles que l'on veut épouser, et de dire quel on est, et sur quel titre on se juge digne d'obtenir l'alliance qu'on recherche. Or, à ce festin, il se trouva un grand nombre de jeunes gens qui prétendaient à la main de Mazaïa; les uns étaient fils de rois, d'autres étaient rois eux-mêmes, tels que Tigrapate, souverain des Laziens, et Adyrmaque, chef des Macluyéens, et plusieurs autres. L'usage veut aussi que chacun des prétendants annonce, avant de se mettre à table, qu'il est venu dans l'intention de demander une épouse. Ensuite il s'assied avec les autres, et soupe tranquillement. Sur la fin du repas, il prend une coupe, répand du vin sur la table et demande en mariage celle qu'il veut épouser, en vantant beaucoup sa naissance, ses richesses et son pouvoir. Plusieurs ayant fait, suivant la coutume, la libation et leur demande accompagnée du dénombrement de leurs richesses et de leurs royaumes, Arsacomas le dernier demanda la coupe: il ne fit point de libation, ce n'est pas notre usage de répandre le vin, nous croirions faire injure au dieu de la vigne, mais avalant

la coupe d'une baleine : « Donne-moi ta fille Mazaïa pour épouse, dit-il à Leucanor, je lui conviens mieux que tous ceux qui sont ici, puisque je possède de plus grandes richesses ». Leucanor qui savait bien qu'Arsacomas était pauvre, fut étonné de ce discours, et lui dit : « Combien, Arsacomas, possèdes-tu de chars et de troupeaux ? car ce sont là vos richesses. — Je n'ai ni troupeaux, ni chars, reprit Arsacomas, mais je possède deux amis les plus vertueux et les plus braves de la Scythie ». A ce discours les convives éclatèrent de rire ; on le regarda avec mépris, et l'on crut qu'il était ivre.

Le lendemain, Adyrmaque qui avait été préféré à tous ses rivaux, se disposa à emmener sa nouvelle épouse aux Méotides près Macluyes. Arsacomas partit pour retourner en Scythie. A son arrivée, il apprend à ses amis le mépris qu'il avait essuyé de la part du roi et les ris que son discours avait excités dans le festin. « Il me croit pauvre, leur dit-il ; je me suis cependant vanté de posséder en votre amitié, cher Lonchate et cher Macentas, des richesses plus précieuses que toutes celles du Bosphore. A peine ai-je eu dit cela, qu'il s'est mis à rire et à me traiter avec mépris. Il a donné sa fille à Adyrmaque de Macluyes, parce qu'il a dix vases d'or, quatre-vingts chariots à quatre lits, et de nombreux troupeaux de brebis et de bœufs. Ainsi il préfère à des hommes vertueux, des vases inutiles, des troupeaux et des chariots pesants. Cependant, mes amis, j'éprouve un double chagrin. Je suis amoureux de Mazaïa, et je suis vivement touché de l'injure qu'on fait à des hommes aussi braves que vous l'êtes. Je pense en effet que vous êtes insultés autant que moi : car chacun de nous a un tiers dans cet affront, puisque du moment où nous avons formé notre union, nous ne sommes plus qu'un seul homme, et que nos plaisirs et nos peines sont en commun. — Que dis-tu, reprit Lonchate ? Chacun de nous est outragé tout entier, lorsqu'on te fait injure. — Que ferons-nous dans cette circonstance, dit Macentas. — Il faut, dit Lonchate, que nous partagions l'ouvrage. Moi, je promets à Arsacomas de lui apporter la tête de Leucanor ; toi, tu lui amèneras sa maîtresse. » Macentas y consentit. « Pour toi, Arsacomas, reprit Lonchate, tu resteras ici, pendant notre absence, pour rassembler des armes, des chevaux et le plus de troupes que tu pourras. Tu en engageras facilement un grand nombre, car tu es connu pour brave, et nous avons beaucoup de parents ; d'ailleurs il faudra t'asseoir sur la peau de bœuf. » Cela fut résolu : Lonchate partit en toute diligence pour le Bosphore, et Macentas pour Macluyes, chacun

à cheval. Arsacomas resté en Scythie, fit part de son aventure aux jeunes gens de son âge, leva chez ses parents des forces assez considérables, et finit par s'asseoir sur la peau. Voici en quoi consiste cet usage : lorsque quelqu'un veut tirer vengeance d'une insulte, s'il sent qu'il n'est pas assez fort pour combattre son ennemi, il sacrifie un bœuf, en fait bouillir la viande qu'il coupe par morceaux, étend la peau par terre et s'assied dessus, les mains derrière le dos, comme si ses bras étaient attachés par les coudes. C'est la supplique la plus forte que nous puissions faire. Ceux de sa famille et les étrangers qui le veulent, s'approchent de lui, prennent un morceau de viande, et mettant le pied droit sur la peau, promettent, chacun selon son pouvoir, de fournir l'un cinq cavaliers, un autre dix, un autre davantage, auxquels on ne donnera ni solde, ni nourriture ; un autre promet des fantassins, ou, s'il est extrêmement pauvre, il ne promet que lui-même. Quelquefois on rassemble sur la peau des forces considérables, et cette manière de lever des troupes est excellente ; elle rend les soldats invincibles, parce qu'ils sont engagés sous la foi du serment, qui consiste à marcher sur la peau.

Par ce moyen, Arsacomas rassembla environ cinq mille cavaliers, et vingt mille fantassins ou soldats pesamment armés.

Cependant Lonchate, arrivé inconnu au Bosphore, fut trouver le roi. Il était alors renfermé dans son palais, occupé des affaires du gouvernement. Lonchate s'annonça comme un ambassadeur envoyé par la république des Scythes pour des affaires de conséquence, et dit qu'il était chargé de donner au roi, des avis particuliers de la plus grande importance. Leucanor lui ayant ordonné de parler : « Les Scythes, lui dit-il, demandent que vos pasteurs ne passent pas la plaine, et qu'ils ne fassent paître leurs troupeaux que jusqu'aux bords du Trachon. S'il est quelques voleurs qui fassent des incursions sur votre pays, vous devez être persuadés qu'ils ne sont point envoyés par la république, et que ce sont des particuliers que l'avidité du gain entraîne : vous êtes les maîtres de punir ceux que vous prendrez. Voilà ce que les Scythes m'ont chargé de te dire ; mais je t'avertis en particulier, qu'Arsacomas, fils de Marias, qui vint ici en ambassade, il y a peu de temps, médite contre toi une puissante irruption. Je le crois irrité du refus que tu lui as fait de ta fille qu'il t'avait demandée en mariage. Il y a sept jours qu'il est assis sur la peau de bœuf et qu'il assemble une armée considérable. — Je savais bien, répondit Leucanor, que quelqu'un levait des troupes sur la peau, mais j'ignorais

qu'elles fussent destinées contre moi et qu'Arsacomas en fût le chef. — Ces préparatifs te menacent, lui dit Lonchate; mais Arsacomas est mon secret ennemi, il me hait depuis longtemps parce que les grands m'honorent plus que lui et m'estiment comme plus brave. Si donc tu veux me promettre en mariage ton autre fille Barcetis, je t'apporterai bientôt ici la tête d'Arsacomas. — Je te la promets, reprit le roi tremblant de crainte. Il savait bien que son refus avait causé la colère d'Arsacomas, et il redoutait toujours les Scythes. « Jure-moi donc, lui dit Lonchate, de garder nos conventions et de ne point me refuser pour gendre ». Alors comme le roi étendait la main pour prendre le ciel à témoin : « Ce n'est pas ici qu'il faut prononcer ton serment, lui dit Lonchate, ceux qui nous voient pourraient soupçonner l'objet pour lequel nous jurons ; nous irons dans le temple de Mars. Là, après avoir fermé les portes et écarté les témoins, nous ferons notre serment. Je crains qu'Arsacomas, s'il était instruit de tout ceci, ne me sacrifiât avant la guerre ; il était déjà puissant et tient une grande multitude sous ses ordres. — Allons-y, dit Leucanor : pour vous, ajoutait-il en parlant à ses gardes, tenez-vous éloignés et que personne n'approche du temple que je ne l'aie appelé ». Lorsqu'ils furent entrés et que les gardes se furent retirés, Lonchate, mettant sa main sur la bouche du roi, de peur qu'il ne criât, et tirant en même temps son cimeterre, l'en frappa au-dessous de la mamelle ; ensuite il lui coupa la tête, la mit sous son manteau, et sortit en feignant de s'entretenir encore avec lui de loin, et lui disant, comme s'il sortait par son ordre, qu'il allait bientôt revenir. Lorsqu'il fut parvenu à l'endroit où il avait laissé son cheval attaché, il monta dessus, et retourna promptement en Scythie. On ne le poursuivit point, parce qu'on ignora quelque temps le meurtre du roi ; et lorsqu'il fut connu, les Bosphoraniens entrèrent en sédition pour nommer un nouveau monarque.

Voilà ce que fit Lonchate, comment il parvint à [remplir sa promesse, et à livrer à Arsacomas la tête de Leucanor.

Macentas avait appris, en allant à Macluyes, ce qui s'était passé au Bosphore : à son arrivée, il annonça la mort du roi à Adyrmaque. « L'état, lui dit-il, t'appelle à la royauté, comme le gendre de son dernier monarque : pars donc à l'instant pour le Bosphore ; empare-toi du trône, et montre-toi pendant le tumulte des affaires ; mais surtout que ton épouse te suive sur un char. Aussitôt que l'on verra la fille de Leucanor, la multitude se rangera d'elle-même sous tes ordres. Pour moi, ajouta-

t-il, je suis Alain ¹, et parent maternel de Mazaïa, car Leucanor avait épousé Mastirée qui était de ma famille. Ce sont les frères de Mastirée qui m'envoient ici ; ils t'engagent à partir sans différer pour le Bosphore, afin d'empêcher que la royauté ne soit déferée à Eubiote, frère naturel de Leucanor, et qui fut toujours l'ami des Scythes, et l'ennemi juré des Alains ».

L'extérieur de Macentas s'accordait parfaitement avec ses discours. A son habillement, à son langage, on l'aurait pris pour un véritable Alain. Ce peuple et les Scythes parlent et s'habillent de même, excepté que les Scythes portent de plus longs cheveux ; mais Macentas, pour ressembler davantage aux autres, avait coupé les siens ; Adyrmaque trompé par là, le crut parent de Mastirée et de Mazaïa. « Je suis disposé, Adyrmaque, dit-il encore au prince de Macluyes, ou à partir avec toi pour le Bosphore, ou, si tu aimes mieux, et que cela soit nécessaire, à rester pour accompagner la princesse. — Je préfère ce dernier parti, lui répondit Adyrmaque ; il convient que tu conduises Mazaïa, puisque tu es son parent ; si tu venais avec moi dans le Bosphore, je n'aurais qu'un cavalier de plus ; mais si tu sers de conducteur à mon épouse, tu me tiendras lieu de plusieurs hommes. »

Adyrmaque remit en effet à Macentas, Mazaïa qui était encore vierge, pour la conduire, et partit aussitôt pour le Bosphore. Ce jour même, Macentas conduisit Mazaïa dans un char. Mais lorsque la nuit fut venue, il la fit monter à cheval ; il avait eu soin de se faire accompagner d'un autre cavalier, et sautant lui-même en croupe, il se détourna tout à coup du chemin des Méotides, et gagna à travers champs, laissant les montagnes de Mytrée à sa droite. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire reposer la jeune fille, et arriva en trois jours chez les Scythes. Son cheval après avoir achevé cette course, étant resté quelque moment dans l'inaction, mourut. Macentas, en remettant Mazaïa entre les mains d'Arsacomas, lui dit : « Reçois l'effet de ma promesse. » Celui-ci surpris de voir sa maîtresse au moment où il s'y attendait le moins, voulut remercier son ami. Cesse, lui dit Macentas, de me traiter comme un autre que toi-même. Me remercier de ce que j'ai fait pour toi, est la même chose que si la main gauche savait quelque gré à la droite, des services qu'elle en aurait

¹ Les Alains étaient Scythes et habitaient vers le Tanais. Ils s'établirent depuis vers le Danube, et partirent de là lorsqu'ils se jetèrent dans les Gaules, avec les Suèves et les Vandales.

reçus lorsqu'elle était blessée et ne pouvait agir. Il serait ridicule, ne faisant qu'un depuis longtemps, que nous regardassions comme un service important, ce qu'une partie de nous-mêmes aurait fait d'avantageux pour tout le corps. En effet, elle travaillait pour elle-même, puisqu'elle fait partie du tout qu'elle a obligé. » C'est ainsi que Macentas répondit aux remerciements d'Arsacomas.

Sitôt qu'Adyrmaque eut appris l'embûche qu'on lui avait dressée, il quitta le chemin du Bosphore. Déjà Eubiote avait été proclamé roi par les Sarmates, chez lesquels il vivait. Le prince de Macluyes, revenu chez lui, leva une puissante armée, et marcha droit contre les Scythes, passant à travers les montagnes. Eubiote ne tarda guère à se joindre à lui, à la tête de soixante mille hommes, Grecs, Alains et Sarmates, qu'il avait appelés à son secours. Leurs forces réunies se trouvèrent monter à quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers formait la cavalerie, qui combattait à coups de trait.

Pour nous (car j'étais de cette expédition, et j'avais donné sur la peau de bœuf à ces amis, cent cavaliers qui faisaient la guerre à leurs propres frais), nous soutinmes leur irruption avec un peu moins de trente mille hommes, y compris les cavaliers. Arsacomas commandait l'armée. Lorsque nous vîmes les ennemis s'approcher, nous marchâmes à leur rencontre en détachant notre cavalerie pour commencer le combat ; mais l'action étant devenue tout à coup très chaude, nos troupes ployèrent, notre phalange fut rompue, et toute l'armée des Scythes fut séparée en deux parties, dont l'une lâchait insensiblement pied, sans cependant qu'on pût la juger vaincue ; c'était plutôt une retraite qu'une fuite, et les Alains n'osèrent pas la poursuivre bien loin. Mais les Macluyens et les Alains, ayant enveloppé l'autre moitié de notre armée, qui était la plus faible, la taillaient en pièces, et faisaient pleuvoir sur elle une grêle de flèches et de traits ; en sorte qu'elle en était très incommodée, et que plusieurs des nôtres jetaient déjà leurs armes.

Lonchate et Macentas se trouvaient dans cette partie, tous les deux étaient blessés, et en danger de perdre la vie. Le premier avait la cuisse brûlée, et l'autre avait reçu un coup de hache sur la tête et un coup de javelot sur l'épaule. Arsacomas, qui était dans l'autre corps d'armée, s'aperçut du péril que couraient ses amis, et regardant comme le comble de la honte de les abandonner, il pique aussitôt son cheval, se jette au milieu des ennemis, l'épée haute et poussant de grands

cris. Les Macluyens ne purent soutenir l'impétuosité de son courage, et se séparèrent pour lui livrer le passage. Il vole aussitôt au secours de ses amis, encourage par ses cris le reste des troupes ; puis fondant tout à coup sur Adyrmaque, il le frappe d'un coup de sabre derrière la tête, et le pourfend jusqu'à la ceinture. La chute du roi de Macluyes entraîna la déroute de son armée. Les Grecs et les Alains ne firent pas après cela une longue résistance, et devenus vainqueurs, nous les aurions poursuivis et nous en aurions fait un horrible carnage, si la nuit n'était survenue. Les ennemis en profitèrent pour nous envoyer demander la paix et notre amitié ; les Bosphoraniens promirent de nous payer un double tribut ; et les Alains, pour nous dédommager du dégât qu'avait fait leur irruption, s'offrirent à réduire sous notre obéissance les Sindians, qui s'en étaient éloignés depuis fort longtemps. Nous acceptâmes ces propositions, après avoir avant tout pris l'avis d'Arsacomas et de ses amis. La paix se fit, et ce furent eux qui en réglèrent les conditions.

Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes osent entreprendre pour leurs amis.

MNÉSIPPE. — En vérité, cela est tout à fait tragique, et ressemble parfaitement à des tables ; sauf le respect dû au Vent et au Cimeterre que tu as pris à temoins, il me semble que l'on pourrait, sans être fort répréhensible, ne pas ajouter beaucoup de foi à cette histoire.

TOXARIS. — Prends garde que ton incrédulité ne soit l'effet de ta jalousie. Toutefois le refus que tu fais de me croire, ne m'empêchera pas de te rapporter les traits d'amitié, que je sais s'être passés chez les Scythes.

MNÉSIPPE. — Abrège tes discours, je te prie, ne t'arrête pas à chaque circonstance, comme tu viens de le faire tout à l'heure, en nous faisant voyager en Scythie, au Bosphore, ou à Macluyes. Tu as un peu abusé de mon silence.

TOXARIS. — Il faut obéir à la loi que tu m'imposes. Je vais parler en peu de mots, de peur que tes oreilles ne soient fatiguées de me suivre dans mes digressions. Ecoute cependant avec patience ce qu'a fait pour moi un de mes amis nommé Sisinnès.

J'avais quitté ma patrie pour aller à Athènes, poussé à ce voyage par le désir de m'instruire dans les sciences de la Grèce, et j'avais abordé à Amastris, ville située sur le Pont-

Euxin. Elle se présente en face à ceux qui arrivent par mer de Scythie, et n'est pas fort éloignée de Carambe¹. Sisinnès, qui est mon ami depuis l'enfance, voyageait avec moi. Après avoir choisi une hôtellerie sur le port, et y avoir fait transporter notre bagage, nous fûmes nous promener dans la place publique, sans prévoir le malheur qui allait nous arriver. Pendant notre absence, des voleurs forcèrent la serrure de notre chambre, et emportèrent tous nos effets, au point de ne pas nous laisser de quoi vivre ce jour-là. De retour, nous apprenons ce qui vient de nous arriver. Citer en justice notre hôte et les voisins, nous paraissait une chose peu praticable ; d'ailleurs nous craignions de passer pour imposteurs, si nous eussions déclaré qu'on nous avait volé quatre cents dariques², des habits en grand nombre, et beaucoup d'étoffes précieuses, enfin tout ce que nous avions. Nous examinâmes le parti qui nous restait à prendre dans une pareille conjoncture : nous étions sans ressource dans un pays étranger. J'étais résolu, dans le désespoir qui me possédait, de me plonger mon cimeterre dans le flanc, et de sortir de la vie, avant que la faim et la soif me contraignissent à souffrir quelque chose de honteux. Sisinnès me consolait et m'exhortait à n'en rien faire, m'assurant qu'il imaginerait bientôt un moyen de subsister. En effet, il alla sur le port, s'offrit à porter du bois, et revint en nous apportant du prix de son travail de quoi nous nourrir.

Le lendemain, dès le point du jour, il vit en se promenant sur la place publique, une troupe de jeunes gens braves et bien faits. On les avait enrôlés, moyennant un salaire, pour combattre dans les jeux qu'on devait célébrer le troisième jour. Sisinnès instruit par eux de tout ce qui devait s'y passer, revint me trouver, et me dit. « O Toxaris, ne dis plus que tu es pauvre, dans trois jours je te rendrai riche ». Pendant cet intervalle nous vécûmes assez misérablement. Le moment du spectacle étant arrivé, nous allâmes le voir ; Sisinnès m'y conduisit comme à un divertissement curieux et extraordinaire des Grecs, et me fit entrer au théâtre. Lorsque nous fûmes assis, nous vîmes d'abord des bêtes sauvages que l'on frappait à coup de traits, d'autres que des chiens poursuivaient, d'autres qu'on lâchait sur des hommes enchaînés qui nous parurent être des criminels. Ensuite ceux qui devaient combattre seul à seul, s'étant avancés, un héraut qui conduisait au

¹ Promontoire d'Asie.

² Près de dix mille francs.

milieu de l'arène un grand jeune homme, se mit à crier : « Si quelqu'un veut combattre contre ce jeune homme, qu'il se présente, il recevra dix mille drachmes pour le prix du combat ». Sisinnès se lève à l'instant et s'élançant d'un saut dans l'arène, il s'offre à combattre, et demande des armes ; puis prenant les dix mille drachmes, il me les apporte et me les met dans les mains en me disant : « O Toxaris ! nous aurons de quoi continuer ensemble notre voyage, si je suis vainqueur ; si au contraire je succombe, rends-moi les honneurs de la sépulture et retourne en Scythie. ». A ces mots, je jetai des cris de douleur. Cependant il prend des armes ; il s'en revêt ; et dédaignant de se couvrir d'un casque, il se présente au combat la tête nue.

Dans le premier moment il fut blessé d'un coup de cimeterre, qui lui entama le genou, le sang coulait avec abondance, et j'en fus glacé de frayeur ; mais Sisinnès observant son ennemi qui s'abandonnait avec trop de confiance, le frappa droit à la poitrine et le renversa mort à ses pieds ; bientôt affaibli par sa blessure il s'assit sur celui qu'il venait de tuer, et peu s'en fallut qu'il n'expirât lui-même. J'accourus à son secours, je le relevai, le consolai, et quand il eut été déclaré vainqueur, je le pris et le portai à notre logis. Il se rétablit peu à peu par mes soins ; mais il est resté boiteux de sa blessure. Il est à présent en Scythie où il a épousé ma sœur.

Ceci, Mnésippe, ne s'est pas passé chez les Macluyens ou les Alains, et tu ne peux refuser de le croire, sous prétexte qu'il n'y a pas de témoins ; toute Amastris y était, et se souvient encore du combat de Sisinnès.

Quand je t'aurai raconté pour le cinquième exemple, la belle action d'Abauchas, j'aurai fini. Abauchas était venu dans une ville des Borysthéniens : il avait avec lui sa femme qu'il aimait beaucoup et deux enfants, dont l'un était un garçon encore à la mamelle, l'autre une fille âgée de sept ans. Gyndanès son ami l'avait accompagné dans ce voyage, et il était malade d'une blessure qu'il avait reçue en les défendant contre des voleurs qui les avaient attaqués pendant la route ; dans le combat qu'il avait soutenu, il avait été frappé à la cuisse si violemment, que la douleur l'empêchait de pouvoir se tenir debout. La nuit, pendant leur sommeil, le feu prit à la maison dans laquelle ils logeaient et dont ils occupaient le faite. L'incendie s'accrut en un instant, et la flamme environnait déjà tout le bâtiment. Alors Abauchas se réveille, et au lieu de secourir ses enfants qui criaient, s'arrachant même des bras

de sa femme qui s'attachait à lui, il se lève, lui ordonne de se sauver, court à son ami, l'emporte dans ses bras, descend, et s'élance hors de la maison par un endroit que la flamme n'avait pas encore embrasé. Sa femme le suivait accompagnée de sa fille, et tenant son enfant dans ses bras ; mais la violence du feu lui fit lâcher son enfant. Elle pût à peine se sauver elle-même avec sa fille, en s'élançant à travers la flamme, et peu s'en fallut que celle-ci n'y pérît. Quelque temps après, comme on reprochait à Abauchas d'avoir trahi sa femme et ses enfants pour emporter Gyndanès : « Il me sera aisé, répondit-il, d'avoir d'autres enfants, et je ne sais s'ils doivent être vertueux, mais je ne pourrais de longtemps retrouver un autre ami, tel que Gyndanès et qui m'eût donné autant de preuves de son attachement. »

A présent, Mnésippe, j'ai rempli ma tâche. Il est temps que l'on prononce qui de nous deux a mérité de perdre la main ou la langue. Qui nous jugera ?

MNÉSIPPE. — Personne, je pense ; nous n'avons point établi de juge : mais sais-tu ce qu'il faut faire ? Puisqu'aujourd'hui nous avons lancé nos traits en l'air sans avoir aucun but, nous choisirons une autre fois un arbitre, devant qui nous rapporterons de nouveaux exemples d'amitié. Alors celui qui sera vaincu perdra ou la langue ou la main. Mais non, cela serait trop cruel : puisque tu as une si haute opinion de l'amitié, et que moi je la regarde comme le bien le plus précieux que puissent posséder les hommes, qui nous empêche de nous unir par un pacte sacré, d'être amis dès ce moment même, et de nous faire un devoir de l'être pour toujours ? Nous sommes tous les deux vainqueurs, et nous remportons un noble prix de notre victoire : car au lieu d'une langue, et d'une main droite chacun en aura deux, et qui plus est, quatre yeux et quatre pieds. En un mot nous serons absolument doubles. Deux ou trois amis qui s'unissent ne produisent-ils pas quelque chose de semblable à ce Géryon que les peintres représentent avec trois têtes et six bras ? C'est, à mon avis, l'emblème de trois amis qui agissaient toujours ensemble, comme le doivent ceux qui s'aiment.

TOXARIS. — Tu as raison, unissons-nous de même.

MNÉSIPPE. — Nous n'avons pas besoin, Toxaris, de répandre de sang, ni de jurer sur le cimetière pour affermir notre amitié. L'entretien que nous venons d'avoir, et la conformité des sen-

timents que nous avons montrés, seront des garants plus certains de notre fidélité que cette coupe que vous buvez ; car, en ceci, la disposition du cœur me paraît plus nécessaire que l'obligation d'un serment.

TOXARIS. — Je t'approuve. Soyons donc amis dès ce moment. Unissons-nous encore par le lien de l'hospitalité. Tu seras mon hôte en Grèce, et moi le tien en Scythie, si tu y viens jamais.

MNÉSIPPE. — Oui, Toxaris ; sache que je ne balancerais pas à aller encore plus loin, si je devais y trouver des amis tels que tu m'as paru l'être par tes discours.

LUCIUS OU L'ANE ¹

Je m'en allais un jour en Thessalie, ou j'avais quelques affaires de famille à terminer avec un homme du pays. Un assez bon cheval portait ma personne et mon bagage; j'étais suivi d'un valet. Après avoir fait quelque chemin sur la route ordinaire, je rencontrai plusieurs personnes qui allaient à Hypate, et qui m'apprirent qu'elles étaient de cette ville. Je me joignis à elles; nous mangeâmes ensemble et à frais communs ² pendant le reste de la route, que nous achevâmes fort heureusement. Arrivé près de la ville, je demandai à ces Thessaliens s'ils connaissaient un homme nommé Hipparque, qui demeurait à Hypate. Je dis que j'avais des lettres à lui remettre, et que je comptais loger chez lui. « Nous le connaissons, me répondirent-ils, en me nommant le quartier de la ville où il demeurait : c'est un homme très riche et très avare; sa femme et sa servante composent tout son domestique ». Quand nous fûmes sous les murs de la ville, j'aperçus un jardin et une petite maison assez propre. J'appris que c'était la demeure d'Hipparque. Mes compagnons de voyage me saluèrent, et continuèrent leur route : pour moi je vais à la maison de mon hôte; je frappe, et après avoir eu bien de la peine à me faire entendre, une femme me vient ouvrir. Je lui demande si Hipparque est chez lui : « Il y est, me répond-elle; mais, qui es-tu, et que lui veux-tu ? » — J'ai, lui dis-je, des lettres à lui remettre de la part de Décrien,

¹ L'invention de cette fable charmante est due à Lucius de Patras, c'est de lui que Lucien paraît l'avoir empruntée. Depuis Lucien d'autres auteurs l'ont encore employée avec succès. Apulée en a fait la base de son roman de *l'Ane d'or*, et sans parler des Italiens et de *l'Asino d'Oro de Machiavel*, chez nous l'ingénieux auteur de *Gil Blas*, en a tiré l'épisode de la caverne des voleurs. — Voir dans notre traduction des *Romans grecs* (Garnier frères, éditeur), la savante préface de M. Chassang. L. H.

² Le texte dit littéralement : *nous mîmes notre sel en commun.*

sophiste de Patare. — Attends ici, me dit-elle. » Aussitôt elle rentre, ferme la porte, et me laisse dehors; mais un instant après elle revient, et me prie d'entrer. J'obéis, je salue Hipparque, et lui présente les lettres dont j'étais chargé. Il allait commencer à souper; je le trouvai couché sur un petit lit assez étroit, sa femme était à côté de lui, et devant eux une table où rien encore n'avait été servi. A peine eut-il pris lecture de la lettre, qu'il me dit : « Décrien est mon intime ami, et celui des Grecs que je considère le plus. Je lui sais gré de m'envoyer ainsi ses amis avec confiance. La maison est petite, Lucius, ajouta-t-il, mais ta présence la rend plus considérable; et si tu veux avoir quelque indulgence, j'espère que tu t'y trouveras logé commodément ». Alors il appelle sa petite servante nommée Palestre, et lui dit : « Conduis cet étranger dans une chambre; portes-y son bagage, s'il en a apporté, et mène-le ensuite au bain, car il a fait aujourd'hui une assez longue route ».

Palestre me conduisit aussitôt dans un joli petit appartement. « Voilà, me dit-elle, le lit où tu reposeras; je vais en dresser un autre à côté pour ton valet, et j'y mettrai un oreiller. » De là j'allai me baigner, et je donnai à Palestre de quoi acheter une mesure d'orge pour mon cheval. Cependant elle apporta mon bagage dans ma chambre. Au sortir du bain, je rentrai dans la salle où était Hipparque qui, me tendant la main, m'invita à m'asseoir à côté de lui. Le repas fut bon; le vin surtout était vieux et agréable. Après le souper, l'on but et l'on causa longtemps, comme il est d'usage lorsqu'on reçoit un étranger. Enfin, ayant employé toute la soirée à bien boire, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain Hipparque me demanda quelle route je comptais suivre, et si mon dessein était de fixer mon séjour dans sa ville. « Je vais à Larisse, lui répondis-je, et je ne crois pas pouvoir passer ici plus de trois ou cinq jours. Cette réponse était une feinte de ma part, mon intention était de rester à Hyppate, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelqu'une de ces femmes habiles dans l'art des enchantements, qui me fit voir quelque chose d'extraordinaire, telle qu'un homme changé en oiseau, ou en statue. Entièrement occupé du désir de voir un pareil spectacle, je parcourais un jour la ville, ne sachant trop à qui m'adresser; je marchais cependant, lorsque je vois venir à moi une femme qui paraissait encore jeune. Sa démarche et son cortège annonçaient une condition relevée; elle portait des habits brodés en fleurs, quantité de bijoux d'or, et plusieurs

esclaves la suivaient. Quand je fus près d'elle, elle m'adressa la parole ; je lui répondis, et nous liâmes conversation. « Je m'appelle Abroia, me dit-elle ; je suis une des meilleures amies de ta mère, et je t'aime comme si tu étais mon fils. Pourquoi n'es-tu pas venu loger chez moi ? — Je te rends mille grâces, lui répondis-je, je ne puis quitter la maison de l'ami qui m'a reçu, n'ayant aucun reproche à lui faire ; mais mon cœur habitera toujours où tu seras. — Et chez qui es-tu descendu, me dit-elle ? — Chez Hipparque, lui répondis-je. — Quoi ! chez cet avare ? — Ne lui donne pas ce nom, ma belle maman, lui dis-je, il m'a reçu avec une générosité et un luxe qui pourraient le faire taxer de prodigalité. » Elle se mit à rire, et me prenant par la main, elle me tira à l'écart, et me dit : « Méfie-toi bien de la femme d'Hipparque ; c'est une terrible magicienne, une femme libertine qui jette un œil lascif sur tous les jeunes gens ; et quand il s'en trouve quelqu'un qui se refuse à ses désirs, elle s'en venge aussitôt par la magie. Elle en a déjà métamorphosé un grand nombre en animaux, et en a fait périr beaucoup d'autres. Pour toi, mon fils, ta jeunesse et ta beauté sont capables d'enflammer promptement une femme et l'on se joue facilement d'un étranger ».

Ce discours me fit comprendre que ce que je cherchais depuis si longtemps était à la maison ; je ne fis plus attention à ce qu'on me disait. Je quittai Abroia, et je retournai au logis, en me disant à moi-même : « Courage, Lucius, voilà le moment de jouir de ce spectacle dont tu te dis si curieux ; réveille-toi, cherche les moyens d'apprendre cet art admirable, qui doit te faire voir ce que tu désires depuis si longtemps. Fais ta cour à Palestre, cette jolie petite servante, mais abstiens-toi de la femme de ton hôte et de ton ami. En caressant la suivante, et en lui faisant goûter les plaisirs de l'amour, tu sauras aisément tout ce que tu veux savoir, car les valets connaissent à merveille les bonnes et les mauvaises qualités de leurs maîtres ».

En m'entretenant ainsi tout seul, j'arrivai au logis ; je n'y trouvai ni Hipparque, ni sa femme ; mais Palestre, assise auprès du foyer et occupée à préparer le souper, je m'approchai d'elle, et je lui dis : « Comment ! belle Palestre, tu tournes la casserole et le derrière avec une grâce merveilleuse. — Vraiment, me dit-elle, mes reins ne sont pas sans souplesse. — Heureux, lui répondis-je, celui pour lequel ils s'agitent. » Palestre était un peu libertine, et d'une espièglerie charmante : « Éloigne-toi, jeune homme, me dit-elle, éloigne-toi

si tu en as encore la force, et si tu aimes la vie. Je suis plus brûlante qu'un charbon ardent ; si tu me touchais seulement une fois, tu te ferais une brûlure mortelle, dont le dieu de la médecine ne pourrait lui-même te guérir ; celle qui aurait fait le mal pourrait seule te donner du soulagement : et ce qui doit te paraître étrange, je pourrais augmenter ta douleur en cherchant à la soulager : cependant tu la supporterais, elle te tourmenterait sans cesse ; et quand même je te chasserais à coups de pierres, tu ne pourrais te détacher de moi, tant le mal te semblerait doux. Ne ris pas, j'ai déjà fricassé bien des hommes ; ma science ne se borne pas à préparer ces mets communs et ordinaires ; mais ce qui est vraiment admirable, je sais à merveille égorger un homme, l'écorcher, le mettre en capilotade, je rôtis au mieux ses entrailles et son cœur. — Je m'en aperçois bien, lui dis-je, et quoique je me sois toujours tenu éloigné de toi, tu m'as déjà embrasé tout entier ; mes yeux ont puisé dans les tiens un feu secret, qui pénètre mes entrailles et les brûle. Cependant, je n'ai rien fait pour être si cruellement puni ; de grâce emploie à me guérir ces remèdes mêlés d'amertume et de douceur, dont tu viens de parler. Je m'abandonne à toi, égorge-moi, fais de moi tout ce qu'il te plaira. » Palestre, à ce propos, fit un grand éclat de rire, et me promit de travailler à ma guérison ; nous convinmes que le soir même, lorsqu'elle aurait mis ses maîtres au lit, elle viendrait passer la nuit avec moi.

Un instant après, Hipparque arriva ; nous allâmes au bain, ensuite nous nous mîmes à table. Le vin ne fut point épargné, et soutint la conversation ; mais à la fin du repas, je feignis d'être accablé de sommeil et de fatigue, et je me retirai dans ma chambre. J'y trouvai tout disposé pour le rendez-vous. Le lit de mon valet avait été transporté ailleurs ; auprès du mien on avait dressé une table couverte d'une collation ; on n'avait point oublié le vin, ni l'eau, il y en avait de froide et de chaude. Ces préparatifs étaient l'ouvrage de Palestre : elle avait répandu des roses sur mon lit, les unes étaient entières, et formaient des guirlandes, les autres effeuillées étaient semées sans ordre. Charmé de trouver ce petit festin, j'attendais avec impatience mon convive. Il arriva : Palestre, après avoir couché sa maîtresse, se rendit aussitôt dans ma chambre : alors nous nous livrâmes aux plaisirs de l'amour et de la table, et nous nous enivrions tour à tour d'un vin excellent et de baisers délicieux. Quand nous fûmes ainsi préparés à passer agréablement la nuit, Palestre me dit : « Jeune homme, songe

que c'est à Palestre ¹ elle-même, que tu vas avoir affaire. C'est à présent qu'il faut montrer si tu as quelque vigueur, et si tu sais plus d'un genre d'escrime ». Je lui répondis qu'elle ne me verrait refuser aucune épreuve : qu'elle n'avait qu'à se dévêtir et à se présenter au combat. « Allons, me dit-elle, il est temps de faire tes preuves : je suis aujourd'hui ton maître de gymnase ; je vais te prescrire les différentes espèces de lutttes : apprête-toi à être docile, et à m'obéir ponctuellement. — Ordonne, lui dis-je, tu verras avec quelle force et quelle grâce je sais combattre. »

A l'instant elle se déshabille, et se tenant debout, elle commence à me donner ses ordres. « Allons, jeune homme, me dit-elle, quitte ta robe, couvre-toi de parfums, embrasse ton adversaire. *Femora ejus distringens supinam reclinat. Deinde superior ipse subijce te inter femora, et immitte, tolle ejus crura et sursum tende. Ea aperiens ad ipsum membrum accommodans, intromitte, feri, vulnera, fode undique dum fatigeris. Robusti sint tui lumbi : deinde extrahens telum secundum latitudinem, per ipsum inguem adige, vim ostende, et rursus ad parietem impelle, deinde percute. Cum vero senties seminis emissionem proximam esse, tunc insurgens, et circa lumbos meos te constringens, contine ; eniteris ne festines, sed pauxillum te continens concurre, jam dimissus es. » J'eus bientôt satisfait à ses ordres, et notre lutte cessa. Je dis alors à Palestre : « Et bien, mon maître, tu vois avec quelle souplesse et quelle docilité j'ai combattu. Mais, de grâce, observe quelque ordre dans tes commandements, et ne me les donne pas ainsi coup sur coup. »*

Alors, me donnant un petit soufflet : « Il faut avouer, dit-elle, que j'ai là un écolier bien polisson ; qu'il prenne garde de s'attirer quelque bonne pénitence, s'il ne remplit pas bien tous les ordres de son maître. » A ces mots elle se lève, fait sa toilette, et me dit : « C'est à présent qu'il faut nous faire voir si tu es jeune et vigoureux lutteur, si tu sais plus d'un genre d'escrime, et *geniculatum opus edere* : atque *in lecto considens in genu, age sane, ait, luctator, habes media. Quatiens ergo acutam, protrude intro et profunde. Nudum vides hic expositumque jacere, hoc utere. Primo autem ut ratio postulat velut nodum stringe, deinde reflexum impelle, et contine,*

¹ Palestre, fille de Mercure, avait inventé la lutte et les exercices du gymnase. On donnait aussi le nom de Palestre aux lieux où l'on s'exerçait à la lutte, et à la lutte même.

et cave concedas intervallum : si vero laxetur celerius instans transfer altius et impulsus occulta, et cave ne celerius imperato retrahas, sed multum incurvans te ipsum, subtrahe ; ac infra rursus irruptionem subjiciens contine, teque move. Deinde illum demitte. Decidit enim et solutus est, et aqua totus est tuus adversarius ». Je me mis à rire, et je dis à mon maître : « C'est à moi maintenant à te donner mes ordres, aie soin de m'obéir, lève-toi, mets-toi à ton séant, deinde manum præbens tracta cæterum et subige, et me, per Herculem, complexa, jam sopi. »

C'est ainsi que nous passions des nuits délicieuses dans les bras des plaisirs, et que la volupté nous couronnait vainqueurs dans ces luttes charmantes. J'oubliai totalement d'aller à Larisse ; mais je me rappelai le motif et l'objet de mon voyage. « Ma chère amie, dis-je un jour à Palestre, fais-moi voir ta maîtresse au milieu de quelque opération magique, ou dans une métamorphose ; il y a bien longtemps que je désire voir un spectacle aussi singulier. Mais plutôt, fais toi-même de la magie, et transforme-toi à mes yeux. Je ne puis croire que tu ne sois fort habile dans cet art ; je le sais par moi-même, et par le changement que tu viens d'opérer sur mon cœur. Jusqu'à ce moment les femmes m'ont reproché d'être aussi peu sensible qu'un diamant : jamais je n'avais jeté sur elles un regard passionné, mais tes enchantements m'ont livré une guerre amoureuse dans laquelle tu m'as vaincu ; je suis ton prisonnier, et tu es la maîtresse de mon âme. — Cesse, me répondit Palestre, de te moquer de moi. Quelle puissance la magie peut-elle avoir sur l'amour, lui qui est le maître de tous les enchantements ? Je jure, ô mon ami, par ta tête, et par ce bienheureux lit, témoin de nos plaisirs ¹, que j'ignore ce dont tu veux parler ; je n'ai pas même appris à lire. Il est vrai que ma maîtresse passe pour une grande magicienne, et sitôt qu'elle m'en donnera l'occasion, je tâcherai de te la faire voir dans ses métamorphoses ». Satisfait de cette promesse, je m'endormis.

Quelques jours après Palestre vient m'annoncer que sa maîtresse devait bientôt se changer en oiseau, pour aller trouver son amant. « Voilà, lui dis-je, ma chère Palestre, une belle occasion de me rendre le service que je t'ai demandé, et de satisfaire ma curiosité. — Sois tranquille, me dit-elle. En

¹ Allusion au serment que Junon fait à Jupiter, au 14^e livre de l'*Illiade*, v. 89.

effet, sitôt que le soir fut venu, elle me mène à la porte de la porte de la chambre où couchaient ses maîtres, et me dit de regarder, à travers une fente de la porte, ce qui se faisait dans la chambre. Je vis alors une femme qui se déshabillait; lorsqu'elle fut nue, elle s'approcha d'une lampe, y mit deux grains d'encens, et se tenant debout, elle marmota quelques paroles qu'elle adressait à la lampe; ensuite elle ouvrit un petit coffre où étaient plusieurs boîtes, et en prit une. J'ignore ce que cette boîte contenait; mais il me parut que c'était de l'huile, dont elle se frotta tout le corps. Aussitôt il lui pousse des ailes; son nez se recourbe et devient une corne solide; enfin elle a tout ce qui caractérise un oiseau; c'est un hibou parfait. Quand elle se vit couverte de plumes, elle commença à croasser d'une manière aussi effrayante que les hiboux, s'élança, et prit sa volée par la fenêtre.

Je crus que tout ceci n'était qu'un songe : je portai plusieurs fois mes mains sur mes paupières; je ne pouvais en croire mes yeux; j'imaginai qu'ils n'avaient pas bien vu, ou qu'ils n'étaient pas éveillés. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je fus persuadé que je ne dormais point. Alors je priai Palestre de me donner aussi des ailes, de me frotter avec cette drogue merveilleuse, et de me faire voler. Je voulais éprouver si étant changé en oiseau, la métamorphose s'étendrait jusqu'à l'âme. Elle ouvre à l'instant la chambre et prend une des petites boîtes. Je me hâte de me déshabiller; je me frotte d'huile depuis les pieds jusqu'à la tête. Hélas ! ce ne fut pas en oiseau que je me vis changé; une longue queue me pousse par derrière; mes ongles disparaissent, je ne sais comment, il ne m'en reste que quatre, et ce sont quatre cornes; mes mains, mes pieds deviennent les pieds d'une bête de somme; j'ai de grandes oreilles, ma physionomie s'allonge; enfin, en jetant un coup-d'œil autour de moi, je vois que je suis un âne. Je voulus faire des reproches à Palestre, mais je ne trouvai plus ma voix. J'allongeais ma lèvre inférieure, et regardant en dessus, comme peut faire un âne, j'accusais Palestre de m'avoir métamorphosé en un si vilain animal, au lieu de me changer en oiseau.

Palestre se frappant à l'instant le visage avec ses mains, s'écrie : « Ah ! malheureuse, je viens de commettre une grande étourderie ; mon trop d'empressement est cause que la ressemblance des boîtes m'a trompée, j'ai mis la main sur une autre que celle qui fait pousser des plumes. Au surplus, console-toi, mon ami, le remède à ce malheur n'est pas bien difficile ; car,



si tu mangeais une fois des roses, l'âne s'évanouirait, et tu me rendrais mon amant. Demeure encore sous cette peau seulement pendant une nuit, demain, dès la pointe du jour, j'irai te cueillir des roses, tu en mangeras, et tu seras guéri. » En disant cela, elle me passait la main sur les oreilles et sur le dos.

J'avais bien, à la vérité, toute l'encolure d'un âne ; mais, quant à l'esprit, j'étais encore homme ; c'était le même Lucius, à la parole près. Cependant, tout en mordant mes lèvres, et faisant au dedans de moi-même mille reproches à Palestre sur son étourderie, je gagnai l'écurie où je savais qu'était mon cheval, et un autre âne véritable qui était celui d'Hipparque. Quand ils m'eurent aperçu, ils craignirent que je ne vinsse partager leur foin ; et baissant les oreilles, ils s'apprêtèrent à venger, à grands coups de pied, les intérêts de leur estomac. Prudemment je me retirai dans un coin de l'écurie, où je riais de bon cœur ; mais mon rire était un véritable braire. Je réfléchissais à tout ceci, et je disais en moi-même : voilà une curiosité bien déplacée. Et que ferais-je, si un loup, ou quelque autre bête carnassière venait à entrer ici. Je cours risque de me voir mis en pièces, sans cependant avoir fait aucun mal. Telles étaient mes réflexions ; et, pauvre infortuné ! Je ne prévoyais pas le malheur qui me menaçait.

La nuit était fort avancée, le silence le plus profond régnait, et le sommeil faisait sentir ses charmes les plus puissants, lorsque tout à coup la muraille retentit au dehors, comme si l'on travaillait à l'enfoncer : on l'enfonçait effectivement. Déjà un trou capable de recevoir un homme s'était ouvert. Un homme y passe à l'instant ; un autre l'imite, et plusieurs entrent successivement. Tous avaient l'épée à la main ; ils pénètrent dans les appartements, mettent aux fers Hipparque, Palestre et mon valet, pillent à leur aise toute la maison, et emportent l'argent, les meubles et les vases ; ils ne laissèrent rien. Ensuite s'emparant de moi, de l'autre âne et de mon cheval, ils commencent à nous charger, et à lier sur nous tout ce qu'ils avaient emporté de la maison. Quoique nous ployassions presque sous le poids, ils nous chassèrent devant eux à coups de bâton par un chemin impraticable, vers une montagne où ils tâchaient de se réfugier. Il ne me serait guère possible de dire ce que souffrirent les autres bêtes de somme ; mais pour moi, qui n'étais point accoutumé à aller nu-pieds, j'étais abîmé par les cailloux pointus sur lesquels je marchais ; et accablé par le bagage dont on m'avait chargé, à tout moment le pied me manquait ; je n'avais pas la liberté de me laisser tomber, car sur le champ,

un de mes voleurs me frappait sans relâche sur les cuisses à coups de bâton. Je voulus plusieurs fois m'écrier *ô César* : mais je ne faisais autre chose que braire. Je faisais bien entendre un grand *ô*, César ne pouvait jamais venir. Cela m'attirait encore plus de coups, parce que mon cri les trahissait. Enfin, m'apercevant que je disais tout autre chose que ce que je voulais, je résolus de continuer la route sans rien dire, et de m'épargner le plus de coups que je pourrais.

Déjà le jour commençait à paraître : nous avions franchi plusieurs montagnes. On avait eu soin de nous lier la bouche afin que pendant le chemin nous ne nous amusassions point à paître. Je me vis donc forcé à prendre patience, et à demeurer encore sous la forme d'un âne. Mais lorsque la moitié du jour fut venue, nous nous arrêtâmes à une petite métairie habitée par des amis de nos voleurs : c'est du moins ce que je conjecturai par tout ce dont je fus témoin, car ils s'embrassèrent réciproquement. Ils engagèrent nos maîtres à se reposer chez eux, leur servirent à diner, et nous apportèrent de l'orge. Mes compagnons mangèrent de fort bon appétit ; mais pour moi je mourais de faim auprès d'un pareil mets ; je n'avais jamais fait mon diner d'orge cru. Je cherchais partout de quoi apaiser ma faim ; lorsque j'aperçus, au bout de la cour, un jardin où croissaient en grande quantité d'excellents légumes, et plus loin je découvris des roses. Alors profitant de ce que mes maîtres étaient occupés à diner, je courus au jardin sans qu'ils s'en aperçussent, autant pour me repaître abondamment de ces légumes crus, que pour dévorer les roses. J'étais persuadé que du moment où j'aurais mangé de ces fleurs, je reprendrais ma première forme. J'entrai donc dans le jardin, et je me remplis de laitues, de raves, de persil, tous légumes que les hommes mangent sans les faire cuire ; quant aux roses, ce n'en était point de véritables, elles avaient été produites par un laurier sauvage, que les hommes appellent laurier rose. C'eût été un fort mauvais diner pour un âne, ou pour un cheval ; on prétend même que s'ils en mangeaient, ils mourraient sur le champ.

Cependant le jardinier m'aperçoit ; il prend un bâton, et entrant dans le jardin, il reconnaît l'ennemi, et voit ses légumes ravagés. Alors, tel qu'un possesseur impitoyable qui surprend un voleur, il fait pleuvoir sur moi une grêle de coups. Sans pitié pour mes flancs et pour mes cuisses, il me brisait encore la face et les oreilles. Indigné de tant d'outrages, je lui lâchai une ruade qui l'étendit à la renverse sur ses légumes,

et je pris aussitôt la fuite vers une montagne voisine. Quand il vit que je m'échappais, il cria qu'il fallait lâcher les chiens après moi. Ces chiens étaient en grand nombre, robustes, et de taille à combattre des ours. Je vis bien que si une fois ils m'attrapaient, ils me mettraient en pièces. Je jugeai qu'il était plus à propos, comme le dit le proverbe, de revenir sur mes pas, que de courir quelque mauvaise fortune. Je retournai donc à la métairie. Ceux qui avaient lâché les chiens pour me poursuivre, les remirent à la chaîne, et ne cessèrent de me battre que lorsque la douleur m'eut fait rendre par en bas tous les légumes dont je m'étais régalé.

Quand il fut temps de se remettre en route, on me chargea d'une grande partie des meubles les plus lourds, et nous partîmes. Cependant je n'en pouvais plus, je succombais sous le fardeau et sous les coups. J'étais résolu de m'abattre, et de ne point me relever, dussé-je expirer sous le bâton. Je me flattais que ce projet pourrait m'être d'une grande utilité; car je croyais que, rebutés de mon entêtement, ils partageraient ma charge entre le cheval et l'autre âne, et qu'ils m'abandonneraient à la voracité des loups. Mais un démon jaloux décrivit mon projet, et lui donna une issue bien contraire. L'autre âne, qui sans doute avait conçu quelque dessein pareil, s'abat au milieu du chemin : d'abord les voleurs le frappant avec leurs bâtons, veulent obliger cet infortuné à se relever; mais il était insensible à leurs coups. Ils le prennent ensuite, les uns par les oreilles, les autres par la queue, et s'efforcent de le remettre sur ses pieds. Voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, et qu'il restait couché au milieu du chemin, accablé de fatigue, et aussi immobile qu'une pierre, ils résolurent entre eux de ne point perdre leur peine et leur temps à rester auprès d'un âne mort, et partagèrent entre le cheval et moi le bagage dont il était chargé : prenant ensuite ce malheureux compagnon de mon esclavage et de mes fatigues, ils lui coupèrent les jarrets avec une épée, et le poussèrent encore tout palpitant dans un précipice, où, sautant de rochers en rochers, il trouva la mort.

Quand je vis, par le sort de mon compagnon, quel aurait été le fruit de mes projets, je résolus de supporter patiemment mon mauvais sort actuel, et de marcher avec courage, espérant que bientôt je trouverais des roses qui me rendraient à ma première forme; d'ailleurs, j'entendais dire à mes voleurs qu'il ne restait pas encore beaucoup de chemin à faire, et qu'avant la fin du jour ils seraient parvenus à leur habitation.

En conséquence nous hâtâmes le pas, et le soir même nous arrivâmes où ils demeuraient. Une vieille femme les attendait assise auprès d'un bon feu. Ils déposèrent dans l'intérieur tout le bagage que nous avions apporté, et demandèrent à la vieille pourquoi elle restait ainsi sans rien faire, plutôt que de préparer le souper. « Tout est prêt, leur répondit-elle, j'ai eu soin de vous avoir du pain, du vin vieux et du gibier. » Alors ils louèrent la vieille de son exactitude, et mettant leurs habits bas, ils se parfumèrent auprès du feu, prirent dans une chaudière de l'eau tiède et s'en servirent à la hâte pour se laver.

Un instant après des jeunes gens arrivèrent ; ils apportaient des vases dont la plupart étaient d'or et d'argent, des habits, beaucoup d'ornements et de bijoux d'homme et de femme. Ils étaient de la société des autres. Ils déposèrent leur bagage dans l'intérieur, et prirent le bain comme avaient fait les premiers. Bientôt on leur servit un repas magnifique, et la conversation de ces scélérats devint fort tumultueuse. Cependant la vieille apporta de l'orge pour le cheval et pour moi. Celui-ci, craignant peut-être que je ne partageasse son souper, mangeait précipitamment ; mais pour moi, quand je vis la vieille sortie, je dérobai un des pains qui étaient dans la chambre.

Trois jours après, les voleurs sortirent pour quelque expédition, ne laissant au logis qu'un jeune homme et la vieille. J'étais désespéré de la garde vigilante que l'on faisait sur moi ; je serais aisément venu à bout de la vieille ; d'ailleurs, j'aurais pu m'échapper sans qu'elle s'en fût aperçue ; mais le jeune homme était robuste, il lançait des regards terribles, tenait toujours une épée à la main, et avait grand soin que la porte fût bien fermée. Trois jours ne s'étaient pas encore écoulés, qu'au milieu de la nuit les voleurs revinrent. Ils ne rapportaient ni or, ni argent ; mais ils amenaient une jeune fille d'âge nubile, et d'une beauté parfaite. Elle se désolait, déchirait ses habits, s'arrachait la chevelure. Ils la firent asseoir sur un tapis, l'engagèrent à se rassurer, et ordonnèrent à la vieille de rester auprès d'elle, et de la prendre sous sa garde. La jeune fille ne voulut prendre aucune nourriture, elle pleurait sans cesse, et s'arrachait les cheveux ; en sorte que moi-même qui étais près d'elle au râtelier, j'en fus ému, et je me mis à pleurer avec elle. Cependant les voleurs se mirent à table dans le vestibule. Le lendemain un de leurs espions vint leur dire qu'un étranger, qui portait avec lui beaucoup d'argent, devait passer par la route voisine. Aussitôt ils se lèvent, prennent leurs armes ; et nous mettant un bâton au cheval et à moi, ils

nous emmenèrent avec eux. Pour moi, pauvre infortuné ! qui sentais qu'on nous menait au combat, je ne marchais que lentement, et les drôles, qui étaient pressés d'arriver, me donnaient force coups de bâton. Enfin, quand nous fûmes parvenus au chemin où devait passer cet étranger, les voleurs tombant tout à coup sur ses chars, le tuèrent avec tous ses valets, prirent ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, m'en chargèrent ainsi que le cheval, et cachèrent dans le bois le reste de son bagage ; ensuite ils nous ramènent à leur demeure. Pressé par le bâton dont on me frappait sans cesse, je heurtai le pied si violemment contre une pierre aiguë, que je me fis une blessure très douloureuse. Je boitai tout le reste de la route. Alors ils se dirent les uns aux autres : « Pourquoi nourrir encore un méchant âne qui ne peut faire un pas sans tomber ? Jetons dans un précipice cet oiseau de mauvais augure. — Sans doute, reprit un autre, il faut le précipiter, et en faire pour la troupe une victime expiatoire. » Déjà ils se disposaient à m'expédier ; mais quand j'eus entendu leur résolution, j'oubliai ma blessure, et la crainte de la mort me rendit insensible à la douleur.

Arrivés à notre demeure, les voleurs enlevèrent le bagage de dessus nos épaules, le posèrent à terre et se mirent à table. Quand la nuit fut venue, ils allèrent recueillir le reste de leur butin. « Et notre pauvre âne, dit l'un d'eux, pourquoi l'emmener avec nous ? Il est impotent d'une jambe ; d'ailleurs le cheval peut nous suffire pour porter une partie du bagage et nous nous chargerons aisément du reste. » Ils partirent donc et n'emmenèrent que le cheval.

La lune avait rendu la nuit brillante, et je me disais à moi-même : « Infortuné ! pourquoi rester ici plus longtemps ? Les vautours et leur dévorante famille vont incessamment souper à tes dépens. N'as-tu pas entendu les cruels desseins de tes tyrans ? Veux-tu donc attendre qu'ils te précipitent au fond de quelque abîme ? Allons, la nuit est avancée, la lune te favorise, tes voleurs sont absents, fuis et dérobe-toi à la tyrannie de ces assassins. » En faisant ces réflexions, je m'aperçus que je n'étais point attaché, et que la courroie, dont on me conduisait, était suspendue à la muraille. Cela me détermina à consommer ma résolution ; je sortis en courant, et déjà je partais lorsque la vieille, qui vit que j'allais m'évader, accourt et me saisit par la queue. J'aurais cru mériter d'être précipité mille fois, si je me fusse laissé prendre par une vieille ; je me mis donc à l'entraîner. Elle cria, appela la jeune fille à son secours ; cette belle prisonnière voyant une nouvelle Dircé suspendue à

la queue d'un âne, osa former une résolution vraiment héroïque, et digne du jeune homme le plus courageux. Elle saute, s'assied sur moi, et m'excite à partir : alors également pressé par mon propre désir, et par l'empressement de la jeune fille, je m'enfuis aussi vite qu'un cheval. Nous laissâmes la vieille bien loin derrière nous. Ma belle cavalière priait tous les dieux de favoriser son évasion, et me disait : « O mon cher ami, si tu me ramènes chez mon père, je te donnerai ta liberté, tu seras exempt de travail, et l'on te donnera tous les jours une médimne d'orge pour ton diner. » Pour moi, fuyant mes propres assassins, et espérant que la jeune fille me saurait quelque gré de lui avoir sauvé la vie, je courais sans m'embarasser de ma blessure. Arrivés à un endroit où le chemin se partageait en deux, nous rencontrâmes nos mortels ennemis qui retournaient chez eux, et qui reconnurent au clair de la lune leurs malheureux captifs. Ils accourent aussitôt et m'arrêtent, en disant : « Ah, ah ! la belle fille, où cours-tu donc ainsi à heure indue ? Ne crains-tu pas de rencontrer des esprits ? Viens avec nous, viens ; c'est nous qui te remettrons entre les mains de tes parents. » Ils accompagnèrent ces plaisanteries d'un rire sardonique, et me firent promptement rebrousser chemin. Je me souvins alors de la blessure que je m'étais faite au pied, et je me mis à boiter ; mais ils se moquèrent de moi. « Ah ! tu boites à présent, que tu te vois pris au milieu de ta fuite ; mais lorsqu'il s'agit de t'échapper tu n'as plus de mal, tu cours plus légèrement qu'un cheval ; on dirait que tu as des ailes. » Le bâton marchait après ces beaux propos, et une large blessure à la cuisse me servit de leçon.

Quand nous fûmes de retour, nous trouvâmes que la vieille s'était pendue au rocher, avec une corde. Sans doute que la frayeur qu'elle avait eue de ses maîtres, quand elle avait vu la jeune fille s'échapper, l'avait portée à s'étrangler. Ces scélérats admirèrent son attachement pour eux, et ayant rompu la corde, ils jetèrent la vieille dans un précipice, la corde encore passée au col. Ils enchaînèrent la jeune fille dans le fond de leur demeure, et se mirent ensuite à table, où ils burent largement. Tout en buvant, la conversation tomba sur leur prisonnière. « Que ferons-nous, dit l'un d'eux, de cette fugitive ? Et quelle autre chose en pouvons-nous faire, reprit un autre, sinon de la jeter dans le précipice où est la vieille, pour la punir de nous avoir volés autant qu'il était en elle, et d'avoir voulu nous trahir en découvrant notre retraite : car sachez, mes amis, que si elle fût retournée chez elle, pas un de

nous ne serait resté vivant. L'on serait tombé sur nous à main armée, et nous aurions tous été pris. Vengeons-nous donc de cette ennemie; cependant qu'elle ne perde pas promptement la vie; inventons pour elle le supplice le plus long, le plus douloureux; qu'elle ne meure qu'après avoir éprouvé pendant longtemps les tourments les plus horribles ». Alors ils se mirent à chercher un genre de mort extraordinaire. L'un d'eux prenant tout à coup la parole : « Je suis sûr, dit-il, que vous allez applaudir à mon invention. Il faut tuer notre âne, qui, par paresse, fait semblant de boiter, et qui d'ailleurs s'est rendu le complice et le ministre de la fuite de la jeune fille, que dès demain matin on l'égorge, ouvrons-lui le ventre, vidons ses entrailles, et enfermons à leur place cette fille si courageuse. Cependant laissons lui sortir la tête, de peur qu'elle ne soit trop tôt étouffée, cachons-lui tout le corps dans celui de l'animal, cousons-en exactement la peau, et préparons aux vautours un festin d'une nouvelle espèce. Remarquez, mes amis, l'horreur de ce supplice; premièrement, être incorporée au cadavre d'un âne, brûlée par l'ardeur du soleil, au milieu de l'été, éprouver à tout moment les aiguillons déchirants de la faim, sans pouvoir se procurer la mort. Je ne parle pas de tout ce qu'elle aura à souffrir de l'odeur insupportable qu'exhalera l'âne en pourrissant, ni des vers dont elle se sentira dévorée; enfin, les vautours survenant pour se repaître de l'âne, qui ne fera plus qu'un avec elle, la déchireront toute vivante ». Ces scélérats applaudirent à grands cris cette abominable invention, comme la plus belle idée du monde. Pour moi, quel était mon chagrin! Je devais être bientôt égorgé, sans avoir la consolation de reposer après ma mort dans un tombeau, condamné à recevoir dans mon sein cette malheureuse fille, et servir de sépulcre à une jeune innocente.

Le lendemain, le jour commençait à peine à paraître, qu'une troupe de soldats se présenta tout à coup. Ils avaient été envoyés contre ces brigands, qu'ils mirent aussitôt dans les fers, et les amenèrent au gouverneur de la province. Avec ces soldats, était venu le prétendu de la jeune fille; c'était lui qui avait indiqué la retraite des voleurs; il reprit sa maîtresse, et la faisant asseoir sur mon dos, il la reconduisit chez elle. Du plus loin que les paysans nous aperçurent, ils coururent à mon braire que nous revenions sains et saufs, ils accoururent au devant de nous, nous saluèrent et nous conduisirent au logis.

La jeune fille eut pour moi des égards ; elle n'oublia pas le compagnon de ses fers, qui s'était enfui avec elle, et qui avait couru comme elle le danger d'une mort commune. Mes nouveaux maîtres me faisaient servir pour mon dîner une médimne d'orge, et autant de foin qu'il en aurait fallu pour un chameau. Ce fut alors que je maudis Palestre de m'avoir, par son art, métamorphosé en âne, et non pas en chien ; car je voyais ces animaux entrer dans la salle du festin et se régaler amplement à la noce des jeunes époux.

Quelques jours après, ma jeune maîtresse représentant à son père toutes les obligations qu'elle m'avait, lui dit qu'il était juste de me rendre la pareille. Le père ordonna sur le champ qu'on me mit en liberté, et qu'on me menât paître avec les juments. « Puisqu'il est libre, dit-il, il passera sa vie dans les plaisirs, et il caressera les juments. » La récompense était honnête ; un âne lui-même n'aurait pas mieux prononcé. On appelle aussitôt un palefrenier, et l'on me remet entre ses mains. Je me réjouissais déjà de ce que je ne porterais plus de fardeau. Nous arrivons dans la prairie ; il me lâche avec les cavales, et nous conduit en troupeau au pâturage.

Mais il fallait, hélas ! qu'il m'arrivât quelque malheur aussi bien qu'à Candaule. En effet, celui qui gouvernait les chevaux, m'ayant abandonné à Mégapole son épouse, je fus attaché à une meule, et réduit à moudre l'orge et le froment. C'était cependant un petit malheur pour un âne reconnaissant, que de travailler pour ses maîtres ; mais cette femme intéressée me louait aux habitants de la campagne, qui n'étaient pas en petit nombre ; on la payait avec de la farine, dont elle faisait des gâteaux ; elle les mangeait, et ne me laissait que le son. Si quelquefois celui qui me menait paître me lâchait parmi les cavales, les mâles me mordaient ou m'abimaient de coups. Ils me soupçonnaient épris pour leurs femelles d'un amour adultère, et me renvoyaient à grands coups de pieds ; en sorte que j'eus beaucoup à souffrir de cette jalousie chevaline. Aussi je devins maigre, et je perdis toute ma beauté en fort peu de temps. A la maison, je ne goûtais pas beaucoup de plaisir à tourner la meule : dans la prairie, j'éprouvais encore plus de désagrément par la guerre continuelle que me livaient mes commensaux.

Souvent aussi l'on m'envoyait au haut d'une montagne pour en rapporter du bois. Ce fut là le plus violent de tous mes malheurs ; car il fallait gravir cette montagne par un chemin très escarpé, marcher nu-pieds sur les cailloux dont il était

hérissé. On m'avait donné pour conducteur un méchant petit garçon, qui mettait son plaisir à me tourmenter de mille façons différentes. J'avais beau courir de tout mon pouvoir, il me frappait sans relâche avec un bâton rempli de nœuds pointus, et c'était toujours sur le même endroit de la cuisse; en sorte qu'il me fit bientôt une blessure considérable. Le petit drôle y dirigeait toujours ses coups. S'il me chargeait, il m'imposait un fardeau qu'un éléphant eût eu de la peine à porter; et quoique la descente de la montagne fût rapide, il ne me battait pas moins. Voyait-il ma charge prête à tomber, ou pencher trop d'un côté, au lieu d'ôter du bois, et de le mettre du côté le plus léger, afin de rendre le poids égal, il prenait des pierres, les plaçait où le poids était le plus faible, et m'obligeait à porter avec le bois des pierres inutiles. Le chemin était traversé par un ruisseau, en tout temps rempli d'eau; mon conducteur, pour épargner sa chaussure, se mettait en croupe sur moi, derrière le bois, et passait ainsi le ruisseau. Si quelquefois la fatigue me faisait succomber sous le poids qui m'accablait, alors mon malheur devenait insupportable. Au lieu de descendre, de me prêter la main, de m'aider à me relever, et de diminuer mon fardeau, comme il aurait dû le faire, sans mettre le pied à terre, sans m'aider de la main, il me saisissait par les oreilles, et me frappait jusqu'à ce que la violence de ses coups m'eût fait relever. Il se divertissait encore à me faire souffrir quelque chose de plus cruel; il arrachait les chardons les plus piquants, en faisait un faisceau qu'il me suspendait sous la queue. A chaque pas que je faisais, les chardons me piquaient et me blessaient le derrière. Je ne pouvais m'en débarrasser, ces aiguillons me suivaient partout; je servais moi-même à les porter, et si pour éviter leurs piqures, je marchais lentement, alors j'étais roué de coups; si pour éviter les coups, je hâtais le pas, les chardons me piquaient avec plus de force. Enfin mon conducteur faisait tout son possible pour me faire périr.

Cependant un jour, impatienté des mauvais traitements qu'il me faisait essuyer, je lui donnai un coup de pied; mais il ne me le pardonna jamais. Quelque temps après, on lui ordonna de transporter de l'étope d'un village à un autre; il me fait venir, me charge d'étope le plus qu'il peut, et attache fortement le fardeau sur mon dos, machinant contre moi le dessein le plus abominable. Lorsqu'il fallut partir, il va dérober au foyer un tison ardent, et à quelque distance de la maison, il l'enfonce dans l'étope. Elle s'allume en un instant, il n'était

pas possible que cela n'arrivât pas ; et bientôt, au lieu d'étope, je ne portai plus qu'un brasier immense. J'allais être grillé, si je n'eusse couru me précipiter dans un borbier que j'aperçus au milieu du chemin. Je me plongeai dans l'endroit le plus humide, et à force de tremper l'étope, de me rouler sur tous les sens, je parvins à éteindre dans la boue mon fardeau enflammé. Je fis par ce moyen le reste de la route sans danger, et le petit drôle ne put jamais rallumer l'étope remplie d'une boue humide ; mais à son arrivée, il eut l'impudence de m'accuser de m'être approché volontairement du foyer. Toutefois j'échappai à ce péril contre toute espérance.

Une autre fois, ce petit scélérat imagina contre moi quelque chose de plus cruel ; il me conduisit sur la montagne, me chargea de bois, qu'il va vendre à un paysan, dont la demeure était peu éloignée ; il me ramène ensuite à la maison sans fardeau, et m'accuse devant son maître d'un crime abominable. « Je ne vois pas, dit-il, mon maître, pourquoi nous nourrissons cet âne : c'est l'animal le plus lourd et le plus paresseux qu'il y ait ; mais il a encore un défaut bien plus considérable. Dès qu'il aperçoit une femme, une jeune fille nubile, ou même quelque beau garçon, il se met à ruer, il s'élance sur eux, et comme un homme transporté d'amour, il court après l'objet de sa passion, le mord en voulant le baiser, et s'efforce d'en venir au fait. Cela pourrait l'attirer de fâcheuses affaires ; il insulte tout le monde, renverse les passants ; et tout à l'heure, qu'il portait une charge de bois, à peine a-t-il aperçu une femme qui marchait dans la campagne, qu'il a jeté tout le bois à terre à force de s'agiter et de courir. Il a renversé la femme au milieu du chemin, et il l'aurait prise, si quelqu'un n'était survenu, nous n'eussions empêché que cette femme ne fût déchirée par ce bel amoureux ».

A ce récit, le maître lui dit : « Eh bien, s'il ne veut point marcher, ni porter des fardeaux, si l'amour des femmes et des enfants le transporte à ce point, égorgez-le, donnez ses entrailles aux chiens et gardez sa chair pour en nourrir les ouvriers : si on demande comment il est mort, vous direz qu'un loup l'a dévoré. Déjà mon petit scélérat tout joyeux, voulait m'égorger : mais un paysan voisin étant survenu, me préserva de la mort, en leur donnant un conseil qui n'était pas moins terrible. « Gardez-vous, leur dit-il, de tuer cet âne, qui peut encore tourner la meule et porter des fardeaux. L'amour, dites-vous, le rend furieux au point de s'élancer sur les hommes ; mais vous pouvez aisément le guérir. Liez-le, et

coupez-le ; dès que vous aurez détruit sa passion amoureuse, il sera doux et tranquille, il s'engraissera en peu de temps, et portera de gros fardeaux sans être fatigué. Si vous ne savez pas faire cette opération, je reviendrai dans trois ou quatre jours, et je le rendrai, par cette amputation, plus paisible qu'un agneau ». Tout le monde approuva son conseil, et promit de s'y conformer. Pour moi, je me désolais de perdre ma virilité. Je résolus de cesser de vivre plutôt que d'être eunuque. Je formai le projet de me laisser mourir de faim, ou de me précipiter du haut de la montagne : et quoique j'y dusse trouver une fin déplorable, du moins je serais mort sans avoir éprouvé un retranchement déshonorant.

Vers le milieu de la nuit, quelqu'un vint du village voisin à la maison de campagne et à la métairie, annoncer que la nouvelle mariée, qui avait été la captive des voleurs, et son jeune époux, ayant été tous les deux se promener l'après-dîner, sur le rivage de la mer, avaient été engloutis sous les flots, qui s'étaient gonflés tout à coup ; qu'ils étaient disparus, et qu'ils avaient terminé leurs jours. Les valets voyant que la maison n'avait plus de maîtres, résolurent de secouer le joug de l'esclavage ; et après avoir pillé tout ce qu'ils purent trouver dans les appartements, ils prirent la fuite. Celui qui avait soin des chevaux, s'étant emparé de moi, et de tout ce dont il put se rendre maître, partagea ses fardeaux entre les cavales et moi. Quelque fatigue que j'éprouvasse à porter le fardeau d'un âne véritable, cependant j'étais charmé que cette circonstance eût empêché ma castration. Nous voyageâmes toute la nuit par un chemin difficile ; et au bout de trois jours de marche, nous arrivâmes à Béroë, ville considérable et très peuplée de la Macédoine. Mes conducteurs jugèrent à propos de nous y faire reposer et de s'y arrêter eux-mêmes. Quelques jours après on nous exposa en vente : un héraut à voix bruyante nous proclama dans la place publique. On s'approche, on nous examine, on nous ouvre la bouche, et l'on juge de notre âge par nos dents. Mes compagnons furent bientôt vendus, et le héraut voyant que je restais, et que personne ne voulait de moi, ordonne qu'on me ramène à la maison : « Vous voyez, disait-il, qu'il est le seul qui n'ait point trouvé de maître ». Mais la cruelle Némésis, qui s'était si souvent jouée de mon sort, prit soin de me donner pour maître, celui que je pouvais le moins désirer. C'était un de ces impudiques vieillards, qui, promenant de village en village la déesse de Syrie, forcent la mère des dieux à demander l'aumône. C'est à lui que je fus vendu

pour un prix considérable, pour trente drachmes. Mon nouveau maître m'emmena, et je le suivis en gémissant. Lorsque je fus arrivé à la demeure de Philèbe (c'était le nom de celui qui m'avait acheté), il se mit à crier devant la porte : « Voilà, mes filles, un esclave dont je viens de vous faire emplette, il est vigoureux et de belle taille, c'est un Cappadocien. » Ses filles n'étaient autres qu'une troupe de mignons associés à Philèbe. Ils se mirent aussitôt à faire beaucoup de bruit, pensant qu'il leur avait effectivement acheté un esclave. Quand ils virent que ce n'était qu'un âne, ils se moquèrent de Philèbe. « Où as-tu trouvé ce beau fils ? il n'est pas fait pour être esclave. Tu ferais bien de l'épouser au plus tôt, et de nous donner de sa postérité. » C'est ainsi qu'ils plaisantaient.

Le lendemain ils se préparèrent à ce qu'ils appelaient l'ouvrage ; et après avoir paré la déesse, ils la mirent sur mon dos. Nous sortîmes ensuite de la ville et parcourûmes le pays. Toutes les fois que nous arrivions à un village, je m'arrêtais avec la déesse : alors une troupe de flûteurs soufflait à perdre haleine, et les prêtres jetant leurs mitres à terre, et roulant la tête sur leurs épaules, se faisaient, avec des épées, des incisions aux bras et à la langue, qu'ils tiraient par dessus leurs dents : en un instant ces hommes efféminés étaient couverts de sang. A cette vue, je craignis vivement que le sang d'un âne ne fût agréable à la déesse. Quand ils se furent suffisamment cicatrisés, ils firent la quête, recueillirent des spectateurs des oboles et des drachmes. L'un apportait des figues et du fromage, un autre un petit baril de vin, une médimne de froment et même de l'orge pour l'âne. Toutes ces choses servaient à leur nourriture, et au culte de la déesse.

Un jour qu'ils s'étaient arrêtés dans un village, ils prirent un jeune paysan, le conduisirent à leur demeure, et l'engagèrent à se livrer avec eux à toutes les abominations que pratiquent les plus infâmes libertins. Certes ! ce fut alors que ma métamorphose me parut bien insupportable. J'avais jusqu'ici souffert patiemment mes malheurs ; cette fois je voulus m'écrier : *O cruel Jupiter !* mais ma voix ne put sortir de mon gosier, ce ne fut que celle d'un âne. Je ne pus que braire de toute ma force. Quelques paysans, qui cherchaient un âne qu'ils avaient perdu, accoururent à mon cri. Ils entrent sans rien dire, pensant que j'étais leur bête, et ils surprennent ces infâmes. Ce spectacle les fit rire à gorge déployée ; ils coururent répandre dans tout le bourg ce qu'ils avaient découvert de l'impudence de ces prêtres. Ceux-ci craignant qu'on ne leur

reprochât leur infamie, s'évadèrent la nuit même. Lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit où le chemin était peu fréquenté, ils se mirent en colère contre moi, et me punirent d'avoir, par mon indiscretion, révélé leurs mystères. Leurs reproches et leurs injures étaient un malheur assez tolérable ; mais le traitement qui les suivit ne le fut plus. Ils enlevèrent la déesse de dessus mon dos, la mirent à terre, et ayant retiré le tapis dont j'étais couvert, ils m'attachèrent tout nu à un arbre, et me frappèrent avec un fouet rempli de nœuds. Peu s'en fallut qu'ils ne me fissent expirer sous les coups ; ensuite ils m'ordonnèrent d'être désormais un Théophore silencieux. Ils avaient sans doute résolu de m'égorger après cette punition, pour se venger pleinement, et d'avoir révélé leur turpitude, et de les avoir obligés à quitter le bourg, sans qu'ils eussent eu le temps de recueillir aucune aumône ; mais par respect pour la déesse, qui était gisante à terre, et qui n'aurait plus eu personne pour la porter pendant la route, ils n'osèrent accomplir leur dessein.

Quand j'eus été suffisamment corrigé, je repris la déesse sur mon dos, et je continuai ma route. Sur le soir, nous arrivâmes à la maison de campagne d'un riche particulier ; il se trouva chez lui, et reçut la déesse avec beaucoup de dévotion : il lui offrit même des sacrifices. Je n'oublierai jamais le péril que je courus dans ce logis. Un ami de cet homme lui fit présent d'une cuisse d'âne sauvage : le cuisinier, après l'avoir reçue pour l'accommoder, la perdit par sa négligence. Des chiens, qui s'étaient glissés dans la cuisine à son insu, l'avaient dévorée. Dans la crainte d'être maltraité, et de subir peut-être quelque supplice, pour avoir laissé perdre cette cuisse, il résolut de se pendre. Sa femme, qui avait juré ma perte, lui conseilla de n'en rien faire, et lui dit : « Mon bon ami, ne te livre point ainsi au désespoir, si tu veux m'écouter, tu peux tout réparer. Prends l'âne de ces prêtres, conduis-le dans quelque endroit écarté, et là tu l'égorgeras, tu lui couperas la cuisse, que tu apporteras ici pour la servir à ton maître : le reste de l'âne, tu le jetteras dans quelque précipice ; on croira qu'il aura pris la fuite, et qu'il a disparu. Tu vois comme il est en bon point ; crois-moi, il sera encore meilleur que l'âne sauvage ». A ces mots, le cuisinier admirant l'expédient de sa femme : « Tu as raison, lui dit-il ; c'est le seul moyen qui me reste d'échapper à la punition ; je vais sur le champ le mettre en usage ». Déjà ce cuisinier impie et sa femme s'approchaient de moi, en délibérant sur leur dessein. Je découvris

heureusement leur complot, et je résolus d'éviter la mort par quelque action de vigueur. Je romps la courroie qui servait à me conduire, je saute en bondissant, je cours à la maison, et je pénètre dans la chambre où soupaient les prêtres avec le maître de la campagne. Dans l'impétuosité de ma course, je renverse la table et la lampe. Je croyais avoir trouvé un merveilleux expédient pour mettre ma vie en sûreté ; je pensais que le maître, voyant en moi un âne courageux, ordonnerait sur le champ qu'on m'enfermât, et que l'on me gardât soigneusement : mais ce bel expédient me précipita dans un péril extrême. On crut que j'étais enragé ; déjà l'on s'armait contre moi d'épées, de lances, de bâtons, et l'on s'apprêtait à me tuer ; quand je vis toute la grandeur du danger, je courus à la chambre où mes maîtres devaient passer la nuit. Ils m'y virent entrer, et fermèrent promptement la porte. Le lendemain dès la pointe du jour, je repris la déesse sur mon dos, et je partis avec mes charlatans.

Nous arrivâmes dans une autre bourgade assez considérable, et bien peuplée ; ils en imposèrent tellement aux habitants par leurs prestiges, qu'ils leur persuadèrent de ne pas laisser la déesse habiter la maison d'un particulier ; mais de la loger dans le temple de la principale divinité du pays. Le peuple reçut avec joie la déesse étrangère, et la conduisit à la demeure de sa divinité. Après un assez long séjour, mes maîtres résolurent d'aller à la ville prochaine. Ils redemandèrent leur déesse aux habitants ; et étant entrés eux-mêmes dans le temple, ils l'enlevèrent, la posèrent sur moi, et partirent. Mais ces scélérats, en entrant dans le temple, avaient dérobé une coupe d'or, et l'emportaient cachée sous leur déesse. Les habitants ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et coururent après les voleurs : ils les eurent bientôt joints ; ils descendirent de leurs chevaux, arrêtaient les fuyards au milieu du chemin, les nommant *impies* et *sacrilèges*, et redemandèrent le vase qu'ils avaient dérobé. Après une exacte perquisition, la coupe fut trouvée dans le sein de la déesse. Alors on garotte mes effeminés, on les reconduit à la bourgade, où ils sont jetés en prison. La déesse, dont j'étais le porteur, est déposée dans un autre temple, et le vase d'or rendu à la divinité protectrice du pays.

Le jour suivant, on résolut de me vendre avec tout ce qui pouvait appartenir à mes maîtres. Je fus livré à un habitant d'un village voisin, dont le métier était de faire du pain. Mon nouveau tyran me chargea de dix médimnes de froment, dont

il venait de faire emplette, et me chassa devant lui par un chemin très raboteux. Quand nous fûmes arrivés chez lui, il me conduisit au moulin, où je vis une multitude d'ânes et de chevaux, tristes compagnons de mon esclavage, occupés à faire tourner plusieurs meules, et tout poudrés de farine. D'abord on me permit de me reposer, comme étant un nouvel esclave, et venant de porter un grand fardeau par un chemin difficile. Mais le lendemain on m'étend un voile sur les yeux, on m'attache au timon de la meule, et l'on m'excite à partir. Je savais moudre à merveille, je l'avais appris plus d'une fois ; cependant je voulus faire semblant de l'ignorer. Mes espérances furent trompées ; une troupe de valets armés de bâtons, se tenaient à mes côtés, et faisaient pleuvoir sur mon dos une grêle de coups que je n'avais pu prévoir, n'ayant pas l'usage de mes yeux. Bientôt je tournai avec la rapidité d'un tourbillon, et j'appris, à mes dépens, qu'il ne faut pas qu'un esclave, pour faire son devoir, attende la main du maître.

En peu de temps je perdis mon embonpoint et ma vigueur : mon maître se résolut à se défaire de moi et je fus vendu à un jardinier qui cultivait un verger qu'il avait loué. Tout mon travail consistait à porter au marché une somme de légumes dont mon maître me chargeait tous les matins, et quand ils étaient vendus, il me ramenait au jardin, bêchait, plantait, labourait, arrosait ; j'étais là debout sans rien faire ; malgré cela ma nouvelle condition me paraissait insupportable. L'hiver commençait à se faire sentir, et la pauvreté de mon maître ne lui permettait pas de m'acheter, non plus qu'à lui, de quoi nous couvrir ; il me fallait marcher nu-pieds dans la boue froide, qui, durcie par la gelée, présentait souvent une surface aiguë. D'ailleurs, nous n'avions tous deux pour nourriture, que des laitues coriaces et amères.

Un jour que nous sortions pour aller au jardin, un homme revêtu d'un habit de soldat se présente à nous, et demande à mon maître, en langue italique, où il menait cet âne. Mon maître, qui, sans doute, ignorait ce langage, ne lui répondit rien. L'autre, se croyant méprisé, se met en colère et frappe le jardinier de plusieurs coups de fouet. Celui-ci saisit son homme au corps, lui donne un croc-en-jambe, et le renverse à terre, où il le maltraite à coups de pieds, à coups de poing, l'accable de pierres qu'il ramasse sur le chemin. Le soldat se défendait de son mieux, et le menaçait, s'il pouvait se relever, de lui passer son épée au travers du corps. Mon maître, instruit par son adversaire de ce qui pouvait le mettre plus en sûreté, tire

l'épée du soldat, la jette loin de lui, et continue à le frapper. Le brave, cédant à la violence des coups, feint d'être mort. L'autre se retire tout tremblant, ramasse l'épée, monte sur moi, et me pousse vers la ville.

Quand nous y fûmes arrivés, il confia la culture de son jardin à un de ses camarades, et craignant que les suites de la querelle qu'il avait eue sur le chemin, ne lui fissent courir quelque danger, il alla se cacher avec moi, chez un de ses amis qui demeurait dans la ville. Le lendemain, ils tinrent conseil, et résolurent de cacher mon maître dans un coffre. Pour moi, on me suspendit par les pieds, et au moyen d'une échelle, on me porta dans le grenier. Cependant le soldat s'était relevé, quoique avec peine, et la tête appesantie par les coups qu'il avait reçus : il vint à la ville, où rencontrant plusieurs de ses camarades, il leur raconta l'insulte que lui avait faite le jardinier. Ceux-ci embrassèrent sa querelle, et apprenant que nous étions cachés dans la ville, ils prennent avec eux des magistrats, qui envoient un de leurs satellites dans la maison, avec ordre de faire sortir tous ceux qui y seraient. Cela fut exécuté; mais le jardinier ne parut point. Les soldats insistèrent, et dirent qu'il était dans la maison; et que moi, son âne, j'y étais aussi. On leur répondit qu'il n'y avait rien été laissé, ni homme ni âne. Cette aventure excita beaucoup de tumulte dans la rue, qui était étroite. Je voulus savoir d'où pouvaient venir les cris que j'entendais; et plein de courage, et surtout de curiosité, je mis la tête à la fenêtre, pour regarder en bas. La populace, en me voyant, se mit à crier, et les gens de la maison furent convaincus de mensonge. Les magistrats entrent aussitôt dans la maison, et après avoir cherché de tous côtés, ils trouvèrent mon maître couché dans le coffre. Ils le firent prendre, et l'envoyèrent en prison, pour y rendre raison de sa témérité. On me fit descendre, et l'on me donna aux soldats. Cependant un rire inextinguible s'était emparé de tout le monde quand on m'avait vu paraître à la fenêtre et décéler mon maître : et c'est à mon sujet qu'est venu ce proverbe, *reconnaître quelqu'un à son âne*.

Je ne sais ce qui arriva à mon jardinier; mais le lendemain le soldat résolut de me vendre, et je fus acheté vingt drachmes attiques. Mon nouveau maître, esclave d'un homme fort riche de Thessalonique, l'une des plus grandes villes de la Macédoine, était cuisinier; il avait un frère, esclave comme lui, dont le talent était de pétrir le pain, et de faire des gâteaux de miel. Ces deux frères habitaient ensemble, reposaient dans la

même chambre, et avaient tout mis en commun, y compris les instruments de leur métier. Ils me logèrent dans l'endroit même où ils couchaient. Après le souper de leur maître, ils apportaient tous deux les restes du repas ; l'un de la viande et du poisson, l'autre du pain et des gâteaux. Ils m'enfermaient ensuite avec ces provisions, dont, à mon grand plaisir, ils m'établissaient le gardien, et s'en allaient prendre le bain. J'oubliai bientôt l'orge qu'ils m'avaient présentée pour mon souper ; je ne songeai qu'à jouir des talents et des profits de mes maîtres, et je me rassasiai de cette nourriture d'homme, dont j'étais privé depuis si longtemps. De retour à la maison, ils ne s'aperçurent point du repas que j'avais pris ; la provision était abondante ; d'ailleurs, je n'avais dérobé ce souper qu'avec beaucoup de crainte et d'économie. Mais lorsque, par la suite, j'eus réfléchi à leur imprudence, je dévorai sans scrupule les plus gros et les meilleurs morceaux. Bientôt cependant, ils s'aperçurent que quelqu'un leur faisait tort ; ils commençaient à concevoir des soupçons l'un contre l'autre, s'accusaient réciproquement de dérober et de voler, sans honte, ce qui leur appartenait en commun. Enfin, pleins de défiance, ils comptèrent exactement les morceaux.

Cependant je menais une vie voluptueuse et délicate. Mon corps, remis à sa première nourriture, reprit bientôt sa première beauté, ma peau devint luisante et mon poil fleurissant. Mes maîtres me voyant gros et gras, et remarquant que je ne consommais point mon orge, qu'elle restait toujours à la même mesure, soupçonnèrent que je pouvais bien être leur voleur. Ils sortirent comme pour aller au bain, et fermant la porte, ils regardèrent par la fente ce qui se passait au-dedans. Moi, qui ne me doutais point de cette ruse, je m'approchai pour prendre mon repas. Quand ils virent ce souper incroyable, ils ne purent s'empêcher de rire. Ils appelèrent leurs camarades pour en être témoins ; les ris redoublèrent ; leurs éclats et le bruit qui se faisait en dehors, ayant été entendus du maître, il demanda quel en était le sujet. Quand on le lui eut dit, il se leva de table, vint regarder lui-même au travers de la porte, et me vit dévorer un morceau de sanglier ; il ne put s'empêcher lui-même de rire à gorge déployée, et entra précipitamment. Je fus vivement fâché de me voir convaincu, par le maître, de vol et de gourmandise : mais il ne fit que s'en divertir. A l'instant, il ordonne qu'on me conduise dans l'appartement où il soupait, me fait dresser une table, et servir dessus plusieurs mets dont il savait bien qu'un âne ne peut pas manger, de la viande, des

huîtres, des sauces, du poisson, dont une partie était préparée dans la saumure, l'autre dans l'huile ou dans la moutarde. Quand je vis que la fortune commençait à me sourire, et que cette plaisanterie pourrait me conduire à recouvrer ma première forme, je me mis à table, et quoique j'eusse déjà pris un bon repas, je mangeai de fort bon appétit. La salle du festin retentissait des ris des spectateurs ; quelqu'un se mit à dire : « Cet âne boirait aussi du vin, si on lui en versait. » Le maître ordonna que l'on m'en présentât, et je l'avalai aussitôt qu'il me fut offert.

Le patron jugeant, avec raison, que j'étais un animal extraordinaire, ordonna à l'un de ses intendants, de donner à l'esclave qui m'avait acheté, la somme que je lui avais coûté, et d'en donner autant à son frère. Il me confia ensuite à un jeune affranchi, en lui recommandant de m'enseigner tout ce que je pourrais apprendre, afin de lui servir de divertissement. La chose ne fut pas difficile à mon gouverneur ; j'obéissais aussitôt qu'il me commandait. D'abord il me fit coucher sur un lit, et m'apprit à m'appuyer sur le coude comme un homme ; ensuite à lutter avec lui, à danser, à me tenir droit sur les pieds de derrière, à approuver par un signe de tête et à refuser selon ce que l'on me demandait ; enfin tout ce que je savais déjà faire sans qu'il me l'eût appris. Cependant tout le monde parlait de mes talents ; il n'était question que de l'âne qui buvait du vin, luttait, dansait, et ce qui paraissait le plus admirable, qui approuvait ou refusait à propos. Si quelquefois j'avais envie de boire, j'en demandais à l'échanson par un coup-d'œil. On était émerveillé et l'on me regardait comme un prodige ; ils ne savaient pas qu'un homme était enfermé sous la peau de l'âne, leur ignorance m'amusait beaucoup. On m'apprenait encore à marcher, à porter le maître sur mon dos, et à courir de la manière la plus commode et la moins sensible pour le cavalier. Mon harnais était magnifique ; j'étais couvert d'un tapis de pourpre ; on m'avait mis un frein damasquiné d'or et d'argent, et l'on m'avait attaché plusieurs petites clochettes, qui rendaient un son tout à fait harmonieux.

Ménéclès, mon maître, était venu, comme je l'ai déjà dit, de Thessalonique en cette ville. Voici pour quel motif : il avait promis à ses concitoyens de leur donner un spectacle de gladiateurs. Déjà les combattants étaient parés, et le moment du départ approchait ; nous partîmes le lendemain. Je portai mon maître dans les endroits où le chemin était difficile, et où il

aurait été incommode de voyager dans un char. Quand nous fûmes arrivés à Thessalonique, on ne montra pas moins d'empressement à me venir voir, qu'à jouir du spectacle. Ma réputation m'avait déjà devancé depuis longtemps ; on savait combien je représentais de personnages différents ; on connaissait mes talents pour la danse et pour la lutte. Mon maître me fit voir à table aux plus distingués de ses concitoyens, me fit boire devant eux, et représenter toutes les actions étonnantes qui l'avaient déjà tant diverti.

Cependant l'affranchi auquel j'avais été confié, tirait de moi beaucoup d'argent. Il m'avait enfermé dans une chambre, dont il ouvrait la porte, moyennant un certain prix, à ceux qui voulaient me voir et être témoins de tout ce que je faisais d'extraordinaire. Chacun m'apportait quelque chose à manger ; on choisissait tout ce que l'on savait de plus ennemi de l'estomac de l'âne, et je le mangeais. Souvent à table avec mon maître et avec ses concitoyens, ma force et mon embonpoint s'accrurent en très peu de temps d'une manière considérable. Alors une femme étrangère, fort riche et fort belle, étant entrée dans mon appartement pour me voir dîner, tomba violemment amoureuse de ma personne. Ma beauté et mes talents la charmèrent au point qu'elle désira passer une nuit avec moi. Elle entretint en particulier mon gouverneur, et lui promit une grosse récompense, s'il voulait lui procurer un tête-à-tête avec son âne. Cet homme peu scrupuleux sur ce qu'elle exigerait de moi, accepta la somme.

Lorsque le soir fut venu, et que le maître nous eût renvoyés du festin, nous revînmes à notre logis, où nous trouvâmes la dame qui était depuis longtemps arrivée au rendez-vous. Elle avait fait apporter avec elle des coussins et des tapis, elle les fit étendre à terre pour nous servir de lit. Ses valets se retirèrent et allèrent passer la nuit dans une chambre voisine. Alors, elle allume une grande lampe, qui jetait beaucoup de clarté, elle se déshabille, et se tenant toute nue devant la lampe, elle verse du parfum d'un vase d'albâtre, s'en frotte, m'en frotte aussi, et m'en remplit principalement le nez. Ensuite elle me baise et me parle comme elle eût fait à son amant, me prenant ensuite par le licol, elle m'attire sur le lit. Je n'avais pas besoin d'y être engagé par un tiers, le vin vieux dont j'avais arrosé mon estomac, l'odeur du parfum et la vue d'une si belle femme, suffisaient pour m'exciter. Je me penchai vers elle, mais j'étais fort embarrassé, car depuis que j'étais âne, je n'avais jamais fait l'amour, ni même caressé d'ânesser

Ma plus grande crainte était de déchirer cette femme par l'énorme disproportion qui se trouvait entre nous deux et de me voir ensuite puni comme un homicide. J'ignorais combien peu ma crainte était fondée : en effet, cette femme, après m'avoir engagé par mille baisers amoureux, voyant que je ne contentais pas ses désirs, se couche sous moi comme sous un homme, m'embrasse, et élevant les reins, elle me reçoit tout entier. J'en fus tout à fait effrayé et je me retirais tout doucement, mais elle s'attacha si fortement à moi, poursuivant toujours le fugitif, qu'il ne fut plus possible de me soustraire. Voyant donc qu'il manquait encore quelque chose à ses plaisirs je travaillai sans crainte à la satisfaire. Cependant je me regardais comme un incestueux, aussi coupable que celui de Pasiphaé ; cette femme avait de telles dispositions aux plaisirs de Vénus, était si insatiable de volupté, qu'elle employa la nuit tout entière à mes dépens.

Quand le jour fut venu, elle se leva ; mais avant de s'en aller, elle convint avec mon gouverneur de lui donner encore une pareille somme aux mêmes conditions. Lui qui s'enrichissait à mes dépens, et qui voulait découvrir à mon maître mes nouveaux talents, m'enferma encore une fois avec cette femme, qui abusa cruellement de moi. Cependant mon gouverneur avertit le patron de tout ce qui se passait, il l'amène, à mon insu, à la chambre où je couchais, et à travers les fentes de la porte, il me fait voir aux prises avec l'étrangère. Ce spectacle le divertit beaucoup, et lui fit naître l'idée de me faire voir en public dans cette attitude. Il défend en même temps d'en rien dire à personne, afin, dit-il, que le jour du spectacle, on m'amène sur le théâtre avec quelques-unes de ces femmes condamnées à mort, et que là, aux yeux de tout le peuple, je monte sur l'une d'elles. Aussitôt on m'amène une femme qui avait été condamnée aux bêtes ; on m'ordonne de l'approcher, et à elle de me caresser.

Déjà le jour qui devait procurer tant de gloire à mon maître était arrivé ; on résolut de me produire en plein théâtre. Voici comment j'y fis mon entrée : on me coucha sur un grand lit fait d'écailles de tortues des Indes, et orné de clous d'or ; on y fit aussi coucher une femme auprès de moi ; quand nous fûmes bien arrangés sur cette machine, on la porta sur le théâtre, et on la posa au milieu de l'arène. A ce spectacle, des cris de surprise et de nombreux applaudissements s'élevèrent de toutes parts. On nous apporta bientôt une table servie de tous les mets dont les hommes voluptueux se régalaient dans les fes-

tins. Debout, à nos côtés, de beaux esclaves nous servaient d'échansons, et nous versaient du vin dans des coupes d'or; mon gouverneur, debout derrière moi, m'ordonnait de manger; mais j'étais trop honteux de paraître en plein théâtre dans cette attitude; d'ailleurs je craignais que quelque ours ou quelque lion ne vint s'élancer subitement sur moi.

Dans ce moment, un homme qui portait des fleurs vint à passer, je m'aperçus que parmi ces fleurs il y avait des roses fraîchement cueillies; aussitôt sans balancer un instant, je saute à bas du lit; on s'imagina que je me levais pour danser, mais parcourant promptement les bouquets, je choisis les roses au milieu des autres fleurs, et je les dévorai. Alors, au grand étonnement des spectateurs, la figure de l'animal s'évanouit, et celui qui auparavant était un âne, redevint Lucius nu et debout au milieu du théâtre. Tout le monde fut frappé de cette métamorphose prodigieuse et inattendue. Le théâtre retentit d'un bruit confus, et deux sentiments partagèrent tous les spectateurs; les uns voulaient que l'on me brûlât comme un homme versé dans la science des maléfices, et qui changeait de figure à son gré; d'autres disaient qu'il fallait auparavant m'entendre et ne me juger qu'après m'avoir connu. Pour moi je courus au gouverneur de la province, qui était présent à ce spectacle, et d'en bas, je lui dis qu'une femme de Thessalie, esclave d'une Thessalienne, m'avait transformé en âne, en me frottant d'un onguent magique; je le suppliai même de me faire mettre en prison, jusqu'à ce que je pusse lui faire connaître que je ne lui en imposais point.

Alors le gouverneur me demanda mon nom, quels étaient mes parents, mes amis, ma naissance et ma patrie. « Mon père, lui répondis-je, s'appelle *Lucius*; j'ai un frère, dont le prénom est *Caius*, nous nous appelons tous deux de même: je suis auteur de plusieurs histoires; mon frère est un poète élégiaque, et un excellent devin; je suis né à Patras, ville d'Achaïe. A peine le gouverneur m'eut-il entendu, qu'il me dit: « Tu appartiens aux meilleurs de mes amis et de mes hôtes, qui m'ont reçu plusieurs fois dans leurs maisons, et m'ont honoré de leurs présents; je vois à présent que tu ne dis rien de faux en te disant leur parent. » Il descend aussitôt de sa place, m'embrasse, me fait mille amitiés, et me conduit ensuite chez lui. Mon frère arriva sur ces entrefaites; il m'apportait de l'argent et toutes les différentes choses dont je pouvais avoir besoin. Le gouverneur me déclara libre devant tout le monde. Nou

allâmes ensuite sur le rivage, où ayant trouvé un vaisseau, nous y déposâmes notre bagage.

Cependant je crus qu'il était de mon devoir d'aller rendre une visite à cette belle femme qui avait été amoureuse de l'âne : je pensais qu'elle me trouverait encore bien plus beau à présent que j'étais homme. En effet, elle parut me recevoir avec plaisir, et se divertir beaucoup d'une aventure aussi singulière ; elle m'invita même à souper, et à passer la nuit avec elle. Je l'acceptai, et je me serais cru digne de blâme, si, étant homme, j'eusse dédaigné celle qui m'avait tant aimé sous la figure d'un animal. Je soupai donc avec elle ; je me frottai de parfums, et me couronnai de cette fleur chérie à laquelle je devais mon salut. Quand la nuit fut avancée, et que le temps de se mettre au lit fut venu, je me levai de table, et croyant faire quelque chose de beau, je me dépouillai et me montrai tout nu, pensant que je lui plairais davantage, par la comparaison qu'elle ferait avec l'âne ; mais à peine vit-elle que je n'étais qu'un homme, que me regardant d'un air dédaigneux, elle me dit : « Va te morfondre loin de moi et de ma maison ; retire-toi et couche ailleurs. » Je lui demandai pour quel crime elle me traitait de la sorte. « Vraiment, me dit-elle, ce n'était point de toi, mais de l'âne que j'étais amoureuse ; c'est avec lui, et non pas avec toi que j'ai si bien passé la nuit ; je pensais que tu en avais conservé quelque riche échantillon, mais je vois bien qu'au lieu de ce bel et utile animal, tu n'es plus qu'un singe ridicule. » Elle appelle aussitôt ses esclaves, et leur ordonne de me prendre par les épaules et de me mettre à la porte. Me voilà donc dans la rue, nu, couronné, parfumé, et dans les plus belles dispositions, réduit à embrasser la terre et à dormir sur son sein. Dès la pointe du jour, je courus au vaisseau, où je racontai en riant mon infortune à mon frère. Comme le vent favorable vint à souffler, nous partîmes ; en peu de jours j'arrivai dans ma patrie, où je ne manquai pas de sacrifier aux dieux libérateurs, et de leur consacrer des offrandes pour m'avoir ramené sain et sauf dans ma maison, et m'avoir sauvé, non pas *du cul du chien*¹, comme dit le proverbe, mais de la dangereuse curiosité qui m'avait fait devenir âne.

¹ Ce proverbe signifie *sortir d'une affaire difficile et pleine de dangers*. Il fait allusion à la difficulté avec laquelle les chiens font leurs excréments.

JUPITER CONFONDU

LE CYNIQUE ET JUPITER.

LE CYNIQUE. — Je ne viens point ici, Jupiter, t'importuner par des vœux indiscrets ; je ne te demande ni trésors, ni puissance, ni grandeurs : tels sont cependant les souhaits de la plupart des hommes ; mais, sans doute il n'est pas en ton pouvoir de les exaucer, car je te vois souvent faire semblant de ne pas les entendre. Pour moi, je ne désire de toi qu'une seule chose, encore est-elle bien aisée.

JUPITER. — Qu'est-ce que c'est, Cynique ? Tu n'éprouveras pas de refus : surtout si ta demande est aussi modeste que tu le dis.

LE CYNIQUE. — Réponds-moi, je te prie, à une question peu difficile.

JUPITER. — Vraiment ! tes vœux sont modérés, et l'on peut aisément les satisfaire. Fais-moi toutes les questions qu'il te plaira.

LE CYNIQUE. — Voici ce dont il s'agit. Tu as lu, sans doute, les poésies d'Homère et d'Hésiode ; dis-moi si l'on doit croire ce qu'ils chantent dans leurs vers des Parques et du Destin. Est-il vrai que nul mortel ne peut éviter le sort qu'elles lui ont filé au moment de sa naissance ?

JUPITER. — Cela est très véritable. Il n'est rien qui ne soit ordonné par les Parques ; tout ce qui arrive est l'ouvrage de leur fuseau, et l'événement est toujours tel qu'elles l'ont arrêté dès l'origine ; il n'est pas possible qu'il soit différent.

LE CYNIQUE. — Par conséquent, ce qu'Homère dit dans l'un de ses deux poèmes :

De peur que du Destin, franchissant les décrets,
Tu ne puisses descendre aux infernales rives ¹,

n'est qu'un radotage ridicule.

JUPITER. — Certainement. Rien de semblable ne peut arriver sans l'ordre des Parques, ou contre leur fil. A l'égard des poètes, tout ce qu'ils chantent par l'inspiration des Muses, est conforme à la vérité ; mais lorsque ces déesses les abandonnent, et qu'ils n'écrivent que d'après leur propre génie, alors ils peuvent se tromper et tomber quelquefois en contradiction avec eux-mêmes. Cependant on ne saurait leur en faire un crime : ils sont hommes, et ils ignorent la vérité ; d'ailleurs ils ne sont plus secondés de la divinité qui chantait par leur organe.

LE CYNIQUE. — Et bien, supposons qu'il en soit ainsi. Réponds donc encore, je te prie, à cette question. Les Parques ne sont-elles pas trois, Clotho, Lachésis et Atropos ?

JUPITER. — Sans doute.

LE CYNIQUE. — Qu'est-ce donc que le Destin et la Fortune dont on parle tant ? Quelle est leur puissance ? Est-elle égale ou supérieure à celle des Parques ? J'entends dire à tous les hommes que rien n'est plus puissant que la Fortune et le Destin.

JUPITER. — Il ne t'est pas permis de tout savoir, Cynique. Mais pour quel motif me fais-tu cette question sur les Parques ?

LE CYNIQUE. — Je te le dirai quand tu auras répondu à ceci. Ces trois sœurs vous commandent-elles aussi, et est-ce une nécessité que vous soyez suspendus à leur fuseau ?

JUPITER. — C'est une nécessité, Cynique. Qu'as-tu donc à rire ?

LE CYNIQUE. — C'est que je me rappelle certains vers d'Homère, où ce poète te représente haranguant dans l'assemblée des dieux, et les menaçant de suspendre l'univers à une chaîne d'or ². Tu dis dans ces vers, que tu jetteras du haut du ciel

¹ *Illiade*, v. 336 du 20^e livre.

² *Illiade*, liv. VIII, v. 18.

une chaîne, à laquelle tous les dieux attachés s'efforceraient en vain de l'entraîner en bas : mais que toi, quand tu le voudras, il te sera facile de les enlever tous, et avec eux la terre entière et les mers. Tu me parus alors d'une force étonnante, je frissonnais au seul récit de ces vers : maintenant, au contraire, je te vois avec ta chaîne et les menaces orgueilleuses, suspendu, comme tu l'avoues toi-même, à un fil très délié. C'est à Clothon, je pense, plutôt qu'à toi de s'enorgueillir de son pouvoir, puisqu'elle t'enlève et te tient suspendu au bout de son fuseau, comme les pêcheurs avec leur ligne enlèvent les petits poissons.

JUPITER. — Je ne vois pas où tendent ces questions.

LE CYNIQUE. — Le voici, Jupiter, et je te supplie par les Parques et par le Destin, de m'entendre sans humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont telles que nous avons dit, si les Parques sont tellement nos souveraines, que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc les hommes vous offrent-ils des hécatombes ? Pourquoi vous adressent-ils des vœux, vous demandent-ils toute sorte de biens ? Je ne vois pas quel avantage ils peuvent retirer de ce culte, si leurs prières ne sauraient obtenir l'éloignement des maux, ni les faveurs que les dieux dispensent.

JUPITER. — Je vois où tu puises toutes ces belles interrogations : c'est à l'école de ces philosophes détestables, qui nient notre providence sur les hommes. Leur impiété leur inspire aussi de pareils raisonnements, et ils cherchent à détourner les autres hommes de nous offrir des sacrifices et des prières, comme si tout cela était inutile, comme si nous ne prenions nul soin de ce qui se passe chez vous, ou que nous n'eussions aucune influence sur les choses de la terre. Mais, patience, ils se repentiront de leur témérité.

LE CYNIQUE. — Non, Jupiter, je te le jure par le fuseau de Clothon, ce ne sont point les philosophes qui m'ont appris à te faire ces questions ; c'est notre conversation, qui, sans nous en apercevoir, dit elle-même que les sacrifices ne sont d'aucune utilité : et si tu veux le permettre, je vais encore te faire en peu de mots quelques petites questions, auxquelles tu répondras le plus succinctement et le mieux qu'il te sera possible.

JUPITER. — Interroge donc, puisque tu as du temps à perdre en de semblables bagatelles.

LE CYNIQUE. — Ne dis-tu pas que tout arrive par l'ordre des Parques ?

JUPITER. — Oui.

LE CYNIQUE. — Et qu'il est impossible de changer leurs décrets et de dérouler leur fuseau ?

JUPITER. — Certainement.

LE CYNIQUE. — Veux-tu que je tire la conséquence qui suit de tes aveux, ou te paraît-elle assez claire pour que je n'aie pas besoin de la dire ?

JUPITER. — Elle est claire : mais ceux qui nous sacrifient le font moins par besoin que par reconnaissance, et pour acheter les biens de notre libéralité. D'ailleurs, c'est pour honorer l'excellence de notre être.

LE CYNIQUE. — C'en est assez, puisque tu avoues toi-même que les sacrifices n'ont aucun but utile, et que c'est par bonté d'âme que les hommes honorent votre nature excellente. Cependant si quelqu'un de nos sophistes était ici, et qu'il te demandât sur quoi fondé tu prétends que les dieux sont d'une nature supérieure à celle des humains, puisqu'ils partagent l'esclavage de ceux-ci et sont soumis aux mêmes maîtresses, aux Parques, il ne suffirait pas d'alléguer, comme une preuve de l'excellence des dieux, l'immortalité dont ils jouissent, car c'est cela même qui rend votre condition inférieure à la nôtre. La mort, au défaut de tout autre moyen, nous rend à la liberté; pour vous, au contraire, vous ne sauriez mettre des bornes à votre malheur, votre esclavage est éternel, et le fuseau tourne pour vous sans cesse.

JUPITER. — Cependant, Cynique, cette immortalité fait elle-même notre bonheur, puisque nous vivons éternellement au sein des plaisirs.

LE CYNIQUE. — Vous n'y vivez pas tous; le sort des uns est bien différent de celui des autres; il règne parmi vous une terrible inégalité. Pour toi la royauté assure ton bonheur, tu peux enlever et la terre et les mers avec une corde à puits; mais Vulcain, il est boiteux, c'est un artisan que son métier expose continuellement à l'ardeur du feu. Prométhée fut autrefois crucifié sur le Caucase. Que dirai-je de ton propre père,

qui est encore enchaîné au fonds du Tartare ? On prétend que vous êtes amoureux, sujets à recevoir des blessures, et réduits quelquefois à subir chez les humains le joug de l'esclavage ; c'est ainsi que ton frère servit Laomédon, et Apollon, Admète. Tout cela n'annonce pas une grande félicité : quelques-uns de vous paraissent, à la vérité, plus heureux ; ils sont assez bien partagés ; mais il n'en est pas de même des autres. Je ne parle point encore des voleurs auxquels vous êtes exposés aussi bien que nous, ni des sacrilèges qui vous dépouillent, et vous réduisent souvent, du comble des richesses, à la plus extrême pauvreté. Ajoutons que plusieurs de vous étant d'or et d'argent, sont fondus au creuset en conséquence des ordres du Destin.

JUPITER. — Cynique, tes discours deviennent insolents, et tu pourrais bien t'en repentir un jour.

LE CYNIQUE. — Trêves de menaces, Jupiter, tu sais bien qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques auront ordonné avant toi : et puis je vois que les sacrilèges mêmes, loin d'être punis, vous échappent presque tous. Sans doute que le Destin n'a point arrêté qu'ils fussent pris.

JUPITER. — Ne le disais-je pas, que tu es un de ces impies, qui, par leurs raisonnements, cherchent à détruire la Providence ?

LE CYNIQUE. — Tu as furieusement peur de ces gens-là, et en vérité, je ne sais pas pourquoi : tout ce que je te dis te paraît appartenir à leur doctrine. Mais de quel autre, que de toi-même, pourrais-je apprendre la vérité ? Je voudrais bien encore te demander ceci. Qu'est-ce que cette Providence ? Est-ce une des Parques, ou une divinité supérieure qui ait sur elle quelque autorité ?

JUPITER. — Je t'ai déjà dit, Cynique, qu'il ne t'était pas permis de tout savoir. Au commencement de notre conversation, tu prétendais n'avoir qu'une seule chose à me demander, et tu ne cesses de me tourmenter par une foule de questions ridicules. Je vois que ton but principal est de prouver que notre providence ne règle point les affaires humaines.

LE CYNIQUE. — Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi-même qui viens d'avouer, il n'y a qu'un instant, que les Parques étaient les souveraines de l'univers, et réglaient tous les événements. Peut-être te repens-tu d'avoir tenu ce langage. et

veux-tu le rétracter : ou peut-être veux-tu disputer au Destin le soin des choses d'ici-bas, et le bannir de cet emploi.

JUPITER. — Point du tout. Mais c'est par nos mains que la Parque accomplit ses décrets.

LE CYNIQUE. — Ah ! j'entends. Vous êtes les serviteurs et les ministres des Parques. En ce cas, ce seraient elles qui exerceraient la providence ; vous ne seriez que leurs outils et leurs instruments.

JUPITER. — Que dis-tu ?

LE CYNIQUE. — Que vous êtes au Destin, ce que la scie et la tarrière sont au charpentier, des instruments avec lesquels il exerce son art. Or, de même que personne ne pourrait dire de ces instruments qu'ils sont l'ouvrier même, ni qu'un vaisseau soit l'ouvrage de la tarrière et de la scie, mais bien de l'architecte ; de même aussi le Destin est l'architecte de tous les événements, vous, vous n'êtes que les scies et les tarrières des Parques. Il me semble, d'après cela, que c'est au Destin que les hommes doivent offrir leurs sacrifices, et demander les biens, au lieu de s'adresser à vous, de vous honorer par des processions et des victimes. Cependant quand ils honoreront le Destin, ce serait toujours sans y être obligés, puisqu'il est impossible aux Parques d'apporter le plus léger changement à ce qu'elles ont ordonné de chaque individu depuis son origine. Atropos ne souffrirait pas, je pense, que l'on voulût tourner son fuseau dans un sens contraire, et détruire l'ouvrage de Clotho.

JUPITER. — Tu prétends donc, Cynique, que les Parques n'ont aucun droit à recevoir les hommages des hommes, et tu prends le parti de confondre tous les dieux ensemble. Mais nous mériterions au moins l'encens des mortels, quand nous n'aurions d'autre titre que le pouvoir de prédire l'avenir et de leur annoncer les décrets des Parques.

LE CYNIQUE. — Il est bien inutile de prévoir l'avenir, quand on ne peut l'éviter, à moins que tu ne veuilles dire par là, que celui qui sait d'avance qu'il doit mourir par le fer d'une lance, peut se soustraire à la mort en s'enfermant dans une prison. Mais cela est impossible : la Destinée l'en fera sortir pour aller à la chasse, et le livrera au fer meurtrier. Adraste, en lançant son javelot contre un sanglier, manquera l'animal, et tuera le

fil de Crésus; car l'arrêt inévitable des Parques dirige le fer contre ce jeune homme. Et cet oracle donné à Laïus, n'est-il pas risible ?

Garde-toi d'engendrer malgré l'ordre des dieux :
Tes jours seraient tranchés par un fils odieux ¹.

Il était, ce me semble, assez inutile de lui donner cet avis, puisque l'événement devait absolument s'accomplir. En effet, malgré cet oracle, il engendra, et fut tué par son fils. D'après cela, je ne vois pas sous quel prétexte vous pouvez exiger le salaire de vos prophéties. Je pourrais ajouter que vous avez coutume de donner au vulgaire des oracles ambigus et douteux, qui n'expliquent pas nettement, si celui qui traversera l'Alys, détruira son propre empire ou celui de Cyrus; l'oracle comporte ces deux sens.

JUPITER. — Cynique, Apollon avait un motif d'être en colère contre le roi de Lydie, qui l'avait tenté en faisant cuire dans un même vase des chairs de mouton et de tortue.

LE CYNIQUE. — Un dieu ne devait pas se fâcher. Je crois plutôt que le Destin avait arrêté que Crésus serait trompé par un oracle, dont il ne devait pas comprendre le sens ; et je conclus de là, que cette divination dont vous vous vantez, appartient encore au Destin.

JUPITER. — Mais tu ne nous laisseras rien. C'est vainement que nous sommes des dieux, si notre providence n'agit plus sur les affaires humaines, et si, réduits à n'être regardés que comme des scies et des tarrières, nous ne devons plus prétendre aux sacrifices. Je pense, en vérité, que tu te moques de moi, en me voyant, prêt à lancer la foudre, supporter avec patience tes discours insolents.

LE CYNIQUE. — Frappe, Jupiter, si le Destin a ordonné que je sois frappé de la foudre. Je ne t'accuserai point d'être l'auteur du coup : c'est Clothos qui m'aura blessé par toi ; car je ne pourrais pas m'en prendre à la foudre même. Cependant, il faut que je vous demande, à toi et au Destin, pour lequel je te prie de répondre, une chose dont tes menaces me font souvenir. Pourquoi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant de scélérats, de parjures et d'impies, lancez-vous le plus souvent la foudre sur un chêne, sur une pierre, ou sur le

¹ EURIPIDE, *Phéniciennes*, v. 18.

mât d'un vaisseau qui n'a fait aucun mal, quelquefois même sur un voyageur honnête homme et de mœurs pures ? Qu'est-ce ? Tu te tais, Jupiter : est-ce qu'il ne m'est pas permis de savoir cela ?

JUPITER. — Non, Cynique ; tu es bien curieux. Je ne sais pourquoi tu viens ici me faire une foule d'imputations.

LE CYNIQUE. — Et bien, je ne vous demanderai point, ni à toi, ni à la Providence, ni au Destin, pour quelle raison l'honnête Phocion est mort dans une si grande pauvreté, dans une disette absolue des choses les plus nécessaires, comme, avant lui, mourut Aristide ; tandis que Callias et Alcibiade, jeunes débauchés, furent comblés de richesses, ainsi que l'insolent Midas et l'infâme Charops d'Égine, qui fit mourir de faim sa propre mère. Je ne vous demanderai point non plus, pourquoi ce fut Socrate qui fut livré aux Onze, et non pas Mélitus ; pourquoi l'efféminé Sardanapale fut roi, et que tant de braves Perses, qui blâmaient sa conduite, périrent en croix par ses ordres ; en un mot, pourquoi les méchants et les avares sont heureux, tandis que les honnêtes gens sont tourmentés par la pauvreté, les maladies et une foule de maux.

JUPITER. — Tu ne sais donc pas, Cynique, quelles punitions terribles attendent les scélérats après leur vie, et de quelle félicité les justes jouiront ?

LE CYNIQUE. — Tu veux parler des Enfers, des Tityes, des Tantales : je saurai la vérité de tout cela, quand je serai mort. A présent, quel que soit le peu de temps qui me reste à vivre, je voudrais le passer agréablement, au risque d'avoir le foie déchiré par seize vautours après ma mort. Mais je ne voudrais point éprouver durant ma vie la soif de Tantale, dussé-je boire un jour tant qu'il me plaira, avec les héros, dans les îles fortunées, couché sur les prairies de l'Elysée.

JUPITER. — Que dis-tu ? Tu doutes peut-être qu'il existe des supplices et des récompenses, un tribunal où chacun rend compte de ses actions ?

LE CYNIQUE. — On parle d'un certain Minos de Crète, qui juge là-bas les humains. Tu peux m'en dire des nouvelles, car on prétend qu'il est ton fils.

JUPITER. — Qu'en veux-tu savoir, Cynique ?

LE CYNIQUE. — Quels sont ceux qu'il punit le plus sévèrement.

JUPITER. — Les scélérats sans doute, tels que les homicides et les sacrilèges.

LE CYNIQUE. — Et quels sont ceux qu'il envoie dans le séjour des héros ?

JUPITER. — Les honnêtes gens, ceux qui ont les mœurs pures, qui ont pratiqué la vertu pendant toute leur vie.

LE CYNIQUE. — Et pourquoi cela, Jupiter ?

JUPITER. — C'est que les uns ont mérité des récompenses, et les autres des châtimens.

LE CYNIQUE. — Et si quelqu'un a commis un crime involontaire, est-il juste de le punir ?

JUPITER. — Non.

LE CYNIQUE. — Et si, sans le vouloir, on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé ?

JUPITER. — Nullement.

LE CYNIQUE. — Par conséquent, Minos ne doit punir ni récompenser personne.

JUPITER. — Comment, personne !

LE CYNIQUE. — Non : étant hommes, nous ne faisons rien par notre propre volonté. Nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, si du moins le principe dont nous sommes convenus tout à l'heure est vrai, que le Destin est la cause universelle ; car, si quelqu'un commet un crime, c'est le Destin qui le commet. Si l'on est sacrilège, on a fait ce que le Destin avait ordonné ; d'où il suit que si Minos veut juger avec équité, c'est le Destin qu'il doit punir au lieu de Sisyphe, et la Parque à la place de Tantale. Quel mal ces hommes ont-ils commis ? Ils n'ont fait que suivre les ordres qui leur ont été donnés.

JUPITER. — Tu ne mérites pas que je réponde à de pareilles questions. Tu es un impudent sophiste. Je te laisse, et je m'en vais.

LE CYNIQUE. — J'avais pourtant encore une petite question à te faire. Où demeurent les Parques ? Par quel moyen, n'étant que trois, peuvent-elles suffire au détail immense des soins qu'exige l'univers ? Il me semble qu'elles doivent mener une vie bien occupée et bien malheureuse, ayant tant d'affaires sur

les bras. Elles ne paraissent pas nées sous un Destin propice. Pour moi, si le choix m'en était donné, je ne changerais pas ma vie contre la leur. J'aimerais encore mieux être plus pauvre que je ne suis, que de vivre assis et occupé à tourner avec une attention minutieuse, un fuseau, dont les fils sont si brouillés. Si tu ne veux point satisfaire à mes questions, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déjà répondu. Cela me suffit pour éclaircir la question de la Providence et du Destin, qui, sans doute, n'a pas voulu que j'en susse davantage.

JUPITER LE TRAGIQUE

MERCURE, MINERVE, JUPITER, JUNON, NEPTUNE, VÉNUS,
LE COLOSSE DE RHODES, MOMUS, APOLLON, HERCULE,
HERMAGORE, TIMOCLÈS ET DAMIS.

MERCURE.

D'où te vient, Jupiter, cet air rêveur et sombre ¹.
Quelle frayeur te rend aussi pâle qu'une ombre ?
Tu te promènes seul et murmures tout bas :
Te voilà philosophe et je n'en doute pas.
Mais, dis-moi ce qui peut exciter ta tristesse ;
Confie à ton ami la douleur qui te presse :
De son zèle pour toi, tu peux tout exiger ;
Peut-être ses conseils pourront te soulager,
Et ne méprise pas, dans ton chagrin extrême,
Les discours enjoués d'un serviteur qui t'aime.

MINERVE.

Puissant fils de Saturne, ô roi de l'univers ² !
Tu vois à tes genoux la déesse aux yeux pers,
Parle, et ne cache rien à mon âme inquiète ;
Que je sache à l'instant cette peine secrète,
Ce chagrin inconnu, cet étrange dépit
Qui déchire ton cœur et trouble ton esprit.
De tes fréquents soupirs dis-moi quelle est la cause ;
Dans un calme profond tout l'univers repose,
Cependant je te vois en proie à la douleur,
Et sur ton front divin réside la pâleur.

JUPITER, *d'un ton tragique.*

Non, il n'est point, je crois, de passion terrible ³,
De malheur effrayant, de désespoir horrible,
Qui ne puisse accabler la nature des dieux.

¹ Parodie de plusieurs vers d'Euripide, pris de différents endroits.

² Parodie d'HOMÈRE, *Odyssée*, liv. I.

³ EURIPIDE, tragédie d'*Oreste*, v. 1 et suivants.

MINERVE.

Apollon, quel début ! serait-il sérieux ?

JUPITER.

Race de scélérats par la terre enfantée !
Que de maux tu m'as faits, perfide Prométhée !

MINERVE.

Quoi donc ! à tes amis du moins tu répondras.

JUPITER.

De mon bruyant tonnerre mutiles éclats,
De quoi me servez-vous ?...

MINERVE. — Calme un peu ta colère, car nous ne pouvons pas jouer la tragédie comme ceux qui en font profession, et d'ailleurs nous n'avons pas avalé tout notre Euripide, pour être en état de te servir d'acteurs.

JUNON. — Eh ! pensez-vous que j'ignore la cause de sa tristesse ?

JUPITER.

Oui, sans doute, autrement tu ferais de beaux cris.

JUNON. — Je sais en général, que le plus grand sujet de tes chagrins vient de tes amourettes, et je ne m'en désole pas ; tu m'as fait si souvent de pareils outrages, que j'y suis tout accoutumée. Il est si ordinaire, lorsque tu as fait la découverte de quelque Danaé, d'une Sémélé ou d'une Europe, de te voir, tourmenté par l'amour, délibérer si tu te transformeras en taureau, ou en satyre, ou bien en or pour te laisser couler à travers le toit dans le sein de ta maîtresse : d'ailleurs les soupirs, les larmes, la pâleur, ne désignant guère autre chose que de l'amour.

JUPITER. — Que tu es heureuse de croire que toutes mes occupations se bornent à l'amour et à de semblables bagatelles !

JUNON. — Et quelle autre chose peut causer du chagrin à Jupiter ?

JUPITER. — Les affaires des dieux, Junon, touchent à leur dernier période, et sont, comme on dit communément, *sur le tranchant du rasoir*¹. Il s'agit de savoir si nous continuerons

¹ Proverbe, qui signifie *courir un grand danger*. Il est fréquemment employé chez les auteurs grecs.

à être adorés, et à jouir des honneurs qu'on nous rend sur la terre ; ou si, entièrement abandonnés des humains, nous serons regardés comme des êtres vains, qui n'eurent jamais d'existence.

JUNON. — Et quoi ! la terre a-t-elle produit de nouveaux géants ? Les Titans ont-ils rompu leurs fers et renversé leurs gardes ? Prennent-ils une seconde fois les armes contre nous ?

JUPITER. — Ne crains rien, les dieux n'ont rien à redouter des Enfers.

JUNON. — Et quel autre malheur pourrait-il être arrivé ? Je ne vois pas pourquoi, n'ayant rien de semblable à craindre, tu nous fais voir un Polus ou un Aristodème¹ au lieu de Jupiter.

JUPITER. — Hier, Junon, Timoclès le Stoïcien, et l'épicurien Damis (je ne sais ce qui donna lieu à leurs discours), ont longtemps disputé sur la Providence, en présence d'un grand nombre de gens distingués : et ce qui me fit beaucoup de peine, Damis avança qu'il n'y avait point de dieux, qu'ils ne surveillaient et ne dirigeaient en aucune façon les actions des humains. Mais Timoclès, en galant homme, s'est efforcé de plaider notre cause. Bientôt après la foule est accourue de tous côtés. Cependant la dispute n'a pu être terminée, on s'est séparé, après être convenu toutefois, d'examiner un autre jour le reste de la question. Tous les esprits sont à présent en suspens, et l'on veut entendre ces philosophes pour savoir quel sera le vainqueur et celui qui paraîtra avoir dit la vérité. Vous voyez le danger qui nous menace, combien nos affaires périclitent, et à quelle extrémité nous réduit un seul homme. Il faut en effet, de deux choses l'une, ou que notre pouvoir soit méprisé, et que nous ne passions pour n'être rien que des noms, ou que nous soyons toujours honorés comme auparavant, si Timoclès sort victorieux de la dispute

JUNON. — L'affaire est vraiment grave, Jupiter, et ce n'était point à tort que tu déclamais si vivement.

JUPITER. — Tu croyais cependant, dans l'agitation où j'étais, que je parlais de quelque Danaé ou d'une Antiope. Et bien,

¹ Polus et Aristodème étaient deux ames comédiens dans le genre tragique ; ils jouaient ordinairement les personnages des dieux.

Mercure, Junon, Minerve, quel parti prendrons-nous ? Cherchez avec moi quelque expédient, et réfléchissez-y chacun de votre côté.

MERCURE. — Je pense qu'il faut convoquer l'assemblée pour examiner cette affaire en commun.

JUNON. — Cela me paraît aussi nécessaire, et je suis de son avis.

MINERVE. — Et moi, je pense au contraire, qu'il ne faut pas mettre l'alarme dans le ciel, ni laisser apercevoir le trouble où vous jette cette affaire. Il vaut mieux que, secrètement, vous fassiez en sorte que Timoclès remporte l'avantage, et que Damis se retire de la dispute couvert de risées et de confusion.

MERCURE. — Mais une telle conduite, Jupiter, ne restera pas ignorée, puisque la dispute de ces philosophes doit se passer en public, et les autres dieux te regarderont comme un tyran, pour n'avoir pas communiqué avec eux sur des affaires de cette importance et qui les intéressaient tous.

JUPITER. — Cela étant, proclame l'assemblée, et que tous les dieux s'y trouvent.

MERCURE. — C'est bien dit : « Allons, dieux, venez à l'assemblée, ne tardez pas, accourez tous, venez. Nous allons nous assembler pour des affaires de conséquence. »

JUPITER. — Peux-tu faire une proclamation en termes si communs, si bas, si vulgaires, et cela, quand il s'agit d'assembler les gens pour des choses de la plus grande importance ?

MERCURE. — Et comment la veux-tu donc ?

JUPITER. — Comment, je la veux ! Mais, il me semble qu'il faudrait ennoblir ta proclamation de quelques termes sonores et poétiques, afin qu'on s'assemblât plus tôt.

MERCURE. — Oui : mais il faudrait pour cela être poète ou rapsode, et je ne suis nullement habile en poésie ; je pourrais fort bien gâter la proclamation, en composant quelques vers qui excéderaient ou ne rempliraient pas la mesure. Tous les dieux ne manqueraient pas alors de se moquer de mon ignorance en poésie. Je vois même qu'on rit quelquefois d'Apollon et de ses oracles, malgré l'obscurité dont il a soin de les envelopper, pour ne pas laisser, à ceux qui les entendent, le loisir d'en examiner la versification.

JUPITER. — Et bien, Mercure, remplis ta proclamation d'un bon nombre de vers d'Homère, tels que ceux avec lesquels il nous convoquait lui-même à l'assemblée; tu dois t'en souvenir.

MERCURE. — Pas beaucoup, ils ne me sont pas très familiers. Je vais essayer néanmoins.

Qu'aucune déité, soit mâle, soit femelle ¹,
Fleuve, Nymphé ou Fontaine, enfants de l'Océan,
Ne s'absente aujourd'hui; que leur troupe immortelle
Dans le palais des dieux se rassemble à l'instant.
Venez, accourez tous, vous qui des sacrifices
Obtenez les premiers ou les derniers honneurs,
Et vous, dieux inconnus ², dont les mortels propices
Font fumer les autels des plus douces odeurs.

JUPITER. — A merveille! Mercure, voilà une excellente proclamation, et déjà les dieux accourent ici de toutes parts. Reçois-les donc, et fais-les asseoir chacun selon son mérite, et selon la matière, ou l'habileté avec laquelle ils sont faits. Place d'abord au premier rang ceux qui sont d'or, après eux ceux qui sont d'argent, ensuite les dieux d'airain ou de pierre; mais parmi ceux-là, il faut donner le pas aux ouvrages de Phidias, d'Alcamène, de Myron, d'Euphranor et de semblables artistes. Quant à la tourbe des autres dieux, faits sans soins et sans art, qu'ils soient poussés pêle-mêle dans quelque coin, et qu'ils s'asseyent en silence, seulement pour faire nombre dans l'assemblée.

MERCURE. — Tes ordres seront suivis, et ils prendront les rangs qui leur conviennent. Mais il y a une chose qui m'embarrasse : c'est de savoir si un dieu tout d'or, qui pèse plusieurs talents, mais qui d'abord est travaillé sans art, dont les proportions sont mal observées, qui n'est enfin qu'un dieu du commun, doit avoir la préférence sur un dieu d'airain fabriqué par Myron ou Polyclète, et sur ceux de pierre produits par le ciseau de Phidias et par celui d'Alcamène, ou s'il faut préférer l'habileté de l'exécution à la matière.

JUPITER. — Vraiment, cela vaudrait bien mieux; mais l'or, Mercure, est préférable.

MERCURE. — J'entends, tu veux que je les place selon leur

¹ Parodie de différents endroits d'Homère, *Iliade*, liv. XX.

² Tout le monde sait qu'il y avait à Athènes un autel consacré aux Dieux inconnus. Il en est fait mention dans les actes des apôtres.

richesse, et non pas selon leur beauté et l'estime qu'on en fait. Venez donc dieux d'or, venez vous mettre au premier rang. Ceux des Barbares ont l'air d'occuper seuls les premières places ; car les Grecs que tu vois ici, si beaux, si agréables, si bien faits, sont tous de pierre ou d'airain, les plus magnifiques sont d'ivoire relevés d'un peu d'or, pour leur donner de l'éclat et de la couleur ; mais en dedans ils sont de bois, et recèlent des troupeaux entiers de souris, qui y ont établi leur république. Au contraire, cette Bendis ¹ et cet Anubis, auprès de lui Atis, Mithras et Mén sont d'or massif, d'un poids et d'un prix considérable.

NEPTUNE. — Et, quoi donc, Mercure ! est-il juste que cet Égyptien, à visage de chien, soit placé au-dessus de moi, qui suis Neptune ?

MERCURE. — Sans doute, dieu des mers ; car Lysippe, en te faisant d'airain, t'a fait pauvre. Les Corinthiens à cette époque n'avaient point d'or ; au lieu que celui-ci est plus riche que des mines entières. Il faut, en conséquence, supporter cette petite humiliation, et ne pas te fâcher de ce qu'on te préfère un dieu qui a un si riche musée.

VÉNUS. — Cela étant, Mercure, prends-moi par la main, et fais-moi asseoir à quelqu'une des premières places, car je suis d'or.

MERCURE. — Nullement, autant que je puis voir ; mais si je n'ai pas la berlue, tu es taillée d'une pierre blanche de Penthèle, dont il a plu à Praxitelle de faire Vénus : tu as ensuite été donnée aux Cnidiens.

VÉNUS. — Cependant je te citerai sur cela un témoin digne de foi, Homère, qui dans mille endroits de ses poésies, dit que Vénus est d'or.

MERCURE. — Je le crois, car le même poète donne à Apollon le nom de *très riche*. Néanmoins, vois ce dieu assis dans un coin, parmi les *Zeugites*², dépouillé de sa couronne par les voleurs qui lui ont aussi dérobé les chevilles de sa lyre, et contente-toi de n'être pas réduite à n'avoir séance dans l'assemblée que parmi les pauvres.

¹ Bëndis, déesse des Thraces ; Mithras, dieu des Perses ; Mén était une divinité Phrygienne.

² Nom de la troisième classe des citoyens d'Athènes.

LE COLOSSE de Rhodes. — Et qui oserait me disputer le premier rang, à moi qui suis le Soleil, et dont la taille est si gigantesque ? Si les Rhodiens n'eussent pas voulu me donner une grandeur énorme et prodigieuse, ils se seraient fait faire seize dieux d'or pour la même dépense. Je puis donc, avec quelque raison, passer pour le plus riche ; d'ailleurs l'art et la perfection de l'ouvrage se trouvent réunis en moi à l'énormité de la taille.

MERCURE. — Que faut-il que je fasse, Jupiter ? Ceci n'est pas facile à décider, car si je considère la matière, il n'est que d'airain ; mais si je calcule combien de talents il a coûté à fabriquer, il aura le pas sur ceux qui ont cinq cents médimnes de revenu, et qui nourrissent un cheval.

JUPITER. — Qu'était-il besoin que celui-ci vint à l'assemblée, pour faire remarquer la petitesse des autres, et nous rompre la tête de ses prétentions. Cependant, ô le plus grand des Rhodiens, quoique tu l'emportes de beaucoup sur les dieux d'or, comment pourrais-tu t'asseoir à la première place, à moins d'obliger tous les autres à se lever, pour t'y laisser mettre tout seul ? L'une de tes fesses occuperait le Pnyce tout entier. Tu ferais bien mieux de rester debout au milieu de l'assemblée, en penchant la tête du côté du tribunal.

MERCURE. — Voici bien autre chose, et qui n'est pas moins embarrassant. Ces deux-ci sont d'airain, faits avec le même art, tous deux l'ouvrage de Lysippe, et qui plus est, égaux en noblesse, et fils de Jupiter : l'un est Bacchus, l'autre Hercule ; lequel aura la préséance ? Tu vois qu'ils se la disputent.

JUPITER. — Nous perdons inutilement les moments, Mercure ; il y a longtemps que l'assemblée aurait dû être formée. Qu'on se place donc pêle-mêle, comme il plaira à chacun. Une autre fois on réglera les rangs, et je saurai alors quel ordre je dois établir entre eux.

MERCURE. — Par Hercule ! quel tapage ils font en criant, comme le peuple le fait chaque jour, après les distributions. *Où est le nectar ? Est-ce qu'il n'y a pas d'ambroisie ? Où sont les hécatombes ? Qu'on nous donne les victimes communes.*

JUPITER. — Dis-leur de se taire, Mercure, et de laisser là ce vain badinage, afin qu'ils apprennent pour quel sujet ils sont assemblés.

MERCURE. — Mais ils n'entendent pas tous le grec, et moi je

sais pas toutes les langues pour me faire comprendre à des Scythes, à des Perses, à des Thraces, à des Celtes; il vaut mieux, je pense, leur faire signe avec la main de garder le silence.

JUPITER. — Fais-le donc.

MERCURE. — Fort bien, les voilà devenus plus muets que des sophistes. Il est temps de commencer ta harangue, tu vois qu'ils ont depuis longtemps les yeux fixés sur toi, et qu'ils attendent ce que tu vas leur dire.

JUPITER. — Ah ! Mercure, puisque tu es mon fils, je ne ferai aucune difficulté de t'avouer ce que j'éprouve. Tu sais avec quelle hardiesse et quel ton imposant j'ai toujours parlé dans les assemblées.

MERCURE. — Oui, et plus d'une fois j'ai tremblé de peur en entendant tes discours, surtout le jour où tu menaças d'enlever de dessus leurs fondements la terre et la mer avec tous les dieux, par le moyen d'une longue chaîne que tu jetterais du ciel en terre¹.

JUPITER. — Et bien, actuellement, mon cher fils, je ne sais si c'est à cause de la grandeur des périls qui nous menacent, ou du grand nombre de ceux qui sont ici présents (car tu le vois, l'assemblée est toute remplie de dieux); mais je sens que mon esprit est troublé, je tremble, et ma langue semble être liée par la crainte. Le contre-temps le plus fâcheux, c'est que j'ai oublié l'exorde de la harangue que j'avais composée avec soin, pour donner un début imposant à ce que je dois leur dire.

MERCURE. — Tu ruines par là toutes les affaires. Ton silence commence à devenir suspect à l'assemblée, qui s'attend, d'après un tel retard, à entendre les plus grands malheurs.

JUPITER. — Veux-tu que je prenne pour exorde ce vers d'Homère ?

MERCURE. — Lequel ?

JUPITER.

Ecoutez-moi, grands dieux, et vous, belles déesses...².

¹ *Iliade*, liv. VIII, v. 18.

² *Iliade*, liv. VIII, v. 5

MERCURE. — Fi donc ! Tu nous as parodié assez souvent ce début. Mais, si tu le juges à propos, laisse là l'emphase poétique ; choisis quelqu'une des harangues de Démosthène contre Philippe, et accommode-la à ton sujet au moyen de quelques légers changements. C'est ce que font aujourd'hui la plupart des orateurs.

JUPITER. — Tu as raison. Voilà une méthode fort abrégée de paraître éloquent ; elle est facile et d'une extrême commodité pour ceux qui se trouvent dans l'embarras. Je commencerai donc sur le champ.

Je suis persuadé, Athén... ô dieux, que vous préféreriez à de grandes richesses, de savoir pour quel sujet vous êtes assemblés aujourd'hui. Si vos dispositions sont telles, vous devez prêter une oreille favorable à mes discours. La circonstance actuelle semble élever la voix, et nous dire que nous devons nous appliquer sérieusement à nos affaires ; cependant nous paraissions les traiter avec une négligence extrême. Mais je veux dès à présent (puisque Démosthène me manque), vous mettre sous les yeux l'objet de mes vives alarmes, et les motifs qui m'ont fait convoquer l'assemblée. Hier, comme vous le savez, Mnésithée, le patron de vaisseau, offrit un sacrifice pour la conservation de son navire, qui avait manqué de périr contre les rochers de Copharée ¹. J'allai en conséquence me régaler au Pirée, avec tous ceux d'entre nous que Mnésithée avait invités à son sacrifice. Bientôt après les libations, chacun s'en alla où il voulut. Pour moi, comme il n'était pas encore tard, je montai à la ville, dans le dessein de passer l'après-dîner à me promener au Céramique. Je réfléchissais, chemin faisant, à la mesquinerie de Mnésithée, qui, pour régaler seize dieux, leur avait sacrifié un vieux coq enrhumé et pituiteux, et quatre grains d'encens si moisies, qu'ils ne purent s'allumer au brasier, et ne donnèrent pas la moindre fumée à respirer à nos nez, et cela, après nous avoir promis des hécatombes entières, lorsque son vaisseau, porté contre les rochers, se trouvait au milieu des écueils. Tout occupé de ces réflexions, j'arrive dans le Pécile : j'y vois une grande multitude d'hommes fort pressée, quelques-uns étaient sous le portique, la plupart se tenaient en-dehors. J'en vois d'autres assis sur des sièges, et qui s'efforçaient à crier de tout leur pouvoir. Je pensai, non sans raison, que c'était une dispute de philoso-

¹ Nom d'un promontoire de l'Enbée, aujourd'hui Négrepont.

phes. Je résolus de m'approcher pour les entendre. J'avais eu la précaution de m'envelopper d'une nuée des plus épaisses. Je composai mon extérieur sur celui des philosophes, et après avoir étalé ma barbe sur ma poitrine, je leur ressemblais parfaitement. Je me mis alors à coudoyer la multitude, et j'entrai sous le portique sans que personne me reconnût. Là je trouvai l'épicurien Damis, que la foudre puisse écraser ! et Timoclès le stoïcien, le plus honnête de tous les hommes, qui disputaient avec beaucoup de chaleur. Timoclès suait à grosses gouttes, sa voix était déjà fatiguée à force de crier, tandis que Damis, avec un rire sardonique, excitait encore plus son adversaire. C'était de nous qu'il était question dans leurs discours. L'abominable Damis prétendait que notre providence ne gouverne point les hommes, et que nous n'avons pas les yeux ouverts sur leurs actions. Enfin tous ses discours ne tendaient qu'à nier notre existence : il y réussissait même ; car plusieurs lui donnaient des éloges. Mais Timoclès, qui tenait notre parti, combattait pour nous de tout son pouvoir ; il s'emportait, il employait toute sorte de moyens à la défense de notre cause, louait tantôt notre providence, tantôt montrait avec quelle sagesse et quel ordre convenable nous conduisons et réglons l'univers. Il avait à la vérité quelques partisans qui l'applaudissaient ; mais..., car il était déjà fatigué, sa voix était affaiblie, et la multitude se tournait du côté de Damis. Je sentis la grandeur du péril ; j'ordonnai à la nuit d'étendre ses voiles, et de mettre fin à la dispute. Nos philosophes se sont donc retirés, après être convenus de poursuivre le lendemain l'examen de cette question, jusqu'à son entière solution. Pour moi je suivis la foule, et j'entendis un grand nombre de personnes, qui, en s'en retournant chez elles, donnaient des éloges à Damis, et même embrassaient son opinion. Il y en avait, à la vérité, plusieurs qui ne voulaient pas préjuger la question, et qui attendaient, pour se décider, ce que Timoclès devait dire le lendemain.

C'est pour délibérer sur tous ces objets que je vous ai rassemblés ; ils ne vous paraîtront pas de légère importance, ô dieux, si vous considérez que c'est des hommes que viennent nos honneurs notre gloire, et nos revenus. En effet, s'ils croient une fois qu'il n'y a point de dieux, ou que s'ils existent, ils ne se mêlent point des affaires humaines, il n'y aura plus pour nous de sacrifices, de présents, ni d'honneurs à attendre de la terre. En vain habiterons-nous le ciel, si nous sommes privés de ces fêtes, de ces solennités, de ces jeux publics, de

ces sacrifices, de ces veillées, dont les dieux sont l'objet. Je pense donc que dans une affaire aussi importante, nous devons chercher dans notre esprit quelque conseil salutaire contre les dangers qui nous menacent, inventer un moyen par lequel Timoclès triomphe en paraissant dire la vérité, et qui fasse siffler Damis de tous les auditeurs; car je n'ai point assez de confiance en Timoclès, pour croire qu'il puisse remporter la victoire par ses propres forces, sans que nous lui prêtions notre secours. Allons, Mercure, fais la proclamation ordonnée par la loi, afin que chacun se lève et donne son avis.

MERCURE. — Paix, là. Silence : écoutez. Quel est celui des dieux auxquels il est permis de parler, qui ayant atteint l'âge nécessaire¹, veut donner son avis?... Qu'est-ce que ceci? Aucun ne se lève. Vous restez dans le silence, frappés sans doute de la grandeur des périls dont vous venez d'être instruits.

MOMUS.

Que la terre et la mer puissent tous vous confondre² !

Pour moi, si la permission de parler avec franchise m'était donnée, j'aurais, ô Jupiter, bien des choses à dire.

JUPITER. — Parle, Momus, parle avec confiance, puisqu'il paraît que c'est pour le bien public que tu veux dire ton avis avec toute liberté.

MOMUS. — Écoutez donc, ô dieux; je parle d'après mon cœur. Je m'attendais déjà, depuis longtemps, à la situation critique où se trouvent aujourd'hui nos affaires. Je prévoyais qu'une foule de semblables sophistes, autorisant son insolence sur notre conduite, s'élèverait contre nous : et en vérité, ce n'est ni contre Épicure, ni contre ses disciples et les héritiers de sa doctrine, qu'il faut se fâcher de ce que les hommes ont une telle opinion de nous. En effet, que veut-on qu'ils pensent lorsqu'ils voient les gens vertueux méprisés, accablés par la pauvreté, par les maladies, par la servitude; les fripons et les scélérats, au contraire, portés au faite des honneurs, regorgeant de richesses, et faisant ployer sous leur autorité ceux qui les surpassent en mérite; les sacrilèges, qui loin d'être punis restent inconnus, tandis que l'on crucifie, que l'on fait

¹ Allusion à une loi des Athéniens, qui n'accordait le droit de parler en public sur les affaires d'État, qu'à ceux qui avaient au moins cinquante ans.

² Vers d'Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 99.

expirer sous le bâton des hommes qui, quelquefois, n'ont pas commis la moindre injustice. Il est tout naturel qu'à la vue de ce désordre, les hommes s'imaginent que nous n'existons point. Mais, plus encore, lorsqu'ils entendent des oracles qui disent :

Celui qui de l'Alys franchira le rivage,
D'un empire puissant causera le ravage ¹.

sans déterminer si ce sera de son propre empire ou de celui des ennemis. Et ensuite :

Divine Salamine, tu perdras les enfants des femmes.

Les Perses et les Grecs étaient également, je crois, les enfants des femmes. Lorsque les hommes entendent dire au poète, que nous sommes amoureux, que nous recevons des blessures, que nous devenons esclaves, qu'on nous met dans les fers, que nous sommes sujets à des dissensions, soumis à mille autres passions, et cela quand ils nous croient heureux et immortels, n'est-ce pas avec raison qu'ils se moquent de nous et ne font aucun cas de notre puissance ? Cependant nous nous mettons encore en colère, de ce que quelques-uns de ces hommes, qui ne sont pas tout-à-fait imbéciles, dévoilent notre conduite et attaquent notre providence, tandis que nous devrions nous contenter d'en voir un petit nombre nous offrir encore des sacrifices, malgré toutes les sottises que nous commettons chaque jour.

Or, à présent que nous sommes seuls (car aucun homme ne se trouve dans cette assemblée, si ce n'est peut-être Hercule, Bacchus, Ganymède et Esculape que l'on a inscrits assez mal à propos au rang des dieux), réponds-moi, Jupiter, et dis-nous la vérité : t'es-tu jamais inquiété de ce qui se faisait sur la terre, au point d'examiner quels sont parmi ses habitants, les méchants et les gens vertueux ? C'est ce que tu ne pourrais dire ; et si Thésée en allant de Trézène à Athènes, ne se fût occupé pendant sa route à châtier les malfaiteurs, comme il appartenait à ta providence de le faire, rien n'eût empêché Scirrhon, Pityocampe, Cercion et tous les autres scélérats de vivre, et de se divertir à égorger les voyageurs. Si Eurysthée, cet homme juste, plein de prévoyance et d'amour pour l'humanité, instruit de ce qui se passait dans chaque pays, n'eût envoyé celui-ci ², qui était son esclave et dont le corps robuste

¹ Oracle donné à Crésus lorsqu'il consultait Apollon pour savoir s'il attaquerait Cyrus.

² Hercule.

le rendait propre aux plus rudes travaux, tu te serais fort peu soucié, Jupiter, et de l'hydre de Lerne, et des oiseaux de Stymphale, et des chevaux de Thrace, et de la féroce ivrognerie des Centaures. Mais s'il faut dire la vérité, nous vivons ici dans une oisiveté parfaite, ne prenant d'autre soin que de nous informer si quelqu'un nous offre des sacrifices et fait fumer nos autels. Le reste, abandonné à son propre cours, va comme il plait au Destin. Ce qui nous arrive aujourd'hui ne doit donc pas nous étonner, et nous souffrirons encore bien d'autres choses, lorsque les hommes, élevant peu à peu les yeux vers le ciel, verront qu'ils ne retirent aucune utilité des sacrifices et des libations qu'ils nous adressent. Tu verras bientôt après des Epicures, des Métrodore¹ et des Damis se moquer de nous, tandis que ceux qui prendront notre défense seront vaincus et auront la bouche fermée par ces incrédules. Il serait donc de votre intérêt de faire cesser tout ce désordre, et d'y appliquer un prompt remède, puisque c'est vous qui l'avez amené jusqu'à ce point. Pour Momus, il ne risque pas beaucoup à perdre ses honneurs, n'étant pas de ces dieux dont le culte est ancien. Le péril vous regarde seuls, vous qui êtes heureux et qui jouissez des sacrifices.

JUPITER. — Laissons, ô dieux, laissons Momus débiter toutes ses folies ; son caractère le porte toujours à dire des choses piquantes et satiriques ; car, comme le dit fort bien Démosthène, ce grand orateur, il est aisé² de blâmer et de s'ériger en censeur, c'est un emploi que tout le monde peut remplir ; mais de nous indiquer par quels moyens on peut faire prendre une meilleure face à nos affaires, cela n'appartient véritablement qu'à celui qui sait donner des conseils prudents et sages ; et c'est ce que je suis persuadé que vous ferez, pourvu que celui-ci veuille bien garder le silence.

NEPTUNE. — Pour moi qui suis, comme vous le savez, toujours plongé dans les eaux, et qui habite les profondeurs de l'Océan, je ne m'occupe guère qu'à sauver, autant que je le puis, ceux qui naviguent, à faire avancer les vaisseaux, à apaiser les vents ; cependant, comme je prends quelque intérêt à ce qui se passe ici, je pense qu'il faut anéantir ce coquin de Damis, soit par un coup de foudre, soit par tout autre moyen, pour em-

¹ Métrodore, philosophe Pyrrhonien, né à Chio. Sa maxime ordinaire était : nous ne savons rien, et nous ne savons pas même si nous ne savons rien.

² Première Olynthienne.

pêcher qu'il ne soit vainqueur dans la dispute; car tu nous as dit, Jupiter, que cet homme était fort séduisant. Par là, nous montrerons aux humains que notre vengeance poursuit ceux qui tiennent contre nous de semblables discours.

JUPITER. — Plaisantes-tu, Neptune, ou as-tu tout à fait oublié que rien de semblable n'est en notre pouvoir; que les Parques seules filent la destinée des hommes et arrêtent que l'un doit mourir par la foudre, un autre par l'épée, celui-ci par la fièvre, celui-là par la peste? Eh mais! s'il m'était permis de faire ce que tu me conseilles, penses-tu que j'eusse laissé sortir d'Olympie, sans les avoir foudroyés, les sacrilèges qui dernièrement m'ont coupé deux cheveux d'or, dont chacun pesait bien six mines? Et toi, aurais-tu vu dans Gêreste ¹, d'un œil indifférent, ce pêcheur d'Orée qui t'enleva ton trident? D'ailleurs, nous aurions l'air d'être en colère, et d'avoir pris du chagrin de cette affaire. On dirait que nous redoutons la force des arguments de Damis, que c'est pour cela que nous l'avons mis hors de combat, sans avoir voulu attendre qu'il entrât en lice avec Timoclès, et nous ne passerions jamais pour avoir gagné notre cause, autrement que par défaut.

NEPTUNE. — En vérité, je croyais avoir imaginé un moyen fort court de remporter la victoire.

JUPITER. — Fi donc, Neptune, c'est une idée monstrueuse et tout à fait grossière, que d'exterminer son adversaire avant le combat, afin qu'il meure sans avoir été vaincu, et laisse indécis et sujet à de nouvelles contestations l'objet de la dispute.

NEPTUNE. — Et bien, inventez un meilleur expédient, vous autres, puisque le mien vous paraît si grossier.

APOLLON. — Si la loi permettait aux jeunes gens, et à ceux qui n'ont point de barbe, de parler en public, peut-être pourrais-je dire quelque chose d'utile à cette délibération.

MOMUS. — Mais cette délibération, Apollon, a pour objet nos plus grands intérêts, et la permission de parler est également donnée à tous, sans avoir égard à l'âge. Il serait singulier, qu'étant exposés aux plus pressants dangers, nous nous fissions des scrupules sur la liberté de parler accordée par les lois.

¹ Ville d'Eubée, dans laquelle était un temple de Neptune. Orée est aussi une ville de la même île.

Quant à toi, tu as toutes les qualités qu'elles exigent d'un orateur. Il y a déjà longtemps que tu es sorti de la classe des jeunes gens, et inscrit sur le *Lexiarchique*¹ au nombre des douze dieux. Peu s'en faut même que tu n'aies été du conseil de Saturne. Ne fais donc pas le jeune homme vis-à-vis de nous. Expose avec confiance ta façon de penser, et ne sois point honteux de parler en public sans avoir de barbe, puisque tu as, dans Esculape, un fils dont le menton en est abondamment fourni. D'ailleurs il est de ta gloire de déployer en ce moment toute ta science, et de nous apprendre que tu n'as pas fait un séjour inutile sur l'Hélicon, en philosophant avec les Muses.

APOLLON. — Ce n'est pas à toi, Momus, c'est à Jupiter à me donner cette permission; s'il me l'accorde, peut-être dirai-je des choses que ne désavoueront pas les Muses, et dignes de mes occupations sur l'Hélicon.

JUPITER. — Parle, mon fils, je t'en donne la permission.

APOLLON. — Timoclès m'a toujours paru un galant homme, il aime les dieux et est parfaitement instruit de la doctrine des stoïciens; par là il s'attire un grand nombre de jeunes gens, auxquels il montre la philosophie, et dont il retire de gros honoraires pour prix de ses leçons, car il est fort persuasif lorsqu'il dispute en particulier avec ses disciples; mais quand il s'agit de parler en présence d'un peuple nombreux, il devient le plus timide de tous les hommes. A sa voix mal assurée, on le croirait ignorant et à moitié barbare. Il fait rire à ses dépens, parce qu'en parlant, il ne lie pas assez ses mots, qu'il bredouille, et se trouble, surtout lorsque, malgré sa timidité, il veut faire montre d'une belle élocution. Cependant, il a la conception vive et l'esprit très subtil, au jugement de ceux qui connaissent le mieux la dialectique des stoïciens. Mais lorsqu'il parle, son expression faible gâte ses pensées et les rend confuses, parce qu'il n'expose pas avec assez de clarté ce qu'il veut dire. Tout

¹ Pour constater l'état des citoyens, on tenait à Athènes deux registres. Dans l'un on inscrivait toutes les naissances; l'autre contenait les noms de ceux qui avaient atteint la majorité légale. Ce dernier s'appelait *Lexiarchique*, parce que ceux qui y étaient inscrits, avaient le droit de jouir de l'héritage que leur avait laissé leur père. Cet héritage s'appelait *λῆξις*. Les biens des orphelins mineurs, étaient confiés à des tuteurs chargés de les conserver. Mais sitôt que ces orphelins avaient atteint l'âge de seize ans accomplis, la loi leur permettait de se faire inscrire sur le *Lexiarchique*, et de jouir de leur patrimoine. *Scholie grecque.*

ce qu'il avance ressemble à des énigmes ; ses réponses sont encore plus obscures : en sorte que ceux qui ne le comprennent pas, se moquent de lui. Il faut, je pense, parler toujours avec clarté, et l'on doit apporter la plus grande attention à se rendre intelligible à ceux qui nous écoutent.

MOMUS. — Tu as raison, Apollon, de faire l'éloge de ceux qui s'expriment avec clarté, quoique tu ne le fasses guère dans tes oracles toujours ambigus et énigmatiques. Mais tu fais prudemment d'y répandre tant d'incertitude, que ceux qui les entendent ont besoin d'un second Apollon Pythien pour les leur expliquer. Toutefois, que nous conseilles-tu de faire dans cette circonstance ? Quel remède peut-on apporter au peu de capacité que Timoclès fait paraître en parlant ?

APOLLON. — Si nous pouvions, Momus, lui donner pour avocat quelqu'un de ces véhéments orateurs, celui-ci prononcerait comme il faut tout ce que Timoclès lui soufflerait après l'avoir imaginé.

MOMUS. — En vérité, ce que tu dis là est bien d'un dieu sans barbe, auquel il faut encore un pédagogue. Il est ridicule de vouloir faire paraître, au milieu d'une dispute de philosophes, un avocat, qui explique aux assistants, ce qu'aura pensé Timoclès, et que d'un autre côté, Damis parle pour lui-même et en propre personne, tandis que l'autre se servant d'une espèce de comédien, lui communiquera tout bas ses pensées. D'ailleurs, il faudra que cet acteur parle sans avoir compris peut-être ce qu'il aura entendu. Et comment cela ne ferait-il pas rire la multitude ? Cherchons un autre expédient.

Mais toi, dont le savoir est admirable car tu te donnes pour un devin habile, et en cette qualité, tu as amassé des sommes considérables, jusqu'à recevoir une fois des briques d'or, que ne nous fais-tu voir dans cette circonstance la puissance de ton art, en nous prédisant lequel de ces deux sophistes remportera la victoire ? Tu sais, sans doute, quel doit être le résultat de cette dispute, puisque tu es prophète.

APOLLON. — Comment est-il possible de faire ce que tu demandes ? Nous n'avons ici ni trépied, ni encens, ni source prophétique, comme est celle de Castalie.

MOMUS. — Ah ! ah ! tu éludes l'épreuve, quand tu te sens serré de près.

JUPITER. — Parle, malgré cela, mon fils, et ne donne point

à ce calomniateur de prétexte pour décrier ton art et s'en moquer, comme s'il dépendait entièrement du trépied, de l'eau ou de l'encens, et que tu ne pusses l'exercer à moins d'avoir toutes ces choses.

APOLLON. — Il vaudrait beaucoup mieux, mon père, que cela se passât à Delphes ou à Colophon. Je n'y manque d'aucune des choses qui peuvent m'être utiles, et dont j'ai coutume de me servir. Néanmoins, quoique dénué de tout, et sans m'y être préparé, je vais essayer de prédire quel sera celui des deux qui remportera l'avantage : vous excuserez si les vers ne sont pas bien harmonieux.

MOMUS. — Parle, mais dis-nous au moins des choses claires, et qui n'aient besoin ni d'avocat ni d'interprète. Il ne s'agit point ici de chair de mouton, et d'une tortue que l'on fait cuire en Lydie. Tu connais l'objet pour lequel on te consulte.

JUPITER. — Et bien, qu'en dis-tu, mon fils ?... Mais déjà tous les signes terribles qui annoncent l'oracle paraissent en lui. Comme sa couleur est changée ! Il roule les yeux, secoue sa chevelure, s'agite comme un Corybante, l'esprit prophétique le saisit et lui inspire une horreur religieuse.

APOLLON.

Écoutez d'Apollon l'oracle inévitable
 Sur la querelle épouvantable
 Que des mortels armés de subtils arguments
 Et d'une voix infatigable,
 Font naître en ces affreux moments.
 J'entends des deux côtés un tapage effroyable
 Et d'horribles croassements :
 Telle, sur les sillons, une épaisse javelle
 Tombe ; mais quand l'autour aux ongles recourbés
 Aura saisi la sauterelle,
 Pour la dernière fois les corbeaux attroupés
 De leurs sinistres cris feront gémir la plaine.
 Les mulets seront triomphants,
 Et l'âne impétueux, d'une corne inhumaine
 Frappera ses légers enfants.

JUPITER. — Et pourquoi donc éclater de rire, Momus ? Ce qu'il nous prédit là n'a rien de risible. Finis donc, malheureux : puisses-tu être étouffé par tes ris !

¹ Ces vers sont en grec un vrai galimathias. Cela est fait exprès pour rendre l'oracle plus ridicule.

MOMUS. — Et comment puis-je m'empêcher de rire d'un oracle aussi clair et aussi évident.

JUPITER. — Tu pourrais donc nous expliquer ce qu'il signifie ?

MOMUS. — Certainement. Rien n'est moins obscur, et nous n'avons pas besoin pour cela d'un Thémistocle. Cet oracle dit expressément qu'Apollon est un charlatan, que nous sommes des ânes bâtés et des mulets, de croire ce qu'il nous dit, et que nous avons moins de bon sens que les sauterelles.

HERCULE. — Pour moi, mon père, quoique je ne sois ici qu'un intrus, je ne balancerai cependant pas à dire mon avis. Le voici. Lorsque l'assemblée sera formée, et que nos philosophes seront aux prises, si Timoclès a l'avantage, laissons continuer la dispute, qui sera toute à notre honneur. Mais s'il en est autrement, trouvez bon que j'ébranle les colonnes du portique, et le renverse sur Damis, afin que cet homme abominable ne nous outrage plus.

MOMUS. — Hercule ! ah, Hercule ! ton avis est bien brutal, et sent terriblement le Béotien ; faut-il, pour un scélérat, faire périr tant de monde, et détruire en outre le portique avec Marathon, Miltiade et Cynégire ? Et si tout cela n'existait plus, comment les orateurs pourraient-ils faire briller leur éloquence, eux qui puisent dans ces tableaux le principal sujet de leurs discours ? D'ailleurs, lorsque tu étais vivant, tu pouvais, peut-être, faire de pareilles choses ; mais depuis que tu es devenu dieu, tu dois avoir appris que les Parques seules ont une pareille puissance, et que nous-mêmes ne l'avons pas.

HERCULE. — Quoi ! lorsque je tuais le lion de Nemée ou l'hydre de Lerne, c'étaient les Parques qui exécutaient ces exploits par mon bras ?

JUPITER. — Oui vraiment.

HERCULE. — Et actuellement, si quelqu'un me fait une insulte, pille mon temple, ou renverse ma statue, je ne pourrai pas l'écraser si les Parques ne l'ont autrefois ordonné ?

JUPITER. — Tu ne le pourras nullement.

HERCULE. — Cela étant, Jupiter (je te parle avec hardiesse, mais je suis un peu rustique, et comme le dit le poète comique, *j'appelle un bateau un bateau*), si votre condition est telle, je dis un long adieu aux honneurs dont on jouit ici, à la fumée et au sang des victimes, et je descends dans l'empire de

Pluton, où les ombres des monstres que j'ai tués me craindront du moins, lorsqu'elles me verront nu et armé de mon arc.

JUPITER. — A merveille ! *Voilà un témoin domestique*¹, comme dit un proverbe. Tu évites à Damis la peine de dire tout cela en le disant toi-même... Mais quel est ce dieu d'airain, si bien dessiné, si bien proportionné dans ses contours, et dont les cheveux sont retroussés à l'antique ? Il s'avance avec empressement vers nous. Eh ! Mercure, c'est ton frère qui demeure dans la place publique près du Pécile. Il est rempli de poix, car les statuaires s'en servent tous les jours pour modèle. Qui te fait accourir ici, mon fils ? Nous apportes-tu des nouvelles de la terre ?

HERMAGORAS. — Oui. De très intéressantes, Jupiter, et qui demandent la plus grande attention.

JUPITER. — Parle. Quelque révolte aurait-elle éclaté à notre insu ?

HERMAGORAS.

Je portais à l'instant un enduit de résine
 Sur le dos et sur la poitrine,
 Dont les sculpteurs qui travaillent l'airain
 M'avaient couvert pour servir leur dessein.
 Et cette risible cuirasse
 Appliquée à mon corps par l'art imitateur,
 Suivant jusqu'à sa moindre trace,
 En exprimait la forme et la grandeur.
 Quand je vois accourir une foule empressée ;
 Deux hommes sont en tête ; une audace insensée
 Éclate dans leurs yeux ; leurs cris frappent les airs.
 Ils sont pâles, armés de sophismes divers.
 C'est Damis, et.....

JUPITER. — Ah ! mets fin à tes vers tragiques, brave Hermagoras ; je connais ceux dont tu parles. Dis-moi seulement s'il y a longtemps que le combat est engagé.

HERMAGORAS. — Non, ils en sont encore aux escarmouches ; ils se battent à coups de fronde, et se lancent de loin des injures.

JUPITER. — Que nous reste-t-il à faire, ô dieux, sinon de les

¹ Ce proverbe s'appliquait à ceux qui rendaient témoignage contre eux-mêmes.

écouter, en penchant la tête de leur côté. Que les Heures tirent donc la barrière des cieux, qu'elles ouvrent les portes en écartant les nuages... Par Hercule ! quelle foule est accourue pour les entendre ! Mais la contenance de Timoclès ne me plaît nullement. Il tremble, il paraît troublé. Cet homme va ruiner aujourd'hui toutes nos affaires ; il est évident qu'il ne pourra jamais lutter contre Damis. Faisons au moins en sa faveur tout ce qu'il nous est permis de faire ; formons des vœux pour lui :

Mais si bas, que Damis ne puisse nous entendre ¹.

TIMOCLES. — Pourquoi dis-tu, sacrilège Damis, qu'il n'y a point de dieux, ou que leur providence ne veille point sur les hommes ?

DAMIS. — Non, il n'y en a point : mais, dis-moi toi-même auparavant, quelle raison te porte à croire qu'ils existent.

TIMOCLES. — Point du tout ; c'est à toi de me répondre, scélérat.

DAMIS. — Nullement ; c'est à toi-même.

JUPITER. — Jusqu'ici le nôtre fait mieux, il crie le plus fort. A merveille, Timoclès ; couvre-le d'injures, c'est en cela seul que tu seras vainqueur. Dans tout le reste, il te rendra plus muet qu'un poisson.

TIMOCLES. — Non, par Minerve, je ne te répondrai pas le premier.

DAMIS. — Cela étant, Timoclès, interroge-moi. Tu as vaincu en faisant ce serment ² ; mais parle du moins sans injures, je te prie.

TIMOCLES. — Tu as raison. Dis-moi donc, homme abominable, crois-tu que les dieux exercent une providence ?

DAMIS. — Non.

TIMOCLES. — Que dis-tu ? Rien n'est conduit par leur sagesse ?

DAMIS. — Rien.

TIMOCLES. — Et aucun dieu n'a soin de régler l'univers ?

¹ *Iliade*, liv. VII, v. 194.

² Minerve étant la déesse protectrice d'Athènes, Damis n'ose, par respect pour le peuple, qui est censé l'entendre, nier l'existence de cette divinité.

DAMIS. — Aucun.

TIMOCLÈS. — Il est donc emporté au hasard, par une course incertaine

DAMIS. — Oui.

TIMOCLÈS. — Et quoi ! vous l'entendez, Athéniens, et vous le souffrez, vous, ne lapidez pas cet impie ?

DAMIS. — Pourquoi exciter le peuple contre moi, Timoclès, et pour quelle raison te mets-tu si fort en colère en faveur de tes dieux qui ne s'y mettent jamais ? Ils ne m'ont fait encore aucun mal, quoique depuis longtemps ils m'aient entendu, si cependant ils entendent.

TIMOCLÈS. — Oui, Damis, ils t'entendent, ils ne tarderont pas à te punir.

DAMIS. — Eh ! quand en auraient-ils le temps, ayant, comme tu le dis, tant d'affaires sur les bras, et étant occupés à régler celles de ce monde, qui sont infinies ? C'est pour cela qu'ils ne t'ont pas encore puni de tes parjures continuels, et de tant d'autres crimes ; mais je n'en parlerai pas, de peur de me voir forcé à te dire des injures, malgré notre convention. Cependant je ne vois pas que tes dieux puissent donner une meilleure preuve de leur providence, que de t'écraser, comme le mérite un aussi méchant homme que toi. En vérité ! l'on s'aperçoit bien qu'ils sont en voyage par delà l'océan, sans doute chez les irréprochables Éthiopiens¹ ; car ils sont assez dans l'usage d'aller fréquemment se régaler chez ce peuple, et souvent même ils y vont sur leur propre invitation.

TIMOCLÈS. — Que puis-je répondre à des discours si impudents, Damis ?

DAMIS. — Ceci, que je désire depuis longtemps apprendre de toi. Qui a pu t'engager à croire à la providence des dieux ?

TIMOCLÈS. — L'ordre et le mouvement de l'univers : voilà ce qui m'a persuadé. Le soleil toujours fidèle à suivre la même route, la lune sujette à des révolutions régulières, le retour constant des saisons, le développement des plantes, la reproduction des animaux, qui sont si parfaitement organisés, qu'ils se nourrissent, se meuvent, pensent, marchent, sont charpen-

¹ *Iliade*, liv. I, v. 428.

tiers et cordonniers, toutes ces merveilles et mille autres semblables, paraissent être les effets d'une providence.

DAMIS. — Tu prends pour preuve ce qui est en question, Timoclès. Il n'est point du tout évident que ces merveilles soient l'ouvrage d'une providence. J'avouerai bien que les faits sont tels que tu le dis, mais rien ne me peut forcer à croire que la providence en soit l'auteur. Il se pourrait que, produits par le hasard, ces êtres se conservassent encore aujourd'hui dans le même état, et suivissent les mêmes lois. Toi, tu donnes à leur arrangement le nom de nécessité, et tu te mets ensuite en colère contre ceux qui n'adoptent point ton opinion. Il ne suffit pas de faire l'énumération de ces phénomènes, et de leur donner des éloges, pour prouver que l'univers est gouverné par une providence. Cette preuve est de *mauvais aloi*, comme dit le poète comique : donne-nous-en une autre.

TIMOCLÈS. — Je ne pense pas qu'il en soit besoin ; cependant je vais t'interroger, réponds-moi. Homère te paraît-il un excellent poète ?

DAMIS. — Certainement.

TIMOCLÈS. — Et bien, c'est lui qui, en parlant de la providence des dieux, m'a persuadé de sa réalité.

DAMIS. — Mais, raisonneur admirable, tout le monde avouera sans difficulté qu'Homère est un excellent poète ; cependant, ni lui, ni aucun autre, ne passera jamais pour un témoin véridique de ces sortes de choses ; car les poètes ont moins à cœur de dire la vérité que de charmer leurs auditeurs, c'est pour cela qu'ils chantent en vers, qu'ils récitent des fables ; enfin toutes leurs inventions n'ont d'autre but que le plaisir. Néanmoins je voudrais bien savoir par quels vers Homère a pu te persuader. Est-ce par ceux où il dit, en parlant de Jupiter, que la fille, le frère et la femme de ce dieu résolurent un jour de l'enchaîner ¹, et que si Thétis, par commisération pour lui, n'eût appelé Briarée, le brave Jupiter nous eût été ravi après avoir été garrotté ; et que pour reconnaître le service que lui avait rendu Thétis, il trompa Agamemnon, et lui envoya un songe imposteur, afin de faire périr une foule de Grecs ? Tu le sais, il lui était, sans doute, impossible de lancer son tonnerre, et de réduire en poudre le seul Agamemnon, sans s'exposer à passer

¹ *Iliade*, liv. I, v. 399.

pour un trompeur. Serait-ce par ceux-ci que le poète aurait subjugué ta croyance, lorsque tu as lu que Diomède blesse Vénus, et ensuite Mars, à l'instigation de Minerve¹ ; et ailleurs, que² tous les dieux s'élancent et combattent pêle-mêle³ les uns contre les autres, les mâles contre les femelles ; que Minerve met hors de combat Mars, encore fatigué, sans doute, de la blessure qu'il avait reçue de Diomède, et que le dieu de l'éloquence marche contre Latone⁴ ? Ou bien, as-tu regardé comme très croyable, ce que le poète dit de Diane⁵ ; qu'elle fut irritée de n'avoir pas été invitée au festin d'Oinée, et que pour s'en venger, elle envoya sur ses terres un sanglier énorme, à la force duquel rien ne pouvait résister. Est-ce en débitant de pareilles fables, qu'Homère a pu te persuader ?

JUPITER. — Ciel ! quels cris d'applaudissements la multitude fait entendre en faveur de Damis ! notre champion a l'air bien embarrassé. Il craint et commence à trembler. On voit clairement qu'il va jeter là le bouclier ; et déjà il regarde autour de lui, où il pourra se réfugier.

TIMOCLES. — Est-ce qu'Euripide ne te paraît pas dire des choses sensées, lorsqu'il fait monter les dieux eux-mêmes sur la scène, qu'il nous les montre occupés à sauver les héros vertueux, et à punir les méchants, dont l'impiété ressemble à la tienne ?

DAMIS. — Et bien, mon cher Timoclès, le plus honnête des philosophes, si c'est par là que les poètes tragiques t'ont persuadé, il faut de deux choses l'une, ou que Polus, Aristodème et Satyrus te paraissent des dieux, ou que ce soient les masques des divinités, leurs cothurnes, leurs robes traînantes, leurs casques, leurs gants, leur ventre factice, leurs cuirasses. Or, rien, je pense, n'est plus ridicule que cette idée. D'ailleurs lorsque Euripide parle d'après lui-même, sans que sa pièce l'exige, et qu'il expose sa façon de penser, il s'exprime alors avec franchise. Ecoute-le :

Tu vois cet air immense étendu dans les cieux⁶
Dont les humides bras enveloppent la terre,
C'est là Jupiter même, il n'est point d'autre dieu.

¹ *Iliade*, liv. V, v. 335 et 355.

² *Iliade*, liv. XX, v. 70 et 75.

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

⁵ Liv. IX, v. 529.

⁶ EURIPIDE, tragédie inconnue.

Et ailleurs :

O Jupiter, quelle est donc ta nature ¹ ?

Car je ne te connais encore que de nom.

TIMOCLÈS. — Tous les hommes, tous les peuples, sont donc dans l'erreur, lorsqu'ils reconnaissent des dieux et célèbrent des fêtes en leur honneur.

DAMIS. — Tu as raison, Timoclès, et tu me rappelles à propos les usages des différents peuples : ils peuvent faire connaître combien est incertain tout ce que l'on dit des dieux. En effet, ces usages ne sont rien moins qu'uniformes ; ils sont aussi divers qu'il y a de différentes nations. Les Scythes, par exemple, offrent des sacrifices à un Cimeterre ; les Thraces à Zamolxis, esclave fugitif de Samos, qui vint se réfugier chez eux ; les Phrygiens adorent Méné ; les Æthiopiens le Jour ; les Cylléniens Phalès² ; les Assyriens une colombe ; les Perses le feu ; et les Egyptiens l'eau. Cependant l'eau est la divinité commune de l'Egypte ; mais en particulier Memphis rend hommage à un bœuf, Péluse à l'oignon, d'autres villes à l'ibis ou au crocodile. Le cynocéphale, le chat, le singe, sont les dieux de quelques autres. Dans les bourgades, les uns regardent l'épaule droite comme un dieu, tandis que ceux qui demeurent vis-à-vis adorent l'épaule gauche. Ceux-ci révèrent la moitié d'une tête, et ceux-là un pot ou un plat de terre. Comment ne rirait-on pas de tant d'extravagance, ô mon cher Timoclès !

MOMUS. — Ne disais-je pas, ô dieux, que tout cela se découvrirait un jour, et qu'on en ferait une sévère critique ?

JUPITER. — Tu l'as dit, il est vrai, et tu nous en as fait de justes reproches ; aussi je tâcherai de corriger ces abus, si nous parvenons à éviter les dangers actuels.

TIMOCLÈS. — Du moins, ennemi des dieux, de qui peux-tu dire que les prédictions et les oracles soient l'ouvrage, si ce n'est celui des dieux mêmes et la preuve de leur providence.

DAMIS. — Ah ! mon ami, garde là-dessus le silence ; car je te demanderai duquel de ces oracles tu veux parler. Est-ce de celui qu'Apollon Pythien donna au roi de Lydie ; oracle ambigu, et ayant, comme quelques Mercures, un double visage ressemblant des deux côtés, et présentant la même figure en quelque

¹ EURIPIDE, tragédie perdue

² Phalès était le dieu de la génération, représente sous la forme du Phallus.

sens qu'on se tourne? Lequel des deux empires Crésus doit-il renverser en traversant l'Alys, est-ce le sien, est-ce celui de Cyrus? Cependant l'infortuné roi de Sardes avait acheté plusieurs talents cet oracle trompeur.

MOMUS. — O dieu ! le voilà qui va entrer dans le détail des objets que j'ai toujours craints le plus. Où est à présent notre joueur de cithare? Qu'il descende et se justifie envers Damis de tout ce dont il l'accuse.

JUPITER. — Tu nous assassines, Momus, par tes plaisanteries hors de saison.

TIMOCLÈS. — Vois ce que tu fais, scélérat ; peu s'en faut que, par tes discours, tu ne renverses les temples des dieux et leurs autels.

DAMIS. — Je ne les renverse pas tous, Timoclès. En effet qu'ils soient remplis de parfums et d'encens, quel mal peut-il nous en arriver? Mais je verrais avec plaisir renverser de fond en comble ceux de Diane en Tauride, sur lesquels cette vierge se plaît à se régaler de festins barbares.

JUPITER. — D'où nous vient encore ce malheur, dont nous ne pouvons nous défendre? Cet homme insolent n'épargne aucun des dieux : il parle avec autant de licence que s'il était sur un tombereau ¹ :

Il frappe, tour à tour, le coupable et le juste ².

MOMUS. — En vérité on n'en trouverait guère parmi nous qui fussent tout à fait innocents, et peut-être qu'en continuant cet homme va toucher à quelqu'un de nos principaux mystères.

TIMOCLÈS. — Et quoi ! ennemi déclaré des dieux, n'entends-tu pas Jupiter lui-même tonner

DAMIS. — Et comment n'entendrais-je pas le bruit du tonnerre, Timoclès? mais si c'est Jupiter qui tonne, tu peux le mieux savoir que moi ; tu arrives, sans doute, du séjour des dieux. Car ceux qui ont été en Crète, disent qu'ils y ont vu un certain tombeau surmonté d'une colonne, laquelle apprend aux passants que Jupiter ne tonnera plus, attendu qu'il est mort depuis longtemps.

¹ Allusion à Thespis.

² *Illiade*, liv. XV, v. 137.

MOMUS. — Voilà justement ce que j'attendais, je me doutais depuis longtemps que notre homme allait en parler. Et quoi donc, Jupiter ! tu pâlis, la peur te fait claquer les dents. Allons, il faut montrer plus de courage et mépriser ces homoncules.

JUPITER. — Que parles-tu de les mépriser ? Tu ne vois donc pas combien il a d'auditeurs, et avec quelle chaleur ils adoptent ses sentiments contre nous. Damis les entraîne, il les enchaîne par les oreilles ¹.

MOMUS. — Que t'importe ? Quand tu le voudras, tu les enlèveras tous avec une chaîne :

Et la terre et la mer céderont à ton bras ².

TIMOCLÈS. — Dis-moi, homme exécrable, as-tu quelquefois voyagé sur mer ?

DAMIS. — Oui, Timoclès, et souvent.

TIMOCLÈS. — Et bien, n'était-ce pas le vent, qui, en frappant sur les voiles, en les enflant, vous faisait avancer plus rapidement que n'eussent fait les rameurs ? Un homme debout, à la poupe, ne tenait-il pas le gouvernail, et ne dirigeait-il pas le vaisseau ?

DAMIS. — Il est vrai.

TIMOCLÈS. — Et quoi ! un vaisseau ne pourrait voguer s'il n'est conduit par un pilote, et tu penses que cet univers n'a, pour régler sa marche, ni pilote, ni conducteur ?

JUPITER. — Fort bien, Timoclès, la pensée est excellente, et ta comparaison d'une force merveilleuse.

DAMIS. — Mais au moins, zélé partisan des dieux, tu as pu remarquer que ce pilote avait toujours en vue l'utilité de son vaisseau, qu'il le préparait avant l'orage, qu'il donnait ses ordres aux matelots pour que le vaisseau ne portât rien d'inutile ou d'étranger, rien qui ne fût d'une utilité ou d'une nécessité reconnue pour favoriser la navigation. Ton pilote, au contraire, celui que tu crois veiller à la conduite du vaisseau de l'univers, et ceux qui lui aident à le gouverner, ne font rien à propos, ni rien de ce qu'ils devraient faire. Mais quand le câble du mât ³ est par hasard attaché à la poupe, les cordages de la

¹ Allusion à l'Hercule Gaulois.

² *Iliade*, liv. VIII, v. 18.

³ Ce câble servait à hausser et à baisser le mât. Il était attaché à la poupe quand le mât était dressé.

voile ¹ le sont tous deux à la proue. Les ancres sont quelquefois d'or, et le chénisque ² est de plomb. La partie du vaisseau qui plonge dans l'eau est ornée de peintures, et celle qui surnage est difforme. Parmi les matelots, tu verras celui qui est paresseux, qui ne sait pas son métier, ou qui n'est pas assez hardi pour s'en bien acquitter, avoir deux et quelquefois trois commandements dans le vaisseau, tandis que celui qui est habile à nager ou à monter légèrement sur les antennes, qui a les connaissances les plus utiles, est réduit à l'emploi de vider la sentine. Il en est de même des passagers; celui qui mériterait d'être traité à coups de fouet, est placé au premier rang, et s'assied à côté du pilote; on lui fait même la cour. Un infâme, un parricide, un sacrilège, sont comblés d'honneurs, et occupent dans le vaisseau les postes les plus éminents, tandis qu'une foule d'honnêtes gens, entassés dans l'endroit le plus obscur du navire, sont foulés aux pieds par ceux qui valent en vérité bien moins qu'eux. Songe à la manière dont Phocion, Socrate et Aristide ont fait leur navigation, sans avoir une subsistance suffisante, sans pouvoir même étendre leurs pieds sur des planches sèches, à côté de la sentine; tandis qu'un Callias, un Midas, un Sardanapale, comblés de richesses, vivaient dans les délices, et crachaient, pour ainsi dire, sur ceux qui étaient placés au-dessous d'eux.

Voilà ce qui se passe dans ton vaisseau, très sage Timoclès : aussi les naufrages en sont-ils fréquents. S'il y avait un pilote qui veillât à sa conduite, qui vît et réglât ce qui s'y fait, il connaîtrait d'abord quels sont, parmi les passagers, les gens vertueux et les méchants; il distribuerait ensuite à chacun d'eux, selon son mérite, le poste qui lui serait le plus convenable, donnerait la meilleure place à ceux qui ont les meilleures qualités, les placerait à côté de lui, au-dessus des autres, les prendrait pour ses convives et pour ses conseillers, et reléguerait les vicieux au dernier rang. A l'égard des matelots, celui qui marquerait envie de bien faire, serait chargé du soin de gouverner la proue, de commander les flancs du navire,

¹ Ces deux cordes devaient être attachées à droite et à gauche sur les bords du vaisseau, pour étendre la voile et la présenter au vent. Les supposer attachées à la proue, c'est dire que la voile n'était point ou était mal tendue. Voyez Bayfus, *de re navali*, page 129.

² Le chénisque était la partie de la proue, à laquelle les ancres étaient suspendues; c'était la partie du vaisseau qu'on ornait le plus; souvent elle était dorée. On la nommait ainsi parce qu'elle représentait dans sa partie supérieure la tête d'une oie, qui se dit en grec chèn.

ou enfin serait le chef de tous les autres. Le paresseux au contraire, le lâche, seraient frappés sur la tête, avec une corde, cinq fois par jour. En un mot, ta comparaison avec un vaisseau court risque de faire naufrage, ayant un si mauvais pilote.

MOMUS. — Le courant favorise la navigation de Damis. Le voilà qui vogue à pleines voiles vers la victoire.

JUPITER. — Ta conjecture n'est que trop vraie, Momus. Ce Timoclès n' imagine rien de solide. Ses arguments sont communs ; il ne fait qu'entasser les unes sur les autres, des preuves que l'on entend tous les jours, et qu'on renverse facilement.

TIMOCLÈS. — Et bien, puisque ma comparaison ne te paraît pas concluante, écoute : voici l'ancre sacrée qu'aucun moyen ne pourra rompre.

JUPITER. — Que va-t-il dire ?

TIMOCLÈS. — Vois si mes raisonnements sont conséquents ; et si tu peux, en aucune façon, les détruire. En effet, s'il y a des autels, il y a des dieux : or, il y a des autels, donc il y a des dieux. Qu'as-tu à répondre à cela ?

DAMIS. — Je te le dirai, quand j'aurai ri de tout mon cœur.

TIMOCLÈS. — Mais je crois que tu ne cesseras pas de rire. Que trouves-tu donc de si risible dans cet argument ?

DAMIS. — C'est que tu ne comprends pas à quel fil délié tu as suspendu ton ancre, quoique ce fût ton ancre sacrée. Tu fais dépendre l'existence des dieux de celle des autels, et tu t'imagines trouver par là un port assuré. Adieu : puisque tu conviens n'avoir rien de plus fort à m'objecter, je m'en vais.

TIMOCLÈS. — Tu t'avoues donc vaincu, puisque tu te retires ?

DAMIS. — Oui, Timoclès ; car, à l'exemple de ceux qui se voient maltraités par leurs ennemis, tu te réfugies aux autels. Je veux même, au nom de ton ancre sacrée, faire avec toi un pacte sur ces mêmes autels, de ne plus disputer ensemble sur de pareilles matières.

TIMOCLÈS. — Tu prétends te moquer de moi, destructeur de tombeaux, scélérat abominable, esclave à traiter à coups de fouet ; infâme ! nous savons quel était ton père, que ta mère était une gourgardine, que tu as tué ton frère. Adultère, corrupteur de jeunes garçons, gourmand, impudent, reste donc un instant, tu ne t'en iras qu'après avoir été étrillé. Je te briserai la figure avec ce tesson, monstre d'impureté.

JUPITER. — O dieux ! l'un s'en va en riant, et l'autre le suit en l'accablant d'injures : outré des railleries de Damis, il semble prêt à lui lancer un tesson à la tête. Que devons-nous faire dans cette circonstance

MERCURE. — Certain mot d'un poète comique ¹, me paraît fort juste :

On ne reçoit d'affront qu'autant qu'on se l'applique.

Est-ce donc un si grand malheur, que quelques hommes adoptent l'opinion de Damis ; il y en aura toujours assez d'autres qui penseront le contraire, la plus grande partie des Grecs, la multitude ignorante, la populace, et tous les Barbares.

JUPITER. — Il est vrai, Mercure ; mais ce que Darius a dit de Zopyre est, sans doute, bien pensé. J'aimerais mieux avoir pour défenseur un champion tel que Damis, que d'être le maître de dix mille Babylones.

¹ Ménandre.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER

INTRODUCTION.....	0
Le Songe ou la vie de Lucien.....	1
A un homme qui lui disait : Tu es un Prométhée.....	8
Nigrinus, ou les mœurs d'un philosophe.....	12
Le jugement des voyelles.....	27
Timon, ou le Misanthrope.....	33
L'Alcyon ou la Métamorphose.....	58
Prométhée ou le Caucase.....	62
DIALOGUES DES DIEUX.....	71
1. Prométhée et Jupiter.....	71
2. L'Amour et Jupiter.....	72
3. Jupiter et Mercure.....	73
4. Jupiter et Ganimède.....	74
5. Junon et Jupiter.....	77
6. Junon et Jupiter.....	79
7. Apollon et Vulcain.....	81
8. Vulcain et Jupiter.....	83
9. Neptune et Mercure.....	84
10. Mercure et le Soleil.....	85
11. Vénus et la Lune.....	87
12. Vénus et l'Amour.....	87
13. Jupiter, Esculape et Hercule.....	89
14. Mercure et Apollon.....	90
15. Mercure et Apollon.....	91
16. Junon et Latone.....	92
17. Apollon et Mercure.....	93
18. Junon et Jupiter.....	95
19. Vénus et l'Amour.....	96
20. Le jugement des Déesses.....	97
21. Mars et Mercure.....	105
22. Pan et Mercure.....	106

23. Apollon et Bacchus.....	108
24. Mercure et Maïa.....	109
25. Jupiter et le Soleil.....	110
26. Apollon et Mercure.....	111
DIALOGUE DES DIEUX MARINS.....	113
1. Doris et Galathée.....	113
2. Le Cyclope et Neptune.....	115
3. Neptune et Alphée.....	116
4. Ménélas et Protée.....	117
5. Panope et Galène.....	118
6. Triton, Amymon et Neptune.....	119
7. Notus et Zéphyre.....	121
8. Neptune et les Dauphins.....	122
9. Neptune et une Néréide.....	123
0. Iris et Neptune.....	124
11. Le Xanthe et la mer.....	125
12. Doris et Thétis.....	125
13. Neptune et le fleuve Énipee.....	127
14. Triton et les Néréides.....	127
15. Zéphyre et Notus.....	129
DIALOGUES DES MORTS.....	132
1. Diogène et Pollux.....	132
2. Pluton ou contre Ménippe.....	134
3. Ménippe, Antiloque et Trophonius.....	136
4. Mercure et Caron.....	137
5. Pluton et Mercure.....	138
6. Terpsion et Pluton.....	139
7. Zénophante et Callidémide.....	141
8. Cnémon et Damnipe.....	142
9. Simyle et Polystrate.....	143
20. Caron, Mercure, différents Morts, Ménippe, Char- molaüs, Lampichus, Damasias, un Philosophe, un Orateur.....	145
11. Diogène et Cratès.....	150
12. Alexandre, Annibal, Minos et Scipion.....	152
13. Diogène et Alexandre.....	153
14. Alexandre et Philippe.....	157
15. Achille et Antiloque.....	159
16. Diogène et Hercule.....	161
17. Ménippe et Tantale.....	163
18. Ménippe et Mercure.....	164
19. Eaque, Protésilas, Ménélas, Paris.....	165
20. Ménippe et Eaque.....	166
21. Ménippe et Cerbère.....	169
22. Caron, Ménippe et Mercure.....	170
23. Pluton et Protésilas.....	171
24. Diogène et Mausole.....	173
25. Nérée, Thersite et Ménippe.....	174

26. Ménippe et Chiron.....	21
27. Diogène, Antisthène et Cratès.....	22
28. Ménippe et Tirésias.....	23
29. Ajax et Agamemnon.....	24
30. Minos et Sostrate.....	25
Ménippe ou la Nécymancie.....	26
Caron, ou les Contemplateurs.....	27
Des sacrifices.....	28
Les sectes à l'encan.....	29
Le pécheur ou les ressuscités.....	30
Le passage de la barque ou le Tyran.....	31
Des gens de lettres qui se mettent aux gages des grands.....	32
Apologie pour un engagement auprès des grands.....	33
Sur une faute commise en saluant.....	34
Hermotime ou le choix des sectes.....	35
Hérodote ou Aétion.....	36
Zeuxis ou Antiochus.....	37
Harmonide.....	38
Le Scythe ou le Proxène.....	39
De quelle manière on doit écrire l'histoire.....	40
L'histoire véritable. Livre premier.....	41
L'histoire véritable. Livre second.....	42
Le meurtrier du Tyran.....	43
Le fils déshérité.....	44
Phalaris. Premier discours.....	45
Phalaris. Second discours.....	46
Alexandre ou le faux prophète.....	47
De la danse.....	48
Toxaris ou de l'Amitié.....	49
Lucius ou l'âne.....	50
Jupiter confondu.....	51
Jupiter le Tragique.....	52

FIN DU TOME PREMIER.

Foi-8-3893

1204



Biblioteca
de Catalunya



BIBLIOTECA DE CATALUNYA



1001958564

Reg. 611.367

Sig. 87

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

Chaque volume broché : 3 fr. — Relié 1/2 veau : 4 fr. 50

ARISTOPHANE. — Théâtre.

Traduction française d'André-Charles BROTHIER, revue et corrigée, précédée d'une introduction et augmentée d'une notice sur chaque pièce par L. HUMBERT. 2 volumes.

ARISTOTE. — La politique.

Traduction française de THUBOT. Nouvelle édition revue par A. BASTIEN et précédée d'une introduction par Ed. LABOULAYE.

— Poétique et rhétorique. Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile RUELLÉ.

DEMOSTHÈNE. — Discours politiques. Traduction nouvelle avec arguments et notes par C. POYARD.

— Discours judiciaires. Traduction avec arguments et notes par C. POYARD.

EPICTÈTE. — Manuel. (Voir Marc Aurèle).**ESCHYLE.** — Théâtre. Traduction française de J. DE LA PORTE DU THEIL avec une introduction de L. HUMBERT.**EURIPIDE.** — Théâtre. Traduction nouvelle avec introduction, notices et notes par Louis HUMBERT. 2 volumes.**HÉRODOTE** (Histoire d'). Traduction de LARCHEB, revue et augmentée des notes des principaux commentateurs et d'un index par L. HUMBERT. 2 vol.**HOMÈRE.** — L'Odyssée. Traduction de Mme DACIER. Nouvelle édition revue et corrigée, suivie de petits poèmes attribués à Homère, traduits par Dugas MONTBEL.

— L'Iliade. Traduction de Mme DACIER. Nouvelle édition revue et corrigée.

LUCIEN. — Œuvres complètes. Traduction de BELIN DE BALLU revue et corrigée et complétée avec une introduction, des

notes et un index par L. HUMBERT. 2 volumes.

MARC AURÈLE. — Pensées, suivies du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Césaire*, traduction de P. COMMELIN.**PINDARE.** — Œuvres complètes. Traduction française par C. POYARD. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Nouvelle édition complètement refondue, augmentée d'*Anacréon*, de *Sapho* et d'*Erina*.**PLATON.** — Œuvres. Précédées d'un argument de M. PLISSIER. Traduction par A. BASTIEN.**PLUTARQUE.** — Les vies des hommes illustres traduites en français par RICARD, précédées de la vie de Plutarque. 4 volumes.**POÈTES moralistes de la Grèce.**

Notices et traductions par GUIGNAULT, PATIN, J. GIRARD et L. HUMBERT.

ROMANS grecs. *Les Pastorales de Longus* ou *Daphnis et Chloé* traduction d'AMYOT, refondue par P.-L. COURRIER. *Les Ethiopiennes d'Héliodore* ou *Théagène et Chariclée*. Traduction de QUEUNEVILLE, revue par L. HUMBERT, précédées d'une étude sur le roman grec par A. CHASSANG.**SOPHOCLE.** — Théâtre. Traduction de L. HUMBERT.**THÉOCRITE.** — Œuvres complètes. Traduction nouvelle, introduction, table des noms propres historiques, géographiques et mythologiques et notes par F. BARBIER avec une étude sur les idylles de Théocrite par Ch. BARBIER.**THUCYDIDE.** — Histoire. Traduction de Ch. LÉVESQUE, revue, corrigée et annotée par A. LOISEAU.**XÉNOPHON.** — *Cyropédie* et *Retraite des Dix mille*.